IMPRIMERIE
APHIQUE & LITHOGRAPHIQUE
RELIURE & PAPETERIE
h. FEUARDENT,
Rue Tour-Carrée, Nos 3 & 9.
CHERBOURG

840.9
D383

STANFORD·VNI

Closed

Digitized by Google

HISTOIRE
UNIVERSELLE

publiée par une société

DE PROFESSEURS ET DE SAVANTS

sous la direction

DE M. V. DURUY

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE NAPOLÉON

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

PAR

J. DEMOGEOT
Agrégé à la Faculté des lettres de Paris
Professeur de rhétorique au lycée impérial Saint-Louis

TROISIÈME ÉDITION

STANFORD LIBRARY

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Près de l'École de médecine)

1857

Droit de traduction réservé

H.

303168

Digitized by Google

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Il nous faut d'abord demander grâce pour notre titre : nous l'eussions voulu plus modeste. Lorsque tant d'écrivains qui valent mieux que nous se sont contentés de publier des *Essais* de critique ou des *Études* littéraires, il nous sied mal de prétendre écrire une *Histoire de la littérature*, et cela en un seul volume. Le chroniqueur Froissart se disait *historien* par naïveté, par ignorance des obligations qu'impose l'histoire; mais Froissart était du moins un charmant conteur, un excellent peintre d'armoiries, comme son père. Nous sommes bien loin de pouvoir alléguer même une pareille excuse; aussi avons-nous subi plutôt que choisi la désignation de ce livre. Le désir de nous placer à l'ombre d'une collaboration honorable, et d'entrer comme partie intégrante dans une grande collection d'*histoires*, nous a contraint d'accepter le titre d'historien. Pour être admis en si bonne société, nous nous sommes résigné à la nécessité du costume.

Du reste notre plan est simple et sans prétentions. Guidé par nos maîtres, les Villemain, les Ampère, les D. Nisard, les Ph. Chasles, dont quelques-uns désavoueront peut-être (c'est notre crainte) celui qui se proclame ici leur disciple, nous avons tâché de joindre le résultat de nos recherches personnelles au souvenir de leurs savantes leçons. Nous pourrions encore invoquer le patronage de plusieurs écrivains distingués dont nous ne connaissons que les ouvrages, mais dont les ouvrages ont été pour nous des guides précieux. Qu'il nous soit permis de nommer seulement M. Henri Martin. Sa belle *Histoire de France* n'a pas besoin de nos éloges; mais on ne sait peut-être pas assez que les chapitres consacrés à l'histoire des lettres y sont traités (et c'est à nos yeux une louange complète) avec autant de science et d'élévation d'esprit que l'histoire politique.

Presque toutes les époques de notre littérature a
été éclairées séparément par ces auteurs habiles ;
n'avons eu qu'à nous promener à loisir sur les larges r
qu'ils avaient construites. Aussi nous a-t-il été facile d
courir dans toute leur étendue les annales littéraires
France. Nous avons même çà et là jeté un regard
au delà de la frontière, et nous venons raconter ic
impressions de voyage.

Pourquoi ne le dirions-nous pas? Nous voudrions q
public eût autant de plaisir à les lire que nous en a
trouvé à les rédiger. La grandeur et la variété du s
l'abondance des matériaux, le nombre et l'originalité
physionomies qui passaient continuellement sous
yeux, ont fait de ces études un travail long sans do
mais plein d'attrait. Ce n'étaient pas seulement des
vains, des artistes de langage plus ou moins habiles
nous cherchions dans cette longue revue littéra
c'étaient l'élite des esprits de chaque temps, les rep
sentants intellectuels de la nation. Toute pensée dont
époque a vécu, toute idée qui a servi de flambeau à
génération, se trouvait nécessairement reproduite p
nous sous sa forme privilégiée. Nous avions ainsi dev
nous toute la vie morale de la France dans ses différe
âges.

La France elle-même nous apparaissait comme le cen
commun, comme le cœur de l'Europe. Pas un mou
ment de ce grand corps qui ne parte de notre patrie
n'y aboutisse. Au moyen âge c'est elle qui donne parto
l'impulsion et jette au dehors ses fécondes pensées. L
nations voisines les recueillent avec empressement
quelques-unes en font leurs chefs-d'œuvre. Bientôt apr
commence un reflux non moins admirable : la Fran
absorbe et transforme, au XVIe siècle l'Italie, au XVIIe l'E
pagne, l'Angleterre au XVIIIe, et de nos jours l'Allemagn
Il semble que pour devenir européenne, toute pensé
locale doit d'abord passer par la bouche de la France.

Envisagée ainsi, l'histoire de la littérature français
était donc l'histoire même de l'homme sur une grand

échelle, une étude de psychologie sur le genre humain. Nous suivions avec une religieuse émotion la grande biographie de cet individu immortel qui, comme dit Pascal, vit toujours et apprend sans cesse. Chaque époque littéraire était un des moments de sa pensée; chaque œuvre, une des vues de son esprit ou un des battements de son cœur.

Nous l'avouons, nous nous sommes arrêté avec complaisance sur le moyen âge et même sur les temps de confusion qui l'ont préparé. Soit simple curiosité pour des âges peu connus, soit retour instinctif sur l'époque où nous vivons, nous aimions à voir comment les sociétés recommencent. Du sein de la plus épouvantable confusion, où se choquent pêle-mêle les débris d'une civilisation détruite, les mœurs sauvages des hordes germaniques, les enseignements d'une religion nouvelle, nous voyions sortir un ordre inattendu, une organisation puissante et belle, la féodalité, couronnée de la chevalerie, son idéal. Nous avons étudié longuement nos vieilles *Chansons de Geste*, ces rudes épopées du XIIe et du XIIIe siècle, poétiques miroirs d'une époque glorieuse. Puis nous avons vu l'Église, avec ses austères travaux, sa scolastique, sa théologie, ses chroniques latines, grandir à côté du manoir, l'envelopper de sa puissante étreinte, et placer le droit en face de la force, l'intelligence au-dessus du glaive[1].

Au XIVe et au XVe siècle, autre spectacle non moins frappant : la science s'émancipe d'une tutelle longtemps bienfaisante; l'Église n'est plus le seul pouvoir moral, l'esprit humain commence à s'affranchir. Bientôt il se fortifie par l'héritage de l'antiquité : la tradition grecque et latine re-

1. Comme nous cherchions dans la littérature quelque chose de plus sérieux que l'arrangement des paroles, nous n'avons pas dû exclure absolument de nos études tout ce qui fut écrit en France dans un autre idiome que la langue d'Oïl. On ne détruit pas les faits en les négligeant. Les chants des troubadours ne nous sont pas étrangers ; l'immense mouvement intellectuel de la société cléricale est une des gloires de la France. Parler des lettres au moyen âge sans dire un mot de l'Église et de ses travaux, c'est décrire l'aurore en faisant abstraction de la lumière.

paraît dans tout son éclat. Le XVIe siècle est comm confluent où les deux courants de la civilisation christianisme et l'antiquité, se rejoignent.

C'est sous Louis XIV qu'ils forment en France ce gr et majestueux fleuve où l'Europe tout entière a puisé.

Après lui nouvelle ruine : toutes les bases de la soc s'ébranlent, toutes les autorités s'écroulent. Comme à chute de l'empire romain, il se fait une terrible invasi celle des idées : le XVIIIe siècle est une époque de re versement.

Une grande mission semble réservée au nôtre, celle reconstruire l'édifice sur des bases nouvelles. Il ne s'a point de relever purement et simplement ce que le tem a détruit. La tentative gigantesque mais éphémère Charlemagne est là pour nous apprendre que l'histoire n se répète pas. Ce que le génie d'un grand homme n'ava pu faire, la force vitale des nations, la séve naturelle d l'esprit humain l'a accompli : le moyen âge a trouvé d lui-même sa forme. Notre siècle sans doute trouvera auss la sienne. Déjà, sans renoncer à la liberté, conquête de la génération précédente, nous avons rejeté ses stériles négations. La religion, dont nos aïeux avaient trop fait une institution politique appuyée sur la loi du pays, a retrouvé sa vraie puissance depuis qu'elle ne veut plus d'autres armes que la libre adhésion des fidèles, d'autre privilége que celui de faire le bonheur des hommes. L'État, l'art, la science, la philosophie se rapprochent et se groupent autour du principe sauveur qui se dégage lentement du milieu de nos souffrances, de nos déchirements et de nos misères; ce principe c'est la foi à la vérité librement examinée et librement admise, l'obéissance à la raison impersonnelle, souveraine invisible et absolue du monde.

Telles sont les idées que nous nous sommes efforcé de développer dans ce livre, et que nous soumettons avec respect au jugement du public.

20 août 1851.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES ORIGINES.

CHAPITRE PREMIER.

LES CELTES ET LES IBÈRES.

PERSÉVÉRANCE DU CARACTÈRE CELTIQUE.—INFLUENCE DES IDIOMES CELTIQUES SUR LA LANGUE FRANÇAISE.— RESTES DE LA POÉSIE GAULOISE. — LES IBÈRES. — LEUR LANGUE ET LEUR POÉSIE.

Persévérance du caractère celtique.

Entre la société antique qui meurt avec l'empire romain et le monde moderne qui se constitue au moyen âge, il y a six siècles de laborieuse préparation, pendant lesquels toutes les forces vivantes qui doivent produire une civilisation nouvelle s'agitent en désordre et comme dans un vaste chaos. Cette époque, stérile en apparence, n'en renferme pas moins les germes féconds de l'avenir. Nous devons donc reconnaître et saisir dans leur manifestation littéraire ces influences diverses dont la combinaison nous a faits ce que nous sommes. Les principales sont les traditions de la Grèce et de Rome, les enseignements du christianisme et les mœurs apportées par l'invasion germanique. Mais sous ces courants étrangers, qui s'uniront bientôt en un grand fleuve, est le sol même qui se creuse pour les contenir, je veux dire la race primitive, antérieure à la double conquête romaine et

germanique, à la double civilisation hellénique et chrétien et dont le caractère persévérera sous tant de modificatio diverses. C'est d'elle que nous allons d'abord parler.

« Pour bien comprendre l'histoire de la nation français dit avec raison Heeren, il est essentiel de la considérer com issue de la race celtique. C'est ainsi seulement qu'on pe s'expliquer son caractère si différent de celui des Allemand caractère qui, malgré les divers mélanges qu'eut à subir population celtique, est demeuré tel encore chez les Fra çais, que nous le trouvons dessiné dans César. »

Les Celtes apparaissent dans l'histoire comme un peu hardi, entreprenant, dont le génie n'est que mouvement conquête. On les retrouve partout dans le monde, à Rom à Delphes, en Égypte, en Asie, toujours courant, toujou pillant, toujours avides de butin et de danger. Ce sont grands corps blancs et blonds, qui se parent volontiers grosses chaînes d'or, de tissus rayés et brillants, comme tartan des Écossais, leurs descendants. Ils aiment en tout l clat et la bravade ; ils lancent leurs traits contre le ciel qua il tonne, marchent l'épée à la main contre l'océan débord vendent leur vie pour un peu de vin, qu'ils distribuent leurs amis, et tendent la gorge à l'acheteur, pourvu qu' cercle nombreux les regarde mourir. Race sympathique sociable, ils s'unissent en grandes hordes et campent da de vastes plaines. Il est une chose qu'ils aiment presque a tant que bien combattre, c'est *finement parler*. Ils ont langage rapide, concis dans ses formes, prolixe dans s abondance, plein d'hyperboles et de témérités[1]. Du res ils savent écouter dans l'occasion : avides de contes et récits, quand ils ne peuvent aller les chercher eux-mêm par le monde, ils arrêtent les voyageurs au passage, et l forcent à leur raconter des nouvelles. Courage, sympathi jactance, esprit, curiosité, tels sont les traits principaux so lesquels les auteurs anciens nous peignent les Gaulois n aïeux.

S'il s'agissait ici d'une étude d'ethnographie ou de li

1. Diodore de Sicile, l. IV.

guistique, il faudrait, pour être exact, subdiviser, avec M. Am. Thierry, la race gauloise en deux familles, parlant deux idiomes analogues, mais distincts, l'une celle des Gaëls, fixée plus anciennement sur le sol de la Gaule, prédominante dans les provinces de l'est et du centre, et envahissant de là l'Irlande et la haute Écosse; l'autre, celle des Kymris, faisant partie d'une migration plus récente, et répandue surtout à l'ouest de la Gaule, ainsi qu'au sud de l'île de Bretagne. Nous devons négliger ici cette subdivision qui n'est point radicale. Les deux populations et les deux langues appartenaient à la même souche, à la souche celtique; et le peu de mots que nous en pouvons dire se rapportent indistinctement aux deux rameaux.

Influence des idiomes celtiques sur la langue française.

Les idiomes celtiques se rattachent, par leur origine, à la grande famille indo-européenne, qui comprend le sanscrit, le zend, le grec, le latin, les idiomes germaniques et les idiomes slaves. Ils s'y rapportent par leurs conditions essentielles, ils en sont parents à un degré éloigné, mais ils en sont encore parents[1].

On croit généralement que l'invasion romaine transforma complétement la Gaule : il est sûr que les classes supérieures de la population adoptèrent avec empressement les mœurs et le langage des vainqueurs. Là, plus encore qu'en Bretagne, les lettres furent un instrument de conquête; toutefois, sous cette surface uniforme et brillante dormait l'antique génie de la Gaule. Le vieille langue des aïeux, presque exilée des grandes villes, se conservait vivante et révérée dans les hameaux, dans les campagnes, au bord des forêts druidiques. L'érudition en a suivi pieusement les traces d'âge en âge à travers le texte des écrivains latins[2]. Au VIe siècle le poëte Fortunat rend encore témoignage de son existence et de ses inspirations lyriques[3]. A cette époque le

1. J. J. Ampère, *Histoire de la littérature française*, t. I. p. 33. — Les savantes *Recherches sur les langues celtiques*, de M. F. Edwards, ont mis cette parenté dans tout son jour.
2. Larue, *Essai historique sur les bardes*, discours préliminaire.
3. Venantius Fortunatus, l. VII, p. 270.

celtique recule devant les conquérants germains; il se rep pas à pas et comme en grondant jusque dans l'Armoriqu son dernier et inexpugnable asile. C'est là qu'aujourd'h encore, après tant de siècles, tant d'invasions, tant de boul versements, il subsiste tel qu'on le parlait au vi^e siècle notre ère[1]. Au milieu des changements universels de l'E rope, la Bretagne semble demeurer immobile; et, pareille ses mystérieux dolmens, elle s'élève dans un coin de France comme l'ombre de notre passé, comme le dépositai des vieilles mœurs et des antiques souvenirs.

Non contente de se perpétuer dans une de nos province la langue celtique a laissé des traces nombreuses dans reste de la France. Plusieurs milliers de mots français p raissent n'avoir pas d'autre origine. M. F. Edwards recueilli, dans sa *Lexicographie*, une quantité innom brable de termes français et anglais dérivés des idiome qu'ont parlé les Gaulois[2]. Cet héritage ne se borne pas à partie matérielle de la langue, aux mots qui désignent l objets; il s'étend aux procédés généraux de l'élocution, l'esprit de la grammaire, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plu intime et de plus ineffaçable dans un peuple. On a remarqu avec raison que la différence la plus caractéristique qui sé pare le français du latin consiste dans l'emploi de l'article e dans la suppression des désinences de la déclinaison. Or l'usage de l'article appartient aux idiomes celtiques, quoiqu le mot dont nous avons fait notre article soit d'origine latin (*ille*, *illa*, etc.). Quant aux déclinaisons, il n'en existe n dans le dialecte gallois ni dans le breton : il était naturel que les peuples qui parlaient ces langues continuassent à s'en

1. Voyez dans les *Chants populaires de la Bretagne*, recueillis par M. de La Villemarqué, une satire de Taliesin, barde gallois du vi^e siècle, et comparez-la avec la version en breton moderne que le même éditeur a placée en regard. Il résulte des curieux travaux de M. F. Edwards, que le breton moderne a subi des pertes plutôt que des changements.

2. *Recherches sur les langues celtiques*. La *lexicographie* embrasse toute la seconde moitié du volume,— Nous citerons comme exemples les premiers mots qui tombent sous nos yeux: fr. *havre*; gall., bret., et gaël. écoss. *aber*. — Fr. *amarre*; bret. et gaël. éc. *amar*. — Fr. *arsenal*; gall. et bret. *arsenal*. Fr. *attiser*; br. *atizer*. — Fr. *bec*; gal. *bek*. — Fr. *bac*; br. *bak*. — *boucle*; br. *bucel*; gaël. éc. *bucal*; gaël. irl. *bucla*. — Fr. *botte*; gall. *bot*; br. *botez*.

passer
circonst
gaulois,
posséda
natif et
inverse
était en
terversi
retrouve
par Ra
du moy
rons bi

Il n'e
moigne
français
à l'exce
langue
ailleurs.
à la lan
nique (
dit M. F
même c
pronon
pond ju

1. Par

le pluriel

Singuli

Pluriel

2. Cett
noms ma

Au plu

Il est
divers ca
natif sin
aux cas
domini,

les idiomes primitifs des Gaulois. Par exemple, l'idiome b ton parlé alors dans les provinces du nord, emploie fi quemment l'*n* nasal, qu'on ne trouve pas dans le gaëliq dialecte des Gaulois du midi.

Cette persistance du langage nous étonnera moins si no songeons que la race celtique a conservé avec la même tén cité ses coutumes, ses mœurs et même ses lois. Un sava jurisconsulte vient de montrer dans le droit coutumier de France des restes certains et nombreux de l'ancienne légis lation gauloise[1].

La poésie de cette population primitive ne mérite pa moins que sa langue de fixer un instant notre attention.

Restes de la poésie gauloise.

Toute la culture intellectuelle de la race celtique était confiée à la classe sacerdotale, dont les deux principaux ordres étaient ceux des druides et des bardes. Les druides[2] étaient plus spécialement les ministres du culte, les arbitres souverains de la justice, les dépositaires de l'autorité morale et des traditions scientifiques. Ils formaient une puissante théocratie dominée par un chef électif et se rassemblaient chaque année en une sorte de concile. Ce corps redoutable se recrutait à l'aide de sévères épreuves et imposait à ses disciples un long noviciat. Les anciens membres transmettaient oralement à leurs nouveaux associés le dépôt encyclopédique de la science, et vingt ans suffisaient à peine pour le posséder tout entier[3]. Les bardes musiciens et poëtes chantaient les hymnes des dieux dans les sacrifices, animaient le courage des combattants et célébraient leurs exploits dans les festins publics. Toute l'antiquité classique est unanime pour leur reconnaître ce double caractère religieux et patriotique. Les

1. M. Laferrière, *Histoire du droit civil de Rome et du droit français.*

2. *Derouyd* vient de *De* ou *Di*, Dieu ; et *rhoud* ou *rhouid*, parlant (allem. *reden*). *Derouyd* signifie donc interprète des dieux, ou qui parle des dieux. Le met grec Θεολογος en est la traduction littérale.

3. On peut lire, au commencement des *Chants populaires de la Bretagne*, un spécimen de cet enseignement druidique. C'est un poëme fort obscur, où diverses notions d'astronomie, d'histoire et de mythologie celtique sont rattachées à la série des premiers nombres. Quelques Bretons le chantent encore sans en comprendre le sens.

mêmes fonctions sont attribuées aux bardes avec plus de détails par les lois de Moelmud, qui passent aux yeux de quelques savants pour un remaniement ultérieur des lois préexistantes à l'établissement du christianisme, mais qui certainement sont antérieures à celles de Hoel le bon, législateur gallois du xe siècle. Selon ces lois, le devoir des bardes est de répandre et de conserver toutes les connaissances morales. Ils doivent tenir compte de chaque action mémorable soit de l'individu, soit de la tribu; de tous les événements du temps, de tous les phénomènes de la nature, des guerres et des victoires; ils sont chargés de l'éducation de la jeunesse, ils ont des franchises particulières, ils sont mis de niveau avec l'agriculteur, et regardés comme une des trois colonnes de la nation[1].

Les bardes ne tardèrent pas à dégénérer. Posidonios, qui visita la Gaule un siècle avant l'ère chrétienne, nous montre déjà un barde courant auprès des roues du char de Luern, roi des Arvernes, et ramassant avec reconnaissance une bourse d'or que ses louanges lui ont attirée. La même décadence est attestée par les plus anciens monuments poétiques des bardes gallois, dont la critique moderne a établi incontestablement l'authenticité[2]. Nous y voyons les bardes placés pour la plupart sous le patronage des chefs militaires, s'asseoir à leur table, demeurer dans leur palais et les accompagner à la guerre. C'est une véritable domesticité féodale[3].

Le siége principal du bardisme au temps de César était la Grande-Bretagne. Cette contrée, moins exposée aux invasions étrangères, offrait sans doute un asile plus paisible aux savants dépositaires des traditions celtiques. La Bretagne armoricaine se trouva dans des circonstances presque aussi favorables. Sa position géographique, ses forêts et la mer la préservèrent du contact des mœurs et des idées romaines.

1. La Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*, t. I, p. 5. — *Myvyrian*, *Archæology of Wales*, t. III, p. 291.
2. Sharon Turner, *A vindication of the genuineness of the ancient British poems*.
3. La Villemarqué, *Introduction* (ouvrage cité).

De plus elle reçut au IVe et au Ve siècle de nouveaux élém druidiques. Plusieurs migrations de Bretons insulaires rent successivement raviver en elle l'ancien esprit natio d'abord en 383, à la suite du tyran Maxime, et plus tard Ve et au VIe siècle, quand les Saxons vainqueurs expulsèr un grand nombre des habitants de l'île. La race celtiq ainsi concentrée dans l'Armorique, devint plus compacte plus forte. Les institutions antiques refleurirent, les bar retrouvèrent leur éclat. Taliesin, le chef des bardes, des p phètes et des druides gallois, fut probablement au noml des émigrés qui vinrent chercher en Gaule un asile. Hyva nion, exilé comme lui, fut admis comme barde domestiq dans la maison du duc Judik-Haël. Les Bretons d'Armoriq ont recueilli, comme leurs frères du pays de Galles, les œu vres de leurs poëtes les plus célèbres. La plupart se so perpétués, sans autre secours que la transmission orale. est un barde pourtant dont les chants avaient été écrits conservés ainsi jusqu'à la fin du siècle dernier. Il se nom mait Gwenchlan. M. La Villemarqué, tout en regrettant l perte du précieux manuscrit, croit pouvoir au moins nou offrir un des poëmes de ce barde. C'est un chant populair que les paysans bretons intitulent *Prédiction de Gwenchlan*. Le savant critique trouve que le fond d'opinions, de mœurs, de sentiments, d'idées et d'images qui le constituent offre tous les caractères de la poésie des bardes du Ve et du VIe siècle, avec une teinte encore plus crue de paganisme, et une haine prononcée contre l'Église chrétienne. Nous allons en citer quelques fragments.

Le barde vieux et privé de la vue par la barbarie d'un chef étranger, s'abandonne d'abord à sa douloureuse rêverie.

« Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.

« Quand j'étais jeune, je chantais ; devenu vieux, je chante encore.

« Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin pourtant. »

Comme les druides animaient de leurs hymnes les guerriers gaulois compagnons de Vindex ; comme Taliesin et

Merlin prédisaient la défaite de la race saxonne et le triomphe des indigènes, Gwenchlan, dans une poétique imprécation qui rappelle les *diræ preces* des bardes de l'île de Mona, annonce la défaite des étrangers. L'agresseur lui apparaît sous l'image d'un sanglier, le chef armoricain sous celle d'un cheval de mer. Il assiste au combat furieux qu'ils se livrent, et se laisse emporter par l'ivresse de la victoire et du carnage.

« Je vois le sanglier qui sort du bois : il boite, il est blessé.

« Sa gueule béante est pleine de sang, son crin est blanchi par l'âge.

« Il est entouré de ses petits qui grognent de faim.

« Je vois le cheval de mer venir à sa rencontre, et faire trembler le rivage d'épouvante.

« Il est aussi blanc que la neige brillante ; il porte au front des cornes d'argent.

« L'eau bouillonne sous lui, au feu du tonnerre de ses naseaux.

« Tiens bon! tiens bon ! cheval de mer; frappe-le à la tête ; frappe fort, frappe.

« Les pieds nus glissent dans le sang ! Plus fort encore ! Frappe donc ! Plus fort encore !

« Je vois le sang lui monter jusqu'aux genoux, je vois le sang comme une mare !

« Plus fort encore ! Frappe donc ! Plus fort encore ! Tu te reposeras demain. »

Puis, changeant tout à coup la scène et associant à sa vengeance les animaux de proie, il donne à sa poésie un caractère plus énergique et plus sauvage encore.

« Comme j'étais doucement endormi dans ma froide tombe, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit.

« Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel.

« Et il leur disait en les appelant : Levez-vous vite sur vos deux ailes.

« Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis, c'est de la chair chrétienne[1] qu'il nous faut !

1. Peut être ne faudrait-il pas voir dans cette expression la haine contre la

« Vieux corbeau de mer, dis-moi, que tiens-tu ici ?

« Je tiens la tête du chef d'armée; je veux avoir ses de yeux rouges.

« Je lui arrache les yeux, parce qu'il a arraché les tiens.

« Et toi, renard, dis-moi, que tiens-tu ici ?

« Je tiens son cœur, qui était aussi faux que le mien.

« Qui a désiré ta mort, et qui t'a fait mourir depuis lon temps ?

« Et toi, dis-moi, crapaud, que fais-tu là au coin de s bouche ?

« Moi, je me suis mis ici pour attendre son âme au passage. Elle demeurera en moi tant que je vivrai, en punitio du crime qu'il a commis

« Contre le barde qui habitait jadis entre Roch-Allaz e Porz-Gwenn. »

Cette dernière et effrayante idée se rattache directement au dogme druidique de la métasomatose. L'originalité puissante, le coloris ardent de cette poésie, la haine des étrangers chrétiens, tout nous semble confirmer l'opinion de M. La Villemarqué, et assigner à ce morceau la date la plus reculée.

Abandonnons maintenant l'Armorique et ses bardes, laissons-les s'adoucir sous l'influence de ce christianisme qu'ils embrasseront avec autant de ténacité qu'ils l'ont d'abord repoussé avec énergie. Nous entendrons encore leur voix au moyen âge, nous retrouverons leurs braves chevaliers autour de la table ronde d'Arthur et du tombeau enchanté de Merlin.

Les Ibères.

Il y avait sur le sol de la Gaule un autre peuple que des travaux récents paraissent avoir définitivement rattaché à la souche celtique, mais qui diffère assez du reste de la race pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici mention.

Les Ibères, dont les restes survivent encore aujourd'hui dans la population basque, sont probablement le peuple le plus ancien de l'Europe. Ils semblent avoir formé l'avant-garde de cette grande migration qui, des contrées de la

religion chrétienne. Les paysans mêmes de nos jours emploient le mot *chrétien* comme synonyme de *humain*.

haute Asie, envahit flot à flot l'Occident. On ne peut dire par quelle route ils vinrent ; mais ils couvrirent de leurs tribus le midi de la Gaule jusqu'à la Garonne, et peut-être jusqu'à la Loire, une grande partie de l'Espagne, à laquelle ils donnèrent leur nom, la côte nord-ouest de l'Italie jusqu'à l'Arno, et les trois grandes îles de la Méditerranée.

Il serait difficile de refaire, à l'aide de quelques mots échappés aux écrivains grecs et romains, l'image d'un peuple presque entièrement détruit. Toutefois, à travers le demi-jour de ces documents incomplets, les Ibères nous apparaissent comme une race active, ingénieuse, plus propre à la défense qu'à l'attaque, et dont la civilisation hâtive et incomplète fut plusieurs fois en proie à la violence barbare de leurs plus jeunes voisins. Disséminés sur une surface immense, ils formaient plutôt des tribus qu'une nation. Point de ligues entre eux, point d'alliances : ils restèrent isolés par fierté, et faibles par isolement. Ceux des montagnes semblent avoir retrempé leur énergie dans la sauvage nature qui les environnait. Voisins des Celtes, ils s'en distinguaient par la sobriété de leur vie et la simplicité sévère de leur costume. Tandis que les Gaulois aimaient les habits éclatants, rayés de couleurs brillantes, les Ibères portaient des vêtements noirs de grosse laine avec de longues bottes de crin. Les femmes mêmes, comme aujourd'hui les Espagnoles, se paraient de voiles noirs.

Tout en eux indique un peuple primitif, qui s'est fait lui-même ses idées par l'observation, et n'a rien reçu des autres. Chacune de ses tribus donne aux mois des noms particuliers, et tous ces noms désignent d'une manière pittoresque l'aspect ou les productions de la nature à la période de l'année qu'ils remplissent. Sa semaine est de trois jours, période dont la courte durée et le souvenir facile dut convenir à une civilisation naissante.

Langue et poésie des Ibères.

La langue des Ibères, qu'ils nommaient eux-mêmes *Escara* ou *Euscara*, a été le sujet de curieuses recher-

ches[1]. Il paraît certain qu'elle ne différait pas essentiellem du basque qu'on parle encore aujourd'hui des deux côtés Pyrénées. Quelques savants ont beaucoup vanté la riche de cette langue; ils ont cité avec orgueil les deux cent présents que possède chaque verbe, les modes affirmati négatifs, éventuels, courtois, familiers, masculins et fém nins dont il dispose, sans réfléchir que cette abondan stérile atteste l'enfance d'une civilisation qui n'a pu parv nir à la simplicité des idées générales et au facile mécanisn d'une langue analytique[2].

Cet âge social n'est pas le moins favorable à la poési Strabon atteste que les Turditains, peuple espagnol de rac ibérique, possédaient de son temps des monuments écrit d'une antique tradition, des poëmes et des lois en vers, vieil les, disait-on, de six mille ans[3]. Les Galiciens marchaien au combat en chantant des hymnes guerriers[4]. Les Cantabres entonnaient le Péan de victoire sur la croix où les clouait la barbarie des Romains[5]. De tous ces chants, il nous reste un fragment écrit en langue basque et relatif à un siége que les armées d'Auguste firent soutenir aux Ibères, dans leurs montagnes. Les Romains, désespérant de les forcer, résolurent de les prendre par la famine. Le blocus dura, dit-on, plusieurs années, et se termina par une paix honorable pour les Ibères. Ce poëme populaire, sans être, sous sa forme actuelle, contemporain de l'époque qu'il célèbre, remonte néanmoins à une haute antiquité. La rude simplicité qui le caractérise suffirait pour en confirmer l'authenticité[6].

1. M. Ampère, dans son *Histoire de la littérature française avant le* XII*e siècle*, cite les travaux antérieurs aux siens. Il y faut ajouter ceux de M. W. F. Edwards, dans l'ouvrage cité ci-dessus.

2. M. Edwards semble devoir dissiper le prestige de la langue basque, en faisant remarquer ce principe, que « des particules détachées dans d'autres langues entrent en combinaison dans celle-ci, » pour former des déclinaisons et des conjugaisons fort compliquées en apparence. Lo même auteur cite, dans sa lexicographie, un assez grand nombre de mots français qui paraissent venir de la langue basque, comme *ennui* de *enojua;* espagn. *enojo;* ital. *noja. Aisé* de *aisa* (facile); *vague* (flot) de *baga.*

3. Strabon, liv. III, chap. I.

4. Silicus Italicus, liv. III, v. 345.

5. Strabon, liv. III, chap. IV.

6. Nous en empruntons la traduction à M. Ampère (ouvrage cité). Ce poëme fut découvert, en 1590, par J. Ibanez de Ibarguen.

« Les étrangers de Rome — veulent forcer la Biscaye, et — la Biscaye élève — le chant de guerre.

« Octavien (est) — le seigneur du monde; — Lecobidi — les Biscayens.

« Du côté de la mer, — du côté de la terre, — Octavien nous met — le siége (alentour).

« Les plaines arides — sont à eux; — (à nous) les bois de la montagne, — les cavernes.

« En lieu favorable — nous étant postés, — chacun (de nous) ferme — a le courage.

« Petite (est notre) frayeur — au mesurer des armes; — (mais), ô notre arche au pain, vous — (êtes) mal pourvue.

« Si dures cuirasses — ils portent (eux), — les corps sans défense — (sont) agiles.

« Cinq ans durant, — de jour et de nuit, — sans aucun repos, — le siége dure.

« Quand un de nous — eux tuent, — quinze d'eux — (sont) détruits.

« (Mais) eux (sont) nombreux, et — nous petite troupe, — à la fin nous faisons — amitié. »

Nous entrevoyons déjà dans ce chant guerrier de la race primitive le peuple conquérant qui apporte à la Gaule d'autres idées, d'autres mœurs, une civilisation et une littérature étrangères. C'est de lui que nous avons maintenant à parler.

CHAPITRE II.

LA GAULE GRECQUE ET ROMAINE.

INFLUENCE DE LA GRÈCE SUR LA GAULE. — INFLUENCE DE ROME.

Influence de la Grèce sur la Gaule.

C'est surtout par Rome que la Gaule connut la Grèce. Quoique des colonies helléniques viennent avant Rome la visiter, elles ne font qu'en toucher le bord. Rhodes établit un comptoir à l'embouchure du Rhône. Marseille elle-même y demeure pendant six siècles, isolée dans son élégante civi-

lisation. Elle introduit la Grèce en Gaule ; elle ne transf pas les Gaulois en Grecs. « Marseille, dit un géographe l contemporain de l'empereur Claude[1], est une ville d gine phocéenne, placée entre des nations sauvages mai nant pacifiées, mais dont elle diffère beaucoup. Il est r veilleux avec quelle facilité elle a conquis sa place pa elles, et combien elle a conservé fidèlement jusqu'à ce sa propre civilisation. » La Grèce ignorait profondément c Gaule, où ses propres enfants s'étaient depuis longte établis. Diodore de Sicile, qui écrivait après César, parle régions transalpines comme d'un pays où tous les fleu sont glacés.

La civilisation grecque fut donc circonscrite ici dans étroit espace. Elle eut sa vie à part jusqu'à ce que c contrée fût devenue entièrement romaine. Alors seulem nous voyons les sciences et les arts grecs se répandre da les provinces gauloises, comme ils avaient prévalu à Rom Du temps de César, les Gaulois se servaient de caractèr helléniques pour écrire leur propre langue. Sous les Ant nins, Lucien mentionne un philosophe gaulois, c'est-à-di probablement un druide, qui était instruit dans les lettres la Grèce et parlait très-bien la langue grecque. Les médaill gauloises frappées avant la conquête, sont d'un travail gro sier : après cette époque, la Gaule donne des sculpteurs Rome. Ce fut de Clermont qu'on fit venir l'artiste chargé d'exé cuter la statue colossale de Néron. Au VIe siècle le grec étai aussi usuel à Arles que le latin. Le peuple chantait indiffé remment l'office religieux dans ces deux langues.

On peut dire en général que la Grèce n'était pas faite pour la domination, mais pour l'influence ; elle ne devait être la reine, mais l'institutrice du monde. La Grèce ne conquiert pas, elle colonise ; elle ne saisit pas les populations comme dans un moule puissant pour leur donner sa forme : elle jette en elles son esprit et sa pensée. Rome fut conquérante comme l'empire français par les armes et les lois, la Grèce le fut comme notre XVIIIe siècle par les idées et par les arts. Ces

1. Pomponius Mela, l. II, chap. v.

eux forces agirent ensemble sur la Gaule. L'épée de César reusa le sillon où germèrent les idées des Grecs.

Influence de Rome.

Rome représente le principe de gouvernement; si elle ombat, c'est pour unir, pour organiser dans un corps puisant, toutes les nations qu'elle absorbe. A la suite de ses léions marchent ses légistes. Sa vraie littérature c'est son roit immortel, c'est-à-dire l'unité dans le commandement; 'est aussi l'éloquence du Forum destinée à le faire prévaloir. a vie politique c'est la fondation du pouvoir; son histoire 'est l'épopée de la guerre et de la conquête.

Un sénat puissant, âme de Rome et du monde, attire et ssimile tout élément étranger. La plèbe, c'est-à-dire les aincus, les nouveaux Romains, lutte en vain au nom du rincipe humain de la liberté; le jour où la liberté semble riompher, où le sénat, ce pouvoir multiple, est convaincu l'impuissance à représenter la force centrale, ce jour-là se constitue la vraie forme de Rome, l'unité la plus formidable du commandement, le despotisme militaire, l'empire; forme si vitale que c'est par elle seule que Rome organise définitivement le monde déjà conquis, et que le nom de cette puissance se prolonge à travers les temps modernes comme un objet d'admiration et de terreur, comme l'effroi de la liberté et la suprême ambition de quiconque aspire à fonder un vaste et énergique pouvoir.

Il est remarquable que c'est l'orgueil du commandement qui donne à la littérature romaine une originalité frappante. Dans sa poésie elle croit imiter la Grèce; elle en copie toutes les formes; mais une pensée inconnue à la Grèce domine et agrandit cette imitation. Partout dans les poëtes latins au-dessus des riantes images de la mythologie s'élève l'image plus haute de l'immortelle cité : par delà les sommets de l'Olympe on découvre toujours les murailles de la grande Rome, *altæ mœnia Romæ*.

La Gaule soumise par Jules César se vit associée aux destinées de l'empire. Déchirée jusqu'alors par les rivalités sanglantes de ses peuples divers, elle connut pour la pre-

mière fois l'unité et le calme d'un gouvernement régu
Si la conquête avait été atroce, l'administration fut d'a
équitable. César semblait avoir donné Rome aux Ga
plutôt que la Gaule à Rome : les légions, le sénat même s
vrirent pour ces nouveaux sujets de l'empire. « Le
civil se rapprochant de plus en plus de l'équité naturell
par conséquent du sens commun des nations, devint le
fort lien de l'empire et la compensation de la tyrannie p
tique[1]. »

L'activité inquiète des Gaulois se tourna du côté des
tres : mais ils en embrassèrent surtout la partie lucrativ
pratique. Les Gaules comptèrent peu de philosophes, be
coup de grammairiens et d'avocats. Le premier rhéteur
s'établit à Rome fut le Gaulois Gniphon. L'un des orate
les plus puissants fut aussi un Gaulois, Domitius Afer, ac
sateur plein d'énergie et courtisan déhonté de Caligula.
Gaule latine produisit des poëtes érudits comme Valérius C
ton et Varron d'Atax (de l'Aude), puis des écrivains do
l'élégance égale la corruption, comme le romancier Pétron
En général toute cette littérature n'est point gauloise, ma
romaine : elle reproduit les mœurs et les idées des vain
queurs ; mais étrangère et venue trop tard, elle n'a pu saisi
dans le cœur même de Rome le sentiment inspirateur qui
fait l'originalité de la littérature latine, le fier et sublime pa
triotisme de ces dominateurs du monde ; elle a remplacé pa
les artifices du langage la simplicité sérieuse de la poésie e
de l'éloquence.

Cependant la Gaule souffrait du mal universel de l'empire.
La puissance romaine avait pour base l'esclavage : or, l'esclavage, que la guerre ne recrutait plus, devenait stérile par la cruauté des maîtres, comme la liberté par leur infâme corruption. La dépopulation des campagnes était effrayante; les arts déclinaient rapidement : la fiscalité impériale augmentait d'exigence à mesure que les malheureuses provinces étaient moins capables de la satisfaire. Les forces manquaient aux laboureurs, les champs restaient déserts; les cultures se

1. Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 94.

changeaient en forêts[1]. Alors les cultivateurs, désespérés par misère, coururent aux armes, et formèrent sous le nom de Bagaudes[2], des troupes de vagabonds qui pillaient et brûlaient les campagnes. L'empereur Maximien écrasa ces malheureux, mais le massacre augmenta encore la solitude : le désert s'étendait chaque jour. Le peuple maudissait cette puissance romaine qui ne manisfestait plus son action que par des rapines légales. Il tournait avec anxiété ses yeux vers le Nord et invoquait de tous ses vœux les barbares, libérateurs terribles. « Il appelle l'ennemi, disent les auteurs du temps; il ambitionne la captivité[3] ! »

Les barbares en effet devaient sauver les provinces, mais en détruisant l'empire. Il fallait qu'une dissolution universelle fît naître de nouvelles mœurs, de nouvelles institutions. Ici, comme dans toute organisation, une vie nouvelle ne pouvait être achetée qu'au prix de la mort et de toutes ses douleurs.

Est-ce à dire pourtant que cette envahissante Rome ne laisse rien sur le sol gaulois dont elle va se retirer ? La langue même, presque toute latine que nous parlons encore, atteste que la civilisation romaine survit à l'invasion qui semblait devoir l'engloutir. « Ce qui reste de Rome dans la Gaule est en effet immense. Elle y laisse l'administration, elle y a fondé la *cité*. La Gaule n'avait auparavant que des villages, tout au plus des villes. Ces théâtres, ces cirques, ces aqueducs, ces voies que nous admirons encore sont le durable symbole de la civilisation fondée par les Romains, la justification de leur conquête de la Gaule. Telle est la force de cette organisation qu'alors même que la vie paraîtra s'en éloigner, alors que les barbares sembleront près de la détruire, ils la subiront malgré eux. Il leur faudra, bon gré, mal gré, habiter sous ces voûtes invincibles qu'ils ne peuvent ébranler : ils courberont la tête, et recevront encore, tout vainqueurs qu'ils sont, la loi

1. Lactantius, *de Mortibus persecutorum*, chap. VII et XXIII. On peut voir cette admirable description de Lactance traduite dans l'*Histoire de France* de M. Michelet, t. I, p. 99.
2. *Bagat*, gall. *rassemblement*.
3. Salvianus, *de Providentia*, l. V.

de Rome vaincue. Ce grand nom d'empire, cette idée de lité sous un monarque, si opposée au principe aristocra de la Germanie, Rome l'a déposé sur cette terre. Les barbares vont en faire leur profit. Cultivée par l'Église cueillie dans la tradition populaire, elle fera son chemi Charlemagne et par saint Louis. Elle nous amènera p peu à l'anéantissement de l'aristocratie, à l'égalité, à l'é des temps modernes[1]. »

CHAPITRE III.

L'INVASION GERMANIQUE EN GAULE.

LES GERMAINS CONQUÉRANTS DE LA GAULE. — LEUR LANGUE. — LI POÉSIE. — LEUR INFLUENCE SUR LA CIVILISATION MODERNE.

Les Germains conquérants de la Gaule.

Rome, avilie par tous les vices du despotisme, ne domin plus le monde que pour le corrompre. Elle en vint à perd la dernière de ses vertus, le courage militaire. Dès lors fusion des peuples, l'association des races qui paraît être da l'histoire l'œuvre suprême de la Providence, sembla s'arrête Elle ne faisait que changer de marche : au lieu de l'absorp tion des peuples par une seule ville, on vit s'accomplir l'in vasion tumultueuse de l'empire par toutes les nations bar bares. La domination matérielle de Rome était condamné à périr : ce qu'il y avait de juste, de vrai, de beau dans les civilisations antiques devait surnager comme une arche sainte sur ces flots d'un nouveau déluge. Les idées devaient conquérir les vainqueurs ; de nouvelles mœurs, des vérités nouvelles, surgir du mélange de ces races inconnues, et le genre humain parvenir, à travers toutes les convulsions de l'histoire, à retrouver un jour la civilisation par l'indépendance.

1. Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 111. — Voyez aussi Guizot, *Cours d'histoire moderne*, IIe leçon.

Les peuples que la Providence conviait à cette destruction régénératrice étaient vaguement connus des Romains et les Grecs sous le nom de Germains. César n'aperçoit que eurs avant-postes : il subjugue et décrit quelques troupes détachées, enfants perdus de la barbarie, qui donnent l'idée de la race entière, à peu près comme un camp ressemble à une nation. Tacite pénètre plus avant : derrière la bande indisciplinée il entrevoit la tribu sédentaire, et soupçonne une civilisation dont son génie devine les traits les plus marquants. Toutefois ses investigations s'arrêtent aux bords de l'Elbe : au delà il ne connaît que quelques noms. La critique moderne a tâché de dévoiler l'ensemble du tableau. De longs et patients travaux[1] ont démontré l'unité essentielle de ces peuples divers, leur origine orientale, leur parenté lointaine avec les nations qui peuplèrent la Grèce et l'Italie. Enfin, ils ont reconstruit, à l'aide des poëmes antiques de la Scandinavie et de l'Allemagne, l'image de cette civilisation incomplète, mais curieuse, qui a laissé encore de nombreuses traces dans la nôtre.

Cette vaste contrée qui s'étend au nord de l'Europe, de la mer Caspienne à l'océan Glacial, avec ses steppes immenses, ses pâturages sans bornes, ses marécages entrecoupés de sapins, ses forêts vierges de soixante journées de marche, fut comme le lit où s'épancha la race germanique. Des confins de l'Asie où elle prend naissance, on peut suivre la grande horde de région en région, on peut compter ses étapes, dont chaque halte forme un peuple, Gètes, Goths, Lombards, Saxons, Burgondes, Scandinaves, jusqu'à ce que remplissant tout le Nord, touchant d'un côté à l'ancienne Perse, et par la Perse à l'Inde, ce berceau des races européennes, de l'autre à la mer du Nord et aux glaces de la Norwége, elle enveloppe l'empire romain et suspende sur sa tête la menace d'une formidable invasion.

Langue des Germains.

La langue, cette expression mobile du caractère d'un

[1]. Le plus récent et le plus complet de ce côté du Rhin, est l'ouvrage de M. Ozanam, *les Germains avant le christianisme.*

peuple, présente chez les Germains, comme la race e même, une incontestable unité. Elle accompagne les exil et semble se modifier avec les climats et les temps qu traversent. D'abord riche et luxuriante au midi, et près berceau oriental de la nation, elle se dépouille peu à peu sa brillante parure à mesure qu'elle vieillit et s'avance ve le nord. On dirait que l'idiome des tribus germaniques, comm la végétation du globe, devient plus sévère et plus sombre s'éloignant des heureuses contrées du soleil. Dans l'anci gothique abondent les voyelles sonores; la teutonique retie encore plusieurs de ces qualités musicales. Les sons s'as sourdissent, les mots se contractent dans l'anglo-saxon dans le scandinave[1]. La syntaxe grammaticale n'éprouve pa une moins grande simplification, et, pour ainsi dire, un moindre desséchement. Les anciennes déclinaisons et conjugaisons germaniques semblent défier, par la multiplicité de leurs formes, tous les accidents, tous les caprices de la pensée. La déclinaison présente trois genres, trois nombres et six cas; les verbes ont quarante flexions différentes et se partagent en six conjugaisons. Mais bientôt ce mécanisme si compliqué se brise, ce branchage épais et quelque peu confus s'éclaircit en s'appauvrisant. Les mots se dépouillent de leurs flexions, les idées accessoires de temps, de modes, de personnes, s'expriment à l'aide de particules et de suffixes, cortége banal des verbes, qui les accompagne et les quitte tous indifféremment. Les langues germaniques subissent la même destinée que les idiomes d'origine romaine : elles commencent par être une musique et finissent par devenir une algèbre.

Cette langue ne fut pas sans influence sur la formation de celle que nous parlons aujourd'hui. MM. Dietz et Ampère évaluent à mille environ le nombre des mots français empruntés aux idiomes germaniques, sans compter les dérivés

1. L'*âme* se dit en gothique *saïvala;* en teutonique, *seola;* en anglo-saxon, *sâvl;* en scandinave, *sâl.* — Le gothique, *arvazna*, flèche, ne se reconnaît plus dans le scandinave *or ;* et *fairguni*, montagne, se resserre en allemand et devient le mot *Berg*.

t les composés[1]. Il est d'ailleurs à remarquer qu'un grand nombre de mots d'origine allemande, adoptés par la langue rançaise du moyen âge, sont tombés en désuétude dans le rançais moderne. Il semble que l'idiome, comme le sol, ait ejeté peu à peu la plus grande partie des éléments étrangers mportés par la conquête germanique.

Une langue dont le système présente des combinaisons si avantes, des origines si lointaines, des influences si étendues, st loin d'annoncer un peuple véritablement barbare. L'étude le la poésie des anciennes populations germaniques nous lonne encore une plus haute idée de leur valeur intellectuelle.

Poésie des Germains.

Leurs chants guerriers étaient impétueux et terribles, comme le choc de leurs armes. Quand les Germains s'avançaient au combat, la bouche collée contre leurs boucliers, et mugissant dans l'airain leurs hymnes militaires, l'armée romaine effrayée croyait entendre le cri sauvage des aigles et des vautours. Vaincus, ils chantaient leur chant de mort au milieu des tortures; vainqueurs, ils célébraient leurs succès par de poétiques récits. Nous en avons un exemple dans un fragment anglo-saxon sur la bataille de Finsburh, qui remonte aux temps païens, et qui respire bien l'ivresse du sang et la joie de la destruction.

« L'armée est en marche; les oiseaux chantent, les cigales crient, les lames belliqueuses retentissent. Maintenant commence à luire la lune errante sous les nuages; maintenant s'engage l'action qui fera couler des larmes.... Alors commença le désordre du carnage; les guerriers s'arrachaient des mains leurs boucliers creux; les épées fendaient les os des crânes. La citadelle retentissait du bruit des coups; le

1. La philologie, d'accord avec l'histoire, nous montre partout, dans ces emprunts, l'influence prédominante des dialectes du bas allemend. Les voyelles, éclatantes dans le haut allemand, s'assombrissent dans notre langue: l'*a* long devient un *é*: *uo* se change en *ô*: *bâra* fait *bière*; *hâr*, *haire*; *rât* est la racine de *conroi*, *arroi*, *désarroi*. Les consonnes fortes s'affaiblissent: *f* ou *ff* devient *p* en français comme en bas allemand; *b* remplace souvent *p*; *d* se substitue à *t*. Haut allem. *werfan*; goth. *werpan*; franç. *guerpir*. — Haut allem. *Ratpert*, *Gauspert*; franç. *Robert*, *Gobert*.

corbeau tournoyait noir et sombre comme la feuille du sau le fer étincelait comme si le château eût été tout en f Jamais je n'entendis conter bataille plus belle à voir[1]. »

Outre ces chants qui rappellent les poésies lyriques Tyrtée, les Germains avaient de longues narrations po tiques qui, comme les poëmes épiques de la Grèce, circ laient de tribus en tribus, d'âge en âge, et formaient patrimoine de gloire commun à toute la nation. Tacite co naissait déjà chez les Germains cette histoire chantée q leur tenait lieu d'annales, et Charlemagne, qui fit rassem bler et écrire ces récits héroïques, fut le Pisistrate de nouvel Homère. Malheureusement le temps n'a pas respect sa *recension*. Les monuments antiques de la poésie scandinave peuvent seuls, avec les Nibelungen, nous en donner un idée incomplète. Cependant nous possédons encore un court, mais authentique et précieux monument de cette vieille poésie héroïque.

M. Jacob Grimm a retrouvé un fragment d'épopée populaire, écrit en dialecte francique, et dont les héros sont précisément les mêmes que ceux qui figurent dans les Eddas. Nous allons en citer la traduction[2]. Le sujet du récit est une rencontre entre deux guerriers du cycle germanique, Hildebrand et son fils Hadebrand, qui se combattent sans se connaître.

« J'ai ouï dire que se provoquèrent, dans une rencontre, Hildebrand et Hadebrand, le père et le fils; alors les héros arrangèrent leur sarrau de guerre, se couvrirent de leur vêtement de bataille, et par-dessus ceignirent leur glaive. Comme ils lançaient leurs chevaux pour le combat, Hildebrand, père de Hadebrand, parla. C'était un homme noble, d'un esprit prudent. Il demanda brièvement à son adversaire quel était son père dans la race des hommes, ou encore : « De quelle famille es-tu? Si tu me l'apprends, je te

1. Conybeare, *Anglo-Saxon Poetry*. — Ozanam, *les Germains avant le christianisme*.

2. Nous l'empruntons à l'*Histoire littéraire de la France avant le* XIIe siècle par M. J. J. Ampère.

« donnerai un vêtement de guerre à triple fil : car je connais, guerrier, toute la race des hommes. »

« Hadebrand, fils de Hildebrand, répondit : « Des « hommes vieux et sages de mon pays, qui maintenant sont « morts, m'ont dit que mon père s'appelait Hildebrand; je « m'appelle Hadebrand. Un jour il alla vers l'est; il fuyait « la haine d'Odoacre; il était avec Théodoric et un grand « nombre de ses héros; il laissa seuls dans son pays sa « jeune épouse, son fils encore petit, ses armes qui n'avaient « plus de maître; il s'en alla du côté de l'est.... Mon père « était connu des vaillants guerriers : ce héros intrépide « combattait toujours à la tête de l'armée; il aimait trop « à guerroyer, je ne pense pas qu'il soit encore en vie.

« — Seigneur des hommes! dit Hildebrand, jamais du « haut du ciel tu ne permettras un combat semblable entre « des hommes de même sang. » Alors il ôta un précieux bracelet d'or qui entourait son bras et que le roi des Huns lui avait donné. « Prends-le, dit-il à son fils, je te le donne « en présent. »

« Hadebrand, fils de Hildebrand, répondit :

« C'est la lance à la main, pointe contre pointe qu'on « doit recevoir de semblables présents. Vieux Hun, tu es un « mauvais compagnon; espion rusé, tu veux me tromper « par tes paroles, et moi je veux te jeter bas avec ma lance : « si vieux, peux-tu forger de tels mensonges? Des hommes « d'un grand âge, qui avaient navigué sur la mer des « Vendes, m'ont parlé d'un combat dans lequel a été tué « Hildebrand, fils de Hérébrand. »

« Hildebrand, fils de Hérébrand, dit :

« Hélas! hélas! quelle destinée est la mienne! J'ai erré « hors de mon pays soixante hivers et soixante étés. On me « plaçait toujours en tête des combattants; dans aucun fort « on ne m'a mis les fers aux pieds; et maintenant il faut que « mon propre enfant me pourfende avec son glaive, m'étende « mort avec sa hache, ou que je sois son meurtrier. Il peut « t'arriver, si ton bras te sert bien, de ravir à un homme de « cœur son armure, de dépouiller son cadavre : fais-le, si « tu crois en avoir le droit, et que celui-là soit le plus infâme

« des hommes de l'Est qui te détournerait de ce combat d
« tu as un si grand désir. Bons compagnons qui nous reg
« dez, jugez dans votre courage qui de nous deux aujou
« d'hui peut se vanter de mieux lancer un trait qui saura
« rendre maître de deux armures. »

« Alors il firent voler leurs javelots à la pointe tra chante, qui s'arrêtèrent dans leurs boucliers; puis ils s'éla cèrent l'un sur l'autre : les haches de pierre résonnaient.. Ils frappaient pesamment sur leurs blancs boucliers, leu armures étaient ébranlées, mais leurs corps restaient immo biles. »

C'est avec cette grandeur et cette simplicité digne d'Homère, qu'au moins une grande portion du cycle germaniqu était racontée dans l'idiome des Francs au VIIIe siècle. Il est très-probable que ce morceau faisait partie des vieux chants nationaux que Charlemagne avait recueillis[1].

Influence des Germains sur la civilisation moderne.

Malgré les efforts de ce grand homme qui, d'une main, conservait les traditions de son ancienne patrie, tandis que de l'autre il relevait les ruines de la civilisation latine, la Germanie influa moins sur la Gaule par ses monuments poétiques que par ses mœurs. Mais ses mœurs elles-mêmes trouvant dans les poëmes que nous avons indiqués leur expression la plus véritable, les idées générales qu'ils contiennent sont aussi celles que les Germains apportèrent à nos aïeux. Au premier rang, il faut placer la renaissance de l'esprit guerrier, cet amour du péril, cette ivresse du combat, qui retrempa les âmes gauloises affaiblies par la civilisation romaine. Au contact des Germains, les Gaulois de l'empire se ressouvinrent des Celtes leurs pères. A ces instincts belliqueux il faut joindre le sentiment de l'honneur, cette superstition glorieuse dont le courage et la vertu sont la religion, la passion de l'indépendance individuelle, le plaisir de se jouer avec sa force et sa liberté au milieu des chances du monde et de la vie. On voit paraître en même

1. J. J. Ampère, ouvrage cité.

ıps deux autres traits de la physionomie germanique qui conserveront longtemps dans notre histoire : l'un, c'est le ıronage militaire, le dévouement volontaire de l'homme à omme, seul lien de l'association barbare et véritable prin- ıe de la féodalité ; l'autre, le respect profond pour les nmes, cette espèce de culte protecteur que Tacite signalait jà chez les Germains et qu'on entrevoit à travers la sau- ge énergie de leurs poëmes. Ces caractères nouveaux n'ont s peu contribué à ouvrir les sources les plus fécondes et s plus pures de l'inspiration poétique du moyen âge.

CHAPTRE IV.

LA GAULE CHRÉTIENNE.

NFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR L'IMAGINATION ET SUR LA PENSÉE.— LÉGENDES.— DISCUSSIONS PHILOSOPHIQUES.— PRÉDICATION.— HISTOIRE. — MONASTÈRES.

Influence du christianisme sur l'imagination et sur la pensée.

Le plus riche des éléments de la civilisation moderne fut le christianisme. Jamais la souveraine domination des idées sur les faits ne fut plus évidente. C'est un merveilleux spectacle de voir cette doctrine destinée à conquérir le monde grandir d'abord dans un pays étroit, entre d'arides montagnes, au sein d'une nation faible et méprisée. Parmi toutes ces monarchies de l'Orient qui s'élèvent et périssent tour à tour sur le vaste théâtre de l'Asie, une famille s'est perpétuée, impérissable dans sa faiblesse, indomptable à ses conquérants, plus forte que sa misère, sa captivité, ses vices. Babylone, Ninive, l'Égypte ne parviennent pas à l'écraser : Rome elle-même n'y peut rien ; et si elle s'en empare un jour, c'est Rome qui sera conquise. C'est que dans la pensée de cette étonnante tribu a éclaté une grande vérité : « Il n'y a qu'un seul Dieu. » Et toutefois ce dogme resta plusieurs siècles comme inactif. Le monde l'entendit longtemps

sans le recueillir : le peuple juif lui-même, qui l'exprin le comprenait mal, parce qu'il manquait encore de son c plément nécessaire, de sa conséquence sublime. Le Ch vient la donner en ajoutant : « Vous êtes tous frères. » gnifique programme des sociétés modernes! Aussitôt le *du sanctuaire se déchire;* le temple de Jérusalem est versé : c'est le monde tout entier qui va devenir le *tem* Saint Paul convie les nations au banquet fraternel de divine parole. Les apôtres parlent, les martyrs meurent, empereurs mettent la croix sur le trône, les barbares co bent la tête, et l'univers s'étonne d'être chrétien.

Il est facile de prévoir qu'une révolution qui régénère société devra renouveler la pensée et l'inspiration. D'abo la Bible, cette poésie si nouvelle, ne brillera pas *inutileme* dans le monde. La grandeur de Jéhovah, les merveilles de création, les éloquentes douleurs de Jérémie, les rêves *ly* ques d'Ézéchiel, tout dans ce livre saint devait ébranler l âmes et enflammer les imaginations. Toutefois cette *in* fluence directe du livre sur les écrivains ne s'exercera qu plus tard dans toute sa puissance. Le christianisme n'agi d'abord que sur les mœurs; il ne deviendra une poési qu'après avoir été une religion.

En effet, ce qui manquait à l'art épuisé de l'empire, ce n'était ni la science, ni l'étude des grands modèles, c'étai l'émotion naïve et profonde, la foi, l'enthousiasme, *la vie* véritable de l'âme. Faire une belle ode, a-t-on dit, c'est rêver l'héroïsme. La soif des jouissances matérielles avait *dis*sipé ce beau rêve; une longue servitude l'avait à jamais étouffé. Mais, tandis que le sénat tout entier tremble devant son maître, voilà qu'un simple soldat ose déchirer ses édits et renverser ses idoles; de faibles femmes, des jeunes filles esclaves descendent avec joie dans l'arène où les lions les attendent : elles invoquent dans leurs cachots les saintes joies de l'amphithéâtre, et meurent, non pas avec résignation, mais avec ivresse.

Rien de plus pathétique, de plus attendrissant *que la* poésie vivante de leurs martyres, que ces *acta sincera* recueillis par les témoins de leurs triomphes, ou quelquefois

rits par eux-mêmes et interrompus par l'appel du bourreau. Point d'apprêt, point de prétention dans ces récits : tout est simple et grand dans cet héroïsme nouveau. Le sublime coule de source dans ces interrogatoires dont Corneille et Rotrou n'ont eu qu'à se souvenir pour créer d'admirables scènes. Tantôt c'est la jeune esclave Blandine, l'une des martyres de Lyon, contre laquelle s'acharnent les bourreaux, et qui, à chaque torture nouvelle, répond à la manière de Polyeucte : « Je suis chrétienne. » C'est le vénérable Pothin, le premier évêque de la Gaule, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vint confesser le Christ au milieu des tourments. « Quel est le Dieu des chrétiens? lui demande le gouverneur. — Tu le connaîtras, répond le vieillard, quand tu en seras digne. »

Plus loin c'est une jeune femme de vingt-deux ans, Perpétue, qui raconte elle-même le premier acte de son martyre :

« Mon père arriva de la ville, accablé de chagrin ; il monta sur l'échafaud pour ébranler ma résolution. « Ma fille, me « disait-il, aie pitié de mes cheveux blancs, aie pitié de ton « père; si je suis digne de ce nom, si de mes mains je t'ai « élevée jusqu'à la fleur de l'âge, ne m'accable pas de dou- « leur.... » En parlant ainsi, mon père, dans l'excès de sa bonté, me baisait les mains, se jetait à mes pieds. Et moi je pleurais sur les cheveux blancs de mon père, et je le consolais en lui disant : « Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu ; car, « sache bien que nous ne sommes plus en notre pouvoir, « mais en celui de Dieu. »

Voilà ce que le christianisme naissant avait fait de l'âme humaine. Il lui avait conservé toutes ses tendresses en l'armant d'une force héroïque. Cette même femme, qui va braver la dent des bêtes féroces, écrit les lignes suivantes : « Quelques jours après, nous fûmes jetés dans la prison, et j'eus peur, parce que je n'avais jamais éprouvé de pareilles ténèbres. » Perpétue était mère ; on l'avait séparée de son jeune enfant : elle obtint qu'on le lui rendît. « Et aussitôt ma santé se rétablit, ajoute-t-elle, et la prison me devint si douce, que j'aimais mieux être là qu'ailleurs. »

Ce n'est pas seulement le cœur qui se sentit régénéré le bienfait de la nouvelle croyance : l'imagination, si a chez les derniers poëtes païens qui ne connaissaient qu'un merveilleux traditionnel, froide réminiscence d' autre époque, retrouva toute sa fraîcheur au souffle d' foi sincère. Saturus pressent les joies du ciel dans une sion qui rappelle les plus suaves peintures du *Paradis* Dante.

« Nous avions souffert, écrit-il ; nous étions sortis de chair, et nous commençâmes à être portés vers l'orient p quatre anges dont les mains ne nous touchaient pas. »

Le regard de Béatrice, qui soutient le poëte florentin da son ascension céleste, n'exprime pas avec plus de charm cette attraction mystérieuse et délicate qui n'est pas un con tact. On dirait que l'imagination du martyr a devancé cell du Poussin, et deviné le groupe aérien de l'*Assomption de l Vierge*.

« Nous aperçûmes une lumière immense, et je dis à ma sœur, qui se trouvait à mon côté : « Voici ce que le Seigneur « nous promettait. Il a accompli sa promesse. » Et les quatre anges nous portaient toujours, et nous vîmes un grand espace qui ressemblait à un verger. Les arbres en étaient chargés de roses, qui s'effeuillaient sur nos têtes, et à leurs pieds croissaient toute espèce de fleurs. »

Légendes.

Ainsi commençait à jaillir en récits pleins d'enthousiasme et de foi cette source merveilleuse de la *légende* qui, pendant plusieurs siècles, forma presque la seule poésie populaire de l'Europe. La légende fut ce qu'est toujours la poésie, un rêve de l'idéal au milieu des tristes réalités de la vie. Elle nous montre tantôt l'invasion des barbares s'arrêtant à la voix d'une bergère, tantôt une flamme miraculeuse s'élevant sur le sépulcre d'un martyr, comme l'aurore d'une prochaine délivrance : ici, c'est un comte du palais, qui, assailli par une émeute, a recours, pour l'apaiser, à la parole et non au glaive; là, un baron converti et devenu ermite, rencontrant un homme qu'il a jadis vendu comme esclave, se jette

ses pieds, et le force, par ses prières, à le lier lui-même et le conduire dans la prison. Plus loin, les fers des captifs e brisent sur le tombeau d'un saint; ailleurs, nous voyons n pieux solitaire chasser par un signe de croix l'ours qui ccupait la caverne où il veut lui-même s'établir; image oétique et vraie des conquêtes de la civilisation chréienne parmi les guerriers barbares. Il y a quelque chose l'attendrissant à lire ces récits naïfs, malgré les puérilités t les fables qui les remplissent, quand on songe à toutes es souffrances qu'ils ont consolées. Au milieu des invaions, des guerres civiles des deux premières races, tanlis que la vie de l'homme paraît toujours en proie à la orce brutale, voilà que l'imagination populaire se prend à efaire le monde suivant ses désirs et sa foi. La grande pensée d'une Providence partout présente et maternelle vient planer sur ce théâtre sanglant des passions. La puissance de la vertu est placée en face de la violence des armes, et la morale éternelle, qui semble exilée de la terre, triomphe dans cette idéale peinture. La légende était l'épopée des vaincus; elle ouvrait un asile à l'imagination des peuples, comme le cloître à leurs personnes. Dans ces pieux récits, comme sous ces voûtes bénies, on respirait un air plus calme; le bruit du monde réel semblait s'arrêter sur le seuil; et les auditeurs, en se pressant autour du moine et du vieillard qui racontait ces étranges événements, pouvaient lui dire comme Dante fugitif à l'abbé du monastère del Corvo : « Je viens chercher la paix. »

Discussions philosophiques.

Le christianisme s'emparait de l'intelligence aussi bien que de l'imagination et des facultés morales. L'esprit humain, à qui la civilisation romaine, dans sa décrépitude, n'offrait plus pour exercices que de vaines combinaisons d'idées frivoles, vit se rouvrir devant lui une vaste carrière, où les plus grands problèmes de la philosophie s'agitèrent sous des noms nouveaux. Les graves questions relatives à la nature de Dieu, à nos rapports avec lui, à la liberté humaine, à l'action providentielle sur nos volontés, sublimes recherches autour

desquelles roulent éternellement les incertitudes des phi sophes, et que chaque âge envisage sous un point de différent, se représentent, du IIe au VIe siècle, sous les no de gnosticisme, d'arianisme, de pélagianisme. Il s'agissa pour les docteurs apostoliques, de l'entreprise la plus gran que les hommes puissent concevoir; ils se proposaient formuler le *dogme*, c'est-à-dire, non plus comme les sages l'antiquité, de bâtir à leurs risques et périls des systèm individuels auxquels se rattacheraient à loisir les volontair de la spéculation, mais d'exprimer la foi d'une époque, donner un symbole qui fût en même temps la conséquen des prémisses évangéliques, la satisfaction légitime des ex gences du bon sens et la base morale d'une société naissante Les Pères de l'Église furent à la fois des chrétiens, des pen seurs et des hommes d'État.

Quel intérêt puissant ne dut pas exciter une pareille entreprise! Quelle activité des esprits, quelles communications rapides ne produisit-elle pas! La chrétienté est alors comme une vaste république intellectuelle, un corps immense où circule le même sang. La Gaule se trouve au Ve siècle sous la direction de trois chefs spirituels dont aucun ne l'habite: saint Jérôme à Bethléem, saint Augustin à Hippone, saint Paulin à Nole. Les questions, les réponses, les conseils, les traités de morale, les examens dogmatiques partent, reviennent, s'échangent, se croisent de toutes les contrées du monde, malgré la difficulté des routes et le danger des communications. Partout où se manifeste un besoin, une affaire, un embarras religieux, les docteurs travaillent, les prêtres voyagent, les écrits circulent. Enfin, les conciles, ces assemblées nationales du peuple chrétien, forment le couronnement de l'édifice spirituel. Ce sont les hauts parlements où les diverses congrégations envoient leurs commettants chargés de faire une déclaration de principes, et de voter non pas un bill de droits, mais un bill de croyances[1].

Ces austères et épineuses discussions du dogme ont pres-

1. Ampère, *Histoire littéraire*, t. I, p. 326. — Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. I, leçon IV.

que toujours une grandeur réelle qu'il ne faut pas méconnaître sous la forme déjà scolastique qui les enveloppe. Souvenons-nous, pour être justes, que le christianisme se développa au milieu du mouvement mystique des néoplatoniciens d'Alexandrie. Il y eut d'abord lutte entre les deux doctrines, puis tentative de conciliation. Le christianisme vainqueur anéantit le néoplatonisme comme secte, mais l'absorba comme doctrine. Ce n'est donc pas au principe chrétien, mais à l'influence orientale qu'il faut imputer la direction mystique et abstruse de certaines querelles théologiques. Il faut remarquer d'ailleurs que dans l'Occident, et spécialement dans les Gaules, les discussions dogmatiques échappèrent en partie aux arguties minutieuses du Bas-Empire. Il y a toujours eu dans l'esprit gaulois une tendance pratique qui l'a préservé des aberrations de la sophistique grecque. Saint Irénée est peu métaphysicien, c'est encore un apôtre; Lactance est plus orateur que théologien; saint Hilaire de Poitiers, l'Athanase de l'Occident, est l'avocat véhément de la Trinité; enfin, le grand évêque de Milan, Ambroise, né aussi en Gaule, à Trèves, est l'homme d'action et de gouvernement par excellence. Il n'écrit que pour diriger; il élève la chaire épiscopale à l'importance d'une magistrature politique. Tour à tour ambassadeur et tribun, il soutient les intérêts du jeune Valentinien auprès du tyran Maxime, oppose son éloquence comme une barrière à la première des invasions, blâme hautement un crime de Théodose, et soumet l'empereur à la pénitence publique. Ainsi commence à se dessiner en face de l'autorité temporelle le rôle que va jouer l'épiscopat, rôle qui ne fera que grandir en présence des royautés barbares. Ainsi se pose déjà cette autorité morale du clergé, souvent abusive sans doute, mais en somme utile et bienfaisante dans des siècles où la puissance religieuse pouvait seule arrêter les abus cruels de la force. C'est déjà le droit divin de la capacité, interprète de la raison et de la justice, qui s'oppose à l'usurpation des passions brutables.

Prédication.

L'instrument principal de cette domination spirituelle fut

un nouveau genre d'éloquence appelé à de hautes destin
dans les lettres françaises, je veux parler de la prédicati
Les Pères de l'Église grecque avaient été les disciples d'
mère aussi bien que de J. C.; c'étaient des chrétiens s
doute, mais c'étaient aussi des Hellènes, et même un
des Orientaux. Subtils dans la discussion du dogme, ils
ployaient dans l'enseignement de la morale l'imagination
plus riche, l'éloquence la plus pompeuse. La prédication
l'Église latine revêtit un caractère différent : elle n'eut pl
rien de littéraire et ne visa qu'à l'action. Instruire une ré
nion de fidèles, leur donner de bons et sages conseils, tel
est l'unique pensée des évêques et des missionnaires
l'Occident. Ils vont toujours droit au fait : ils ne craigne
pas les redites, les expressions familières et même triviale
Le plus illustre évêque de la Gaule au VIe siècle, saint Cé
saire d'Arles, dont il nous reste cent trente sermons, sembl
un père de famille qui converse affectueusement avec ses enfants. Un autre trait, que nous ne devons pas omettre dans une histoire des lettres, caractérise la prédication latine : ce sont des peintures plus sombres du monde futur, c'est le retour plus fréquent des idées de damnation et d'enfer. La nécessité d'imposer aux conquérants barbares le seul frein qui pût arrêter leur violence contribua à pousser dans cette voie les orateurs évangéliques. De là cette religieuse terreur dont les imaginations du moyen âge ont toutes porté les traces; de là ces formidales magnificences de la poésie de Dante et plus tard de Milton.

Histoire.

Nous devons encore au clergé des temps mérovingiens les rares monuments historiques qui ont préservé d'un complet oubli cette curieuse époque. Le plus précieux de tous est sans contredit l'*Histoire des Francs* par Georgius Florentius Grégorius, connu sous le nom de Grégoire de Tours[1]. Il serait injuste d'attendre d'un contemporain de Chilpéric et de Sigebert la méthode, la critique ou le style d'un véritable his-

1. Né en Auvergne l'an 539; mort vers 593.

orien. Lui-même avoue son insuffisance avec une naïveté pleine de tristesse. « Nous mêlons confusément, dans notre récit, dit-il, les vertus des saints et les désastres des nations.... La culture des arts libéraux décline ou plutôt périt dans les villes de la Gaule, la férocité des peuples sévit, la fureur des rois s'aiguise, et la plupart des hommes gémissent en disant : « Malheur à nos jours! parce que l'étude des lettres « périt au milieu de nous. »

Or, c'est précisément la peinture vivante de cette barbarie et de cette confusion qui nous attache aux récits de l'évêque de Tours. Rien ne pourrait nous donner une idée plus juste de cette seconde période de la conquête, où les races diverses vivent réunies sur le même sol, dans un antagonisme adouci par une foule d'imitations réciproques. Il faut, dit M. Augustin Thierry, descendre jusqu'au siècle de Froissart, pour trouver un narrateur qui égale Grégoire de Tours dans l'art de mettre en scène les personnages et de peindre par le dialogue. Tout ce que la conquête de la Gaule avait mis en regard ou en opposition sur le même sol, les races, les classes, les conditions diverses, figure pêle-mêle dans ses récits, quelquefois plaisants, souvent tragiques, toujours vrais et animés. Nous entrevoyons à travers sa narration, la manière de vivre des rois francs, l'intérieur de la maison royale, la vie tumultueuse des seigneurs et des évêques de ce temps, la turbulence intrigante des Gaulois, l'indiscipline brutale des Francs. Ici c'est la barbarie dans toute sa grossièreté, sans conscience du bien et du mal, personnifiée dans la reine Frédégonde; près d'elle, l'homme de race barbare qui prend les goûts de la civilisation, se polit à la surface en conservant ses instincts et ses passions féroces, comme le roi Chilpéric; ailleurs, c'est le Gaulois qui se fait barbare pour descendre au niveau de ses contemporains, ou bien l'homme de la tradition romaine, l'évêque qui se souvient du passé et qui chemine à regret au milieu d'une époque où la civilisation s'éteint; Grégoire lui-même en est le type.

Son récit, divisé en seize livres, comprend[1], depuis l'épo-

1. Le premier livre contient un sommaire de l'histoire universelle depuis la création d'Adam et d'Ève jusqu'à la mort de saint Martin.

que de l'établissement des Francs dans les Gaules, l'espac cent soixante-quatorze ans et s'arrête à l'année 591 [1]. A lui, l'histoire s'enfonce de plus en plus dans la *sécher* et la barbarie. Cinq chroniqueurs inconnus, dont le pren et le moins mauvais, a reçu, on ne sait sur quelle *autorité* nom de Frédégaire, nous conduisent jusqu'au règne de Ch lemagne et à son excellent biographe Éginhard.

Monastères.

Une des institutions qui eurent le plus d'influence sur l' venir de la civilisation chrétienne, fut celle des monastère asiles vénérés qui conservèrent pour des jours meilleurs l débris des traditions littéraires et les manuscrits précieux d l'antiquité.

L'esprit monastique, né en Orient, et antérieur au *chris* tianisme, subit en Occident une transformation décisive. l abandonna la rêverie indépendante et l'oisive contempla tion, pour une vie disciplinée et active. Saint Athanase, chassé de son siége et retiré à Rome en 341, avait amen avec lui quelques moines, et il célébrait les vertus et les charmes de la vie monastique. A sa voix toutes les petites îles situées sur la côte occidentale de l'Italie, se *couvrirent* d'une multitude d'ermites. C'est de là que saint Martin, exilé de Milan, apporta dans les Gaules les traditions du *mona*chisme oriental, lorsqu'il vint fonder, vers l'an 360, le monastère de Ligugé, près de Poitiers. Dès le commencement du siècle suivant, saint Honorat établit dans une des îles de Lérins une abbaye d'où sortirent une foule d'hommes célèbres, et que saint Eucher, évêque de Lyon, nous dépeint sous les plus séduisantes couleurs. Nous transcrivons quelques-unes de ses paroles, parce qu'elles révèlent clairement l'état moral des esprits et les causes qui appelaient tant de transfuges au désert.

« Je considère avec respect, dit-il, tous les lieux décorés

1. Outre son *Histoire des Francs*, Grégoire de Tours a laissé plusieurs ouvrages d'hagiographie : les *Vies des Pères*, la *Gloire des Martyrs*, les *Miracles de saint Martin*, etc.

par les saints qui s'y retirent; mais j'honore particulièrement ma chère Lérins, qui reçoit dans ses bras hospitaliers ceux qu'a jetés sur son sein la tempête du monde; qui introduit doucement, parmi ses ombrages, ceux qui brûlent des ardeurs du siècle, pour qu'ils y respirent, et y reprennent haleine sous l'abri spirituel du Seigneur. Abondante en fontaines, parée de verdure, couverte de vignes, agréable par son aspect et par ses parfums, elle semble un paradis à ceux qui l'habitent.

« Oh! qu'elles sont douces à ceux qui ont soif de Dieu les solitudes infréquentées! Qu'elles sont aimables à ceux qui cherchent le Christ, ces retraites immenses où la nature veille silencieuse! Ce silence a de merveilleux aiguillons qui excitent l'âme à s'élancer vers Dieu, et la ravissent en d'ineffables transports; là, on n'entend aucun bruit, si ce n'est celui de la voix humaine qui monte vers le ciel. Ces sons, pleins de suavité, troublent seuls le secret de la solitude, dont le repos n'est interrompu que par des murmures plus doux que le repos lui-même, les saints murmures des chants modestes. Du sein des chœurs fervents, les chants mélodieux s'élèvent, et la voix de l'homme accompagne la prière presque dans les cieux. »

En lisant cette suave poésie, qui semble elle-même un parfum exhalé du désert, on se croit encore en Orient, parmi ces Grecs à l'imagination aussi brillante que leur climat; on croit entendre saint Basile décrivant sa retraite de Cappadoce, ou Synésius, l'évêque philosophe de Cyrène, confiant ses aspirations de solitude et ses indépendantes rêveries à la lyre *du vieillard de Téos*. C'est qu'en effet, avec Eucher à Lérins (430), comme avec Cassien à Marseille (410), nous sommes encore dans les idées du monachisme oriental. Mais cette espèce de quiétisme était trop incompatible avec le génie de la Gaule pour se naturaliser dans ses monastères. Ces pieuses retraites devinrent bientôt de grandes écoles de théologie et même de véritables colonies agricoles, où le travail manuel, la culture de la terre, naguère abandonnée aux esclaves, se réhabilitait par des mains libres et pieuses. « Les moines ont été les défricheurs de l'Europe; ils l'ont

défrichée en grand, en associant l'agriculture à la prédication[1]. »

L'homme qui détermina cette direction et assura à la civilisation moderne un instrument si puissant, fut saint Benoît, né à Nursia, en 480. C'est sur le mont Cassin, aux frontières des Abruzzes, qu'il publia une *règle de vie monastique* qui devint bientôt la loi générale et presque unique des moines d'Occident. « L'oisiveté est l'ennemie de l'âme, y est-il dit; et, par conséquent, les frères doivent, à certains moments, s'occuper du travail des mains; dans d'autres, de saintes lectures. »

Il ne suffisait pas de prescrire le travail, il fallait l'organiser, et pour cela l'assujettir à une direction centrale et toute-puissante. Saint Benoît, pour discipliner sa milice nouvelle, pose en principe l'obéissance passive, l'abnégation de toute propriété comme de toute volonté personnelle. Ainsi disparaît entièrement le caractère primitif du monachisme oriental, l'exaltation et la liberté. Enfin, pour cimenter son édifice et lui assurer une durée impérissable, Benoît *établit* les vœux perpétuels; c'est-à-dire substitue aux élans fugitifs et capricieux de la ferveur, une institution positive, garantie bientôt par l'intervention de la puissance publique.

Les fruits de cette institution furent incalculables pour l'avenir, précieux déjà dans le présent. Aux écoles civiles, détruites au ve siècle par l'invasion des barbares, succédèrent çà et là quelques écoles épiscopales et monastiques; et tandis que les premières, qui croissaient à l'ombre de l'évêché, avaient pour but exclusif de pourvoir aux besoins de l'Église et de recruter des lecteurs et des chantres pour l'office divin, les écoles formées par les moines, qui étaient entièrement laïques, avaient quelque chose de moins restreint, de moins spécial dans leur enseignement. On y donnait une plus grande place aux connaissances qui ne se rapportaient pas directement aux besoins journaliers de l'Église. On y copiait des manuscrits, on y gardait quelques notions d'astronomie et de mathématiques; enfin on y étudiait quelque

1. Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. II, leçon XIV.

chose des philosophes anciens. Ainsi se conservaient dans l'ombre, entre les mains des chrétiens les plus zélés, et souvent, en dépit d'eux-mêmes, les traditions de la civilisation antique, qui n'attendaient, pour germer de nouveau, que des jours meilleurs, un état politique moins confus. Un grand homme essaya de hâter le pas de l'histoire et de faire à lui seul l'œuvre des siècles : Charlemagne parut, et avec lui la première renaissance, essor prématuré et par conséquent éphémère, météore brillant destiné à s'éteindre bientôt dans une nuit moins profonde toutefois que celle qui l'avait précédée.

CHAPITRE V.

CHARLEMAGNE.

PREMIÈRE RENAISSANCE. — SAVANTS APPELÉS PAR CHARLEMAGNE. — TRAVAUX DE CHARLEMAGNE ; GRAMMAIRE FRANQUE ; RECUEIL DE POÉSIES POPULAIRES. — THÉOLOGIE ; CAPITULAIRES. — RÉFORME DU CLERGÉ ; ÉCOLES ; MANUSCRITS.

Première renaissance.

La pensée moderne devait naître de l'union du christianisme et des mœurs germaniques avec les souvenirs savants de la Grèce et de Rome. Le premier contact de ces éléments de vie ressemble à une destruction. Sans doute l'invasion des barbares ne fut pas un fait général, simultané pour toutes les parties de l'empire, ou même de la Gaule. On ne saurait sans une certaine exagération adopter les termes de déluge et d'inondation par lesquels certains historiens se plaisent à la dépeindre. Ce fut plutôt une infiltration. Les barbares, longtemps amoncelés aux frontières, percèrent çà et là ces digues impuissantes. Tantôt appelés par les empereurs, tantôt imposant leurs services, ailleurs courant par bandes le pays qui se refermait sur leurs traces, pillards plutôt que conquérants, ils ne subjuguaient pas la Gaule, ils la dévastaient. Le résultat n'en fut pas moins la destruction de l'em-

pire. Toute vie centrale s'éteignit peu à peu ; tout lien en les diverses contrées fut détaché sinon rompu ; tout dev local, isolé : le monde semblait tomber dans le chaos. mélange confus, la fermentation tumultueuse des éléme d'une société nouvelle dura du ve siècle jusqu'à la fin du vi Alors se manifeste la première tentative d'organisation s la main puissante de Charlemagne. Germain de race et mœurs, chrétien par la foi et Romain par la science, grand homme représente en lui-même la fusion qu'il asp à réaliser dans l'Occident. D'une main il arrête l'invas barbare ; de l'autre il essaye de relever l'empire et de purif l'Eglise. A côté de cette résurrection de la société politiq se place aussitôt, comme une conséquence, la réorganisati littéraire qui doit attirer notre attention. C'est la premi des époques qu'on nomme *Renaissances*. Celle-ci mérita p particulièrement ce titre : ce fut bien une renaissance, n une création ; et tel est le principe de sa faiblesse. Elle bienfaisante, quoique passagère : elle conserva pour d époques plus heureuses la tradition antique près de s'éteind et interrompit la prescription de l'ignorance.

Charlemagne entreprit de relever tout ce qui s'écroula y compris les lettres, ce luxe impérial de l'ancienne Rom Ses guerres mêmes furent organisatrices, et ses conquê défensives. Il comprit que le premier obstacle à vaincre c' tait la fluctuation des peuples, la perpétuelle mobilité d races, qui entraînait nécessairement celle des institution Pour édifier, il affermit le sol. De là cette lutte de quaran ans contre tous les barbares, ces trente campagnes au no et à l'est contre les Saxons, les Avares, les Thuringiens, l Slaves et les Danois, ces dix-sept expéditions au midi cont les Arabes et les Lombards. La victoire change alors de pa et de caractère : elle se retourne contre l'invasion ; elle fon au lieu de détruire.

Savants appelés par Charlemagne.

Parmi les plus utiles conquêtes de Charlemagne, il fa compter les hommes instruits qu'il s'empressa d'appeler d contrées voisines et d'associer à son œuvre de restauratio

C'était le premier pas dans la carrière du progrès ; il s'assurait ainsi d'indispensables instruments. L'Angleterre était alors le pays le plus civilisé de l'Occident. Sans parler de la vieille Église d'Irlande, dont les monastères étaient célèbres depuis le ve siècle, l'Église anglo-saxonne elle-même avait été fondée par un Grec de Tarse, Théodore, en 668. Il y avait apporté certains livres grecs, entre autres Homère et Josèphe. Grâce à ses soins et à ceux d'Adrien son compagnon, cette Église naissante avait retrouvé la tradition des lettres latines et même de la langue grecque. Elle possédait plusieurs grands ouvrages de l'antiquité, entre autres ceux d'Aristote. Dans l'âge des plus profondes ténèbres, elle produisait sans interruption des hommes tels que Bède, Egbert, Albert et Alcuin.

Ce dernier fut le confident, l'ami et en quelque sorte le ministre intellectuel de Charlemagne. C'est en Italie, à Parme, que le roi des Francs trouva le savant Anglo-Saxon en 780. Deux ans après, Alcuin était établi à la cour de Charlemagne, et touchait les revenus de trois riches abbayes. Il ne faut pas mesurer la réputation de cet homme célèbre au mérite intrinsèque des ouvrages qu'il a laissés. Des commentaires allégoriques sur l'Écriture sainte, des traités dogmatiques sur certaines questions de théologie, un livre de morale pratique sur *les vertus et les vices*, quelques travaux sur la grammaire, l'orthographe; la rhétorique et la dialectique, quatre-vingts pièces de vers d'un médiocre mérite, c'est tout ce qui nous reste de lui, et rien ne nous engage à croire qu'il ait composé des ouvrages d'une valeur plus considérable. L'œuvre véritable d'Alcuin c'est l'impulsion qu'il donna à l'esprit de ses contemporains; son mérite, c'est d'avoir arrêté sur sa pente rapide la décadence de l'instruction et renoué la chaîne des traditions antiques. C'est vers la philosophie, vers la littérature que tendent ses pensées : il cite Virgile à côté de saint Augustin : il s'occupe de mathématiques et d'astronomie aussi bien que d'études théologiques. En lui commence l'alliance des deux plus féconds éléments de la pensée moderne, l'antiquité et le christianisme.

Alcuin ne fut pas le seul auxiliaire qui seconda Charlemagne dans sa noble entreprise. Toutes les contrées semblent lui payer leur tribut. La Norique lui donne Leidrade; il s'attache le Goth Théodulphe; l'un devient archevêque de Lyon, l'autre évêque d'Orléans. Nous trouvons aussi près de lui Smaragde, abbé de Saint-Mihiel, qui composa une grammaire latine, le Germain Angilbert qui écrivait des vers latins, saint Benoît d'Aniane, le second réformateur des monastères d'Occident, et enfin Éginhard, « un barbare peu exercé dans la langue des Romains, » à ce qu'il dit lui-même, lequel n'en devint pas moins le plus remarquable des chroniqueurs de cette époque, et mérita presque le titre d'historien.

Le premier soin de Charlemagne fut de réunir en un foyer commun ces lumières éparses qu'il avait su recueillir. Il forma dans l'enceinte de son palais une école qui le suivait partout, et dont faisaient partie, outre l'empereur lui-même, ses maîtres, ses favoris, ses fils et même ses filles. A dire vrai, c'était moins une école régulière qu'une espèce d'académie, où Alcuin, qui en était l'âme, cherchait à éveiller l'attention, à piquer la curiosité de ses auditeurs demi-barbares, par tout ce que l'érudition avait de plus inattendu. C'était voir juste : il s'agissait moins d'instruire de pareils élèves que de leur faire aimer la science. La passion qu'elle excita fut portée à un degré qui nous paraît bizarre. Pareille à certaines académies italiennes où de graves ecclésiastiques s'affublent des noms bucoliques des bergers de Virgile, l'école du palais donnait un nom savant à chacun de ses membres. Charlemagne s'y nommait David; Alcuin, Flaccus; Angilbert, Homère; Gisla et Gondrade avaient choisi les deux noms gracieux de Lucie et Eulalie. On doit respecter même une légère nuance de pédantisme, quand on songe à la grandeur du résultat et à l'élévation des motifs. D'ailleurs n'était-ce pas un noble besoin pour ces hommes d'élite de sortir au moins pour quelques instants d'un siècle barbare, grâce à l'illusion de ces noms vénérés?

Travaux de Charlemagne; grammaire franque; recueil de poésies populaires.

Charlemagne prit l'étude au sérieux. Il voulut savoir lui-

même tout ce qu'il ordonnait d'enseigner; ce dut être un spectacle curieux et admirable que de voir ce fier vainqueur des Saxons et des Lombards s'exercer avec beaucoup de soin et assez peu de succès à former de beaux caractères d'écriture, et placer sous son chevet ses tablettes et son stylet, pour occuper ainsi l'insomnie de ses nuits. Son intelligence était plus flexible que ses doigts : il apprit à parler correctement la langue latine; il comprenait même le grec. Portant jusque dans la grammaire le génie d'organisation qui éclatait dans sa politique, il conçut le projet de soumettre aux lois générales du langage l'idiome jusque alors indisciplané des Germains : il commença une *grammaire franque*, qui a précédé de huit cents ans les plus anciennes grammaires allemandes. Enfin, ce qui n'honore pas médiocrement son goût littéraire, au milieu de l'éclat nouveau que les lettres latines faisaient briller à ses yeux, il ne dédaigna pas les poésies nationales de la Germanie, ces vieux chants héroïques dont l'Edda et les Nibelungen nous conservent les débris; il recueillit ces poëmes barbares qui renfermaient à coup sûr plus de vraie poésie que tous les hexamètres de Flaccus-Alcuin et d'Homère-Angilbert. Lui-même cultiva pourtant la poésie latine. On lui attribue plusieurs pièces de vers qui nous restent encore. Il en est une qui semble lui appartenir plus certainement, car il s'y est nommé. C'est l'épitaphe du jeune Hugues, l'un de ses fils. On y remarque un solécisme si plein de grâce, qu'il semble une condition indispensable de l'idée qu'il exprime :

« Hoc tibi, *care* decus, Carolus miserabile carmen
« Edidit. »

Un autre vers de cette pièce rachète une faute de quantité par une noble image :

« Perpetuus miles regnat in *aula* Dei. »

Nous aimons à trouver ce mélange de talent et d'incorrection sous la plume du poëte guerrier. Il semble que cette forte pensée, impatiente d'entraves, brise au moindre mou-

vement les règles trop délicates de la syntaxe et de la prosodie.

Théologie ; Capitulaires.

La véritable littérature de cette époque devait être la théologie. L'avenir de la pensée était dans la foi chrétienne : il fallait achever de fonder la foi. Elle seule pouvait passionner les esprits, aiguillonner l'étude, faire naître la discussion et quelquefois l'éloquence : Charlemagne fut théologien. Outre les questions qu'il adressait aux évêques, véritables programmes qui produisaient des ouvrages, l'empereur revit et compléta lui-même divers traités sur les matières qui préoccupaient alors l'Église.

L'ouvrage vraiment royal qui nous reste de Charlemagne, ce sont ses soixante-cinq *Capitulaires*, vaste et confuse collection des divers actes de son pouvoir. Ce n'est pas exclusivement un recueil de lois : ce sont aussi des ordonnances, des jugements particuliers, des conseils, des projets, enfin des actes administratifs de toute espèce : c'est le règne de Charlemagne encore vivant dans ces débris mutilés. On y croit entendre la voix imposante du maître et reconnaître quelquefois la brièveté impériale du commandement. Mais le prince n'ordonne pas seulement, il raisonne, il enseigne. A l'aurore de toute civilisation les rois sont les pasteurs des peuples. Tantôt l'auteur des *Capitulaires* prêche à ses durs Germains la morale évangélique, et leur cite l'apôtre saint Paul ; tantôt il donne des instructions à ses *envoyés royaux*, règle les formes de la justice et la tenue des plaids locaux. Embrassant tous les détails dans son immense activité, il fait les règlements de police, établit un *maximum* pour le prix des denrées, proscrit la mendicité et la remplace par une espèce de taxe des pauvres. Plus loin il consacre un capitulaire tout entier à l'administration domestique de ses domaines, à la vente de ses légumes (*de villis*). C'était l'actif du budget impérial : les fermiers auxquels il s'adressait formaient son ministère des finances. Enfin Charles se garde bien d'oublier les ecclésiastiques, c'est-à-dire la partie intelligente, la classe régnante de la nation. Non content de

Digitized by Google

régler leurs intérêts, l'empereur s'occupe et s'inquiète de leurs empiétements. Il semble lire dans l'avenir les malheurs de son fils, le débonnaire Louis. « A qui s'adressent, leur demande-t-il, ces paroles de l'Apôtre : Nul homme qui combat au service de Dieu ne s'embarrasse des affaires du monde? » Et plus loin : « Qu'est-ce que renoncer au siècle? Est-ce seulement ne point porter d'armes et n'être pas marié publiquement? »

Réforme du clergé; écoles; manuscrits.

La réforme du clergé fut la première mesure réparatrice de Charlemagne. La renaissance du IXe siècle, comme celles du XIe et du XVIe, commença par une réforme religieuse. Sous Charles Martel, plus encore qu'avant lui, les barbares avaient fait invasion dans l'Église, et y avaient apporté leur grossièreté et leur ignorance. Charlemagne n'épargna rien pour raviver la discipline ecclésiastique. Il corrigea les mœurs des clercs, rétablit la régularité dans leur conduite et la décence dans la célébration des offices. Les conciles, tombés presque en désuétude au VIIe siècle et au commencement du VIIIe, redevinrent fréquents sous ce règne. La vie morale renaissait dans l'Église : l'intelligence allait aussi se réveiller.

La copie des manuscrits joua alors le même rôle que l'imprimerie au XVe siècle. A l'une et à l'autre époque, la Bible fut l'objet des premiers travaux. Vers l'an 801, Alcuin envoyait à l'empereur une révision complète des livres saints. Ce prince lui-même se livrait à de pareilles études. « L'année qui précéda sa mort, dit un chroniqueur contemporain, il corrigea soigneusement, avec des Grecs et des Syriens, les quatre évangiles de Jésus-Christ. » De tels exemples donnèrent une impulsion générale. Tous les monastères rivalisaient de zèle pour copier ces nouvelles recensions. Au caractère informe des temps mérovingiens, qui n'était que l'écriture cursive et dégénérée, se substitua le petit et plus tard le grand caractère romain : c'était encore une restauration. La calligraphie devint un talent lucratif et même une gloire. On mettait tout en œuvre pour en propager le goût.

Tantôt c'étaient des vers d'Alcuin, espèce de circulaire écrite sur les murs intérieurs des abbayes, qui invitaient les copistes à la plus minutieuse exactitude; tantôt c'étaient des recommandations, des prières, des imprécations même consignées dans le manuscrit original, pour engager les copistes à ne rien changer, à ne pas altérer une ligne.

Il circulait sous les voûtes des cloîtres certaines légendes bien propres à ranimer la ferveur des calligraphes. Un novice employé à copier des livres avait dû son salut à une compensation étrange : les pages qu'il avait transcrites surpassaient d'une lettre le nombre des péchés qu'il avait commis. La Bible commença et sanctifia le mouvement : les auteurs profanes en profitèrent. Alcuin connaissait fort bien Virgile. Selon certains témoignages, il revit et copia les comédies de Térence; il faisait venir d'York les *livres d'érudition scolastique* qu'il avait rassemblés dans sa jeunesse. Loup de Ferrières promettait à Éginhard les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, dès que l'abbé à qui il les avait prêtées en aurait achevé la copie. Plus tard, il lui faisait passer les *Commentaires* de César. D'un autre côté, il sollicitait du pape Benoît III l'envoi du traité de Cicéron *de Oratore* et des *Institutions* de Quintilien, en compagnie des *Commentaires* de saint Jérôme. On se disputait le privilége de lire, de copier le premier un manuscrit ; c'était un mouvement qui n'a d'analogue que parmi les lettrés de la grande Renaissance.

L'établissement des écoles en fut le complément. Les anciennes écoles municipales étaient tombées au milieu des troubles de l'invasion. De rares monastères satisfaisaient à peine aux besoins les plus pressants de l'instruction. Charlemagne, dès longtemps préoccupé de cette pensée, publia enfin, en 787, à l'instigation d'Alcuin, ce que nous appellerions une circulaire, où il ordonnait aux évêques et abbés de fonder des écoles. Deux ans après, un capitulaire organisait ce que la lettre précédente avait créé. Il réglait qu'auprès de chaque évêché et de chaque monastère serait ouverte une école où l'on enseignerait la grammaire, le calcul et la musique. Dès lors, le nombre de ces établissements devint considérable : les plus célèbres furent ceux de Tours, de

Ferrières en Gâtinois, de Fulde, dans le diocèse de Mayence; de Reichenau dans celui de Constance; d'Aniane en Languedoc, de Fontenelle en Normandie. Alcuin semblait se multiplier pour propager l'enseignement : non content d'établir des écoles, il enseignait lui-même avec un grand éclat, et la plupart des hommes illustres que cette époque vit naître furent au nombre de ses disciples. Écoutons Alcuin lui-même rendant compte à Charlemange, dans une de ses lettres (796) de la nature de l'enseignement qu'il avait établi à Tours :

« Moi, votre Flaccus, selon votre exhortation et votre sage volonté, je m'applique à servir aux uns, sous le toit de Saint-Martin, le miel des saintes Écritures; j'essaye d'enivrer les autres du vieux vin des anciennes études; je nourris ceux-ci de la science grammaticale; je tente de faire briller aux yeux de ceux-là l'ordre des astres. »

Il avoue néanmoins que ses efforts rencontrent de grands obstacles : « Je fais peu de progrès, j'avance peu, me battant tous les jours avec la rusticité des Tourangeaux. »

Malheureusement, cette résistance n'était pas locale : elle avait des racines plus étendues et plus difficiles à extirper. Les masses de la population n'éprouvaient aucune sympathie pour cette science, qu'elles voyaient insoucieuses passer au-dessus de leurs têtes; c'était affaire entre le prince et le clergé. Les conservateurs des vieilles mœurs, espèces de Catons de l'ignorance, s'opposaient opiniâtrément à toutes ces nouveautés; ils méprisaient « les loisirs superstitieux des lettres, et regardaient fort mal ceux qui désiraient apprendre quelque chose [1]. » Nous ne trouvons qu'un seul monument de cette époque qui institue positivement un enseignement destiné à d'autres qu'à des clercs [2]; et il est fort probable que cette tentative n'eut à peu près aucun succès. Il n'en pouvait guère arriver autrement : l'Église était alors la seule partie de la nation qui pût recevoir une culture littéraire : les lettres

1. « Earum, ut nunc plerisque vocantur, superstitiosa otia fastidio sunt.... « Nunc oneri sunt, qui aliquid discere affectant. » Lupus Ferrariensis, *epistola* I.

2. Theodulphi Capitula, § 19, 20.

et les arts sont les fleurs de la civilisation ; c'est le derni phénomène de la croissance des sociétés. La Renaissan carlovingienne précéda la constitution réelle de la nation il en résulta qu'elle eut quelque chose de superficiel et d' phémère. Les connaissances scientifiques que sema Charle magne ne plongèrent pas de profondes racines dans le s de la France, elles ne se nourrirent point des sucs abondan de la vie populaire. Néanmoins il s'en faut de beaucoup qu'elle aient été inutiles : elles vécurent dans le sein des monastères jusqu'au jour où des circonstances plus favorables permiren de les propager au dehors. Jusque-là les lettres, concentrée dans une classe qui pouvait seule les cultiver, constituèrent un dépôt plutôt qu'une richesse réelle. Elles ne produisirent qu'un historien remarquable, c'est le biographe de Charlemagne, Éginhard. Il imite Suétone et le rappelle quelquefois : c'est son mérite aux yeux des contemporains. *L'un* d'eux loue dans cet écrivain « le choix des pensées, un sobre emploi des conjonctions, *tel qui l'a remarqué dans les bons auteurs*, un style que n'embarrassent point la longueur et la complication des périodes, ni des phrases d'une étendue immodérée[1]. » L'auteur de ce jugement aurait peu goûté Commines et Saint-Simon.

La poésie est le genre de composition qui peut le moins se passer du peuple : c'est une espèce de spectacle qui languit sans les applaudissements de la foule. C'est dire *que la* poésie n'exista point sous Charlemagne ; j'entends la poésie lettrée, en réservant, bien entendu, les rudes chants germaniques dont j'ai parlé plus haut. La poésie latine ne fut qu'une recrudescence de la versification. On traita tout bonnement en vers les même sujets qu'on développait en prose : on fit de la morale, de la théologie, de l'administration en hexamètres.

Dans le domaine de la philosophie, il parut un homme remarquable, un seul, Jean le Scot ou l'Érigène (l'Irlandais). A la hardiesse de ses idées, à la subtilité de ses déductions, à la grandeur de ses résultats, on croirait qu'il ouvre *à la* philosophie une carrière nouvelle et devance les penseurs des

1. Lupus Ferrariensis, *epistola* I.

oles modernes. Ce serait une erreur : Jean le Scot n'est que dernier des Alexandrins, fourvoyé dans le IXe siècle ; c'est n contemporain, un compatriote de Plotin et de Porphyre. l traduit du grec les ouvrages d'un Alexandrin du Ve siècle, aussement attribués à saint Denis l'Aréopagite ; il en reroduit les doctrines dans son livre sur *la division de la nature ;* il est le dernier représentant de cette tentative d'amalame, commencée dès le IIe siècle et si active au Ve, entre le éoplatonisme d'Alexandrie et la théologie chrétienne. Toute ette littérature carlovingienne regarde le passé et le reflète : 'est un jour d'automne dont quelques rayons rappellent arfois l'été et font au voyageur une agréable illusion. Mais coup sûr ce n'est pas le printemps : les feuillages sont jaunes tla terre n'a point encore de séve.

CHAPITRE VI.

LANGUE FRANÇAISE.

EXPULSION DE L'IDIOME ALLEMAND ET DU LATIN. — FORMATION DES IDIOMES MODERNES ; LANGUE D'OC ; LANGUE D'OIL.

Expulsion de l'allemand.

Charlemagne avait en vain tenté de remplir le vide que l'empire d'Occident laissait dans le monde. Ce grand homme, dans la noble impatience de son génie, avait voulu devancer l'heure de la Providence. Il avait imposé à l'Europe une unité apparente et tout extérieure. Mais cette forme, héritage d'une société éteinte, se trouva trop vaste, trop savante pour les besoins des peuples nouveaux que la misère avait ramenés à la barbarie. C'était une expression antique imposée à des sentiments et à des mœurs auxquels elle ne répondait plus ; c'était quelque chose de grand, mais de mort. La véritable unité ne peut naître que de l'assimilation lente des intelligences. Il fallait alors reprendre la société dans ses bases, fortifier les âmes par la conscience de leur valeur indivi-

duelle, armer le soldat pour la défense de sa terre, él le beffroi du château et plus tard le rempart de la v en un mot, refaire des hommes et non pas un empire. A dès qu'on ne sentit plus la main de fer du conquérant, n on rien de plus pressé que de briser cette machine com quée que nul ne pouvait faire mouvoir, et qui encombra voie. L'instinct des temps, la force des choses, la loi sec et vivante qui, renfermée dans le sein des sociétés, prési toutes leurs transformations, l'emportèrent sur la puissa organisatrice du maître. Le nouvel empire s'écroulait toutes parts : tout tendait à s'isoler, à redevenir particu et local : les peuples se détachaient pièce à pièce. Soixar dix ans après Charlemagne, ses États sont démembrés sept royaumes. Les royaumes eux-mêmes tombent en duch en comtés, en seigneuries : vers la fin du IXe siècle, France seule compte vingt-neuf provinces, et à la fin Xe cinquante-cinq, dont les gouverneurs, sous les noms comtes, de vicomtes, de marquis, sont devenus de vé tables souverains. Un capitulaire de Charles le Chauve (8 a consacré légalement l'hérédité des bénéfices et offic royaux : l'empire a consommé son suicide.

Cependant apparaissaient déjà, au milieu de cette déso ganisation universelle du passé, les tendances nouvelles q devaient constituer l'avenir. Les royaumes se brisent, ma les races ressaisissent leur indépendance : elles rejettent les dynasties et les idiomes étrangers. Elles se font des che et un langage. Longtemps Charlemagne avait couvert se successeurs du prestige de sa gloire; mais quand, à forc d'incapacité, ils eurent détruit l'illusion, on se ressouvin qu'ils étaient étrangers. Le premier symptôme de vie natio nale fut de les haïr comme conquérants, de les méprise comme incapables. « Sans doute, dit M. Thierry, dans la ré volution qui renversa le trône des Carlovingiens, il faut faire une large part à l'ambition personnelle du fondateur de la troisième dynastie; néanmoins on peut affirmer que cette ambition, héréditaire depuis un siècle dans la famille de Robert le Fort, fut entretenue et servie par le mouvement de l'opinion nationale; c'est, à proprement parler, la fin du

gne des Francs et la substitution d'une royauté nationale
ı gouvernement fondé sur la conquête[1]. »

Avec et même avant les rois germains disparaît du sol
aulois, la langue tudesque, l'allemand. En 813, un canon
u concile de Tours prescrivait au clergé de prêcher en
ıdesque, aussi bien qu'en latin et en langue romane vul-
aire[2] : preuve certaine que l'idiome germanique était encore
énéralement répandu dans la Gaule : vingt-neuf ans après,
n 842, quand deux des fils de Louis le Débonnaire se
ırent amitié et alliance à la tête de leurs armées, le prince
ermain Louis, voulant être entendu des sujets de Charles
: Chauve, ne se sert que de la langue romane, tandis que
Charles le Chauve parle tudesque aux soldats de Louis le
Germanique[3]. Ici la distinction des langues apparaît déjà
bien tranchée : le tudesque recule peu à peu vers le nord ;
il laisse aux dialectes issus du latin les champs qui sont
désormais la France. Personne n'entendait plus les idiomes
germaniques à la cour de Charles le Simple en 911. Quand
le duc Rollon s'avança pour lui prêter serment de fidélité et
prononça les deux mots *by Got* (par Dieu) tous les assistants
se mirent à rire[4]. Il semble que les derniers descendants de
la dynastie carlovingienne prirent à tâche d'élargir la dis-
tance qui les séparait de la nation. Louis d'Outre-Mer, au
milieu d'un peuple qui ne parlait plus que le latin vulgaire,
ne comprenait que le tudesque. Au concile d'Ingelheim,
où il se trouva avec l'empereur Othon en 948, les deux
princes paraissent aussi allemands l'un que l'autre. Quand
on eut donné lecture de la lettre du pape Agapet, on fut
obligé de la traduire en langue tudesque, pour que les rois
pussent l'entendre. Les princes de la troisième race, au
contraire, cultivèrent avec soin l'idiome populaire. Robert,
fils de Hugues Capet, était très-habile dans la langue gau-
loise dit un chroniqueur : *Erat linguæ gallicæ peritia
facundissimus.*

1. Lettre XIIe.
2. Nous expliquerons tout à l'heure ce qu'était la langue romane.
3. Voyez plus loin les serments du prince et du peuple.
4. D. Bouquet, t. VIII, p. 316.

Si les Germains disparurent comme nation du territoire gaulois, ils y restèrent comme individus ; ils se mêlèrent aux anciens habitants et ne contribuèrent pas peu à ranimer dans leur sein toutes les vertus guerrières qu'ils avaient apportées de leurs sauvages forêts. Il en fut de même de l'idiome germanique : il s'effaça comme langue et resta comme influence; il s'amalgama d'une manière plus ou moins occulte avec le nouvel idiome de la France du nord, et servit à lui communiquer cette fermeté, cette énergie qui trempe, en quelque sorte, les langues, leur donne du ressort et de la durée[1].

Il semble d'abord étonnant que les vainqueurs aient emprunté et non imposé une langue aux vaincus. Ce fait s'explique aisément par l'inégalité de nombre et surtout de civilisation entre les deux peuples. C'est un phénomène constant dans l'histoire que des conquérants barbares subissent inévitablement la langue, les mœurs, la culture intellectuelle d'un peuple policé. Les Mongols, vainqueurs de la Chine, en adoptent la langue et les lois. Les Romains soumettent la Grèce, et s'ils n'abdiquent pas leur langue, cette grande part de leur souveraineté, ils apprennent du moins la langue des vaincus; ils prennent leurs chefs-d'œuvre et leurs dieux. Mais ces mêmes Romains, devenus maîtres de la Gaule moins civilisée, y introduisent bientôt leurs coutumes et leur langage.

Expulsion du latin.

Si l'allemand fut exilé de France, le latin n'y resta que pour mourir. A un peuple nouveau il fallait une langue nouvelle. Ce savant et industrieux langage, produit et instrument d'une civilisation raffinée jusqu'à la corruption, ne pouvait survivre à la société qui l'avait créé. Elle-même avait eu peine à le préserver de toute atteinte; c'était comme une machine immense, compliquée, pleine de détails délicats et fragiles, qui donnait de merveilleux résultats sous une

1. Voyez ce que nous avons dit plus haut de l'influence de l'allemand sur la langue française.

apulsion habile, mais qui ne pouvait supporter sans se ompre l'effort d'une main inexpérimentée. Parlé dans tout Occident, imposé à l'Orient comme moyen de communicaon officielle, le latin retentissait partout comme le cri de uerre des légions, comme l'ordre impérieux de Rome. Mais ette diffusion même devait nuire à sa pureté. La langue roaine, comme l'empire, était malade de sa grandeur[1].

Si les provinciaux sujets de Rome avaient déjà altéré le atin par l'usage, les barbares le brisèrent par impuissance t par caprice. Qu'avaient-ils à faire de toutes ces combinaions subtiles de temps, de modes, de cas obliques et diverement déclinés, qui fatiguaient leur mémoire sans servir eurs besoins? Que leur importait ce riche vocabulaire cicéonien; vaste palette où brillaient les couleurs les plus délicates, où se fondaient les nuances les plus variées? Un petit nombre de mots bien précis, bien grossiers pour exprimer les objets qui frappaient leurs sens, quelques auxiliaires commodes pour remplacer les temps, certaines prépositions toujours les mêmes pour tenir lieu des inflexions des cas, voilà à quoi se réduisit le mécanisme de leur langage. Le latin dut subir un rétrécissement considérable et une extrême simplification. Les barbares accomplirent brusquement ce que le temps produit à la longue sur tous les idiomes : ils firent passer la langue latine du caractère synthétique aux allures plus dégagées, mais aussi plus pauvres de l'analyse. Il y eut une analogie singulière entre la révolution du langage et celle du gouvernement. Là, comme ici, tout devint simple, matériel, positif, mais étroit, exigu, barbare. Les hommes avaient peu d'idées, et des idées fort courtes; les relations sociales étaient rares et restreintes. L'horizon de la pensée et celui de la vie étaient extrêmement bornés. A de telles conditions, une grande société et un riche langage étaient également impossibles. De petites sociétés, des gouvernements locaux, des langues peu abondantes, des patois populaires, en un mot des gouvernements et des idiomes taillés en quelque sorte à la mesure des idées et des

1. « Ut jam magnitudine laboret sua. » Tite Live, I, préface.

relations humaines, cela seul était possible, cela seul
parvenir à vivre. Quand ces petites sociétés eurent revêtu
forme un peu régulière, et déterminé tant bien que mal
relations hiérarchiques qui les unissaient, ce résultat de
conquête et de la civilisation renaissante prit le nom de
gime féodal. Quand les débris de la grande langue romai
eurent acquis, grâce à l'analogie, une certaine régularit
quand, par les procédés nouveaux, on eut trouvé le moy
de suppléer au mécanisme savant des déclinaisons et d
conjugaisons antiques, ce résultat de la barbarie des tem
et des tendances analytiques naturelles à l'esprit humai
forma des idiomes populaires connus sous le nom de langu
néo-latines.

Tout servait d'instrument à la destruction fatale qui deva
être si féconde. Chose étrange! le clergé du VIe siècle port
peut-être au latin les plus rudes coups. Dans son zèle néces
saire contre les restes de l'idolâtrie, il y comprit l'éléganc
du langage. Le pape saint Grégoire le Grand, apprenan
que Didier, évêque de Vienne, donnait des leçons de gram-
maire, lui écrit : « On me rapporte une chose que je ne puis
répéter sans honte : on dit que Ta Fraternité explique la
grammaire à quelques personnes. Nous sommes affligés....
car les louanges de Jupiter ne peuvent tenir dans une seule
et même bouche avec celles de Jésus-Christ. »

Quant à lui, il professe sous ce rapport la plus franche
orthodoxie : « Je n'évite pas le désordre du barbarisme,
dit-il; je dédaigne d'observer les cas de prépositions : car
je regarderais comme une indignité de plier la parole divine
sous les lois du grammairien Donat. » Sans doute il y a pour
nous quelque chose de bizarre dans cette mauvaise humeur
du pontife, dans cette sainte insurrection contre le joug
grammatical. Cependant il était peut-être difficile, dans un
âge si rapproché des siècles païens, de conserver les grâces
du langage classique sans le fond d'idées qu'elles étaient
habituées à revêtir, de garder la forme sans la pensée, la
fleur sans la tige, la civilisation latine sans la philosophie
profane. Grégoire le Grand voyait peut-être plus juste que
les philosophes qui l'ont critiqué, lorsque, dans son instinct

êque, il sentait confusément le besoin d'une langue velle, fût-elle barbare, pour exprimer les idées de la lisation prête à renaître.

uoi qu'il en soit, ce zèle ardent, juste dans son prin-, exagéré sans doute dans ses conséquences, ne tarda à porter ses fruits au détriment de la langue latine. Il probable que saint Boniface, évêque de Mayence, ne vou-pas s'exposer aux réprimandes pontificales en enseignant es prêtres les règles de Donat; car le pape Zacharie eut rononcer sur la validité d'un baptême conféré en ces mes : *Ego te baptiso in nomine patria et filia, et spiritus cti.*

Cette croisade contre le latin eut quelque chose d'opportun ns sa bizarrerie : elle cessa dès que l'ennemi ne parut is à craindre. Le latin converti fut admis à résipiscence, trouva, comme tous les grands pécheurs, un asile dans monastères. Il devint langue morte, et le clergé en eut and soin quand il se le fut approprié.

Ainsi, des deux langages parlés en Gaule sous les deux emières races, l'un fut relégué au delà du Rhin, l'autre delà du cloître : le peuple se fit lui-même sa langue. érivée surtout de celle des Romains, elle reçut le nom de ngue romane.

Formation des idiomes modernes; langue d'oc; langue d'oïl.

A quelle époque en commença l'usage? C'est ce qu'il est ifficile de déterminer avec précision. Les langues ne vien-ent pas au monde à un jour donné; elles ne naissent point, lles se transforment. Les érudits ont prétendu constater 'existence du roman dès le temps de Charles Martel; ils en nt même signalé quelques formes à une époque bien plus eculée[1]. Le premier monument écrit et authentique qui

1. J. L. Ideler, *Geschichte der Altfranzœsischen National-Litteratur*, § 25. — L. Génin. Introduction de la *Chanson de Roland*, p. LX. Toute la spirituelle tradition du savant critique n'a pu nous encourager à partager l'audace de ses conclusions. « Je ne doute pas, dit-il, que le français n'existât au VIIIe siècle. Je crois permis d'affirmer que Charlemagne avait entendu parler français.... Je ne vois nulle témérité à supposer que Charlemagne s'est essayé à parler français. »

nous en reste, ce sont les fameux serments que prêtèrent Louis le Germanique à son frère Charles le Chauve, et les soldats de Charles à Louis le Germanique, au mois de mars de l'année 842. Nous en transcrivons ici le texte d'après l'historien Nithard[1], en y joignant une traduction française.

SERMENT DE LOUIS LE GERMANIQUE.

« Pro Deo amur, et pro christian poplo, et nostro commun « salvament, dist di en avant, in quant Deus savir et potir « me dunat, si salvara jeo cist meon fratre Karlo, et in adju- « dha et in cadhuna cosa, si com om per dreit son fradra « salvar dist, in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul « plaid nunquam prindrai, qui, meon vol, cist meon fradre « Karle in damno sit. »

TRADUCTION.

« Pour l'amour de Dieu, et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, autant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je sauverai mon frère Charles, ici présent, et lui serai en aide en chaque chose (ainsi qu'un homme, selon la justice, doit sauver son frère), en tout ce qu'il ferait de la même manière pour moi, et je ne ferai avec Lothaire aucun accord qui, par ma volonté, porterait préjudice à mon frère Charles ici présent. »

DÉCLARATION DE L'ARMÉE DE CHARLES LE CHAUVE.

« Si Lodhuwigs sagrament que son fradre Karlo jurat, « conservat, et Karlus meos sendra de suo part non la stanit, « si jo returnar non lint pois, ne jo, ne neuls cui eo returnar « int pois, in nulla adjudha contra Ludowig nun li juer. »

TRADUCTION.

« Si Louis tient le serment fait à son frère Charles, et que Charles, mon seigneur, de son côté ne le tienne pas, si je ne l'en puis détourner, ni moi ni aucun (de ceux) que j'en pourrai détourner, ne lui donneront aucun aide contre Louis[2]. »

1. *Historia Francorum*, apud Duchesne, t. II, p. 274. — Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, t. I, p. 20.

2. On peut voir l'analyse raisonnée de chacun des mots qui composent ces

es textes sont de curieux monuments pour l'étude de e langue. On y surprend en quelque sorte sur le fait le ail de la transformation. Nous pouvons remarquer que lignes barbares tiennent un certain milieu entre les x dialectes qui, comme nous l'allons dire, se partagè- t la France. La division n'a pas eu lieu encore. Il est pro- le que, sous la seconde race, l'unité politique maintint onserva une espèce d'uniformité dans l'idiome corrompu, on appelait langue vulgaire. Ce langage quasi-latin eut France les mêmes prétentions et la même puissance que npire quasi-romain de Charlemagne. Ils tombèrent en- nble et par les mêmes causes; la langue se divisa en deux lectes; et, pour emprunter à Cicéron une expressive age, de même que les fleuves qui prennent naissance ns l'Apennin se séparent sur ses deux versants, les uns alant vers la mer d'Ionie, qui offre des ports sûrs et tran- illes, sous le beau climat de la Grèce, les autres allant se ter dans la mer de Toscane, qui baigne un pays barbare, hrissé d'écueils et de récifs : ainsi la nouvelle langue se rtagea en deux courants divers, dont l'un alla arroser les aines riantes du midi, toutes parfumées encore du souve- ir des arts et de la civilisation romaine, où la langue grec- ne elle-même avait laissé un harmonieux écho; l'autre, pandu au nord de la Loire, rencontrant partout des Ger- nains, des Kymris, des Northmans, se chargea d'un sédi- nent barbare qui en altéra longtemps la limpidité.

Les Northmans surtout exercèrent la plus grande in- luence sur le dialecte du nord de la France. Ces conquérants lu IXe siècle firent comme ceux du Ve : ils adoptèrent la lan- ue du pays conquis, mais ils l'adoptèrent en la modifiant elon le besoin de leurs rudes organes. Les syllabes sono- es s'obscurcirent : les *a* devinrent des *é;* par exemple, le not latin *charitas* avait donné *charitat* à la langue romane; les Northmans prononcèrent *charité*, et contribuèrent ainsi à donner au dialecte du nord une physionomie de plus en plus distincte. Les traces qu'ils y laissèrent furent d'autant

textes dans l'*Explication* de Bonamy, au quarante-cinquième volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (édit. in-12).

plus profondes qu'ils s'approprièrent plus sérieusement la langue française. Déjà sous Guillaume Ier, successeur de Rollon, on ne parlait plus à Rouen que romain. Le duc, voulant que son fils sût aussi la langue danoise, fut obligé de l'envoyer à Bayeux, où on la parlait encore. Pour les autres Gaulois, le français était un latin corrompu, un patois dédaigné; pour les Northmans barbares, ce fut presque une langue savante, qu'ils étudièrent, comme le latin, avec le plus grand soin. Bientôt les Northmans devinrent nos poëtes et nos maîtres de français, de même qu'autrefois les Gaulois avaient envoyé à Rome des maîtres de rhétorique et de grammaire latine.

Pendant ce temps-là, l'idiome méridional recevait aussi des circonstances politiques son caractère distinctif. Les provinces du sud, soumises d'abord par les Visigoths et les Bourguignons, avaient eu moins à souffrir sous ces conquérants moins barbares. Les Francs les avaient sans doute bien des fois sillonnées, mais sans déraciner aussi complétement qu'au nord les mœurs et la civilisation romaines. Devenues, après Charlemagne, le partage de quelques-uns de ses successeurs, elles s'étaient formées en royaume indépendant sous Bozon, qui prit en 879 le titre de roi d'Arles ou de Provence. Mais à la fin du XIe et au commencement du XIIe siècle, sa succession se trouva partagée entre les comtes de Toulouse et de Barcelone. L'union des Provençaux avec les Catalans acheva de jeter le dialecte du midi bien loin de l'idiome sourd et traînant des compagnons de Guillaume le Bâtard. Le *provençal* fut désormais une langue profondément distincte du *roman wallon* ou *welsh* (c'est-à-dire gaulois). On distingua aussi ces deux idiomes par le mot qui, dans chacun d'eux, exprimait l'affirmation *oui* : l'un fut appelé langue d'*oc* (hoc); l'autre, langue d'*oil* (hoc illud). C'est ainsi qu'à la même époque on nommait l'italien langue de *si*, et l'allemand langue d'*ya*[1].

Ce qui n'est que diversité dans la sphère des principes devient hostilité dans celle des événements. Le nord et le

1. « Il bel paese la dove il *si* suona. » *Dante*.

iidi de la France ne constituèrent leur individualité qu'à ondition de se haïr. Les hommes du nord étaient plus vailnts, mais aussi plus barbares; les hommes du midi plus igénieux, mais plus amollis; ils se regardaient réciproquenent les uns comme des sauvages, les autres comme des ouffons. Il faut entendre le cri d'étonnement et de dédain ue jettent les Français du nord à leur première rencontre vec leurs frères du midi. Ce fut vers l'an 1000, alors ue Constance, fille du comte de Toulouse, venait d'épouser roi Robert, et avait amené à sa suite des courtisans de on père. « Il y a, dit le chroniqueur contemporain Glaber, utant de difformité dans leurs mœurs que dans leurs haits. Leur armure et le harnais de leurs chevaux sont d'une xtrême bizarrerie. Leurs cheveux descendent à peine au nilieu de leur tête, ils se rasent la barbe comme des hisrions, portent des bottines indécemment terminées par un bec recourbé, des cottes écourtées, tombant jusqu'aux genoux, et fendues devant et derrière. Ils ne marchent qu'en sautillant. Querelleurs continuels, ils ne sont jamais de bonne foi. Et voilà les hideux modèles que la princesse a malheureusement offerts aux Français, la plus honnête, la plus polie de toutes les nations! »

Ces deux éléments dont l'union harmonieuse devait constituer la nationalité française grandirent longtemps à part, hostiles et menaçants, jusqu'au jour où ils se heurtèrent dans le sang des Albigeois.

SECONDE PÉRIODE.

MOYEN AGE.

CHAPITRE VII.

SOCIÉTÉ FÉODALE. — RENAISSANCE DE LA POÉSIE; JONGLEURS ET T
VÈRES. — FORMATION DES CHANTS ÉPIQUES.

Société féodale.

Vers le XIe siècle sont enfin constituées les langues, c'e
à-dire les peuples modernes, car un peuple n'est lui-mê
qu'au jour où il s'est fait un langage. Alors seulemen
monde latin n'existe plus, les invasions barbares son
jamais terminées, l'Europe va commencer une période no
velle. Les temps qui séparent la chute de l'empire d'Occid
de l'ère qui vient d'éclore n'étaient qu'une fermentati
laborieuse où se préparait la formation du monde cath
lique et féodal. Les quatre siècles que ce monde doit viv
du XIe au XVe, sont l'époque que nous désignons sous le no
de moyen âge.

Elle s'ouvre avec une imposante grandeur. Après ce
nuit terrible du Xe siècle, ces pestes qui décimaient rég
lièrement la population, ces affreuses famines où l'on man
geait de la chair humaine, où l'on mêlait de la craie à la ra
farine achetée au poids de l'or, ces longues épouvantes o
l'on attendait à chaque instant le son de la trompette qui de
vait réveiller les morts, le monde se rassura enfin quand
vit expirer sans catastrophe l'an 1000 qu'une croyance géné
rale lui avait assigné pour terme. L'humanité ressaisit ave
bonheur une vie qu'elle s'était crue si près de perdre. Elle s
remit à travailler, à bâtir; dans sa reconnaissance pour c
Dieu qui prolongeait ses jours, elle lui éleva de tous côté
de nouveaux temples; une architecture jusqu'alors inconnu

toute chrétienne d'expression fit succéder les belles cathédrales gothiques aux vieilles et lourdes basiliques romanes : on eût dit, suivant l'expression d'un chroniqueur contemporain, que le monde se réveillait, et, dépouillant tout à coup sa vieillesse, se revêtait tout entier d'une blanche robe d'églises[1]. Alors les Normands devenus Français commencent leurs courses héroïques, et vont porter en Italie, en Angleterre, en Palestine leur fabuleuse valeur; alors un être conçoit une idée plus grande que celle de Charlemagne, il rêve l'unité politique du monde, en lui donnant pour tête l'autorité spirituelle. L'Europe entière se lève à l'appel de Rome, et comme la Grèce dans ses temps héroïques, elle prouve sa cohésion en marchant sous un seul chef contre l'Asie, et sa vie chrétienne, en reportant l'invasion aux musulmans barbares. Cependant les mœurs se forment, l'opinion publique renaît, et avec elle toute une série d'institutions et de rapports. Chose étrange et admirable! la législation de Charlemagne avait été impuissante pour créer un empire : au moyen âge, des croyances, des préjugés même suppléent à l'absence des lois et font vivre la société. Dans l'interrègne entre le monde romain et les États modernes, une idée gouverna l'Europe; un sentiment tint la place d'une constitution. Les tribus germaniques avaient apporté de leurs forêts la conscience de la liberté individuelle, le dévouement volontaire de l'homme à l'homme, l'inviolable fidélité au serment, en un mot le culte et souvent la superstition de l'honneur. Aussitôt s'établit comme par enchantement un ordre politique dont l'honneur est le

1. « Erat enim instar ac si mundus ipse, excutiendo semet, rejecta vetustate, passim candidam ecclesiarum vestem indueret. » *Glaber*, t. III, 4, apud Scriptores rerum francicarum, x.

L'architecture est l'art dominant et expressif du moyen âge, celui qui le premier en révèle la pensée toute spiritualiste. A la ligne horizontale, principe de l'art païen, se substitue la ligne verticale, comme génératrice de tous les nouveaux ornements. L'édifice monte vers le ciel, au lieu de s'élargir complaisamment sur la terre. Le pilier massif fait place à un faisceau d'élégantes nervures. Les colonnes s'amincissent pour s'élancer davantage. De plus elles se serrent pour exagérer la hauteur en diminuant l'intervalle; et les deux portions de la voûte qu'elles soutiennent, ainsi rapprochées, au lieu de se continuer en arrondissant leur courbe, se coupent à angle plus ou moins ouvert et donnent naissance à l'ogive.

lien, où tout est à la fois dépendant et libre, enchaîné p une parole. Pour compléter cette organisation, sur elle pla un idéal nouveau qu'elle doit s'efforcer d'atteindre, le nob rêve de la chevalerie, c'est-à-dire la valeur jointe à la loyau la protection du faible par le fort, enfin le culte des fem mes, exerçant le double empire de la faiblesse et de la beaut

Renaissance de la poésie; jongleurs et trouvères.

Alors une poésie fut possible, car il existait une sociét Cette poésie eut le bonheur de naître non pas des traditio plus ou moins fidèles du passé, mais des circonstances no velles où se trouvaient les hommes. Ce qui avait manq autrefois à la poésie des Romains, un développement spon tané en l'absence d'une littérature plus parfaite, ne manqu pas au moyen âge, grâce à l'oubli momentané des modèle antiques. Sans doute il eût été malheureux pour la pens moderne d'abdiquer à jamais l'héritage de Rome et d'A thènes. Mais il était bon qu'elle n'en jouît pas trop tôt qu'elle ne le recueillît qu'à sa majorité, alors que, form dans une salutaire ignorance de la grande fortune qui l'atten dait, elle se serait créé elle-même de puissantes ressources C'est ce qui arriva au XVe et au XVIe siècle, où le moyen âge grandi entre les mains du christianisme et de la féodalité reçut enfin le trésor de la sagesse antique.

Au reste, moins la poésie romane chercha à imiter l grecque, plus elle lui ressembla. On vit reparaître ces long chants héroïques, composés par un poëte inconnu, confi exclusivement à la mémoire des hommes, répétés avec des additions, des variantes, et qui, après avoir été longtemps comme suspendus au milieu d'un peuple, viennent enfin se déposer sous la plume plus ou moins élégante d'un lettré.

Les jongleurs (*joculatores*), comme les *aèdes* grecs, s'attachèrent d'abord à la personne des princes. Nous en trouvons déjà à la suite de Charlemagne et de Louis le Débonnaire[1]. Les chants héroïques qu'ils composèrent pour célébrer la victoire remportée en 868 par Charles le Chauve

1. La Rue, *Essais historiques sur les bardes et les jongleurs*, t. I, p. 114.

r le comte Gérard sont attestés par les chroniques[1]. Les ıgleurs normands chantent les hauts faits de Charlemagne de Roland, avant la fameuse bataille de Hastings qui sou-ıt l'Angleterre à Guillaume le Conquérant en 1066. Ces anteurs étaient magnifiquement récompensés par leurs ›bles patrons : les uns devinrent assez riches pour fonder :s hôpitaux ; les autres obtinrent la permission et sans ›ute les moyens d'acheter et de posséder des fiefs nobles. :s évêques, les abbés, les abbesses elles-mêmes eurent de ›nne heure des jongleurs à leur service, car Charlemagne leur défendit par un capitulaire de l'an 789, ce qui n'em-ècha pas que dans les siècles suivants plusieurs évêques 'en eussent à leur solde ; il est vrai qu'ils les prêtaient cha-ıtablement aux monastères de leurs diocèses[2].

D'autres jongleurs, sans être attachés à de grands person-ıages, erraient à leurs risques et périls, allant de ville en ille, de château en château, artistes ambulants, bohémiens le la poésie, tantôt richement récompensés, tantôt en proie ı la misère et aux outrages, suivant les hasards du voyage, ıt aussi sans doute suivant l'inégalité de leurs talents ou de eur conduite. Ceux d'entre eux qui composaient ou savaient redire les plus beaux chants recevaient dans les nobles ma-noirs l'accueil le plus favorable. Pour concevoir l'empres-sement qu'on mettait à recevoir ces hôtes ingénieux, il faut se figurer la sollicitude et les longs ennuis des demeures féodales. Sur le sommet d'une colline d'un accès difficile s'élevait un château isolé, fermé de hautes murailles, où d'é-troites meurtrières admettaient un jour pâle et triste. Tout autour, de misérables chaumières, des paysans grossiers et tremblants ; au dedans la châtelaine avec ses filles entourées de jeunes pages nobles sans doute, quelquefois gracieux, mais toujours ignorants comme elles. Les fils de la maison servent eux-mêmes comme pages dans un autre château. Quant au seigneur, il excelle à donner et à recevoir de grands coups de *glaive*, à monter un ardent destrier et à boire de grands hanaps de vin. Que faire en un tel gîte sinon

1. Albericus Trium Fontium, *Chronica ad annum* 868.
2. Warton's *History of English Poetry*, t. I, p. 91.

la guerre ou l'amour? à moins qu'on n'imitât l'une et qu'
ne racontât l'autre, qu'on ne donnât des tournois, ou qu'
n'écoutât des jongleurs? Aussi lorsque pendant six mois d'l
ver le château féodal était resté enveloppé de nuages, sa
guerre, sans tournois, qu'il n'avait vu que peu d'étrange
et de pèlerins; quand s'étaient écoulés ces longs jours m
notones, ces interminables soirées mal remplies par le j
d'échecs, on attendait avec les hirondelles le retour dés
du poëte. Il arrivait enfin; on l'apercevait de loin le long
la rampe escarpée qui menait au château : il portait sa vie
attachée à l'arçon de sa selle, s'il était à cheval ; suspend
à son cou, s'il cheminait à pied. Ses habits étaient bario
de diverses couleurs; ses cheveux et sa barbe rasés au moi
en partie; une bourse qu'on appelait la *malette* ou l'*aum*
nière pendait à sa ceinture et semblait appeler d'avance la g
nérosité de ses hôtes. Sans demeure, dès le soir de s
arrivée, le baron, les écuyers, les damoiselles se réuni
saient dans la grande salle pavée, pour entendre le poë
qu'il venait d'achever pendant l'hiver. Alors se déployai
devant des auditeurs si bien disposés, si altérés de poétiq
récits, mille tableaux intéressants et merveilleux : le jongl
racontait les grands faits d'Olivier, qui, navré à mort,
relève pour défier le géant chef des Sarrasins ; ou les larm
du cheval Bayard, que les écuyers ont saigné pour boire s
sang, pendant que la famine est au château de Renaud;
l'arrivée de la fille de l'émir dans la prison des chevaliers;
la plainte de Charlemagne en entendant le cor de son nev
Roland. Ici point de dédains littéraires, point d'esprit cr
tique ou moqueur. Tous se laissaient entraîner au cour
du récit; ils suivaient de la pensée ces luttes imaginaire
ces aventures prodigieuses; ils goûtaient le plaisir délicieu
de renouveler les émotions du combat sans en supporter l
fatigues, de s'identifier avec le héros, de frapper avec l
de grands coups, sans jamais ressentir la lance de l'enne
percer leur heaume et leur haubert. Entendre de tels chant
c'était doubler sa vie.

Quand l'automne approchait, le trouvère était au bout d
son récit; il partait enrichi des présents de son hôte. On l

image not available

juxtaposés dans sa recension. En voici un exemple tiré d'u des endroits les plus remarquables de la chanson de *Roland*

L'arrière-garde des Francs a été attaquée et détruite pa les Sarrasins, au delà des Ports, tandis que Charlemagn les avait déjà passés à la tête de l'avant-garde. Tous le guerriers ont été tués. Onze des douze pairs ont péri. Il n reste plus que le seul Roland, mais déjà si blessé et si ha rassé qu'il n'a plus qu'à rendre l'âme. Il se retire, pou mourir en paix, sous un grand rocher, à l'ombre d'un pin Là il veut briser sa fameuse épée, sa Durandal, de peu qu'elle ne tombe entre les mains des infidèles :

Roland sent qu'il a perdu la vue;
Se lève sur ses pieds, tant qu'il peut s'évertue;
En son visage sa couleur a perdue.
Devant lui se dressait une pierre brune :
De dépit et fâcherie il y détache dix coups.
L'acier grince, sans rompre ni s'ébrécher.
« Ah! dit le comte, sainte Marie, aidez-moi!
Eh! bonne Durandal, je plains votre malheur;
Vous m'êtes inutile à cette heure; indifférente, jamais.
J'ai par vous gagné tant de batailles,
Tant de pays, tant de terres conquises,
Qu'aujourd'hui possède Charles à la barbe chenue!
Jamais homme ne soit votre maître à qui un autre homme fera peur
Longtemps vous fûtes aux mains d'un capitaine,
Dont jamais le pareil ne sera vu, en France, pays libre [1]. »

1. Nous citons ici le texte même sans aucune altération, pour donner un idée du langage de la plus ancienne de nos chansons de Geste.

Ço sent Rollans la veue ad perdue;
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;
En sun visage sa couleur ad perdue.
De devans lui ot une perre brune
X Colps i fiert par doel e par rancune;
Cruist li acers, ne freint ne n'esguignet;
E dist li quens : « Sancte Marie, aiue!
E, Durendal bone, si mare fustes!
Quand jo n'ai prod de vos n'en ai mescure!
Tantes batailles en camp en ai veneues,
E tantes teres larges escumbatues
Que Charles tient, ki la barbe ad canue!
Ne vos ait hume ki pur altre feiet!
Mult bon vassal vos ad lung tens tenne :
Jamais n'ert tel en France la solue. »

Vers 859 et suiv. Édit. Génin.

Cette strophe contient, comme on le voit, la peinture d'une tuation héroïque fort touchante, et ce tableau est un, com- et, et tel que l'auteur a dû et voulu le faire.

Maintenant ce qui suit ce tableau, ce n'est pas la mort de oland, c'est une tirade de vingt-six vers, laquelle n'est atre chose qu'une répétition du tableau précédent, seule- ent en d'autres termes, sur une autre rime et avec des ariantes dans les détails et dans les accessoires [1] :

Rollans férit sur la pierre de Sardoine;
L'acier grince, sans rompre ni s'ébrécher.
Voyant alors qu'il n'en peut rien briser,
Il commence à la plaindre à part soi.
« Eh ! Durandal, comme tu es claire et blanche !
Comme au soleil tu reluis et reflamboies !
Charles était aux vallons de Maurienne,
Quand Dieu du haut du ciel lui manda par un ange
De te donner à un franc capitaine;
Donc me la ceignit le noble roi le Magne.
Par elle je lui conquis Normandie et Bretagne;
Je lui conquis le Poitou et le Maine;

[1] Le texte original :

Rollans ferit el perron de Sardonie :
Cruit li acer, ne briset ne n'esgrunie.
Quand il ço vit que n'en pout mie freindre,
A sei meismes la commencet a pleindre :
« E, Durendel, com es clere e blanche!
Cuntre soleil si luises e reflambes!
Carles esteit es vats de Moriane,
Quant Deus del cel li mandat par sun angle
Qu'il te dunast a un cunte cataigne;
Donc la me ceinst li gentilz reis, li magnes;
Jo l'en cunquis Normandie e Bretagne,
Si l'en conquis e Peitou e le Maine,
Jo l'en cunquis Burguigne e Loheraigne,
Si l'en cunquis Provence et Equitaigne,
E Lumbardie e trestute Romaine;
Jo l'en cunquis Baivière et tute Flandres,
E Alemaigne e trestute Puillanie,
Constantinople, dont il ont la fience,
En saisonnie fait il ço qu'il demandet
Jo l'en cunquis Escosse, Guale, Irlande,
Et Engleterre que il teneit sa cambre;
Cunquis l'en ai païs e teres tantes
Que Carles tient, Li à la barbe blanche,
Pur ceste épée ai dulor e pesance!
Mielz voeill murir qu'entre païens remaigne.
Damnes Deus père n'en lais et hunir France! »

Je lui conquis et Bourgogne et Lorraine,
Je lui conquis Provence et Aquitaine,
Et Lombardie et toute la Romagne;
Je lui conquis la Bavière et toute la Flandre.
Et l'Allemagne et toute la Pologne,
Constantinople, dont il reçut la foi;
Le pays des Saxons, soumis à son plaisir,
Je lui conquis Écosse, Gaule, Irlande,
Et l'Angleterre, qu'il estimait sa chambre;
Par elle j'ai conquis tant de terres et de pays
Qu'aujourd'hui possède Charles à la barbe blanche.
Pour cette épée j'ai douleur et peine.
Mieux vaut mourir qu'aux païens la laisser!
Dieu veuille épargner cette honte à la France. »

Après cette tirade, qui n'est ni un complément ni une suite de la première, mais une simple variante, il en vient un troisième, qui redit encore les mêmes choses. Il y a des *Chansons de Geste* où ces variantes successives sont au nombre de cinq ou six. J'en ai compté neuf de suite dans celle de *Berte aux grans piés*. Elles ont toutes pour objet de peindre l'isolement et les plaintes de la reine perdue dans la forêt; toutes commencent par des mots qui annoncent non pas une description nouvelle, mais la redite de la même description; toutes contiennent une prière renfermant les mêmes idées, et conçue presque dans les mêmes termes [1].

Je citerai encore d'après Fauriel un dernier exemple plus curieux que les précédents et qui prouve d'une manière plus décisive que les poëmes chevaleresques, sous leur forme actuelle, renferment des fragments composés par différents auteurs.

1. Voici les premiers vers de quelques-unes des variantes dont nous parlons :

1re version. La dame fut el bois qui durement ploura....
4e — Par le bois va la dame qui grand paour avoit....
5e — En la forest fut Berte, qui ert gente et adroite....
6e — La fille Blanchefleur, la royne au clair vis
Fut dedans la forest, moult est son cœur pensis.
7e — La dame fut elle bois dessous un arbre assise....
8e — Berte fut ens el bois, assise sous un fo (fagus, hêtre)....
9e — Berte gist sur la terre, qui est dure com groe (gravier)....

Élie, comte de Saint-Gilles, a été proscrit par Louis le bonnaire et vit dans une forêt des landes de Gascogne, ant pour tout voisinage un ermite et pour toute société sa nme et son fils Aiol. Élie est un héros du vieux temps, une èce de géant pour la taille et la force. Sa lance est si gue ou sa chaumière si petite qu'il n'a pu loger l'une dans utre, et pour y faire entrer son épée, il a fallu qu'il en racurcit la lame de trois pieds et d'une palme : ainsi rognée, e surpassait encore d'une aune la plus longue épée de ance. Quand son fils Aiol fut en âge de porter de pareilles mes, le comte l'envoya chercher fortune par le monde, et i confia tout ce qu'il avait de plus précieux, sa grande nce, son épée, son écu et son fameux destrier, l'incompable Marchegay. Aiol se mit au service de Louis le Débonaire, et fit si bien qu'il devint pour le moins l'égal de empereur. Dans sa prospérité, son premier soin fut d'enoyer chercher son père et sa mère et de les réconcilier avec ouis. Le vieux Élie aime ses armes et son cheval à peu près ntant qu'il aime son fils ; aussi n'a-t-il rien de plus pressé ue de les lui redemander. Cette situation est présentée deux ois dans le poëme qui a pour titre *Aiol de Saint-Gilles*. Elle lonne lieu à deux scènes tellement différentes, quoique plaées à la suite l'une de l'autre, qu'il est impossible de croire u'elles soient de la même main.

La première raconte la scène avec une simplicité voisine de la froideur.

« Aiol ne veut quereller ni disputer avec son père :
Il lui amène Marchegay par la rène dorée,
Le haubert, le blanc heaume et la tranchante épée,
La targe (l'écu) que l'on voit moult bien enluminée ;
Et la lance fourbie et moult bien façonnée.
« Sire, voilà les armes que vous m'avez données,
Faites-en vos plaisirs et tout ce que voulez.
— Beau fils, lui dit Élie, je vous en tiens quitte. »

La seconde version, qui dans le manuscrit suit immédiatement la première, est conduite avec plus d'art ; on y aperçoit une intention dramatique qui ne manque pas d'effet.

« Beau fils, lui dit Élie, moult avez bien agi.
Qui reconquis m'avez tous mes héritages.
J'étais pauvre hier soir, aujourd'hui je suis puissant.
Mes armes, mon cheval, rendez-moi à cette heure,
Qu'autrefois vous donnai dans le bois au départ.
— Sire, ce dit Aiol, je n'ouis onques telle demande.
L'heaume et le blanc haubert n'ont pu durer si longtemps,
La lance et l'écu, je les perdis au joûter.
Et Marchegay est mort, à sa fin est allé.
Dès longtemps l'ont mangé les chiens dans un fossé.
Il ne pouvait plus courir, il était tout lourdaut. »
Quand Elie l'entend, peu s'en faut qu'il n'enrage :
« Glouton, lui dit le duc, mal l'osâtes vous dire
Que Marchegay soit mort, mon excellent destrier,
Jamais autre si bon ne sera retrouvé.
Sortez hors de ma terre : n'en aurez onc un pied. —
Lors les barons de France se mettent à plaisanter,
Le roi Louis lui-même en a un ris jeté.
Quand Aiol vit son père, à lui si courroucé,
Rapidement et tôt lui est aux pieds allé.
— Sire, merci pour Dieu ! dit Aiol le brave,
Le cheval et les armes vous puis encore montrer. »
Il les fait toutes alors sur la place apporter,
Il les a richement toutes fait bien orner,
Et d'or fin et d'argent très-richement garnir.
Et devant lui il fit Marchegay amener.
Le cheval était gras, pleins avait les côtés,
Car Aiol l'avait fait longuement reposer.
Par deux chaînes d'argent il le fait amener.
Elie écarte un peu son vêtement d'hermine
Et caresse au cheval les flancs et les côtés. »

Nous surprenons ici la main d'un nouveau poëte, qui reprend en sous-œuvre et développe avec plus d'art une donnée déjà traitée par ses prédécesseurs. Puis vient le rédacteur le *diascévaste* qui réunit deux traditions diverses, en négligeant cette fois de choisir et de fondre.

Il est donc certain, comme l'a avancé Fauriel, qu'à l'époque où l'imagination poétique commença à s'épuiser, où les compositions originales et isolées devinrent plus rares, il y eut des hommes auxquels vint l'idée de lier, de coordonner dans un même tout celles de ces productions qui avaient entre elles le plus de rapport. Ces grandes épopées, amalgame ou fusion de plusieurs autres, formèrent de véritables

cles, et reproduisirent quelque chose d'analogue à ce qui passa autrefois dans la Grèce[1].

L'histoire des poëtes concorde ici avec l'aspect des œuvres. ux jongleurs primitifs, dont la vie dissipée et souvent avilie mmençait à obtenir peu d'estime, succédèrent par degrés s poëtes qui écrivaient, les savants, les clercs, les trouères. Ceux-ci laissèrent aux jongleurs le soin de chanter es vers qu'ils ne faisaient plus, et d'amuser l'auditoire par es tours d'adresse ou même par l'exhibition de leurs mégeries.

Les trouvères s'emparèrent des traditions et des chants épandus dans le public ; ils leurs donnèrent une nouvelle rme, et décrièrent leurs devanciers pour les mieux dépouiller. Ils débutaient en disant :

> Or écoutez, seigneurs que Dieu bénie,
> Une chanson de moult grand seigneurie;
> Jongleurs la chantent et ne la savent mie.
> Un clerc en vers l'a mise, et rétablie.

ou bien encore :

> Ces jonglieurs qui ne savaient rimer
> Firent l'ouvrage en plusieurs lieux fausser,
> Ne surent pas les paroles placer.

Entre les mains des trouvères, les *Chansons de Geste* gagnèrent sans doute en élégance et même d'abord en intérêt. Ces hommes, lettrés pour la plupart, appliquant un esprit plus cultivé à l'invention des incidents et au style, firent sans doute faire à la langue poétique de rapides progrès. Mais ce perfectionnement produisit bientôt un nouveau

1. M. F. Génin, dans l'*Introduction* de son édition de la *Chanson de Roland* (1850), a tâché de renverser le système de Fauriel, et n'a voulu voir dans ces nombreuses variantes, où la même idée est reproduite trois ou quatre fois en termes analogues et avec des détails *quelquefois contradictoires*, que l'œuvre d'un seul poëte, et qu'un procédé de composition. Il nous semble que le trop ingénieux critique n'a point ébranlé les solides raisons de son devancier. Bien plus, M. Génin lui-même, quelques pages plus loin, est forcé par l'évidence d'admettre en quelque sorte ce qu'il vient de combattre, quand il a sous les yeux, comme pour la *Chanson de Roland*, plusieurs manuscrits du même poëme, mais de différents âges, et que les plus récents lui montrent le texte primitif gâté par des surcharges, des altérations et des refontes.

mal. Quand les poëtes eurent cessé de chanter eux-mêmes leurs vers, ils perdirent, avec le contact de l'auditoire, le sentiment délicat de ce qui doit lui plaire. C'était perdre toute leur poétique. Ils ne sentirent plus à leurs côtés cette curiosité ardente qu'il fallait sans cesse aiguillonner et satisfaire, ce bon sens des masses qui préserve l'homme qui leur parle de toute recherche, de toute odieuse digression, ce silence fragile d'une grande foule, cette attention qu'on n'achète qu'à force d'intérêt et de vérité. Les poëtes qui écrivirent au fond de leur cabinet n'eurent plus pour guide que les inspirations de leur goût individuel, souvent faussé par les préoccupations de leur état.

Nous venons d'étudier la formation des chants épiques; nous allons en parcourir les espèces diverses, exposer avec quelques détails les trois *cycles* auxquels appartinrent successivement la vogue et l'intérêt public.

CHAPITRE VIII.

PREMIER CYCLE ÉPIQUE.

TROIS SUJETS D'ÉPOPÉES.—CYCLE FRANÇAIS OU CARLOVINGIEN.—CARACTÈRE RELIGIEUX DES CHANSONS DE GESTE.—CHRONIQUE DE TURPIN; CHANSON DE ROLAND.—CARACTÈRE FÉODAL.—ANALYSE DU ROMAN DES LOHERAINS.

Trois sujets d'épopées.

Un des préjugés les plus extraordinaires, c'est celui qui refuse aux Français le génie de l'épopée. C'est par l'épopée que se manifesta la naissance de l'esprit français. Les récits, ou plutôt les chants héroïques dans toute leur naïveté originale, souvent aussi dans toute leur grandeur, sont la gloire la plus brillante de notre ancienne poésie. Loin que la France ait manqué d'épopées, elle en a inondé l'Europe : l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne se sont inspirées du souffle de nos trouvères; et nous, comme des fils prodigues et ingrats,

nous avons laissé dilapider l'héritage et la réputation de nos pères.

La muse épique de la France au moyen âge avait trois sujets favoris, les Français, les Bretons, les anciens : elle n'en connaissait guère d'autres, comme elle le proclame elle-même avec l'auteur du poëme de *Guiteclin de Saissoigne :*

> Ne sont que trois matières à nul homme entendant :
> De France, de Bretaigne et de Rome la grand.

Charlemagne, Arthur et Alexandre sont les héros qu'elle a choisis et autour desquels sont venus se grouper, avec leurs flottantes bannières et leurs mille gonfanons divers, comme autour de leurs droits suzerains, tous les récits de l'épopée chevaleresque. Chacun d'eux est devenu le centre d'un cycle particulier.

Cycle français ou carlovingien.

Au milieu des malheurs et des ténèbres du xe siècle, la France avait conservé la mémoire d'une époque merveilleuse où la puissance de ses chefs s'était élevée à une incomparable grandeur. Sous Charlemagne, les Francs avaient étendu leurs conquêtes de l'Oder à l'Ébre, de l'océan du nord à la mer de Sicile. Musulmans et païens, Saxons, Lombards, Bavarois et Bataves, tous avaient été soumis au joug ou effrayés par les armes du roi des Francs. Créateur d'un nouvel empire romain, restaurateur des sciences et des arts, l'immensité de ses plans, la vaste portée de son génie n'avaient sans doute pas été entièrement comprises par ses contemporains ; mais il en était resté dans l'imagination des peuples ce qu'y laisse toute chose sublime, un souvenir confus, mais profond, impérissable, et pour ainsi dire un long ébranlement d'admiration. La faiblesse de ses successeurs, les calamités et les hontes de l'invasion normande durent encore accroître le respect du peuple pour les grands hommes qui n'étaient plus. Dans les misères du présent, la magnificence des souvenirs était à la fois une consolation et une vengeance.

Les poëmes qu'embrasse ce cycle ne se rapportent pas tous à l'époque de Charlemagne. Il y en a qui remontent aux

temps de Clovis et de Dagobert[1], d'autres descendent à Charles le Chauve et même aux rois de la troisième race[2]. Il semble que la gloire de Charles le Grand ait exercé sur les critiques la même fascination que sur les peuples; de même que ceux-ci lui avaient attribué une foule d'exploits étrangers, ainsi les littérateurs ont marqué de son nom ce grand cycle de héros français de tous les âges, et l'ont créé en quelque sorte monarque de ce vaste empire de poésie.

Les plus remarquables de ces compositions épiques paraissent avoir été écrites dans le cours du XIIe et du XIIIe siècle. Mais on ne peut douter qu'avant d'être fixées par l'écriture sous la forme où nous les avons aujourd'hui, elles n'aient été longtemps chantées et répétées par mille variantes. Nous trouvons déjà un jongleur à la tête de l'armée de Guillaume le Bâtard, en 1066; il chante les exploits de Roland, le paladin de Charlemagne, ou peut-être du duc Rollon, le conquérant de la Normandie, et engage ainsi la bataille de Hastings[3]. Robert Guiscard se faisait suivre jusqu'en Italie par les jongleurs de sa chère Normandie, qui lui répétaient déjà *à clère voix et à doux sons* les prouesses des guerriers de la France. Les poëtes lyriques du XIIe siècle, dont nous aurons bientôt occasion de parler, les Coucy, les Blondel, les Quesnel de Béthune, citent sans cesse les héros de nos poëmes épiques. Une tradition non interrompue rattachait donc la croyance et l'intérêt des auditeurs aux événements que célébraient les jongleurs et les trouvères. Ceux-ci n'étaient que les échos de la foule : ils lui renvoyaient ses propres impressions agrandies et multipliées par leurs chants.

1. Par exemple : *Parthénopex de Blois*, — *Florient et Octavien*; — *Ciperis de Vignevaux*.

2. Comme *Hugues Capet*; — *Le chevalier au Cygne*; — *Baudoin de Sebourg*; — *Le bastard de Bullion*.

3. On lit dans Rob. Wace, *Roman de Rou* :

Tailleferi qui moult bien chantait,
Sur un cheval qui lôi allait,
Devant le duc allait chantant
De Charlemaigne et de Rolland
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Roncevaux.

Les souvenirs du peuple remontaient fort loin. M. Paulin Paris croit retrouver dans la première branche de l'épopée des *Loherains* la tradition de la défaite d'Attila aux champs Catalauniques. Les vers du poëte inconnu sont, selon lui, un résumé curieux des chansons bien plus anciennes faites sur les invasions des Huns. Tous les détails sont exacts, les événements sont les mêmes; seulement les lieux, les époques, les personnages sont changés. Les peuples n'entendent rien à la chronologie; ils retiennent les faits, mais ils les déplacent. Saint Loup et saint Nicaise, glorieux prélats du IVe siècle, reviennent figurer à côté de Charles Martel. Mais les emprunts forcés que ce rude héros fit peser sur le clergé pour payer ses soldats sont relatés avec la plus grande précision; et, chose remarquable, le poëte donne raison au guerrier. Quant aux Huns, leur nom s'est effacé de la mémoire des hommes. Au commencement du poëme, dans un exorde qui paraît fort étranger au reste, les ennemis des Français, ce sont encore les Wandres (Vandales); mais bientôt il n'en est plus question, et, comme dans un songe où les objets changent tout à coup sans qu'on pense à s'en étonner, les Wandres sont devenus les Sarrasins. N'est-il pas évident que le temps a marché entre ces deux strophes, et que les souvenirs de l'invasion barbare se confondent avec ceux de l'invasion musulmane? Toute distinction est désormais effacée dans la population gallo-franque. La haine qu'a excitée la conquête germanique, toutes les souffrances qu'elle a causées, sont attribuées aux mahométans. L'Europe est une dans le catholicisme en face de l'ennemi du nom chrétien, comme la France s'unira plus tard au sein de la royauté en présence de l'invasion anglaise.

Caractère religieux des chansons de Geste.

C'est là le premier caractère des épopées carlovingiennes, ou, pour leur donner leur vrai nom, des *Chansons de Geste*[1]; elles célèbrent surtout la lutte des chrétiens contre les mahométans. Images fidèles de la société qui les a produites, ou

1. Le mot geste signifiait *acte public, histoire authentique*. Tel était, au

plutôt voix spontanée d'un peuple, elles expriment sa pens intime, sa constante préoccupation, la guerre sainte. Tout fois parmi les anciennes chansons de Geste il n'en est qu'u petit nombre qui racontent le fait réel de la croisade[1] : c événement, trop récent encore, n'avait pas grandi, dans l'i magination populaire, à la hauteur de l'épopée. D'ailleur les éléments traditionnels dont s'emparèrent les jongleu existaient avant ces grandes et merveilleuses expédition Mais le même esprit qui poussa la chrétienté vers l'Asie i spira les chantres épiques de la chrétienté : le même beso religieux et guerrier éclata à la fois dans les croisades et da les chants nationaux ; c'étaient dans les faits et dans les id deux effets d'une même cause, deux manifestations du m sentiment. La grande œuvre de Charlemagne, l'imme service qu'il rendit à la civilisation renaissante en arrê les invasions du nord, s'est transformée dans les chans de Geste. Ce sont les Sarrasins qu'il repousse. Les trent trois campagnes du grand roi contre les Saxons n'ont lai de souvenir que dans le titre d'un seul ouvrage, le *Guitec* (Witikind) de Jean Bodel ; c'est habituellement avec les Sa rasins d'Espagne, de Septimanie, d'Italie, d'Orient q nos poëtes le mettent aux prises. C'est une habitude chez e de transformer en musulmans tous les peuples auxqu fit la guerre ; de même que, pour donner à la lutte religie son expression la plus glorieuse et sa personnification la pl poétique, c'est à Charlemagne qu'ils attribuent volonti tous les succès remportés sur les ennemis du nom chréti

moyen âge, le sens du mot latin *gesta ;* on lit dans les vers qui accompag la vie de Charlemagne, par Eginhard :

« Hæc prudens gestam nôris tu scribere, lector,
« Einhardum magni magnificam Caroli. »

On donna même par la suite le nom de *gens de geste* aux personnes d famille avait une célébrité historique.

1. Quelques poëtes ont célébré la première croisade. Grégoire des T surnommé Bechada, et dont il ne nous reste que le nom, avait embra dans un long poëme provençal, l'ensemble des événements de cette expé tion. Le siége d'Antioche est l'objet d'un autre chant épique en tirades m rimes composé avant l'année 1102 dans le dialecte du nord par le pélerin chard, et refait, sous Philippe Auguste, par Graindor de Douai. M. Paul Paris a publié en 1848 cette seconde version avec un fragment qui reste la première.

Ainsi la grande victoire de Poitiers, l'expulsion des Arabes de toute la Septimanie sont enlevées à Charles Martel et à Pépin pour être mises au compte de leur illustre successeur. Les trouvères vont même, ou plutôt mènent leur héros plus loin : ils le conduisent jusqu'à Jérusalem. On se tromperait néanmoins si on espérait trouver là quelque chose d'analogue à une croisade. C'est un voyage fort paisible, où l'empereur d'Occident va, avec ses douze pairs, s'asseoir pacifiquement dans les chaires de J. C. et des douze apôtres, au temple de Jérusalem, et, après quelques exploits assez peu édifiants et quelques miracles assez inutiles, revient chargé de reliques dont il enrichit l'abbaye de Saint-Denis. On pense que les relations de Charlemagne avec le kalife Haroun-al-Raschid furent le germe de cette tradition. Le poëme original, dont nous indiquons en note le titre[1], semble être une œuvre monacale où règne peu d'inspiration héroïque. Nous citerons pourtant un passage dont la pensée ne manque pas de grandeur. Il contribue à montrer que nos poëtes considéraient Charlemagne comme le type du christianisme armé et la terreur de tous les infidèles. C'est au moment où l'empereur et ses preux compagnons ont pris leurs places dans le temple.

Charle eut le regard fier, il eut le chef levé.
Un juif alors entra, voulut le regarder :
Quand il aperçut Charle, il se prit à trembler,—
Tant eut fier le visage; il n'osa regarder;
Peut s'en faut qu'il ne choît : fuyant s'en est tourné.

Chronique de Turpin; chanson de Roland.

Nous devons dire ici quelques mots d'un autre ouvrage analogue, composé certainement par un moine, et qui a joui d'une célébrité d'emprunt : c'est la chronique latine attribuée faussement à Turpin, archevêque de Reims, contemporain de Charlemagne. Elle a pour titre : *De vita et gestis Caroli*

1. *Ci commence le livre comment Charles de France va à Jérusalem.* — L'auteur n'en est pas connu, et ne mérite guère de l'être. Cet ouvrage, dont on n'a publié que des extraits, renferme 992 vers de douze syllabes.

On peut voir aussi : *Nobles prouesses et vaillances de Gulyen Rhétoré* (restauré), roman en prose. Paris, 1500. — *Li Romans de Fierabras*, conservé en prose française, et dont Imm. Bekker a fait récemment connaître une transcription provençale.

magni; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle en justifie tout l'étendue. Si on en excepte quelques phrases consacrées au premiers exploits et à la mort de l'empereur, elle se réduit a récit de l'expédition entreprise contre les Sarrasins d'Espa gne et à la déroute de l'arrière-garde française près de Ro cevaux. Les préoccupations ecclésiastiques de l'auteur se ré vèlent dans le but qu'il assigne à l'expédition de Charlemagne Le vrai motif, suivant lui, en fut un songe dans lequel sai Jacques de Compostelle avait commandé au monarque d'al ler retirer ses reliques de la possession des Sarrasins. Elle se trahissent aussi dans la recommandation indirecte qu' adresse aux princes de bâtir de nombreuses églises et d doter richement les monastères; sans cette précaution, a sure-t-il, Charlemagne eût été infailliblement damné. C'e à tort que plusieurs critiques ont regardé cette légende m nacale comme la source des poëmes carlovingiens. Il e prouvé qu'elle n'est au contraire qu'une compilation inform tirée des chants populaires dont elle détruit à la fois la ha diesse et la naïveté[1].

Un de ces poëmes dont la composition est certaineme antérieure à la chronique du faux Turpin, c'est la fameu *chanson de Roland* ou *de Roncevaux*[2]. C'est probablement l plus ancienne et à coup sûr l'une des plus remarquables épo pées de ce cycle; elle remonte, sous sa forme primitive e élémentaire, jusqu'au temps de Louis le Débonnaire. L biographe anonyme de ce prince, qu'on cite sous le no d'Astronomus, atteste que déjà les héros qui périrent dan cette retraite étaient de son temps l'objet des chants du peu ple[3]. La première rédaction qui nous en est restée a été écrit au XIe siècle par le trouvère normand Turold. Ce poëme, plu voisin de sa forme première, moins surchargé d'addition que les autres chansons de Geste, présente à la lecture un plan d'une simplicité noble, d'un ton héroïque et quelquefoi

1. P. Paris, *Berte aus grands piés*, préface, p. XXXV et suivantes. Ray nouard, *Journal des savants*, juillet 1832. — Fauriel, *Revue des Deux Monde* t. VIII, p. 390.

2. La *chanson de Roland*, ou *de Roncevaux*, a été publiée pour la pre mière fois par M. Michel, en 1837, et récemment par M. F. Génin en 185

3. Voyez les *Grandes chroniques de France*, t. II, p. 15.

blime. Ici nul épisode, nulle longueur, nulle complication rasite : cinq chants suffisent au trouvère pour développer te pathétique légende, cette défaite triomphante d'un pa- lin vaincu par la trahison et par sa téméraire valeur. Nous avons cité plus haut un fragment[1], celui de la mort de land. Nos lecteurs n'ont pas manqué d'admirer la fière ure de cette poésie primitive. Rien n'est beau comme cette rt héroïque du guerrier abandonné sur la montagne, seul c son épée, à laquelle il adresse ses adieux, et qu'il cherche riser pour la sauver de la honte de tomber entre les mains s mécréants. Il frappe contre le rocher avec sa noble Du- ndal, et c'est le rocher qui se brise; et les paysans des rénées montrent encore aujourd'hui au voyageur la brèche gantesque qu'on nomme la Brèche de Roland. C'est ainsi e la tradition de ces vieux âges laissait partout de pro- ndes traces, et, à défaut d'un langage digne d'elle, faisait la nature elle-même l'expression de ses fortes pensées.

A côté des grandes images, on rencontre dans ce poëme s sentiments d'une élévation héroïque. Je n'en citerai qu'un emple qui me semble comparable à un trait admiré de ntiquité. On sait que Léonidas aux Thermopyles exhor- it ses compagnons à prendre leur dernier repas, leur romettant qu'ils dîneraient ensemble chez Pluton. Dans une es recensions du poëme français, Turpin, blessé mortelle- ent, rappelle aux siens le bonheur d'avoir fait fuir l'ennemi in de leur champ de mort, il les exhorte à poursuivre leur vantage et leur promet de reposer cette nuit dans le ciel. Il aut lire cette pensée dans les termes de l'original, dont la implicité me semble ici sublime.

> Dit l'archevêque : « Pensez à l'exploiter.
> Le champ est nôtre ! bien nous devons priser.
> La mort m'approche, n'y a nul recouvrer,
> En paradis, où sont les preux guerriers,
> Sont les lits faits où nous devons coucher. »

Et ces hommes, qui n'attendent que la mort, s'occupent de se réunir tous dans leur future patrie; Roland va chercher l'un après l'autre ses vassaux blessés, il les apporte à l'arche-

1. Pages 64 et 65.

vêque pour qu'il les bénisse, et le vieillard mourant ouvre la vie éternelle à ses compagnons qui vont aussi mourir.

> Lors vint aux comtes, ne les méchoisit (*méconnut*) mie,
> Tous, un à un, les porta sans aïe (*aide*)
> Devant Turpin, qui moult sut de clergie..
> Turpin en pleure, lors n'a talent (*envie*) qu'il rie;
> De Dieu les signe, en qui moult se confie,
> Qu'il leur octroie la perdurable vie.

C'est ainsi que de l'inspiration chrétienne, la poésie épique du moyen âge savait tirer sans effort des beautés du premier ordre.

Caractère féodal des chansons de Geste.

Le second et le plus frappant caractère des *chansons de Geste*, c'est l'inspiration féodale. Chantées dans les châteaux des fiers barons dont les ancêtres avaient lutté contre les derniers Carlovingiens et morcelé l'empire des Francs, elles devaient trouver un puissant écho, quand elles redisaient les combats acharnés et la valeur téméraire qui leur avaient conquis l'indépendance. Aussi les poëtes sont-ils ouvertement favorables aux grands vassaux qui entourent ou combattent le monarque. Lui-même joue un assez triste rôle dans leurs compositions, si toutefois on excepte la plus ancienne, la *Chanson de Roland*, où l'esprit féodal n'a pas encore supplanté l'admiration pour le roi. Dans toutes les autres, Charlemagne, formidable par sa puissance, est souvent odieux par sa conduite. Emporté, capricieux, crédule à l'excès, avare, timide, irrésolu, il a grand besoin des sages avis des vieux barons qui l'environnent et des bons coups de lance de ses preux compagnons. Sans cesse aux prises avec des vassaux révoltés, il faiblit souvent sous leurs héroïques efforts, et ne parvient à les vaincre que par trahison. On est tout étonné quand on lit sous un pareil portrait le nom de Charlemagne; on sent que cette glorieuse renommée porte ici la peine de la faiblesse et de l'incapacité de ses successeurs. Ce n'est pas à sa personne qu'en veulent les trouvères; ils dépeignent Charlemagne sous les traits qu'ils sont habitués à trouver dans le pouvoir royal. Ils ne flattent pas da-

ıtage Pépin et Charles Martel, Louis le Débonnaire et arles le Chauve. Tous ces rois se ressemblent dans les ınsons de Geste, et ils n'ont pas lieu de s'applaudir de la semblance [1].

L'interêt principal que nous offrent ces poëmes, c'est la èle peinture de la vie de moyen âge. « C'est dans ces ıgs récits, dit M. E. Quinet, que se retrouvent à leur place monastère, les dames au clair visage, cueillant les fleurs mai, ou du haut des balcons attendant les nouvelles ; l'erte au fond du bois, qui lit son livre enluminé; la damoille sur son palefroi pommelé; les messagers, les pèlerins sis à table et devisant dans la salle parée; les bourgeois us la poterne, le serf sur la glèbe; les pavillons tendus au nt, les enseignes brodées et dépliées, les chasses au faun, les jugements par le feu, par l'eau, par le duel; les aids, les joutes, les épées héroïques, la Durandal, la yeuse, la Hauteclaire; les chevaux piaffants et nommés ır leurs noms, à l'instar d'Homère, le Bayard des fils Aiıon, le Blanchard de Charlemagne, le Valentin de Roland; ut ce qui accompagnait et suivait les disputes des seiıeurs, défis, pourparlers, injures, prises d'armes, convoation du ban et de l'arrière-ban, machines de guerre, enins, assauts, pluies de flèches d'acier, famines, meurtres, ours démantelées ; c'est-à-dire le spectacle entier de cette vie ruyante, silencieuse; variée, monotone; religieuse, guerrière; où tous les extrêmes étaient rassemblés, en sorte que es poëmes, qui semblaient extravaguer d'abord, finissent ouvent par vous ramener à une vérité de détails et de sentiments plus réelle et plus saisissante que l'histoire.

« Tous les sujets que pouvait fournir le moyen âge étaient ainsi traités par les trouvères; mais, dans ce grand nombre

1. Voici les titres des principales *chansons* relatives aux rapports féodaux entre Charlemagne et ses grands vassaux : les *Quatre fils Aimon*, ou *Renaud de Montauban*, par Huon de Villeneuve. — Le *Roman de Viane* (Vienne), ou *Guérin de Montglaive*, par Bertrans. — *Maugis d'Aigremont*, par Huon de Villeneuve. — *Beuves de Hanstone*, dont on ignore l'auteur. — *Huon de Bordeaux*, par Huon de Villeneuve. — *Doolin de Mayence*, par le même. — *Ogier le Danois*. Nous avons deux poëmes sur ce sujet : l'un de Raymbert, l'autre d'Adams le Roy.

de thèmes principaux, il y en avait un auquel ils revenaient sans cesse; ils ne pouvaient ni l'épuiser, ni le quitter quand ils l'avaient touché : c'étaient les joutes et les batailles.... Le génie guerroyant de la France respire principalement dans ces valeureux poëtes. Avec cela leur langue de fer les secondait à merveille, pauvre en moralités, singulièrement riche et à l'aise quand il s'agit d'armures, de hauberts rompus et démaillés, de sang vermeil, de vassaux navrés et de cervelles répandues. Aussi, au milieu de leurs interminables épopées, où souvent ils sommeillent comme leur ancêtre Homère, le signal de la bataille est-il toujours pour eux le réveil du génie. Un enthousiasme sincère les possède ; ils trouvent des lumières soudaines au plus fort de la mêlée.... Des prouesses d'imagination les égalent à leurs héros ; car ils sont eux-mêmes les chevaliers errants de l'art et de la poésie. Malgré toutes les difficultés d'un idiome embarrassé, leurs fières fantaisies éclatent par de grands traits, comme la Durandal hors du fourreau ; sans le secours de l'art, ils combattent, à proprement parler, nus et sans armes, et, par la seule vaillance de la pensée, ils s'élèvent à un sublime naïf que l'on n'a plus retrouvé depuis eux.... Vous respirez dans ces vers incultes le génie de la force indomptée, de l'orgueil suprême qui s'emparait de l'homme dans la solitude des donjons, d'où il voyait à ses pieds la nature humaine abaissée et corvéable; poésie non d'aigles de l'Olympe, mais de milans et d'éperviers des Gaules.

« Deux paladins de Charlemagne sont aux prises l'un avec l'autre : le combat dure depuis un jour entier, les deux chevaux des chevaliers gisent coupés en morceaux à leurs pieds; le feu jaillit des cuirasses bosselées; le combat dure encore. L'épée d'Olivier se brise sur le casque de Roland. — « Sire « Olivier, dit Roland, allez en chercher une autre et une « coupe de vin, car j'ai grand soif. » Un batelier apporte de la ville trois épées et un bocal de vin. Les chevaliers boivent à la même coupe : après cela le combat recommence. Vers la fin du second jour, Roland s'écrie : « Je suis malade, à ne « point vous cacher; je voudrais me coucher pour me re- « poser. » Mais Olivier lui répond avec ironie : « Couchez-

vous, s'il vous plaît, sur l'herbe verte, je vous éventerai pour vous rafraîchir. » Alors Roland à la fière pensée répond à haute voix : « Vassal, je le disais pour vous éprouver; je combattrais encore volontiers quatre jours sans boire et sans manger. » En effet, le combat continue; plusieurs événements du poëme se passent, et l'on revient toujours à cet interminable duel. Les cottes démaillées, les écus brisés, rien ne le ralentit. Le soir arrive, la nuit arrive, le combat dure toujours. A la fin une nue s'abaisse du ciel entre les deux champions; de cette nue sort un ange. Il salue avec douceur les deux francs chevaliers : au nom du Dieu qui fit ciel et rosée, il leur commande de faire la paix, et les ajourne contre les mécréants à Roncevaux. Les chevaliers tout tremblants lui obéissent; ils se délacent l'un à l'autre leurs casques, après s'être embrassés sur le pré en devisant comme de vieux amis. Voilà le seigneur féodal dans ses rapports avec Dieu. Tout cela n'est-il pas singulièrement grand, fier, énergique? Le tremblement de ces deux hommes invincibles devant le séraphin désarmé, n'est-ce pas là une invention dans le vrai goût de l'antiquité, non romaine, mais grecque, non byzantine, mais homérique? Or, il y en a un grand nombre de ce genre dans les trouvères. » Nous n'avons pu résister au plaisir de citer ce passage de M. Edgar Quinet. Il appartenait à un poëte d'une imagination si hardie de commenter le fier génie de nos vieux poëtes[1].

Analyse du roman des Loherains.

De toutes les chansons de Geste qui nous sont connues, il n'en est pas qui expriment d'une manière plus complète et plus vraie l'esprit et les mœurs de l'antique féodalité que le *Roman des Loherains;* il n'en est aucune où l'indépendance des barons soit aussi fière et aussi farouche. C'est assurément une des plus anciennes de nos vieilles épopées, déjà presque oubliée au milieu du moyen âge, alors qu'on répétait partout les exploits de Charlemagne et de ses douze pairs. Et toutefois la chanson des *Loherains* avait eu une grande

1. Ed. Quinet, *sur les Épopées françaises du* XII*e siècle.*

célébrité. Les savants éditeurs qui l'ont fait revivre[1] en c consulté jusqu'à vingt manuscrits, remontant tous à p près à la même époque, le XIIe siècle, et tous trop différen pour avoir été copiés les uns sur les autres. Ces versions d verses offrent même la trace de plusieurs dialectes distinc de la langue d'oil, picard, normand, champenois, lorrain et prouvent ainsi une vogue très-étendue. Cette prédilectio passa; les *Lohérains* furent mis en oubli. Peut-être faut-en chercher la cause dans la nature du sujet, et c'est pou nous un motif d'intérêt de plus. Ce poëme chante la lutte d deux races féodales : l'une lorraine, c'est-à-dire germani que; l'autre artésienne, picarde, c'est-à-dire française. Garin, l'un des héros de la première, a pour alliés toute la na tion teutonique; tous ses partisans ont comme lui des noms dont l'origine allemande est à peine déguisée sous des formes romanes : c'est Hervy (Herwin), c'est Gautier (Walter), c'est Thierry (Dietrich), c'est Aubery (Alberich); son adversaire Fromont a pour amis Hughes, homonyme du premier roi capétien, et comte de Gournay, Guillaume de Montclin, Isoré de Boulogne. Le roi Pépin est un enfant dont l'âge s'assortit assez bien au caractère d'impuissance que le poëme donne à la royauté. Quand il grandit, la communauté d'origine et la reconnaissance des services rendus le rapprochent des Lorrains; mais des intérêts positifs l'en détachent sans cesse : on sent en lui l'effort du conquérant germain pour devenir enfin le roi de France. Les poëtes prennent partout et sans hésiter le parti des princes lorrains; leur partialité va si loin, qu'ils ne laissent pas même mourir en paix, dans son château, le brave et malheureux Fromont; ils le chassent de France, l'exilent en Espagne, et le font mourir sarrasin. Il n'est pas surprenant qu'un poëme où la féodalité apparaissait dans sa forme la plus antique, c'est-à-dire comme la domination des princes germains, ait cédé peu à peu la place à ceux où étaient célébrés ces souvenirs plus nationaux. L'é-

1. Les deux premières branches, et une partie de la troisième, ont été publiées par M. Paulin Paris, en 1833. M. Edelestan Duméril a continué cette publication, en 1846, et l'a conduite jusqu'à la mort de Garin.

popée lorraine eut le même sort que la dynastie à laquelle elle se rattachait.

Cette antiquité même en fait un curieux sujet d'études sous le double point de vue de l'archéologie et de l'art. C'est une bonne fortune pour la critique littéraire que de saisir ces premiers rudiments de l'épopée naissante, de trouver ce merveilleux produit de l'imagination humaine à un état plus primitif que les chefs-d'œuvre d'Homère, espèce de matière épique, analogue à cette matière organique que Buffon nous montre flottant encore informe dans les eaux jaillissantes, et n'aspirant qu'à se grouper autour d'un centre pour former un être vivant.

En effet la chanson des *Loherains*, considérée dans son ensemble, n'apparaît pas comme la conception d'un seul artiste, qui crée un plan et dirige tous ses efforts vers le but qu'il s'est donné. C'est la fleur sauvage de l'imagination populaire dont l'art n'a point réglé le développement tout spontané. Aussi a-t-elle quelque chose de fortuit dans sa marche, de très-général, et en quelque sorte d'impersonnel dans ses résultats ; ce n'est point l'unité simple d'une œuvre d'art où l'auteur imprime à son sujet la forme de sa propre pensée; c'est une autre unité plus large, moins saisissable, mais tout aussi réelle : c'est l'unité de l'histoire substituée à celle de la fiction, c'est le plan de la Providence, au lieu de celui du poëte. L'unité de la Geste des *Loherains* est dans les races. Elle chante la suprématie de la race teutonique, suprématie inquiète, éphémère, qu'ébranle sans cesse, que renverse enfin une réaction nationale. Les destinées du poëme, d'abord si populaire, ensuite si délaissé, s'unissent aux destinées des héros, et l'oubli profond où tomba cette épopée fait en quelque sorte partie de son dénoûment.

Cette Iliade gothique a, comme la grecque, pour point de départ la rivalité de deux guerriers, dont la cause est aussi une femme. Achille et Agamemnon se disputent la belle Briséis; Garin et Fromont aspirent tous deux à la main et surtout aux domaines de la non moins belle Blancheflor. On comprend que la question d'héritage doit jouer un grand rôle dans cette lutte d'alleux et de fiefs. Au reste, sa personne

seule eût bien justifié les efforts des prétendants. Le trouvère nous la montre quand elle entre à Paris, sous des traits qui rappellent l'inimitable peinture de la Camille de Virgile. On croit presque revoir la jeune Amazone que toutes les mères de Laurente suivent d'un regard affectueux, admirant la grâce de son port et l'élégance de sa parure [1] :

Car la pucelle est entrée à Paris,
Moult richement, avec le duc Aubris,
Cheveux épars, vêtue en un samis [2].
Le palefroi sur quoi la dame sist
Était plus blanc que n'est la fleur de lis.
La dame avait taille mince, œil joli,
Bouche épaissette avec des dents petits,
Plus éclatants que l'ivoire aplani,
Hanches bassettes, front vermeil et poli,
Les yeux riants et bien faits les sourcis;
C'est la plus belle qui onques mais naquit.
Sur ses épaules tombent en longs replis
Ses cheveux blonds, qu'un chapelet petit
D'or et de pierres joliment lui couvrit.
Toutes les rues s'emplissent de Paris.
L'un dit à l'autre : Com belle dame a ci!
Elle devrait un royaume tenir!
Pleût à Dieu que l'empereur Pépin
L'eût à femme! nous serions tous garis (sauvés).

L'empereur Pépin l'aura en effet à femme; et pourtant ce n'est pas à lui que le père de la jeune fille l'avait destinée en mourant :

Le riche roi Thierris
Qui navré est (Dieu lui fasse merci!)
De ses péchés s'étant bien repenti,
Ses hommes liges fait devant lui venir.
Dieu! dit le père, comme serais gari
Si Blancheflor, ma fille, eût un mari,
Un franc baron qui son bien défendît.
Sachez que m'âme plus à l'aise partist.

1. Nous confessons une fois pour toutes que, dans les citations qui suivent, nous nous sommes permis de gâter le texte en rajeunissant quelques mots, afin d'en rendre la lecture plus facile. Nous avons donné plus haut, comme spécimen du langage de nos plus anciens poëmes, quelques passages de la *chanson de Roland* sans aucune altération.

2. *Samis*, satin Ἑξάμιτος, trame à six fils.

a lui désigna le Lorrain Garin, le plus beau chevalier de n temps :

Plus beau vassal, en ce siècle ne vis.

était probablement l'avis de Blancheflor, car plus tard ême, devenue impératrice et femme de Pépin, elle jetait r son ancien fiancé des regards qui n'étaient rien moins r'indifférents.

Il eut le corps moulé et échevi (élancé):
En nulle terre plus beau que lui ne vis.
Bien le regarde la franche empéréris,
Fortment lui sied, et molt lui abélit (plaît).

e duc de Lorraine accepte du vieillard mourant la main e Blancheflor, sous la réserve du consentement de l'empeeur Pépin : le mariage entraînant la transmission des fiefs, ul vassal, si haut placé qu'il soit, ne doit prendre femme ans le congé de son seigneur; mais il promet à la jeune ille, sans condition aucune, et quel que soit son époux, la protection de son courage contre tous ses ennemis.

N'y a-t-il pas dans toutes ces peintures quelque chose de gracieux et même de touchant? On y voit poindre le sentiment chevaleresque qui joua plus tard un si grand rôle dans la poésie du moyen âge. Ici il ne paraît encore que rarement et par exception : tout le reste est mâle, énergique et rude. Les femmes ne sont point encore sorties du gynécée antique. Les hommes seuls remplissent le poëme de leur bravoure.

Qu'ils sont braves, en effet, ces deux Lorrains, Garin et Begues, son frère! Begues surtout, comme un autre Achille, s'annonce d'abord par les désastres et les regrets de ses alliés pendant sa longue absence. Il s'approche peu à peu, ravageant des terres lointaines, et semant sur sa route la désolation et l'effroi. Et cependant toute l'armée lorraine languit au siége de Saint-Quentin, l'empereur désespère de prendre cette ville, Garin lui-même ne peut décider la victoire. Enfin Begues arrive, la fortune change, l'ennemi tremble dans ses murs, et le vassal a protégé son empereur.

Il faut les voir tous ces bons chevaliers, le heaume en tête, le corps chargé du blanc haubert, tout resplendissants du fer

de leur armure, et s'élançant d'un seul bond sur leurs forts destriers. Quelle fête pour eux qu'un combat! « Sur toutes choses un tel jeu me ravit, » s'écrie Begues! C'est en effet pour eux un jeu magnanime que la guerre. Ils se contemplent, ils s'admirent entre ennemis, le combat se confond avec le tournoi, ils se tuent sans se haïr. Le combat, toujours le combat, c'est ici, comme dans Homère, l'objet principal, l'objet continuel du poëme; et toujours le poëte, comme ses héros, retrouve de nouvelles forces pour ces luttes incessantes. Il est infatigable comme eux, et tel est l'intérêt de son récit, qu'il communique le même don à ses lecteurs.

A côté de cette générosité chevaleresque que nous voyons déjà naître entre la gloire et le danger, se retrouvent des traces remarquables de l'antique férocité qui disparaît tous les jours et semble déposer de l'ancienneté des traditions que chante notre épopée. Un chevalier envoie à Frômont la tête d'un des parents de ce chef qu'il a tué. Begues lui-même, le noble, le courageux Lorrain, irrité de la cruauté de Guillaume, qui excitait Isoré, son antagoniste, à lui couper la tête, tue Isoré, et, lui prenant à deux mains les entrailles, il en frappe Guillaume au visage :

> Tenez, vassal, le cœur votre cousin,
> Or le pouvez et saler et rôtir.

Rien n'égale l'orgueil sauvage du baron dans son château. Ces murs épais sont sa seconde armure : ils ne font qu'un avec lui. Il n'est lui-même et tout entier que dans sa tour. Là, libre, indépendant, il brave et son roi et souvent son Dieu.

> Si je tenais un pied en paradis,
> Si j'avais l'autre au château de Naisil,
> Je retrairais celui de paradis
> Et le mettrais arrière dans Naisil.

C'est que rien n'est plus propre à enivrer l'homme du sentiment de son importance personnelle, que les guerres de ce nouvel âge héroïque où l'individu est tout, où le bras d'un seul chevalier décide du sort d'une bataille; où une armée s'enfuit à cause de la chute d'un seul homme. Alors rede-

ennent naturels les provocations, les combats singuliers, s hauts faits d'armes, toutes ces choses, en un mot, que la ésie semblait avoir perdues pour toujours depuis Homère.

Citons encore un passage où Jehan de Flagy (c'est l'auur d'au moins une des branches de la chanson des *Lohenins)* se rencontre une fois de plus avec son illustre devaner qu'il n'avait peut-être jamais entendu nommer. Nous llons voir comment l'Hector barbare se sépare de son Anromaque pour marcher aux combats. Il est vrai que cet dieu n'est pas encore le dernier. *A priori* c'est une beauté e moins : c'est aussi une excuse pour l'infériorité du moreau français.

Vous eussiez vu le chastel estormir (se troubler, *stürmen*)
Et les bourgeois aux défenses venir,
Les chevaliers armer et fer-vêtir,
Car ils pensaient qu'on dût les assaillir.
Begues s'apprête, à la hâte il le fit,
Lace une chausse, nul plus belle ne vit;
Sur les talons lui ont éperons mis,
Vêt un haubert, lace un heaume bruni,
Et Béatrix lui ceint le brand fourbi :
Ce fut Floberge[1] la belle au pont (garde) d'or fin.
« Sire, fait-elle, Dieu qu'en la croix fut mis
Vous défende hui de mort et de péril ! »
Et dit le duc : « Dame, bien avez dit ! »
Il la regarde, moult grand pitié l'en prit.
Relevée ert de nouvel de Gérin (elle venait de donner le jour à [Gérin).
« Dame, dit-il, entendez ça à mi :
Pour Dieu vous prie que pensiez de mon fils[2]. »
Elle répond : « Biaus sire, à vos plaisirs ! »
On lui amène un destrier arrabi (ardent, *arrabbiato*).
De pleine terre est aux arçons salli (élancé);
L'écu au col, il a un épieux pris
Dont le fer fut d'un vert acier bruni.

Mais quand Begues quitte réellement son château pour la dernière fois, quand il part pour ne plus revenir, c'est sur un autre plan que le poëte dessine la scène. La famille féo-

1. Le nom de son épée, dont nous avons fait flamberge.
2. Les Anglais ont conservé cette construction : *You would think of my son.*

dale est réunie, tranquille et heureuse. Le trouvère nous présente un tableau d'intérieur plein de charme et de grâce; tout est en paix, tout semble sourire, et c'est à ce moment que, par un contraste terrible, le malheur va frapper cette maison.

Un jour fut Begues au chastel de Belin :
Auprès de lui la belle Biatrix.
Le duc lui baise et la bouche et la main
Et la duchesse moult doucement sourit.
Parmi la salle vit ses deux fils venir.
(Ce dit l'histoire) l'aîné eut nom Gérin,
Et le second s'appelait Hernaudin :
L'un eut douze ans, et l'autre en avait dix.
Sont avec eux six damoiseaux de prix,
Vont l'un vers l'autre et courre et tressaillir,
Jouer et rire et mener leurs délits (amusements).

Par une observation bien vraie et bien poétique du cœur humain, au milieu de tout ce bonheur, Jehan de Flagy nous montre le duc qui se prend à soupirer. Il est loin de son frère, de ses amis, des bords du Rhin et de la Moselle, dans le sud de la France, ce pays étranger. Il veut aller revoir ses bons vieux Lorrains, il veut porter à son frère Garin un présent digne de lui, la hure d'un énorme sanglier dont la renommée n'est pas moins étendue que celle de maint vaillant baron; car c'est à deux cents lieues de là, auprès de Valenciennes, qu'il vieillit et grossit depuis plus de vingt années. En vain Biatrix, en proie à un triste pressentiment, le prie de renoncer à cette chasse :

Le cœur me dit, il ne peut pas mentir,
Si tu y vas, tu n'en dois revenir.

Begues ne tient compte de ce tendre pressentiment, il prépare sa chasse avec tout le luxe féodal; trente-six chevaliers l'accompagnent, dix chevaux le suivent, chargés d'or et d'argent; viennent ensuite la meute, les valets. Le duc va donc partir :

A Dieu commande la belle Biatrix,
Ses deux enfants Hernaudet et Gérin.
Dieu! quel douleur! onques puis ne les vit!

On arrive à Valenciennes, la chasse est commencée. Le

glier fatigue toute la troupe, et, après quinze lieues de rsuites, il s'arrête épuisé lui-même, en face de Begues, seul n'a point perdu sa trace :

Dessous un hêtre est le porc arrêté,
Là but de l'eau et puis s'est reposé,
Et les bons chiens sont autour lui allés.
Le porc les voit, a les sourcis levés,
Les yeux il roule, si rebiffe du nez,
Fait une hure, et s'est vers eux tourné.

is il éventre, il déchire les chiens, il s'élance sur Begues -même, qui le frappe de son épieu et l'étend mort à ses eds. Ce n'était pas même dans cette lutte que devait périr noble, le brave duc échappé à tant de batailles. Quelques leurs qu'il a mis en fuite quand ils ont osé l'approcher, nt chercher un archer qui, de loin, à travers les branches e la forêt, lui lance furtivement une flèche perfide. Ainsi mbe, d'une mort obscure et ignorée, loin des siens, loin u champ de bataille, sa seconde patrie, cet homme qui avait té le protecteur d'un roi et le plus ferme appui de toute une ace. N'y a-t-il pas quelque chose de bien hautement poéique dans un pareil contraste? quel en est l'auteur? Est-ce e poëte ou la destinée? Le poëte a rempli au moins le seul rôle de tout grand artiste, il a emprunté à la réalité tout ce qu'elle recélait d'idéal.

Cette troisième branche est la plus poétique et la mieux développée de toute l'épopée des *Loherains*. La narration, sèche et roide dans la première branche, où les événements se succédaient sans harmonie, sans but, sans ordre que celui de lachronologie, s'est animée peu à peu, a pris de la vie et même de la grâce. La première offre à un plus haut degré ce caractère impersonnel dont nous avons parlé; elle n'est que le recueil des plus anciennes traditions d'un peuple ; la main de l'artiste y apparaît à peine. Dans la troisième s'unissent avec charme l'intérêt d'un récit national et la chaleur d'un sentiment individuel. Dans son ensemble, cette vaste épopée ressemble à ces immenses cathédrales, bâties par plusieurs générations, et où l'œil distingue avec curiosité les divers styles de chaque siècle. Commencées d'abord avec

quelque lourdeur au XIe, elles semblent hésiter encore entre le plein cintre et le gothique, bientôt les ogives s'aiguisent, les voûtes s'élancent, les colonnettes s'amincissent; enfin quelquefois, outre-passant les limites de l'élégance, elles nous montrent la décadence du goût dans la recherche des ornements, la prodigalité des festons, la forme extraordinaire des pendentifs. L'épopée des *Lohérains* a été fermée trop tôt pour tomber dans ce dernier excès : mais la poésie épique du moyen âge ne manquera pas de nous en fournir bientôt de nombreux exemples.

CHAPITRE IX.

SECOND CYCLE ÉPIQUE.

CYCLE ARMORICAIN OU D'ARTHUR; CARACTÈRE CHEVALERESQUE.—SOURCES BRETONNES.—LA TABLE RONDE; LE TROUVÈRE WACE ET SES ORIGINAUX.—CHRÉTIEN DE TROYES; ANALYSE DU CHEVALIER AU LION.—ROMANS EN PROSE; LAIS DE MARIE DE FRANCE.—CHEVALERIE RELIGIEUSE; LE SAINT GRAAL.

Cycle armoricain ou d'Arthur; caractère chevaleresque.

L'épopée carlovingienne est féodale, elle n'est pas encore chevaleresque. Elle ne remplit qu'à moitié le programme que l'Arioste a tracé et réalisé si heureusement lui-même, elle chante *les cavaliers* et *les armes*, mais non *les dames ni les amours*[1]. Les barons carlovingiens sont braves sans doute, mais leur valeur n'a pas acquis, par un mélange de sentiments plus doux, cette exaltation merveilleuse qui doit en faire une religion, et produire une chose et un mot tout modernes, l'honneur. On a fait de longues et savantes recherches pour savoir chez quel peuple les sentiments cheva-

1. *Orlando furioso*, c. I, v. 1, 2.

« Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori
Le cortesie, l'audaci imprese io canto. »

esques avaient d'abord pris naissance. On en a placé tour our l'origine chez les Germains, les Lombards, les Arabes. est possible que les exemples de générosité et de braure, de respect pour la faiblesse et la beauté donnés par s nations aient contribué à réveiller l'instinct moral chez s autres, mais il ne semble pas nécessaire d'assigner une ıtrie aux vertus naturelles de l'homme : la chevalerie, cet éal de la féodalité, fut le résultat du progrès moral des ıtions au moyen âge. A côté du glaive vint se placer l'idée; ntelligence vint diriger la force, et compléta ainsi une civisation. Le clergé fut le premier instrument de ce progrès. ardien désarmé des lumières et des lois morales, il se trouva, près l'invasion, sans cesse en butte à toutes les violences es conquérants. Souvent vainqueur dans cette lutte inégale n apparence, il voyait toujours renaître autour de lui la iolence qu'il avait subjuguée. Inquiété, spolié chaque jour ar la caste féodale, obligé de défendre contre elle ses intéêts matériels et les intérêts de la justice dont il s'était onstitué le représentant, il eut recours à divers moyens lont la chevalerie fut le plus remarquable.

Les germes de cette institution avaient existé dans l'ancienne Germanie. Tacite nous apprend qu'aussitôt qu'un Germain parvenait à l'âge viril, l'un des chefs de la tribu, son père ou son plus proche parent, l'introduisait dans l'assemblée des guerriers et lui donnait publiquement un bouclier et une lance. Il nous rapporte encore que chaque jeune soldat laissait croître sa barbe et ses cheveux, et ne les coupait point qu'il n'eût accompli quelque fait d'armes remarquable. Le clergé fit habilement servir à ses desseins des mœurs déjà établies. Par ses soins l'admission du jeune noble à l'usage des armes ne fut plus une cérémonie purement militaire : ce fut une coutume religieuse et presque un sacrement. Durant la nuit qui précédait sa réception, le futur chevalier devait veiller auprès de ses armes[1] soit dans une église, soit dans une chapelle, mais toujours dans une en-

1. Dans les plus anciennes *chansons* carlovingiennes, les chevaliers veillent aussi dans une église, mais c'est à l'approche d'un combat singulier, et pour implorer le secours de Dieu dans l'instant du péril.

ceinte consacrée. Il était revêtu d'une tunique blanche comme les néophytes que l'Église préparait au baptême. Un bain symbolique devait précéder la réception des armes bénites; le jeûne et la confession furent ajoutés aux veilles; le candidat eut même des parrains qui répondirent de l'accomplissement de ses vœux. Le serment imposé au nouveau chevalier l'engageait à défendre les droits de la sainte Église, à respecter les personnes et les institutions religieuses, et à obéir aux préceptes de l'Évangile[1]. Pour s'assimiler complétement la chevalerie, le clergé en avait réglé la hiérarchie sur la sienne; on mettait sérieusement en parallèle les grades de cette milice sanctifiée avec les ordres ecclésiastiques : le chevalier et l'évêque avaient un rang analogue, des devoirs et des priviléges pareils[2].

Mais cette institution, créée par et pour le clergé, ne tarda pas à lui échapper. A côté des idées religieuses germèrent bientôt des sentiments d'un autre ordre que l'Église n'avait ni prévus ni appelés. L'amour profane, le goût des aventures, l'exaltation de l'orgueil militaire devinrent l'âme de la chevalerie. Cette milice mondaine et galante ne resta pas seulement indépendante du clergé, elle lui devint odieuse et hostile; et l'Église, contrainte de résister d'abord aux conquérants barbares, se vit obligée à poursuivre la lutte contre les chevaliers.

Elle leur opposa une autre chevalerie qu'elle créa selon ses idées et conserva dans sa dépendance : ce furent les ordres religieux militaires, institués pour combattre les ennemis de la foi.

Il y eut donc deux chevaleries distinctes, ou plutôt deux

1. « Au commencement de l'ordre de chevalerie, il fut dit à celui qui voulait chevalier être, et qui le don en avoit par droit de élection, qu'il fût courtois sans villenie, débonnaire sans follie, piteux vers les souffreteux, large et appareillé de secourir les indigents, prêt et entabulé de détruire les roberers et les meurtriers, de droit juger sans amour et sans haine. Chevalier ne doit pour paour de mort faire chose où l'on puisse honte cognoistre, ains doit plus douter honteuse vie que la mort. Chevalier fut établi principalement pour sainte Eglise garantir. » *La première partie de Lancelot du Lac*, feuillet XXXI.

2. Walter Scott, *Essai sur la chevalerie*. — La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie; considérée comme établissement politique et militaire*. Académie des inscriptions, tom. XXXIV et XXXV, in-12.

incipes contraires dans la chevalerie; l'un, mystique, pieux sévère, eut pour objet de faire du chevalier un moine rétien armé pour la foi; l'autre mondain, galant, avide gloire, fit de l'amour et de l'honneur le but et la récomense de la vie militaire[1].

Une fois passés dans les mœurs, ces sentiments divers ne ouvaient manquer de se réfléchir dans la poésie. Le cycle arlovingien avait servi d'enveloppe à des idées toutes différentes. C'était une forme créée par un autre esprit, consacrée d'autres faits, et qui n'aurait pu sans effort se prêter à une aspiration nouvelle. Il fallut donc que les poëtes chevaleresques cherchassent une autre période historique et adoptassent d'autres héros. Charlemagne et ses douze pairs furent détrônés : une dynastie différente fut chargée des nouvelles destinées de la poésie. Arthur lui succéda, ou plutôt partagea avec lui les affections de l'Europe.

Sources bretonnes.

Nous avons vu plus haut la langue primitive des Gaules, le celtique, se retirer vers le VIe siècle dans la Bretagne armoricaine. Ce fut aussi l'asile des bardes, ces poëtes gaulois affiliés à la puissante corporation des druides. L'art fut plus vivace que la religion : il subsista avec la langue, comme le seul monument de la nationalité antique. Il fut indestructible comme un souvenir et une espérance. A la même époque, les Bretons d'Angleterre, fuyant la domination des barbares du nord, s'établirent en grand nombre dans l'Armorique, leur ancienne patrie; ils y rapportèrent leur langage, leurs traditions, leur poésie, et ravivèrent encore par leur présence les anciennes mœurs et la vieille poésie celtique. Elle avait pris chez les Bretons insulaires un développement remarquable. Le trait prédominant de leur caractère, dit Walter Scott, était un enthousiasme religieux pour la poésie et pour la musique. C'est alors que florissaient dans le pays de Galles les bardes Aneurin, Taliesin, Llywarch-Hen, Merzin, dont plusieurs chants nous ont été conservés[2]. Les

1. Fauriel. *Origine de l'Épopée chevaleresque au moyen âge.*
2. Sharon Turner a démontré avec beaucoup d'érudition l'authenticité de

émigrants répétaient les hymnes de leurs célèbres bardes; ils aimaient surtout à redire les derniers combats de l'indépendance, où leur chef, le brave Arthur, avait défendu son pays avec tant de gloire. Vaincus, mais non sans honneur, ils agrandirent le nom d'Arthur, comme le contre-poids de leur défaite, et conservèrent leurs chants patriotiques comme une consolation et une vengeance.

Il est curieux de suivre le travail de la crédulité populaire autour de la légende d'Arthur, de voir s'élever peu à peu le monument poétique, auquel chaque âge apporte pour ainsi dire sa pierre. C'est voir naître et grandir l'épopée, c'est étudier en quelque sorte l'histoire naturelle de l'imagination.

Les vies des saints contemporains d'Arthur nous présentent ce roi sous les couleurs de la réalité historique. C'est un chef barbare et violent, toujours en guerre avec ses voisins, soit pour repousser l'injustice, soit pour l'exercer à son profit. Il pille un monastère et accepte l'intervention du clergé : il enlève la femme d'un chef voisin, et éprouve lui-même une semblable infortune[1]. Loin d'être le monarque universel, il n'est pas même le seul prince du petit royaume de Galles. Il combat les Saxons : mais ses victoires retardent seulement leurs conquêtes. Gildas, qui vivait à la même époque, résume assez exactement les exploits d'Arthur en ces termes : « La victoire restait tantôt aux Bretons, tantôt à leurs ennemis, jusqu'à la bataille de Hills, près de Bath, où les Bretons obtinrent un avantage signalé. » Ce succès se borna toutefois à suspendre le progrès de l'invasion. Kerdic, le chef saxon, s'arrêta aux limites méridionales des comtés de Southampton et de Somerset.

C'est chez les bardes mêmes du VIe siècle que commence l'apothéose. Tantôt ils célèbrent Arthur avec la modération qui convient à une mémoire récente; tantôt, emportés par l'enthousiasme lyrique, ils l'environnent déjà de quelques rayons fabuleux. Le chef breton, transfiguré par l'imagina-

ces poésies publiées dans le premier volume du recueil intitulé : *Myvirian; Archæology of Wales.*

1. *Vita sancti Cadoci.* — *Vita sancti Paterni*, etc.

n de ses propres bardes, comme autrefois Alexandre par lle de ses historiographes, devient pour eux un personge mythologique, mais non encore chevaleresque. Il n'y point encore ici de table ronde, de tournois, d'amour, ni rtout de saint Graal.

La table ronde; le trouvère Wace et ses originaux.

Mais tout à coup au XIIe siècle la tradition prend un autre ractère. Maître Wace, clerc de Caen, né dans l'île de rsey, composa en 1155 une longue histoire en vers de uit syllabes, où il nous raconte les faits et gestes des rois e la Grande-Bretagne, presque depuis la ruine de Troie squ'à l'an de Jésus-Christ 680, et cela sans préjudice d'une conde histoire en vers, non moins longue, où sont consinés les règnes des ducs de Normandie, jusqu'à la seizième nnée de Henri II[1].

La première de ces deux chroniques rimées, qui a pour itre le *Brut*, contient l'histoire d'Arthur telle que les bardes 'avaient créée, mais avec de notables additions. Le héros gallois est devenu l'idéal de la chevalerie. Il parcourt le monde, en le délivrant des géants et des monstres : il tient cour plénière à Caerléon, en Galles, aux grandes fêtes de l'année, et réunit autour de sa personne la fleur des rois, des barons et des chevaliers de l'Europe. Nous reconnaissons près de lui les compagnons que lui donnèrent jadis les bardes cambiens, Keu, le sénéchal; Beduier, l'échanson; Gauvain, l'ambassadeur : nous y trouvons de plus un personnage armoricain qui joue un très-grand rôle dans cette histoire, c'est Hoël, roi de la petite Bretagne, dont la présence n'est pas insignifiante au point de vue des origines du poëme. Enfin l'innovation essentielle de l'ouvrage, c'est le nouveau lien qu'Arthur y établit parmi ses compagnons :

> Fit roy Arthur la ronde table,
> Dont les Bretons disent maint fable.

La table ronde était le domaine de l'égalité. Tous les con-

1. Le *Roman du Brut* a été publié par M. Leroux de Lincy, en 1836, 2 vol. in-8. — Le *Roman de Rou*, par M. Fr. Pluquet, en 1827, 2 vol. in-8.

vives y étaient assis et servis sans distinction, quels qu fussent d'ailleurs leurs rangs et leurs titres.

« Il n'y avait pas un Français, pas un Normand, pas u Angevin, pas un Flamand, pas un Bourguignon, pas u Lorrain, pas un bon chevalier de l'Orient à l'Occident, q ne se crût tenu d'aller à la cour d'Arthur; tous ceux qui re cherchaient la gloire y venaient de tous les pays, tant pou juger de sa courtoisie que pour voir ses États; tant pou connaître ses barons que pour avoir part à ses riches pre sents. Les pauvres gens l'aimaient, les riches lui rendaie de grands honneurs; les rois étrangers lui portaient env et le craignaient; car ils avaient peur qu'il ne conquît tout monde et ne leur enlevât leur couronne. »

Telle est la conception pleine d'originalité et de grande qui se trouve pour la première fois égarée dans la prol chronique du *clerc de Caen*. Maître Wace, bien que cl *lisant*, n'était pas de force à l'inventer. Il en avait trouvé l principaux germes dans une chronique en prose latine, q nous avons encore, et qui avait été rédigée vers 1140 p Geoffroy de Monmouth[1]. Celui-ci nous déclare à son to que son ouvrage n'est qu'une traduction. Le sir Walter C lenius, archidiacre d'Oxford, ayant été faire un voyage dan l'Armorique, en avait rapporté un très-ancien livre écrit dan la langue du pays, et contenant un recueil des plus vieill traditions de ce peuple[2]. Walter le donna à Geoffroy, qui l mit en latin. Maître Wace en profita largement, et, y joignan d'autres traditions du même pays, il sut en tirer la part la plus curieuse de son poëme.

Cette transmission des traditions bretonnes, ce voyage d vieux livre armoricain, avaient excité longtemps l'incrédulit des plus savants critiques. Tous les doutes ont dû tombe devant les travaux de M. de La Villemarqué, qui a publi en 1842, non pas l'original que traduisait Geoffroy, mais une série de documents qui prouvent l'existence de la tradition poétique d'Arthur dans le peuple armoricain jusqu'au XIIe siè-

1. Galfredi Monemutensis, *Historia Regum Britanniæ*.
2. Ce livre était intitulé : *Brut y brenhinen*, c'est-à-dire *Histoire traditionnelle des rois*. De là le nom de *Brut*, qu'a conservé le poëme français.

e. L'ingénieux auteur nous fait connaître mieux qu'un vre, il nous révèle un peuple poëte. Grâce à lui, la création ı cycle chevaleresque d'Arthur nous apparaît, comme toute éritable épopée, flottant d'abord sur une nation entière telle ı'une vaste atmosphère d'harmonie. M. de La Villemarqué retrouvé dans les bibliothèques galloises, traduit avec tant, et donné au public les *Contes populaires* des anciens retons, monument qui renoue la chaîne traditionnelle ıtre les bardes du VIe siècle et les poëtes du XIIe.

Chrétien de Troyes; analyse du Chevalier au lion.

Il est intéressant de comparer cette poésie populaire des ırmoricains avec la rédaction française de nos trouvères. 'est ainsi qu'on peut observer la dernière métamorphose le la tradition qui s'anime et s'épure au souffle chevaleesque du moyen âge. Prenons pour sujet de comparaison e premier des *contes* publiés par M. de La Villemarqué : le avant éditeur nous suggérera lui-même la plupart des obiervations que nous allons mettre sous les yeux du lecteur. Le héros qui donne son nom au récit populaire est *Ivain*, ou *Owen*, comme l'appellent tous les monuments celtiques.

Le conte qui célèbre les aventures de ce héros a été rédigé dans les premières années du XIIe siècle, par un barde du Glamorgan, nommé Jeuann Vaour, à la prière du chef Griffiz ap Conah, dont le règne fut le siècle d'Auguste de la littérature galloise. C'est, comme tous les contes du cycle d'Arthur, une refonte d'anciens chants populaires : il nous offre l'image de la société galloise à l'aurore de la chevalerie. Les mœurs des personnages portent l'empreinte d'une rudesse voisine de la barbarie : on n'y trouve pas encore ces sentiments de tendresse exaltée, cet amour raffiné et systématique qu'on remarque dans les ouvrages plus récents. Le conteur gallois commence par nous introduire à la cour d'Arthur, à laquelle il prête une physionomie toute particulière et assez bourgeoisement pittoresque.

« L'empereur Arthur était à Caerléon-sur-Osk. Or, un jour il était assis dans sa chambre, et avec lui se trouvaient Owenn, fils d'Urien, et Kenou, fils de Kledno, et Kai, fils de

Kener, Gwennivar et ses femmes travaillant à l'aiguille, p
de la fenêtre.

« Et l'on ne pouvait pas dire qu'il y eût un portier
palais d'Arthur, car il n'y en avait point[1].... Or, l'emper
était assis au milieu de la chambre, dans un fauteuil
joncs verts, sur un tapis de drap aurore, et il s'accou
sur un coussin de satin rouge. Et il dit : « Si vous ne v
« moquez pas de moi, seigneurs, je vais faire un somme
« attendant l'heure du repas, et vous pouvez conter
« histoires et vous faire servir par Kai une cruche d'hyd
« mel et quelques viandes. »

« Et l'empereur s'endormit. »

Le trouvère français Chrétien de Troyes, qui écrivit ap
1160 un poëme en vers de huit syllabes sur le même suje
sous le titre de *Chevalier au lion*, peint la cour d'Art
sous des couleurs bien différentes. Le chef breton y fig
en vrai roi : il y donne des leçons de prouesse et de co
toisie. Ses chevaliers, au lieu de s'attabler autour d'u
cruche d'hydromel, se répandent dans les salles où les a
pellent les damoiselles, qui à leur tour, dédaignant l'aigui
et les travaux de Gwennivar, sourient aux récits galants d
chevaliers et s'intéressent à leurs amours.

Cependant les chevaliers du barde gallois obéissent au
endormi et content des histoires. Kenon raconte une ave
ture qui lui est arrivée dans sa jeunesse. Il s'agit d'une fo
taine merveilleuse dont l'eau répandue au dehors excit
un violent orage. Un chevalier vêtu de noir venait combat
l'imprudent qui avait osé bouleverser ainsi ses domaine
Les deux auteurs dépeignent la fontaine : seulement le tro
vère français y déploie encore un luxe descriptif inconnu a
gallois. Chez lui le bassin est d'or et de l'or le plus fin q
fut jamais à vendre, et quant au perron qui y conduit, il e
d'émeraudes et orné d'un rubis

Plus flamboyant et plus vermeil
Que n'est au matin le soleil.

1. C'était une marque d'hospitalité chez les rois bretons que d'éloigner
portier, pour laisser un libre accès à tous les visiteurs.

2. Le *Chevalier au lion* a été publié en Angleterre, par M. de La Villemarqu

s amplifications ont toutes le même caractère : elles n'emlissent pas toujours la matière qu'elles prétendent enrichir. Voici une scène du conte gallois où l'observation de la nate est portée à un degré surprenant de vérité. *Owenn*, nme *Kenon*, a troublé l'eau de la fontaine, et par conséent la sérénité de l'atmosphère. Il à tué, qui mieux est, le rible chevalier. *Luned*, suivante de la dame et protectrice s-désintéressée d'*Owenn*, entre dans la chambre de sa ûtresse et la salue, dit le conteur breton. Mais celle-ci ne ond pas. La demoiselle s'incline profondément devant elle dit : « Qu'est-ce qui te rend si triste, que tu ne me réods pas aujourd'hui ? » La dame ayant enfin rompu ce ence obstiné : « Vraiment, reprit *Luned*, je te croyais is de bon sens. Est-il sage à toi de pleurer ce digne mme ou tout autre bien dont tu ne peux plus jouir ? — las ! mon Dieu ! dit la dame : il n'y a pas au monde omme qui lui ressemble. — Il y en a certes plus d'un, partit *Luned*, qui n'aurait pas besoin d'être beau pour le loir, ou pour valoir mieux que lui. — Pardieu ! s'écria dame, si je ne t'avais élevée, je te ferais couper la tête ur punir un tel langage ; mais je te chasse de chez moi. » *ned* se disposait à sortir ; sa maîtresse se leva, la suivit squ'à la porte de sa chambre, et là elle se mit à tousser ès-haut, et *Luned* se détourna, et la dame lui fit un signe, elle revint vers la dame. « Vraiment, *Luned*, tu as un en mauvais caractère ! Mais puisque tu connais ce qui est le plus avantageux, dis-le-moi. »

Rien de plus curieux que ce mélange de barbarie et de nesse sous la même plume. Cette femme qui parle de faire uper des têtes est la même qui défend si bien qu'on lui dise e qu'elle brûle d'apprendre.

La *dame* de Chrétien de Troyes sacrifie plus aux convenances : elle congédie deux fois sa suivante, deux fois elle a laisse sortir, et cela sans tousser. Sa *Luned* est bien plus xpérimentée ; elle a vécu, depuis le barde de Glamorgan. Elle n'est pas très-éloignée de passer au service de Molière

en 1638. Chrétien mourut, dit-on, en 1191. Il fut un des trouvères les plus féconds de ce cycle.

et de se nommer *Toinette* ou *Marinette*. Elle commence par rappeler à sa maîtresse que celle-ci a une beauté à conserver aussi bien qu'un château, et que le chagrin ne sert pas plus pour garder l'une que pour défendre l'autre : « Pensez-vous que toute prouesse soit morte avec votre seigneur? Il y en a dans le monde d'aussi bons et cent meilleurs. — Si tu mens, que Dieu te confonde! Je te défie de m'en nommer un seul. » Manière habile et décente de se les faire nommer tous. *Luned* feint de craindre un courroux dont elle apprécie tout le sérieux ; rassurée enfin par la promesse de sa dame, elle la prend au piége d'un argument irrésistible.

« Eh bien donc! quand deux chevaliers se sont battus et que l'un a vaincu l'autre, lequel pensez-vous qui vaille le mieux? Pour moi, je donne le prix au vainqueur; et vous? — M'est avis que tu me guettes et que tu veux me prendre au mot. — Par ma foi! vous pouvez bien voir qu'au contraire je vais droit au but. Il est certain que le vainqueur de votre mari valait mieux que lui. »

Bientôt *Luned* amène son protégé, et le trouvant trop timide : « Nargue du chevalier, dit-elle, qui entre dans la chambre d'une belle dame et ne s'approche pas d'elle, et n'a ni bouche ni langue pour parler. Avancez donc, chevalier, avez-vous peur que ma dame ne vous morde ? »

C'est à l'*Owenn* du conteur gallois qu'il faudrait adresser ce reproche. En voyant la dame pour la première fois, il se contente de dire : « Voilà la femme que j'aime le plus. »

Le héros du poëte français a bientôt retrouvé la parole, et dans ses discours éclate cet amour chevaleresque, qui est un des caractères les plus remarquables du poëme. Messire Ivain joint les mains, tombe à genoux et s'écrie : « Madame, je ne vous demanderai pas pardon; mais je vous pardonnerai tous les traitements qu'il vous plaira de me faire subir. » Une fois lancé dans les *concetti*, il ne s'arrête plus. Il veut lier ces belles mains qui déchirent ce beau visage. Il s'écrie avec prétention qu'il aimera son ennemie, et débite sur ce thème un monologue de près de cent vers.

Deux caractères distinguent surtout les poëmes français de leurs modèles bretons. D'abord, l'amour chevaleresque

c toutes ses délicatesses et déjà ses subtilités, l'amour gé en vertu, en sauvegarde de l'âme et des mœurs (sauarde souvent bien impuissante!), enfin en principe d'éléce et de civilisation. La seconde différence dérive de la mière. Dans ses peintures, l'auteur des contes procédait jours par indication, il ne traçait qu'une ébauche, mais e ébauche dont chaque ligne était fortement accusée; le ir était vif, le coloris tout empreint des teintes locales. poëte français use constamment de l'énumération, il fait tableau dont il lèche à loisir tous les détails. Une desption de cinq lignes dans l'un fournit à l'autre une tirade soixante vers. Jeuann Vaour dit simplement : « La dame nsentit au départ d'*Owenn*, mais cela lui fut bien pénible. » est presque la phrase de Tacite : « Titus Berenicem dimi invitus invitam. » Chrétien brode là-dessus toute une tradie. Il s'amuse à comparer ses deux héros au soleil et à lune. Parlant de leur entrevue dans le château, il dit que jour-là il y eut accointance entre la lune et le soleil. Il t surprenant qu'il nous fasse grâce de l'éclipse. La préocpation littéraire, le désir de briller l'entraîne dans la reerche et le bel esprit : *Ivain*, voyant un lion qu'un serpent louffe de ses replis, délibère auquel des deux il doit porter ecours. A la longue, il se décide en faveur du lion : « Car ux bêtes venimeuses et aux félons, dit-il, on ne doit faire ue du mal. » Après ce raisonnement, il met son bouclier evant sa face pour se préserver de la flamme que vomit e reptile; puis, le frappant à plusieurs reprises de son épée, l le met en mille morceaux, non sans avoir emporté un peit bout de la queue du lion que mordait le serpent.

Le quadrupède délivré témoigne sa joie à son sauveur. Dans le conte gallois, le lion suit *Owenn* « et joue autour de lui comme un lévrier qu'il aurait élevé. » Mais dans le poëme français, le lion d'Ivain, « en vassal franc et débonnaire, commence à faire comme s'il rendait hommage à son seigneur : il incline la tête et se tient sur les pattes de derrière; il lui tend les pattes de devant, il s'agenouille, il mouille toute sa face de larmes par humilité. » Tout à l'heure la recherche touchait au ridicule : ici elle fait encore mieux.

Les romans français de la table ronde diffèrent donc des poëmes carlovingiens autant par le style que par le sujet. Dans ceux-ci, le poëte apparaissait peu, le jongleur n'était que la voix presque impersonnelle de la tradition : les poëtes du cycle d'Arthur s'offrent à nous comme de véritables auteurs qui composent au gré de leur fantaisie ; ce sont des écrivains qui ont déjà toutes les prétentions du métier. Les premiers, à droit ou à tort, se piquaient d'être historiquement vrais ; les seconds cherchent à être ingénieux et éloquents. Les uns chantaient leurs ouvrages et trouvaient dans le goût, dans l'attention plus ou moins soutenue de leur auditoire un avertissement toujours sûr, une poétique vivante et souveraine ; les autres entassent dans de gros livres leurs petits vers faciles et trop coulants, continuelle tentation à la prolixité : le papier est si patient !

Romans en prose ; lais de Marie de France.

De cette poésie armée à la légère, il n'y avait qu'un pas à faire pour arriver à la prose. Le pas se franchit d'autant mieux que le langage des premiers rédacteurs passa vite de mode. Leurs sujets furent plus longtemps populaires que leur style. De la nécessité de refondre leurs ouvrages ; on les refondit en prose. Pourquoi eût-on employé les vers ? on n'avait pas envie de commencer à les chanter ; puisqu'on les écrivait, il n'était pas besoin d'aider la mémoire à en retenir le texte. D'ailleurs, le siècle où se fit cette traduction (le XIVe) tournait à la prose ; la prose, encore plus élastique que le vers de huit syllabes, se prêtait avec complaisance à ces longues dissertations galantes, à ces interminables descriptions, commencées alors par les Robert de Borron et les Rusticien de Pise, continuées au XVIIe siècle par les Scudéri, les Calprenède, et qui se poursuivent de nos jours avec le même succès. La chevalerie dégénérée en galanterie se sentit à l'aise dans la prose des boudoirs et des alcôves et sut la parler avec un certain charme. Nous transcrivons ici un tableau en prose de la cour d'Arthur, en priant le lecteur de le rapprocher dans sa pensée de la description si frap-

nte qu'en a tracée plus haut le barde gallois Jeuann. Il esurera ainsi d'un coup d'œil tout le chemin qu'avaient it en deux siècles les sentiments et les opinions chevalesques.

IVAIN PRÉSENTE LANCELOT A ARTHUR ET A LA REINE.

« Quand messire Ivain fut à son hostel venu, il fait le rlet (Lancelot) attourner au plus richement qu'il peut, et mène à la cour sur son cheval même, qui moult étoit beau, vêtu de robe à chevalier. Et lors saillit aux fenêtres hommes femmes, et dient que oncques mais ne virent un si beau evalier. Il est venu à la cour et descend de son cheval, et nouvelle s'épand parmi la salle. Lors lui vont encontre mes et damoiselles, et la royne et le roy sont aux fenêtres, messire Ivain le mène par la main amont la salle. Le roy encontre et la royne; si le prennent tous deux par les eux mains, et le font asseoir sur une couche. Et le varlet assied devant eux à terre. Le roy le regarda moult volonrs, et s'il avoit semblé beau en son venir, encore le voit-il trouve plus beau. Et la royne lui demanda comment il a om et dont il est, et il est si entrepris qu'il ne sait où il t, et a toute son amour mise en la royne, et elle lui deanda encore dont il est. Et il lui répond en soupirant qu'il e sait. Maintenant aperçoit la royne qu'il est trop esbahy très-pensif; mais elle ne cuidast jamais que ce fût pour lle : non pourtant elle le soupçonne un peu[1]. »

Avant cette transformation prosaïque, un de nos plus imables trouvères, Marie de France, née en Flandre, mais ont la personne et la vie nous sont entièrement inconnues, vait donné aux traditions armoricaines une forme plus oncise. La plupart des poëmes qu'elle a rédigés sous le nom le *lais* sont des contes héroïques et touchants, empruntés ux souvenirs populaires de la Bretagne. On peut les considérer comme de gracieux épisodes détachés du cycle d'Arthur[2].

1. Extrait de *Lancelot du Lac*, roman mis en prose par maître Gauthier Map, et imprimé pour la première fois en 1494, à Paris.

2. Marie florissait au commencement du XIIIe siècle. Elle passa une

Chevalerie religieuse; le saint Graal.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des ouvrages qui o rapport à la partie mondaine de la chevalerie. La part cléricale a eu pourtant aussi son expression poétique. L cycle d'Arthur se divise donc naturellement en deux séries l'une, composée des poëmes proprement dits de la tabl ronde, dont les principaux sont ceux de *Merlin*, de *Lancelot* d'*Ivain*, d'*Érec* et *Énide*, de *Tristan*[1], est surtout inspiré par l'amour chevaleresque et par l'héroïsme guerrier l'autre a une tendance toute religieuse, toute mystique son objet, c'est la recherche du saint Graal : le roman d *Perceval* en est la plus ancienne et la plus parfaite expression[2].

Le Graal est le vase avec lequel, au dire des romanciers, J. C. et ses disciples célébrèrent la Cène la veille de la Passion. Les anges l'emportèrent au ciel jusqu'à ce qu'ils trouvassent ici-bas une race assez pure pour en devenir dépositaire. Cette famille fut à la fin trouvée : son chef était un prince d'Asie nommé Pérille, qui vint s'établir dans la Gaule et dont les descendants s'allièrent avec ceux d'un prince breton.

Cette légende n'est pas aussi fabuleuse qu'elle paraît l'être: il suffit, pour en sentir la vérité, de substituer la doctrine chrétienne au vase mystérieux, sa poétique image. Partie de l'Asie, son berceau, l'inspiration mystique vint s'allier avec les traditions armoricaines, pour former le cycle curieux dont nous nous occupons.

En effet, les bardes gallois connaissaient déjà un bassin

partie de sa vie en Angleterre. Il nous reste d'elle quatorze lais, cent trois fables, et quelques autres pièces. — Édition par de Roquefort, 1832, 2 vol. in-8.

1. L'histoire romanesque de *Merlin* est l'ouvrage d'un poëte français anonyme. Elle est inédite, et se trouve, dit M. de La Villemarqué, dans la Bibliothèque de la Société royale de Londres.

La plus ancienne rédaction française de *Lancelot* était du XIIe siècle. Elle s'est perdue dans les transformations en prose, qui seules existent aujourd'hui. — *Ivain*, *Erec*, *Tristan*, ont été traités en vers par Chrétien de Troyes, au XIIe siècle.

2. Chrétien de Troyes le commença à la prière de Philippe d'Alsace, comte de Flandre. Il fut continué par Cauchier de Dordan, et fini par Manessier, dans les dernières années du XIIe siècle.

cieux qui « inspirait le génie poétique, donnait la sagesse découvrait à ses adorateurs la science de l'avenir, les stères du monde, le trésor entier des connaissances hu- ines. » Ce vase, orné d'une rangée de perles et de diamants, osait dans le temple d'une déesse que Taliésin appelle la tronne des bardes[1].

Ainsi donc ici encore, comme dans les poëmes relatifs à table ronde, les matériaux poétiques ont été fournis r les légendes armoricaines. Mais l'esprit qui est venu animer est entièrement religieux. Il y a dans la forme térieure du Graal quelque chose de mystérieux et d'inef- ble. Pour jouir de la vue même imparfaite du saint se, il faut être chrétien. Cette relique précieuse est invi- ble aux infidèles. Outre les biens temporels que procure la ntemplation du Graal, tels qu'une perpétuelle jeunesse, ne force invincible dans les combats, elle donne au che- alier pieux une certaine joie céleste, un pressentiment du onheur éternel. Une milice religieuse composée de che- aliers *templistes* (allusion évidente à l'ordre des templiers) st spécialement instituée pour la défense du Graal, pour epousser tous les profanes dont le regard pourrait le ouiller.

Les règles de cette corporation sont d'une sévérité ex- rême. Tout chevalier qui en fait partie doit être un modèle le sainteté et de vertu. Tout amour sensuel, toute union même légitime est absolument interdite. Enfin l'empreinte l'une main sacerdotale est visible dans le respect profond que les chevaliers templistes portent toujours aux prêtres. Pour eux, tout homme une fois tonsuré est un roi véritable, plus digne d'obéissance que tous les rois du monde. Tels sont les principaux caractères de cette fiction : ils ne lais- sent aucun doute sur l'esprit qui en a inspiré les dévelop- pements.

Ainsi apparaît dans les récits épiques, comme dans toute la vie du moyen âge, le sceau éclatant de l'Église. En vain la poésie chevaleresque a voulu se soustraire à sa domina-

1. Taliésin. *Myvyrian*, t. I, p. 17 et suiv., 37, 45.

tion sainte. Semblable à ses vaillants paladins, elle revient, après mille aventures, frapper à la porte du monastère, et terminer ses jours, agités par toutes les passions du monde, dans le recueillement mystique et la dévotion du cloître.

L'autre élément du cycle d'Arthur, la tradition celtique et chevaleresque n'est pas moins admirable par sa persévérante longévité. Il fallait qu'il y eût quelque chose de bien poétique dans cette invention de la table ronde, pour avoir vécu à travers mille transformations dans la mémoire des hommes et dans les œuvres des poëtes. Dante lui emprunte un trait de son délicieux épisode de *Francesca da Rimini;* Pulci, Boiardo et Arioste y puisent à pleines mains leurs charmantes fictions; le Tasse, outre l'inspiration chevaleresque et le merveilleux si intéressant de toute son épopée, lui doit l'idée première d'*Olinde et Sophronie*. Chaucer lui fait de nombreux emprunts pour ses *Contes de Canterbury;* Spenser en reflète les plus douces couleurs dans son harmonieuse et chaste *Fairy-Queen*. Walter Scott était nourri de nos poëmes chevaleresques. Shakspere leur a emprunté plusieurs sujets, entre autres *le roi Lear*[1]. La première tragédie de l'Angleterre, le *Gorboduc* de Thomas Sackville a la même origine. Milton avait fait des romans de la chevalerie le charme de ses jeunes années[2]. C'est en Allemagne que le sujet du Graal a été développé avec le plus de sympathie. Le mysticisme du génie allemand devait accueillir avec complaisance ce mystique symbole. La France, après avoir longtemps oublié ou dédaigné le cycle d'Arthur qu'elle avait créé, s'en est souvenue tout à coup au milieu des jours de sa splendeur classique. De Tressan en a redit les aventures au XVIIIe siècle, les déguisant il est vrai sous le spirituel anachronisme de son style; M. Creuzé de Lesser nous les a racontées avec plus de talent et de charme. Il en est de cette vivace fiction

1. L'histoire du *roi Lear* était d'abord racontée d'un empereur romain dans le *Gesta Romanorum*. Geoffroy de Monmouth, et après lui l'auteur de *Percevrest* l'attribuent à *Leyr*, un des monarques de la Grande-Bretagne descendants de Brutus.

2. « I will tell you whither my younger feet wandered: I betook me among « these lofty fables and romances which recount in solemn cantos the deeds « of knighthood. »

mme de la plante merveilleuse qui naquit sur le tombeau *Tristan*, et qui, grimpant le long des murs du monastère, descendait en touffes odorantes sur la pierre sépulcrale de reine *Iseult* sa bien-aimée. Trois fois le roi *Marc*, qu'avait offensé leurs amours, en fit arracher les racines, mais ujours la plante obstinée reparaissait avec l'aurore et ombrageait les deux tombeaux de sa verdure et de ses fleurs.

CHAPITRE X.

TROISIÈME CYCLE ÉPIQUE.

SUJETS ANTIQUES.—ULYSSE DANS LA TRADITION POPULAIRE.—CAUSE DE LA VOGUE DES SUJETS CLASSIQUES.—TRAVESTISSEMENT CHEVALERESQUE. —LA GUERRE DE TROIE; MÉDÉE; ALEXANDRE.

Sujets antiques.

Si c'est le propre de l'épopée de reproduire, comme un vaste miroir, la physionomie de l'époque qui l'a créée, les poëmes du moyen âge, considérés dans leur ensemble comme une grande œuvre collective, remplissent admirablement ce programme. Ces fictions, plus vraies que l'histoire, expriment ce que l'histoire néglige : elles peignent l'esprit, les mœurs, l'aspect général du temps, tout ce qui s'efface et disparaît dans les froides chroniques. Nous avons déjà vu s'y dessiner tour à tour les traits caractéristiques de cette époque; dans les poëmes carlovingiens, la féodalité avec sa turbulente valeur, ses guerres privées, ses insurrections contre le pouvoir central, ses luttes contre les Sarrasins; dans le cycle d'Arthur, la chevalerie tour à tour galante et dévote, espèce de lutte d'influence entre le cloître et le château.

Mais l'épopée du moyen âge ne se borne pas à reproduire les traits de la société française; elle en indique encore les origines, au moins par la nature des sujets qu'elle traite. Ainsi l'élément germanique est principalement représenté

par les sujets carlovingiens, l'élément celtique par les sujet bretons.

Il serait étonnant que l'antiquité gréco-latine, qui forma toujours le fond de la civilisation et de la langue du moye âge, n'eût pas fourni à ses poëtes le sujet d'une partie d leurs chants. Elle a en effet payé un riche tribut à la verv épique de nos trouvères. Mais ici encore, comme dans l cycle qui vient de nous occuper, la matière fournie par l'an cien monde a reçu, après sa nouvelle fusion, l'empreint commune du moyen âge. C'est sous ce rapport seulemen qu'elle doit nous occuper. Rien de plus curieux, en effe que de voir les riches débris de l'art antique perdre leu forme élégante et classique sous la main du gothique ar chitecte. Rien n'exprime mieux la force vitale du génie ro mantique que de le voir s'emparer ainsi des sujets grecs latins sans se laisser dominer par leur admirable forme.

Ulysse dans la tradition populaire.

Le premier exemple d'une fiction inspirée par les souv nirs de l'antiquité est des plus curieux : c'est l'histoire d'U lysse déguisée sous des noms et des circonstances mode nes, et attribuée à un seigneur des environs de Toulou nommé Raymond du Bousquet. Elle se trouve dans une l gende languedocienne du XIe siècle, analysée par Fauriel Minerve est remplacée par Sainte-Foi, qui, après une te pête de trois jours, arrache le héros du naufrage et le r mène dans sa patrie. Pénélope a perdu sa constance a son nom; elle a prêté l'oreille à un prétendant, qui ne l' déjà plus, quand Raimond revient inconnu dans son Ithaq Le comte se cache dans la demeure d'un paysan qui lui resté aussi fidèle qu'Eumée au fils de Laërte. C'est là qu'il tend l'heure où il pourra chasser l'intrus et reconquérir domaine. Enfin, ce qui ne peut être une ressemblance tuite, Raimond est reconnu, dans un bain, à la cicatrice d' blessure, comme Ulysse par sa nourrice Euryclée. Ce nier trait appartient aux mœurs grecques et ne saurait a

1. *Romans provençaux* (IXe leçon).

imaginé au XIe siècle. Pour compléter l'analogie, le narreur ajoute, dans une espèce de *post-scriptum*, une particularité qu'il a omise dans la suite du récit. Il raconte que pirates qui s'étaient rendus maîtres de Raimond, lui firent re une potion tirée d'une plante magique, qui avait pour et de faire perdre, à ceux qui en goûtaient, le souvenir de r patrie et de leur famille. On voit que la poétique fiction *lotos* vivait encore dans la mémoire du peuple. Car ce st point par la transmission savante des écoles que l'histre d'Ulysse a pu se perpétuer ainsi en s'altérant. Elle s'est pagée comme se conservent chez nous certaines avenes chevaleresques, par la tradition orale, par les contes nt les mères amusent la curiosité de l'enfance.

Cause de la vogue des sujets classiques.

Ce fut vers la fin du XIIe et au XIIIe siècle que la poésie franise commença à redire les noms à jamais glorieux d'Ilion, Hector, d'Alexandre. Nul doute que les trouvères, qui alors scréditaient partout les jongleurs, et prétendaient que

Ces trovéors bâtards font contes abaisser [1],

cherchassent dans les souvenirs confus de l'antiquité le uble avantage de faire briller leur supériorité classique et offrir un thème nouveau à la curiosité des auditeurs. Ils isaient avec une certaine satisfaction :

Cette ystoire n'est pas usée,
Ni en guère de lieux trouvée.
Jà écrite ne fut encore [2].

ls s'écriaient aussi, en paraphrasant à leur manière l'*odi rofanum* d'Horace :

Or s'en aillent de tous mestiers,
Se il n'est clers ou chevaliers :
Car autant peuvent écouter
Comme les ânes au harper [3].

Mais, outre les calculs personnels des poëtes, il faut

1. Alexandre et Lambert li cors. Poëme d'*Alexandre le Grand*.
2. Benoît de Sainte-More. *Histoire de la guerre de Troie*.
3. L'auteur anonyme du *Roman de Thèbes*.

voir dans le succès des sujets antiques un changeme
un progrès chez leur public. De même qu'en qui
Charlemagne pour Arthur, l'épopée avait marqué,
ainsi dire, par un changement de dynastie, l'avéne
d'une idée nouvelle, la chevalerie; ici, le choix des s
gréco-romains annonce un pressentiment lointain et co
de la Renaissance, un avant-goût de Dante et de Pétrar
La tradition latine indique ainsi, ce que nous verrons m
encore dans un des chapitres suivants, qu'elle n'est
morte pour s'être effacée; qu'elle sommeille au fond des
tres, toute prête à renaître quand les temps seront ve
Elle fait ici un premier mouvement, une première tent
bien faible encore pour rentrer dans la société laïque,
amener peu à peu ce qui doit constituer un jour l'éter
beauté de la littérature française, je veux dire la fusio
goût antique et de l'inspiration moderne.

Telle est évidemment la pensée d'un de ces trouvère
m'étonne, dit-il, que personne n'ait encore écrit ces hist
en langue d'oil, car peu de gens entendent le latin :
plus de laïques que de lettrés :

> Moult me merveil de ces clercs sages
> Qui entendent plusieurs langages,
> Et n'ont pas traduit cette histoire
> Que nul ne tient en sa mémoire :
> Je ne dis pas qu'il n'ait bien dit
> Celui qui en latin la mit :
> Mais y a plus laiz (laïques) que lettrés.
> Si le latin n'est translaté,
> Guère ne seront entendant.
> Pour ce je veux dire en roman[1].

Les trouvères du cycle gréco-latin s'occupèrent d'abo
la guerre de Troie. C'était pour ainsi dire encore un suj
tional. Presque toutes les nations de l'Europe voulaien
cendre des Troyens. On rattachait à cette guerre l'e
tion des Argonautes, qui devait plaire singulièrement
époque où les croisades entraînaient de nouveaux co

1. Hugues de Rotelande, trouvère qui vivait à Credenhill, en Corno
dans la seconde moitié du XIIe siècle.

nts vers les contrées lointaines de l'Asie. On chantait aussi guerre de Thèbes, sujet populaire au moyen âge, depuis Stace, l'auteur de la *Thébaïde*, passait pour s'être con- ti au christianisme.

Ce n'était pas d'après Homère que les trouvères redisaient siége de Troie. L'*Iliade* n'était point connue, et son au- r, dont on ne citait que le nom, était regardé comme un ssier imposteur. Les récits de la guerre de Troie, qu'on eptait comme véridiques, et où nos poëtes puisaient à ines mains, étaient les ouvrages attribués à Darès le rygien et à Dictys de Crète. Le premier était un prêtre yen, dont Homère fait mention : on prétendait qu'il avait igé l'histoire de la destruction de sa ville natale. Cette yance remontait bien au delà du moyen âge : Élien nous irme que l'histoire de Darès le Phrygien existait de son ps. Un obscur écrivain, postérieur au siècle de Constan- profitant de cette tradition, rédigea un informe tissu de les, qu'il donna pour une traduction de Darès par Corné- s Népos. Ce qu'il y a de piquant dans ce travail, c'est la face que le prétendu Népos adresse à son ami Salluste, où il affirme qu'il a découvert un manuscrit de la propre ain de Darès.

L'ouvrage de Dictys de Crète formait la contre-partie et quelque sorte le correctif de celui de Darès : c'était le rec parlant après le Troyen. Dictys était un soldat d'Ido- énée qui avait suivi son prince au siége de Troie. Sous le gne de Néron avait eu lieu en Crète un tremblement de rre, et cette catastrophe, à la fois terrible et bienfaisante, rait renversé la ville de Gnosse et mis à découvert le coffre dormait, dans le tombeau de l'écrivain crétois, son pré- eux manuscrit. Les trouvères du moyen âge, s'appuyant r des autorités si compétentes, ne pouvaient manquer être parfaitement renseignés.

Ces deux originaux jouissaient d'un avantage considérable cette époque : ils avaient supprimé toute la partie mytho- gique de la fable d'Homère, et ils laissaient ainsi le champ bre aux fictions de la chevalerie. Nos trouvères ne s'en rent pas faute, ils donnèrent impartialement la *colée* à tous

les héros grecs ou troyens : tous devinrent des chevaliers pleins de valeur et de galanterie. Achille et Hector brillent au premier rang comme dans Homère, mais d'une tout autre façon. Thersite est devenu un nain. Les remparts de Troie sont en marbre, et le palais de Priam est un château enchanté. Seuls, Anténor et Énée ont peu à se louer des poëtes descendants de Francus et de Brutus. Ils sont les *Gannelons* de la Geste Troyenne. Ce sont eux qui introduisent dans leur ville natale le célèbre cheval de bois.

Ces ouvrages, où l'antiquité subit ainsi un travestissement chevaleresque, grâce à l'ignorance des auteurs et au goût décidé de leur public, ont laissé des traces profondes dans les littératures de l'Europe. Quelques grands poëtes modernes ont conservé à ces nobles figures de la Grèce et de Rome la physionomie que nos trouvères leur avaient donnée. C'est ainsi que Shakspeare fait un mélange naïf des événements anciens avec les sentiments du moyen âge ; c'est ainsi que Corneille et Racine lui-même nous montrent quelquefois les héros antiques tels que le XIIIe siècle les avait transmis aux interminables romans du XVIIe.

La guerre de Troie ; Médée ; Alexandre.

Le premier trouvère qui ait traité de la guerre de Troie est Benoît de Sainte-More, qui vivait sous Henri II d'Angleterre [1]. Son œuvre n'a pas moins de trente mille vers, sans compter les vingt-trois mille qui composent son *Histoire des ducs de Normandie*. Benoît eût pu défier Homère, comme Crispinus provoquait Horace [2]. Il est vrai que les lignes du poëte normand ne sont que de huit syllabes.

En voici un échantillon qui ne manque pas de grâce :

Quand vint le temps qu'hiver dérive,
Que l'herbe verd point à la rive,

1. Les ouvrages de ce trouvère n'ont point été imprimés dans leur ensemble ; M. F. Michel en a publié en extrait dans ses *Chroniques anglo-normandes*.

2. Horace, *Sat.* l. I, 4.

Crispinus minimo me provocat : Accipe, sodes,
Accipe jam tabulas : dentur nobis locus, hora,
Custodes, videamus uter plus scribero possit.

Lorsque florissent les ramel,
Et doucement chantent oisel,
Merle, mauvis et loriol,
Et estornel et rossignol,
La blanche flor pend à l'épine,
Et reverdoie la gaudine;
Quand le temps est doux et souefs (*suavis*),
Lors sortirent del port les nefs.

Ces descriptions du printemps ont, dans la lange toute eune du moyen âge, la fraîcheur de la saison qu'elles aspi-ent à peindre. Nos trouvères semblent avoir senti cette ana-ogie. Le printemps est le plus fréquent et le plus chéri de eurs lieux communs.

Comme si le travestissement du langage et des mœurs l'était pas un passe-port suffisant pour ces nouveaux cheva-iers, la poésie du moyen âge les met quelquefois directe-ment en rapport avec les personnages connus de la table ronde, sans doute pour achever leur éducation. Hippomé-don, l'un des héros de Hugues de Rotelande, ne manque pas de rendre visite au roi Arthur, en revenant d'entendre Amphion, baron de Sicile, qui, bien qu'un peu sur le re-tour, a conservé toute sa voix, si goûtée des dauphins, et, de plus, acquis de grandes richesses, probablement au mé-tier de troubadour :

Riche homme fut, mais vieux était :
Moult était sage et moult savait;
Et moult était preux et courtois,
Et moult savait des anciens lais.

A la différence de la poésie carlovingienne, celle-ci a con-science d'elle-même, elle ne se croit plus l'écho de l'histoire; elle sait qu'elle invente et l'avoue. Hugues convient qu'il ment bien un peu, mais ses confrères en font autant, voire même peut-être ses auditeurs.

Ne mettez pas tout sur mon compte,
Seul je n'ai pas de mentir l'art :
Gautier Map en a bien sa part.
En moindre affaire bien souvent
Un fort honnête homme méprend.
Toutefois, à la mienne entente,
Il n'est pas un de vous qui mente....

Aussi nos trouvères agissent-ils très-librement avec les illustres morts qu'ils vont déterrer en Grèce ou à Rome. Médée eut le don de leur plaire, Médée était déjà une Armide, c'était la sœur aînée de ces filles d'émirs qui abandonnent sans sourciller père et mère, pour suivre un brillant paladin. Quelques-uns, comme Raoul Lefebvre, lui conservent assez fidèlement ses aventures, tout en les habillant de charmants anachronismes et d'inimitables naïvetés. C'est bien encore Médée, fuyant avec Jason, tuant ses enfants, rajeunissant le vieux roi des Myrmidons, lequel, au sortir de ses magiques mains, devint « fort enclin à chanter, danser et faire toutes choses joyeuses, et, qui plus est, regardait moult volontiers les belles damoiselles. » D'autres trouvères ne lui prennent que son nom : ils en font une vertueuse reine de Crète qu'épouse Protésilas, après avoir vaincu son frère Danaüs[1]. Ici nous voguons en plein roman. Nous ne retrouvons plus des noms antiques avec lesquels se joue librement la fantaisie du narrateur. Mais ces noms seuls sont si harmonieux, si pleins d'une immortelle poésie, qu'ils suffisent pour rajeunir le vieil Éson chevaleresque, et faire courir un nouveau sang dans ses veines. Voici, par exemple, une description de tempête qu'on lit dans le même roman, et où l'on ressent déjà fort bien l'influence classique d'Éole :

La nef s'en va à grand exploit (rapidité),
Fol est qui sur le temps se croit.
Après bel temps, suef et clair,
L'on voit bientôt le temps troubler....
Ils eurent temps clair tout le jour,
Bel et souëf, sans ténébrour,
Et ont cinglé à grand déduit.
Mais le jour s'en va, vient la nuit,
Et ils sont allés loin de terre,
Un vent leur croît qui moult les serre.
Le vent commence à traverser :
A peu n'a fait la nef verser,
A dégradé tout leur atil (agrès)....
Rompu les mâts, battu la nef.
Cil dedans abaissent la tref (voile),

1. Hugues de Rotelande, *Protésilaus*, roman inédit de dix mille huit cents vers ; encore est-il incomplet dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, où manquent plusieurs pages. — Voyez de La Rue, *Histoire des bardes*, t. II.

Et vont errant par la grand mer
Là où Dieu les voudra mener.

grandeur de l'idée forme ici, avec la naïveté du vers, un ıtraste non moins curieux que les travestissements che-ıeresques que nous voyions tout à l'heure. On croit lire rgile traduit par Clément Marot.

De tous les héros de l'antiquité, il n'en était pas qui prê- plus à la transfiguration chevaleresque qu'Alexandre Grand. Tel que l'histoire le montre, c'est déjà presque un ɜvalier errant. Brave, généreux, magnifique, il soumet le ınde en courant; plus soldat que général, il paye sans ıse de sa personne, il s'élance seul dans une ville qu'il siége, il brûle une cité pour plaire à une femme. Il res-cte les princesses ses captives, et mérite la reconnaissance ı roi son ennemi. Aussi l'épopée s'attacha-t-elle de bonne ıure à ce grand nom; la légende se forma autour de lui, ème de son vivant. Il fit jeter dans l'Hydaspe l'histoire de ı vie, écrite par Aristobule, parce qu'elle lui prêtait des ploits merveilleux. Mais lui-même n'était-il pas complice ı ces poétiques impostures, quand il se faisait fils de Ju-ıer Ammon ? Aussi ses historiens les plus sérieux n'ont-ils ımais bien pu s'en abstenir. Arrien a donné place, dans ı narration judicieuse, à quelques faits légendaires. Quinte urce avoue qu'il raconte *plus de choses qu'il n'en croit.* lais la légende se déploie surtout dans deux ouvrages publiés ar M. A. Maï, l'*Itinéraire d'Alexandre*, et le récit attribué à ın certain Valérius, qui semble être la traduction d'un ou-rage alexandrin du IVe siècle. Vers le milieu du XIe, parut ı Constantinople, sous le nom de Callisthène, contemporain l'Alexandre, un ouvrage écrit par Siméon Seth, grand maî-ıe de la garde-robe de l'empereur Michel Ducas. C'était en grande partie une traduction grecque des légendes persanes relatives au roi de Macédoine. Aussi est-elle remplie de tou-tes les fables orientales qui s'étaient groupées autour de la mémoire du grand *Iskander*. On reconnaît une origine per-sane dans la tradition qui donne Alexandre pour frère aîné à Darius. C'est sans doute à l'Égypte qu'est due la fable qui fait de Nectanébo, prêtre de Jupiter Ammon, le père du

prince macédonien. Les vaincus ont voulu s'approprier l conquérant. On retrouve l'imagination des Arabes dans c exploit singulier d'Alexandre, qui, curieux de savoir ce qui s passe dans les abîmes de la mer, y descend sous une cloch de verre, et, désirant aussi sonder les régions célestes, s'é lève dans les airs sur un char traîné par des griffons. C'e ainsi que le cri de guerre des soldats macédoniens, après avoir ébranlé les solitudes de l'Orient, en revenait apr quatorze siècles comme un écho lointain et merveilleux.

C'est principalement dans l'histoire du faux Callisthène, traduite en latin, que nos poëtes ont puisé les aventure d'Alexandre. On compte jusqu'à onze trouvères qui o traité ce sujet. Les premiers et les plus célèbres sont Lambe li Cors ou le Court, de Châteaudun, et Alexandre, de Paris, qui, bien que né à Bernay, doit son surnom au long séjou qu'il fit dans la capitale. Un seul et même poëme porte à l fois ces deux noms ; il est de l'année 1184[1]. Les deux auteu travaillèrent-ils ensemble ou composèrent-ils deux branch successives, c'est ce qu'il est difficile de décider. Rien da l'ouvrage ne distingue ce qui revient à chaque poëte. U autre partie du poëme a pour auteur Thomas de Kent, q vivait dans les premières années du XIVe siècle[2]. Une partic larité qui distingue son ouvrage, c'est la liaison des souveni d'Arthur avec ceux d'Alexandre. Le roi breton avait été ju qu'au fond de l'Orient et y avait placé deux statues d'or, e pèces de colonnes d'Hercule :

> Quand Arthur et les Brets vinrent en Orient,
> Qu'ils eurent tant marché qu'ils ne purent avant,
> Deux images d'or firent, qui furent de l'or grand,
> En tel lieu les posèrent que sont bien apparents.

Alexandre va à la recherche de ces statues ; il les découvre, et, voulant aller au delà, malgré les conseils de Porus, il perd une partie de son armée, et n'échappe lui-même qu'à travers mille dangers. Témoignage significatif des regrets et

1. Le vers de douze syllabes y est employé avec une telle supériorité, qu'il en a reçu et gardé le nom d'*alexandrin*.

2. Lui-même a signé son ouvrage :

> D'un bon livre latin fis ce translatement.
> Qui mon nom demande, Thomas ai nom de Kent.

e l'admiration de l'épopée pour le grand nom national 'Arthur ! Entraînée loin de lui par le goût public, elle ne eut le quitter sans abaisser devant sa gloire le nouveau hé- os qu'elle célèbre.

Du reste, nos trouvères mettent peu de bornes à leur ad- iration pour Alexandre. Non contents de lui avoir fait aire une course en Italie et donné Rome pour conquête, omme prélude de son expédition en Perse, ils le condui- ent, sur les traces du faux Callisthène, jusqu'au plus haut es airs, où il entend le langage des oiseaux et reçoit leur ommage. Après cette expédition aérienne, dans laquelle il vait été précédé, au dire d'un ancien auteur arabe[1], par limrod, l'auteur de la *Tour de Babel*, Alexandre redescend, ontraint *par l'excès de la chaleur*, et se résout à pénétrer lans les abîmes de l'Océan. La terre ne lui offre pas moins le merveilles à admirer. Il rencontre un pays où les femmes, nterrées durant l'hiver, renaissent au printemps, comme les fleurs, avec une beauté nouvelle :

> Mais quand l'été revient, et le beau temps s'épure,
> En guise de fleur blanche reviennent à nature.

Quelque puériles que ces fictions puissent nous paraître, elles révèlent un noble effort de l'imagination pour atteindre à l'idéal de la puissance et de la grandeur. Elles constatent en même temps les premiers rapports de l'Occident avec l'Orient, au sortir de l'isolement des temps barbares. Le premier regard qu'échangent ces deux mondes est plein d'étonnement et de naïve admiration.

Ce qui n'est point oriental dans les poëmes d'Alexandre, c'est la peinture des mœurs et des sentiments chevaleresques. Par une étonnante puissance d'anachronisme, ces ouvrages sont remplis de tournois, de féeries, d'allusions à Louis VII et à Philippe Auguste. Alexandre est fait chevalier, il porte l'oriflamme, il a un gonfalonier et douze pairs. Enfin, le sentiment de l'honneur y est porté à un tel degré, que les douze pairs d'Alexandre refusent l'un après l'autre de quitter le lieu du combat pour aller chercher du secours.

1. D'Herbelot, *Bibliothèque orientale, au mot Nimrod.*

Cette physionomie romanesque du roi macédonien, ces sentiments pleins d'un enthousiasme exagéré et d'une héroïque folie, ont survécu à nos trouvères et jeté quelques reflets jusque sur le héros de la première tragédie de Racine[1].

CHAPITRE XI.

DÉCADENCE DE L'ESPRIT FÉODAL ET DES CHANTS ÉPIQUES.

RÈGNE DE L'ALLÉGORIE ET DU POEME DIDACTIQUE.— ROMAN DE LA ROSE — FABLIAUX. — LE TROUVÈRE RUTEBEUF. — LE ROMAN DU RENARD.

Règne de l'allégorie et du Poëme didactique.

L'épopée du moyen âge recélait dans son sein, même dès ses plus beaux jours, un germe qui devait l'étouffer. Nous avons vu les clercs, les lettrés se substituer peu à peu aux chanteurs qu'ils dépréciaient. A leur suite s'introduisaient l'érudition et le bel esprit : la prédilection pour les sujets antiques était déjà un symptôme. Cette transformation qui semblait promettre au moyen âge la renaissance de l'antiquité, était sans doute, au point de vue des progrès de la civilisation, une heureuse nécessité. Elle n'en fut pas moins mortelle pour l'inspiration épique.

Le clergé contribua plus que personne à cette décadence de l'épopée. Moins ignorant que le reste du peuple, il était aussi moins naïf. Élevé au bruit des discussions scolastiques, nourri dans les pieuses abstractions du dogme, il substitua facilement la métaphysique à la poésie, la science à l'émotion. Nous avons déjà vu maître Wace, *clerc de Caen*, *clerc lisant*, comme il s'appelle lui-même, et prêtre au diocèse de Coutances, changer dès le XIIe siècle l'épopée en histoire, rimer le *Brut d'Angleterre* et le *Roman du Rou*. Avant lui, Geoffroi Gaimar avait traité le même sujet. Ces trouvères ne

1. J. J. Ampère, *Histoire de la formation de la langue française*, préface.

t guère que des traducteurs, des compilateurs de chro-
nes latines et galloises. Vers la même époque l'histoire
urelle commence à usurper les honneurs de la rime.
lippe de Than, neveu d'un chapelain de Caen, écrivit en
s un traité sur les animaux, sous le titre de *Bestiarius*,
un traité de chronologie pratique qu'il intitule *Liber de
aturis*. L'auteur y traite des jours de la semaine, des
is solaires et lunaires, des phases de la lune, des éclipses,
signes du zodiaque. Il cite souvent Pline, Ovide, Ma-
be, saint Augustin. Ce serait un poëme didactique, si ce
tait plutôt encore un almanach rimé. Guillaume, *un clerc
fut Normand*, et l'un des trouvères du cycle d'Arthur,
concurrence à Philippe de Than, par son *Bestiaire divin*
il écrivit sous Philippe Auguste. Son livre n'a de *divin*
e le titre. Bientôt vinrent les poëmes moraux : le chanoine
glais Simon du Fresne rédigea un poëme français sur
constance de la Fortune. C'est une traduction libre du
re de la *Consolation*, de Boèce. Pierre d'Abernon traduisit
ssi en vers le *Secreta secretorum*, qu'on attribuait à
istote. Ce sont des leçons de politique et de morale que le
agirite était censé adresser à Alexandre, et qu'il termine,
ns le poëme français, par une démonstration de la néces-
té de la foi en Jésus-Christ pour obtenir le bonheur éternel.
nfin arrivent les poëmes sur la chasse, sur la pêche, comme
temps d'Oppien, comme à la décadence de la poésie
recque; et, ce qui n'est point grec, mais normand, une
raduction en vers des *Institutes* de Justinien, à l'usage des
coliers de Caen qui n'entendaient pas bien le latin :

> Et quand aux écoles viendront,
> Du latin que ils n'entendront,
> S'iront au français conseiller.

Nous voilà bien loin de l'épopée, bien loin de la glorieuse
défaite de *Ronchevals* et de la fontaine enchantée de *Messire
Yoain*. Les degrés de la décadence ont été nombreux, quel-
ques-uns même offraient encore de nobles inspirations poé-
tiques. Nous avons vu l'influence ecclésiastique se mani-
fester déjà dans les romans de saint Graal, et purifier le
cycle d'Arthur en le refroidissant. Sous la même influence,

des clercs ou même des jongleurs pénitents font en ve des vies de saints, de pieuses légendes, comme le vieu Corneille traduisait l'*Imitation*. L'un d'eux, Denis Pyram nous rend compte lui-même avec naïveté des motifs de s conversion.

J'ai moult usé, comme péchère,
Ma vie en trop folle manière;
Et bien trop j'ai usé ma vie
Et en péché et en folie;
Quand cour hantai et les courtois,
Si, fesais-je des sirvantois,
Chansonnettes, rimes, saluts,
Entre les drues et les drus (les amants et les amantes).
Ce me fit faire l'ennemy (le diable),
Si, me tient ord et mal bailly (souillé et en mauvais état
Les jours jolis de ma jeunesse
S'en vont, j'arrive à la vieillesse,
Il est bien temps que me repente.

Et le voilà qui, pour faire pénitence, nous raconte la vi et les miracles de saint Edmond, roi d'Angleterre.

Un autre nous fait voyager, avec saint *Brandan*, au pa radis terrestre. C'est une espèce d'Odyssée pieuse, semé d'aventures, de prodiges, de monstres marins et volants L'idée en est poétique, et plusieurs détails répondent asse bien à l'idée. Le pieux trouvère a eu de plus le mérite, très rare à l'époque où il vivait, de renfermer tout cela dans un poëme de huit cent trente-quatre vers. D'autres mieux inspirés encore nous conduisent au purgatoire avec saint *Patrick*, ou à l'enfer avec saint *Pol*, et nous font pressentir, à travers leurs informes ébauches, la grande et sublime épopée de Dante.

Jamais la poésie ne rencontra un sujet plus heureux, plus élevé, plus pur que le culte de la vierge mère, que cet idéal qui réunit les traits les plus divers et les plus divins de la femme. Cette touchante croyance n'avait pas peu contribué sans doute à répandre quelque chose de religieux sur la poésie chevaleresque. A son tour, le culte de Marie emprunta à cette poésie moderne quelque chose de son exaltation passionnée. La mère du Christ devint Notre-Dame, *la dame universelle*, comme dit une vieille légende. Dieu changea

le sexe pour ainsi dire; la Vierge fut le Dieu du moyen âge. Elle envahit presque tous les temples et tous les autels. Mais cette pure et céleste poésie se renferma dans la liturgie, dans les hymnes, ou ne se répandit que dans de courtes légendes et de pieux fabliaux. Elle ne pouvait fournir matière à l'épopée : les clercs qui voulurent l'étendre en un long récit n'eurent point la fraîcheur et la fécondité d'imagination nécessaires à cette tâche, ils retombèrent dans le sermon, dans la froide allégorie. L'un d'entre eux, Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln, a bien le courage de substituer à la charmante peinture de la Vierge l'image glaciale du *Chastel d'amour*, habité par toutes les vertus, rempli de toutes les grâces; c'est dans l'enceinte des ses murs symboliques qu'il fait naître le Messie.

La passion de l'allégorie devenait au XIIIe siècle une véritable fureur. La poésie l'avait empruntée à l'Église; l'Église la reprit à la poésie. Un autre évêque, qui fut depuis cardinal, Étienne de Langton, commença un jour son sermon par ces vers qui en sont le texte :

Belle Aliz matin leva,
Son corps vêtit et para,
En un verger elle entra,
Cinq fleurettes y trouva
Un chapelet fait en a
De roses fleuries.
Pour Dieu ! sortez vous de là,
Vous qui n'aimez mie.

Et, reprenant chaque vers, le prélat en fit une application mystique à la vierge Marie. C'est ainsi que les plus suaves inspirations tarissaient sous la sèche main des élèves de la scolastique. La muse du moyen âge avait vieilli; quand elle ne raillait pas, elle prêchait. Alexandre, évêque de Lincoln, donne pour sujet de poëme au trouvère Guillaume Herman les trois mots suivants : *fumée*, *pluie* et *femme;* prétendant, d'une manière peu galante, *que ces trois choses chassent un homme de la maison*. Le dévot poëte, déjà auteur de la *Vie de Tobie* et des *Joies de Notre-Dame*, veut absolument faire encore de cette matière une œuvre ascétique. Pour lui la fumée, c'est l'orgueil; la pluie, c'est la convoitise; la femme,

c'est la luxure; et tout cela nous chasse de la maison, qui est le ciel. Ainsi, par un singulier changement de rôles, qui peint assez bien le moyen âge, l'évêque avait fait une satire, le poëte fit un sermon.

Roman de la Rose.

Tous les caractères, je dirai même toutes les qualités de cette décadence, se retrouvent au plus haut degré dans un poëme célèbre, qui ferme avec éclat la carrière de l'épopée au moyen âge : je veux parler du *Roman de la Rose*[1]. C'est une longue, savante et ennuyeuse allégorie de plus de vingt-deux mille vers, encadrée dans un songe, où il s'agit de savoir si le héros parviendra à cueillir une rose qu'il a entrevue dans un verger, et que défendent vingt abstractions personnifiées, telles que *Danger*, *Male-Bouche* (médisance), *Félonie*, *Bassesse*, *Haine*, *Avarice*. Le héros du poëme a pour auxiliaires *Bel-Accueil* et *Doux-Regard*. *Dame-Oiseuse* (l'oisiveté) le conduit au château de *Déduit* (plaisir), où il trouve l'*Amour* avec tout son cortége, *Joliveté*, *Courtoisie*, *Franchise*, *Jeunesse*. Il est facile de pressentir combien est froide et inanimée cette mythologie symbolique. La moindre aventure d'un être vivant et réel excite plus d'intérêt que le jeu fantastique de tous ces vains brouillards.

Deux poëtes ont travaillé à cette œuvre : deux époques différentes y ont tracé leur image. Le premier des deux auteurs, Guillaume de Lorris, vivait du temps de saint Louis, vers le milieu du XIIIe siècle. Il mourut vers 1260, quand naissait son continuateur, Jehan de Meung, surnommé Clopinel ou le boiteux. Celui-ci vécut jusque vers l'an 1320 : il était donc contemporain de Dante, qui, lui aussi, emprunte pour son poëme la forme d'une vision.

Guillaume avait intention de composer un Art d'aimer. Pour les détails, souvent il imite, il traduit même Ovide; pour la forme générale, il s'inspire de la poésie des Provençaux, dont nous aurons bientôt lieu de parler. C'est un trouvère d'un esprit délicat et doux, plus ingénieux que savant,

1. La meilleure édition est celle de Méon, 4 volumes in-8, 1813.

ıs naïf que hardi. Jehan de Meung accepte le frêle cadre son prédécesseur et y entasse pêle-mêle tout ce que l'éru-ion a de confus, la satire de cynique. Jehan est un clerc re penseur, fort lettré et fort audacieux, qui entremêle ses ıgues dissertations morales ou immorales, d'invectives rdies contre les grands, les moines et le clergé; qui ra-nte la mort de Virginie, les aventures d'Agrippine, de iron, d'Hécube et de Crésus; qui cite Socrate, Héraclite, ogène. Ses personnages privilégiés sont la Philosophie, la olastique, l'Alchimie; c'est encore dame *Nature*, qui se nfesse à *Genius*, son chapelain, et révèle dans cette con-ssion, du reste peu édifiante, tout ce que Jehan pouvait voir de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle. Cet ıvrage est une encyclopédie fort peu méthodique.

Un esprit prosaïque anime cette double composition. Dans uillaume il y a absence de poésie : elle est remplacée quel-ıefois par l'esprit et la grâce; il prodigue la description, ıtte ressource des décadences, où les poëtes s'amusent à ıalyser, comme pour se dispenser d'imaginer. Dans Jehan, y a négation de poésie : on rencontre à chaque pas l'ironie la science. Il bat en brèche toutes les admirations du ıoyen âge. Les poëmes chevaleresques avaient exalté la oblesse : Jehan méprise les nobles :

> Car leur corps ne vaut une pomme
> Plus que le corps d'un charretier,
> Ou d'un clerc ou d'un écuyer.

l est difficile d'arracher plus rudement au pouvoir son au-éole poétique que dans les vers suivants, où l'auteur prétend n indiquer l'origine :

> Un grand vilain d'entre eux élurent,
> Le plus osseux de quant qu'ils furent,
> Le plus corsu, et le greigneur (le plus grand),
> Et le firent prince et seigneur.

L'épopée chevaleresque avait défié les femmes, Jehan n'a jamais plus de verve pue quand il en médit. La femme em-prisonnée dans le mariage, c'est l'oiseau mis en cage et qui brûle de s'échapper.

Le oisillon du vert bocage
Quand il est pris et mis en cage,
Nourri moult attentivement
Dedans, délicieusement;
Il chante, tant comme il est vis (vivant),
De cœur gai, ce vous est avis.
Si, (pourtant) désire-il les bois ramés,
Qu'il a naturellement aimés.
Toujours y pense et s'étudie
A recouvrer sa franche vie,
Et va par sa prison cherchant,
A grande angoisse pourchassant
Une fenêtre, une ouverture,
Pour revoler à la verdure,

La poésie sérieuse du moyen âge révérait le clergé et la religion : Clopinel est un frondeur des plus hardis; il a créé le personnage de *Faux-Semblant*, un des ancêtres de *Tartufe*.

« Tu sembles être un saint hermite.
— C'est vrai, mais je suis hypocrite.
— Tu t'en vas prêchant l'abstinence.
— Oui, oui, mais je remplis ma panse
De bons morceaux et de bons vins,
Tel comme il affert (appartient) à devins (gens d'église)
— Tu vas prêchant la pauvreté.
— Oui, mais je suis riche à planté (abondamment),
Mais quoique pauvre je me feigne,
Nul pauvre approcher je ne daigne.
Quand je vois tout nus ces truands,
Trembler sur ces fumiers puants
De froid, de faim, crier et braire,
Ne m'entremets de leur affaire.
S'ils sont à l'Hôtel-Dieu portés,
Jà ne sont par moi confortés,
Car d'une aumône toute seule
Ne me rempliraient-ils la gueule :
Ils n'ont pas vaillant un sèche;
Que donra qui son couteau lèche? »

Nous sommes maintenant en pleine satire. Le plan, le style, rien n'appartient plus à l'épopée. Ce noble et poétique récit a fondu peu à peu sous nos mains.

Mais dans la civilisation comme dans la nature, la mort n'est qu'une transformation. Sous les débris de la société féodale, nous voyons déjà germer la Renaissance. L'éru-

ion, qui fait aujourd'hui le ridicule de ce poëme, en fit ors le succès. Le XIVe siècle, grandi à l'ombre du moyen e, sentait le besoin d'un plus vaste horizon : un vague stinct le poussait vers les trésors du monde antique. erson, l'adversaire le plus ardent et le plus consciencieux *Roman de la Rose*, Gerson, qui écrivait un traité spécial ur en condamner l'auteur, rend hommage à son érudition telle qu'il n'est personne qui puisse lui être comparé dans langue française, » et, tout en combattant ce poëme, il en bit l'influence, et lui emprunte sa forme allégorique pour réfuter.

Nous entrons ici dans une nouvelle période de la pensée oderne. L'esprit français, tel que le reflétaient les épopées e Charlemagne, d'Arthur et d'Alexandre, avait quelque ose d'européen, comme la féodalité, comme l'Église. Aussi es œuvres ont-elles été adoptées, traduites, refaites par toute Europe. Au XIVe siècle, nous voyons dans le *Roman de la ose* le même esprit se resserrer sur lui-même, se dessiner ans des limites plus étroites et plus caractéristiques; il devient raisonneur et ingénieux, c'est-à-dire éminemment rançais. Mais tout en prenant une direction particulière, il ne renonce pas pour cela à donner l'impulsion aux nations qui l'environnent; de toutes les qualités de l'intelligence, il choisit pour sa part celle qui a la plus grande généralité, le bon sens. L'esprit de la France sera, comme sa langue, entendu par tout le monde.

Fabliaux.

Alors même que les longues épopées chevaleresques brillaient de tout leur éclat, un autre genre de récits courts, familiers, souvent badins et moqueurs, partageaient avec elles la faveur publique. Le fabliau était à la chanson de Geste ce que la comédie ou le vaudeville sont à la tragédie. Il racontait une anecdote, un fait amusant, un bon mot; il s'occupait beaucoup des femmes et de leurs maris, assez des prêtres et des moines, et ne respectait guère plus la décence que la gravité. Son petit vers de huit syllabes s'en allait sautillant à travers toutes les témérités du sujet, frappant au

hasard ce qu'il trouvait sur sa route, et provoquant ainsi de bons et francs éclats de rire. Aucun genre de composition ne montre avec plus d'avantage le talent de nos trouvères. L'art de conter y est poussé bien plus loin que dans les grandes épopées. Le fabliau étant beaucoup plus court, se laisse saisir et embrasser facilement par le poëte. Toutes ses parties se coordonnent suivant une juste proportion ; toutes vont droit et rapidement au but. L'esprit national, plus sensé qu'enthousiaste, plus railleur que poétique, se trouve à son aise et comme chez lui dans ces contes familiers. Il y déploie déjà ses qualités les plus excellentes.

Le fabliau, si français par son caractère et par la perfection de sa forme, avait pourtant les origines les plus lointaines. Un grand nombre de sujets traités par nos vieux poëtes se retrouvent chez les Arabes, les Persans, jusqu'dans l'Inde et dans la Chine. Ces contes, naïfs et moqueurs, ressemblent à une rieuse troupe de bohémiens venus on ne sait d'où, peut-être du fond de l'Orient, qui parcourent l'Europe en chantant et se multiplient au hasard sur la route. Nous citerons un seul exemple de cette destinée voyageuse du fabliau. Un Indien, nommé Sindbad, qui vivait environ un siècle avant l'ère chrétienne, écrivit un recueil de contes intitulé le *Livre des sept conseillers, du précepteur et de la mère du roi;* c'est un ouvrage dans le genre des *Mille et une Nuits*, un enchaînement d'historiettes mises dans la bouche, tantôt de la femme du roi, qui veut perdre un jeune prince, tantôt des sept conseillers ou sages qui veulent le sauver. L'original indien a été successivement traduit en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque et en grec. Au XIIe siècle, un moine français le mit en latin, sous le titre bizarre de *Dolopathos* ou *Roman des sept sages*. Nos trouvères le découpèrent en fabliaux versifiés, un clerc le traduisit en prose. Il passa ensuite en allemand, en italien, en espagnol. Les *novellieri* italiens, Boccace entre autres, en tirèrent plusieurs contes et en imitèrent le cadre; enfin Molière y prit *George Dandin*[1].

1. M. Ampère a fait, dans son cours de 1839, au Collége de France, une savante et curieuse étude sur les origines de nos fabliaux. On en trouve l'a-

Nulle part le fabliau ne fut ni mieux redit ni mieux écouté en France. Il trouvait un égal accueil dans les châteaux dans les chaumières.

> Les rois, les princes, les courteurs (courtisans),
> Comtes, barons et vavasseurs
> Aiment contes, chansons et fables
> Et bons dits qui sont délitables;
> Car ils ôtent le noir penser ;
> Deuil et ennui font oublier[1].

son côté, le commun populaire goûtait ces récits humbles malins comme lui, où il retrouvait sa vie de chaque jour, vices et les travers de ses maîtres comme de ses égaux. ivent au foyer des compères de la nouvelle commune, ve- it s'asseoir quelque bon vieux jongleur. Là, tandis que se squaient les *hanaps* remplis de vin de Brie, il répétait d'un t narquois quelques-uns de ces jolis contes qu'il contait bien. Il disait *du prud'homme qui rescolt son compère de yer*, ou *du vilain qui gagna paradis en plaidant*, parfois core du chevalier vantard et poltron, vaincu sans combat r la lance d'une femme, ou *du provoire* (prêtre) gourmand i *mangea des mûres* et resta pendu au mûrier. Pour peu e le vin fût passable, le fabliau devenait plus méchant. étaient les représailles du bon sens contre le pouvoir : c'é- it la satire populaire. La chanson a toujours été en France contre-poids naturel du despotisme : le moyen âge déjà ait une aristocratie tempérée par des fabliaux. On com- end sans peine que de pareils récits soient pour nous au- urd'hui du plus haut intérêt. Ce sont de précieux tableaux e mœurs qui nous font connaître la vie journalière et bour- eoise du moyen âge, comme les poëmes chevaleresques ous en révèlent le côté héroïque.

Le trouvère Rutebeuf.

Quoique les fabliaux soient essentiellement une œuvre nonyme que personne n'a inventée et que tout le monde

alyse dans le *Journal général de l'Instruction publique*. On peut consulter ussi Barbazan et Méon, préface du *Recueil de Fabliaux*, et les notes des *Fabliaux* de Legrand d'Aussy.

1. Denis Pyram, jongleur anglo-normand.

répète, nous connaissons les noms d'un grand nombre trouvères qui les ont versifiés. L'un des plus hardis et plus habiles, celui dont la vie et la personne peuvent servir de type, et nous en représenter beaucoup d'au est Rutebeuf, contemporain de saint Louis. Vilain d'ori clerc par le savoir, laïque par l'habit, quand il en avait pauvre existence vagabonde pour qui la société n'avait encore de place, c'est au roi, c'est au seigneur qu'il mande le pain de chaque jour; mais le roi, mais les gr ont bien autre chose en tête que le pauvre Rutebeuf, et, vit de leurs générosités, il est exposé à mourir de leur o Le pis est qu'il ne mourra pas seul; le pauvre poëte a e tort de croire encore qu'il était homme, et a fait l'im dence d'avoir une femme, des enfants. Il est *sans cotte, vivres, sans lit, toussant de froid, bâillant de faim.* Il n si pauvre que lui *de Paris à Senlis; depuis la ruine de T on n'en a pas vu de si complète* que la sienne. Pour comb de malheur, il perd l'œil droit, *son bon œil!* Le propriétai réclame les termes échus, misère toute moderne pour poésie; et la nourrice du petit enfançon veut de l'arge sans quoi elle le renverra braire à la chambrette paterne Peut-être Rutebeuf charge-t-il un peu la peinture de sa pa vreté, moins pour la rendre touchante que pour lui donn une nuance comique. Car s'il veut obtenir quelque chose ses riches protecteurs, il s'agit moins de les attendrir que les amuser.

Au milieu de sa détresse sa verve ne l'abandonne pas. trouve des traits sanglants contre les prélats, les *papelar* et les *béguins*. Il sait que le roi les protége : n'importe. aime mieux perdre la protection du roi qu'une malice :

Chanoines séculiers mènent très-bonne vie :
Il y en a de tels qui ont grand seigneurie,
Qui font peu pour ami et assez pour amie.
Les blanches et les grises et les noires nonnains
Vont souvent pèlerines aux saintes et aux saints :
Si Dieu leur en sait gré, je n'en suis pas certain :
S'elles étoient bien sages, elles allassent moins.

Puis il vous contera de mordants fabliaux comme le *Testa ment de l'âne*, qui, grâce à un legs prudent, va reposer e

sainte avec l'approbation de monseigneur l'évêque, *Moine sacristain*, qui s'enfuit avec la femme d'un alier et dont la réputation est sauvée grâce à l'inter-on de madame la sainte Vierge, ou d'autres moins ants encore dont nous ne pouvons même donner ici e. Il faut bien se garder toutefois de faire de Rutebeuf ses compères, Guérin, Baudoin, Jean de Condé, Jean oves et autres, des ennemis systématiques de la reli-ou même du clergé. Une partie de leurs œuvres sont poésies dévotes; leurs bons mots contre les *provoires* ont pas l'indice d'une conjuration contre l'Église; ce t que gaieté d'esprit, verve de bon sens, qui frappe as non comme injuste, mais comme bouffon. Ils jetaient atire à pleines mains sur la grande route : par malheur, lergé passait.

Le roman du Renard.

es fabliaux sont au moyen âge la forme la plus fréquente la satire, mais ils ne sont pas tous satiriques. Ce sont nt tout des contes amusants, quelquefois touchants, sou-it même dévots. La satire n'avait pas alors de forme stincte et propre à elle seule, comme du temps d'Horace de Juvénal. Elle se montrait partout et ne s'enfermait lle part. Sirventois, fabliaux, chansons de geste, sermons, rémonies religieuses, architecture même, tout lui était bon. u milieu des hymnes sacrées se mêlaient des chants pro-nes, d'indécentes parodies. Sur ces hardis et sublimes difices, qui semblent porter jusqu'au ciel l'hommage de la rière, la satire avait réservé sa place; on y voit avec éton-nement mille sculptures bizarres, des moines qui se livrent à tous les vices, des prêtres à tête de renard placés dans des chaires et environnés d'un auditoire de poules et d'oisons. Vis-à-vis la chaire de la cathédrale de Strasbourg, un des chapiteaux de la nef représentait un âne disant la messe, d'autres animaux la servaient. Les *francs-maçons* étaient poëtes aussi, et poëtes satiriques. L'architecture fut au moyen âge le plus vivant de tous les arts : c'est elle qui manifesta les premiers symptômes de l'esprit d'indépendance.

La poésie ne fit probablement que la suivre, lorsque l'épopée burlesque du *Renard*[1], ce long fabliau ou cet apologue sans fin que redisent incessamment pe deux siècles toutes les nations de l'Europe, elle éveilla ainsi dire de leurs corniches de pierre, tous ces ani allégoriques et les fit vivre ensemble dans mille plais aventures. Le renard, le loup, le lion, l'âne y devinren vivante image, une satire complète et piquante de tou société humaine et surtout des nobles et du clergé. branches du *Renard* se multiplièrent à l'infini. Au v roman de *Goupil le Renard* (vulpes, Reginard) déjà c posé en 1236, se joignirent le *Couronnement du Renar Renard le nouvel*, et *Renard contrefait*, puis *Renard le tourné*. La collection complète formerait plus de quatre-v mille vers. Une pareille célébrité permet de considére ouvrage comme l'expression d'un sentiment public, et pelle toute l'attention de la critique.

La tendance générale de ce poëme, c'est la négation l'esprit chevaleresque, principe vital du moyen âge : c' la ruse triomphant partout du droit et de la force. Et qu' ne s'attende pas à voir cette ruse, ou honnie, ou moqu Non : les exploits de *Renard* provoquent partout un so rire d'approbation. On admire la fécondité de son génie; suit avec intérêt les aventures scabreuses de ce truand ma geur de poules; on le voit traverser toute la société féodal sans jeter sur elle ni ridicule ni malédiction; il se conten de la confisquer à son profit. Justice seigneuriale, combat en champ clos, siéges de châteaux forts, batailles, hom mages liges, monastères, pèlerinages, tout passe sous no yeux sans autre dérision que le travestissement des person nages et l'éternel succès des intrigues de Renard, tour à tou jongleur, pèlerin, mire (médecin), chevalier, empereur, toujours fripon. Il vieillit paisible et honoré dans son châ teau de Maupertuis : sa mort même est une ruse.

Ainsi se manifestait, même dans la période la plus floris sante du moyen âge, le principe de négation qui devait l

1. *Roman du Renard*, par Méon, 1826, 4 vol. in-8. Il faut y joindre l'in dispensable *Supplément* de M. Chabaille, 1835, 1 vol. in-8.

truire. Chaque époque porte dans ses flancs une force dis-
vante. C'est là, comme dit Schelling, « la véritable Né-
sis, l'invisible puissance ennemie du présent, en tant
il s'oppose à la naissance de l'avenir[1].

CHAPITRE XII.

POÉSIE LYRIQUE DU MIDI, TROUBADOURS.

CONSTANCES QUI FAVORISÈRENT LA POÉSIE PROVENÇALE. — CARACTÈRE
E LA POÉSIE DES TROUBADOURS. — ARNAUD DE MARVEIL; BERTRAN
E BORN. — COURS D'AMOUR; TENSONS; ODES GUERRIÈRES. — CAUSES
E DÉCADENCE DE LA POÉSIE PROVENÇALE.

Circonstances qui favorisèrent la poésie provençale.

Les chants épiques de la langue d'*oil* ont déroulé devant
us la peinture idéale de la féodalité, vaste tableau d'his-
ire où la vie du moyen âge s'est développée tout entière. Il
t une autre classe de poëmes qui nous la révèlent sous un
int de vue différent. Les chants lyriques des trouba-
ours et des trouvères font poser individuellement sous nos
eux ces figures de barons et de chevaliers que groupait la
hanson de geste. Nous les voyons se détacher du mouve-
ent général de l'histoire, du tumulte de la mêlée pour
enir un à un nous raconter leurs amours, leurs bonheurs,
eurs tristesses, leurs rivalités. Ce sont des tableaux de genre,
u même, si l'on veut, des portraits, mais des portraits qui
nt si bien le costume et la physionomie de l'époque, qu'ils
orment le complément indispensable des grandes toiles, et
eur donnent la vérité et la vie. A dire vrai, la *chanson*, le
ers, le *sirvente* ne sont plus des peintures, c'est la nature
même qui s'est venue poser sur ces feuilles légères avec ses

1. Nous avons traité avec plus de développement, dans la *Revue des Deux Mondes* (1er juin 1846), le sujet que nous ne faisons qu'effleurer ici, la *Satire au moyen âge*.

contours les plus délicats, ses linéaments les plus fugitifs, c'est un rayon des anciens jours qui s'est arrêté au passage dans des vitraux gothiques ; c'est une voix pleine de fraîcheur que l'écho de la poésie a prolongée jusqu'à nous.

Ce fut d'abord et surtout dans le midi de la France que s'éveilla l'inspiration lyrique. Heureuse fleur du climat, elle y naquit pour ainsi dire sans culture : sous un ciel plus clément, sous des gouvernements moins barbares, les hommes se laissèrent aller plus tôt aux douces séductions de la vie. Là, toutes les femmes étaient aimées, tous les chevaliers étaient poëtes. Les plus nobles seigneurs, les plus fiers châtelains de la Provence ou du Languedoc, les comtes de Toulouse, les ducs d'Aquitaine, les dauphins de Vienne et d'Auvergne, les princes d'Orange, les comtes de Foix composaient et chantaient des vers. Souvent aussi un page de leur cour, quelquefois même le fils d'un de leurs serfs, s'il possédait de l'esprit et de la tournure, avait la parole après son noble maître ; il chantait, lui aussi, la seule chose presque qu'on pût chanter alors, les doux soucis d'aimer; il fallait bien pour cela que quelque noble dame daignât lui servir d'inspiration : la châtelaine se dévouait quelquefois, et ces douces contrées préludaient à d'autres progrès par l'égalité devant la poésie et l'amour.

Nous avons vu plus haut la Provence se détacher de la France du nord et former d'abord un État indépendant sous Bozon Ier et ses successeurs, puis se partager, à l'extinction des héritiers mâles de cette famille, en deux provinces, dont l'une échut au comte de Toulouse, l'autre s'unit aux possessions du comte de Barcelone. Heureuse et tranquille sous ses obscurs et paternels souverains, la Provence vit augmenter sa population et ses richesses : les mœurs s'adoucirent, la langue se polit et devint un instrument harmonieux sous la main de ces premiers poëtes.

La fusion d'une partie de la Provence avec la Catalogne, sous la domination de Raymond-Béranger, en 1092, donna un nouveau mouvement à l'esprit méridional. Les deux peuples parlaient à peu près la même langue : l'esprit de l'un, la richesse de l'autre firent naître une élégance de

ırs inconnue encore dans les autres contrées. La cour comtes de Barcelone devint célèbre par son goût et sa nificence. Déjà, quelques années plus tôt, la France ıit mise en contact avec l'héroïque Espagne, lorsque Alnse VI, roi de Castille, secondé par le Cid, Rodrigue de ır, avait convié à sa glorieuse expédition contre les Mauun grand nombre de chevaliers français, provençaux et ons. C'était un premier élan de la noblesse chrétienne, première croisade, quatorze ans avant celle de Jérusa- Ces guerriers réunis, de tant de pays divers, dans une ıe armée, sentirent s'éveiller dans leur âme les sentits de l'honneur et d'une noble émulation.

n même temps le souffle poétique de la civilisatiou arabe, arfum de l'Orient, adouci sur les voluptueux rivages de dalousie, parmi les orangers de l'Alhambra, pénétrait à peu dans l'Europe chrétienne. Les magnificences de hitecture mauresque, la splendeur des cours de Grenade e Cordoue, la richesse des émirs, l'exubérante imaginades conteurs et des poëtes orientaux durent produire émotion profonde sur les chevaliers de la France. La rre rapproche les hommes, et leur apprend à se contre, c'est-à-dire à ne se plus haïr. Les *chevaliers arabes*, ıt l'expression des chroniques, visitèrent les cours des nces chrétiens d'Espagne. Maures et chrétiens apprirent fois réciproquement la langue de leurs ennemis. Leurs tes chantaient des vers dans les deux idiomes et sur les mes airs[1]. Ainsi, la poésie orientale s'infiltrait peu à peu ns les langues du midi, et leur imposait, à l'aide du chant, n-seulement ses inspirations, mais son harmonie et ses mes rhythmiques.

Caractère de la poésie des troubadours.

La poésie provençale fut presque toute lyrique. Le génie ile et impatient des troubadours, la vie de plaisirs et d'a-

1. Mariana rapporte que, dans le XIe siècle, au siége de Calcanassor, un vre pêcheur chantait alternativement, en arabe et en langue vulgaire, une plainte sur le sort de cette malheureuse ville. Le même air s'appliquait ur à tour aux paroles étrangères et nationales. Villemain, *Tableau de la tterature au moyen âge*, t. I, p. 131.

gitation que menaient la plus grande partie de ces gracieux poëtes, ne leur permettaient guère les longs récits de l'épopée. Leur auditoire lui-même n'avait besoin que d'embellir la vie réelle, et non d'y suppléer par des fictions : il eût volontiers à ses chanteurs :

Laissez les longs *exploits* et les vastes pensées.

Aussi, à l'exception d'un petit nombre d'œuvres épiques que Fauriel et Raynouard nous ont fait connaître[1], les seuls monuments de la muse méridionale sont-ils des effusions suaves du sentiment ou de l'esprit; ils ressemblent moins à des compositions littéraires qu'au bruit mélodieux de cette vie d'amour et de plaisir, qui passait joyeuse et élégante entre les tournois des châteaux et l'éternelle fête d'un riche climat. Pour produire de pareilles œuvres, il n'était pas nécessaire d'être un grand clerc et de savoir lire : il suffisait d'avoir un cœur capable d'aimer. Les paroles de ce poétique idiome venaient se ranger d'elles-mêmes en vers harmonieux. Les auditeurs n'étaient pas difficiles pour le choix des pensées. Dans ces vers comme dans la nature, l'amour et la beauté se répétaient sans craindre la monotonie. Une idée gracieuse était toujours bien venue, fût-elle une redite. Les dames cueillaient un éloge sur la lèvre du troubadour, comme elles cueillaient une fleur dans leurs gazons, sans s'inquiéter de savoir si toutes les prairies n'en offraient pas de semblables, et si tous les printemps n'en avaient pas prodigué d'aussi belles.

Un des principaux mérites de ces chansons charmantes est entièrement perdu pour quiconque ne peut les lire facilement dans leur langue originale; je veux parler de leur savante harmonie, des combinaisons très-multiples, très-compliquées de ces strophes, des coupes savantes, des cadences symétriques, des retours prévus et longtemps espérés d'une rime sonore. Le rhythme provençal, sous la main des troubadours, se plie et se replie avec une coquetterie pleine de

1. *Gérard de Rousillon*, *Geoffroy et Brunissende*, la *Chronique des Albigeois*, le *Roman de Flamenca*, le *Roman de Fierabras*. Voyez Fauriel, *Épopée chevaleresque au moyen âge*; et Raynouard, *Lexique roman*, t. I.

e, comme un ruban aux couleurs éclatantes qui flotte, happe et revient dans un nœud artistement formé.

e serait une erreur de ne chercher que la pensée dans la ie lyrique. Le sentiment en est l'âme, et souvent il s'exne par l'harmonie des mots bien plus que par leur sens. le est une musique qui traduit directement les impres-ıs par des sons. Souvent même, en l'absence du senti-ıt et de la pensée, la mélodie du langage flatte l'oreille et ce l'esprit dans une vague émotion. L'harmonie des vers lresse aux puissances les plus intimes, les plus mysté-ıses de notre âme, et son empire est d'autant plus incon-able qu'on ne saurait le discuter. Or, la poésie des trou-lours est là presque tout entière. On a pu s'imaginer on traduisait les lyriques grecs et latins : sous le rhythme avait une pensée assez riche encore pour laisser quel-ı chose dans la main de l'interprète; mais quand, pas-ıt à la poésie des troubours, on a essayé de jeter au uset ces bulles légères et brillantes qui étaient toutes en faces, et voilaient un gaz insaisissable des plus riches ances de l'arc-en-ciel, on s'est étonné de ne plus rien uver alors qu'on avait tout détruit.

« J'avoue, dit Raynouard, que j'ai essayé vainement d'en rir une traduction : le sentiment, la grâce ne se traduint pas. Ce sont des fleurs délicates dont il faut respirer le rfum sur la plante. »

« Pour jouir, dit Schlegel, de ces chants qui ont charmé nt d'illustres souverains, tant de preux chevaliers, tant de ames célèbres par leur beauté, il faut écouter les troubaours eux-mêmes et s'efforcer d'entendre leur langage. Vous e voulez pas vous donner cette peine? Eh bien! vous êtes ondamné à lire les traductions de l'abbé Millot. »

Nous allons condamner le lecteur à lire les nôtres; heuteux quand nous pourrons en dérober quelques-unes à la plume des habiles critiques qui nous ont précédés en traitant le même sujet.

La plupart de ces chants, le lecteur le sait déjà, ont pour objet l'amour. C'est la matière qui souffre le moins de citations. Rien de plus fade, pour les personnes désintéressées

dans la question, que des soupirs et des compliments. L vers d'amour semblent exiger la même discrétion que sentiment qui les inspire. Choisissons donc parmi toutes pièces quelques-unes de celles qui joignent au mérite com mun à toutes, l'avantage d'offrir des traits de mœurs d'esprit qui les distinguent à nos yeux.

Arnaud de Marveil ; Bertran de Born.

Arnaud de Marveil, pauvre serf, qui devint un hab troubadour et s'attacha à la cour du vicomte de Béziers, s tait épris de la comtesse Adélaïde, fille de Raimond comte de Toulouse. En chantant, sous un nom supposé, dame qu'il aimait, il en trace ainsi l'ingénieux portrait :

Tout la peint à mes yeux ; la fraîcheur de l'aurore,
Les fleurs dont la prairie au printemps se colore,
Retraçant à mes sens ses agréments divers,
M'excitent à chanter sa beauté dans mes vers.
Je puis, grâce aux flatteurs dont notre siècle abonde,
L'appeler sans péril *la plus belle du monde*.
Si l'on n'offrait ce titre à qui ne peut charmer,
Le donner à ma dame eût été la nommer.

Un autre troubadour célèbre, dont M. Villemain a racon d'une manière intéressante la vie aventureuse et la turbu lente humeur, Bertran de Born, l'infatigable batailleur, q excita les deux fils du roi d'Angleterre, Henri II, à se rév ter contre leur père, qui perdit deux fois son château, que Dante rencontre dans son enfer portant lui-même à la main sa tête ensanglantée, qui semble menacer et maudire encore [1], donne quelquefois un singulier relief à ses chan d'amour par un mélange heureux de sentiments guerriers et d'images empruntées à la vie féodale. Témoin la pièce suivante, où il se justifie, de la manière du monde la plus originale, du soupçon d'infidélité :

Je sais le mal qu'en leurs propos menteurs,
Ont dit de moi vos perfides flatteurs.
Dame, pour Dieu ! ne les en croyez mie.
N'éloignez pas votre tant loyal cœur

1. *Inferno*, canto XXVIII.

De votre bon, fidèle serviteur,
Et de Bertran soyez toujours l'amie.

Au premier jet perdant mon épervier,
Je veux le voir fuir devant le gibier;
Que sur mon poing un faucon me le plume,
Si seul pour moi votre parler n'est doux,
Si mon bonheur est ailleurs qu'avec vous,
Si loin de vous douceur n'est amertume.

Qu'ayant au col mon écu suspendu,
Par un grand vent je trotte morfondu,
Qu'un dur galop me broie ainsi que l'orge;
Qu'ivre et maussade un sot palefrenier
Casse la bride ou lâche l'étrier,
Si vos flatteurs n'ont menti par la gorge.

Quand je m'approche à table pour jouer,
Que je ne puisse y changer un denier,
Que par une autre elle soit retenue,
Que tous les dés me soient dés malheureux,
Si d'autre femme oncques fus amoureux;
Si, fors la vôtre, une amour m'est connue.

Que je vous laisse aux bras d'un étranger,
Pauvre benêt, sans savoir me venger;
Qu'un vent heureux à ma nef se refuse,
Qu'en cour du roi me batte le portier,
Que du combat je parte le premier,
S'il n'a menti le lâche qui m'accuse.

Cours d'amour; tensons; odes guerrières.

La forme la plus piquante dans laquelle les Provençaux composèrent la chanson d'amour, ce fut le *tenson*, ou le *jeu parti*, dialogue entre deux troubadours, espèce de tournoi poétique auquel ils se provoquaient en présence des dames et des chevaliers. « Les *tensons*, dit Jean Nostradamus, le biographe naïf des troubadours, le père du fameux astrologue, estoyent disputes d'amours qui se faisoyent entre les chevaliers et dames poëtes entreparlans ensemble de quelque belle et subtile question d'amours, et où ils n'en pouvoyent occorder, ils les envoyoyent pour en avoir la deffinition aux dames illustres présidentes, qui tenoyent cour d'amour ouverte et plénière à Signe et à Pierrefitte, ou à Romanin ou à autres, et là dessus en faisoyent arrêts qu'on nommoit *lous arrests d'amours*. »

L'existence de ces curieux tribunaux a été mise hors de doute par les recherches du savant Raynouard. Il en a reconnu des traces incontestables depuis la première moitié du XIIe siècle jusqu'après le XIVe. Maître André, chapelain de la cour de France, qui vivait vers l'an 1170, en parle, dans un traité écrit en latin, comme d'une institution déjà fort ancienne et en fait remonter l'origine à l'un des chevaliers d'Arthur. Les dames avaient, comme il est juste, la haute main dans ces galantes cours. Ce sont elles qui président, elles qui écoutent les plaideurs. Les arrêts sont rendus en leur nom : *De dominarum judicio*, dit le grave chapelain André. Il cite même, en fidèle historien, les noms maintenant obscurs des plus illustres conseillers. Dans une autre liste donnée par Nostradamus, espèce d'almanach royal du palais d'amour, nous remarquons, comme faisant partie d'une cour d'Avignon, Laure de Sade et sa tante madame Phanette, lesquelles « romançoyent toutes deux promptement en toute sorte de rhythme provençale. Phanette, comme très-excellente en la poésie, avoit une fureur ou inspiration divine, laquelle fureur estoit estimée un vrai don de Dieu. Elles deffinissoyent aussi les questions d'amours. » Quant à Laure, elle fit un ouvrage plus beau que tous ceux de sa tante : elle inspira Pétrarque.

Ce n'était pas seulement dans la Provence que fonctionnaient ces gracieuses cours; André cite celles que présidaient les comtesses de Champagne et de Flandre, aussi bien que les cours où siégeaient la reine Éléonore de Guienne et la vicomtesse Ermengarde de Narbonne. Les dames juges étaient quelquefois fort nombreuses. Il y en avait dix à la cour de Signe, ainsi qu'à Pierrefitte, douze à Romanin, quatorze à Avignon, et jusqu'à soixante à la cour de Champagne. Elles se faisaient assister par des chevaliers experts, espèces de jurisconsultes ès galanterie, amoureux émérites, qui n'avaient probablement que voix consultative. Souvent ils servaient d'arbitres, quand les parties ne jugeaient pas à propos de provoquer une décision juridique. Étaient-elles mécontentes de l'arbitrage ou même du jugement, il y avait droit d'appel. Nous voyons dans une circonstance la cour

Romanin juger en cassation. Celle d'Avignon jouissait s ce rapport d'une grande célébrité. C'est là que se trouint « tous les poëtes, gentilshommes et gentilsfemmes du s, pour ouïr les deffinitions des questions et tensons d'airs qui y estoyent proposées. »

les tribunaux, forts du respect avec lequel on accueillait s décisions, s'arrogeaient quelquefois le pouvoir législF : « La cour des dames, assemblée en Gascoigne, a étadu consentement *de toute la cour*, cette *constitution perielle.* »

l existait pourtant un code antérieur et supérieur à tous s arrêts. Son origine était aussi curieuse que son dispo-. Accepté par une espèce d'assemblée constituante, il it été rédigé par une main mystérieuse. Un chevalier ert l'avait trouvé écrit et suspendu par une chaîne d'or à la che d'un faucon, dans le palais du roi Arthur. Nous en ns encore une partie. « Le mariage, disait entre autres ses le législateur, n'est pas une excuse légitime contre nour. — Personne ne peut avoir à la fois deux attachents. — Qui ne sait céler ne peut aimer. — L'amour ne it rien refuser à l'amour. — Le véritable amant est touirs timide. »

Ce texte peut faire préjuger la nature des débats. Nous us bornerons è en citer un seul exemple. Deux troubaurs plaidèrent contradictoirement cette question : L'amour ut-il exister entre légitimes époux? Nous frémissons d'ajour que la réponse de la cour fut négative. C'est à la comtesse Champagne qu'incombe la responsabilité de cette opinion. Nous transcrivons ici un tenson où l'on verra aux prises ux poëtes provençaux fort célèbres de leur temps, Sordel Bertran d'Alamanon [1].

SORDEL. « S'il vous fallait perdre la joie des dames, reoncer aux amies que vous avez jamais eues, que vous aurez mais, ou sacrifier à la dame que vous aimez le mieux honneur que vous avez acquis ou que vous acquerrez par chevalerie, lequel des deux choisiriez-vous?

1. Nous empruntons ici la traduction de Sismondi.

Bertran. « Les dames que j'aimais m'ont si longtemps refusé, j'ai reçu d'elles si peu de bien, que je ne puis les comparer à la chevalerie. Que votre part soit la folie d'amour dont la jouissance est si vaine. Courez après ces plaisirs qui perdent leur prix dès qu'on les obtient; mais, dans la carrière des armes, je vois toujours devant moi de nouvelles conquêtes à faire, une nouvelle gloire à acquérir.

Sordel. « Où donc est la gloire sans amour? Comment abandonner la joie et la galanterie pour les blessures et les combats? La soif, la faim, l'ardeur du soleil ou les rigueurs du froid sont-elles préférables à l'amour? Ah! c'est volontiers que je vous cède ces avantages pour le bonheur souverain qui m'attend auprès de ma belle.

Bertran. « Quoi donc! oserez-vous paraître devant votre amie, si vous n'osez prendre les armes pour combattre? il n'y a point de vrai plaisir sans la vaillance; c'est elle qui élève aux plus grands honneurs, mais les folles joies de l'amour entraînent l'avilissement et la chute de ceux qu'elles séduisent.

Sordel. « Pourvu que je sois brave aux yeux de celle que j'aime, peu m'importe d'être méprisé des autres : que je tienne d'elle tout mon bonheur, je ne veux point d'autre félicité. Allez, renversez les châteaux et les murailles, moi je recevrai de mon amie un doux baiser. Vous gagnerez l'estime des grands seigneurs français; mais combien j'ai prise davantage ses innocentes faveurs que les plus beaux coups de lance!

Bertran. « Mais, Sordel, aimer sans valeur, c'est tromper celle qu'on aime. Je ne voudrais pas de l'amour de celle que je sers, si je ne méritais pas son estime : un bien si mal acquis ferait mon malheur. Gardez donc les tromperies d'amour, et laissez-moi l'honneur des armes, puisque vous êtes assez insensé pour mettre en balance un bonheur faux avec une joie légitime. »

Sordel, qui, dans un jeu d'esprit ingénieux, se fait ici le champion du parti le moins honorable, est le même troubadour dont Dante a éternisé la mémoire dans une magnifique image. Le poëte florentin le trouve à l'entrée du purgatoire

pénétré de respect pour sa noble fierté, il le compare à lion qui repose calme dans sa force [1]. C'est que Sordel vait trouver quelquefois de mâles et belliqueux accents. nous reste de lui un éloge funèbre du chevalier aragonais acas. C'est pour notre poëte l'occasion d'un chant guer-r et politique, d'une verve étincelante, d'une extrême ertume. Cette citation va nous initier à un genre nouveau ité par les troubadours.

« Je veux, en ce rapide chant, d'un cœur triste et marri, aindre le seigneur Blacas, et j'en ai bien raison, car en lui i perdu un seigneur et un bon ami, et les plus nobles rtus sont éteintes avec lui. Le dommage est si grand que n'ai pas soupçon qu'il se répare jamais, à moins qu'on ne i tire le cœur et qu'on ne le fasse manger à ces barons qui vent sans cœur, et alors ils en auront beaucoup.

« Que d'abord l'empereur de Rome mange de ce cœur; il a grand besoin, s'il veut conquérir par force les Milanais ui maintenant le tiennent conquis lui-même, et il vit éshérité malgré ses Allemands.

« Qu'après lui mange de ce cœur le roi des Français, et retrouvera la Castille qu'il a perdue par niaiserie; mais il pense à sa mère il n'en mangera pas; car il paraît bien, ar sa conduite, qu'il ne fait rien qui lui déplaise.

« Je veux que le roi anglais mange aussi beaucoup de ce œur, et il deviendra vaillant et bon, et il recouvrera la terre ue le roi de France lui a ravie, parce qu'il le sait faible et âche [2]. »

Tous les princes, tous les seigneurs de l'Europe ont ainsi uccessivement leur part à cette sauvage invitation et à cette anglante invective. La satire s'y mêle continuellement à inspiration guerrière. C'est le caractère du poëme qu'on ppelait le *sirvente* [3].

1. *Purgatorio*, canto VI.

« Ella non ci diceva alcuna cosa :
Ma lasciava ne gir, solo guardando
A guisa di leon, quando si posa. »

2. Traduction de M. Villemain, *Littérature au moyen âge*, t. I, p. 194.

3. « Poemata in quibus *servientium*, seu militum facta et *servitia* referuntur. » Du Cange, au mot *Sirventois*.

Les troubadours célèbrent rarement la guerre. La v réelle en était trop pleine pour que la poésie aimât à s'y a rêter. Toutefois, quand l'occasion les y porte, ils savent chanter comme la faire. On sent, au ton de leurs sirvente que les troubadours étaient presque tous des chevalier Voici une ode véritable composée par un poëte que no connaissons déjà, le belliqueux Bertran de Born.

Bien me sourit le doux printemps,
Qui fait venir fleurs et feuillage;
Et bien me plaît lorsque j'entends
Des oiseaux le gentil ramage.
Mais j'aime mieux quand sur le pré
Je vois l'étendard arboré,
Flottant comme un signal de guerre;
Quand j'entends par monts et par vaux
Courir chevaliers et chevaux,
Et sous leurs pas frémir la terre.

Et bien me plaît quand les coureurs
Font fuir au loin et gens et bêtes;
Bien me plaît quand nos batailleurs
Rugissent, ce sont là mes fêtes!
Quand je vois castels assiégés,
Soldats, sur les fossés rangés,
Ébranlant fortes palissades;
Et murs effondrés et croulants,
Créneaux, mâchicoulis roulants
A vos pieds, braves camarades!

Aussi me plaît le bon seigneur
Qui le premier marche à la guerre,
A cheval, armé, sans frayeur :
On prend cœur rien qu'à le voir faire.
Et quand il entre dans le champ
Chacun rivalise en marchant,
Chacun l'accompagne où qu'il aille.
Car nul n'est réputé bien né
S'il n'a reçu, s'il n'a donné
Maint noble coup dans la bataille.

Je vois lance et glaive éclatés
Sur l'écu qui se fausse et tremble :
Aigrettes, casques emportés,
Les vassaux férir tous ensemble,
Les chevaux des morts, des blessés,
Dans la plaine au hasard lancés.
Allons! que de sang on s'enivre!

Coupez-moi des têtes, des bras,
Compagnons! point d'autre embarras.
Vaincus, mieux vaut mourir que vivre!

Je vous le dis; manger, dormir,
N'ont pas pour moi saveur si douce,
Que quand il m'est donné d'ouïr :
« Courons, amis, à la rescousse! »
D'entendre parmi les halliers
Hennir chevaux sans cavaliers,
Et gens crier : « A l'aide! à l'aide! »
De voir les petits et les grands
Dans les fossés rouler mourants.
A ce plaisir tout plaisir cède.

Causes de décadence de la poésie provençale.

Ce morceau, dans l'original, nous paraît digne de Tyrtée d'Eschyle. Images, mouvement, inspiration, harmonie, n n'y manque de ce qui constitue la grande poésie. Il eût pas fallu beaucoup de pièces du même mérite pour ire vivre à jamais la lyre et la langue des troubadours. alheureusement elles sont trop rares dans leurs œuvres. La use provençale s'endormit sur les fleurs de son heureux imat; elle s'enivra de sa douce harmonie; elle se fit des luptés faciles et énervantes, comme ces parfums au milieu esquels se berce la somnolence des Orientaux. Elle dédaigna op la mâle et austère pensée, cette base solide de toute ésie durable. Les plus grands événements retentirent en ain à ses oreilles : ce réveil du monde au XIIe siècle, ce ouvement général de l'esprit, ces lointaines et merveiluses expéditions qui mirent face à face deux mondes, eux religions, tout cela fut peu compris par elle, elle parla uelque peu de croisade, mais sans beaucoup de foi et de assion; elle alla même parfois visiter la Palestine, mais là ncore elle ne rêvait que ses fades amours, et s'empressait le revenir soupirer aux pieds des dames de France. L'un de es poëtes s'embarque un jour, il court à la terre sainte, une vive impatience le presse : sans doute il brûle d'aller se prosterner au *grand tombeau du Christ*. Il n'en est rien : ce troubadour, Geoffroy Rudel, s'en va, épris d'une étrange passion pour la comtesse de Tripoli, qu'il n'a jamais vue,

lui offrir son cœur et mourir en arrivant sous ses b yeux.

Telle est, ce nous semble, la vraie cause de la rapide cadence de la poésie provençale, l'absence de toute in ration profonde. Elle ne fut qu'un jeu d'esprit charmant prit rien au sérieux, pas même l'amour. Car l'amour mê mais l'amour véritable, aurait suffi pour la sauver : tén la gloire de Pétrarque. L'enthousiasme religieux, que n vaient pas connu les peuples de la langue d'oc, se retou contre eux. Un fanatisme affreux vint se ruer sur cette b lante et frêle civilisation du midi. La guerre civile la p meurtrière, la persécution la plus implacable désolèrent riantes et heureuses contrées. Les troubadours, qui n'avaie vécu qu'à l'ombre des châteaux, ne trouvèrent plus d'asil leur voix s'éteignit peu à peu, comme le doux ramage d oiseaux à l'approche d'un rigoureux hiver.

Le fanatisme ne fit probablement qu'accélérer l'œuvre d la nature. La poésie française ne devait pas demeurer ent les mains frivoles de ces poëtes du midi :

> Dans une longue enfance, ils l'auraient fait vieillir.

Au nord était toute la séve de la pensée ; au nord apparte naient les savantes écoles, les patientes études, et, jusqu dans les chansons légères, ce bon sens moins brillant, mai durable, qui a toujours un but, et sait y diriger tous se efforts.

CHAPITRE XIII.

CHANTS LYRIQUES DES TROUVÈRES.

CARACTÈRE DES CHANTS LYRIQUES AU NORD DE LA LOIRE. — IMITATIO DE LA POÉSIE PROVENÇALE ; THIBAUT IV ; CHARLES D'ORLÉANS.

Caractère des chants lyriques au nord de la Loire.

Cette destinée de la chanson française semblait présagée par les premiers noms que nous présente son histoire. Chose

ange! c'est dans la savante école de Paris, c'est dans le nt monastère de Clairvaux qu'il faut en chercher les plus ciens auteurs. Les deux plus grands hommes de la société ricale du XIIe siècle, ceux dont la lutte théologique a rem- la première partie du moyen âge, Abélard et saint Ber- rd, n'avaient pas dédaigné une occupation moins sévère. us n'avons sur le compte de saint Bernard qu'un seul noignage, encore est-ce celui d'un ennemi. « Tu as fait vent, lui écrivait Béranger, dans sa défense d'Abélard, s chansons bouffonnes et de petits vers galants[1]. » Les mpositions lyriques d'Abélard sont constatées d'une ma- ère plus explicite par son propre aveu et par celui de la nme qui en était l'objet. « Quand ma connaissance com- ença avec Héloïse, dit-il, j'étais d'une réputation brillante, ns la fleur de la jeunesse, d'une figure si agréable que je avais pas à craindre de refus. J'eus d'autant plus de faci- é à me faire aimer de la jeune Héloïse, qu'elle avait une ve passion pour les lettres, passion rare chez les femmes, qui l'a rendue célèbre. L'amour m'ayant embrasé le cœur, j'inventais encore quelques vers, ils ne parlaient plus de ilosophie, ils ne respiraient que l'amour. Plusieurs de s petites pièces sont encore chantées et répétées dans bien s pays, surtout par ceux qui aiment la vie que je menais ors. »

Nous n'avons plus aucun de ces poëmes, mais Héloïse se arge de les apprécier pour nous. On peut croire que jamais critique littéraire n'aura parlé avec plus d'âme. « Entre utes vos qualités, deux choses surtout me séduisirent, les râces de votre poésie et celles de votre chant. Toute autre mme en aurait été également charmée. Lorsque, pour ous délasser de vos travaux philosophiques, vous compo- iez en mètres ou en rimes des poésies d'amour, tout le nonde voulait les chanter à cause de la douceur extrême des aroles et de la musique. Les plus insensibles au charme le la mélodie ne pouvaient vous refuser leur admiration. Comme la plupart de vos vers chantaient nos amours, mon

1. « Cantiunculas mimicas et urbanos modulos factitasti. » *Opera Abelardi*, p. 203.

nom fut bientôt connu par le vôtre. Toutes les places publiques, toutes les maisons privées retentissaient de mon nom, les femmes enviaient mon bonheur. »

Il nous semble difficile après ces paroles de douter que parmi les chansons d'Abélard, quelques-unes au moins ne fussent en langue vulgaire. Nous savons qu'à la même époque les jongleurs chantaient dans la langue populaire leurs récits héroïques; et ces chants d'amour, ces chants rimés, que tout le monde répétait, dont retentissaient les places et les rues, qui excitaient la jalousie des femmes, auraient été des vers latins.

Dans les pays de la langue d'oil, le voisinage des chansons de Geste porta bonheur aux chants d'amour. Ils ne se bornèrent pas à exprimer, ils racontèrent. Toute une classe de poëmes, qu'on peut désigner avec M. Paulin Paris sous le titre de romances, furent de charmants récits d'aventures amoureuses et chevaleresques[1]. C'est l'épopée descendue des hautes régions de l'histoire, et conservant même encore quelquefois sa grave strophe d'alexandrins monorimes. A lire les vers suivants on croirait, n'était le refrain, avoir sous les yeux quelques fragments de la chanson épique des Loherains ou de Roland :

Riche fut le tournois dessous la tour ancienne :
Chacun par sa valeur veut qu'Idoine soit sienne;
Et la belle s'écrie : « A l'aide! comte Estienne! »
Il n'est point, devant lui, d'adversaire qui tienne :
Et cavale et coursier sans cavalier reviennent.
Hé Diex!
Qui d'amour sent dolour et peine
Bien doit avoir joie prochaine.

Moult le fit bien Estienne qui prouesse a et force,
Pour l'amour de pucelle s'évertue et s'efforce;
Les écus froisse et fend com s'ils fussent d'écorce
Il n'attaque baron qu'à terre il ne le porce (jette)
Hé Diex!
Oui d'amour sent dolour et peine
Bien doit avoir joie prochaine.

Au premier rang des romances, il faut placer celle

1. Un excellent choix des meilleures romances de la langue d'oil a été publié par M. Paulin Paris, sous le titre de *Romancero français*. 1 vol. in-12, 1833.

udefroy le Bastard[1], à qui appartiennent les couplets que is venons de citer. Ce poëte a presque toujours le talent faire de ses chansons un petit drame naïf, qui s'ouvre une gracieuse peinture. Il nous montre une noble daiselle, assise *dessous la verte olive* ou à demi couchée *sur rbe qui verdoie*, ou bien encore

> En un vergier, près d'une fontanelle
> Dont claire est l'onde et blanche la gravelle,
> Sied fille à roi, sa main à sa maixelle (joue, *maxilla*) :
> En sospirant, son doux ami rappelle.

e autre fois,

> Belle Doette, aux fenêtres séant,
> Lit en un livre; mais au cœur ne l'entend;
> De son ami Doon lui ressouviant.

La mise en scène de ces petits romans est peu variée, ais presque toujours agréable : à l'aurore des littératures diversité n'est pas encore un besoin. L'intrigue est sim- et attachante. Tantôt c'est une jeune fille qu'on veut ıtraindre de renoncer à son amour, et qui triomphe de sévérité de son père à force de constance; tantôt c'est chevalier qui obtient sa bien-aimée comme prix d'un ırnoi ; ailleurs c'est une amante délaissée qui par ses rmes ramène le chevalier infidèle; ou c'est une mère qui, ıchée des pleurs de sa fille, lui donne à époux celui l'elle aime. Tout cela est mené sans beaucoup d'art ni vraisemblance, mais avec un charme inexprimable de ıïveté et de passion. Comme dans toutes les poésies nais- ıntes, le récit est abandonné aux hasards de l'inspiration. oint de combinaisons habiles, point de proportion, point e perspective. Il arrive souvent que les accessoires sont dé- eloppés avec complaisance et l'objet principal effleuré rapi- ement. On sent avec bonheur dans ces poëmes le premier ssai d'une imagination inexpérimentée, le ravissement ıaïf d'une jeune poésie qui s'intéresse à tout ce qu'elle lécouvre.

Le comte Quesnes de Béthune a dans ses chansons un

1. Né à Arras vers la fin du XIIe siècle.

mérite d'un autre genre. La naïveté est remplacée, ou moins relevée chez lui par l'esprit, la finesse et quelque la verve poétique. Quesnes, l'un des ancêtres de Sully, é un noble et courageux baron. Il planta le premier l'étend des croisés sur les murailles de Constantinople, et qu il mourut, en 1224, un chroniqueur contemporain lui fi deux vers une magnifique oraison funèbre :

La terre fut pis en cet an :
Car le vieux Quesnes étoit mort.

Quesnes de Béthune chanta la croisade avec la même ver qu'il l'accomplit. Il fut inspiré par le double enthousias de la religion et de la chevalerie :

.... Et sachent bien les grands et les menours (petits, mi
Que là doit-on faire chevalerie,
Où l'on conquiert paradis et honour,
Et prix et los et l'amour de sa mie.
Dieu est assis (assiégé) dans son saint héritage :
Or on verra si ceux le secourront
Que par son sang il tira d'esclavage,
Quand il mourut en la croix que Turcs ont.
Sachez qu'ils sont honnis ceux qui n'iront,
S'ils n'ont poverte ou vieillesse ou malage (maladie).
Et ceux qui sains, jeunes et riches sont
Ne peuvent pas demeurer sans hontage.

Avec quelle indignation l'auteur maudit les égoïstes spéculaient sur les bénéfices de ces guerrières entrepri Ici la chanson s'élève jusqu'au ton de nos lyriques mode ou plutôt jusqu'à la majesté des prophètes :

. . . . . .
Ennemis de Dieu vous serez.
Et que pourront dire ses ennemis,
Là où les saints trembleront de doutance,
Devant celui pour qui rien n'est secret?
Dans ce grand jour quel sera votre arrêt,
Si sa pitié ne couvre sa puissance?

Imitation de la poésie provençale; Thibaut IV; Charl d'Orléans.

Quels que fussent l'intérêt, le mérite durable des cha sons de la langue d'oil, celles de la langue d'oc avai

elque chose de plus séduisant pour les contemporains. Un ome plus riche, une harmonie plus brillante, une abonnce inépuisable, une vogue incontestée dans les cours les ıs élégantes, auprès des plus nobles seigneurs, tout devait citer l'admiration des poëtes du nord et provoquer leur itation. Aussi l'imitation eut-elle lieu : les chants harmoeux de la Provence trouvèrent au nord de la Loire un écho 'aibli et plus sourd :

Au revenir que je fis de Provence,
S'émut mon cœur, un petit, de chanter;
Quand j'approchois de la terre de France,
Où celle maint (où demeure celle) que ne puis oublier.

C'est à Thibaut IV [1] qu'appartiennent ces jolis vers; est lui surtout qui naturalisa dans le nord les gracieuses mpositions des troubadours. Petit-fils d'un roi de Naırre, fils et successeur d'un comte de Champagne, élevé au idi, passant sa vie parmi les hommes du nord, il devint ı transition aimable de l'une à l'autre poésie : il imita les oubadours, mais en relevant leurs chansons par quelque eu du sel de nos trouvères. Comme ses maîtres, il chante s beaux yeux de sa dame et les blessures qu'ils ont faites son cœur, il se demande quand il les reverra, *ses nnemis qui l'ont si fort grevé*. Puis il ajoute trop ingéıieusement, que jamais homme ne fut au monde *qui imât tant ses ennemis*. Tantôt il prend à partie l'amour ui-même, il le gourmande et se plaint de ce qu'il lui a *mblé* son cœur; tantôt il chante pour se conforter. Il avoue alors que

Les douces doulors
Et les maux plaisants
Qui viennent d'amors
Sont dols et cuisants.

Il s'emporte contre sa dame avec une subtilité digne des romans dont parle Boileau, où *jusqu'à je vous hais, tout se dit tendrement :*

Amour ainsi a torné mon affaire
Qu'aimer ne l'ose et ne m'en peux retraire;

1. Né en 1201, mort en 1253. — Éditions : Lévêque de La Ravallière, 1742, 2 vol. in-12; Roquefort et Fr. Michel, 1829, in-8.

Ainsi le veut amour, ne sait comment,
Qu'un peu la hais trop amoureusement.

Enfin il a recours aux grands moyens des poëtes provençaux : il veut mourir, et cela bien sérieusement ; car il imitera le rossignol et périra à force d'aimer et de chanter :

Mourir me faut, amoureux en chantant.
En chantant veux ma douleur découvrir
Quand j'ai perdu ce que plus désiroie.
Las! je ne sais que puisse devenir;
Et ma mort est ce dont j'espère joie.
Il me faudra à tel doulor languir,
Quand je ne puis ni véoir ni ouïr
Le bel objet à qui je m'attendoie (m'attachois).

Au milieu de bien des fadeurs il y a déjà dans cette poésie du bel esprit, et par conséquent de l'esprit; il y a quelquefois aussi de la vérité, comme dans la passion de l'auteur. Il est aujourd'hui certain que Thibaut fut amoureux de la reine Blanche, mère de saint Louis[1]. Cette circonstance jette de l'intérêt sur quelques détails de ses chansons, en rendant ses allusions plus transparentes :

Celle que j'aime est de tel seignorie
Que sa beauté me fit outrequider;
Quand je la vois je ne sais que je die,
Si suis surpris que ne l'ose prier.

Dans la strophe suivante, Thibaut nous peint d'une manière amusante la gaucherie et l'embarras de ses propres aveux :

Il est d'aucuns qui me veulent blâmer,
Quand je ne dis à qui je suis ami,
Mais nul déjà ne saura mon penser,
Nul qui soit né, hors vous à qui le dis
Couardement, à pavour, à doutance :
Vous pûtes bien alors, à ma semblance,
Mon cœur savoir.
Dame, merci! donnez-moi l'espérance
De joie avoir.

Les vers qui suivent ne sont plus une fade répétition des

1. Voyez les preuves qu'en donne M. P. Paris, *Romancero français*, p. 175 et suivantes.

ansons provençales, on y trouve un mélange aimable d'esit et de sensibilité. C'est déjà quelque chose de Chaulieu :

Mes chants sont tout pleins d'ire et de doulour;
Et je ne sais si je chante ou je plour.

a vu sa maîtresse en songe et souhaite de prolonger son nheur :

Aucune fois je l'ai vue
En songe tout à loisir....
Lors je pleurois tendrement.
Oh! je voudrois en dormant
Écouler ainsi ma vie!

Moult me sus bien éprendre et allumer
A son accueil, à son naissant sourire.
Qui l'entendroit si doucement parler
Sans de son cœur penser être le sire?
Par Dieu! Amour, je puis bien vous le dire,
Il vous fait bon servir et honorer,
Mais aisément on peut s'y trop fier.

'our un disciple des troubadours, Thibaut secoue bien ruement la chaîne du lieu commun. Il condamne toutes ces lescriptions du printemps si chères à nos anciens poëtes :

Fleur ni feuille ne vaut rien en chantant,

lit-il. Il raille agréablement les exagérations qu'il avait mitées, ces éternelles menaces de mourir d'amour. Il laisse paraître à la dérobée ce certain bon sens champenois, qui tient si bien le milieu entre la naïveté et la malice :

Madame, je vous le demande,
Pensez-vous ne soit péché
D'occire son vrai amant?
Oïl voir; bien le sachiez.
S'il vous plaît, ne m'occiez;
Car, je vous le dis vraiment,
Quoique l'amour soit tourment,
Si vous m'aimez mieux vivant,
Je n'en serai point fâché.

Le roi de Navarre resta en effet vivant et bon vivant, gras et replet en réalité; malade d'amour seulement par métaphore. C'est ainsi qu'il se peint lui-même dans les *tensons*, où avec ses nobles mais joyeux compères, Philippe de Nan-

teuil, Guillaume de Viviers, Baudoin de Reims et autres il traite des problèmes d'une morale assez scabreuse. Puis tout à coup voilà Thibaut converti. Il déclame longuement contre la corruption du monde. Le diable, dit-il, a jeté quatre hameçons : luxure, convoitise, orgueil et félonie : et Dieu sait si le maraud a fait bonne pêche. Pour notre poëte, il ne veut plus d'autre dame que la vierge Marie. C'est elle qu'il chante désormais ! il paraphrase chacune des cinq lettres de son nom sacré, et y trouve des merveilles de mérites et de gloire. Enfin le roi de Navarre prêche en vers la croisade : il fait mieux, il y part, et revient mourir dans sa Champagne à l'âge de cinquante-deux ans. Est-ce une erreur du copiste dans le classement des pièces ? Je ne sais ; mais quelques vers d'amour placés après les chansons dévotes feraient craindre que le bon roi n'ait mordu encore par récidive au moins à l'un des quatre hameçons.

On est étonné des progrès que l'esprit français a déjà accomplis dans cet écrivain. Chez lui le bon sens n'est pas seulement naïf, il va quelquefois jusqu'à la délicatesse de la pensée; il s'élève jusqu'aux idées générales et les exprime avec une justesse surprenante. Les exemples de ces qualités sont rares encore, je l'avoue; en voici un qui en vaut bien quelques autres :

> Je ne dis pas que nul aime follement :
> Car le plus fol en fait mieux à priser....
> De bien aimer ne peut nul enseigner,
> Hormis le cœur, qui donne le talent.
> Qui plus aima de fin cœur, loyaument,
> Cil en sait plus.... et moins s'en sait aider.

Ces vers, écrits au XIIIe siècle, semblaient annoncer à l'avenir l'essor rapide de la poésie française : en les lisant on croit toucher déjà à Marot, à Régnier. Il n'en fut pourtant rien. Une force de résistance invincible arrêta deux siècles encore ce premier élan. Les malheurs de la France, l'invasion des Anglais, l'incapacité des gouvernements, semblent n'expliquer que trop bien ce temps d'arrêt dans l'évolution de la pensée. Toutefois il faut y joindre une autre cause plus intime et plus décisive encore. L'étude d'un aimable poëte

ui termine la période du moyen âge va nous la révéler. ous voulons parler de Charles d'Orléans [1].

Nous devrions d'abord faire mention de Froissart, comme iteur de ballades, de rondeaux, de virelais, s'il ne s'était it lui-même une meilleure part dans l'histoire littéraire, si nous n'avions à le retrouver au premier rang parmi s chroniqueurs. D'ailleurs il ne faut pas que le nom de roissart nous fasse illusion, et nous séduise au point de verser sur le poëte la reconnaissance que nous devons au irrateur. Froissart est un conteur charmant, même en irs; rien de plus spirituel que le *dit du florin*, conversa- on piquante entre l'auteur et une pièce de monnaie soli- ire, qui par hasard est restée dans sa bourse; rien de plus musant que le dialogue entre le cheval qui porte le poëte ans ses aventureuses excursions et le fidèle lévrier qui le uit; mais les chansons et poésies lyriques de cet écrivain ous semblent dépourvues de tout mérite : on y trouve ou vide parfait, ou la recherche la plus fatigante. Il n'est amais plus heureux que quand, à l'aide d'une longue allé- orie, intitulée l'*Horloge d'amour*, il compare pièce à pièce e cœur de l'homme à une pendule. Chaque passion corres- ond à une partie de la machine : le désir est le grand res- ort, la beauté sert de contre-poids, etc. Froissart n'a pas même le sentiment de l'harmonie : rien de plus mal phrasé que ses vers lyriques; il croit atteindre la perfection sous ce rapport en se créant de puériles difficultés, comme, par exemple, celle de commencer chaque vers par le mot final du vers précédent. Mais c'est assez de critiques : réservons au charmant chroniqueur toute la gloire qui lui appartient. Ses défauts, comme poëte lyrique, ne sont pour la plupart que ceux de son époque. Nous allons les étudier sous une forme plus agréable, dans les élégantes poésies du fils de Valentine de Milan.

1. Petit-fils de Charles V, et père de Louis XII; né en 1391, mort en 1465. On a de lui cent cinquante-deux ballades, sept complaintes, cent trente et une chansons et quatre cent deux rondels. — Éditions : Chalvet, à Grenoble, 1803; Guichard, à Paris, 1812, 1 vol. in-12; Aimé Champollion-Figeac, à Paris, 1842, 1 vol. in-12.

Ici ce n'est point le sentiment de la mélodie qui fait défaut. Jamais homme ne fut doué peut-être à un plus haut degré de l'instinct naturel du rhythme. L'harmonie des poëmes de Charles d'Orléans n'est pas seulement celle des mots, mais celle des proportions dans le développement de la pensée. Chacune de ses pièces est un tout, un ensemble, des plus frêles, sans doute, mais parfaitement organisé, qui s'épanouit régulièrement, gracieusement, autour d'une idée, d'un refrain, comme une plante autour de sa fibre centrale. On peut citer de lui, non plus seulement des vers isolés, des expressions heureuses, d'ingénieux couplets, comme dans les chansons de Thibaut, mais des pièces entières, qui forment une charmante unité. Pour la première fois, la poésie française atteint la beauté de la forme, et produit enfin une œuvre d'art. C'est qu'un premier rayon de la Renaissance dorait déjà de loin les sommités de la cour. L'influence de l'Italie y faisait germer un goût prématuré d'élégance et de grâce.

N'exagérons pas toutefois le mérite de Charles d'Orléans. Il n'est que le dernier et le plus parfait interprète de ce lyrisme du moyen âge, qui au XIVe siècle se mourait de maigreur et d'inanition. On peut dire de ses œuvres, avec le poëte latin, que l'art y surpasse de beaucoup la matière, *materiam superabat opus*. Il a peu d'inspiration, encore moins de pensée. Toute sa poésie n'est que l'écho harmonieux du *Roman de la Rose*. Il touche la lyre, comme Guillaume de Lorris avait traité l'épopée : l'un et l'autre chantent les mêmes héros; tous deux s'occupent beaucoup de Bel-Accueil, de Bon-Espoir, de Doux-Souvenir, personnages fort peu vivants, malgré tous leurs galants exploits; et si Charles met plus de grâce dans ses vers, il n'a guère plus de passion. Son cœur est un chastel qu'assiége *Faux-Dangier*, *Déplaisir* le guerroie, *Espérance* le soutient. Il envoie un message au manoir de *Joie*, pour le recommander à *Plaisir*. Il ne lui reste plus guère qu'à s'embarquer sur le fleuve du *Tendre*, en compagnie du sieur de Scudéri. Tout cela est pourtant moins froid dans Charles d'Orléans qu'on ne serait tenté de le croire. D'abord chaque pièce

très-courte : l'allégorie n'a pas le temps de produire s ses effets naturels : elle sourit sans ennuyer ; ensuite oëte s'attache lui-même de si bonne foi à son idée, lque mince qu'elle soit, que son intérêt a quelque chose sympathique. On sent qu'il s'affectionne à ce qu'il vous : il est amoureux de sa pensée, autant au moins que de dame.

Nous ne nous refuserons pas le plaisir de transcrire ici lques-unes de ces pièces charmantes, jolies bluettes, pèchent par excès d'élégance au sein d'un âge encore bare.

CHANSON.

Rafraîchissez le chastel de mon cœur
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance;
Car Faux-Dangier, avec son alliance,
L'a assiégé dans la tour de douleur.

Si ne voulez le siége sans longueur
Tantôt lever, ou rompre par puissance,
Rafraîchissez le chastel de mon cœur
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance.

Ne souffrez pas que Dangier soit seigneur
En conquêtant sous son obéissance
Ce que tenez en votre gouvernance.
Avancez-vous et gardez votre honneur;
Rafraîchissez le chastel de mon cœur.

BALLADE.

N'a pas longtemps qu'allai parler
A mon cœur tout secrètement,
Et lui conseillai de s'ôter
Hors de l'amoureux pensement;
Mais il me dit, bien hardiment :
« Ne m'en parlez plus, je vous prie;
J'aimerai toujours, si m'aid Dieu !
Car j'ai la plus belle choisie :
Ainsi m'ont rapporté mes yeux. »

Lors dit : « Veuillez me pardonner :
Car je vous jure par serment
Que conseil je vous crois donner,
A mon pouvoir, très-loyaument :
Voulez-vous sans allégement

En douleur finir votre vie?
— Nenni da! dit-il, j'aurai mieux :
Madame m'a fait chière lie (visage joyeux),
Ainsi m'ont rapporté mes yeux. »

« Croyez-vous savoir sans douter,
Par un seul regard seulement
Lui dis-je alors tout son penser?
Œil qui sourit quelquefois ment.
— Taisez-vous, me dit-il, vraiment :
Je ne croirai chose qu'on die;
Mais la servirai en tous lieux :
Car de tous biens est enrichie;
Ainsi m'ont rapporté mes yeux. »

Il était impossible d'engager avec plus d'esprit cette longue dispute des sens et de la raison, dont Boileau a ridiculisé les fastidieuses redites.

On pourrait extraire sans beaucoup de peine au moins vingt pièces aussi agréables. Néanmoins en lisant les œuvres de Charles d'Orléans, on est péniblement surpris de voir que l'assassinat de son père, la perte de la femme qu'il avait tant aimée, sa longue captivité, enfin le spectacle des malheurs de la France, n'aient pas arraché à ce poëte au moins un cri de passion profonde. Quoi! pas même la sanglante bataille d'Azincourt, où il fut fait prisonnier, où *périt la fleur* de la chevalerie française, pas même la reprise miraculeuse du royaume par la noble pucelle de Vaucouleurs, ne *purent* interrompre ses douces et monotones protestations d'amour. Charles, prince de France, eut de l'or pour les parents de Jeanne d'Arc; et, poëte, il n'eut pas un hymne pour sa mémoire! Nous pensons qu'il n'en faut pas accuser son cœur, mais sa poétique. Charles ne considérait pas la poésie comme l'expression simple et naïve des émotions de l'âme; elle était pour lui un amusement de l'imagination, une espèce de broderie savante qu'on faisait avec l'esprit. Peut-on penser que la tristesse de sa prison de Pomfret, *les chagrins* de l'éloignement, la joie de la délivrance, le bonheur de revoir le sol natal, n'aient pas chanté dans *le cœur du* prince une poésie cent fois plus touchante que les ingénieuses combinaisons de ses personnages allégoriques! Mais

te poésie était toute pour lui seul : il eût craint d'en pro-
ıer la pudeur, en l'exposant au grand jour : il n'en con-
ıssait pas le simple et pathétique langage : sa lyre ne ré-
ınait qu'à l'unisson de son esprit. Croirait-on que dans
e pièce où il prétend déplorer la mort de sa dame chérie,
l'unique objet de ses chants, il a le triste courage de
us dire qu'ayant joué aux échecs avec Faux-Dangier, en
ésence d'amour, Fortune s'est mise traitreusement du
rti de son adversaire et a pris soudainement *sa dame :*
e par conséquent il sera mat s'il ne fait une *dame* nou-
lle, attendu qu'il ne sait pas bien se garder des *tours* de
rtune ! Une fois il essaya de monter à des sujets sérieux.
composa un poëme intitulé : *Complainte de France.* Il est
fficile d'échouer plus complétement. Après la première
rophe où Charles s'exprime en chevalier, il ne parle plus
l'en froid prédicateur. Il révèle les causes des malheurs de
France, qu'il trouve dans l'*orgueil*, la *gloutonie*, la *pa-*
sse, la *convoitise* et la *luxure.* Il rassure sa patrie en lui
ıppelant que Dieu lui a donné l'oriflamme et la sainte am-
ıule, apportée par *ung coulomb, qui est plein de simplesse,*
u'enfin elle possède en plus grande quantité que le reste
e l'Europe', des reliques de saints. Il lui signale, comme
emède à ses maux, de *faire chanter et dire mainte messe.*

Cette pièce nous ramène à la cause de l'infériorité où
anguissait alors la poésie, et de son inaptitude aux sujets
raiment grands. Cette cause est la même qui enchaînait au
noyen âge tout élan de l'intelligence laïque. C'est l'habi-
ude, le préjugé, qui réservait à la société cléricale le
lomaine exclusif de la pensée sérieuse. La féodalité du
moyen âge et les princes du XIVe et du XVe siècle préten-
daient trancher toutes les questions par la force des armes.
Ils ne soupçonnaient pas d'autre puissance que celle du fer.
La parole et surtout la poésie n'étaient à leurs yeux qu'un jeu
brillant, complément nécessaire des festins et des tournois.
Quant aux affaires de l'âme, à celles qui concernaient le
dogme, la philosophie, la conscience, les passions profondes,
en un mot la vie morale tout entière, elles étaient enlevées
à l'examen du simple fidèle, et livrées entièrement au prêtre.

Le laïque n'avait pas besoin de penser : il lui suffisait de croire. L'Église pensait, discutait, décidait pour lui. L'intelligence séculière, affaiblie par cet état de perpétuelle minorité, retombait dans un vide profond, ou usait son activité sur les combinaisons les plus frivoles. Tresser des paroles, inventer des allégories, saisir et peindre des sentiments à fleur d'âme, telle fut la poésie des laïques les plus ingénieux, dès qu'elle cessa d'être inspirée par l'enthousiasme guerrier. Elle ne sut rien des éternelles destinées de l'homme, de ses aspirations les plus ardentes, de ses plus nobles émotions.

Ce n'est jamais impunément que l'homme abdique les plus saintes facultés de son âme. La poésie féodale commit elle-même cette mutilation impie : elle en fut punie par l'impuissance.

CHAPITRE XIV.

SOCIÉTÉ CLÉRICALE AU MOYEN AGE.

SUPÉRIORITÉ DE LA SOCIÉTÉ CLÉRICALE.—ABBAYES NORMANDES.—ÉCOLES DE PARIS ; UNIVERSITÉS. — ORDRES RELIGIEUX.

Supériorité de la société cléricale.

A côté de cette société mondaine et féodale, qui n'employait sa jeune langue qu'à des chants de guerre et d'amour et semblait croire que la parole n'est donnée à l'homme que pour charmer ses heures de loisir, il existait une autre société grave, sévère, composée des plus hautes intelligences, des esprits les plus actifs, les plus influents du moyen âge. Pour elle la parole était l'instrument du pouvoir : c'était elle qui formulait les dogmes, c'est-à-dire l'opinion publique, qui prêchait, qui confessait, qui dirigeait les âmes, c'est-à-dire gouvernait les nations. Elle n'avait point adopté les nouveaux idiomes de l'Europe, trop frêles encore pour

; fortes pensées; enracinée dans le passé, elle en parlait langue : elle gardait l'idiome impérissable de Rome, nme une garantie d'immortalité, ou par un vague instinct domination. Elle conservait pieusement la sainte tradi- n des lettres antiques, dépôt fatal qui devait un jour faire plosion dans ses mains.

La puissance du clergé au moyen âge était des plus légi- nes. Lui seul apportait quelque unité dans le chaos féodal : ité de foi, de mœurs, et jusqu'à un certain point de lan- ge. Considéré d'un point de vue purement profane, le lte catholique fut pour l'Europe ce que les jeux olympi- es avaient été pour la Grèce : les conciles furent ses as- mblées amphictyoniques. La papauté joua le rôle de l'hé- monie macédonienne : elle lança une seconde fois toute Europe contre l'Asie. Malgré ces analogies, une importante fférence éclata entre les deux époques : la fédération ca- olique repose, en principe du moins, sur une idée toute piritueile. L'Église n'est plus l'empire de la force : c'est association libre des intelligences. Fidèle à son programme, lle eût atteint du premier pas le but que nous poursuivons ncore, l'ordre par la liberté. Elle sut du moins y tendre quelquefois : tandis que le monde laïque était livré à tous es priviléges de la force, à tous les hasards de la naissance, 'Église seule admettait le principe de l'élection : l'évêque tait choisi par les prêtres, l'abbé par les moines, le pape par le collége des cardinaux. Quelquefois l'élection descen- lait du supérieur à l'inférieur ; mais qu'elle montât ou des- cendît, c'était toujours l'élection. L'Église chrétienne était la société la plus populaire, la plus accessible à tous les talents, à toutes les nobles ambitions. C'était là surtout le principe de sa force, la vraie cause de son incontestable supériorité.

Néanmoins cette société avait eu le tort de s'isoler trop complétement de la masse des fidèles. Les laïques assistaient, comme simples spectateurs, au gouvernement de l'Église. Les affaires et les discussions religieuses étaient le domaine privilégié des clercs : même au point de vue littéraire, il ré- sulta de ce divorce un grand mal pour les deux sociétés : l'une demeura plus ignorante, l'autre plus pédantesque. A celle-là

manqua l'instruction et l'élan de l'intelligence; à celle-ci le sens pratique et le mouvement de la vie. La séparation des deux sociétés était au XIIe siècle à peu près consommée. Sans Grégoire VII et le célibat des prêtres, le clergé serait devenu une caste.

Ce fut au moins une classe bien distincte, dont nous devons étudier séparément la physionomie, les travaux, l'influence.

Abbayes normandes.

Les temps carlovingiens avaient légué au moyen âge un grand nombre d'écoles épiscopales, dont les plus célèbres étaient celle de Tours, restaurée par Alcuin, celle de Reims qui partageait la splendeur du premier siége épiscopal de France, celles du Mans, d'Angers, de Liége. Le XIe siècle en vit naître ou refleurir un grand nombre; au pied de chaque cathédrale s'éleva un séminaire. C'est surtout au nord et au centre de la France qu'ils prennent un plus riche développement. Le midi, plus élégant, plus adonné au culte des arts, semble avoir déjà moins de cette patience laborieuse qu'exige l'érudition. Il a plus de cours d'amour que d'écoles célèbres, plus de troubabours que de théologiens.

La Normandie est le principal foyer de la science latine. Les enfants des pirates scandinaves qui un siècle auparavant portaient dans toute la Gaule franque la dévastation et l'effroi sont, dès le XIe siècle, les propagateurs les plus zélés de la civilisation. Ils ne savent plus la langue de leurs pères : ils ont oublié leur sanglante religion, et apportent au service du christianisme toute l'ardeur, toute l'énergie d'un jeune peuple. Guillaume le Conquérant, qui mérita le nom de *Grand Bâtisseur*, avait multiplié les écoles en multipliant les églises et les monastères. La Normandie comptait avec orgueil, outre les écoles de Rouen, celles de Caen, de Fontenelle, de Lisieux, de Fécamp, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Souvent c'était loin des villes, dans les solitudes profondes, au sein d'épaisses forêts que s'ouvrait l'asile de la prière et de l'étude. Dans une presqu'île de la Seine, en-

e de prairies, d'ombrage et de silence, s'élevait la use abbaye de Jumiége. L'abbaye du Bec, plus célèbre re, était située dans une vallée déserte de la Norman- On en voit aujourd'hui les restes : à quelque distance petite ville de Brionne, une tour s'élève parmi les ar- sur le bord d'un ruisseau : c'est là que vécurent, avant s promotions successives au siége épiscopal de Cantor- , l'Italien Lanfranc et le Piémontais Anselme, son dis- ; c'est de là que partit le signal du mouvement intellec- qui agita le XIIe siècle.

anfranc est purement théologien ; c'est l'adversaire de nger, dont le doute hardi devança Luther dans ses ques contre l'eucharistie. Anselme est déjà philosophe, s orthodoxe. Un de ses ouvrages, intitulé *Monologue*, pose un homme ignorant qui cherche la vérité par les les forces de la raison, fiction hardie pour le temps, dit Cousin, bien que ce ne fût qu'une fiction[1]. Cette audace xamen n'était pas chez saint Anselme un sentiment for- et fugitif, un éclair de liberté au milieu des saintes té- res de la foi. Il nous apprend lui-même que le *Monologue* st que le résumé de son enseignement. Les moines du e lui ont demandé de rédiger ce qu'il leur avait dit dans s entretiens familiers. Ils lui ont imposé cette condition : e rien ne fût établi par l'autorité de l'Écriture ; mais que ates les assertions fussent démontrées par la *nécessité de raison* et par *l'évidence* de la vérité. Ainsi pour la pre- ière fois dans les temps modernes la théologie parlait le ngage de la philosophie. Le *Monologue* d'Anselme était un ntécédent des *Méditations* de Descartes, avec lequel il a lusieurs idées communes. Un autre écrit du même saint résente un rapport non moins étrange avec ceux du père le la philosophie moderne. On y trouve le fameux argument ù de la seule idée de Dieu dérive la démonstration de son xistence. Le titre même de cet ouvrage d'Anselme en révèle déjà la tendance. Il est intitulé : la Foi cherchant à com- prendre, *Proslogium, seu fides quærens intellectum.*

1. *Histoire de la Philosophie au* XVIIIe *siècle*, IXe leçon.

Si la Normandie eut au moyen âge l'honneur de réveil la vie de l'intelligence, Paris en fut déjà le plus ardent foy C'est là qu'autour des maîtres les plus fameux accourai de toute l'Europe une foule de disciples; c'est là que livrèrent les grands tournois de la scolastique; que s'éla rèrent des doctrines qui agitaient l'opinion de toute la ch tienté, provoquaient des conciles, inquiétaient et réjoui saient tour à tour le pape sur son trône apostolique.

Écoles de Paris; Université.

A Paris comme partout, ce fut à l'ombre de l'église épi pale que naquit l'enseignement. Il se donnait d'abord da la maison de l'évêque, ou dans le cloître de la cathédral mais bientôt les chanoines, trouvant la science trop bruyan la reléguèrent sur le parvis Notre-Dame, entre le pal épiscopal et l'Hôtel-Dieu. Il y eut pourtant une excepti dans cet arrêt de bannissement : on garda dans l'intérieur cloître les jeunes étudiants attachés au service de l'égli on leur adjoignit les enfants de haute naissance, lesqu sans doute ne faisaient aucun bruit. Nous trouvons en autres privilégiés les deux fils de Louis le Gros, dont l'u fut roi de France sous le nom de Louis VII, l'autre devi archidiacre de la même église. Les races royales allaient dé chercher dans les écoles publiques la popularité non moi que l'instruction.

A côté de l'école épiscopale s'en formèrent bientôt d'autre qui jetèrent un plus vif éclat. Guillaume de Champeaux, l'u des plus célèbres docteurs du XIIe siècle, après avoir enseig dans le cloître, transporta sa chaire au prieuré de Sain Victor. C'était une simple chapelle, desservie par des ch noines réguliers, et qui, située hors de la ville, semblait offr à l'enseignement le calme et la solitude. Guillaume s'y re tira, mais la foule l'y suivit. La scolastique venait de passe la Seine; elle escalada bientôt la montagne Sainte-Geneviè En vain le chancelier de Notre-Dame, qui jusqu'alors av eu seul le droit d'accorder la *licence* ou permission d'e seigner, menaça-t-il la fugitive des foudres de l'excommun cation : elle s'obstina à ne point quitter le mont sacré; l

moines de Sainte-Geneviève lui vinrent en aide : ils prédirent, eux aussi, avoir le droit de conférer la *licence* dans endue de leur seigneurie. La victoire resta à la liberté nseignement, liberté du XIIe siècle, bien entendu, avec bon plaisir d'un chancelier pour garantie, et le bûcher ır restriction.

Le quartier latin se peupla aussitôt d'une foule d'écoliers de maîtres. Ce n'était pas encore l'Université, c'en étaient à les éléments, qui tendaient peu à peu à l'organisation. rre Abélard, dont nous parlerons tout à l'heure, fixa son le vers le sommet de la montagne. Non loin de lui enseait le docte Joscelin ; on y voyait aussi, on y entendait loin l'école d'Albéric de Reims, beau parleur, professeur illant quand il avait préparé sa leçon, mais facile à désarmer au choc d'une objection imprévue. Enfin Robert de lun, professeur émérite, qui fit le voyage de Bologne pour prendre le droit, oublia en Italie, dit un contemporain, ce 'il avait enseigné en France, et revint sur la montagne inte-Geneviève enseigner ce qu'il avait oublié. Cet inconnient n'empêcha pas qu'il n'obtînt une grande réputation, outent les bénédictins de l'*Histoire littéraire*. Sur la fin 1 XIIIe siècle, les professeurs devinrent encore plus nomreux ; les documents du temps nous en montrent jusqu'à ouze enseignant à la fois, et la liste sans doute est loin 'être complète.

C'est au commencement du XIIIe siècle que l'Université de aris apparaît d'une manière certaine, comme un corps dénitivement constitué. Tout y annonce une compagnie naisante : institution d'offices, priviléges de nouvelle concession, èglements qui supposent des usages non écrits. On sent ue c'est un édifice nouveau bâti sur un fondement ancien. e corps devint bientôt formidable par le nombre de ses uppôts, l'influence de ses doctrines et les distinctions qui ttendaient ou plutôt appelaient ses lauréats. Parmi les disciples du seul Abélard, on en compte un qui devint pape, vingt qui furent cardinaux, et plus de cinquante, évêques ou archevêques. Guillaume de Champeaux et Joscelin étaient appelés à un concile à titre de professeurs. Alexandre III

chargeait son légat en France de lui signaler tous les suje qui par leur science pouvaient devenir les ornements l'Église romaine, et ce légat lui désignait trois professeu des écoles de Paris. Innocent III, Robert de Courson, ce légat, Étienne Langton, cardinal et archevêque de Ca torbéry, étaient élèves de l'Université. Enfin voici un fa qui prouve mieux que tous les noms propres la haute estim qu'on attachait à ce titre. Le roi Jean sans Terre, contre gré duquel Étienne avait été nommé archevêque, repouss le nouvel élu, alléguant pour raison qu'il ne le connaiss pas. Le pape prétendit réfuter suffisamment ce prétexte, e soutenant qu'un homme né son sujet et docteur à l'Unive sité de Paris ne pouvait lui être inconnu.

Attirés par l'éclat et surtout par les bénéfices de la scienc une foule d'étudiants accouraient de toutes les provinces de tous les royaumes. Parmi les illustres étrangers qui firent disciples des écoles de Paris, nous nous bornerons nommer Jean de Salisbury, le plus bel esprit du XIIIe siècl qui nous a laissé un tableau intéressant de toute cette socié érudite et querelleuse[1], le moine Roger Bacon, dont le gén prophétisa les plus merveilleuses découvertes de notre in dustrie moderne, et Brunetto Latini, le maître du grand poè Dante, Brunetto qui fit à la langue française du XIIIe sièc l'insigne honneur de la préférer à l'idiome de son illustr disciple, et de s'en servir pour composer son *Trésor d sapience*, parce que, nous dit-il, *la parleure en est la plu délitable*. Peut-être Dante lui-même, qui dans son orageuse carrière vint deux fois visiter la France, alla-t-il s'asseoir parmi les écoliers de la rue du Fouare, pour entendre le professeur Sigier, dont il connaissait si bien les dangereuses hardiesses[2].

Réunie ainsi de toutes les contrées de l'Europe, la nation latine avait ses mœurs, son caractère, sa physionomie

1. Johannis Saresberiensis *Metalogicus*. — Ejusdem epistola LXII.
2. *Paradiso*, canto X :

Essa è la luce eterna di Sigieri
Che leggendo, nel vico degli Strami,
Sillogizzò invidiosi veri.

niversité peuplait tout un quartier de Paris, le tiers de la e. Chaque année, au mois de juin, lorsqu'elle se rendait à énédiction de la foire du Landit, la tête de la procession t déjà à Saint-Denis, tandis que le recteur, qui fermait la rche, n'avait pas encore franchi le seuil de Saint-Julien 'auvre; et quand votait cette république au suffrage unisel, on pouvait recueillir en faveur d'une question jusqu'à mille voix. Ses écoliers pauvres et turbulents pour la part, allaient quelquefois le jour mendier le pain qu'ils ngeaient ensuite sur le *fouare* qui leur servait de siége. ts du privilége par lequel Philippe Auguste les avait istraits à la juridiction civile, la nuit on les entendait ivent parcourir les carrefours de Paris, battant les bourois, enlevant leurs femmes; puis, si quelque prévôt se rmettait de châtier les plus batailleurs, l'Université susndait ses cours, et le prévôt faisait amende honorable.

Un contemporain, Jean d'Antville, nous fait dans son ème intitulé *Architrenius* ou *La grande lamentation*, un rtrait frappant de l'écolier au XIIIe siècle :

Sur son front se hérisse une ample chevelure
Dont le peigne a longtemps négligé la culture;
Jamais un doigt coquet, une attentive main
Aux cheveux égarés ne montrent le chemin.
Un soin plus important aiguillonne leur maître,
Il faut chasser la faim toujours prompte à renaître.
Le temps à son manteau suspend, d'un doigt railleur,
La frange qu'oublia l'aiguille du tailleur.

La cuisine de l'écolier ne vaut pas mieux que sa toilette :

Près du tison murmure un petit pot de terre
Où nagent des pois secs, un oignon solitaire,
Des fèves, un poireau, maigre espoir du dîner :
Ici cuire les mets, c'est les assaisonner;
Et quand l'esprit s'enivre aux sources d'Hippocrène,
La bouche ne connoît que les eaux de la Seine[1].

1. Voici l'original de quelques-uns des vers de Jean d'Antville.

Neglecto pectinis usu
Cæsaries surgit, digito non tersa colenti.

Après que l'écolier a *diminué* sa faim, il va maigrir sur un lit des plus durs, qui n'est guère plus haut que le sol; c'est là que gît souvent sans sommeil l'infatigable athlète de la logique, l'héritier d'Aristote. La lueur avare d'une lampe lui dessèche les yeux, tandis que

L'oreille sur sa main, le coude sur son livre,
A ces morts immortels tout entier il se livre.
Si quelque nœud tenace arrête son esprit,
Il fatigue du pied l'entrave qui le prit :
D'un feu sombre et brûlant son œil creux s'illumine,
Son menton incliné pèse sur sa poitrine.

On retrouve dans les vers originaux de Jean d'Antville quelque chose de cet enthousiasme fiévreux, de cette patieuse fureur dont il avait sans doute sous les yeux plus d'un exemple. Maint écolier vieillissait, non pas sur les bancs, mais sur la paille de l'école. Jean de Salisbury nous parle de quelques-uns de ses condisciples qu'après douze ans d'absence il retrouvait à son retour où il les avait laissés à son départ, toujours élèves de la dialectique, toujours poussant contre leurs adversaires l'arme bien connue du syllogisme, et combattant contre tout venant pour l'honneur de la logique.

Ordres religieux.

Les ordres religieux furent toujours les rivaux, souvent les ennemis et néanmoins les auxiliaires des universités, dans

Non coluisse comam studio delectat arantis
Pectinis, errantique viam monstrasse capillo.
....Major depellere pugna
Sollicitudo famem : longo defringitur ævo
Qua latitat vestis : ætatis fimbria longe
Est, non artificis.
. . . . . .
Admoto immurmurat igni
Urceolus, quo pisa natant, quo cœpe vagatur,
Quo faba, quo porrus capiti tormenta minantur.
Hic coxisse dapes est condidisse....
Quæ Thetyn ore bibit, animo bibit ebria Phœbum.
. . . . . .
Et libro et cubito dextræque innixus et auri
Quid nova, quid veterum peperit cautela revolvit.
....Si quid nodosius obstat
Ingeniumque tenet, pugnat conanime toto
Pectoris exertus, pronisque ignescit ocellis
Immergitque caput gremio.

re de la civilisation. Les anciens monastères avaient une salutaire réforme. Robert de Molène avait introduit règle sévère à Cîteaux; saint Norbert avait discipliné et arisé les chanoines. Cluny avait eu aussi sa réforme : Bernard avait fondé Clairvaux. Le XIIe siècle établit une de nouveaux monastères. Les chanoines réguliers, les treux, les Cisterciens, les Prémontrés couvrirent l'Eu- de leurs nombreux essaims. Le XIIIe siècle vit naître une e monacale d'un tout autre caractère. Avertie par de es bruits des périls qui menaçaient l'orthodoxie catho-, Rome, avec cette sagacité profonde qui la caractérise, gea la forme et l'emploi du monachisme. Elle ne se enta plus de moines cloîtrés et sédentaires qui tenaient quelque sorte garnison dans l'Europe; elle y lança, me une armée d'invasion, deux ordres nouveaux d'une tiale allure. Milice intrépide et docile, les Dominicains es Franciscains s'avancent prêts à tout, armés à la lé-, avec leur besace et leur froc, sans réserves, sans pro-ions, vivant comme les oiseaux du ciel : il faut les excom-nier pour leur faire accepter la propriété de leur nourriture. st vrai qu'ils payent d'un autre côté tribut à l'humanité : ils laissent aller sans scrupule à l'esprit de corps, cet égoïsme lectif. L'Université de Paris vit avec effroi s'avancer en n ordre ces nouveaux docteurs qui réclamaient le droit de nvahir; elle les repoussa longtemps; mais enfin de guerre sse, vaincue par leur sainte obstination et par les anathè-es du saint-siége, elle leur ouvrit à regret ses portes et ur décerna ses grades et ses honneurs.

Cependant les anciens monastères travaillaient à l'éduca-on de l'Europe d'une manière moins bruyante, mais non oins efficace. Les Cisterciens ne possédaient point d'écoles ubliques, mais ils avaient la chaire chrétienne, et la rem-lissaient avec une scrupuleuse orthodoxie. Un de leurs eligieux venait-il à y laisser échapper une erreur, aussitôt es chefs de l'ordre lui interdisaient la prédication; on lui ltait ses livres, ses tablettes, son papier; on lui défendait de jamais écrire. Dans l'intérieur du cloître on se livrait avec zèle à la transcription des livres. C'était aussi l'occupa-

tion spéciale dont les Chartreux entremêlaient leurs longues austérités. Les chanoines Prémontrés mettaient leur gloire à former de riches bibliothèques. Émon, un de leurs abbés, copia avec l'aide de son frère tous les auteurs de théologie, de scolastique et de droit qu'ils purent rencontrer dans le cours de leurs études. C'était une honte pour un couvent de n'avoir point de bibliothèque. Cette opinion s'était formulée en une espèce de proverbe, où une consonnance ingénieuse faisait ressortir l'analogie des idées : Monastère sans livres, place de guerre sans vivres, disait-on : *Claustrum sine armario, quasi castrum sine armamentario.*

Il nous reste à pénétrer dans l'enceinte des écoles, dans l'intérieur des monastères ; à examiner l'instruction qu'on y donnait, les travaux littéraires qui en sont sortis et les hommes distingués dont ces établissements ont légué les noms à l'histoire.

CHAPITRE XV.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ CLÉRICALE.

TRIVIUM; QUADRIVIUM; SCOLASTIQUE.—GRANDS DOCTEURS CATHOLIQUES. — L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Trivium; Quadrivium; Scolastique.]

Les rares débris de la science gréco-latine, recueillis après l'époque des invasions barbares, avaient été réunis en un double faisceau, et formaient un cours d'études où les arts libéraux étaient réduits à sept. Les trois premiers degrés de cette échelle de l'enseignement étaient la grammaire, la rhétorique et la dialectique, c'est ce qu'on appelait le *trivium*; les quatre échelons supérieurs contenaient, sous le nom de *quadrivium*, l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Cette classification rationnelle d'un savoir très-incomplet répondait assez bien à la division moderne des

es et des sciences. Le moyen âge ne l'avait pas inventée; ı trouve dans Philon, dans Tzetzès, qui l'avaient probaient reçue des pythagoriciens. Ce fut par Cassiodore et ianus Capella qu'elle s'introduisit dans les écoles de cident. Cet enseignement suffit abondamment aux ef- des écoles carlovingiennes; le moyen âge y apporta portantes modifications. La science chrétienne par exnce, la théologie, dut se créer dans les écoles une e place; la dialectique, lasse de remuer de vains mots, épara de la grammaire pour s'attacher à la théologie. De union naquit une science toute nouvelle, qui joua le grand rôle dans l'époque dont nous parlons, rendit à elligence humaine un objet sérieux, lui créa une gymtique puissante, mais l'égara trop souvent à la poursuite ains fantômes : je veux parler de la scolastique.

a scolastique est le premier symptôme du réveil de la on humaine; c'est la première atteinte que le libre exan porte à l'autorité. Non que la liberté renaissante ait à conscience d'elle-même; les dialecticiens du moyen n'attaquent point, pour la plupart, les croyances reliuses : ils réclament seulement le droit de les prouver. La ilosophie se borne au rôle modeste d'ordonner, de réguiser des croyances qu'elle n'a pas faites, en attendant le ment où elle pourra chercher elle-même la vérité à ses ques et périls. La scolastique n'est donc que l'emploi de philosophie comme simple forme, au service de la foi et us la surveillance de l'autorité religieuse[1].

La théologie naissante s'était occupée exclusivement de cueillir, sur chaque question, des passages de l'Écriture des Pères. Ses modestes auteurs s'étaient bornés à tranrire, à compiler. Bède, Raban ne font guère qu'extraire les pinions des grands docteurs des six premiers siècles. A artir du XIe siècle, le caractère des études religieuses chanea complétement : au XIIIe, on se moquait des docteurs qui tudiaient encore l'Écriture sainte, et qu'on appelait par dérision les *théologiens à Bible*. On substituait à leurs re-

1. V. Cousin, *Histoire de la Philosophie moderne*, VIe leçon.

cherches les conclusions que produisait une subtile diale tique appliquée aux principes généraux du catholicisme. foi donnait le point de départ, la logique marchait de co séquence en conséquence, et arrivait au dogme à force syllogismes.

Les innovations de cette méthode ne passèrent point sa opposition. Un partisan de l'ancienne théologie compar spirituellement les aspérités de la scolastique à des arêtes poisson qui piquent au lieu de nourrir. Il faut bien se ga der, disait un autre, de planter la forêt d'Aristote auprès l'autel du Seigneur, de peur d'obscurcir encore les saints my tères de la foi. Ils n'aimaient pas non plus ces bruyantes di cussions qui semblaient déjà menaçantes pour l'orthodoxi Les eaux de Siloë coulaient en silence, disaient-ils, et l' n'entendit ni le bruit du marteau ni celui de la cognée, quan Salomon construisit le premier temple de Jérusalem. Il eut même un docteur, Hélinand, qui osa blasphémer cont Aristote, au point de le mettre au nombre des monstres la nature. Les dialecticiens ne prêtaient que trop le flan aux critiques et au ridicule, par l'absence d'idées et le lux de minuties dont brillaient leurs argumentations. Jean d Salisbury nous raconte avec une malicieuse bonhomie l'his toire de son initiation aux mystères de la scolastique. On croit quelquefois entendre Socrate aux prises avec le so phiste Euthydème. Jean avait suivi la foule et couru, comme les autres, aux écoles des nouveaux docteurs. « Curieux dit-il, de voir la lumière qui n'a été révélée qu'à eux seuls je m'approche et demande avec une humble prière qu'ils veuillent bien m'instruire et me rendre, s'il se peut, sem blable à eux-mêmes. Ils commencent par me faire de grandes promesses, et me recommandent en premier lieu de garder un silence absolu.... Quand une longue familiarité m'a con cilié leur bienveillance, j'insiste de nouveau, je demande avec force, je conjure avec tendresse qu'on veuille bien m'ouvrir la porte mystérieuse de l'art. Enfin l'on m'exauce: nous commençons par la définition. Mon maître me montre en peu de mots à définir tout ce que je veux : il ne s'agit pour cela que de poser le *genre* auquel appartient l'objet

n question, et d'y joindre les *différences substantielles* jusqu'à ce qu'on arrive à une équation parfaite avec la chose définie. Voilà comme j'ai acquis le talent de définir. Nous passâmes ensuite à l'art de diviser. Ici l'on m'avertit que, pour faire de bonnes divisions, il fallait distribuer un *genre* en ses *espèces*, ce qu'on pouvait faire commodément au moyen des *différences*, ou par l'*affirmation* et la *négation*. Avez-vous un tout bien complet? résolvez-le dans les parties dont il est composé intégralement; partagez l'*universel* en *individualités* et en *puissances virtuelles*. Est-ce un mot que vous voulez diviser? énumérez ses significations ou ses formes grammaticales. On me montre encore à diviser l'*accident* en *sujets*, à énumérer tous les individus qui sont *susceptibles* de recevoir cet *accident*, à diviser aussi le *sujet* en *accidents*, lorsqu'il s'agit d'assigner la diversité des modifications qui peuvent lui arriver. On m'apprend même à diviser l'*accident* en *coaccidents*, quand, relativement à la variété des sujets, on montre qu'ils sont *excédants* ou *excédés*.... Ravi de toutes ces belles choses, moi qui suis un bon homme d'un esprit peu subtil, disposé à croire sur parole, et peu apte à comprendre ce que j'entends ou je lis, je m'avance bien modestement vers mes maîtres, vers ces grands hommes qui ne daignent rien ignorer, et je leur demande quel est l'usage de tout cela[1].

Quand nos docteurs daignaient descendre des hauteurs de l'abstraction sur le sol uni des applications vulgaires, ils n'étaient pas heureux dans le choix de leurs questions. Pour ne pas prendre d'exemples dans le domaine des questions religieuses, ils examinaient gravement si un porc que l'on mène au marché pour le vendre est tenu par l'homme ou par la corde qu'on lui a passée au cou; si celui qui a acheté la chape entière a par cela même acheté le capuce. Comme deux négations en latin valent une affirmation, ils se jouaient sur des négations tellement multipliées, qu'il fallait se servir de pois ou de fèves pour en constater le nombre, et décider si la proposition était négative ou affirmative.

1. Johannis Saresberiensis *Metalogicus*.

Ces travers, ces puérilités de la dialectique ne sont q l'exubérance du raisonnement qui commence à jouir de l même, comme les subtilités ingénieuses des troubadou n'étaient que l'ivresse d'une jeune et luxuriante imaginatio Ils ne doivent pas nous fermer les yeux sur la portée rée des hautes questions philosophiques qui surent se faire jo à travers ces disputes. La querelle des *réalistes* et des *nom naux*, qui domine tous les autres problèmes de la scolast que, recélait, sous des formes barbares, la renaissance d deux immortelles écoles de l'idéalisme et de l'empirism C'était Platon et Aristote ressuscités au XIIe siècle.

Le premier de ces philosophes n'était guère connu q de nom des hommes qui reprenaient sa doctrine; mais l'e prit du christianisme en était pour eux une traduction m gnifique. La plupart des Pères de l'Église sont des disci de Platon. D'un autre côté on n'avait d'Aristote, au XIIe siè cle, que ce qu'en avait traduit et commenté Boèce, c'est-à dire une partie de l'*Organum*. Ainsi, les deux illustr représentants de la philosophie antique, assez devinés p exciter l'amour des hautes spéculations, n'étaient pas ass connus pour le satisfaire. On savait précisément ce qu'il fa pour désirer en apprendre davantage. Platon prêtait a moyen âge sa pensée, Aristote sa méthode. C'était peut-êtr atteindre du premier pas les limites définitives de la phi sophie et ses plus sages résultats. Mais il ne suffit pas d tenir la vérité, il faut encore savoir qu'on la possède. De l la nécessité des discussions, des écoles, des systèmes, d erreurs même, qui ne sont que des vérités partielles desti nées à se fondre un jour dans une opinion plus large, iden tique à celle qui a précédé la dispute, mais éclairée de toute les lumières de la discussion.

Grands docteurs catholiques.

Le règne de la philosophie scolastique commence au XIe siècle, avec Roscelin de Compiègne, qui lève d'une main hardie l'étendard de l'empirisme. Il n'existe à ses yeux que des êtres individuels, comme tel homme, tel animal. Les classes qui les contiennent, les genres, les espèces, comme

nanité, la création, n'ont aucune existence réelle; ce des mots, des *noms :* Roscelin est *nominaliste*. De cette rine à la négation du mystère de la Trinité il n'y a n pas, et Roscelin le franchit : il devint trithéiste, et rut fugitif, frappé des anathèmes de l'Église.

'adversaire de Roscelin, c'est saint Anselme, dont nous ns déjà parlé. Pour lui, les *idées*, comme parle Platon, es *universaux*, comme on disait alors, ont une existence ependante des individus où ils se manifestent. Il admet, exemple, outre les hommes qui existent, l'humanité qui en chacun d'eux, de même qu'il conçoit un temps ab- que les durées particulières manifestent, sans le con- ner; une vérité, une et subsistant par elle-même, un type olu du bien, que tous les biens particuliers supposent et échissent plus ou moins imparfaitement. Anselme va plus n; il tombe dans l'exagération d'une si haute pensée, st-à-dire dans l'erreur : il admet l'existence réelle des abs- ctions les plus pures. La couleur est pour lui quelque se, indépendamment du corps coloré. Il voit partout des ités, il est *réaliste*[1]. A cette époque, personne n'oublie la logie. Roscelin avait poussé les conséquences de sa doc- e contre le dogme catholique; Anselme protége le dogme s conséquences de la sienne : il écrit contre Roscelin le ité de la *Trinité*.

Pour combattre le nominalisme naissant, ce n'était pas p de deux adversaires. Saint Anselme avait parlé surtout nom de la foi; Guillaume de Champeaux éleva la voix au m de la science. C'était un archidiacre de Notre-Dame, ui, comme nous l'avons dit, enseignait avec le plus grand uccès, d'abord dans l'école du cloître, ensuite à l'abbaye aint-Victor. Toute sa doctrine, toute sa renommée était ans son attachement au réalisme. Il le professait depuis ongtemps au milieu d'un nombreux concours d'auditeurs, uand vint s'asseoir devant sa chaire un jeune Breton d'une

1. La philosophie agit presque toujours sur l'art. Le contre-coup de ces dis- putes se fit ressentir dans les compositions des trouvères, qui se peuplèrent d'abstractions agissantes, véritables *entités* scolastiques. Voyez ce que nous avons dit plus haut du *Roman de la Rose* et des œuvres de Charles d'Orléans.

figure agréable et doué d'une réunion de talents bien rare au XIIe siècle. Il possédait à fond le *trivium* et le *quadrivium*, parlait un latin élégant, savait, dit-on, l'hébreu et même quelques mots grecs, faisait des vers charmants et les chantait à ravir. Mais son principal talent, c'était la dialectique; nul ne pouvait échapper aux ingénieux filets de son argumentation : quiconque entrait en lice contre lui devait céder et avouer sa défaite. Le pauvre Guillaume de Champeaux en fit la triste épreuve. Il fut contraint de confesser publiquement qu'il se trompait; il modifia sa doctrine des *universaux*, et perdit, avec ses opinions, une partie de sa célébrité et de ses disciples.

Le jeune vainqueur était Pierre Abélard[1]. Les triomphes de son enseignement, les malheurs de ses amours, la haine de ses ennemis l'environnent à distance d'une poétique auréole. C'est sa pâle et spirituelle figure qui, avec la glorieuse tête de saint Bernard, se détache sur le fond si sombre et si monotone de la société cléricale du XIIe siècle. On aime à le voir établissant sur la montagne Sainte-Geneviève, non pas son école, mais son camp; car il parlait en plein air comme les sophistes des temps antiques : nul édifice n'aurait pu contenir cette foule immense d'écoliers accourus pour l'entendre, et qui se pressaient, comme un amphithéâtre vivant, sur le penchant de la colline, parmi les vignes et les fleurs. On le suit avec admiration dans les plaines de la Champagne, lorsqu'il va dans la solitude se bâtir lui-même une cabane de feuillage, que la foule obstinée l'accompagne malgré lui, et change sous ses pas le désert en une ville. Une tendre pitié s'attache à ses amours si lointaines, et dont l'expression est encore toute brûlante dans les lettres d'Héloïse. C'est avec bonheur qu'on retrouve au XIIe siècle, à travers ce cliquetis de syllogismes, l'accent naturel du cœur; on avait besoin de se souvenir que, dans ces cloîtres si froids, sous cette science plus froide encore, il y avait des âmes capables d'aimer et de souffrir. L'intérêt s'attache surtout à la victime, à l'amante, à l'épouse fidèle d'Abélard; à cette femme si belle,

1. Né dans le diocèse de Nantes, en 1079; mort en 1142.

avante, si modeste, si dévouée, qui n'a de bonheur et gueil que dans celui qu'elle aime; qui, pour ne pas re à la gloire de cet homme, préfère être sa maîtresse sa femme; qui prend le voile parce qu'il l'ordonne, e de lui parler d'amour parce qu'il le défend, l'entre-t d'Écriture sainte, de cloître, d'hébreu, de logique, se pédante pour lui plaire, heureuse de souffrir seule, de ffrir pour lui! La postérité l'a récompensée de tant d'a-ur; elle a sauvé la gloire de son époux du naufrage de la lastique. Un grand poëte anglais, Pope, a fait revivre ses ours; notre éloquent Rousseau s'est inspiré de son nom; nos jours un habile écrivain et un éloquent philosophe ont nous intéresser aux travaux d'Abélard; enfin le peuple Paris, si fidèle au culte de toutes les gloires, s'arrête avec pect et attendrissement devant la tombe qui contient les tes réunis des deux illustres amants.

La solution qu'Abélard avait donnée de la grande question *universaux* était une conciliation apparente des deux trines rivales. Il admettait avec les *nominaux* que les ées générales ne sont point des *entités*, des êtres réels, ant une existence objective hors de l'esprit qui les con-it; il accordait aux *réalistes* que ces mêmes idées ne sont seulement des *mots*, *flatus vocis;* il voulait, comme Con-llac, comme tout le XVIIIe siècle, que ce fussent seulement *conceptions* de notre esprit, nées de l'observation et for-ées par l'analyse : Abélard fut *conceptualiste*.

Il n'entre point dans notre plan de discuter le mérite de tte doctrine, de faire voir qu'Abélard, comme plus tard ltaire, cet organe du bon sens universel et superficiel, ne meurait dans la clarté qu'en ne descendant pas jusqu'à la rofondeur. Le lecteur peut consulter sur ce sujet l'admi-able exposition placée par M. Cousin à la tête de sa publica-on des ouvrages inédits d'Abélard [1].

Au XIIe siècle la philosophie et la théologie se rencontrent t se heurent sans cesse. Abélard établit en principe ce qui usqu'à lui n'avait été qu'une tendance incertaine, l'appli-

1. *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, 2e série, ouvrages nédits d'Abélard.

cation de la dialectique aux dogmes de la religion. Il v[illegible] prouver la foi : c'était la supposer douteuse. C'était surto[illegible] reconnaître à côté ou même au-dessus d'elle une autori[illegible] différente dont elle devait recevoir l'investiture. La rais[illegible] pouvait ensuite lui dire avec orgueil :

Servare potui; perdere an possim rogas?

Ces conséquences étaient probables. Elles ne tardèrent p[illegible] à éclater; Abélard, comme Roscelin, son maître, s'écarta [illegible] dogme catholique, et jeta bientôt l'alarme dans le cam[illegible] sévère de l'orthodoxie.

Saint Bernard[1] y commandait alors. L'Église, qui ava[illegible] à son service tant d'évêques, de cardinaux et même de[illegible] papes à la fois, obéissait à la voix d'un simple abbé, sa[illegible] autre titre que son zèle, sans autre supériorité que cel[illegible] du génie. Bernard est l'âme des conciles, le rempart [illegible] dogme, le réformateur du clergé, le tribun des croisades. [illegible] parcourt la France; les villes, les bourgs s'ébranlent et su[illegible] vent ses pas; il traverse l'Allemagne, dont il ignore le lan[illegible] gage; il prêche néanmoins, et l'éloquence est tellement d[illegible] ses regards, dans le son de sa voix, que les spectateurs q[illegible] ne peuvent l'entendre tombent à ses pieds en se frappant [illegible] poitrine. Comme les apôtres, sur qui était descendu le sou[illegible] saint, Bernard a retrouvé le don des langues. Tandis qu'Abélard devait son influence à la merveilleuse souplesse de son esprit, Bernard puisait la sienne dans sa conviction profonde, dans son dévouement à l'Église, dans l'enthousiasme de la vertu. L'un fut grand par le culte de sa raison, l'autre par le sacrifice de lui-même. Ces deux hommes durent être ennemis, comme les idées qu'ils représentent. Bernard s'emporte contre Abélard en invectives éloquentes. « Qu'y a-t-il de plus insupportable dans ses paroles, s'écrie-t-il, ou le blasphème, ou l'arrogance? Quoi de plus condamnable, la témérité ou l'impiété? Ne serait-il pas plus juste de fermer

1. Né en 1091, à Fontaine, en Bourgogne; mort en 1153. Ses œuvres comprennent plus de quatre cents lettres, quatre-vingt-six sermons, un grand nombre de traités. Un manuscrit des Feuillants contenait quarante-quatre sermons de saint Bernard écrits en langue romane.

le bâillon une pareille bouche que de la réfuter par le
onnement? Ne provoque-t-il pas contre lui toutes les
ins, celui dont la main se lève contre tous? Tous, dit-il,
sent ainsi; et moi je pense autrement. Eh! qui donc
u? qu'apportes-tu de meilleur? Quelle subtile décou-
te as-tu faite? Quelle secrète révélation nous montres-tu
ait échappé aux saints, qui ait trompé l'œil des sages?
is doute cet homme va nous servir une boisson dérobée
ne nourriture longtemps cachée. Parle donc! Dis-nous
lle est cette chose qui te paraît à toi et qui n'a paru à
sonne auparavant.... Celui qui ment parle de lui-même.
oi donc, à toi seul ce qui vient de toi. Pour moi, j'écoute
prophètes et les apôtres, j'obéis à l'Évangile. Et si un
ge venait du ciel pour nous enseigner le contraire, ana-
me sur cet ange lui-même! » Il est évident que c'est
sprit de foi qui a seul inspiré ce mouvement admirable:
seul aussi est responsable de la rudesse intolérante de
elques-unes de ces pensées. Ce n'est plus l'homme qui
rle ici, c'est le principe. Le même orateur, quand la foi
est plus en péril, redescend de cette haute éloquence jus-
'à l'expression la plus suave de la grâce et du sentiment.
al n'a consacré de plus tendres paroles à exalter le culte
Marie, ce doux symbole de pureté et d'amour; nul n'a
arlé avec un charme plus naïf du touchant mystère d'un
ieu enfant. « Garde-toi de fuir, garde-toi de trembler, dit-
à l'homme, Dieu ne vient pas armé, il ne te cherche pas
our te punir, mais pour te délivrer[1]. Le voilà enfant et
ans voix, et si ses vagissements doivent faire trembler quel-
u'un, ce n'est pas toi. Il s'est fait tout petit, et la Vierge sa
ère enveloppe de langes ses membres délicats, et tu trem-
les encore de frayeur! »

C'est bien là l'homme dont un contemporain nous trace
n si gracieux portrait. « Une certaine pureté angélique et
a simplicité de la colombe rayonnait dans ses yeux; une

[1] « Ne fuir mies : ne dotteir mies. Il ne vient mies à armes : il te requiert
ne mies por dampneir, mais por salveir. » Manuscr. des Feuillants, texte
primitif, ou traduction contemporaine des *Sermons de saint Bernard*.

légère teinte colorait ses joues, et une chevelure blonde t
bait sur son cou d'une blancheur éblouissante. »

Au milieu des solennels débats où s'agitaient les p
hautes questions de la philosophie, on vit, grâce aux Ar
les connaissances naturelles et médicales pénétrer dans l'
cident. Les écrits d'Avicenne, d'Averroès y introduisir
physique, la chimie sous le nom d'alchimie, sciences
défectueuses sans doute, mais qui mirent en circul
d'abondants matériaux pour la pensée. Aristote, connu
qu'alors par Boèce, y entra enfin en personne, et excita
ardent et si bizarre enthousiasme, qu'on s'occupa séri
ment de le canoniser. La théologie est bien près d'abdi
son empire exclusif; elle se livre tout entière à la phi
phie, cette rivale méconnue qu'elle admire. Aristote ap
l'émancipation de la raison individuelle. Faisons-le s
s'écrient des théologiens; pareils aux Romains de Shaks
qui, dans leur aveugle admiration pour Brutus, meurtrier
dictateur, s'écrient avec transport : Faisons-le César!

A cette époque parut Albert le Grand, Albert de Bollst
infatigable compilateur qui réunit dans sa tête et dans
livres toute l'encyclopédie de la science contempor
L'immensité de ses connaissances constitue son princi
mérite. Fleury a dit qu'il ne voyait de grand en lui que
volumes. Néanmoins il a senti le souffle de l'avenir; un
stinct irrésistible l'appelle à l'étude de la nature. Il ch
dans les fourneaux, dans les creusets, de vagues secrets
transmutations. Une renommée immense, mais sini
l'enveloppe. Lui-même, dit-on, croit au titre de m
que lui donnent ses disciples. Le premier regard que
moyen âge jette sur la nature matérielle est rempli d'é
nement, de passion et d'effroi.

Roger Bacon [2], qui semblait porter dans son nom un p
sage de gloire, marcha plus hardiment encore dans
voie nouvelle. Frappé de l'imperfection des études de s
temps, il s'attacha surtout à l'expérience. Il appela ses co

1. Né en Souabe, en 1205; mort en 1280.
2. Né en 1214, dans le Somersetshire; mort en 1292.

orains à l'étude des sciences naturelles, et s'appliqua ptique, à l'astronomie, à la physique. Il eut même des veilles de l'industrie moderne un pressentiment singu- qui ressemble à une vision prophétique. « On peut, dit- ns son ouvrage *Sur les secrets de l'art et de la nature*, e jaillir du bronze une foudre plus redoutable que celle a nature; une faible quantité de matière préparée pro- une horrible explosion accompagnée d'une vive lumière. peut agrandir ce phénomène jusqu'à détruire une ville ne armée. L'art peut construire des instruments de na- ation tels que les plus grands vaisseaux gouvernés par un l homme parcourront les fleuves et les mers avec plus de idité que s'ils étaient remplis de rameurs. On peut aussi e des chars qui, sans le secours d'aucun animal, cour- it avec une incommensurable vitesse. » L'autorité ecclé- stique persécuta Roger Bacon, après la mort de Clé- nt IV, son protecteur. Roger était moine franciscain; son néral le fit enfermer, comme sorcier, dans un cachot, où nguit pendant de longues années ce grand homme né trois cles trop tôt.

Tandis que l'empirisme croissait ainsi dans la persécu- n, l'idéalisme du moyen âge, qui devait bientôt s'éclipser, ait sa plus vive lumière. L'institution des ordres men- ants avait donné une impulsion nouvelle à la philosophie olastique. Moins adonnés que les bénédictins à la transcrip- on des livres, les disciples de saint François et de saint ominique se livrèrent surtout à l'enseignement et à la pré- ication.

L'ange de l'école (*doctor angelicus*) fut saint Thomas l'Aquin[1]. Grave et laborieux dès son enfance, ses condisci- ples l'appelaient le grand bœuf de Sicile. Saint Thomas, aissant aux novateurs les sciences de la nature, ne quitta pas les hautes régions de la métaphysique et de la morale. Il proposa une solution large et satisfaisante du fameux pro- blème des *universaux*[2]. Comprenant toute l'importance des

1. Né à Aquin (royaume de Naples), en 1227; mort en 1274.

2. Saint Thomas admet en Dieu l'existence des idées archétypes de la créa- tion; mais l'homme ne jouit pas d'une vision directe de ces archétypes. Ses

philosophes arabes et grecs, il encouragea puissamment la traduction de leurs ouvrages. Enfin, transportant dans la morale l'esprit philosophique, il conçut et exécuta en partie le plan d'une vaste synthèse des sciences morales et même politiques, où serait consigné tout ce qu'on peut savoir de Dieu, de l'homme et de leurs rapports. Cette œuvre immense, quoique inachevée, reçut le titre de *Summa totius theologiæ*. C'est un des plus grands monuments de l'esprit humain au moyen âge[1].

Des quatre grands systèmes de la philosophie antique, tous avaient eu leurs représentants au moyen âge. Les débats de l'idéalisme et de l'empirisme avaient fait naître le scepticisme, c'est-à-dire alors l'hérésie et quelquefois même quelque chose de plus. Simon de Tournai, après avoir, dans une leçon annoncée avec beaucoup d'éclat, prouvé les mystères de la religion, se vanta de renverser le lendemain tout ce qu'il venait d'établir. Guillaume de Conches se déclara ouvertement disciple de Démocrite et d'Épicure. Un seul système restait encore à paraître, celui qui, dans la Grèce, était né le dernier de tous, celui que semblait appeler nécessairement la tendance de la religion chrétienne, je veux dire le mysticisme. Jean de Fidanza, connu sous le nom de saint Bonaventure, en fut le plus illustre représentant[2]. Ami de Thomas d'Aquin, Italien comme lui, il fut admis le même jour aux honneurs du doctorat dans l'Université de Paris; cette double réception fut le sceau qui marqua la défaite de ce corps illustre dans sa querelle contre les Mendiants. Admis dans l'Université en dépit des universitaires, il n'est pas surprenant que Jean se soit écarté de la route battue. La piété absorba chez lui la philosophie; au-dessus de la lumière intérieure qu'on nomme la raison, et qui nous fait connaître les vérités intelligibles, il reconnut une lumière suprême qui vient de la grâce et de l'Écriture sainte, et qui nous révèle les plus hautes vérités. C'est dans cette région des réalités éternelles que l'âme doit *monter*

connaissances se forment des images reçues par les sens, et des perceptions abstraites qui s'en dégagent à la lumière de la raison. Ozanam, *Dante et la Philosophie catholique*, p. 42.

1. Cousin, *Cours de Philosophie*, t. I, p. 358.

2. Né en Toscane en 1221; mort à Lyon en 1274.

r y contempler les premiers principes dont les influences ont sentir à tous les degrés de la création. Ainsi, toutes sciences sont pénétrées de mystère, et c'est en saisissant l conducteur de la révélation interne et personnelle qu'on ètre jusque dans leurs dernières profondeurs.

L'Imitation de Jésus-Christ.

.e mysticisme du moyen âge ne fut pas toujours ortho-.e. Prêtant l'oreille à l'inspiration directe et personnelle il croyait entendre, il devait être peu docile à la voix érieure de l'autorité. Joachim de Flores, le maître des stiques, fut condamné par le quatrième concile de La-n. Jean de Parme, son disciple, rêva une foi nouvelle et ivit une *Introduction à l'Évangile éternel.* Il fut également ppé des anathèmes de l'Église. Le mysticisme était trop ace pour périr dans leur défaite. La vie des cloîtres, les ıgues heures de méditation et d'isolement, la solitude du ur, la fermentation secrète des passions concentrées et oulées sur elles-mêmes durent faire naître et nourrir ıtes les illusions pieuses, toutes les saintes ivresses de la ysticité. Or, tandis que la société guerrière et mondaine ait son expression dans les épopées chevaleresques, celle ıi veillait dans les monastères eut besoin d'exprimer aussi longue et dramatique histoire de ses luttes et de ses dou-urs. Sans doute un grand nombre d'effusions rêveuses, ireilles à des improvisations lyriques, se sont évanouies en aissant; d'autres, consignées dans des écrits mystiques, ont éri dans les sombres murs qui les avaient produites. Peut-ire, néanmoins, nous en reste-t-il un monument dans l'ad-ırable ouvrage de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Peut-être e poëme s'est-il formé peu à peu, tour à tour suspendu, epris, et rédigé enfin au terme même du moyen âge[1]. C'est

1. C'est l'opinion de MM. J. J. Ampère et Michelet, divisés du reste sur 'origine monastique de l'*Imitation.* — Suarez (*Conjectura de Imitatione*) avait léjà semblé les prévenir dans cette conjecture. Selon lui, les trois premiers ivres sont de Jean de Verceil, d'Ubertino de Casal, de Pietro Renalutio. Ger-ıon aurait ajouté le quatrième livre, et Thomas de Kempen, qui était réelle-ment le copiste de son couvent, serait devenu l'éditeur de cette œuvre. Gence

vers la fin du XIV siècle qu'apparaît dans toute sa mélancolique grandeur ce livre le plus beau du christianisme après l'Évangile. C'est au moment où l'Église officielle semble se dissoudre et périr, où manque presque partout l'enseignement religieux[1], où la voix des prêtres ne s'élève que pour maudire leurs adversaires, c'est alors que sort du cloître, pour se répandre dans le monde souffrant et malheureux, ce livre de l'*Internelle consolation*[2]. La vogue en fut prodigieuse. On en a trouvé vingt manuscrits dans un seul monastère; l'imprimerie naissante s'employa principalement à le reproduire. Il existe aujourd'hui plus de deux mille éditions latines, plus de mille éditions françaises de l'*Imitation*. L'enthousiasme qui accueillait ce livre n'était pas un signe favorable pour la société cléricale; il annonçait l'instant fatal où la piété allait essayer de monter à Dieu sans passer par le prêtre. L'âme chrétienne ne voulait plus entendre la voix discordante des docteurs, mais celle de Dieu seul. « Parlez, Seigneur, répétait le saint livre; votre serviteur vous écoute. Que Moïse ne me parle point, ni lui ni les prophètes. Ils donnent la lettre, vous, vous donnez l'esprit. Parlez vous-même, ô vérité éternelle, afin que je ne meure point. » Le langage de l'*Imitation*, surtout dans sa forme française, devait paraître bien nouveau à ceux qui avaient entendu les aigres discussions des théologiens. La dévotion retrouvait ici le langage de l'amour, et la piété s'exprimait avec les termes de la plus ardente passion : « Mon loyal ami et époux, ami si doux et si débonnaire, qui me donnera les ailes de la vraie liberté, que je puisse trouver en vous repos et consolation.... O Jésus, lumière de gloire éternelle, seul

ne semble pas défavorable à l'hypothèse d'une composition ou au moins d'une inspiration multiple, lorsque, dans son savant et minutieux travail, il va recueillir tous les passages des auteurs sacrés ou profanes qui ont quelque rapport avec son texte chéri.

1. En 1405 et 1406, pendant deux hivers, deux carêmes, il n'y eut point de sermons à Paris.

2. M. O. Leroy a découvert, à la bibliothèque de Valenciennes, un manuscrit de l'*Internelle consolation*, qui porte la date de 1462. Il pense que ce texte français est l'original de l'*Imitation*. Il aurait été ensuite traduit en latin, avec quelques changements et avec l'addition du quatrième livre, qui ne se trouve point dans l'original primitif. Voyez *Études sur les Mystères*, p. 447.

ien de l'âme pèlerine, pour vous est mon désir sans voix, non silence parle.... Hélas! que vous tardez à venir! ez donc consoler votre pauvre! Venez, venez; nulle heure t joyeuse sans vous! »

e chef-d'œuvre d'onction et de grâce est un ouvrage nyme. Sa patrie n'est pas plus connue que son auteur. oque de sa composition est également incertaine. C'est ivre de tous les lieux et de tous les temps; c'est le livre étien par excellence. Les Français, les Allemands, les Ita- s le réclament : on l'assigne tour à tour au XIIIe et au siècle. On le donne au chancelier Gerson, à Thomas de npen, à un bénédictin du nom de Gersen : on l'a fait onter jusqu'à saint Bernard. « *Da mihi nesciri!* s'était ié le pieux écrivain. Faites que je sois ignoré, ô mon u! Que votre nom soit loué et non le mien! » Ce u n'a été que trop accompli, et malgré tant de savantes d'ingénieuses recherches [1], le nom de celui qui écrivit *nitation* nous semble devoir demeurer à jamais in- nu [2].

Pareille au grand poëme catholique de Dante, qui monte région en région jusqu'au ciel, l'œuvre lyrique du cloître partage en quatre livres. Ce sont quatre degrés pour par- nir à la perfection chrétienne, à l'union intime avec le n-aimé. « Au premier livre, l'âme se détache du monde; e se fortifie dans la solitude au second. Au troisième, elle est plus seule; elle a près d'elle un compagnon, un ami, maître, et de tous le plus doux. Une gracieuse lutte s'en- ge, une aimable et pacifique guerre entre l'extrême fai- esse et la force infinie qui n'est plus que la bonté. On suit ec émotion toutes les alternatives de cette belle gymnas-

1. Voyez : J. M. Suarez, *Conjectura de Imitatione*, 1667. — Schmidt, *Essai r Gerson*. — Gieseler, *Lehrbuch*, liv. II, chap. IV, p. 348. — Gence, *de Imi- tione*, 1826. — Faugère, *Éloge de Gerson*, prix de l'Académie, 1838. — Gre- ry, *Mémoires sur le véritable auteur de l'Imitation*, 1827. — Daunou, *Jour- al des savants*. Décembre 1826 et novembre 1827. — O. Leroy, *Études sur s Mystères et sur divers manuscrits de Gerson*. — Michelet, *Histoire de rance*, t. V.

2. M. Taschereau, directeur du catalogue à la Bibliothèque impériale, a ca- logué 728 éditions différentes de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de ses di- erses traductions.

tique religieuse; l'âme tombe, elle se relève; elle retomb elle pleure. Lui, il la console : je suis là, dit-il, pour t'aid toujours.... Courage! tout n'est pas perdu ; tu es homme non pas Dieu ; tu es chair et non pas ange. Comment pour rais-tu toujours demeurer en même vertu ! — Cette intel ligence compatissante de nos faiblesses et de nos chutes in dique assez que ce grand livre a été achevé lorsque christianisme avait longtemps vécu, lorsqu'il avait acqui l'expérience, l'indulgence infinie. On y sent partout un maturité puissante, une douce et riche saveur d'automne il n'y a plus là les âcretés de la jeune passion. Il faut, pou en être venu à ce point, avoir aimé bien des fois, désaim puis aimé encore.... La passion qu'on trouve dans ce livr est grande comme l'objet qu'elle cherche, grande comme monde qu'elle quitte.... Je ne sens pas seulement ici la mor volontaire d'une âme sainte, mais un immense veuvage la mort d'un monde antérieur. Ce vide que Dieu vient rem plir, c'est la place d'un monde social qui a sombré tout tier, corps et biens, Église et patrie[1]. »

CHAPITRE XVI.

L'HISTOIRE DANS LES CLOITRES.

CHRONIQUES MONACALES. — GRANDES CHRONIQUES DE FRANCE.

Chroniques monacales.

Deux sociétés, nous l'avons vu, le monde féodal et le cloître, vivaient au moyen âge, distinctes sinon indépendantes. « Autant les hommes l'emportent sur les brutes, autant les lettrés surpassent les laïques, » disait au XIIe siècle Nicolas de Clairvaux. L'Église triompha du monde, le clerc aida le roi à vaincre le baron. Nous avons vu comme signe de la prééminence du clergé, l'épopée chevaleresque elle-

1. Michelet, *Histoire de France*, t. V, p. 9.

me marquée du sceau de l'esprit clérical. Cette prépon-
ance était juste. L'intelligence devait dominer la force.
Mais cette puissance qui croissait dans l'Église devait lui
iapper un jour : l'intelligence allait s'affranchir, reparaître
re et distincte, non comme féodale, mais comme laïque.
Église avait subjugué la féodalité : la bourgeoisie laïque
ait hériter de l'Église. Cette révolution morale qui éclatera
XVIe siècle se prépare sous nos yeux dès le moyen âge,
se manifeste déjà dans deux genres littéraires d'une
ande importance, l'histoire et le théâtre.

Tandis que la société mondaine et chevaleresque chantait
istoire avec son imagination naïve et sa jeune langue de
uvères, la société cléricale écrivait ce qui lui tenait lieu de
ansons de Geste, ses chroniques latines d'abord et ensuite
nçaises. La prose naissait ainsi en face de la poésie. Le
oyen âge est peut-être la seule époque de l'histoire qui offre
singulier phénomène de deux sociétés toutes différentes de
veloppement et pour ainsi dire d'âge, qui vivent côte à
te sans se confondre : ce sont deux siècles divers et pour-
nt contemporains. L'Europe est alors comme un de ces
bres privilégiés, qui semblent réunir deux saisons succes-
ves et portent à la fois des fruits mûrs et des fleurs.

Les fruits historiques du cloître sont en général peu suc-
ulents. Ce sont d'arides annales fort semblables, et par leur
aractère et même par leur origine, aux *Annales des pontifes*
e l'ancienne Rome. Celles du moyen âge naquirent des be-
oins du culte catholique, et de la nécessité de fixer exacte-
nent l'époque de la Pâque. Denis le Petit au VIe siècle, Bède
e Vénérable au VIIIe, avaient rédigé des tables pascales : leur
xemple fut imité par les principales églises et par les plus
élèbres monastères de l'Occident. Dans ces tables chaque
ycle de dix-neuf ans occupait une ou deux pages, où il
aissait libres de spacieuses marges, capables d'inviter les
mains les plus paresseuses à inscrire quelques annotations :
il était naturel de placer à la suite de chaque année l'indi-
cation des principaux événements qui s'y étaient accomplis.
Ainsi naquirent ces nombreuses chroniques, parmi les-
quelles il faut placer au premier rang, sous le rapport de

l'ancienneté, celles du monastère de Saint-Armand e gique, rédigées au VIIe siècle. Plusieurs autres les sui dans le nord de la France, en Allemagne, en Saxe, la conversion de cette contrée. Les siècles subséque virent naître un grand nombre dans la France mérid et dans l'Italie.

Pour un lecteur accoutumé au mouvement et à l'allu matique de nos histoires, c'est une lecture qui fait sur une singulière impression que celle de ces annales fr impassibles, presqne muettes, qui desserrent pour dire leurs lèvres sibylliques pour prononcer en quelque à chaque année qui tombe sa sentence irrévocable. L nées qui n'ont rien fait de remarquable, au jugeme l'annaliste, passent sans aucune remarque, comm exemple l'an 732, qui ne produisit rien..... que la b de Poitiers, où Charles Martel arrêta la grande invas l'islamisme. L'annaliste n'a pas jugé ce fait digne d'o une ligne de sa chronique. Les événements les plus o d'un cloître tiennent dans ces listes chronologiques a d'espace que les plus grandes révolutions de l'histoire. trouvons à côté d'une date ces mots : « Martin est m Ce Martin était un moine inconnu de l'abbaye de C Quelques années après un autre annaliste nous dit même manière : « Charles, maire du palais, est mort s'agit ici de Charles Martel. Tous les hommes devie égaux devant la sécheresse laconique de ces premiers niqueurs.

Les annales monastiques se développent un peu Charlemagne : Éginhard, qui a composé la biographie prince, nous a laissé en outre une chronique plus dét que les précédentes. Toutefois plusieurs monastères meurent fidèles à leur ancienne aridité. Les chroniqu Feury et de Limoges, celle d'Hépidan moine de Saint- rédigées au XIe siècle, ressemblent entièrement aux an du VIIe.

Il semble que la coutume de tenir des annales dan couvents soit devenue en quelque sorte une institution fut ordonné, dit un chroniqueur, dans la plupart des

ainsi que je l'ai entendu rapporter, qu'il y eût dans chaque monastère de fondation royale un religieux chargé d'écrire, suivant l'ordre des temps, tout ce qui se passait sous chaque règne dans l'étendue du royaume, ou du moins dans son monastère. Chacun de ces ouvrages était présenté au premier chapitre général qui se tenait après la mort du roi, et on y choisissait les plus habiles d'entre les assistants pour en faire l'examen et en composer une espèce de chronique ou de corps d'histoire, qui était ensuite déposé dans les archives du monastère, où il avait une parfaite authenticité[1]. » Nous voyons ici les chroniques des moines subir, comme les chansons des trouvères, une transformation, une refonte, une *diorthose*. Roricon, annaliste du xe siècle, reproduit les faits et légendes des *Gesta regum Francorum*. Aimoin, dans son épître dédicatoire, témoigne qu'il rédige en un corps d'ouvrage « les Gestes de la nation franque et de ses rois, éparses dans différents livres, écrites d'un style grossier, et qu'il entreprend de les rappeler à une latinité meilleure. » En effet, il reproduit et abrége les sept premiers livres de Grégoire de Tours, la Chronique de Frédégaire, les Gestes des rois francs, etc. Les annales une fois rédigées se communiquaient d'un monastère à l'autre. Nous en avons plusieurs de diverses abbayes, où les mêmes faits sont reproduits absolument dans les mêmes termes. Les copistes jouaient ici le rôle de rhapsodes. Ainsi d'un bout à l'autre de l'Europe catholique, circulent de couvent en couvent d'innombrables annales, qui se copient, s'abrégent, se complètent, se rectifient : elles forment dans le grand concert de l'histoire une base sévère et large, au-dessus de laquelle s'élancent en mille volées brillantes et capricieuses les chansons de Geste populaires. L'épopée du monde et celle du cloître s'appuient souvent l'une sur l'autre. Le trouvère, surtout après le xiie siècle, quand l'inspiration poétique commence à faiblir, invoque souvent l'autorité des histoires latines qu'il proteste avoir lues : plus d'une fois aussi le chro-

[1]. *Continuation de la Chronique d'Écosse*, par J. Fordun, publiée par Hearne, p. 1348.

niqueur se ressouvint un peu trop dans sa prose latine d longs couplets monorimes des jongleurs, témoin certai passages de la chronique du faux Turpin. Pour nous c deux œuvres diverses se suppléent mutuellement. L'une no donne les faits et la chronologie, l'autre reproduit les mœu et la vie du siècle où elle fut écrite. Toutes deux contribue également à peindre ; celle-là trace le dessin, celle-ci y m la couleur.

Grandes chroniques de France.

De tous les monastères de France, aucun ne mérita mie de l'histoire que la célèbre abbaye de Saint-Denis. Elle ne borna pas à rédiger des annales ; elle forma une vaste enc clopédie des meilleures chroniques qui eussent été comp sées, et enrichit ce trésor de tous les ouvrages nouveaux qu le temps lui apportait. C'était une noble pensée de faire r vivre dans ses archives ces rois dont elle recevait les corp dans ses caveaux. C'est probablement à Suger qu'il faut fai honneur de cette institution [1]. Il fut l'Homère (δμοῦ ἄρω) d l'épopée monastique. Lui-même écrivit l'histoire de Louis l Gros, à laquelle il avait eu tant de part, et peut-être une por tion de celle de Louis VII. Ces deux biographies continuèren les chroniques d'Aimoin, d'Éginhard, du faux Turpin, d l'anonyme astronome de Louis le Débonnaire. Elles furen suivies des histoires de Rigord, de Guillaume le Breton, de gestes de Louis VIII, dont le même Guillaume fut peut-être l'auteur, des vies de saint Louis et de Philippe le Hardi par Guillaume de Nangis, avec la chronique du même au teur jusqu'à l'an 1301, et sa première continuation qui se termine à l'an 1340. Ensuite venaient probablement les chroniques, latines comme les précédentes, d'un anonyme qu'on désigne ordinairement sous le nom du moine de Saint-Denis, et qui nous conduisent jusqu'à la mort de Charles VI. Là finissent les textes latins que gardaient les archives de l'abbaye. La langue française s'est définitivement emparée de l'histoire [2].

1. En voir les preuves recueillies par de La Curne. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXIII, p. 538, in-12.

2. Voyez l'examen et l'appréciation des diverses chroniques recueillies par

Déjà depuis longtemps des traductions avaient livré aux iques la connaissance des *Chroniques de France*. La preière qui fut mise en langue vulgaire, fut la plus fabuleuse : toutes, celle qu'on attribuait à l'archevêque Turpin. A la rien de surprenant : la chronique de Turpin était dans usieurs de ses parties une chanson de Geste gâtée en la- n par un moine ; elle revint tout naturellement à la langue opulaire. Ensuite le ménestrel anonyme d'un des frères de int Louis, d'Alphonse, comte de Poitiers, donna en fran- is la traduction d'un extrait des *Chroniques de France*. ais son original n'était pas identiquement le même que nfermait la collection de Saint-Denis. C'était une compi- tion latine dont l'auteur « étoit allé par divers lieux où il avoit que les sages hommes avoient écrit. Il avoit donc ueilli ci et là comme on met fleurs de divers prés en un ont. » Il avait spécialement compulsé les dépôts historiques de Saint-Rèmy, Saint-Louis, Saint-Vindecel, et la vie de aint Lambert, etc., » ayant grand soin de n'y rien mettre du ien, « ains est tout des anciens, et de par eux dit-il ce que l parole, et sa voix est leur même langue. » Ainsi le compilateur latin que traduisait notre ménestrel ne parle pas de l'abbaye de Saint-Denis ; mais les originaux qu'il cousait ensemble y étaient très-probablement conservés dans la vaste collection du monastère : car il n'était pas « faisierre et trovierre de ce livre ; ains en étoit compillière : et n'étoit fors que racontière de paroles que les anciens et les sages en ont dit. »

Dans les premières années du règne de Philippe le Bel, parut une seconde publication française des *Chroniques de France*, deux fois plus étendue que celle du ménestrel. Celle-ci ne fait pas non plus mention spéciale du trésor historique de Saint-Denis.

Enfin les moines de cette abbaye ouvrirent aux traducteurs leurs riches archives. Eux-mêmes traduisirent les ou-

les moines de Saint-Denis, dans le *Mémoire sur les principaux monuments de l'histoire de France*, par de La Curne, Académie des inscriptions, t. XXIII, p. 539, in-12 ; et dans les remarquables préfaces dont M. P. Paris a enrichi son édition des *Grandes chroniques*.

vrages qu'ils avaient précédemment rédigés en latin, et bientôt parut une troisième édition des chroniques comprenant les fastes de notre histoire depuis ses origines les plus reculées jusqu'au règne de Philippe le Bel. Ce dernier monument est le seul qui ait pris dans l'origine et qui ait dû prendre le titre de *Chroniques de France, selon que elles sont conservées à Saint-Denis* [1].

Le nom de chroniques de Saint-Denis désigne donc deux choses qu'il importe de ne pas confondre. Les livres que les anciens auteurs appelaient de ce nom étaient les textes originaux et latins. Aujourd'hui nous donnons ce titre à la version des mêmes textes choisis, combinés, classés chronologiquement et entremêlés selon le goût du traducteur. Les chroniques latines de Saint-Denis étaient une collection; les chroniques françaises sont un ouvrage, une rhapsodie, avec un préambule, des additions, des coupures, des combinaisons d'éléments divers. L'histoire commence à y pressentir et à y réaliser les lois d'une œuvre d'art. C'est d'ailleurs un charme tout nouveau d'entendre la *parleure françoise* sortie de ces vieilles traditions. Il semble qu'elle était le complément indispensable de leur naïve pensée. Le traducteur est plus original que l'écrivain lui-même : c'est ainsi qu'Amyot a complété Plutarque.

Les grandes chroniques s'arrêtent à Louis XI. Sous le règne d'un tyran, l'histoire officielle devait se taire ou mentir. La chronique de Saint-Denis se tut. Mais déjà l'esprit littéraire émancipé n'avait plus besoin pour grandir de l'ombre tutélaire du cloître. L'époque de la Renaissance approchait. La France, après tant de naïfs chroniqueurs, allait avoir un historien. La société séculière avait déjà produit Villehardouin, Joinville et Froissart, elle allait donner naissance à Philippe de Commines.

1. M. Paulin Paris, préface des *Grandes chroniques*, p. 23.

CHAPITRE XVII.

L'HISTOIRE HORS DES CLOITRES.

LEHARDOUIN.— JOINVILLE.— FROISSART.— COMMINES.— CHRISTINE DE PISAN ET ALAIN CHARTIER.

Villehardouin.

Il était naturel qu'à l'exemple des clercs et des moines, elques membres de la société laïque et féodale s'efforçasnt de transmettre à la postérité le souvenir des événements els. L'histoire ou au moins le mémoire devait être un beoin pour une civilisation basée sur les traditions de famille. blason en fut le premier langage; c'étaient les hiéroglytes de la noblesse ignorante : il peignait l'histoire pour ceux i ne pouvaient ni la lire ni l'écrire. Mais ses formules mmaires, rapides, énigmatiques, excellentes pour indier au premier regard la place féodale d'une famille, ne ffisaient pas pour en faire connaître en détail les actions. uand les hommes d'armes purent écrire ou même dicter, y en eut qui entreprirent de raconter l'histoire.

Le premier monument de ce genre qui soit parvenu jusu'à nous est le récit de la quatrième croisade, par Geoffroy e Villehardouin, maréchal de Champagne, né vers le milieu u XIIe siècle [1]. Son œuvre forme en quelque sorte la transition de l'épopée à l'histoire. Grandeur du sujet, mœurs rudes guerrières des personnages, caractère grave et religieux u narrateur, naïveté de l'exposition, tout semble faire de Histoire *de la conquête de Constantinople* la suite des poëmes ui *chantaient de Charlemagne et de Roland.*

Les événements, ainsi que l'écrivain, se trouvaient encore sur la limite de la poésie. Ils étaient merveilleux comme une fiction, héroïques comme une chanson de Geste. L'imagination des trouvères n'avait rien rêvé de plus grand que cette conquête fortuite d'un empire par une poignée de pèlerins, à peine assez nombreux pour assiéger une des portes de sa

1. Il mourut en Thessalie vers 1213.

capitale [1] : et, comme si le sort eût ménagé aux éléments de cette épopée naturelle un poétique contraste, il conduisait cette brave et rude féodalité, toute bardée de fer, tout inculte et naïve, au sein d'une civilisation vieillie et corrompue, au milieu du luxe et des perfidies de Byzance; il donnait Nicétas pour antithèse à Villehardouin.

Le grand mérite de l'historien français, c'est qu'il s'identifie si bien avec son sujet, qu'il est impossible de l'en distinguer. La narration et l'événement font corps ensemble : en lisant l'une on voit l'autre. On suit tous les mouvements de l'armée, toutes les délibérations des chefs : on partage, par une vive sympathie, tous les dangers, toutes les inquiétudes, toutes les joies des pèlerins. L'écrivain ne se montre jamais que par de courtes et vives formules, qui raniment l'attention et passionnent le récit : « Or oïez une des plus grandes merveilles, et des greignor aventures que vous onques oïssiez ! — Or pourrez ouïr étrange prouesse. — Et sachez que onques Dieu ne tira de plus grands périls nuls gens comme il fit ceux de l'ost en cel jour. » Villehardouin fait mieux que raconter les faits, il en éprouve l'émotion et nous force à la partager. Vous n'apprenez pas seulement ce qu'il vous dit, vous le voyez avec ses yeux, vous le sentez avec son âme, vous assistez à un spectacle imposant, auquel se joint le plaisir secret et continuel d'une admiration naïve, d'une joie presque enfantine : vous êtes heureux de vous trouver pour un jour capable de si jeunes impressions. Nous décrit-il la cour de Constantinople, nous y voyons le nouveau prince rétabli par les croisés, « l'empereur Sursac, si richement vêtu que pour néant demandât-on homme plus richement vêtu, et l'empererix sa fame à côté de lui, qui ère (était) moult belle dame, sœur le roi de Hongrie; des autres hauts hommes et des hautes dames y avoit tant, que on n'y pouvoit son pied tourner, si richement atornées que elles ne pouvoient plus, et tous ceux qui avoient été le jour devant contre lui, étoient ce jour tout à sa volonté. » Veut-il dépeindre le butin que

1. « Et bien fut fière chose à regarder, que de Constantinople, qui tenoit trois lieues de front par devers la terre, ne put toute l'ost (l'armée) assiéger que l'une des portes. »

t les vainqueurs, on croit voir tous ces trésors rouler de-
soi avec une prodigalité merveilleuse. « Et fut si grand
ain fait, que nul ne vous en sauroit dire la fin d'or et
gent, et de vasselement, et de pierres précieuses, et de
is, et de draps de soie, et de robes vaires et grises, et
nines, et tous les chers avoirs qui onques furent trouvés
erre. Et bien témoigne Joffroi de Villehardouin li mares-
us de Champaigne à son escient pour Verté, que puis que
iècle fut estoré, ne fut tant gagné en une ville. »
a naïveté et l'héroïsme s'entremêlent sans cesse dans ce
eau avec un charme inexprimable. La valeur des croisés
de trop bon aloi pour dissimuler les sentiments naturels
elle domine, mais n'étouffe pas. Quand ils se virent en
e de cette prodigieuse Constantinople, qu'ils aperçurent
hauts murs, ces riches palais, et ces églises innom-
ables qui étincelaient au soleil avec leurs dômes dorés,
and leurs regards se furent promenés « et de long et de
(large) sur cette ville, qui de toutes les autres ère souve-
ine, sachez qu'il n'y eut si hardi à qui le cœur ne frémît....
chacun regardoit ses armes, que par temps (bientôt) en
iront mestier (besoin). »
Ce mouvement secret d'inquiétude ne les empêcha pas
'aborder bravement au rivage ennemi. C'était par une
laire et radieuse journée : « Et le matin fut bel après le
oleil un peu levant. Et l'emperère Alexis les attendoit à
rands batailles et à grands corrois (préparatifs) de l'autre
art. Et on sonne les bozines (clairons, *buccinas*). Les croi-
sés ne demandent mie chacun qui doit aller devant : mais
qui ainçois (avant) peut, ainçois arrive. Et les chevaliers
issirent des vaisseaux, et saillent en la mer jusqu'à la cein-
ture, tout armés, les heaumes lacés, les glaives ès mains,
et les bons archers, et les bons sergeants, et les bons arbales-
triers, chacune compagnie où endroit elle arriva. Et les Grecs
firent mult grand semblant del retenir (de les arrêter). Et
quand ce vint aux lances baisser, les Grecs leur tournent le
dos, et s'en vont fuyant et leur laissent le rivage. Et sachez
que onques plus orgueilleusement nul port ne fut pris. »
Une autre fois ils s'en vont résolûment livrer une bataille

rangée à toutes les forces de l'empire grec. « Bien semblo chose périlleuse, que les croisés n'avoient que six bataille et les Grieux en avoient bien soixante, et toutes plus grand que celles des Latins. Et tant chevaucha l'emperéor Alexi tant s'approcha, qu'on se tiroit des flèches d'une armée l'autre. Et quand ouït cela le doge de Venise, il quitta l tours de Constantinople dont il étoit déjà maître, et dit qu' vouloit vivre ou morir avec les pèlerins.... Et quand l'em perères Alexis vit ce, il commença ses gens à retraire, s'en retourna arrière.... Et sachez qu'il n'y eut si hardi q n'eût grand joie. Ceux de l'ost se désarmèrent, qui étoie mult las et travaillés, et peu mangèrent et peu burent, c peu avoient de viande. »

Villehardouin n'embarrasse jamais son récit de ses r flexions personnelles; il reproduit les faits nettement et sa commentaires. Ce n'est pas qu'il soit indifférent, mais il e rapide et entraîné. Il jette quelquefois en passant un juge ment court et grave comme une sentence. « Moult tinre mal leur promesse, dit-il par exemple, et moult en furen blâmés. » Ou bien encore : « Sachez qu'il put bien mieu faire. » Et plus loin : « Or, oïez si onques si horrible trahiso fut faite par nulle gent! » Sa narration n'est que l'événe ment lui-même coloré par un reflet de sa loyauté. Quelque fois même il ne sent pas toute la beauté du spectacle qu' nous présente. Il raconte une action héroïque, comme il l' faite, simplement et sans y rien voir d'extraordinaire Quand les croisés, mécontents de l'empereur qu'ils ont r tabli sur son trône, envoient trois messagers pour le défie dans son palais, au milieu de sa cour et de son armée Villehardouin, qui a fait lui-même partie de cette ambas sade, rapporte avec la plus grande simplicité les nobles pa roles de son collègue Coesnes de Béthune. Les croisés che cheront désormais à faire à l'empereur le plus de m possible, « et ils le lui mandent parce qu'ils ne feroient m ni à lui ni à d'autres, tant qu'ils ne l'eussent défié; car il ne firent onques trahison, ni en leur terre n'est-il accou tumé qu'ils le fassent. » Deux pages plus loin, l'historien nous raconte l'infâme trahison du Grec Murtzuphe, qui

posé à la garde de l'empereur Alexis, le tue pendant son meil. Ce beau contraste entre les mœurs des deux peu- ne frappe pas Villehardouin; les éléments en sont dans récit comme dans la nature : aucune réflexion, aucun rochement ne les réunit. Ces oppositions de couleur, nobles et naïves beautés éclatent dans l'histoire du Cham- ois à son insu et sans préméditation. C'est l'œuvre de la ure, c'est le caractère même du sujet : le narrateur les oduit sans en avoir conscience.

e style de cette histoire est grave, concis. Il a une cer- ie roideur militaire qui tient au caractère de l'homme et enfance de la langue. Les phrases sont courtes et nettes, tournures vives et peu variées; elles ont quelque chose l'allure brusque et anguleuse d'un soldat. Le bon maré- l a peu de formules à son service; son admiration comme armure se plie toujours aux mêmes charnières. Il nous ite toujours à *ouïr une des plus grandes merveilles, à voir miracle de Notre Seigneur; le huz* (bruit) *du combat ou l'assemblée* sont toujours *aussi grands que si la terre se dit*, la flotte ou la ville qu'il décrit sont toujours *les plus les qu'on ait vues onques depuis que le monde fut estoré.* mme ses confrères les auteurs des chansons héroïques, emploie les formes de la narration orale : *Or oïez; or sa- ez; pouvez savoir, seigneurs; pourrez ouïr étrange prouesse.* leur emprunte même des phrases toutes faites et passées ans le domaine public des trouvères, des transitions telles u'on les voit à chaque instant dans les *chansons de Geste*[1]. illehardouin est l'historien, poëte encore, d'un monde réel ncore poétique.

Nul monument ne saurait donner une plus juste idée de la ociété féodale, de cette valeur sans discipline, de cette anar- hie organisée, où la communauté de foi religieuse peut seule introduire quelque lien. Que de difficultés à vaincre pour rassembler à Venise les seigneurs confédérés ! Les uns veu- lent s'embarquer à Marseille, les autres partent des ports

1. En voici quelques-unes : « Or vous lairrons de cels, et dirons des pèle- rins.... Tant chevauchèrent par leurs journées qu'ils vindrent.... L'emperères donna des vivres aux grands et aux petits, etc. »

de Flandre, ceux-ci préfèrent la Pouille. Après le dép
mêmes obstacles à surmonter pour retenir ensemble tous
éléments disparates. Villehardouin nous entretient sans c
de ceux qui veulent « l'ost dépecer. » A Zara la défection
vient imminente; à Corfou, les mêmes tentatives se ren
vellent, plus menaçantes encore : plus de la moitié de l'ar
forme le projet d'abandonner l'entreprise. Il faut que
chefs aillent trouver les dissidents, se prosternent à l
pieds, moult pleurant, et les attendrissent pour obtenir
obéissance. Alors les barons consultent ensemble, et r
vent d'avoir recours au grand centre de l'unité catholi
Ils envoient quatre messagers au pape, et le chef supr
de l'Église laisse tomber du haut de son trône ponti
une parole d'ordre et d'union. Après la conquête, et l'é
tion de l'empereur, l'intérêt de la narration se disperse
les croisés. Le récit de Villehardouin, fidèle image des
nements, s'éparpille comme eux sur la surface du no
empire; il court d'assaut en assaut, multiplie les siéges
combats, les faits d'armes; il poursuit çà et là ces ave
reux chevaliers, devenus ducs d'Athènes ou comtes de
cédémone; et va mourir avec Boniface, marquis de M
ferrat et de Thessalonique, dans une misérable embus
dressée par les Bulgares. Telle est l'œuvre de Geoffro
Villehardouin; ombre docile des événements, elle ne
écarte point; elle les suit pas à pas, sans les dominer,
les coordonner jamais; si ce n'est pas encore une hist
moderne, c'est déjà beaucoup plus qu'une chroni
latine.

Joinville.

Quand on passe de Villehardouin à Joinville[1], on s'aper
qu'on a franchi près d'un siècle. Le moyen âge a dépos
roideur et son austérité. Le voilà qui prend de l'express
de la physionomie; ce n'est plus seulement un guerrier b
et sage, qui, dans ses narrations, va toujours droit au f
sans retard, sans digression, sans préoccupation pers

1. Né en 1223, mort en 1317.

e; c'est un causeur naïf qui déroule pour vous tous ses venirs; qui se raconte volontiers lui-même, non par va-, mais par abandon, par confiance, par le besoin si fran-, de mêler sa personne à tout ce qu'il rencontre. Joinville l'inventeur de ce genre historique qui nous appartient en pre et qu'on nomme des *Mémoires*. Il y a un charme tout ticulier dans le mélange des grands faits de l'histoire avec impressions et les aventures personnelles de celui qui les onte; les détails particuliers rapprochent de nous les événents solennels, et leur donnent une couleur et en quelque te un parfum de vérité emprunté à notre expérience de ique jour. N'est-on pas heureux, par exemple, de rencon-r dans la vie de saint Louis, sujet des Mémoires de Join-le, l'aveu touchant de l'émotion qu'éprouva l'historien lui-ème, quand il partit avec le roi pour la terre sainte? Il ait préludé au grand pèlerinage d'outre-mer par de pieuses sites aux églises voisines de son château. « Et ainsi que je ois de Bleicourt à Saint-Urbain, dit-il, et qu'il me falloit isser auprès du chastel de Joinville, je ne osai oncques urner la face devers Joinville, de peur d'avoir trop grand gret, et que le cœur me attendrît, de ce que je laissois mes eux enfants et mon bel chastel de Joinville que j'avois fort u cœur. »

Ne craignez pas toutefois qu'égaré dans une stérile cau-erie, le mémoire perde rien chez Joinville du haut intérêt e l'histoire. Doué d'une souplesse merveilleuse, l'écrivain 'élève et redescend tour à tour; sa plume légère obéit à outes les impulsions des événements, à tous les souffles de a pensée. Elle montera même jusqu'à la poésie quand il lui faudra décrire quelque scène frappante. Écoutons-le racon-er le départ de la flotte :

« Et tantôt le maître de la nau s'écria à ses gens qui étoient au bec de la nef : est votre besogne prête? Sommes-nous à point? Et ils dirent que oui vraiment. Et quand les prêtres et les clercs furent entrés, il les fit tous monter au château de la nef, et leur fit chanter au nom de Dieu qui nous voulût bien tous conduire. Et tous à haute voix commencèrent à chanter ce bel hymne : *Veni, Creator spiritus,*

tout de bout en bout, et, en chantant, les mariniers fire voile de par Dieu. Et incontinent le vent s'entonne dans voile, et tantôt nous fit perdre la terre de vue, si que no ne vîmes plus que le ciel et la mer, et chacun jour nous éloi gnâmes du lieu dont nous étions partis. Et par ce veux bien dire que icelui est bien fol, qui sut avoir quelque ch de l'autrui, et quelque péché mortel en son âme, et se bo en un tel danger. Car, si on s'endort au soir, l'on ne sai on se trouvera le matin au sous de la mer.

« .... Toutes les naus se partirent et firent voile, qui é plaisante chose à voir. Car il sembloit que toute la mer, qu'on pouvoit voir, fût couverte de toiles, de la grande qua tité de voiles qui étoient tendues au vent, et il y avoit huit cents vaisseaux que grands que petits. »

Pour mieux saisir le caractère distinctif de Joinville, r prochons de ce passage un morceau analogue de Villeh douin :

« Adonc furent départies les nefs et les huissiers (va seaux de transports garnis d'*huis* ou de portes) par les b rons. Ha Diex! tant bon y eut mis! (tant de choses précieu y furent mises!) Et quand les nefs furent chargées d'arm et de viandes et de chevaliers et de sergeants, et les écus rent portendus environ des bords et de chaldeals (dunet des nefs, et les bannières dont il avoit tant de belles!... onques plus belle estoire (flotte) ne partit de nulle port.

«..... Et le jour fut bel et clair, et le vent doux et sou et ils laissèrent aller les voiles au vent. Et bien témoi Joffroi, le maréchal de Champagne, qui cette œuvre dic qui onc ne ment à son escient, si comme cil qui à tous conseils fut, que onc si belle chose ne fut vue. Et bi sembloit estoire qui terre dût conquerre, que tant que pouvoit voir à l'œil, ne pouvoit-on voir sinon voiles de n et de vaisseaux, si que le cœur des hommes s'en éjouiss moult. »

Entre ces deux descriptions les différences sont frappan La plus remarquable peut-être, c'est d'un côté l'aisance langage avec laquelle Joinville développe ses impression ses images, ses réflexions pieuses et naïves, de l'autre l'

de contrainte qui pèse encore sur le style de son devan- Villehardouin éprouve évidemment les mêmes émo-s, mais il semble désespérer de les rendre. Il a recours exclamations : « Ha Diex! » aux expressions largement ctives : « Tant bon y eut mis! » aux louanges vagues ique exagérées : « Ne onques plus belle estoire.... » On cherait en vain chez lui ces détails familiers et si pitto-ques qui font un vrai tableau de la description de Join-. Il aperçoit bien une grande quantité de voiles, mais il rencontre pas la comparaison frappante de son succes-r : il ne retrouve pas la belle peinture du *maria undique ndique cœlum*. Enfin, le cœur tout éjoui de ce jour pur, cet air doux, de ce magnifique spectacle de la flotte qui t pleine d'espérance et de victoire, impatienté de ne pou-r exprimer tout cela, il a recours à son grand moyen des-ptif : il vous jure sa parole de chevalier que tout cela était t beau.

Plus libre et en quelque sorte plus épanoui dans son style, han de Joinville l'est également davantage dans sa pensée. réfléchit, il commente, il compare, il moralise. Souvent me il ne recule pas devant une digression, quand elle lui raît opportune; il introduit dans son récit ce que nous ap-llerions un peu ambitieusement des recherches. Il exa-ine l'état de l'Orient à l'époque de la croisade d'Égypte, s princes qui y régnaient; il nous entretient de l'origine s Assassins, de l'origine des Tartares; il nous parle des urces du Nil et des phénomènes de l'inondation. Ce qu'il a pu voir de ses yeux, il le recueille volontiers de la bouche ses compagnons d'armes; il va ramassant avec curiosité, r sa route, les récits, les anecdotes, les merveilles des yageurs; en cela la manière de Joinville s'achemine déjà ers celle de Froissart.

Mais ce qui n'appartient qu'à lui et ce qui fait de son livre ne œuvre inimitable, c'est le caractère aimable de l'auteur qui s'y révèle à chaque instant, c'est un mélange gracieux d'enjouement et de sensibilité, assaisonné par un grain de la fine naïveté champenoise. Élevé à la cour de l'élégant et spi-rituel Thibaut de Champagne, perfectionné par le commerce

d'un esprit juste et élevé comme saint Louis, Joinville j au sérieux d'un homme pratique quelque chose de la viva légère des troubadours. Son histoire n'est plus une chan de Geste, c'est quelquefois un charmant fabliau. Au plus du danger, sa gaieté ne l'abandonne point. Environné Sarrasins qui le harcèlent lui et son cousin le comte de S sons, quand ils « sont retournés de courir après ces vilain ils se trouvent d'humeur à railler ensemble et à se di « Laissons crier et braire cette canaille, encore parler nous de cette journée en chambre devant les dames. » C gaieté de caractère rend plus touchante la sensibilité qui mêle; on voit bien qu'elle est exempte de toute affectat Elle s'exprime en traits simples et rapides. Pendant une démie, Joinville était bien malade; « pareillement l'étoit pauvre prêtre (chapelain). Un jour advint, ainsi qu'il ch toit messe devant le sénéchal couché dans son lit, quan prêtre fut à l'endroit de son sacrement, Joinville l'ape si très-malade, que visiblement il le voyoit pâmer. » J ville se lève aussitôt, court le soutenir. « Et aussi achev de célébrer sa messe, et onque puis ne chanta, et mou Dieu en ait l'âme. » Nul n'était mieux fait que Joinville j comprendre le cœur « du bon saint homme roi. » Quan prieur de l'Hôpital vint demander à saint Louis « s'il sa aucunes nouvelles de son frère le comte d'Artois, le roi répondit que oui bien! c'est assavoir qu'il savoit bien c étoit en paradis. » Le prieur essaya de le réconforter en sant l'éloge de la valeur que le roi avait montrée, de la gl qu'il avait acquise en ce jour. « Et le bon roi répondit Dieu fût adoré de tout ce qu'il avoit fait. Et lors lui comm cent à cheoir grosses larmes des yeux à force, dont ma grands personnages qui virent ce, furent moult oppre d'angoisse et de compassion. »

Saint Louis est l'âme de cette composition, comme cette époque historique : il forme l'unité de cette œ comme celle de la France. L'ouvrage de Joinville repro dans sa marche, dans son intérêt, l'image de ce qui se j sait alors dans la nation. Tout se groupe autour d'un homme, les détails se subordonnent et s'organisent relat

t à un centre. Villehardouin avait merveilleusement peint lépendance féodale; Joinville, même par la forme biohique qu'il a choisie, exprime déjà l'importance croiste de la royauté.

Froissart.

a féodalité, prête à disparaître de la scène du monde, son plus vif éclat dans la *Chronique* de messire Jehan issart, chanoine et trésorier de l'église collégiale de Chiy, né à Valenciennes vers l'an 1337[1]. Son ouvrage est un te tableau d'histoire plein de mouvement, brillant de courrs, splendide de costumes : batailles, fêtes, tournois, siéde villes, prises de châteaux, grandes chevauchées, esmouches hardies, nobles faits et maniements d'armes, trées des princes, assemblées solennelles, bals et habillents de cour, toute la vie militaire et féodale du XIVe siècle presse, s'y accumule dans une magnifique profusion. oissart est le Walter Scott du moyen âge.

Son œuvre est un singulier exemple de la préoccupation clusive d'une société d'élite, qui, satisfaite d'elle-même, louie de son élégance superficielle, ne voit rien au-dessous au delà, et ne sent pas même le sol de la patrie qui s'éranle et s'entr'ouvre pour l'engloutir. Bercée par les romans e chevalerie, qui formaient la lecture unique des cours et es châteaux, elle transportait ses rêves dans la réalité ; la ction, après être née de la société féodale, réagissait sur lle et la modifiait à son tour. Historien fidèle d'une pareille poque, Froissart se laisse, comme elle, charmer par ses rivoles splendeurs ; son père était, dit-on, peintre d'armoiies, lui-même n'est pas autre chose : son histoire est un blason complet, mais amusant.

Sa destinée le plaça au point de vue le plus commode pour composer une pareille chronique. Froissart est un de ces clercs mondains attachés à la domesticité des châteaux ; il est assez près de la scène pour bien voir, assez inoccupé pour écrire ce qu'il voit. Ce n'est plus, comme Villehardouin ou Joinville, un noble seigneur, un vaillant chevalier qui,

1. Il mourut en 1410.

après une longue vie de guerre, consacre quelques années de vieillesse à recueillir les souvenirs de ce qu'il a fait, de ce qu'il a vu; c'est un écrivain de profession, qui n'a d'autre rôle, d'autre goût que l'histoire : il s'appelle lui-même un *historien*. Ce n'est pas qu'il ne se laisse aller, dans ces brillantes cours, à quelques mondaines distractions, qu'il prenne part, pour son compte, aux épisodes les plus frivoles de son drame, mais cet amour même du monde qu'il décrit donne un nouveau charme à ses peintures; et quand il se *réveille de nouvel, il rentre dedans sa forge, pour ouvrer et forger en la haute et noble matière du temps passé*. Vivre et conter, c'est pour lui une seule et même chose. Né actif, remuant, avide de plaisir, il a besoin d'agitation et de spectacle; l'histoire lui plaît à ce titre : c'est un moyen d'exister davantage en multipliant ses impressions. Car l'histoire n'était point alors dans l'étude solitaire et sur les rayons poudreux des archives; il fallait la poursuivre sur tous les grands chemins, au milieu de toutes les cours, dans les châteaux, dans les hôtelleries. Froissart l'allait chercher parfois dans les montagnes d'Écosse, trottant sur son cheval gris, avec sa malle en croupe, et menant en laisse un blanc lévrier; parfois il la rencontrait sur la route de Blois à Orthez, où un chevalier, messire Espaing du Lion, chevauchant côte à côte avec notre historien, lui apprend, chemin faisant, mille détails, mille souvenirs qu'il rattache à tous les châteaux, à toutes les villes, à tous les endroits qu'ils parcourent. Nous trouvons tour à tour notre chroniqueur à la cour de Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, dont il était clerc, et qu'il desservait en cette qualité « de beaux dictiés et traités amoureux, » puis à Milan avec Boccace et Chaucer, au milieu des fêtes d'un mariage princier; ensuite à Lestines, dont il obtint la cure, et où il laissa « cinq cents écus chez les tavernier ses paroissiens. De là il passe chez Wincelas, duc de Brabant, chez Gui, comte de Blois, chez Gaston Phébus, comte de Foix. Il visite deux fois Avignon, traverse l'Auvergne, vient à Paris. On le voit, en moins de deux ans, dans le Cambrésis, dans le Hainaut, en Hollande, en Picardie, une seconde fois à Paris, puis dans le Languedoc, puis encore à

à Valenciennes, à Bruges, à l'Écluse, dans la Zélande, ans son pays. Toute sa vie, comme sa chronique, n'est longue chevauchée; Froissart est le chevalier errant stoire. Il improvise ses récits en courant, il saisit les ıents à mesure qu'ils se font, et semble ne s'arrêter e qu'afin de leur donner le temps de naître.

pressent quelle dut être l'influence d'une telle vie sur e qui en fut le fruit. On ne peut demander à Froissart que sévère, l'examen consciencieux des témoignages ; ıccueille à mesure qu'ils se présentent, il les enregistre ne avide curiosité. Au sortir d'une fête, d'un repas, conversation qui s'était prolongée bien avant dans la t, où chacun racontait à l'envi ce qu'il avait vu, ce qu'il ru faire, l'historien voyageur rentrait dans sa chamt, avant de se coucher, jetait à la hâte sur le papier ce ıvait pu retenir. Impartial, quoi qu'on en ait dit, il reisait fidèlement les récits de ses hôtes; il n'y mettait n que la couleur et la vie. Ce n'est pas à dire que les qu'il raconte soient toujours vrais; influencé à son insu eux qui l'environnaient, Froissart a pu transmettre des ctitudes, mais non les créer; c'est un miroir fidèle qui duit quelquefois des personnages déguisés.

e autre conséquence de sa méthode, c'est le désordre confusion chronologique. Son histoire s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Elle ne se borne pas aux faits dont ance fut le théâtre; elle raconte avec autant de détails énements qui eurent lieu en Angleterre, en Écosse, en de, en Flandre. Elle nous donne des renseignements ieux sur les affaires de Rome et d'Avignon, sur celles pagne, d'Allemagne, d'Italie. Elle parle même quelque-de la Prusse et de la Hongrie, de la Turquie, de l'Afrique es autres pays d'outre-mer. Quel ensemble peuvent fortant d'objets divers que n'enchaîne aucun autre lien celui du hasard et de la fantaisie? Dans certains chaes on trouve plusieurs histoires différentes commencées, rompues, reprises, discontinuées de nouveau; on rentre les mêmes faits racontés plusieurs fois, pour être rmés, contredits, démentis, développés. Froissart est

un conteur plutôt qu'un écrivain : il ne rature jamais, redit.

Son style présente aussi les caractères de l'improvisatio ne lui demandez pas cette précision sévère, ces expressio en relief qui simplifient l'histoire et l'agrandissent. Frois est diffus, prodigue de mots et de détails. Les objets se p sentent en foule et tous à la fois sous sa plume; il les cueille avec complaisance, les place tous au premier pl et détruit ainsi la perspective : il ne sait ni résumer ni a traire. Par compensation, jamais peut-être narrateur n une imagination plus heureuse et plus vive : il voit tout images, il donne à tout une forme dramatique. Cette q lité est le revers brillant du défaut que nous lui reproch tout à l'heure. Froissart peint toute chose, par impuiss de rien généraliser; il décrit la circonférence de l'his parce qu'il ne peut pénétrer jusqu'au cœur. Sa prol n'est aussi que l'excès et en quelque sorte l'ivresse d qualité. La prose française, débarrassée enfin de ses en ves, heureuse de pouvoir tout exprimer, s'amuse à tout d comme pour avoir le plaisir de s'entendre. On croit o naïf et charmant verbiage d'une fraîche voix d'enfant.

Terminons ces remarques en citant quelques lignes Montaigne. Il ne sera pas sans intérêt d'entendre la naï savante et réfléchie du XVIe siècle juger la naïveté can du XIVe. « J'aime les historiens ou fort simples ou excell Les simples, qui n'ont pas de quoi y mêler quelque chose leur, et qui n'y apportent que le soin et la diligence de masser tout ce qui vient à leur notice et d'enregistrer bonne foi toutes choses sans choix et sans triage, nous l sent le jugement entier pour la connaissance de la vér Tel est, par exemple, le bon Froissart, qui a marché en entreprises d'une si franche naïveté, qu'ayant fait auc faute, il ne craint aucunement de la reconnaître et corri en l'endroit où il en est averti, et qui nous représente la d versité des mêmes bruits qui couraient, et les différe rapports qu'on lui faisait. C'est la matière de l'histoire n et informe : chacun en peut faire son profit autant qu'il d'entendement. »

Commines.

quittant Froissart et ses imitateurs, les chroniqueurs ;uignons, pour écouter Philippe de Commines[1], on change ›nde comme d'époque. Au spectacle brillant et animé des s d'armes féodales succède l'étude grave et instructive politique naissante. L'habileté, le calcul était déjà au du XIVe siècle; il se cachait mal sous les oripeaux chevaques de Froissart; maintenant il est monté à la surface, montre à nu et sans vergogne. L'inspiration poétique ›oyen âge a disparu de toute l'Europe, le vent est par-à la ruse, à la perfidie, au crime. L'Italie a ses Borgia, Médicis, son Machiavel; l'Angleterre son Richard III; pereur Frédéric III répond aux ambassadeurs à la ma-de Tarquin, et dérobe à notre La Fontaine l'invention e de ses meilleures fables[2]. Enfin, le trône de France

Philippe de Commines, sieur d'Argenton, né en 1445, en Poitou, mourut 09. Ses *Mémoires* ont pour objet les règnes de Louis XI et de Charles VIII, 61 à 1498.

« Combien que cet empereur eût été toute sa vie homme de très-peu de , si était-il bien entendu; et, pour le temps qu'il avait vécu, il avait beau-d'expérience.... Ledit empereur répondit aux ambassadeurs du roi qu'au-d'une ville d'Allemagne y avait un grand ours qui faisait beaucoup de mal. compagnons de ladite ville, qui hantaient les tavernes, vinrent à un ta-ler à qui ils devaient, prier qu'il leur accrût encore leur écot, et qu'avant jours le payeraient du tout; car ils prendraient cet ours, qui faisait tant al, et dont la peau valait beaucoup d'argent, sans les présents qui leur ient faits des bonnes gens. Ledit hôte accomplit leur demande; et quand rent dîné, ils allèrent aux lieux où hantait cet ours, et comme ils appro-ent de la caverne, ils le trouvèrent plus près d'eux qu'ils ne pensaient. Ils nt peur; si se mirent en fuite. L'un gagna un arbre, l'autre fuit vers la ; le tiers, l'ours le prit et le foula fort sous lui, en lui approchant le mu-fort près de l'oreille. Le pauvre homme était couché tout plat contre terre isait le mort. Or, cette bête est de telle nature, que ce qu'elle tient, soit me ou bête, quand elle voit qu'il ne se remue plus, elle le laisse là, cui-qu'il soit mort. Et ainsi ledit ours laissa le pauvre homme, sans lui avoir guère de mal, et se retira en sa caverne. Et quand le pauvre homme se délivré, il se leva, tirant vers la ville. Son compagnon, qui était sur l'arbre, nt vu ce mystère, descend, court, et crie après l'autre, qui était devant, l'attendit. Lequel se retourna et l'attendit. Quand ils furent joints, celui était dessus l'arbre demanda à son compagnon, par serment, ce que l'ours avait dit en conseil, qui si longtemps lui avait tenu le museau contre reille. A quoi son compagnon lui répondit : « Il me disait que jamais je ne marchandasse la peau de l'ours, jusqu'à ce que la bête fût morte. » Et avec te fable paya l'empereur notre roi, sans faire autre réponse à son homme; me s'il voulait dire : « Venez ici, comme vous avez promis, et tenons cet

est occupé par l'homme le plus savamment perfide de
époque, par le héros de Commines, Louis XI[1].

L'histoire de Commines est dramatique, non dans ses
tails, mais dans son ensemble; elle nous présente une l
pleine d'intérêt entre l'esprit politique qui vient de naî
et l'esprit féodal, violent et étourdi, qui va succomb
C'est d'ailleurs la cause de l'unité française que défend
roi si vulgaire d'habitudes et de langage, contre son vaill
impétueux, mais non moins perfide adversaire, Charles,
de Bourgogne[2]. Commines s'attache à saisir et à pein
toutes les péripéties de cette action; il suit avec amou
partie engagée entre les deux nobles joueurs. Il prend p
sir à démêler toutes les complications de cette savante
trigue. En le lisant, on croit entendre un homme habile
vous explique les ressorts d'une ingénieuse machine.
l'injustice des entreprises, de la souffrance des peuples,
l'atrocité de ces guerres, où le brutal Bourguignon s
partout l'incendie et les supplices, brûle sa ville de Liè
pend les bourgeois, coupe les poings aux prisonniers, a
peu importe à Commines. Tout entier à l'étude des e
et des causes, plein d'admiration pour l'intrigue qui réu
il triomphe quand il peut suivre trois ou quatre combi
sons politiques qui se trament en même temps, quan
tient sur ses doigts tous ces fils diplomatiques qui se
roulent, se croisent, se divisent, se rejoignent, sans jam
s'embrouiller; il s'écrie avec joie : « Et se menoient tous
marchés en un temps et en un coup! » Il dirait volontier
la France, comme ce médecin passionné pour son art : « V

homme, si nous pouvons; et puis départons (partageons) ses biens. » Ph
Commines, liv. III, chap. III.

1. « Quand on pensera aux autres princes, on trouvera ceux-ci grands,
bles et notables, et le nôtre très-sage; lequel a laissé son royaume accru
en paix avec tous ses ennemis. » Commines, liv. IV, chap. IX.

2. Charles le Téméraire se rendait franchement justice. « Ledit duc m'a
à une fenêtre, dit Commines, et me dit : « Voilà le seigneur d'Urfé,
« presse de faire mon armée la plus grosse que je puis, et me dit que
« ferons le grand bien du royaume. Vous semble-t-il, si j'y entre avec la
« pagnie que j'y mènerai, que j'y fasse guère de bien? » Je lui répon
riant qu'il me semblait que non. Et il me dit ces mots : « J'aime mi
« bien du royaume de France, que monseigneur d'Urfé ne pense : car pou
« roi qu'il y a, j'y en voudrais six. » Commines, liv. III, chap. VIII.

là une bien belle maladie! » Quelle bonne fortune pour avoir trouvé sous sa main « un très-sage roi » qu'il faut nner la peine de comprendre! A voir ce prince chétif et iste mine, les sots s'en moquent, mais ce sont des sots. ses dehors vulgaires, sous son bizarre accoutrement, historien a reconnu l'idéal qu'il a rêvé. La naissance a Commines auprès du duc de Bourgogne, mais cet ne n'entend rien aux belles intrigues; Commines le e et passe du côté du roi, non par trahison, mais par pathie. Louis XI et Commines étaient nécessaires l'un à re; séparés, ils perdraient pour la postérité la moitié de valeur : à un tel prince il fallait un tel historien. Ils se plètent mutuellement, comme le langage achève la pensée. oi ne dédaignait pas de former lui-même son favori, en il trouvait une nature docile, il lui expliquait sa poli-e, lui racontait ses œuvres et quelquefois les événements temps passés : c'était une vraie leçon d'histoire. Ainsi pprit-il les détails du meurtre de Jean sans Peur au pont Montereau[1]. Il l'avait pris en amitié, il le faisait coucher s sa chambre, l'emmenait à ses entrevues politiques vêtu tement comme lui-même[2]. Placé ainsi à la source des rmations, Philippe de Commines put remplir le premier oir de l'historien : n'écrire que la vérité. Il « se délibéra ne parler de chose qui ne fût vraie, et qu'il n'eût vue ou de si grands personnages qu'ils soient dignes de croire.» istoire prend donc ici un caractère nouveau; elle devient ique, elle reçoit et pèse les témoignages. Elle n'a plus r objet d'amuser, mais d'instruire. Philippe écrit « afin on connoisse les habiletés de quoi on use en France. » ssi n'épargne-t-il point les leçons, les raisonnements. Ses lexions ne sont point de ces maximes brillantes ou pro-ndes, à la manière de Tacite, qui concentre la pensée en trait, et jette çà et là un éclair sur les abîmes les plus ca-és du cœur humain. Les conclusions de Commines se dé-loppent à l'aise et sans prétention d'éloquence; elles ca-

1. Liv. I, chap. IX.
2. Il est vrai que c'était une mesure de précaution pour dépister les assas-ins.

chent, comme son héros, beaucoup de sens sous une al vulgaire. Elles sont surtout pratiques et politiques. Il « son compte que bêtes ni simples gens ne s'amuseront p à lire ces Mémoires; mais princes ou autres gens de co trouveront de bons avertissements, à son avis. » C'est à à leur usage qu'il commente les événements. Il leur indi par exemple, les précautions à prendre dans l'envoi e réception des ambassadeurs; il conseille de ne jamais sarder une bataille quand il est possible de l'éviter; il en les princes à traiter ensemble sans se voir; il montre c bien il est dangereux pour les rois de blesser leurs infér par des paroles outrageantes, aux sujets de se faire crai de leurs maîtres.

Tel est le genre de réflexions qu'affectionne Commi rien de général, rien de vraiment humain; ses maxi touchent encore à l'expérience personnelle, d'où elles nées. Elles n'ont pour sphère que les cours et le gouvé ment; au-dessus, l'auteur ne voit plus que le ciel et une p vidence fatale, qui le dispense de rien chercher au delà.

Dans sa narration comme dans sa politique, Comm est peu batailleur. Il ne s'amuse guère à décrire les c bats, il lui arrive quelquefois d'enfermer dédaigneuse une grande bataille dans une phrase incidente. Il s'attach constater le résultat des opérations militaires et les ca qui l'ont amené. Quant à l'effet dramatique du récit, il s occupe peu; il le brise même volontiers par une digressi plus jaloux de raisonner juste que de bien peindre.

Toutefois cet écrivain, si insoucienx de la couleur, la r contre quelquefois en ne cherchant que la vérité. C'est s tout quand il parle du roi Louis XI que son impression volontaire se traduit par les traits les plus expressifs. Q de plus frappant que le portrait qu'il trace de ce prince « q s'habilloit fort court, et si mal que pis ne pouvoit; et as mauvais drap portoit aucunes fois, et portoit un mauv chapeau, différent des autres, et une image de plomb d sus. » Ailleurs il nous le montre dans ses méditations po tiques. « Et alla le roi pour se mettre à table, ayant plusieu imaginations pour savoir s'il enverroit vers les Anglois o

ı. Et avant que se seoir à table, m'en dit quelques pa-
:s; car parloit fort privément et souvent à ceux qui étoient
s prochains de lui, et aimoit à parler en l'oreille.... In-
tinent qu'il fut assis à table, et eut un peu imaginé
mme vous savez qu'il faisoit, et en telle manière qu'elle
it bien étrange à ceux qui ne le connoissoient. Car, sans
:onnoître, l'eussent jugé mal sage; mais ses œuvres témoi-
:nt bien le contraire), il me dit en l'oreille que je me le-
se.... » Rien n'égale la vivacité comique de la scène où le
, pour brouiller entre eux ses ennemis, dont il a reçu en
me temps les ambassadeurs, fait cacher les uns derrière
paravent, pour qu'ils entendent la manière de penser
autres. « Et le roi se vint seoir sur un escabeau, rasibus
dit ôte-vent, afin que nous pussions mieux entendre les
roles que disoit Louis de Creville et son compagnon...,
ais de Creville commença à contrefaire le duc de Bour-
gne, et à frapper du pied contre terre, et à jurer saint
orge, et qu'il appeloit le roi d'Angleterre Blanc-Borgne...,
toutes les moqueries qu'en ce monde étoit possible de
re d'homme. Le roi rioit fort; et lui disoit de parler plus
ut, qu'il commençoit à devenir un peu sourd, et qu'il le
t encore une fois. L'autre ne se feignoit pas, et recom-
ençoit encore de très-bon cœur. Monseigneur de Conti,
i étoit avec moi en cet ôte-vent, étoit le plus ébahi du
onde. »

Malgré le ton simple et en quelque sorte bourgeois qu'af-
ctionne Commines, la vérité d'observation, la vue claire
es grands intérêts politiques, arrive quelquefois chez lui
jusqu'au plus beau style de l'histoire. Le tableau qu'il trace
es résultats de l'administration de Louis XI a une grandeur
alme et simple à laquelle l'histoire moderne n'était pas en-
ore parvenue, et qu'elle ne devait guère surpasser. Com-
mines nous présente l'Europe entière soumise à l'influence
u roi, la Bretagne en paix avec lui, l'Espagne contrainte
u repos, l'Italie recherchant son amitié. « En Allemagne
avoit les Suisses lui obéissant comme sujets; les rois d'É-
cosse et de Portugal étoient ses alliés. Partie de Navarre
faisoit ce qu'il vouloit. Ses sujets trembloient devant lui. »

La religion même semblait abaisser pour ce prince sa m jesté vénérable; les objets sacrés quittaient le sanctuaire venaient dans la chambre du moribond « pour lui allonger vie. Toutefois le tout n'y faisoit rien; et falloit qu'il pas par là où les autres sont passés [1]. »

Le sentiment moral, qui semble percer sous la dernie partie de cette peinture, manque trop généralement à l'hi torien de Louis XI. Il est dévot plutôt que religieux ; il croi l'influence de la volonté arbitraire de Dieu plus qu'à l'au rité inviolable du devoir et à la sainteté de la vertu. Co mines a bien quelques scrupules à propos des machinati du roi « quant à la conscience ; » mais il se rassure bien vi en songeant qu'après tout « c'étoit un des plus sages homm et des plus subtils qui aient régné en son temps. » D cet âge où la politique succédait à la force, l'habileté se préoccupait toutes les pensées et n'y laissait de place po aucune autre admiration. La politique, dans son enfan court au succès en droite ligne; plus tard elle tiendra cou de la justice, ne fût-ce que par calcul. On peut dire de politique, dans ses rapports avec la probité, ce qu'on a d de la science à l'égard de la religion : naissante, elle no en éloigne; agrandie, elle nous y ramène. Commines com mence à revenir vers la morale, mais il est encore d chemin.

Christine de Pisan et Alain Chartier.

Entre Froissart et Commines se placent, comme tran tion, deux écrivains dont le mérite explique jusqu'à un cer tain point la supériorité surprenante de Commines. Christi de Pisan et Alain Chartier, sans être, à proprement parle des historiens, servent de degré entre le dernier chroniqu du moyen âge et le premier des temps modernes [2]. Christi

1. Liv. VI, chap. x.

2. Christine, fille de Thomas de Pisan, née à Venise en 1363, suivit en France son père, devenu astrologue de Charles V; elle épousa Étienne du Ca tel, et mourut veuve après 1420. Elle a composé beaucoup d'ouvrages en ve et en prose, entre autres la *Vie de Charles V*.

Chartier, né en 1386, en Normandie, mourut en 1458. Ses principaux ou vrages en prose sont : l'*Histoire de Charles VII*, *le Curial* (courtisan), l'*Ho vérance* et le *Quadriloge*.

Alain sont tous deux poëtes, moralistes, rhéteurs. Ils pla-
t la réflexion à côté du fait, la citation à côté de la pen-
. L'un et l'autre aiment et connaissent les anciens. Ils
mment Sénèque, Cicéron, Virgile, qu'ils ont lu ; Orphée,
sée et Homère, qu'ils admirent un peu sur parole;
mère, *qui a cueilli aux arbres de l'Hélicon maint rameau*
r faire fluts et flaoits (flageolets) *desquels issit chant*
lodieux. Tous deux aspirent à quelque chose de plus que
chronique, ils veulent en être orateurs et presque philo-
phes. Dans des cadres empruntés à la poésie contempo-
ine, dans des songes, des visions, souvenirs du *Roman de*
Rose, ils font entrer des mouvements oratoires souvent
quents, surtout chez Alain Chartier, inspiré par le spec-
le des malheurs de sa patrie. Le style même de ces deux
rivains prend une gravité, une marche noble et périodique
t à fait inconnue aux prosateurs qui les précèdent. En
rcourant le *Quadriloge* de Chartier, on croit quelquefois
e un auteur moderne habile à couper symétriquement sa
riode et à opposer entre eux les différents membres qui la
mposent. C'est sans doute l'ensemble de ces qualités toutes
uvelles qui mérita à Chartier l'hommage non moins nou-
au de la dauphine Marguerite d'Écosse (femme de Louis XI),
quelle, « passant avec une grande suite de dames et de
eigneurs dans une salle où il étoit endormi, l'alla baiser
n la bouche : chose dont s'étant quelques-uns émerveillés,
arce que, pour dire vrai, nature avoit enchâssé en lui un
el esprit dans un corps de mauvaise grâce, cette dame leur
it qu'ils ne se devoient étonner de ce mystère, d'autant
u'elle n'entendoit avoir baisé l'homme, ains la bouche de
aquelle étoient issus tant de mots dorés [1]. » Charles V ac-
ueillant à sa cour l'Italienne Christine de Pisan, Margue-
rite d'Écosse honorant d'un baiser le savant mais un peu
pédantesque Alain Chartier, c'est la France avide du savoir
antique et saluant de son admiration naïve les premières
lueurs de la Renaissance.

1. Étienne Pasquier, *Recherches de la France*, liv. V, chap. XVIII.

CHAPITRE XVIII.

THÉATRE DU MOYEN AGE. — LE DRAME DANS L'ÉGLISE.

GERMES DU DRAME DANS L'OFFICE DIVIN.—SOUVENIRS DU THÉATRE PA — ANALYSE DES VIERGES FOLLES.—DU JEU DE SAINT NICOLAS.

Germes du drame dans l'office divin.

Le théâtre, aussi bien que l'histoire, nous montre la pen moderne naissant dans le sein de l'Église et s'en séparan son tour pour commencer une vie indépendante et laïque

On s'expose à de graves erreurs quand, pour connaître théâtre d'une époque qui n'est plus, on se contente de l'é dier dans la lettre morte qui semble le contenir. Le dra n'est pas sur le papier du poëte ; il est dans l'âme du sp tateur, dans l'attente inquiète, dans l'étonnement naïf, d la terreur, dans la pitié, dans toutes les passions qui éveillent tour à tour. Le poëme écrit n'est que le ressort met en jeu cette immense machine, ressort nécessairem approprié aux rouages qu'il doit faire mouvoir. Son seul r est d'aller chercher au fond des cœurs les idées qu'y ont posées l'éducation, les croyances religieuses, les habitu de chaque jour ; de remuer, de combiner ces éléments d matiques, d'en créer tout un monde d'émotions nouvel C'est donc à tort qu'on a dédaigné le théâtre du moyen en parcourant avec nos idées modernes les débris inani qui nous en restent. C'était juger un panorama après en a détruit la perspective. Certes elles n'étaient pas sans pu sance ces œuvres dramatiques qui déployaient devant peuple, qui lui faisaient voir et toucher les objets les p sérieux et les plus constants de ses méditations, le ci l'enfer, les miracles, la passion du Christ, la destinée fut de l'homme, rapprochée de lui et rendue palpable grâc cette vulgarité de détails qui choque aujourd'hui notre g littéraire. On ne demandait au poëte ni combinaisons s vantes ni préparations laborieuses. La foi du peuple all

-devant de ses paroles et avec la foi l'émotion; les esprits ient remplis de merveilleuses croyances; le miraculeux it seul vraisemblable. La nature n'était point un méca- me impassible, soumis à d'éternelles et irrévocables lois : ite pleine de saintes influences, elle obéissait à chaque stant à la volonté arbitraire de Dieu, à la puissante inter- sion des justes. La prière était une sorte de magie qui omphait de toutes les résistances de la matière. Noble essentiment de la souveraine royauté de l'intelligence! nivers tressaillait à la voix de l'homme, les tombeaux ndaient leurs proies, les cieux laissaient descendre des sions divines. Les statues des saints s'agitaient sur leurs ses de pierre; dans l'ombre de la nuit, on écoutait la voix aintive des trépassés, et le jour on attendait avec anxiété son de la trompette de l'ange, signal du dernier juge- ent. La terre était si malheureuse qu'il fallait bien se sou- nir du ciel. Aussi le *salut* était-il la grande affaire : les inces, les seigneurs en étaient quelque peu distraits par s soins de l'ambition ou des plaisirs; mais le peuple vivait rtout par l'espérance. Sa vraie patrie c'était le ciel, sa aie maison c'était l'église, ses plaisirs les plus purs étaient les magnifiques solennités du culte catholique, qui ompaient un moment sa misère et l'enivraient d'encens, e lumière et d'harmonie. Aussi avec quelle joie épiait-il le tour de ces fêtes annuelles qui marquent les saisons de Église! quel bonheur pour lui de voir renaître tous les ans Christ au milieu des joyeux noëls, de le voir ressusciter t s'élever aux cieux comme pour lui préparer sa place! enfant comprenait ce Dieu qu'une jeune mère tenait dans es bras, et le vieillard, en revoyant les fêtes de sa jeunesse, royait recommencer à vivre.

L'Église répondait merveilleusement à ce besoin du peuple. Son culte n'était qu'un long et divin spectacle. Quels ma- nifiques théâtres que ces vastes cathédrales gothiques, qui paraissent étroites à force de hauteur et semblent chercher embrasser le ciel dans leurs voûtes hardies, construites sans doute pour Dieu seul; car l'homme n'en couvre que le pavé : le reste est vide, et ce reste est immense. C'est là

qu'au jour mystérieux des vitraux coloriés ou des cier bénits, aux sons graves et étranges de l'orgue, se déro laient les longues processions, chœurs somptueux de la tr gédie chrétienne. Ensuite commençait la représentation d saints mystères. C'était, à Noël, l'office du *Præsepe* ou de crèche; celui de l'*Étoile* et des trois rois mages, au jour l'Épiphanie; celui du sépulcre et des trois Maries, à Pâqu véritables drames, où l'on voyait, par exemple, les tr saintes femmes, représentées par trois chanoines, la t voilée de leur aumusse pour compléter la ressemblance, *similitudinem mulierum*, dit le rituel; ou bien c'était prêtre qui, montant sur le jubé et quelquefois sur la gale extérieure au-dessus du portail, représentait l'ascension Christ. Les rôles mêmes, écrits et récités ou plutôt chant ne manquent pas à ces mystiques acteurs. Dans le récit la passion, les paroles que l'Évangile prête à chaque perso nage sont confiées à autant de prêtres, dont chacun parl son tour et donne ainsi plus de vérité et de vie au dialogu Là était le germe du théâtre chrétien, des *mystères* ou actio dramatiques tirées de l'Écriture sainte. Les *miracles*, au genre de représentations qui avaient pour sujet la vie m veilleuse des saints, naquirent aussi du culte d'une fa analogue. Les *proses* ou *séquences* chantées avant l'évangi n'étaient d'abord qu'une modulation mélodieuse, qui te minait la grande doxologie (*in sæcula sæculorum, amen*). y substitua des chants destinés à célébrer les louanges saint dont l'Église célébrait la fête. Quelquefois deux cler revêtus de la chape montaient au jubé, et dans une espè de dialogue chantaient alternativement l'un en latin, l'aut en roman, la gloire du martyr ou du confesseur. C'est qu'on appelait épîtres farcies, *epistolæ farcitæ*, sans doute cause du mélange des deux idiomes. Ainsi s'introduisait da le culte non-seulement le drame, mais encore la langue vu gaire que le drame devait bientôt exclusivement employe

Il nous reste des monuments curieux qui constatent transition de la forme narrative de la Bible à la forme dr matique des *mystères* : ce sont déjà de véritables drame des dialogues en vers, où figurent plusieurs interlocuteurs,

Il se trouve toutefois encore une narration également versifiée, qui servait à lier les différentes parties du dialogue et formait le rôle spécial d'un personnage analogue, sous quelque rapport, au chœur antique. On y trouve, par exemple, des passages comme celui-ci :

PILATUS.

Levez, sergents, hâtivement
Allez tôt là où celui pend;
Allez à ce crucifié,
Savoir ou non s'il est dévié (mort).
—Donc s'en allèrent deux sergents
Des lances dans leurs mains portants;
Ils ont dit à Longin le cieu (l'aveugle, *cæcus*)
Qu'ont trouvé séant en un lieu :

UNUS MILITUM.

Longin, frère, veux-tu gagner (de l'argent)?

LONGINUS.

Oil, bel sire, n'en doutez mie.

De pareils drames ne diffèrent en rien, pour la forme, du récit des évangélistes : le dialogue ne s'est pas encore complétement dégagé du récit. Il est même encore accompagné de la musique. Nous voyons dans les manuscrits des plus anciens *mystères* chaque ligne du texte surmontée de sa notation. Il est donc certain que le culte catholique contenait le germe des représentations sérieuses du moyen âge.

Souvenirs du théâtre païen.

Cet élément hiératique se développa sous des influences étrangères. La plus puissante de toutes fut le goût traditionnel des jeux scéniques, perpétué depuis le temps des Romains parmi les populations du midi de l'Europe, et qui protégea si longtemps contre les attaques même du clergé les représentations théâtrales des mimes, des pantomimes et des histrions, tandis qu'il s'alliait dans le nord avec les éléments dramatiques des superstitions païennes. L'antiquité grecque et latine avait vu croître obscurément, à côté de ses magnifiques théâtres, des amusements populaires analogues aux jeux de nos saltimbanques et de nos funambules. Xénophon, Apulée, Lucien et surtout Athénée nous

en ont conservé de curieuses relations. En outre, les p tures et les bronzes d'Herculanum, les mosaïques, les l reliefs, nous permettent de reconnaître dans la chauss dans l'habillement et dans les gambades des *sannion* des *mimi* le modèle des bouffons de la comédie italie Ces divertissements populaires, qui exigeaient moins de l et de préparatifs que les grandes représentations natio et qui d'ailleurs supposaient dans les spectateurs une cul moins parfaite et des goûts littéraires moins raffinés, vécurent partout au théâtre classique, et se lièrent san terruption aux jeux des chrétiens et des barbares. Es ou libre, conquis ou conquérant, il y eut toujours un pe avide de plaisirs scéniques. De là tant de folies paï conservées chez les populations modernes; de là les pla tions d'arbres ou de *mais*, la coupe des rameaux, le r la fève, les étrennes, et les mille contrefaçons des Saturn De là les jeux scéniques introduits dans les funéraille une foule de coutumes bizarres que la tradition populai pénétrer jusque dans l'Église. On vit peu à peu les repré tations de la Passion, de la fuite de la Vierge et de la r sance du Sauveur, qui avaient lieu dans les églises, se plir de personnages profanes : Barabbas, Marie-Madel le Juif errant, brave cordonnier, avec les insignes de art, et même l'ânesse de Balaam avec son chant peu n dieux, osèrent paraître dans le chœur et égayer de leur sence la sévérité des mystères [1]. L'ânesse surtout, qui eu l'honneur de servir de monture au Sauveur, était le sonnage privilégié de la foule. On lui souhaitait la bienv par de joyeux couplets. Une hymne latine avait été comp en son honneur, et chaque strophe était suivie d'un frain en langue vulgaire, que le peuple répétait avec gr liesse :

Eh! sire âne, mais chantez!
Belle bouche rechigniez :
Vous aurez du foin assez,
Et de l'avoine à planté (en quantité, *plenty*).

1. Ulrici, *Shakspere's dramatische Kunst.* — Magnin, les *Origines du th moderne.* — Ph. Chasles, *Hrosvita.*

; les ans, à l'époque des saturnales antiques, les sou-
rs de cette solennité païenne faisaient irruption dans
ise. La fête des *sous-diacres*, et celle des *fous*, qui lui
édait, étaient l'occasion d'une foule de cérémonies sou-
ridicules, quelquefois immorales, que nous nous abstien-
ıs de rapporter ici[1]. Mais la pensée qui avait présidé à
titution des saturnales, celle de l'égalité primitive des
mes, était assez conforme à l'esprit du christianisme et
z chère au pauvre peuple pour n'avoir pu facilement
acer de sa mémoire et de ses mœurs. Ces jours étaient
ompensation bien courte des longues servitudes, la fête
Deposuit, comme on l'appelait aussi, par allusion à ces
s du cantique évangélique : *Deposuit potentes de sede et
tavit humiles*. Le peuple l'entendait bien ainsi ; car il
tait alors trois fois de suite le verset vengeur, heureux
voir les princes de l'Église, descendre de leurs dignités,
n abandonner les insignes aux plus humbles de leurs
ordonnés, devenus pour quelques instants *abbés*, *évêques
apes des fous*.

'est ainsi que non-seulement le drame sérieux, mais en-
la farce dramatique naissait dans le sanctuaire, grâce à
tervention du peuple et aux habitudes traditionnelles
il avait conservées du paganisme[2]. La danse même n'en
pas toujours exclue. Au IXe siècle, un concile, assemblé à
me sous le pontificat d'Eugène II, prescrivit aux prêtres
vertir « les hommes et les femmes qui se réunissent à

. On en peut lire les détails dans du Cange, *Glossarium ad scriptores
ræ et infimæ latinitatis*, v. *Asinus*; v. *Abbas Cornadorum*; v. *Barbatoria*;
Kalendæ festum. — Dutillot, *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête des
*. — Lancelot, *Histoire de l'Académie des inscriptions*, t. IV, p. 397
in-12). — Dulaure, *Histoire de Paris*, t. II, p. 53. — Ideler, *Geschichte
Altfranzosischen National-Literatur*, S. 226.

. Rien n'est durable comme ces cérémonies populaires. M. O. Leroy ra-
te qu'en 1821 un prêtre, nommé, quelque temps avant la fête de Noël, curé
n village de la Flandre, dont il ignorait les usages, venait de commencer
nesse de minuit, lorsqu'il vit tout à coup scintiller au-dessus de sa tête
étoile artificielle. A ce signal, les portes de l'église s'ouvrirent et donnè-
t passage aux bergers, aux bergères, sautant, dansant de joie, et conduisant
me quelques-unes de leurs bêtes. Le curé stupéfait voulut interposer son
orité; il ne fut pas plus compris de ses ouailles que de leurs brebis, qui
minuèrent tous ensemble leur bizarre cérémonie, et vinrent déposer aux
ds de la crèche leurs offrandes d'œufs et de fromages.

l'église les jours de fête, de ne point former des chœur danse en sautant et en chantant des paroles obscènes à l' tation des païens. » Cette défense fut impuissante. trouvons, entre autres documents curieux, dans les statut diocèse de Besançon, le règlement qui autorise à Pâques danse sacerdotale « exécutée dans le préau ou même da nef de l'église, si le temps est pluvieux. » Cet exercice accompagné de chants ecclésiastiques sur la résurrectio Seigneur[1]. A Limoges, le jour de la Saint-Martial, le pe dansait aux cantiques dans l'église et répétait à la fi chaque chant, par forme de doxologie :

Saint Martial, priez pour nous,
Et nous, nous danserons pour vous[2].

Dans la langue du moyen âge le même mot (*carrol* gnifiait danse joyeuse et chant de Noël : les Anglais conservé dans ce dernier sens. Les danses les plus vi sortes de sarabandes et de galops, commencées dan chœur, continuées dans la nef, se terminaient dans les vis ou les cimetières. Ces danses bizarres des vivants les tombes donnèrent sans doute naissance d'abord au s tacle et ensuite à la peinture de la fameuse *Danse maca* où la Mort prenait, de sa main de squelette, et faisait ter au son de sa rote les personnages de tous les états, puis les reines et les archevêques jusqu'aux courtisane aux mendiants[3].

1. « Fiunt choreæ in claustro, vel in medio navis ecclesiæ, si te fuerit pluviosum, cantando aliqua carmina..., finita chorea fit collati capitulo cum vino rubro et claro, et pomis vulgo nominatis *des Carpend* Post nonam vadit chorus in prato claustri et ibi cantantur cantilenæ de r rectione Domini. » — Lettre écrite de Besançon et insérée au *Merc France*, septembre 1742.

2. Bonnet, *Histoire de la danse*.

« San Marceou, prcgas per nous,
E nous epingarem per vous. »

3. La Danse *macabre* tire sans doute son nom de saint Macaire, l'u premiers solitaires de l'Égypte chrétienne, qui figurait comme principal dans une légende populaire qu'Orcagna a reproduite, vers le milieu XIVe siècle, sur les murailles du Campo Santo de Pise. On y voit la Mort de noir, armée de sa faux, planant sur un amas de victimes, parmi lesq

e drame sacerdotal, chargé de tous ces accessoires plus noins profanes, tendait à se séparer du culte qui l'avait luit. Il se détacha d'abord de l'office divin sans sortir ›re de l'église. Ce fut ordinairement après le sermon que lergé, avec le concours de quelques laïques, représenta yeux du peuple les mystères qu'il était chargé de lui eigner. « La Bibliothèque nationale possède un précieux nuscrit des première années du xve siècle, qui ne con- ıt pas moins de quarante drames ou *miracles*, tous en ınneur de la Vierge, la plupart précédés ou suivis du ser- n en prose qui leur servait de prologue ou d'épilogue. à dans ce recueil, dont la composition remonte au xive :le, plusieurs légendes laïques et chevaleresques telles : celles de Robert le Diable, dénotent l'affaiblissement ıduel et la prochaine décadence du drame hiératique[1]. »

Analyse des vierges folles.

Parmi tous les *mystères* qui nous ont été conservés, le plus cien où l'idiome vulgaire apparaisse, mêlé encore toute- s avec la langue latine, à la manière des *épîtres farcies* nt nous avons parlé, a pour objet la parabole évangélique s *vierges sages* et des *vierges folles*. L'auteur a dû mettre ıelque intérêt dramatique dans l'anxiété qu'excite l'embar- s des *vierges folles*. On attend avec inquiétude si leurs ıpplications seront efficaces d'abord auprès de leurs sœurs, ıis auprès des marchands. L'intérêt des Suppliantes d'Es- ıyle, quoique plus habilement prolongé, ne repose pas sur ne autre base. L'intrigue du *mystère* est tranchée par un énoûment terrible, indiqué seulement par la rubrique, et

ırtiste a placé des papes, des empereurs, des évêques, des abbés. Près de ı, saint Macaire arrête trois rois qui vont à la chasse avec leurs maîtresses. ı leur montre, dans trois sépulcres, contre lesquels leurs chevaux viennent : heurter, trois cadavres de rois putréfiés et rongés des vers. — Voyez, sur histoire et les différentes transformations de la *Danse macabre*, les *Recher- hes historiques et littéraires sur la danse des morts*, par M. Peignot, 1826. — *The Dance of Death*, by Francis Douce, 1833. — *Essai sur les poëmes et sur es images de la danse des morts*, par H. Fortoul.

1. Magnin, *Origines du théâtre moderne*, avertissement, p. xxiii.

pour lequel le poëte a laissé à la mise en scène toute la ponsabilité de l'exécution. « *Modo accipiant eas Dæm et præcipitentur in infernum.* » Quelle impression un p spectacle ne devait-il pas produire dans un siècle de Les Euménides d'Eschyle n'étaient sans doute pas plus ribles. Le sentiment de la pitié se mêle à celui de l'ef Onze fois revient dans la bouche des malheureuses ce refrain qui n'est qu'un cri de douleur et de remords :

Dolentas! chaitivas! trop y avem dormit !

et à la douzième fois, quand l'enfer s'ouvre pour les en tir, c'est le Christ qui s'écrie :

Alet, chaitivas! alet, malaureas!
A tot jors mais vos so penas livreas
En efern ora seret meneias[1].

Le *mystère* ne se termine pas par ces émotions lugub La destinée des pécheurs n'est pas plus un dénoûment p le théâtre catholique que pour l'Église. Une sérénité for dable succède à cette scène d'épouvante. On croit voir céan qui se referme calme et impassible sur le navire glouti. Le poëte amène devant nous tous les prophètes l'ancienne loi, qui viennent rendre témoignage à la nouv Idée pleine de grandeur qui semble réunir toutes les de l'ancien monde en un concert sublime à la gloire du ch tianisme. C'est ainsi, quoique avec moins de noblesse, dans la tragédie de Prométhée, tous les dieux, toutes forces de la nature, viennent visiter le captif du Caucase recueillir de sa bouche les oracles de l'avenir.

Ce mystère fut probablement écrit au XIe siècle. L'idio vulgaire qui s'y mêle est celui du midi de la France. autres drames religieux dont nous allons parler sont t entiers en langue vulgaire et dans le dialecte du nord.

1. Malheureuses, chétives, nous avons trop dormi !
— Allez, misérables ! allez, maudites,
A toujours désormais vous sont peines livrées,
En enfer maintenant vous serez menées.

Du Jeu de saint Nicolas.

n des plus anciens est le *Jeu de saint Nicolas*, par Jean el d'Arras : pauvre poëte rejeté de la société des hommes une maladie affreuse, la lèpre, il descendit tout vivant ombeau et laissa en partant, à sa ville natale, outre de hants adieux en vers, le miracle dont nous allons parler; t son principal ouvrage.

e *Jeu de saint Nicolas* est en quelque sorte la dernière ısformation dramatique d'une légende du moyen âge t saint Nicolas était l'objet : c'est le premier pas vers la ılarisation du théâtre. Les rituels du XIe siècle conte- ɜnt une *prose* où étaient célébrées les merveilles qu'on ›laisait à attribuer à ce saint évêque. Au XIIe siècle Hilaire, ciple d'Abélard, y substitua un dialogue en vers latins ıés, avec des refrains en langue d'oil : il l'intitula *Ludus ıer Iconia sancti Nicolaï.* Un moine de Saint-Benoît-sur ire traita après lui le même sujet, également en latin. Ces ces étaient représentées dans les églises depuis près d'un cle, lorsque Bodel en fit un drame en français qu'on joua ›bablement soit dans la place publique d'Arras, soit dans la and'salle de quelque manoir. C'était la veille de la fête du int; une foule nombreuse s'était réunie, et le *prêcheur*, ›pèce de *prologus*, chargé d'exposer au public le sujet de la èce, ouvrait ainsi la représentation :

Oyez, oyez, seigneurs et dames,
(Que Dieu soit gardien de vos âmes!...)
Pour édifier ce manoir.
Nous voulons vous parler ce soir
De saint Nicolas le confès,
Qui tant beaux miracles a faits.

'uis, pour épargner au public peu expert le travail de dé- mêler lentement une pénible intrigue, le *prêcheur* racontait, ı la manière des prologues de Plaute, tout ce qui allait se ›asser sur la scène. Un trésor confié à la garde de saint Nicolas a été volé : le prince infidèle à qui il appartient me- nace un chrétien de la mort si le trésor ne se retrouve. Le

chrétien se met en prière; le saint apparaît la nuit aux v leurs et les contraint à restitution. Tel est le fond comm aux trois miracles, soit latins soit français. Mais Bodel se borne pas à traduire ses prédécesseurs : il ajoute (et c'é le principal mérite de sa pièce) un intérêt contemporain p le cadre où il place la vieille légende : c'est au milieu d'u croisade où les chrétiens sont vaincus par les infidèles et p rissent glorieux martyrs. L'enthousiasme de ces expéditio lointaines respire dans plusieurs endroits du *miracle*; d allusions transparentes nous reportent à la première cr sade de saint Louis, au désastre récent de Mansoura, peu être même à la mort du jeune et intrépide comte d'Artoi frère du roi de France. Le poëte semble pressentir quelqu unes des inspirations sublimes de Polyeucte. Rien de pl noble que l'exhortation mutuelle des chrétiens au mome d'engager le combat contre les infidèles.

LES CHRÉTIENS PARLENT.

Saint sépulcre, aidez-nous! — Allons, amis, courage!
Sarrasins et païens accourent pleins de rage.
Voyez leur fer briller. Mon cœur bondit de joie,
Qu'aujourd'hui la prouesse au grand jour se déploie
Contre chacun de nous est une armée entière.

UN CHRÉTIEN.

Seigneurs, n'en doutez point, c'est notre heure dernière.
Je sais qu'en combattant pour Dieu nous y mourrons.
Je vendrai bien mon sang, si ce fer ne se rompt.
Rien ne résistera, ni casques ni hauberts.
Au service de Dieu nous tomberons offerts;
Paradis sera nôtre, à eux sera enfers :
Ils s'élancent sur nous, qu'ils rencontrent nos fers.

Qu'on se figure, comme accompagnement de ces beau vers, l'attention religieuse de la foule, l'attendrissement de dames, les acclamations des jeunes gens, dont plusieur peut-être avaient assisté et pris part à cette lutte héroïque Eschyle, dans la tragédie des Perses, se contentait de fair raconter le combat de Salamine devant le peuple vainqueur le poëte français nous rapproche encore plus de l'événement le combat se passe sur la scène, comme les batailles de Shaks

En outre la situation est ici plus touchante que chez ète grec : car les guerriers chrétiens vont tous mourir ; , comme la victoire de Salamine, leur mort est un phe. Un ange descend du ciel au milieu du combat et éjà planer l'immortalité sur leurs têtes.

L'ANGE.

Soyez tous assurés de cœur;
Et n'ayez ni doute, ni peur;
Je suis l'envoyé du Seigneur,
Qui vous mettra hors de douleur.
Ayez des cœurs fiers et croyants
En Dieu. Quant à ces mécréants
Qui vous attaquent à grands cris,
N'ayez pour eux que du mépris.
Exposez hardiment vos corps
Pour Dieu; car c'est ici la mort
Dont tout le peuple mourir doit
Qui aime Dieu, et en Dieu croit.

UN CHRÉTIEN.

Qui êtes-vous, beau sire, vous qui nous confortez,
Et si haute parole de Dieu nous apportez?
S'il est vrai le secours que vous avez promis
Nous recevrons sans peur nos mortels ennemis.

L'ANGE.

Je suis ange à Dieu, bel ami,
Celui qui m'envoie c'est lui.
Ne craignez rien, ne doutez plus;
Car Dieu vous a fait ses élus.
Marchez d'un pas ferme au martir
Pour Dieu vous allez tous périr,
Mais les cieux vous sont préparés.
Je m'en vais à Dieu : demeurez.

côté de ces passages vraiment admirables pour l'élévation la pensée et la noblesse même du style, se trouve dans même drame une scène de taverne, qui n'est guère moins marquable dans son genre. La vérité de la peinture, la ore allure du dialogue, la physionomie enjouée des personages en forment un tableau flamand très-animé. Nous y ouvons même quelques vers parfaitement frappés, qui deennent poétiques à force d'être vrais et sentis.

Voici, par exemple, comment le tavernier préconise son

vin. Nous conservons ici sans altération les termes intradu sibles de l'original.

Le vin aforé de nouvel
A plein lot et à plein tonnel
Sage, buvant, et plein et gros,
Rampant comme écureuil en bos,
Sans nul mors de pourri ni d'aigre;
Sur lie court et sec et maigre,
Cler com larme de péchéour,
Croupant sur langue à léchéour :
Autre gent n'en doivent goûter....
Vois comme il mangie s'écume,
Et saut et étincelle et frit;
Tiens-le sur la langue un petit,
Si sentiras jà outre-vin[1]!

A cette franchise de pinceau, à ces joyeuses fantaisies d'a tistes on sent que le drame émancipé désormais s'élance ho de l'enceinte sacrée. Les trouvères du XIIIe siècle se mette à l'œuvre : Adam de La Halle, compatriote de Jean Bode surnommé le bossu d'Arras, à cause de son esprit, dit-o Rutebeuf, l'ennemi des moines, l'auteur des spirituels fi bliaux dont nous avons parlé, bien d'autres dont les nom sont restés inconnus, composèrent des *jeux*, des *miracle* des *mystères*[2]. Le peuple eut ses poëtes, comme les châte lains : il se fit poëte lui-même, au moins par ses efforts po représenter les compositions théâtrales de ses trouvères. D corporations, des confréries de laïques se formèrent po jouer leurs ouvrages. D'abord établies dans un esprit d bienfaisance et de piété, ces associations graves et sérieus

1. Le vin nouvellement percé, à plein lot et à plein tonneau ; sain, agré ble à boire, franc et gros, coulant comme un écureuil en un bois, sans go de pourri ni d'aigre; sec et maigre, il court sur lie, clair comme larme d pécheur, s'arrêtant sur la langue du gourmet : autres gens n'en doivent goûte Vois comme il mange son écume, comme il saute, il étincelle et pétill tiens-le un peu sur ta langue, et tu sentiras un fameux vin !

2. *Li Jus Adam*, ou de *la Feuillie;* la pastorale de *Robin et Marion*, p Adam de La Halle ; *li jus du Pèlerin*, par un Artésien anonyme ; *le Mira de Théophile*, par Rutebeuf; *le Miracle d'Amis et d'Amille*, et plusieurs autr pièces dramatiques d'auteurs inconnus se trouvent, ainsi que *li Jus de sa Nicolas*, dans le THÉATRE FRANÇAIS AU MOYEN AGE de MM. Monmerqué e Francisque Michel.

à leur début, n'apportèrent aucune tendance hostile à l'Église; avant la fin du XIIIe siècle elles avaient déjà enlevé au clergé une partie de son influence, et dans le cours du XIVe elles la paralysèrent entièrement. Ces confréries s'emparèrent de bonne heure du théâtre ecclésiastique, et lui donnèrent insensiblement une tendance plus mondaine, à mesure qu'elles la prenaient elles-mêmes. Dès lors le théâtre affranchi prit un plus libre essor. L'art s'efforça de suppléer à l'affaiblissement des impressions religieuses : la carrière s'agrandit quand les murs du sanctuaire n'en tracèrent plus les limites. Au lieu de quelques scènes dramatiques données par l'Écriture sainte, comme la mort du Christ, les plaintes de Marie, la résurrection, il se forma de vastes compositions cycliques qui embrassèrent toute la vie de Jésus-Christ, ou même toute l'histoire religieuse de l'homme, depuis la création jusqu'au jugement dernier. Autour des caractères bibliques, se groupèrent des personnages créés par la fantaisie du poëte : les scènes populaires devinrent plus fréquentes : l'intrigue eut plus de vérité et de vie, mais en même temps moins de majesté et de puissance religieuse. Les mystères devinrent peu à peu ce qu'est de nos jours le drame, un véritable jeu destiné à l'amusement d'une foule oisive.

CHAPITRE XIX.

LE THÉATRE HORS DE L'ÉGLISE; LES CONFRÉRIES.

CONFRÉRIE DE LA PASSION. — ANALYSE DU MYSTÈRE DE LA PASSION.

Confrérie de la Passion.

La plus célèbre, quoique une des plus récentes, parmi les confréries destinées à la représentation des mystères, fut celle de *la Passion et Résurrection de Notre-Seigneur*, fondée par des bourgeois de Paris, maîtres maçons, menuisiers,

serruriers et autres, qui choisirent d'abord pour leurs exhibitions théâtrales le village de Saint-Maur, près Vincennes. Entravés quelque temps par la défense du prévôt de Paris, ils sollicitèrent et obtinrent l'autorisation de Charles VI, qui, par ses lettres patentes de 1402, constitua définitivement ladite confrérie, et lui permit de représenter *quelque mystère que ce fût*, ou devant le roi lui-même, ou devant son *commun* (peuple) *en quelconque lieu et place licite à ce faire qu'elle pourrait trouver, tant dans la ville de Paris que dans la banlieue d'icelle.* Les confrères de la Passion s'installèrent donc hors de la porte Saint-Denis dans l'hôpital de la Trinité. Là ils donnèrent au public, les jours de fête, divers spectacles pieux tirés du *Nouveau Testament*. La foule était nombreuse : clercs et laïques affluaient. L'Église favorisait de tout son pouvoir l'établissement nouveau : elle avançait, ces jours-là, l'office des vêpres, pour ne pas gêner cet autre service divin. La confrérie avait loué des religieux Prémontrés la principale pièce de l'hôpital : c'était une vaste salle de vingt et une toises de long sur six de large, élevée sur un rez-de-chaussée et soutenue par des arcades. A l'une des extrémités se dressa le théâtre composé de plusieurs *établis* d'inégale hauteur. Le plus élevé, placé au fond de la scène, représentait le paradis ouvert, fait en manière de trône avec des balustres dorés tout à l'entour. C'est là que siégeait « Dieu en une chaire parée, et au côté dextre de lui, Paix, et sous elle Miséricorde : au sénestre, Justice, et sous elle, Vérité : et tout autour d'elles neuf ordres d'anges, les uns sur les autres. » D'autres échafauds parallèles au premier descendaient successivement jusque sur le devant de la scène[1] et représentaient les divers lieux où se passait l'action : c'étaient par exemple « la maison des parents de Notre-Dame, son oratoire, la crèche aux bœufs, » et enfin à l'endroit le plus bas

1. M. Paulin Paris dans son cours de *littérature française au moyen âge*, professé à la Sorbonne, et encore inédit, n'admet que trois échafaudages : le plus haut représentait le ciel, le plus bas l'enfer ; celui du milieu se serait divisé en deux zones de plein pied : la zone du fond aurait été occupée par divers lieux nécessaires à l'action, celle de devant aurait formé une grande voie de communication ouverte à la circulation des personnages.

oyait « enfer fait en manière d'une grande gueule, se nt et ouvrant quand besoin était » pour laisser entrer ou ir les démons. Quant aux coulisses il n'y en avait point, ien n'était moins nécessaire : des banquettes placées alement à droite et à gauche du théâtre recevaient succivement tous les personnages, quand ils avaient fini ou endu leurs rôles. Lucifer venait sans rancune s'y asseoir té de saint Michel, et Pilate près de Barabas, le tout à ue et à l'édification du public. Au reste, les acteurs forent eux-mêmes un second public, qu'il n'eût pas été ritable de priver du spectacle : leur nombre était si conérable qu'on a eu presque raison de dire que la moitié de ille était chargée d'amuser l'autre. Et cette charge n'était un jeu : les artistes de ce temps-là portaient fort loin èle de leurs fonctions et le désir d'imiter la nature. Une onique nous apprend que, dans un *Jeu de la passion*, at Dieu un sire appelé Nicole, lequel était curé de Saintor de Metz, lequel fut presque mort en la croix pour faire le personnage du crucifiement. » Judas fut saisi ne dangereuse émulation; « il fut presque mort en pennt : car le cœur lui faillit, et fut bien hâtivement dépendu porté en voie (emporté, *portato via*). » Le zèle des specurs n'était pas moins admirable : les journées ne suffient ni à la représentation du mystère, ni à l'épuisement leur curiosité. La nuit venue, on coupait l'action n'importe quel endroit, et l'on se donnait rendez-vous au dimanche ivant. Nul ne manquait à l'heure dite, et l'on continuait elquefois pendant plusieurs mois, sans fatigue, sans imtience, l'interminable drame.

Il est facile de se rendre compte de cet empressement iniâtre : les confrères de la Passion avaient créé l'art poalaire. Ils avaient fait descendre la poésie des régions supéeures de la société, pour la placer enfin sous l'œil et sous main du peuple. Voilà les saints, les apôtres, les anges, Christ lui-même qui daignent sortir du temple et s'entreenir familièrement avec la foule : ils lui parlent sa langue même son langage. L'imperfection, la grossièreté qui nous hoquent aujourd'hui dans ces pieux ouvrages, étaient peut-

être alors une condition de succès. L'art, comme autrefois le prophète Élie, se faisait petit pour mieux embrasser le peuple enfant et pour l'animer peu à peu de sa vie. Les yeux étaient complices de l'illusion sainte : les mystères de la religion, que bien peu pouvaient lire, que rarement on pouvait entendre de la bouche des prêtres ou des moines, s'expliquaient ici d'eux-mêmes, avec suite, avec clarté, avec aisance : ils passaient devant vous en brillants costumes, de belles chapes de toutes les couleurs; ils se fixaient dans les traits, dans les gestes, dans le son de voix des acteurs; et quelque mauvais que fût leur style, après tout il valait bien celui des prédicateurs.

Analyse du mystère de la Passion.

D'ailleurs quelle insuffisance de détails n'eût pas racheté l'intérêt immense du sujet! Même aux regards de la critique est-il une matière plus sublime et plus touchante à la fois que la passion du Christ? C'est la destinée du genre humain tout entier qui s'agite dans le supplice le plus cruel du plus innocent des hommes, et cet homme est un Dieu ! La grande unité que Bossuet impose à l'histoire universelle, quand il amène tous les siècles, tous les empires au pied de la croix de Jésus, n'est pas plus majestueuse que la conception de ce mystère. C'est saint Paul lui-même qui en a tracé le plan. La scène s'ouvre par un conseil céleste. L'auteur s'élève sur l'aile des prophètes jusqu'au trône de Dieu, où la Justice et la Clémence accusent et défendent tour à tour l'humanité : Dieu, dans son infinie bonté, les concilie en se sacrifiant lui-même dans ce qu'il a de plus cher : son fils descendra sur la terre pour mourir.

A peine cette idée qui lie la première scène à la dernière a-t-elle été entrevue, que, par un changement soudain, le poëte, profitant de la disposition matérielle de son théâtre, nous montre l'enfer qui s'émeut; tous les diables accourent à la voix de Lucifer. Ils forment une scène tumultueuse, originale, bizarre, qui contient néanmoins en germe la grande beauté poétique qu'a si bien développée le génie de Milton, le contraste de la *sainte lumière* des cieux avec les

:bres visibles de l'enfer. Un démon propose au chef des rouvés un plan qui doit dérober l'homme à la miséricorde ine : l'infernale assemblée l'adopte avec transport : « c'est n dit, » s'écrie Lucifer.

J'enrage de joie de te ouir.

:st ainsi que le Malheur, personnifié par un de nos grands ètes, au moment de saisir dans sa serre de vautour le ›nde que Dieu lui abandonne,

Pousse en signe de joie
Un long gémissement.

›ilà les deux puissances surnaturelles en présence, prêtes se heurter avec un choc terrible; entre elles se déploie, ıns toute la naïveté de l'innocence et de la sécurité, une ène pastorale à qui il manque peu de chose pour être une ·acieuse idylle : c'est Joachin, le père de Marie, qui visite :s bergeries, et rend grâce à Dieu de leur prospérité. Puis aît et grandit sa jeune fille Marie : nous la voyons se consacrer au culte de Dieu dans le temple et elle a le bonheur e nous faire penser quelquefois au jeune Joas :

ARBAPANTER.

Est-ce pas ici votre fille,
Marie que je vois si habille
Si gracieuse et si doucette?

JOACHIN.

Oui certes....

ARBAPANTER.

Sage, courtoise et amiable
A tous vos amis acceptable....
Que dites-vous?

MARIE.

Rien, que tout bien[1].

ABIAS.

Avez nécessité?

MARIE.

De rien.

1. Réponse polie, fort usitée chez les Latins, et que nous trouvons souvent dans leurs comiques : *Nihil, omnia recte.* Elle signifiait qu'on n'avait rien à dire, et qu'on adhérait entièrement à l'opinion de son interlocuteur.

ARBAPANTER.
Que voulez-vous?
MARIE.
Vivre en simplesse.
ARBAPANTER.
Et l'état mondain?
MARIE.
Je le laisse.
ABIAS.
Que souhaitez-vous?
MARIE.
Dieu servir.
ARBAPANTER.
Après?
MARIE.
Sa grâce desservir (mériter).
ARBAPANTER.
Voulez-vous pompeux habit?
MARIE.
Non.
ARBAPANTER.
De quoi parée?
MARIE.
De bon renom.
ABIAS.
Toujours être en dévotion
Et en prière est impossible....
MARIE.
En lisant la sainte Écriture,
Jamais ne me trouve en malaise.

Ces scènes préliminaires, espèce de prologue, remplissent deux *journées*, c'est-à-dire deux représentations. C'est à la troisième seulement que commence la passion du Christ. Elle s'ouvre par un passage dont la noblesse contraste avec le ton généralement familier du dialogue; c'est un morceau lyrique dont le lecteur appréciera facilement la beauté. Jésus entre à Jérusalem, et à la vue de ce peuple qui vient au-devant de lui avec des rameaux et des chants d'allégresse, il s'écrie en s'adressant à la ville sainte :

Digitized by Google

Le peuple fait joie,
Mais mon cœur larmoie :
Je te laisse nue (abandonnée).

JAYRUS (*un des principaux Juifs*).

Fille de Sion,
En dévotion
Tu reçois ton roi.

JÉSUS.

Lamentation,
Désolation
Sur toi venir voi !

ès ces menaces concentrées dans de petits vers rapides, frappent coup sur coup, comme la vengeance céleste, le timent se détend soudain ainsi que le rhythme, et la isée du Sauveur semble s'attendrir :

Hierusalem ! noble cité fleurie,
Temple de paix, saint sanctuaire élu ;
Le temps sera, sans douter, tôt venu....
Tes ennemis viendront autour de toi,
Pour te jeter en piteuse ruine.
J'en ai pitié, j'en ai douleur en moi :
Car trop mal vit en qui péché domine.
Hierusalem, pleure, pleure ton roi,
Tes ennemis te tiendront en aboi,
En te rasant jusques à la racine.
Après ma mort plus n'auras de requoi (repos) :
Car trop mal vit en qui péché domine.

On pourrait citer encore quelques passages d'un pareil le, mais en général ils sont rares dans ce poëme. L'au- r sentait instinctivement que là n'était point son succès. mission des confrères n'était pas de transporter le drame sanctuaire dans la place publique, sans y rien changer e le lieu : leur but, le besoin de leur public, était de sécu- iser le drame religieux par la peinture vraie et frappante ne nature peu idéale. Racine, qui écrivait pour Louis XIV, roduisait l'élégance de la cour dans les sujets antiques : poëtes de la Passion y introduisaient de plus en plus la populaire; et le peuple du XVe siècle était peu poétique. On seul soin, dit avec raison M. Sainte-Beuve, a préoccupé auteurs des mystères : ils n'ont visé qu'à retracer, dans hommes et les choses d'autrefois, les scènes de la vie

commune qu'ils avaient sous les yeux ; pour eux tout l'a réduisait à cette copie, ou plutôt à ce *fac-simile* fidèle. S nous montrent une populace, on la reconnaît de suite p celle des halles ou de la cité. Tout tribunal est à l'instar châtelet ou du parlement. Les bourreaux de Domitien, sart, Torneau, Daru, Mollestin, semblent pris sur la p du Palais de Justice ou à Montfaucon ; Flagel, Sorbin, trons de bateau à Rome ou à Troie, sous les règnes de N ou de Priam, sont des bateliers du port au vin; et C Tuileau, Pile-Mortier, Gâte-Bois, maçons et manœuvres Nemrod fait travailler à la tour de Babel, ont l'air de l rue de la Mortellerie.... On comprend quel genre d'in de charme et d'émotion des spectacles d'une vérité si p sente devaient avoir pour un public d'ailleurs ignoran peu délicat. Ce qu'il admirait surtout, c'était la confo parfaite du langage et du jeu théâtral avec la réalité de les jours.... Tous les éloges contemporains portent sur exacte ressemblance[1]. »

Donnons quelques exemples de ces franches et lo peintures qui tempéraient quelquefois la sévérité, le p tique du sujet, et qui ont pour nous le grand avantage nous montrer au naturel le peuple de Charles VI. Vo d'abord cet honnête populaire, ce *commun* pour qui tra lait surtout la confrérie, ces bonnes gens qui malgré la d reté des temps, se confient à Dieu, souffrent le mal et font que le bien. Voici le vieux Zébédée qui transmet bonnes traditions à ses fils, pendant qu'ils raccommod leurs filets.

Mes enfants, connaissez (ce) que c'est
Notre pauvre nature humaine :
En ce monde n'est point d'arrêt,
Le temps court et ainsi nous mène;
Et qui quiert richesse mondaine
Il la faut gagner loyaument,
Ou encourir d'enfer la peine
A jamais, perdurablement.
J'ai en pauvre simplicité

1. *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre fran au* XVI*e siècle*, t. I, p. 234.

Vécu, sans avoir indigence,
Je vais selon ma pauvreté;
Si j'ai peu, je prends patience.
Mes enfants, j'ai mis diligence
A pêcher et gagner ma vie :
Assez a, qui a suffisance.
Des grands biens je n'ai point d'envie.
Jehan et Jacques, or apprenez
A connaître vent et marée....
Si vous avez bonne denrée
Vendez bien et à juste prix,
Et merciez Dieu, la vêprée (le soir).
De tout ce que vous aurez pris.

La figure expressive du brave Simon va compléter le tableau de cette classe de bourgeois et manants honnêtes, industrieux, mais fort peu héroïques de leur métier. On veut le forcer à porter la croix du Christ.

SIMON.

Hélas! que me demande-t-on,
Qui m'efforcez par tel moyen?

PREMIER BOURREAU.

Tes épaules le sauront bien
Avant le retour, ne te chaille (ne t'inquiète pas).

DEUXIÈME BOURREAU, *à Pilate.*

Sire, je vous commets en baille
Cet homme qui vous quiert et trace (cherche et demande).

SIMON.

Ah! messeigneurs, sauf votre grâce,
Pas ne vous quiers en vérité :
Vous m'avez si épouvanté
Que je ne puis membre lever.
Et, si vous me voulez grever,
J'appelle pour ma sauvegarde.

LE CENTURION.

Nenni, bonhomme, tu n'as garde.
Mais pour Jésus mieux supporter,
Qui ne peut plus sa croix porter,
Et demeure ci sans subside,
Il faut que tu lui fasses aïde,
Et portes cette croix pour soi (lui).

SIMON.

Ah! messeigneurs, pardonnez-moi!
Pour rien jamais ne le ferais :
Car, tant de vergogne en aurais!

Après bien des résistances, Simon fait de nécessité vertu,

et, contraint d'être charitable, il l'est pourtant d'assez bon cœur.

SIMON.

Je ferai votre volonté.
Moins il me pèse en vérité
De la honte que vous me faites,
O Jésus! de tous les prophètes
Le plus saint et le plus bénin....

A côté des bons pauvres qui se résignaient à leur misère, plaçons une classe, fort nombreuse alors, qui ne s'y résignait pas, classe curieuse sinon intéressante, celle des truands, des mendiants, des voleurs.

GESTAS, *mauvais larron.*

Je ne crains rien, ni Dieu, ni diable,
Ni hom, tant soit épouvantable,
Quand il me courrouce une fois.
Je ne fais doute d'étrangler
Un hom, non plus qu'un sanglier
De manger le gland par les bois.

DISMAS, *bon larron.*

Je détrousse par les chemins
Tous bons marchands et pèlerins,
Quand puis mettre sur eux la pate.

GESTAS.

Je suis des crocheteurs le maître;
Il n'est huis (porte), coffre, ni fenêtre
Que je ne crochette ou abatte.

BARABAS.

Je suis Barabas homicide,
Plein de toute sédition,
Qui ne paie tribut ni subside,
Et ne veux secours ni aïde
Pour faire quelque motion (émeute).
J'ai tué, sans permission,
Un homme parmi cette ville,
Dont ne fais pas confession,
De peur de justice civile.

Il a peut-être tort, au point de vue dramatique, de venir *faire confession* aux spectateurs qui pourraient lui demander d'agir et non de parler. On ne peut faire le même reproche à deux autres truands, qui, dans un manuscrit découvert et analysé par M. O. Leroy, forment une scène

ente, digne antécédent d'une de celles de l'avocat Pa-
L'auteur, dans une espèce d'intermède, amène sur le
re deux coquins dont l'un, feignant que le froid l'affole,
mme Claquedent, et l'autre Babin, mot qui signifie
, imbécile. Babin, malgré son nom et son air, est plus
que Claquedent, auquel il persuade de faire l'enragé,
mieux exciter la commisération, et de se laisser lier les
et les mains. Claquedent, une fois bien attaché, se
grincer des dents et à pousser des cris lamentables
attirent l'épouse de Joachin. Cette sainte femme veut le
ger, Babin lui crie de ne pas le toucher :

Ha ! dame, m'amie !
Laissez coi, ne le touchez mie :
Il vous mordra.

s une longue scène d'effroyables grimaces d'un côté et
e tendre compassion de l'autre, Babin dit qu'il va em-
er Claquedent et reçoit de l'argent de la charitable dame
lui recommande de bien soigner son camarade et de re-
r *quand l'argent lui faut.* A quoi Babin répond plaisam-
t :

O madame, sans nul défaut !

sitôt qu'Anne s'est retirée, Claquedent dit à Babin :

Tôt déloie (vite délie).

s Babin, trouvant qu'il est fort bien ainsi, lui dit :

Attends un peu, j'y avisois :
Tu as ton compte, et par art gent (gentil, habile)
Je garderai tout cet argent.

quedent qui se voit pris dans son piége, enrage cette fois
naturel ; Babin n'en tient compte, et lui dit avec une al-
ion remarquable à la fable du renard et du bouc ;

Adieu, Claquedent, dans la fosse.
T'y demeurras jusqu'à demain.

meurtre ! au voleur ! s'écrie le coquin enchaîné, tandis
e l'autre s'enfuyant dit sans doute aux personnes qu'il
ncontre de ne pas s'approcher de l'*enragié :*

Ne le touchez mie :
Il vous mordra.

Enfin on vient au secours de Claquedent, et comme on demande qui l'a mis dans cet état, il répond piteuseme

Un *larronceau* plein de méfait.

Tous le comique de cette scène est résumé dans ce mot *larronceau*, un diminutif de larron, duper ainsi un do fripon qui se croyait passé maître[1] !

Le poëte est loin de mériter autant d'éloges dans les ties sérieuses de son sujet : ni lui ni son public n'éta faits aux fortes pensées, au noble style de la tragédie d'ailleurs quelle pensée, quel style n'eût fléchi sous matière aussi sublime, aussi exigeante ! Il arrive pour quelquefois que la trivialité même de l'expression donne relief inattendu, une énergie surprenante à l'idée, con par exemple dans la flagellation du Christ, les plaies Sauveur ayant collé son vêtement à son corps, un des b reaux dit en le dépouillant :

Ce semble un mouton qu'on écorche,
La peau s'en vient avec l'habit :

vers de boucher sans doute, mais qui indiquent déj route par laquelle la poésie populaire aurait pu s'élever gressivement à la puissance de l'art. A la fin du moyen le peuple de France était dégradé par une longue servitu par la superstition, par la misère. Tenu dans une tu oppressive par ses maîtres égoïstes et inintelligents, il vait pu élever son âme jusqu'à la région des hautes et no pensées. La poésie née au sein de ce peuple, créée par sentiments les plus profonds, par ses instincts les vrais, si elle en fût restée l'interprète fidèle, se serait doute un jour agrandie et purifiée avec lui. Partant d vérité elle fût insensiblement arrivée à la noblesse. poëtes de la Renaissance suivirent la marche opposée. commencèrent par la noblesse, mais souvent ils ne pu descendre jusqu'à la vérité. La France a eu une poésie c sique, mais cette poésie n'a pas été populaire.

Les approches de la Renaissance firent d'abord pâli

1. O. Leroy, *Études sur les Mystères*, p. 178.

ièrent enfin les représentations des mystères. Le divin ige de la foi, auréole céleste qui environnait ce théâtre barbare et en dissimulait la faiblesse, l'abandonna peu ı. On ne vit plus alors dans ces pieux spectacles que ce aperçoivent aujourd'hui quelques-uns de nos littéra-. En 1542 le procureur général de Paris avait devancé réquisitoires : il s'était élevé énergiquement contre gens non lettrés ni entendus en telles affaires, de con-ı infime, comme un menuisier, un tapissier, un ven-de poisson, qui ont fait jouer les actes des apôtres, en utant plusieurs choses apocryphes. Tant les entrepre-s que les joueurs sont gens ignares, ajoutait-il, ne sa-t ni A ni B, qui oncques ne furent instruits ni exercés iéâtres. » Le malheur fut que le public était un peu de s du parlement. On se moquait des acteurs, sinon du ıe; on « criait par dérision *que le Saint-Esprit n'avait voulu descendre,* » et autres moqueries pareilles[1]. C'en fait des mystères : Jodelle était aux portes. Le 17 no-bre 1548 le parlement, en renouvelant le privilége des rères de la Passion, les autorisa à jouer des sujets *li-, profanes et honnêtes*, et leur interdit expressément la ésentation des mystères tirés de la sainte Écriture. C'é-autoriser la confrérie à mourir[2].

CHAPITRE XX.

LA BASOCHE : LES ENFANTS SANS SOUCI.

MORALITÉS. — LES FARCES; ANALYSE DE PATELIN. — LES ENFANTS SANS SOUCI; SOTIES.

Les Moralités.

De même que la poésie sérieuse de la féodalité, les chan-ns de Geste et les merveilleuses fictions d'Arthur avaient

1. Béranger descend en droite ligne de ces critiques narquois.
2. Les textes imprimés de la Passion se trouvent intégralement dans le re-

expiré dans les allégories froidement ingénieuses du *Rom de la Rose :* ainsi le théâtre religieux, les *mystères* de l'A cien et du Nouveau Testament, les *miracles* des sai merveilleuse poésie populaire, se transformèrent peu à en pièces allégoriques qu'on appela *Moralités*. Ce chan ment correspondait à une modification remarquable l'esprit public. A l'antique foi du moyen âge, conte d'écouter et de croire, se substituait le raisonnement, veut produire et combiner des idées. L'allégorie n'est le fait concret et matériel, c'est le travail plus ou moins h reux de l'intelligence, de l'abstraction, de l'analyse. La ture, dont on n'avait pas su découvrir la simple et éterni beauté, paraissait vulgaire et insipide : on y associa les co binaisons factices de la pensée. L'esprit, en s'éveillant, heureux de se sentir, de se comprendre; il s'adora lui-mê dans ses jeux enfantins, et, pour se prouver sa liberté, il abusa.

C'est au sein de la classe lettrée, et pourtant laïque, naquit ce spirituel abus de l'esprit nouveau. Les clercs Palais formaient, comme toute profession au moyen à une corporation. Créée par Philippe le Bel vers l'an 13 sous le nom de Basoche[1], elle avait des priviléges, une ju diction spéciale, un *roi* portant une toque pareille à celle roi de France, un drapeau et une cocarde tricolores[2], magnifiques revues au son des tambours et trompettes, cortéges, des plantations d'arbres, enfin des représentati théâtrales.

Le succès des mystères, joués par les confrères de la P sion, et plus encore leur décadence, excitèrent l'émulati des basochiens. Des manants, pour la plupart illettrés, avaie pu amuser si longtemps les bourgeois de la grand'ville : q

cueil des *Mystères inédits du* xv*e siècle*, par M. A. Jubinal (d'après le manus de la bibliothèque Sainte-Geneviève); et par fragments dans l'*Histoire théâtre français* des frères Parfait (texte attribué à J. Michel d'Angers).— M Leroy (*Etudes sur les Mystères*) a cité et analysé la version contenue dans manuscrit de Valenciennes.

1. *Basilica*, salle d'audiences.

2. Les couleurs de la basoche étaient le jaune et le bleu, auxquelles cha capitaine ajoutait une couleur spéciale et par lui désignée pour servir de r liement à la compagnie.

rait-ce quand on verrait sur la table de marbre du Palais s clercs lisants et latinistes, à la fois acteurs et auteurs, i auraient « langue diserte et langage propre, avec les ac-nts de prononciation décente ! » Ce ne sont pas les baso-iens qui « d'un mot en feront trois, mettront point et use au milieu d'une proposition, sens ou oraison impar-ite; feront d'un interrogant un admirant, ou autre geste, olation ou accent contraires à ce qu'ils dient. » Que leur porte le privilége des confrères ? Ce ne sont pas des mys-es que les basochiens veulent représenter. Les mystères nt déjà bien vieux, et d'ailleurs ce n'est que la Bible *par rsonnaiges*. Nos clercs inventeront à la fois et leurs sujets leur genre. Ils feront de beaux dialogues entre *Bien-Avisé Mal-Avisé*, *Bonne-Fin* et *Male-Fin*, *Jeûne* et *Oraison ur d'Aumône;* nous y verrons figurer *Espérance-de-que-vie*, *Honte-de-dire-ses-péchés*, avec *Désespérance--pardon*. Quelquefois l'intrigue se nouera entre des per-nnages plus extraordinaires encore. Nous rencontrerons r la scène, en chair et en os, le *Limon-de-la-Terre*, le *ng-d'Abel*, la *Chair* elle-même avec l'*Esprit*. Veut-on e idée de l'action qui pouvait rapprocher de pareils inter-cuteurs ? voici le résumé très-sommaire d'une *moralité*.

Une troupe de joyeux compères, qui ont pour noms *nge-Tout*, *Lasoif*, *Bois-à-vous*, *Sans-Eau*, sont invités beau jour, d'une façon fort civile, par le gros et splen-ide *Banquet*. Quelques dames sont de la partie : entre utres, *Friandise*, *Gourmandise* et *Luxure*. On se met à ble, et tout est pour le mieux chez le meilleur des amphi-yons; mais voilà bien une autre fête : une troupe d'enne-is viennent envahir la salle : *Lacolique*, *Lagoutte*, *Lajau-isse*, *Esquinancie*, *Hydropisie*, vous saisissent les convives la gorge, à la jambe ou ailleurs. Les uns restent sur le rreau; les autres, tout effrayés, se jettent dans les bras de *obriété*, qui appelle *Remède* à son secours. *Gros-Banquet*, raduit en jugement devant *Expérience*, est condamné à nort; *Ladiète* est chargée des fonctions de bourreau.

Telle était en général la marche de ces petits drames. La plupart étaient plus graves; quelques-uns paraissent avoir

été plus badins encore. Un bibliophile a trouvé, sous le p chemin qui recouvrait un vieux livre, le premier feui d'une espèce de moralité où figurent comme personna *Farine*, *Fromage* et *Tartelette*. On ne dit pas où se pas la scène[1].

De ces actions aux farces, le passage était facile : il n'é pas moins nécessaire. Les moralités toutes seules n'euss pas longtemps captivé l'attention du peuple. Une soc d'élite, comme les précieuses de l'hôtel de Rambouil peut former un bureau d'esprit, se faire un langage et plaisir de convention. Les seigneurs et les clercs aurai bien pu se délecter à huis clos des allégories parfumées Guillaume de Lorris et des érudites méchancetés de Jel de Meung, mettre tout ce bel esprit en scène et croire cela les amusait : au pis aller, ils auraient eu la satisfact de s'ennuyer à la mode et de bâiller comme il faut. Mai théâtre porte avec lui son correctif et sa censure; le peu n'entend pas tant de malice : il ne rit et ne pleure qu'à l escient. Les mystères avaient cessé de le faire pleurer; il f lait bien se résoudre à le faire rire. On inventa les farces

Les farces ; analyse de Patelin.

La plus célèbre de toutes est l'excellente pièce intitu l'*Avocat Patelin*, attribué d'ordinaire, mais sans auc fondement, à Pierre Blanchet, né à Poitiers en 1459. *Pat* est le véritable chef-d'œuvre du théâtre français au mo âge. L'intrigue n'est qu'un fil léger; mais elle est nouée a tant de naturel, conduite avec une si admirable véri elle fait passer devant nous des personnages si vivants, originaux, que cette farce est demeurée l'un des meille types du vrai comique et de la bonne plaisanterie ga loise. Brueys, qui l'a remise au théâtre après trois siècl en a fait une œuvre très-amusante, sans atteindre à vivacité et au naturel de l'original[2]. Quelle habile st

1. O. Leroy, *Études sur les Mystères*, p. 376.
2. L'auteur moderne s'est efforcé d'introduire dans cette farce l'unité d'i tion et la vraisemblance de détails d'une véritable comédie. C'était méc naître le caractère de cette charmante bouffonnerie.

ie que celle dont le vieux fripon circonvient l'honnête rchand de draps pour lui escroquer les six aunes qu'il voite! Comme il mêle habilement l'éloge de M. Guillaume elui de son étoffe! Le rusé commence par louer pieusent le père défunt de sa dupe :

Ah! c'était un homme savant!
Je requiers Dieu qu'il en ait l'âme
De votre père! douce dame!
Il me semble encor, par ma foi!
Que c'est lui qu'en vous je revoi.
C'était un bon marchand et sage.
Vous lui ressemblez de visage,
Par Dieu! comme droite peinture.
Si Dieu eut onc de créature
Merci, Dieu vrai pardon lui fasse
A l'âme.

LE DRAPIER.

Amen, par sa grâce,
Et de nous quand il lui plaira.

PATELIN.

Par ma foi! il me déclara
Maintefois et bien largement
Le temps qu'on voit présentement.
Moult de fois m'en est souvenu.
Et puis lors il était tenu
L'un des bons....

Le premier fruit de ces compliments, c'est un redoublement de politesse de la part du marchand. Il s'aperçoit un u tard qu'il n'a pas encore offert de siége à maître Pierre, l'interrompant :

Séez-vous, beau sire.
Il est bien temps de vous le dire!
Mais je suis ainsi gracieux.

rès quelques cérémonies, Patelin s'assied, et, continuant s évolutions préparatoires, arrive comme par hasard à cher une pièce de drap. La transition par laquelle il orde ce nouveau sujet nous semble d'un parfait comique. tout le monde ressemblait au défunt qu'il regrette,

On ne tollist pas, ni n'emblast (on ne volerait pas)
L'un à l'autre, comme l'on fait!
Que ce drap ici est bien fait!
Qu'il est souëf, doux et tractis (souple)!

C'est au moment où il fait l'éloge de la probité que le fin tois jette la griffe sur son butin.

Oui vraiment, j'en suis attrapé;
Car je n'avais intention
D'avoir drap, par la Passion
De Notre-Seigneur, quand je vins.
J'avais mis à part quatre-vingts
Écus, pour retraire (racheter) une rente.
Mais vous en aurez vingt ou trente;
Je le vois bien; car la couleur
M'en plaît très-tant que c'est douleur!

Le drapier, enhardi par cette confidence, prodigue les o de crédit à un homme qui n'en a pas besoin :

Tout à votre commandement,
Autant qu'il en tient (de drap) dans la pile,
Et n'eussiez-vous ni croix ni pile (point d'argent).

On marchande, on convient du prix, on mesure, le tout un naturel qui n'a point vieilli. L'avocat laisse au marc le choix entre l'or ou la monnaie; il l'invite ou plutôt le traint à venir chez lui chercher son payement et son di

Et si, mangerez de mon oie,
Par Dieu! que ma femme rôtit.

Le vendeur accepte le dîner et ira porter en même temp six aunes d'étoffe. Ce n'est pas ainsi que l'entend Pat Il n'est pas fier : il portera lui-même son drap sous aisselle.

La digne épouse du vieux fripon résume à merveil mérite et l'esprit de cette scène. C'est, dit-elle, la fabl *Renard et du Corbeau*. Nos lecteurs ne seront point fâ de retrouver dans notre *farce* un des modèles, ou du m des antécédents du charmant récit de La Fontaine.

Il m'est souvenu de la fable
Du corbeau qui était assis
Sur une croix de cinq ou six
Toises de haut, lequel tenait
Un fromage au bec. Là venait
Un renard qui vit le fromaige;
Pensa en lui : comment l'aurai-je?
Lors se mit dessous le corbeau:
Ah! fit-il, tant as le corps beau,

Et le chant plein de mélodie!
Le corbeau par sa couardie,
Oyant son chant ainsi vanter,
Si ouvrit le bec pour chanter,
Et son fromage choit à terre;
Et maître renard vous le serre
A bonnes dents et si l'importe.

meilleur de cette intrigue, c'est que le comique y est de la morale, et que cette morale est elle-même extrêment comique. Le fripon devient dupe à son tour; il e dans le piége qu'il a lui-même tendu, et trouve son re dans l'idiot qu'il a instruit à tromper. Ce serait un malheur de gâter, en l'analysant, cette excellente scène drapier, venant se plaindre au juge des larcins de son er, et indigné de rencontrer à l'audience l'avocat qui pris son drap, mêle et confond sans cesse dans sa te son étoffe et ses bêtes, malgré les avis paternels du istrat qui le rappelle *à ses moutons*. Rien de plus spil que le rôle du berger Agnelet, niais rusé qui, d'après s de Patelin, ne répond que par un cri imité de ses tons à toutes les questions du juge, et qui, profitant e mesure de la leçon, répond encore par le même cri à la ête de Patelin, quand celui-ci sollicite ses honoraires. ns au moins quelques vers.

LE DRAPIER.

Or çà, je disais,
A mon propos, comment j'avais
Baillé six aunes.... je veux dire
Mes brebis (je vous en prie, sire,
Pardonnez-moi). Ce gentil maître,
Mon berger, quand il devait être
Aux champs, il me dit que j'aurais
Six écus d'or quand je viendrais....
Dis-je, depuis trois ans çà
Mon berger me convenança (promit)
Que loyaument me garderait
Mes brebis et ne m'y ferait
Ni domaige ni villenie:
Et puis maintenant il me nie
Et drap et argent pleinement.
Ah! maître Pierre, vrayement
Ce ribaud-ci m'emblait (volait) les laines

De mes bêtes; et toutes saines
Les faisait mourir et périr
De gros bâton sur la cervelle.
Quand mon drap fut sous son aisselle
Il se mit en chemin grand erre (très-vite),
Il me dit que j'allasse querre
Six écus d'or en sa maison.

LE JUGE.

Il n'y a ni rime, ni raison
En tout ce que vous refardez.
Qu'est-ceci? vous entrelardez
Puis d'un, puis d'autre. Somme toute,
Par la sang bieu! je n'y vois goutte!

L'affaire jugée, le procès gagné par Agnelet, qui, grâ son bêlement a passé pour un idiot, Patelin le félicite d docilité, et se vante lui-même de son stratagème.

Dis Agnelet.
— Bée.
— Viens çà, viens.
Ta besogne est-elle bien faite?
— Bée.
— Ta partie est retraite (retirée, sortie):
Ne dis plus Bée; il n'y a force,
Lui ai-je baillé belle entorse?
T'ai-je pas conseillé à point?
— Bée....
— Il est temps que je m'en aille :
Paye-moi.
— Bée....

Le dialogue se prolonge ainsi de la manière la plus comi entre l'avocat qui demande, supplie, se fâche, et le client bêle. A la fin Patelin se voyant joué, jure qu'il va cher un sergent, et Agnelet, de son côté, jure que sergent ni cat ne le retrouveront; il s'échappe, et, plus heureux son maître, revient sans doute à ses moutons.

Les enfants sans souci; Soties.

Du mélange de la farce avec la moralité naquit la s genre intermédiaire où dominait la satire. Une troupe n velle découvrit et sut exploiter cette veine dramatique. furent les *Enfants sans souci*, joyeuse réunion de jeunes P siens qui recommencèrent presque Aristophane, au m

our la malice et l'audace à tout dire. Politique, religion, vie ublique ou privée; rien n'était à l'abri de leurs attaques. Ils vaient commencé par s'exécuter eux-mêmes, pour avoir eilleure grâce à faire justice des autres. Leur chef s'appe-it le prince des sots, mais son royaume n'était autre que le enre humain tout entier. Ils obtinrent de Charles VI la per-ission de représenter leurs *soties* sur des échafauds élevés r la place des halles. Louis XII se servit de leur verve ustique pour appeler à lui l'opinion populaire dans ses mêlés avec le pape Jules II. Ce bon roi savait supporter i-même les traits de leur satire, et entendait en souriant s jeunes étourdis le taxer d'avarice. On pense bien que les vers ordres de l'État n'étaient pas épargnés dans ces au-acieuses bouffonneries. On y voyait paraître *Sot-Dissolu* costume ecclésiastique, *Sot-Glorieux*, vêtu en gendarme, *ot-Trompeur*, habillé en marchand. Tous les intérêts du mps, toutes les allusions fugitives qu'un siècle emporte vec lui, étaient saisis et personnifiés sur ce théâtre. *Dame-ragmatique* y était aux prises avec le légat, et *Peuple-Ita-que* y déplorait le gouvernement de *Mère-Sotte* déguisée en obe d'église. Une telle liberté provoqua souvent la répres-ion. Les rois, le parlement autorisèrent, suspendirent, pro-ibèrent tour à tour ces dangereuses représentations. Fran-ois Ier établit la censure théâtrale et procrivit les farces et es soties. Une autorité plus puissante encore leur donna le oup de grâce; l'opinion publique les abandonna pour les ragédies et les comédies qui prétendaient imiter le théâtre ntique. On touchait à la Renaissance. Marot fut l'un des *en-ants sans souci*.

CHAPITRE XXI.

QUINZIÈME SIÈCLE : AGE DE TRANSITION.

LITTÉRATURE POPULAIRE; LES PRÉDICATEURS MENOT, MAILLART ET RAULIN. — LE POÊTE VILLON.

Littérature populaire; les prédicateurs Menot, Maillart et Raulin.

A partir du XIVe siècle tout sort de l'Église, tout se sécularise et s'émancipe. Le moyen âge tombe en ruine. La chevalerie française est frappée à mort par la flèche plébéienne des archers anglais, aux plaines de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt. L'invention de l'artillerie va déplacer la force et achever la ruine du pouvoir féodal. D'un autre côté la théocratie a renoncé elle-même à ses magnifiques rêves. Les papes ne songent plus à l'empire universel, mais à la souveraineté temporelle de l'Italie. La petite ambition tue la grande. Boniface VIII est souffleté par un légiste de Philippe le Bel; Clément V rampe jusqu'au saint-siége, et laisse brûler les templiers, les restes de la chevalerie sainte! Le grand schisme éclate. Le concile de Pise proclame la nécessité d'une réforme. Le pieux Gerson, le docte Clémengis font déjà pressentir Luther[1].

En face des deux pouvoirs qui meurent, il en est un bien faible encore qui s'élève et se prépare de loin à de grandes destinées. C'est la bourgeoisie, c'est le peuple. Il apparaît aux états de 1357 avec Robert le Coq et le prévôt Marcel : il se montre plus redoutable encore en 1413, quand il assiége une première fois la Bastille et coiffe déjà le roi (c'était alors Charles VI) du chaperon populaire. Il fait mieux : sous les traits d'une jeune fille des champs, il s'arme pour l'indépendance du pays et reconquiert le royaume. Enfin l'esprit

1. Jean Charlier, né à Gerson, diocèse de Reims, en 1363, chancelier de l'Université de Paris, mourut à Lyon en 1429. On a de lui une soixantaine de traités en latin et quelques discours en français. On lui attribue, mais sans preuve certaine, l'*Imitation de J. C.* — Mathieu de Clémengis, né vers le milieu du XIVe siècle, fut recteur de l'Université, et mourut vers 1440. Le plus remarquable de ses traités a pour titre : *De corrupto Ecclesiæ statu.*

rgeois et antichevaleresque s'assied sur le trône dans la sonne du roi Louis XI, et achève d'accabler le génie féodal ns celle des vaillants et téméraires ducs de Bourgogne. La littérature du XIVe au XVIe siècle exprime cette situation itique. Elle est en général chétive et souffrante comme France. Ses productions les plus remarquables ont un actère plébéien et vulgaire. Nous avons déjà vu dans la onique Commines succéder à Froissart : sur le théâtre us avons entendu les confréries et la basoche. La chaire étienne n'échappe pas à cette commune destinée. Le tre lui-même se fait peuple. C'est alors que retentit dans glise la parole vive, originale mais vulgaire des Menot, des llart, des Raulin[1]. Cette éloquence est également popu- re par son inspiration et par ses formes. C'est contre les hes et les puissants du monde que s'exerce la verve de tribuns sacrés. Louis XIV aimait à prendre sa part dans sermon : il ne voulait pas qu'on la lui fît : les prédicateurs XVe siècle épargnent volontiers à leurs nobles auditeurs peine de deviner ce qui les concerne. Chez eux l'allu- n n'est guère plus voilée que chez le missionnaire Bri- ne. « Êtes-vous de la part de Dieu? s'écria Maillart. Le nce et la princesse, en êtes-vous? baissez le front!... Les valiers de l'ordre, en êtes-vous? baissez le front. Et vous tilshommes, en êtes-vous? baissez le front! » Menot uvait, dans son indignation bourgeoise autant que reli- use, quelques inspirations d'une haute éloquence : « Au- rd'hui, disait-il, messieurs les gens de justice portent longues robes et leurs femmes sont vêtues comme des ncesses; si leurs vêtements étaient mis sous le pressoir, sang des pauvres en découlerait. » La critique littéraire a gtemps dédaigné outre mesure ces braves docteurs au nple et trivial langage : un habile professeur a réhabilité r mémoire avec réserve[2]. Il les a justifiés de l'accusation

[1] Michel Menot, cordelier et professeur de théologie à Paris, mort 1518.
Olivier Maillart, cordelier, mort en 1502.
Jean Raulin, directeur du collége de Navarre, mort en 1514.
[2] M. Géruzez, dans son *Cours d'éloquence française*, 1836-1837, leçon Ve

assez peu vraisemblable, mais généralement admise dep Voltaire, d'avoir employé une langue bizarre mi-partie mauvais latin et de mauvais français. Il a cité des passa remarquables tirés de leurs sermons, et montré que la vialité qu'on leur reproche est due à l'état actuel du lang qui ne connaissait point de degrés de noblesse entre les m et au caractère des auditoires auxquels s'adressaient orateurs.

Cela même est un fait littéraire d'une haute importa Au xve siècle il n'y a en France qu'un langage, et c'est du peuple, qu'une éloquence, et c'est une éloquence béienne. Nous allons voir que la poésie présente le m caractère.

Le poëte Villon.

Les époques de transition, comme le xve siècle, comm nôtre peut-être, sont en général peu littéraires. Le p le plus remarquable des temps qui nous occupent, le mier en date de tous les poëtes modernes (car Cha d'Orléans est le dernier des trouvères), fut maître Fran Villon, écolier de l'Université de Paris, vrai basoch espiègle, tapageur, libertin et qui pis est larron; passan vie entre le cabaret, la prison, la faim et la potence, jours pauvre, toujours gai, toujours railleur et spirit mêlant aux saillies de sa joyeuse humeur, des traits n breux d'une sensibilité rêveuse et quelquefois éloquent fut le premier qui saisit et dégagea la poésie que recèl plus vulgaire et la plus misérable de toutes les conditio il exprima la nature dans sa vérité la plus nue, et il se tr que cette franche et grossière nature était souvent l'i même de l'art[1].

et suivantes. Ces pages réunissent au plus haut degré l'instruction et térêt.

1. Nous devons au moins un souvenir à un autre poëte populaire du mencement du xve siècle, à Olivier Basselin, foulon de son métier, No de naissance, et poëte par l'inspiration du cidre. C'est du vallon de la qu'il habitait, que ses joyeux couplets ont pris et légué à leurs successe nom de *Vaux-de-Vire*, et par corruption *Vaudevilles*. Le texte de ses sons n'a pas été moins altéré que leur titre : elles n'ont été imprimée deux siècles après sa mort, et dans un langage changé et rajeuni.

Né à Paris, « près de Pontoise, » l'an 1431, « de pauvre et petite extrace, » Villon suivit néanmoins les leçons de l'Université. Mais disciple peu assidu « d'Aristote et de ses comments » il lui arrivait souvent « de fuir l'école, comme fait le mauvais enfant, » alors il suivait « une troupe de gracieux galants,

> Si bien chantants, si bien parlants
> Si plaisants en faits et en dits, »

s'installait avec eux

> Dans la taverne où tenaient leurs états.

Aussi, au lieu d'avoir, comme plusieurs de ses condisciples, « maison et couche molle, » le pauvre clerc ne put obtenir, malgré la présentation de l'Université, « ni cens, ni rente, ni avoir. » Il vécut dans une misère profonde et ne put léguer à la terre qu'un corps où « les vers ne trouveront rand'graisse, tant la faim lui fit rude guerre! Nécessité fait gens méprendre, et faim saillir le loup du bois : » la détresse poussa Villon au larcin et presque au gibet. Deux fois condamné à être pendu, deux fois il obtint sa grâce, d'abord du parlement, ensuite, « du bon roi, » ce qui veut dire Louis XI ; le commentaire était indispensable. Il alla finir tranquillement sa vie en Poitou, à Saint-Maixent, auprès d'un homme de bien, abbé du lieu. »

Les œuvres de Villon ne ressemblent en rien à celles des poètes ses prédécesseurs : elles rentreraient difficilement dans une classification connue. Il ne chante rien d'étranger lui-même ; c'est sa vie, ce sont ses idées, ses émotions personnelles qu'il raconte. Il nous décrit le petit monde vulgaire et pourtant très-caractérisé, très-poétique qui tourne autour de lui : c'est une vue de l'humanité, prise de la place Maubert. Il y a un charme tout nouveau à trouver dans un poète du xve siècle, ces révélations de la vie intime, ces confessions naïves et malignes, aussi éloignées de la jactance que de l'hypocrisie. C'est, à part l'infériorité du talent et la différence du caractère, le même genre de plaisir que nous procure le pèlerinage de Childe-Harold : on aime à entendre

causer sans prétentions un homme qui se trouve être même temps un poëte, à recueillir de sa bouche l'expérie profonde de la vie. Villon vous redit ses amours, ses fau ses malheurs; il se plaint sans amertume et même s tristesse, il chante sa misère, non pour nous apitoyer, m parce qu'il est poëte et que sa misère a un côté poétique est le premier en France qui ait trouvé la poésie des su simples, c'est-à-dire la pensée nette, l'image vive, la se bilité au milieu du sourire, et même la mélancolie. Tout naît chez lui sans effort : sa poésie ne consiste qu'à mi voir et mieux sentir. La grâce qui, dans son prédécess Charles d'Orléans, grimaçait quelquefois par bon ton et p plaire à *Bel-Esprit* et à *Faux-Savoir*, n'est ici que le m vement naturel de la pensée. On croirait voir un de ces joy enfants de Paris, si à l'aise dans leurs haillons, si alerte gais, si intelligents de figure et de repartie, à côté d'un a lescent beau et bien formé par la nature, mais gêné une surveillance austère et emprisonné dans la soie et le lours.

Le choix de ses sujets annonce déjà la manière dont i les traiter. Villon ne se fatigue pas à créer une fiction, il masse sa poésie à ses pieds, dans les rues, souvent, hé dans les ruisseaux de Paris. Un beau jour il quitte sa natale pour rompre une passion, ni plus ni moins que Sa Preux ou Werther; il s'en va, touriste en guenilles, jus Angers, et comme il part « en pays lointain, » il juge p dent de faire « certains legs. » Un ivrogne aura son m il laisse aux pauvres clercs sa nomination de l'Univers qui ne les enrichira guère, et à un ami trop gras d procès pour corriger son embonpoint. C'est ainsi passe en revue tout son entourage, administrant par un trait satirique ou plaisant. Ces *Legs*, qu'on dés d'ordinaire sous le nom de *Petit Testament*, sont esquisse légère de l'ouvrage principal de Villon, le *Gr Testament*, composé dans toute la force de son ta et de son âge, « en l'an trentième de sa vie. » On sent en lisant que ces deux ouvrages sont séparés par cinq ann d'intervalle et par une expérience douloureuse de la

ıs le second le style du poëte a gagné une mâle énergie, nilieu « de toutes les hontes qu'il a bues, » et la souf- ıce a aiguisé ses « sentiments, plus que tous les comments verroès et d'Aristote. » Il débute par jeter un triste ırd sur sa vie passée, il en avoue les fautes avec résigna- ı. Il est pécheur, il le sait bien ; mais la pauvreté est cou- le de tous ses méfaits. C'est elle qui a dissipé inutilement ie : par elle « ses jours s'en sont allés errant, comme ces s d'une toile qu'un tisserand brûle avec une ardente lle. » Villon excelle surtout dans l'expression de ces mé- coliques regrets d'un temps qui s'enfuit et s'envole. C'est e doux reflet du passé qu'il colore d'un éclat poétique figures même les plus vulgaires; témoin cette bonne lle heaumière (armurière), jadis fringante jeune fille, qui, c ses commères

Assises bas, à croppetons (accroupies)
Tout en un tas comme pelottes,
A petits feux de chenevottes
Tôt allumées, tôt éteintes,

prend à deviser du temps où elles furent « si mignottes. » est-ce pas la véritable aïeule de cette joyeuse vieille de ranger, qui regrette si effrontément « le temps perdu » et ne sais quelles autres choses encore? Quelquefois c'est rs l'avenir que Villon tourne ses regards pensifs mais ré- gnés : il le montre du doigt à ses amies, il les exhorte par pensée de la vieillesse future à se montrer moins dédai- ıeuses aujourd'hui. On s'attend à chaque instant à lire :

Vous vieillirez et je ne serai plus!

ı bien :

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie!

illon n'arrive pas à cette pure et suave élégance : mais ue de grâce néanmoins dans sa ballade des Dames du temps adis!

Dites-moi où, en quel pays
Est Flora, la belle Romaine
Archipiada, ni Thaïs
Qui fut sa cousine-germaine.

Écho parlant quand bruit on mène,
Dessus rivière ou sur étang,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine.
Mais où sont les neiges d'antan (de l'année dernière, an
[annum,

Où est la très-sage Hélois,
Pour qui fut blessé et puis moine
Pierre Abélard, à Saint-Denis :
Pour son amour eut cet essoine (malheur).
Semblablement où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fût jeté, en un sac, en Seine?
Mais où sont les neiges d'antan?

La reine Blanche comme un lys,
Qui chantait à voix de Sirène;
Berthe aux grands pieds, Biétrix, Allis,
Eremburges qui tint le Maine,
Et Jeanne, la bonne Lorraine;
Où sont-ils, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

C'est en s'égarant dans les souvenirs familiers de sa jeune qu'il a trouvé par hasard les grandes et poétiques idées de brièveté de la vie, de la fragilité de notre nature. Le n poëte s'y arrête complaisamment, tout émerveillé de sa d couverte, et nous l'exprime avec l'émotion la plus vra C'est ainsi qu'il sait, chose rare chez les poëtes intim s'élever du personnel au général, de ses misères à celles l'homme. On s'intéresse à lui d'autant plus que sa destin n'est qu'une branche de la destinée commune. Nul po n'avait encore tracé d'une main plus hardie le néant de vie mortelle.

De pauvreté me gourmentant (plaignant)
Souventefois me dit le cœur :
Homme ne te doulouse tant,
Et ne démaine tel douleur,
Si tu n'as tant que Jacques Cœur :
Mieux vaut vivre, sous gros bureaux,
Pauvre, qu'avoir été seigneur,
Et pourir sous riches tombeaux.

. . . . . .

Mon père est mort, Dieu en ait l'âme,
Quand est du corps, il gît sous lame (tombe).
J'entends que ma mère mourra;

Et le sait bien, la pauvre femme;
Et son fils pas ne demourra.

Je connais que pauvres et riches,
Sages et fous, prêtres et lais,
Noble et vilain, larges et chiches,
Petits et grands, et beaux et laids,
Dames à rebrassés collets,
De quelconque condition,
Portants atours et bourrelets,
Mort saisit sans exception.

Et meure Pâris et Hélène,
Quiconque meurt, meurt à douleur.
Celui qui perd vent et haleine,
Son fiel se crève sur son cœur :
Puis sent Dieu sait quelle sueur!
Et n'est de ses maux qui l'allége;
Car enfants n'a, frère, ni sœur,
Qui lors voulût être son plége (caution).

La mort le fait frémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Jointes et nerfs croître et étendre.
Corps féminin, qui tant es tendre,
Poli, suave, gracieux,
Te faudra-t-il ces maux attendre?
Oui, ou tout vif aller aux cieux.

ne pressent-on pas Bossuet, n'entrevoit-on pas « ces ›res lieux, ces demeures souterraines où dorment les ds de la terre, » ne devine-t-on pas déjà « cette chair change bientôt de nature, ce corps qui prend un autre , » qui ne garde pas même longtemps celui du cadavre devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans au- › langue? » Le voilà ce corps féminin, si poli, si suave, racieux, le voilà tel que nous l'ont fait le plus grand de orateurs et le plus vieux de nos poëtes populaires. Plus c'est avec le grand poëte Shakspere et la scène terrible fossoyeurs que Villon se rencontre, aux charniers des ›cents.

Quand je considère ces têtes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maîtres des requêtes,
Ou tous de la chambre aux deniers,

Ou tous furent porte-paniers (porte-faix).
Autant puis l'un que l'autre dire :
Car d'évêques ou lanterniers
Je n'y connais rien à redire.

Et icelles qui s'inclinaient
Unes contre autres en leurs vies ;
Desquelles les unes régnaient,
Des autres craintes et servies ;
Là les vois, toutes assouvies
Ensemble en un temps pêle-mêle.
Seigneuries leur sont ravies :
Clerc ni maître ne s'y appelle.

Que manquait-il à cette poésie populaire du XVe siècle, déployait si hardiment ses voiles entre le monde de Bos et celui de Shakspere? La même chose précisément manquait à l'esprit du peuple. Une élévation morale fréquente, sinon plus haute, l'habitude des grands o et des affaires importantes : la richesse et la dignité peuple, longtemps couvé sous les ailes de l'Église, se s rait d'elle enfin pour vivre de sa propre vie. Mais qu'il faible et grossier encore! L'incapacité des Valois, leurs v les fléaux de la guerre, l'invasion des conquérants ang le laissèrent longtemps aux prises avec les besoins mat et moraux de la vie. Dégradé par l'esclavage et la mis il ne pouvait lever vers le ciel un mâle et libre vis Mais voici qu'une révélation nouvelle va luire sur le fron l'affranchi. La noble et sainte antiquité, sortie peu à peu cloîtres et des manuscrits, grandie en Italie sous Da Pétrarque et Boccace, multipliée par le divin bienfai l'imprimerie, va mettre ce peuple appauvri en possessio toutes les richesses des anciens âges. L'humanité, à l'Évangile a enseigné de nouvelles vertus, va rentrer en session de l'héritage du paganisme, et réunir dans un v lit tous les flots épars de la tradition.

Le XIVe siècle est une grande et triste époque : l'Eu s'ébranle et se divise alors comme à la chute de l'emp Au XIVe et au XVe siècle un grand empire aussi s'écroule moyen âge avait réalisé jusqu'à un certain point l'ambitie mais admirable pensée de ses pontifes, celle d'une vaste

té spirituelle. Cette nouvelle monarchie succédant à l'em-
re romain, mais plus vaste que lui, plus pure par son
incipe, puisqu'elle reposait sur la conviction et non sur la
ce, cette immense patrie qu'avait créée l'Église, et qui
ssédait une langue, des mœurs, une administration, une
rarchie et avant tout une foi commune, cette puissante
ganisation allait s'anéantir. Chaque peuple reprenait sa vie
rsonnelle et indépendante. Déjà l'Italie s'est détachée de
nitation et du langage des troubadours, elle s'est affirmée
e-même par la voix puissante de Dante. L'Espagne trouve
ez elle son héros, et sa poésie grandit à l'ombre majes-
euse du Cid. L'Angleterre cesse enfin avec Chaucer de
rler la langue de ses conquérants, et les guerres des Valois
nchent durement les deux nationalités. L'Allemagne va
ntôt avoir son pape, sa bible et sa chaire. Tout se dissout,
t s'isole. Mais cette fin d'un monde n'est que l'aurore d'un
nde nouveau. L'unité du moyen âge se brise, mais pour
refaire un jour sur une base plus large. La société nou-
lle aura pour tâche d'admettre dans son sein et de pacifier
s les contrastes de pensée et de race. Le monde doit mar-
er par les voies de la liberté vers l'unité moderne, celle de
vérité reconnue et acclamée par la raison.

TROISIÈME PÉRIODE.

LA RENAISSANCE.

CHAPITRE XXII.

LA RENAISSANCE AU XVIe SIÈCLE.

DIFFICULTÉ QUE PRÉSENTAIT EN FRANCE LE PROBLÈME DE LA REN SANCE. — INFLUENCE DE L'ITALIE. — ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ; INV TION DE L'IMPRIMERIE; COLLÉGE DE FRANCE. — BUDÉ; ÉRASME.

Difficulté que présentait en France le problème de la Renaissance.

La Renaissance du XVIe siècle ne fut pas, comme on po rait le croire, une reproduction servile de l'antiquité, m bien une fusion harmonieuse des éléments de la civilisat chrétienne avec les traditions du goût et du savoir antiq L'Italie fut le confluent où les deux courants se joignir Dante, Pétrarque, Boccace, ces conquérants infatigables richesses du passé, semblèrent ne se proposer dans le œuvres en langue vulgaire que de transformer les ru matériaux de notre moyen âge. Ils imprimèrent le caract de la beauté, l'un aux pieuses légendes de nos trouvèr l'autre aux chants de nos troubadours, le troisième s'e para de nos fabliaux qu'il revêtit de sa prose brillante périodique. L'Arioste conserva, dans son *Roland furieux*, matière chevaleresque de nos chansons épiques. Il ado le plan irrégulier, l'allure indépendante et capricieuse chantres populaires de l'Italie; mais la poésie antique comme le sang généreux qui circule dans ce corps tout m derne. Elle s'y manifeste par la perfection du style et l'emprunt continuel des expressions et des images clas ques. Le Tasse arriva au même but par une route tout o

e; dans la *Jérusalem*, l'art antique a tracé le plan, réglé rme et les limites de l'épopée; mais l'inspiration reli- se et chevaleresque est venue animer et vivifier tous les ls.

Italie, la fusion de l'esprit moderne et des souvenirs ques avait été simple et rapide. La Renaissance n'avait combiner que deux éléments, le catholicisme officiel et adition gréco-latine. Aucun obstacle n'avait entravé leur n : les chefs du moyen âge, les papes, s'étaient mis à la du mouvement. Aussi le XVIe siècle y vit-il éclore, du de la civilisation nouvelle, l'expression la plus pure de la urité sociale, la fleur immortelle de l'art. Il n'en fut pas i de la France. Cette nation centrale, destinée à servir ien entre toutes les races, de médiatrice entre toutes les s, devait recevoir et combiner des éléments plus nom- ux, plus divers, et souffrir, avant d'enfanter la pensée lerne, les douleurs d'une longue gestation. Ici ce n'est s seulement à l'inspiration du moyen âge qu'il s'agit de ner la beauté antique : un esprit nouveau a soufflé du d et a soulevé la conscience de l'homme jusque dans ses mes. Le droit de douter, le devoir de réfléchir, le besoin ne action individuelle et libre, voilà ce qu'il faut combi- avec l'unité d'opinion, d'esprit et de gouvernement, con- ion nécessaire d'une forte unité nationale, préliminaire lispensable d'un art et d'une littérature.

Aussi par quelles agitations dans le domaine des faits se duit cette diversité d'éléments dans la sphère des idées ! ux peuples dans la même nation, huit guerres civiles, ux rois assassinés, un roi assassin de son peuple, le passé l'avenir venant comme deux fantômes tourmenter cette alheureuse époque, la féodalité cherchant à relever la tête à partager la France, la démocratie passant des protes- nts aux catholiques, et formant avec la théocratie une bi- rre alliance; enfin, comme pour marquer plus clairement caractère de la lutte, deux races étrangères offrant aux eux partis leurs secours intéressés, et heurtant, au sein de otre malheureuse patrie, le sombre génie du nord contre *démon du midi* : tel est le spectacle qu'offre aux yeux de

l'histoire la France du XVIe siècle. Puis arrive le dénoû
longtemps attendu de cette tragédie sanglante. Le tum
s'apaise, les passions se calment, la politique s'endort
une longue trêve monarchique, solution provisoire, co
toutes les solutions de ce monde! L'unité renaît par la
ciliation des idées belligérantes. D'un côté la liberté d'exa
est consacrée par l'édit de Nantes, c'est-à-dire par le do
de la tolérance civile; de l'autre, le principe d'autorit
affermi, mais déplacé. L'unité sera désormais non
l'Église, mais dans l'État. Au moyen âge, il y avait une
religion et une foule de gouvernements séculiers; dan
temps modernes, il y aura plusieurs religions et une
société civile. Les cultes divers seront embrassés dans le
d'une seule grande société, la France, dont les mem
s'appelleront les sujets du roi, en attendant qu'ils mér
un plus beau nom. Cette transaction donnera le curieux
tacle d'un double changement de drapeau; Henri IV, de
guenot se fera catholique, le clergé ligueur deviendra r
liste. C'est-à-dire qu'un parti ne triomphera qu'en s'arm
du principe de ses adversaires. Enfin, ce qui nous ran
au sujet spécial de nos études, la création de la société
velle, de la société politique et laïque ne pourra se faire
sous l'influence de l'idée antique d'une morale univers
indépendante des formes particulières du culte et héri
de la tradition générale du genre humain. L'éducat
même sous la main du clergé, sera désormais toute
sique; l'art français, dans sa forme, sera en grande p
païen.

En France donc comme en Italie, comme dans les a
contrées de l'Europe, le fleuve des idées modernes entr
dans son cours les débris immortels de la civilisation anti
Mais chez nous, on le conçoit, le mélange fécond de
d'éléments divers acquit plus tard qu'en Italie sa limpi
Ce n'est guère qu'au XVIIe siècle que fleurira en France,
une littérature inimitable, la pensée longtemps agitée pa
tourmentes de l'âge précédent. Le XVIe siècle nous offre
ses œuvres la même discordance que dans ses factions. L'
et la forme, la vie et la beauté y cherchent vainement à s'u

otre langue, disait Montaigne, je trouve assez d'étoffe, ı peu faute de façon. » Alors, en effet, ceux qui pensent sent peu l'art d'écrire; ceux qui cultivent l'art d'écrire ent guère à penser. D'un côté nous avons les haran- es mémoires, les pamphlets, les satires, les traités iques et polémiques, les essais philosophiques, tout contient l'esprit, l'âme même de l'époque; de l'autre ne et audacieuse école de disciples de l'art antique, forcent de créer de toutes pièces une langue noble, ésie sérieuse, et n'oublient que de lui donner une âme. paration, ce divorce entre la pensée inspiratrice et la ittéraire est, selon nous, le trait saillant de la littéra- XVIe siècle. Sans doute, il exista alors des auteurs d'un lent; on n'écrira jamais avec plus de verve et d'origi- ne Montaigne, avec un bon sens plus net, plus incisif belais. Mais la langue de ces grands écrivains n'ap- ıt qu'à eux seuls. Chacun d'eux l'improvise pour le actuel de sa pensée. Il n'y a pas alors de formes uni- es et communes à tous, espèces de monnaies courantes es d'une empreinte connue.

e circonstance peut être en général favorable à l'in- lance du talent; mais elle était contraire à l'esprit nment social et communicatif des Français. Le peuple à devenir l'intermédiaire entre les peuples, le pro- ur des idées, l'apôtre infatigable de la civilisation besoin d'une langue logique, régulière, universelle. lérature française devait, pour agir sur le monde, traliser comme la monarchie.

s suivrons, dans cette rapide esquisse du XVIe siècle, sion que la nature même de son développement vient ıs indiquer. Nous examinerons d'abord la pensée et elque sorte la vie de cette société, autant qu'elle se estera dans les monuments écrits. Nous observerons, a société française, le goût des arts et de la civilisation ıne, le culte de l'érudition antique, les hardiesses de la ophie naissante. Nous verrons les passions religieuses itiques passer de la bouche des orateurs sous la plume amphlétaires et de là dans les pages plus durables,

plus impartiales des mémoires et des traités; trois deg divers par lesquels les actions deviennent des livres, s constituer encore une littérature. Ce sera la première pa de notre étude sur le XVIe siècle. La seconde nous fera as ter à la grande tentative de réforme littéraire rendue néc saire par l'insuffisante poésie de Marot, réforme procla par du Bellay, exagérée par Ronsard, restreinte et régu risée par Malherbe.

Influence de l'Italie.

L'Italie fut, au XVIe siècle, l'initiatrice de la France. D dans l'âge précédent, cette contrée nous avait envoyé con un souffle de Renaissance. Nous voyons autour du trône Charles VI trois femmes, trois Italiennes célèbres à di titres, sa belle-sœur Valentine de Milan, sa femme Isab de Bavière, fille d'une Visconti, et la modeste, la sava Christine de Pisan. Mais, une fois délivrée des guerres glaises, c'est-à-dire enfin constituée et forte de son unité France sentit pendant plus d'un demi-siècle une puissa impulsion qui l'entraînait de l'autre côté des Alpes. Les a bitions et les intérêts des princes furent les causes occasi nelles de ces expéditions; un mobile caché y poussait la tion entière : c'était, comme au temps des invasions barba l'irrésistible attrait d'une heureuse et riche contrée, la va séduction d'une civilisation supérieure. La jeune noble qui environnait Charles VIII ne rêvait que la belle Italie, opulence et ses voluptés. Le climat du midi et sa splend nature furent comme une première révélation des arts p les rudes enfants de Lahire et de du Guesclin. Sous Louis X ce premier enseignement a déjà porté ses fruits; le car nal-ministre, George d'Amboise, frappé d'admiration à vue des merveilles qui remplissent la Lombardie, des im santes créations de Bramante et de Léonard de Vinci, se le centre du mouvement nouveau, et donne le signal d'u des plus belles périodes de l'architecture française.

Bientôt François Ier offre un protecteur aux arts de l'It et un ami à ses artistes. C'est à lui que Raphaël env plusieurs de ses chefs-d'œuvre. C'est pour lui que le Prin

ice vient déployer à Fontainebleau sa poétique imagination
t son élégance à la fois forte et voluptueuse. C'est à son
ppel que Jean Cousin, notre Michel-Ange, fonde l'école
rançaise et opère la transition de la peinture sur verre à la
einture à l'huile. Cependant s'élèvent de tous côtés ces
hâteaux de la Renaissance, qui viennent remplacer sur
otre sol les forteresses féodales; c'est Madrid, l'élégant
anoir du bois de Boulogne; c'est la Muette, Saint-
ermain, Villers-Cotterets, Chantilly, Follembray, et ce
alais de fées créé au fond des bois de la Sologne, le mer-
eilleux et fantastique Chambord. Toute la noblesse, lasse
u triste séjour des noirs et solitaires donjons, accourt
rès du roi-chevalier, dans ces élégantes et somptueuses de-
eures où la vie s'écoule dans une fête éternelle. On voit
rriver à l'envi les grands seigneurs et leurs jeunes femmes,
s érudits et les artistes, étrange et brillante société où la
cience est admise à titre de luxe, où les hardiesses de la
ensée sont accueillies comme une jouissance nouvelle de
imagination.

Loin de s'éteindre avec François Ier, l'influence italienne
int au contraire prendre officiellement possession du trône
es Valois. Catherine de Médicis, qui joignait toutes les
ualités de l'esprit à tous les vices du cœur, avait apporté
e Florence le noble goût des beaux-arts. Non contente de
rotéger les artistes, elle participait elle-même à leurs tra-
aux. Philibert Delorme, qui construisit pour elle le palais
es Tuileries, la loue du *grandissime plaisir qu'elle prend
n l'architecture, pourtrayant et esquichant* les plans et les
rofils des édifices qu'elle fait élever[1]. C'est sous son triple
ègne que la Renaissance trouva enfin son expression artis-
ique la plus élevée et la plus significative, la poésie. Ici
ncore, au milieu d'innovations plus importantes dont nous
urons bientôt à parler, se montrèrent les traces nombreuses
e l'imitation italienne. Joachim du Bellay préconise le son-
et presque à l'égal de l'ode; Ronsard doit à l'inspiration
es poëtes de l'Italie quelques-unes de ses meilleures pièces,

1. *Traité de l'architecture*. Paris, 1567.

les seules que tâchent de reproduire ses disciples Despo et Bertaut. Il n'est pas jusqu'aux jeunes seigneurs q d'abord par fanfaronnade guerrière, et ensuite par es courtisanesque, ne mêlent à la vieille langue de leurs pè les idiotismes toscans, qu'ils ont rapportés du théâtre leurs exploits, ou recueillis dans la conversation de l reine et de ses filles d'honneur.

Étude de l'antiquité; invention de l'imprimerie; Collé de France.

A considérer ainsi isolément la tranquille invasion de l italien dans la France, il semble qu'il va se borner à y fo nir la même carrière que dans sa terre natale, jetant son passage des rayons semblables, mais affaiblis. On s tend presque à retrouver de ce côté des Alpes l'élégan mais timide contrefaçon de la Renaissance ultramontaine n'en fut rien néanmoins; les événements de l'histoire, l'i tation des esprits troublèrent violemment la civilisation XVIe siècle, mais enrichirent son cours d'un sédiment cond. Les travaux mêmes auxquels l'Italie avait convié l'E rope portaient en eux le germe d'une rénovation intell tuelle et politique. L'Italie moderne ne se présentait seule à l'étude de la France, elle amenait avec elle to l'antiquité grecque et romaine; et, bien que le culte d science classique dût souvent ressembler à une superstiti cette innovation n'en fut pas moins un immense progrè en changeant de servitude, la pensée moderne apprenai être libre.

L'empire de Constantinople s'était écroulé en 1453. savants Grecs, échappés à l'asservissement de leur patr étaient venus chercher un asile en Italie, et payaient l'h pitalité des Latins par l'enseignement de la langue d'Hom et de Démosthène.

Le 19 janvier 1458, l'Université de Paris reçut une mande de Grégoire, né à Tiferno, dans le royaume de N ples, à l'effet d'être admis dans son sein comme profess de grec et de rhétorique. Cette offre fut accueillie; mais nouvel enseignement, isolé au milieu des chaires de logiq

e théologie scolastiques, regardé avec défaveur par les isans coalisés des vieux systèmes, se vit à peine toléré, et orta que des fruits médiocres. Toutefois la tradition ne perdit pas ; ce fut d'un des élèves de Grégoire qu'un jeune nand destiné à une haute célébrité, Reuchlin, le patron maître de Mélanchthon, apprit, vers l'an 1470, les pre- s éléments de la langue grecque. Quelques années plus , Reuchlin retrouvait dans la même ville, pour professeur rec, un véritable enfant de la Grèce, qui toutefois devait élébrité plutôt à sa patrie qu'à son savoir[1] : c'était George nonyme. Seul alors à Paris, il parlait ou plutôt balbutiait ec, et n'avait pas plus le désir que la capacité de l'enseiaux autres[2]. Mais ses rares élèves suppléaient à l'insance de ses leçons par un dévouement à l'étude qui t quelque chose de l'enthousiasme religieux des néotes. « Je me suis donné de toute mon âme à l'étude du , écrit l'un d'eux, et aussitôt que j'aurai quelque argent, hèterai des livres grecs d'abord et ensuite des vêtents[3]. » Bientôt après les livres devinrent moins rares. alie avec laquelle continuaient nos rapports, multipliait doctes envois. Déjà commençaient à circuler des livres on croyait encore manuscrits, mais remarquables par la ularité extraordinaire de l'écriture, de plus à bon marché n grand nombre. Plus on en achetait, plus il y en avait à dre. Ils se trouvaient, chose merveilleuse! tous semblables re eux, comme s'ils fussent tous sortis au même instant la même main. L'imprimerie, qui ne fut d'abord que l'art graver ou de stéréotyper sur bois, procédé connu en ine de temps immémorial, devint, vers 1450, l'invention mirable des caractères mobiles. On l'attribue généraleent à Gutemberg, né à Mayence, mais établi à Strasbourg. st, riche négociant de cette première ville, aida l'invenur de ses capitaux; et Schœffer, leur collaborateur, perfec-

1. « Non tam doctrina quam patria clarus. » *Beati Rhenani epistola ad chlinum*, folio 52.

2. « Unus Georgius Hermonymus græce balbutiebat, sed talis ut neque posset docere, si voluisset; neque voluisset, si potuisset. » Erasmi *epistola* LVIII.

3. Erasmi *epistola* XXIX.

tionna l'invention en imaginant un procédé plus facile po la fonte des caractères[1].

Fichet, recteur de la Sorbonne, introduisit l'imprimeri Paris en 1469. Les nouvelles presses produisirent sept ce cinquante-un ouvrages jusqu'à la fin du xve siècle, et dès commencement du suivant elles ne donnèrent pas moins huit cents publications dans l'espace de dix ans ; dans nombre se trouvaient quelques ouvrages grecs. Le nonch lant Hermonyme était remplacé par le savant Italien Ale dro, recteur de l'Université de Paris en 1512, pensio par Louis XII, et enseignant le grec et peut-être l'hébreu.

Ce fut surtout sous François Ier que la Renaissance p l'essor. Jamais l'esprit humain n'avait développé une cu sité plus enthousiaste pour le passé, une activité plus s dieuse, plus passionnée pour les lettres. Les imprimeu pleins de la dignité de leur mission, marchaient de pair av les premiers savants de leur siècle. Aux Badius Ascensi aux Gourmont, aux Colines, aux Dolet, succéda la fam des Estienne, ces prodiges de science et de travail, qui, p dant quatre générations, élevèrent l'art de la typographi la plus haute perfection qu'il ait jamais atteinte. Fr çois Ier lui-même témoignait sa sollicitude à cette dix muse. S'il ne créa pas précisément l'Imprimerie royal comme on l'a dit et répété souvent, il fit fondre par Ga mond les admirables caractères qu'on prêtait de temps autre aux imprimeurs particuliers pour leurs belles éd tions. Cette mesure généreuse n'était que l'appendice d'u institution encore plus importante. Laissant à la Sorbo sa stérile escrime théologique, le roi conçut et réalisa pensée de séculariser l'enseignement. Le *Collége des tr langues* (Collége royal, Collége de France), créé en 1531, remplit de chaires d'hébreu, de grec, de latin, de médecin de mathématiques et de philosophie, admirable pêle-mêle

1. H. Hallam, *Histoire de la littérature de l'Europe*, t. I, p. 151, analyse résume les longues discussions auxquelles a donné lieu cette matière. L principaux auteurs qui y ont pris part sont indiqués dans l'*Histoire littérai de l'Italie*, par Ginguené, t. III, p. 270.

2. Ce fut Louis XIII qui fonda réellement l'imprimerie royale en 1640.

ience, désordre fécond d'une généreuse époque, que des emps plus rassis eussent dû peut-être assujettir à une orga-isation plus méthodique. C'est là que brillèrent les Vatable Vastebled), les Danès, les Toussain, et le savant Turnèbe le disert Lambin, dont la sage lenteur enrichit la science ntique de nombreux commentaires et la langue française un verbe expressif emprunté à son nom.

Budé; Érasme.

Aux souvenirs du Collége de France se rattachent les deux nommées les plus brillantes parmi les savants du XVIe siè-e, Budé et Érasme, dont l'un détermina le roi à créer cet ablissement, l'autre refusa d'en être le chef et d'aliéner ainsi n indépendance d'homme de lettres. Grâce à Guillaume udé[1], le plus savant helléniste de l'Europe, la France n'eut us rien à envier à l'Italie, sous le rapport de la science phi-logique. Ce fut lui qui, le premier, détrônant l'insuffisante mpilation de Guarino (l'*Etymologicum magnum* de Pha-rinus), et devançant de 43 ans le véritable *Trésor* de Henri tienne, fixa, dans ses *Commentaires*, le sens d'une grande rtie des mots de la langue grecque, et se fit le législateur une science qui n'avait eu jusqu'alors que d'aventureux ampions. Chez lui se manifeste déjà la tendance sérieuse positive de l'érudition cisalpine; même dans un travail r les mots, Budé se préoccupe des choses. Il explique, vec une justesse et une précision qui n'ont pas été surpassées, s termes grecs du droit et du barreau, et les rapproche des rmes de la jurisprudence romaine. C'est ainsi que, dans on excellent traité *de Asse*, il exposa les dénominations et la aleur des monnaies romaines à toutes les époques de l'his-oire, et que, dans ses *Observations sur les Pandectes*, il ap-liqua le premier la philologie et l'histoire à l'intelligence u droit romain, innovation qui, perfectionnée dans la gé-ération suivante par des hommes plus versés dans la juris-rudence, devait y produire une sorte de révolution. Toute

1. 1467-1540. Ouvrages principaux : *Annotationes in Pandectas; de Asse; le Studio litterarum; Commentaria in linguam græcam.*

la gloire littéraire de Budé peut se résumer en un mot excita la jalousie d'Érasme, qui resta pourtant son ami.

Érasme de Rotterdam[1] vint plusieurs fois et vécut lo temps à Paris. Il est nôtre par ses relations avec la Fra et surtout par le caractère tout français, tout voltairien son esprit, plein d'audace pour aborder tous les problèm plein de raison pratique pour les résoudre. Jeté, par sa n sance, au milieu des luttes acharnées des sectes religieu il trouva la modération dans l'étendue de sa pensée, et trop bien et trop loin pour être un homme de parti. haute intelligence saisit tous les extrêmes, et s'en éloi par conviction plus encore que par timidité. Il usa sa vi concilier deux opinions exclusives et intolérantes. Ami Luther et de Léon X, écrivant ses *Dialogues* contre moines, et son traité du *Libre arbitre* contre les novateu donnant tour à tour raison aux deux systèmes, ou pl reconnaissant la raison partout où il la trouvait, tolér par intelligence, comme Mélanchthon par caractère, Éras fut successivement recherché et maudit par les deux exa rations extrêmes, et ne servit lui-même d'autre parti celui du bon sens et de l'humanité.

La plupart des écrits d'Érasme roulent sur des matiè de théologie. Néanmoins c'était à regret, c'était pour sat faire aux nécessités de son époque et de sa position q descendait dans l'arène de la polémique. Toutes ses pré lections étaient pour l'antiquité renaissante. C'était p lui un culte, une religion. « Peut-on appeler profa s'écriait-il, ce qui est vertueux et moral? Sans doute n devons aux livres saints la première place dans notre vé ration; cependant quand je rencontre dans les ancie fussent-ils païens et poëtes, tant de chastes, de saintes, divines pensées, je ne puis m'empêcher de croire que l âme, au moment où ils les écrivaient, était inspirée p un souffle de Dieu. Qui sait si l'esprit du Christ ne se répa pas plus loin que nous ne l'imaginons[2]? » On compre qu'au milieu des querelles religieuses du XVIe siècle, de tel

1. Né en 1467, mort en 1536.
2. Erasmi *Colloquia, Convivium religiosum.*

Doc. et Érasme ... Latinité de Didier Ghérard

ées ne pouvaient faire d'Érasme un chef de parti. Elles nimaient au moins d'une énergique haine contre les enmis des lumières nouvelles. Dans ses *Adages*, dans ses armants *Dialogues*, dans son amusant *Éloge de la folie*, il guise contre les moines dégénérés de son temps les traits plus acérés. Les rois et les princes ne sont pas à l'abri s hardiesses de sa raison; mais le même bon sens le mène bientôt dans la pratique à cette juste mesure qui it le caractère et la force de son talent. « Il faut supporter princes, dit-il en terminant, de peur que la tyrannie ne it remplacée par l'anarchie, fléau plus détestable encore[1]. » Érasme nous présente dans toute sa force le contraste qui parait les lettrés des deux côtés des Alpes. Au nord, on le it, dès l'aurore du XVIe siècle, l'érudition agitait les plus uts problèmes. Sans dédaigner la pureté de la diction, e la subordonnait à l'intérêt du sujet et de la pensée. Italie offrait alors un spectacle bien différent. Tout entiers l'adoration de la forme, les savants italiens mettaient un gueil national à reproduire dans leurs écrits l'exquise égance de l'âge d'Auguste. Une école plus exclusive enre allait même jusqu'à rejeter toute expression, toute urnure qui n'avait pas été employée par Cicéron. Pour s dilettanti cicéroniens, l'idée était une chose secondaire, ut-être même nuisible; le langage était une mélodie qui, ute seule, suffisait à enchanter éternellement leur voluptueuse oreille. Bembo, le plus illustre d'entre eux, avait, it-on, quarante portefeuilles dans chacun desquels passait ccessivement chaque page qui sortait de sa plume pour ubir de degré en degré toutes les corrections de son goût rupuleux. Il n'est pas besoin de dire que rien n'était plus ontraire à l'imitation véritable du grand orateur romain que e calque servile de ses formes.

C'est contre cette superstition qu'Érasme écrivit son *Ciceronianus*. Fidèle à la modération qu'il portait partout, apôtre le plus zélé de la Renaissance cherchait à la préerver de ses excès. « Que votre premier soin, dit-il, soit de

1. *Adagia, Scarabæus.*

vous bien pénétrer de votre sujet. Lorsque vous le pos
derez parfaitement, les mots vous viendront en abondan
les sentiments vrais et naturels couleront sans effort de
tre plume. » Boileau n'a pas mieux dit un siècle après
Horace seize siècles auparavant. Érasme servait de lien
tre ces deux hautes raisons. Lui-même pratiquait adm
blement ce qu'il prescrivait aux autres. Son style, r
heureux de son caractère, est net, vif, expressif, plutôt
régulier, doué de physionomie plutôt que de beauté, pro
à l'attaque, pétillant de saillies et de verve. Il ne se dr
pas avec roideur dans la toge consulaire de Cicéron; il
sit au hasard la tunique plébéienne, et conserve sou
costume toute la liberté de son allure. Il parle le latin con
une langue vivante, avec aisance et originalité. Cepend
malgré tout son esprit et tout son savoir, Érasme subi
fatale condition des écrivains septentrionaux du XVIe siè
Il n'a point au service de son immense talent un idiome
digène arrivé à l'état de langue littéraire. Il est contrain
se créer un dialecte tout personnel dans une langue mo
comme plus tard Montaigne se fera un français enlum
de gascon. Ces difficultés, qui ajoutent au mérite de l'é
vain, nuisent à sa popularité future. La langue d'Éras
étant une langue d'érudition, Érasme n'est plus un gr
écrivain que pour les érudits[1].

C'est surtout dans la seconde moitié du XVIe siècle
l'érudition française achève de prendre un caractère dé
miné et devient véritablement scientifique. En même ter
elle néglige de plus en plus cette élégance de formes
l'avait d'abord quelquefois rapprochée de l'éloquence.
type allemand ou cisalpin l'emporte sur l'italien, l'école
Budé sur celle de Bembo. C'est alors que fleurissent les
vants les plus illustres du XVIe siècle, les deux Scaliger,
saubon, Juste Lipse. Alors les premières traductions du g
sont remplacées par des versions plus fidèles. Henri Estie
élève à la philologie grecque un monument impérissa
dans son *Thesaurus linguæ græcæ*, digne pendant du *Th*

1. Voyez, sur Érasme, les trois excellents articles publiés par M. D. Nis
dans la *Revue des Deux Mondes*, août et septembre 1835.

urus *linguæ latinæ*, de Robert Estienne, son père; Con-
d Gesner tente le premier, dans son *Mithridate*, de coor-
nner les diverses langues d'après leur origine et leurs
alogies. L'Italie elle-même est entraînée dans le mouve-
ent philologique du nord. On ne se contente plus de
mmentaires confus, de notes fortuites; on écrit des traités
éciaux sur chaque matière. Manuce publie un traité sur
s *Lois des Romains* et sur *la Cité*, ou Constitution de
ome. Sigonius obtient le titre de premier antiquaire du
vie siècle. Ses traités sur le *Droit des citoyens romains*,
r les *Tribunaux des Romains*, et plusieurs autres de la
ême importance, ont mérité une place distinguée dans les
tiquités romaines de Grævius. Il trouve en France un digne
versaire dans la personne de Grouchy, de Rouen, auteur
un traité sur les *Comices des Romains*. Gardons-nous bien
dédaigner les immenses travaux de ces hommes chargés
r la Providence de nous rendre le monde antique. Infati-
bles ouvriers, ils ont préparé les matériaux précieux dont
génie moderne a construit, en se jouant, ses plus beaux
difices.

CHAPITRE XXIII.

LE DROIT ROMAIN ET LA PHILOSOPHIE MORALE.

GRANDS JURISCONSULTES DU XVIe SIÈCLE.—LA BOÉTIE; BODIN.—RAMUS; AMYOT. — MONTAIGNE; CHARRON. — RABELAIS.

Grands jurisconsultes du XVIe siècle.

L'étude passionnée de l'antiquité grecque et romaine ne tarda pas à porter ses fruits. La pensée moderne, fortifiée par le commerce des grands écrivains, osa enfin contempler en face et discuter elle-même les sujets de politique et de morale. Entre l'érudition pure et la philosophie, le droit forma la transition. Le droit romain, dont la pratique n'avait jamais entièrement péri au moyen âge, renaquit comme

science en Italie. Irnérius, Accurse, Bartole marquei XIIe au XIVe siècle les utiles mais timides progrès d'une gèse qui n'avait encore à son service ni l'histoire ni la rature. Au XVe le droit commence à s'éclairer des refle la Renaissance : Ange Politien, le brillant favori des l cis, considère la jurisprudence romaine comme un pré fragment de l'antiquité, et applique le premier aux des jurisconsultes les secours de la philologie class La science du droit théorique passe d'Italie en Fran XVIe siècle avec André Alciat [1]. Appelé à Bourges par l çois Ier, il sut, dans l'espace de cinq ans, changer l'e gnement du droit et fonder une école nouvelle dont l ractère éclate dans le plus glorieux de ses héritiers, le Cujas. Au lieu de voir, comme les premiers glossat dans la loi romaine un tout homogène et contemporain jas restitue à chaque partie de la législation le caractè l'époque et des circonstances qui l'ont fait naître. Il s'at aux textes mutilés d'Ulpien, de Paul, de Papinien, et vient, à force d'érudition, à rendre la vie à ces fragi muets et glacés : en un mot, il porte dans l'étude de gislation romaine la sagacité d'un historien et l'ima tion d'un artiste. Cependant Dumoulin, avocat au parle de Paris, donnait au droit français la même impulsion us et coutumes de nos provinces, qui avaient échappé qu'alors à une rédaction soit scientifique, soit officielle cevaient enfin de cette savante main quelque lumi quelque stabilité. Dumoulin, par son commentaire s coutume de Paris, établissait les règles générales de droit : il dégageait les principes qui dominent dans le civil, là où le droit romain ne règne pas, et prépara maints endroits les travaux de Pothier. Bientôt après b rent les Pasquier, les Talon, les Séguier, les Harlay, l Thou : la magistrature française, ainsi que le barreau, vint à sa plus haute gloire [2].

1. Né à Milan en 1492.

2. Voyez E. Lerminier, *Introduction à l'histoire générale du droit*. — les œuvres d'Estienne Pasquier, nous devons signaler ses *Recherches France*, en neuf livres, ouvrage plus ingénieux qu'érudit, et les vingt livres de ses *Lettres*, qui renferment sur les événements contemporains

La Boétie; Bodin.

Tant de travaux sur la science du droit devaient naturel-
nent conduire à la recherche des fondements de la société.
premier ouvrage où éclatèrent les tendances audacieuses
l'esprit nouveau, furent quelques pages courtes et éner-
ques, écrites par un jeune homme de dix-huit ans. Étienne
La Boétie, qu'ont immortalisé, non moins que son rare
ent, l'amitié et les regrets de Montaigne [1], avait reçu une
ces fortes éducations que les familles de magistrats don-
ient alors à leurs fils. « Nous étions debout à quatre
res du matin, raconte l'un d'eux dans ses mémoires [2],
ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux études, nos
s livres sous le bras, nos écritoires et nos chandeliers
a main. » « Pithou, Cujas et moi, dit Loisel, nous nous
nissions tous les soirs après souper dans la bibliothèque,
là nous travaillions jusqu'à trois heures [3]. » Les premiers
vaux du jeune Étienne furent des traductions où il s'ef-
ait de reproduire Aristote, Xénophon, Plutarque, et
mait ainsi sa langue à l'expression des mâles pensées.
ndant qu'il se livrait tout entier au commerce paisible de
ntiquité, que sa jeune imagination lui peignait plus belle
plus sereine encore, d'affreux événements vinrent le rap-
ler au sentiment d'une réalité qui contrastait tristement
ec ses nobles rêves. Les exactions d'un fisc impitoyable
aient poussé à la révolte Bordeaux et la Guienne. D'atroces
ngeances signalèrent le rétablissement de l'autorité royale :
farouche Montmorency entra dans la ville par la brèche :
us de cent quarante personnes furent pendues, décapitées,
nées, empalées, écartelées, brûlées, rompues. On les fai-
it mourir sur une simple accusation, sans confrontation
témoins, ni autre forme de procès. Quel spectacle pour
n jeune homme, dont la pensée s'était nourrie des idées

ition d'un témoin sincère et clairvoyant. M. Feugère a donné en deux pe-
volumes une édition choisie des ouvrages d'Estienne Pasquier.

1. *Essais*, t. I, p. 27. La Boétie, né à Sarlat en 1530, mourut en 1563, con-
iller au parlement de Bordeaux.

2. Henri de Mesmes, 1545.

3. *Pasquier*, ou *Dialogue des avocats du parlement de Paris.*

républicaines de l'antiquité! C'est l'année même de l'insurrection de Bordeaux (1548), en face des échafauds dressés sur les places publiques de sa ville natale, que La Boétie écrivait contre la royauté cette brûlante philippique qu'il intitula *Discours sur la servitude volontaire* ou *le Contre un*.

« Comment se peut-il faire, s'écriait-il, que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on lui donne; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer?... Quel malheur ou plutôt quel malheureux vice, voir un nombre infini non pas obéir, mais servir; non pas être gouvernés, mais tyrannisés; n'ayant biens, ni enfants, ni leur vie même qui soit à eux; souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare, contre lequel il faudroit dépendre (dépenser) son sang et sa vie, mais d'un seul; non pas d'un Hercule, ni d'un Samson, mais d'un seul homme et le plus souvent du plus lâche et féminin de la nation!

On reconnaît ici les procédés de l'éloquence antique, ses contrastes, ses surprises, ses gradations, l'ampleur de ses développements et leur chaleur toujours croissante. Ne croirait-on pas lire dans Tite Live quelque harangue d'un tribun, quand La Boétie conclut ce beau passage par cette énergique provocation :

« Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps.... D'où a-t-il pris tant d'yeux d'où il vous épie, si vous ne les lui donnez? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont vôtres? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mêmes? Comment oseroit-il vous courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous? Que vous pourroit-il faire, si vous n'étiez recéleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes? vous semez vos fruits afin qu'il en fasse le dégât; vous meublez, remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries. Vous nourrissez vos filles afin qu'il ait de quoi soûler sa luxure; vous nourrissez vos enfants afin qu'il les mène, pour mieux

il en fasse, en ses guerres, qu'il les mène à la boucherie.... tant d'indignités que les bêtes mêmes ou ne sentiroient nt ou n'endureroient point, vous pouvez vous en délivrer, vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulent de vouloir faire. Soyez résolus de ne plus servir, et s voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez, ni ranliez, mais seulement ne le soutenez plus : vous le rez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, son poids même fondre en bas et se rompre. »

Voilà quelle métamorphose l'inspiration antique avait tout oup produite dans notre langage. A la raillerie maligne de trouvères ; à leur verve satirique et moqueuse a succédé me par enchantement une parole grave et puissante, ablable à un dernier écho du forum. Du reste, le *Discours la servitude volontaire* ne renferme aucune allusion aux rêts, aux passions, aux traditions qui divisaient alors si fondément la société française. C'est une œuvre essenlement abstraite, une éloquente invective contre la tyran- en général. La pensée émancipée franchit le but au lieu l'atteindre. On sent à chaque page de ce livre l'inexpénce d'un peuple et d'un écrivain, et l'enivrement des souirs de l'antiquité mal comprise : César et Néron y sont gés comme dans nos tragédies classiques. C'est le cri d'une quente indignation dans la bouche d'un *garson de seize s qui eût mieux aimé être né à Venise qu'à Sarlat*[1].

La noblesse, la sincérité de ses opinions revêt son langage me puissance qui entraîne le lecteur. Ce n'est pas que le le de La Boétie vaille celui de Montaigne qu'aucun style n'a mais valu. Il est tendu et archaïque ; il est âpre comme cette ne naïve et libre.... Mais il est ingénu, ferme, éloquent, mme nous paraîtrait aujourd'hui la prose de Marcus Bru- s et de Caton d'Utique, si nous avions conservé leurs livres[2]. Le judicieux et prudent Montaigne, voyant que « cet ouage avoit été mis en lumière à mauvaise fin[3], par ceux qui

1. Montaigne, endroit cité. — Nous avons dit que La Boétie avait alors dixit ans.
2. Ch. Nodier, *Manuel de bibliographie*, février 1835.
3. En 1578.

cherchoient à troubler et changer l'état de notre police *se soucier s'ils l'amenderoient,* » cherche à excuser la mence de son ami, en déclarant que « il ne fut jam meilleur citoyen, ni plus affectionné au repos de son ni plus ennemi des remuements et nouvelletés de son ten Nous croyons volontiers que l'adolescent qui avait c par un tel coup d'essai, modifia par la réflexion et l'expé ce qu'il y avait de trop absolu dans ses premiers sentir Mais comme l'éloquence est tout entière dans l'émoti l'âme, La Boétie ne retrouva plus d'aussi énergiques ac Celui que Montaigne appelle *le plus grand homme du* vécut presque ignoré et s'éteignit à trente-deux ans con au parlement de Bordeaux et auteur d'un assez grand n de vers agréables[2].

Dès l'aurore de la science politique quel contraste l'Italie et la France! l'une trouve dans Machiavel s haute expression et empoisonne toutes les cours de l'E de ses perfides maximes; l'autre jette avec La Boétie de liberté; elle semble méditer déjà le Contrat social mancipation des peuples. Mais l'ouvrage du jeune Pér din n'était qu'un élan de l'âme, une saillie de jeune d'indignation. Il fallait à la philosophie politique une e sion plus calme, plus scientifique. Bodin, avocat au ment de Toulouse, la lui donna et parut préluder à M quieu comme La Boétie à J. J. Rousseau.

Bodin[3] l'emporte sur Machiavel par son point de comme La Boétie l'emportait déjà en moralité. Mac est tout Italien, tout pratique. Il étudie surtout l'hi romaine, celle de Florence et des États de l'Italie, e uniquement pour en profiter en secrétaire d'État. Il n sente jamais de jugements philosophiques, d'idées abs Les hommes ne sont pas pour lui bons ni mauvais; il habiles ou ignorants. Il les observe, juge les coups et

1. Montaigne, *Essais*, t. I, p. 27.
2. Ses œuvres complètes ont été récemment recueillies et publié M. Léon Feugère, auteur d'une excellente étude, couronnée par l'Ac française, *sur la vie et les ouvrages d'Étienne de La Boétie.*
3. Jean Bodin, né à Angers en 1530, mort en 1596.

ccès en principe. Ainsi le manque de sens moral rétrécit ie cette haute intelligence. Machiavel serait plus grand était meilleur.

odin, avec moins de génie dans la pensée et dans le style, oit un plan plus vaste et prend plus haut son point de art. Son ouvrage principal, son livre sur la *République*, -à-dire sur le gouvernement, sur la constitution de it, est une noble tentative pour soumettre les faits à la eption absolue de leurs lois. Toutefois on doit s'attendre la philosophie politique chancellera souvent au début a carrière. Bodin mêle continuellement par son inexpé-ce la méthode d'observation à la méthode *a priori*, la orie à l'érudition. Habile et fort dans les preuves tirées 'histoire, il est généralement faible dans les raisons théo-ies. C'est moins un métaphysicien qu'un homme d'État. s s'il n'a pas toute l'élévation désirable, on ne peut lui tester la recherche sincère du juste et de l'honnête; s'il pas pénétré assez profondément dans l'essence du droit iversel, l'étendue de son savoir, la droiture de ses inten-is, la grandeur de son entreprise méritent à son nom une ire durable. Il a suivi Aristote avec originalité dans l'étude diverses formes politiques, de leur durée, de leur déclin, leurs transformations[1]; il a devancé Montesquieu dans nalyse des influences que les climats doivent exercer sur lois. Étrange exemple de la faiblesse de notre raison au le même de sa puissance! C'est au milieu de ces hautes nsidérations que Bodin consacre un chapitre aux rêves bi-tres de l'astrologie. On sait que cet esprit si ferme croyait a magie, sur laquelle il a écrit un livre (*la Démonomanie*). s âmes même les plus grandes reçoivent l'empreinte de poque qui les produit. Mais alors même et dans ce cha-tre, qu'il n'eût pas écrit dans un siècle plus éclairé, Bodin ssaisit tout à coup sa supériorité : il entrevoit la philoso-hie de l'histoire en affirmant que l'étude du passé et l'ob-rvation attentive des causes peuvent nous amener à prévoir chute et les révolutions des empires[2]. En politique Bodin

1. Liv. IV, chap. Ier.
2. Liv. IV, chap. II.

est dévoué à la monarchie, sans doute par crainte de l'anarchie où il voit se précipiter la France[1]. Mais au-dessus de ce pouvoir absolu et sans contrôle dont il arme le souverain, il reconnaît et réserve les lois éternelles de la conscience, sans toutefois leur préparer ici-bas aucune sanction.

« Telle est cette *république* de Bodin; début de la science politique dans l'Europe moderne, ébauche d'une raison ferme, mais incertaine dans ses voies.... où l'érudition étouffe souvent la pensée; où l'esprit de l'auteur, en voulant monter dans le monde des idées et des systèmes, s'abaisse presque toujours dans son vol impuissant; sans méthode, sans lumière; mais cependant témoignage irrécusable de vigueur et de génie, monument du XVIe siècle, auquel trois cents ans n'ont pas ôté sa valeur, et qui se transmettra comme une médaille précieuse dans l'histoire des ouvrages humains[2]. »

Le talent de Bodin et l'imperfection de son œuvre attestent suffisamment que la philosophie sociale était alors une science naissante dont il fallait attendre encore longtemps les fruits. Il n'en fut pas de même de la philosophie morale, de la science qui se propose pour objet l'homme individuel. Sans doute il n'est pas plus facile de sonder les profondeurs de notre nature que d'examiner les principes de la société, mais si l'on s'abstient prudemment des hautes recherches de la métaphysique, il reste encore dans la région moyenne de la philosophie d'assez vastes espaces pour exercer l'observation du sage et exciter l'intérêt du lecteur. La morale est une science toujours faite ou du moins toujours possible. Chacun porte en soi le modèle : il ne s'agit que de trouver le peintre.

Ramus; Amyot.

Déjà un homme d'un génie ardent et audacieux avait

1. Son ouvrage parut en français l'an 1577. Lui-même le traduisit en latin neuf ans après.

2. Lerminier, *Introduction générale à l'histoire du droit*. On peut consulter avec fruit l'analyse détaillée et les nombreuses citations qui précèdent ce jugement, ainsi que l'analyse que H. Hallam a donnée du même ouvrage dans son *Histoire de la littérature*, t. II, p. 149 et suivantes.

ımé la déchéance de la philosophie du moyen âge en ıant Aristote, en qui elle s'était personnifiée. Pierre La e (Ramus) avait affranchi non pas encore la pensée, ses procédés : il avait émancipé la logique. Remar- ; que c'est au nom de l'antiquité que s'était accomplie révolution. C'est Virgile, c'est Cicéron, c'est Platon la lecture détrône chez Ramus la superstitieuse adora- les commentateurs d'Aristote. « Je reconnus, dit-il, à grand étonnement que ni Cicéron ni Virgile n'avaient, rivant, tenu compte des lois de l'*Organum*. » Il passe te à la lecture de Platon. Sa surprise redouble. « Quel gement! s'écrie-t-il. Ici ni règles subtiles ni argumen- ı méthodique. Socrate se contente de discuter avec bon , il veut qu'on examine, et qu'on s'en rapporte à la n plutôt qu'à l'autorité. » Alors Ramus se demanda « s'il ıuvait pas aussi socratiser un peu. » La philosophie peut mais marcher avec confiance. La méthode n'est pas ée encore, mais les entraves sont brisées. Le principe ıd est proclamé. Le guide qu'on suivra dès à présent ce plus l'autorité, c'est la raison.

ı talent plus modeste, mais dont le nom et surtout les res sont impérissables, rendit à la philosophie mo- un service non moins signalé. Jacques Amyot ne fut n traducteur, mais un traducteur de génie : il occupe remier rang dans un genre secondaire. Il a en quelque e créé Plutarque : il nous l'a donné plus vrai, plus com- que ne l'avait fait la nature. Le naïf et quelque peu cré- Béotien avait été jeté par le hasard de la naissance iècle raffiné et corrompu d'Adrien. Pour exprimer sa sée droite et simple, il n'avait que l'idiome laborieux et ınt des Alexandrins. De là, une dissonance continuelle s ses nombreux écrits : son esprit et sa langue ne sont du même siècle. Amyot rétablit l'harmonie, et grâce à l'élève d'Ammonius redevient *le bonhomme* Plutarque. le création fut une bonne fortune pour la France : non- lement elle enrichit la langue par l'heureuse nécessité xprimer tant de conceptions nobles et vraies, mais encore devint pour la renaissance des idées antiques un puissant

auxiliaire. « Nous autres ignorants étions perdus, dit M taigne, si ce livre ne nous eût relevés du bourbier merci (grâce à lui) nous osons à cette heure et parl écrire; les dames en régentent les maîtres d'école : notre bréviaire. » Montaigne a raison d'être reconnaiss car s'il ne dut qu'à son aimable génie la peinture si v si originale de sa pensée, le cadre où il la déposa et foule de souvenirs dont il l'enrichit lui furent donnés les opuscules de Plutarque et transmis par la tradu d'Amyot[1].

Montaigne; Charron.

Michel Montaigne[2] mit en œuvre, sous une forme im telle, l'indépendance de la pensée que Ramus avait clamée en principe. Ses *Essais* sont le premier et peut le meilleur fruit qu'ait produit en France la philosophie rale. C'est le premier appel adressé à la société laïq mondaine sur les graves matières que les savants de fession avaient jusqu'alors prétendu juger à huis clos principal charme de cet ouvrage, c'est qu'on y sent à ch ligne l'homme sous l'auteur. Ce n'est point un traité, en moins un discours, c'est la libre fantaisie d'un cau aimable et prodigieusement instruit qui se déroule ca cieusement sous vos yeux. L'idée y prend un corps, l'a traction devient vivante. Le livre et l'écrivain ne sont qu même chose. Montaigne a pour ainsi dire vécu son ouv au lieu de le composer.

Né en Gascogne, ce pays des vives saillies et de la grâce bile, il conserva, à la faveur de l'éducation toute spéciale reçut, l'originalité naïve de ses penchants. Son père, com

1. Amyot et Ramus sortaient des derniers rangs du peuple : tous deux f valets au collége de Navarre, et s'élevèrent par leur seul mérite. Amyot d précepteur des enfants de Henri II, grand aumônier de France et évê d'Auxerre. Telle était, au XVIe siècle, la récompense accordée au tradu de *Daphnis et Chloé*, et des *Vies des hommes illustres* du paganisme. R devint maître ès arts, puis principal de son collége, professeur de philos et d'éloquence au Collége de France; il fut victime des haines scolastiq auxquelles le fanatisme religieux vint offrir un prétexte. Des écoliers l'é gèrent dans le massacre de la Saint-Barthélemy.

2. Né en 1533, mort en 1592.

un pressentiment secret, avait écarté de cette féconde et icate nature tout ce qui pouvait la contraindre et la défor-r. L'enfance de Montaigne s'était épanouie dans une atmo-ère de liberté et de bonheur. Le matin, c'est le son harmo-ux des instruments qui terminait son sommeil : l'étude qui e aux autres enfants de si pénibles efforts, s'effaçait pour sous les apparences des jeux de son âge : il apprit le latin me sa langue maternelle, par la conversation des per-nes qui l'entouraient. Cette éducation en serre chaude, n'est peut-être pas la meilleure en général, se trouva la ux appropriée au génie de Montaigne. Il en résulta un x nonchaloir, que la vivacité naturelle du jeune Gascon erva de l'apathie; un amour du bien-être, que son bon s élevé garantit d'un grossier égoïsme; une sincère bien-lance pour les hommes, qu'il n'eut jamais occasion de r; un éloignement invincible pour les tristes occupations ne politique étroite et perfide. Montaigne n'eut point mbition : sa vie était si douce sans elle! point ou peu faires : sa vie sans elles était si bien remplie! « Sa pro-ion est de la vivre mollement, pour la jouir au double autres. » Il veut le bonheur par la sagesse, non pas la esse triste et chagrine, mais douce, agréable, « mère rrice des plaisirs humains. Qui me l'a masquée, s'écrie-, de ce faux visage pâle et hideux? Il n'est rien plus gai, s enjoué et presque plus folâtre. La vertu n'est pas, me dit l'école, plantée à la tête d'un mont coupé, rabo-x et inaccessible. Qui sait son adresse y peut arriver par routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes. »

Il faut avouer que la vertu de Montaigne paraît quelquefois peu trop exclusivement préoccupée de ses propres jouis-nces. Je le crois voir dans son château, fortifié jadis par s pères, qui aujourd'hui « n'a pour toute provision qu'un rtier, lequel ne sert pas tant à en défendre l'entrée qu'à frir plus doucement et gracieusement. » Tandis que les erres de religion ensanglantent la France, et que la Saint-rthélemy donne au monde le hideux spectacle d'un roi nspirateur et assassin, c'est là « sa retraite à se reposer des erres : il essaye de soustraire ce coin à la tempête publique,

comme il fait un autre coin en son âme. Notre guerr beau changer de formes, se multiplier et diversifier en n veaux partis; pour lui, il ne bouge[1]. » Sa demeure est temple serein que la science éleva pour le sage[2] et où pénètrent, malgré la courtoisie du *portier*, ni le pédantis des écoles, ni le fanatisme des sectes religieuses. Pareil personnages du *Décaméron*, il s'est fait une tranquille traite pendant qu'un cruel fléau désole le reste du pays. comme il prend en pitié la sublime folie de l'héroïsme gr rier, « celui qu'il voit grimpant contre-mont les ruines ce mur, furieux et hors de soi, en butte à tant d'arque sades ; et cet autre tout cicatrisé, transi et pâle de faim, terminé à crever plutôt que de lui ouvrir la porte, » cela peut-être pour un homme « qu'ils ne vinrent oncque qui ne se donne aucune peine de leur fait, plongé cep dant en l'oisiveté et aux délices! » Les veilles et fatig de l'étude ne trouvent pas plus de grâce à ses yeux. A quelle verve de moquerie ne nous peint-il pas l'érudit « pituiteux, chassieux et crasseux, qui sort après minuit d' étude, » bien décidé à y mourir ou bien à apprendre « postérité la mesure des vers de Plaute et la vraie ort graphe d'un mot latin ! » Pour lui il n'y fait pas tant de çons. Il accepte l'étude, mais comme un plaisir, non comme un travail. « Son dessein est de passer doucem et non laborieusement, ce qui lui reste de vie ; il n'est pour quoi il veuille se rompre la tête, non pas pour la scie de quelque grand prix qu'elle soit. »

D'après le caractère de Montaigne on devine celui de livre, si toutefois on peut donner ce nom à des excursi capricieuses d'une pensée vagabonde autant qu'aimable. homme d'une raison si droite semble, dans la successior ses idées, n'obéir qu'à cette faculté que lui-même appell folle du logis. Il choisit un sujet, le quitte, le reprend, l met une matière dans le titre, en traite une autre dan chapitre. « Je n'ai point, dit-il, d'autre sergent de band arranger mes pièces que la fortune. A mesure que mes

1. *Essais*, t. II, p. 16.
2. « Edita doctrina sapientum templa serena. » Lucretius.

se présentent, je les entasse : tantôt elles se pressent ule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on non pas naturel et ordinaire, ainsi détraqué qu'il est; laisse aller comme je me trouve, je prends de la for- le premier argument, pensant ici un mot, ici un autre, ıtillon dépris de leurs pièces, écartés sans dessein ni esses. »

utefois sous cette allure fortuite se cache un intérêt sé- et puissant. Malgré toutes ces excursions, Montaigne ıstamment en vue un seul objet, qu'il nous peint, qu'il montre, qu'il nous exprime sans cesse, c'est lui-même, ıutôt c'est nous, c'est l'homme tel qu'il fut, tel qu'il sera ıurs : et c'est là le secret de l'immortalité de son age. Il a toute la grâce d'une fantaisie et toute la pro- eur d'une étude, tout le charme d'une conversation et la valeur d'un traité scientifique. Montaigne se juge tant d'impartialité qu'on croirait qu'il parle d'un autre; analyse avec tant de finesse qu'on voit bien qu'il s'est lié lui-même; et, par un rare bonheur, telles sont l'étendue ses facultés, la mobilité de ses goûts, la combinaison de défauts, de ses qualités, de ses penchants de toute sorte, l semble renfermer en lui seul toutes les variétés de notre ure, et nous offrir dans sa personne l'homme tout entier, être « merveilleusement ondoyant et divers. »

ı la peinture de lui-même, Montaigne rattache naturel- ıent et sans y songer l'étude des plus grandes questions. l évente cent mines nouvelles, et combien difficilement ntables [1]. » Son scepticisme fécond éveilla la raison de contemporains. Au milieu des affirmations violentes qui ıendaient s'établir par le fer et le feu, la seule sagesse ısible était le doute. « Beaucoup savoir apporte occasion plus douter. » En religion, en politique, en littérature, ıcun disait : je sais tout. Montaigne prit pour devise : *Que is-je?* Sa réserve toutefois ne va pas jusqu'au pyrrho- ıme : Montaigne n'a jamais douté de Dieu ni de la vertu. s nobles croyances, qui restent debout dans sa pensée au

1. Mlle de Gournay, préface des *Essais* de Montaigne.

milieu de tant de ruines, n'en paraissent que plus augus Elles lui inspirent quelquefois de sublimes mouvem d'éloquence, qu'on est tout étonné de rencontrer dans aimable auteur. Avec quelle grandeur ne nous peint-il l'homme de cœur qui « tombe obstiné en son courage; pour quelque danger de la mort voisine, ne relâche au point de son assurance; qui regarde encore, en ren l'âme, son ennemi d'une vue ferme et dédaigneuse, battu non pas de nous, mais de la fortune, et tué sans vaincu ! » Quel noble élan d'enthousiasme, quand il prot contre le succès injuste et glorifie la défaite ! « Il y a pertes triomphantes à l'envi des victoires; et ces qu victoires sœurs, de Salamine, de Platée, de Micale, de Si n'osèrent opposer toute leur gloire à la gloire de la déco ture du roi Léonidas et des siens au pas des Thermopyl

On sent ici à travers la langue du XVIe siècle l'esprit l'antiquité renaissante. C'est une des gloires de Montai d'en être le disciple. Les poëtes et les philosophes de Grèce et de Rome sont pour lui ce que furent pour Bos l'Écriture et les Pères. Il s'en empare souverainement et les assimile. « Il transporte dans son solage (terroir) le raisons, comparaisons et arguments et les confond avec siens. » Bien habile qui saurait distinguer ce qu'il trouve ce qu'il emprunte, et « parviendroit à le déplumer ! » critiques risquent fort de « donner une nasarde à Plutar sur son nez, et de s'échauffer à injurier Sénèque en lui

Plutarque et Sénèque sont en effet ses deux maîtres. « L instruction est la crème de la philosophie. L'un est plein choses, l'autre de pointes et de saillies. » Lorsque Montai écrit « il ne tient pas à avoir des livres autour de lui, m il ne peut guère se passer d'un Plutarque. » Quant Sénèque, sa marche vive et brusque s'accommode avec l'h meur de Montaigne qui aime qu'on aille droit au fait, qu' l'instruise sur-le-champ. « Il cherche des raisons bonnes fermes, d'arrivée (d'abord) : ni les subtilités grammairienne ni l'ingénieuse contexture de paroles et d'argumentation n servent. Il veut des discours qui donnent la première charg dans le plus fort du doute. Il trouve que ceux de Cicéron

ses œuvres philosophiques, « languissent autour du ils sont bons pour l'école, pour le barreau et pour le on, où nous avons loisir de sommeiller et sommes en- un quart d'heure après, assez à temps pour en re- er le fil. Il est besoin de parler ainsi aux juges. Cicéron n excellent prêcheur de commune. Pour Montaigne ces ıutions sont peines perdues : il vient tout préparé du . Il ne lui faut point d'alléchement ni de sauce : il ge bien la viande toute crue. »

ı nous apprenant ce qu'il aime dans Sénèque, Mon- ıe a commencé à caractériser son propre style. Il est un pourtant, et le plus heureux de tous, qui brille d'un bien plus vif dans la physionomie de l'écrivain fran- , c'est l'imagination. Voltaire a dit avec raison : « ce pas le langage de Montaigne, c'est son imagination faut regretter. » Chez lui, plus que chez personne, le c'est l'homme. « Quand je vois ces braves formes de primer si vives et si profondes, je ne dis pas que c'est dire, je dis que c'est bien penser. » Il maîtrise, il uplit l'idiome rebelle encore qui lui est donné, et, comme habile versificateur, il tire de la difficulté même cent binaisons inattendues et charmantes. « C'est aux paroles, il, à servir et à suivre, et que le gascon y arrive si le ıçais n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, u'elles remplissent l'imagination de celui qui écoute, façon qu'il n'ait aucune souvenance des mots. » Aussi le gage de Montaigne est-il « un parler simple et naïf, tel le papier qu'à la bouche, un parler succulent et ner- x, court et serré, non tant délicat et peigné que véhé- nt et brusque, plus difficile qu'ennuyeux, éloigné de fectation, déréglé, décousu et hardi. » On ne pourrait ıpter toutes les images, les expressions neuves, les ances de mots qu'il a créées. Si l'on se plaît au *français myot*, on étudie la *langue de Montaigne*, et ses écrits nt encore aujourd'hui un trésor, où notre prose, appauvrie r les dédains philosophiques du XVIIIe siècle, est heureuse ller rechercher ses anciennes richesses [1].

[1] Voir, sur Montaigne, l'*Éloge* composé par M. Villemain, en 1812; ou-

Cependant telle est la fatalité littéraire qui pèse sur l XVIe siècle, ses œuvres les plus heureuses manquent to jours de ce don suprême qui semble le fruit naturel réser à certaines saisons de la vie des peuples, la beauté, la pe fection de l'ensemble. Toutes les qualités d'un excelle ouvrage se trouvent dans celui de Montaigne, mais sa composer encore un tout harmonieux. Au siècle d'August Montaigne, avec sa poétique imagination et sa studieu nonchalance, eût été Horace ou Tibulle; sous Louis XI selon qu'il eût suivi l'un ou l'autre versant de son génie, fût devenu ou La Fontaine ou Descartes. Il n'est que le pl instructif de nos causeurs, le plus aimable de nos moralist On sent que sa personne valait encore mieux que son liv Les *Essais* sont un minerai précieux qui n'a pas enc reçu sa forme définitive : ils ressemblent à cette mati sidérale dont quelques astronomes composent de lointai nébuleuses. Ce ne sont pas encore des astres, c'est le ri et lumineux fluide dont la puissance créatrice se plaît à l former.

Cette formation ne s'accomplit pas toujours sans dang assujettissez la pensée des *Essais* à un ordre plus régul retranchez cette luxuriante parure de l'imagination, « superflu, chose si nécessaire! » et au lieu de Montai vous avez Charron[1] son disciple et souvent son copiste. n'évalue pas à moins d'un quart de son livre *de la Sag* les emprunts presque textuels que Charron a faits à s prédécesseur. Toutefois il ne lui ressemble pas, même qua il le transcrit. Grave, compassé, méthodique, en vain il no dit quelque part : « Je traite et agis ici non pédantesqu ment, selon les règles ordinaires de l'école; » c'est a toute la rigueur scolastique qu'il érige en dogme le scep cisme : c'est du haut de la chaire qu'il anathématise l préjugés. Plus riche de lectures et de souvenirs, plus atten à disposer les diverses parties d'un sujet, à suivre le fil d'

vrage qui fut le début de l'illustre écrivain, et promettait déjà tout ce que s auteur a depuis si admirablement tenu.

1. Né à Paris en 1551, avocat et ensuite prêtre. Mort en 1603. Œuvre *Traité de la Sagesse* et seize discours chrétiens.

ıent, Charron n'a plus ni l'originalité du génie de ıigne, ni la vivacité de son expression. Aussi a-t-il ı comme l'a dit un grand maître, plus d'estime que ccès et plus d'éloges que de lecteurs.

Rabelais.

ıs avons, non pas omis, mais différé jusqu'ici, ne ınt le renfermer dans aucune de nos classifications, qu'ils les remplit toutes, un écrivain chez qui la haudes vues contraste bien autrement encore que chez ses mporains avec l'originale bizarrerie de la forme. Ras est à la fois érudit, philosophe, publiciste, romancier, ique, novateur enfin dans toutes les directions de la ée, et il dissimule l'audace de ses idées sous l'extravae de ses fictions. C'est une espèce de Triboulet populaire, ɔu de la société, à qui l'on permet d'avoir raison, pourvu paraisse renoncer au sens commun, et donne ses plus ıdes hardiesses comme autant de saillies sans conséıce. Au reste, il ne faut rien exagérer par esprit de ème. Pour jouer ce rôle de génie bouffon, Rabelais n'aqu'à s'abandonner à ses penchants, et, si sa trivialité que fut un prudent calcul, il est probable que la nature t en grande partie pour lui. Ce caractère est un phénoıe moral que le XVIe siècle pouvait seul donner au monde. ance singulière de l'instruction et de la grossièreté, ıonstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse l'une sale corruption : où il est mauvais, il passe bien ı au delà du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est ı, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent; il peut être le mets ı plus délicats [1]. »

La vie de Rabelais est l'image de son livre. Sorti d'un ıaret[2] et conservant toujours un doux penchant pour les ıx qui l'ont vu naître; tour à tour cordelier, bénédictin, ıdecin, bibliothécaire, secrétaire d'ambassade et curé, sans ıser jamais de boire, de gausser et de s'ébaubir; sachant latin, le grec, l'hébreu, l'italien, l'espagnol, l'allemand,

1. La Bruyère, chap. I, *Des ouvrages d'esprit.*
2. A la Devinière, près de Chinon, en 1483.

l'arabe, et parlant au besoin le plus franc et le plus popul français de nos vieux trouvères; se raillant de toutes puissances, provoquant toutes les réformes, et protégé des évêques, des cardinaux, des ministres; mourant en tranquillement dans son presbytère, la plaisanterie à bouche, au temps où Despériers se tuait dans sa prison, où Dolet expirait dans les flammes du bûcher, Rabelais le type le plus frappant de cette discordance perpétu qu'offre partout le XVIe siècle; époque féconde, puissan originale, mais sans harmonie, sans proportions, s beauté.

La *Vie de Gargantua et de Pantagruel* est le rêve de popée en délire, c'est l'orgie de la raison et quelquefois génie. Mêlant ensemble Érasme et Boccace, joignant souvenirs de nos fabliaux l'inspiration italienne de la po bernesque, Rabelais fit naître de tous ces souvenirs confi dus et vivifiés au sein d'un génie original « une œu inouïe, mêlée de science, d'obscurité, de comique, d' quence et de haute fantaisie, qui rappelle tout, sans comparable à rien, qui vous saisit et vous déconcerte, v enivre et vous dégoûte, et dont on peut, après s'y être be coup plu et l'avoir beaucoup admirée, se demander sérieu ment si on l'a comprise.

« Il y aurait trop à dire sur Rabelais. Il est notre Sh spere dans le comique. De son temps il a été un Arioste à portée des races prosaïques de Brie, de Champagne, Picardie, de Touraine et de Poitou. Nos noms de provin de bourgs, de monastères, nos habitudes de couvent, paroisse, d'université, nos mœurs d'écoliers, de juges, marguilliers, de marchands, il a reproduit tout cela, le p souvent pour en rire. Il a compris et satisfait à la fois penchants communs, le bon sens droit et les inclinati matoises du tiers état au XVIe siècle.

« Le livre de Rabelais est un grand festin, non pas de nobles et délicats festins de l'antiquité, où circulaient, son de la lyre, les coupes d'or couronnées de fleurs, les génieuses railleries et les propos philosophiques; non p de ces délicieux banquets de Xénophon ou de Platon, cél

ès sous des portiques de marbre, dans les jardins de Scil-
ite ou d'Athènes; c'est une orgie enfumée, une ripaille
urgeoise, un réveillon de Noël. C'est encore, si l'on veut,
e longue chanson après boire, dont les couplets piquants
nt fréquemment entrecoupés de *faridondaines* et de *flon-*
ns. En ces sortes de refrains, la verve supplée au sens;
ayer de comprendre, c'est déjà n'avoir pas compris[1]. »
Cependant l'enivrement de la gaieté ne domine pas telle-
nt que la haute raison du novateur ne fasse souvent en-
dre sa voix. Lui-même nous avertit qu'en supposant
que le sens littéral nous offre matières assez joyeuses,
tefois pas demeurer ne faut, comme au chant des sirènes,
is interpréter à plus haut sens ce que par aventure nous
isons dit en gaieté de cœur. Vîtes-vous oncques chien
contrant quelque os médullaire? Le chien est, comme
Platon, la bête du monde la plus philosophique. Si vous
ez vu, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette,
quel soin il le garde, de quelle ferveur il le tient, de
elle prudence il l'entame, de quelle affection il le brise,
de quelle diligence il le suce. Qui l'induit à ce faire?
el est l'espoir de son étude? Quel bien prétend-il? Rien
s qu'un peu de moële.... A l'exemple d'icelui vous con-
nt être sages pour fleurer, sentir et estimer ces beaux
res de haute graisse, légers au prochas (à la poursuite) et
dis à la rencontre, puis par curieuse leçon et méditation
quente, rompre l'os et sucer la scientifique moële. »
Heureusement pour Rabelais, son siècle ne le crut pas, il
it cet avertissement pour une bouffonnerie de plus. Et
urtant que de moelle dans ces livres de *haute graisse*, que
« mystères horrifiques, tant en ce qui concerne notre re-
ion que aussi l'état politique et la vie économique? » Le
eux curé de Meudon a entrevu toutes les réformes mo-
rnes, liberté politique et religieuse, organisation des
ances, destruction des priviléges, perfectionnement de la
océdure. Que de verve d'indignation contre les *chats-*
urrés du parlement et contre *Grippe-Minaud* leur archi-

1. Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au* XVI*e siècle*, t. I, p. 339.

duc! Quelle éloquence de bon sens dans le discours Grandgousier et de son ambassadeur contre la sangl folie des guerres d'invasion! Son traité d'éducation, à pr de la jeunesse de Gargantua, est prodigieux pour son sié Locke, Montaigne et Jean-Jacques n'ont guère fait q développer[1]. C'est surtout contre les abus de la religio les vices de ses ministres que Rabelais est inépuisable, co s'il avait lui-même le droit d'être sévère. Il les retro chaque instant sous sa plume, ou plutôt il ne les quit mais. Depuis ces *ocieux* moines, vrais *singes* de la s qui « ne labourent ni ne travaillent, mais ne font que motter grand renfort de légendes et psaumes nullemen eux entendus, » jusqu'aux oiseaux gourmands de l'île nante, évesgaux, cardingaux et papegaut, dont toute cupation en ce monde est de « gaudir, gazouiller et chan tandis que tout le monde « excepté moi quelques con de régions aquilonnaires, leur envoie tant de biens et fri morceaux. » On sent que Rabelais aurait bien envi prendre « une grosse pierre et de férir par la moitié ces oiseaux sacro-saints; » mais une prudente voix l'ar « homme de bien, lui dit-elle, frappe, fériz, tue et me tous rois et princes du monde, en trahison, par ven autrement, quand tu voudras, déniche des cieux les a de tout auras pardon du papegaut : à ces sacrés oiseau touche, si tu aimes la vie, le profit, le bien tant de to de tes parents et amis, vivants et trépassés : encore qui d'eux naîtroient en seroient infortunés. » Sur quoi il gaiement son parti. Il se résigne, à « boire d'autant et queter. Voyant ces diables d'oiseaux, nous ne faisons blasphémer, mais vidant les bouteilles et pots, ne faison louer Dieu. » Panurge reprend donc encore pour deux cles son masque et ses grelots.

1. Voyez l'excellent commentaire qu'en a donné M. Guizot. Tissot, *de littérature*, t. I, p. 147. On peut lire aussi avec intérêt l'article de M ruzez, sur Rabelais, dans les *Essais d'histoire littéraire*, p. 67.

CHAPITRE XXIV.

L'ÉLOQUENCE AU XVIe SIÈCLE.

:R ET CALVIN ; LE LIVRE DE L'INSTITUTION DE LA RELIGION CHRÉ-
SNE. — IGNACE DE LOYOLA ET LES JÉSUITES.—LE CHANCELIER DE
)PITAL. — LES PRÉDICATEURS DE LA LIGUE.

er et Calvin : le livre de l'Institution de la religion chrétienne.

ec Jean Cousin et Cujas, avec Rabelais, Érasme et Mon-
ie, la réforme était accomplie dans les idées ; l'art, le
t, la philosophie étaient émancipés : restent le culte et
litique. Nous allons en suivre la destinée au XVIe siècle,
ivers leur expression littéraire, l'éloquence et l'histoire.
a réformation religieuse fut l'œuvre du nord. Les in-
ts de races vinrent compliquer les questions de dogmes.
éveil des individualités nationales était un des caractères
'époque.

es peuples, comprimés dans la sévère unité du moyen
, échappèrent alors au moule uniforme qui les avait si
temps enveloppés, et tendirent à cette autre unité, bien
taine encore, qui doit naître de la vue spontanée de la
ne vérité par tous les hommes, résulter du développe-
nt libre et original de chaque nation, et, comme un vaste
cert, réunir d'harmonieuses dissonances. L'Europe, sans
science du but, saisissait avidement le moyen, l'insur-
ion ; on ne songeait qu'à renverser, sans penser encore à
onstruire. Le XVIe siècle fut l'avant-garde du XVIIIe. De
l temps le nord avait subi en frémissant le joug antipa-
que du midi. Sous les Romains, la Germanie, cent fois
ncue, n'avait jamais été domptée ; elle-même avait en-
ti l'Empire et déterminé sa chute. Au moyen âge, la lutte
it continué sous des noms différents ; ce n'étaient plus
lement des instincts, mais des idées qui combattaient :
force et l'esprit, la violence et la politique, l'ordre féodal
la hiérarchie catholique, l'hérédité et l'élection, tels étaient

les principes divers qui accusaient l'opposition des d
races. Au XVIe siècle, la scission longtemps pressentie écl
Le dogme catholique, attaqué depuis sa naissance pa
nombreuses hérésies, avait jusque-là triomphé compl
ment. Sans remonter au berceau de l'Église, Arnaud
Brescia, en Italie; Valdo, en France; Wiclef, en Anglete
avaient tenté des réformes éphémères étouffées par des
plices. En Allemagne, Luther parut, et la réforme fut
complie : l'unité catholique fut à jamais brisée.

En 1511, Martin Luther, moine augustin d'Erfurth
envoyé à Rome pour les affaires de son ordre. Il épro
d'une manière plus énergique, la même répulsion qui
pait alors tous les Allemands qu'y conduisait si fréqu
ment la guerre. Les magnificences de la papauté, les pon
dont le culte aime à s'entourer dans les contrées méri
nales, les vices d'une élégante civilisation révoltèrent l
vère barbarie du Germain. Il ne put contempler sans s
dale les *fêtes idolâtriques de la nouvelle Babylone*. La v
des indulgences, affermées par le pape à l'archevêque
Mayence, Albert de Brandebourg, sous-louées par A
aux banquiers Fugger, débitées de village en village p
dominicain Tetzel, fit éclater l'indignation de Luther
éleva doctrine contre doctrine, lança anathème contre a
thème, et, le 10 décembre 1520, brûla solennellemen
Wittemberg, la bulle du pape Léon X, avec les décrétale
ses prédécesseurs, le corps du droit canon, et la *Somm*
saint Thomas d'Aquin.

Dès lors commença cette guerre implacable de la pa
qui fit naître dans la suite tant de guerres sanglantes.
fermé dans le château de Wartbourg, Luther, pend
neuf mois, ne cessa de remuer l'Allemagne et l'Europe
fond de son asile inconnu. « Ses pamphlets théologiq
imprimés aussitôt que dictés, pénétraient dans les provin
les plus reculées; on les lisait le soir dans les familles,
prédicateur invisible était entendu de tout l'Empire. Jam
écrivain n'avait si vivement sympathisé avec le peuple.
violences, ses bouffonneries, ses apostrophes aux puiss
du monde, aux évêques, au pape, au roi d'Angleterre, q

lit *avec un magnifique mépris d'eux et de Satan*, charnt, enflammaient l'Allemagne, et la partie burlesque s drames populaires n'en rendait l'effet que plus sûr.... ui distinguait Luther, c'était moins sa vaste science ne éloquence vive et emportée, une facilité alors extraorire de traiter les matières philosophiques et religieuses sa langue maternelle : *c'est par où il enlevait tout le le*[1]. » Ses écrits n'étaient pas moins puissants que ses ours. « C'est la parole, disait-il, qui, pendant que je ais tranquillement et que je buvais ma bière avec mon Mélanchthon, a tellement ébranlé la papauté, que jamais ce ni empereur n'en a fait autant. »

nouvel apôtre était bien la voix du génie allemand. acieux, ardent par la pensée, à la fois métaphysicien et , il remplaçait les arts plastiques du midi, la poésie sens, par l'émotion rêveuse et passionnée de l'âme : de les arts, il n'aimait que la musique. L'Allemagne a tous volontiers abdiqué l'action, pourvu qu'on lui laissât ensée : Luther proclamait la justification par la foi et puissance des œuvres. Il niait la liberté morale et jetait ases du libre examen. Car, selon lui, le laïque est l'égal rêtre; plus de Pères, plus de conciles; la chaîne de la tra- n catholique est rompue : l'Église n'a plus d'autre loi que riture, et l'Écriture d'autre commentaire que la raison[2]. n Allemand, orateur et poëte, avait créé la réforme; un nçais, homme d'action et dialecticien, en coordonna la trine. Jean Cauvin[3], fils d'un procureur fiscal et notaire stolique de Noyon, avait reçu dans la savante université Bourges l'influence des opinions nouvelles. La suppres- du culte extérieur, la destruction de toutes ces pompes osantes par lesquelles le catholicisme s'adresse au senti- nt et à l'imagination, satisfaisaient cet aride esprit. Calvin

Michelet, *Précis de l'histoire moderne*, p. 103 et 107.

A la diète de Worms (1521), Luther déclara qu'il ne pouvait rien rétrac- à moins d'être convaincu d'erreur par l'Écriture sainte, ou *par des raisons ntes*.

Qui latinisa son nom suivant l'usage des lettrés, et se fit appeler *Calvinus* Calvin. Né en 1509, mort en 1564.

était un raisonneur austère, irréprochable dans sa vie, flexible dans sa pensée, net et subtil dans sa parole; visage amaigri, son regard pénétrant et dur annonçaient homme fait pour devenir « le législateur despotique d' démocratie[1]. » Il n'avait du caractère national que les q lités intellectuelles, la clarté, la précision, la logique; i séduisait pas les cœurs comme Luther, il enlaçait les esp dans les replis serrés de son syllogisme[2].

Le 1er août 1535, Calvin dédia au roi François Ier son *stitution de la religion chrétienne*. C'était l'œuvre la j importante qu'eût produite encore la Réforme, une exp tion méthodique des dogmes et de la discipline. Ce li écrit avec un talent incomparable par un jeune homm vingt-six ans, prétendait être pour le protestantisme ce la *Somme* de saint Thomas, brûlée naguère par Luther, a été pour la théologie catholique. La dédicace est un c d'œuvre où l'adresse et le raisonnement s'élèvent quelque jusqu'à l'éloquence. L'auteur ne dissimule pas qu'il « a c pris ici quasi une Somme de cette même doctrine que j sieurs estiment devoir être punie par prison, bannissem proscription. » Mais il fait observer au roi « qu'il ne reste innocence aucune n'en (ni en) dits, n'en faits, s'il suffi d'accuser. » Enumérant ensuite les principales object qu'on adresse ordinairement à la religion réformée, il oppose méthodiquement d'habiles réponses. Il invoque l tention et la justice du prince dans un langage d'une dig impérieuse : « C'est votre office, sire, de ne détourner oreilles ni votre courage d'une si juste défense, princip ment quand il est question d'une si grande chose; assavoir comment la gloire de Dieu sera maintenue su terre, comment sa vérité retiendra son honneur et dig comment le règne de Christ demeurera en son entier. O tière digne de vos oreilles, digne de votre juridiction, di de votre trône royal! Car cette pensée fait un vrai roi, se reconnaît être vrai ministre de Dieu au gouvernemen son royaume; et, au contraire, celui qui ne règne point à c

1. Villemain.
2. Henri Martin, *Histoire de France*, t. IX.

de servir à la gloire de Dieu, n'exerce pas règne mais gandage. » Ce langage altier renferme presque une me-e. L'insurrection démocratique était en germe dans la trine protestante, mais elle y était seulement en germe. premiers apôtres étaient loin de l'apercevoir. Luther it dit : « Ne combattez jamais votre maître, fût-il tyran, sachez que ceux qui l'oseront attaquer trouveront leur e. » Calvin disait avec saint Paul : « Tout pouvoir vient Dieu. » Et quoiqu'il préférât le gouvernement aristocra-ie, il ajoutait que « les rois sont d'institution divine. Si x qui, par la volonté de Dieu, vivent sous des princes, et t leurs sujets naturels, transfèrent cela à eux, pour être tés de faire quelque révolte ou changement, ce sera non-lement une folle spéculation et inutile, mais aussi mé-nte et pernicieuse[1]. » Il pensait tracer à l'indépendance infranchissable limite en déclarant que « la liberté spi-elle peut très-bien consister avec la servitude civile[2]. » temps et l'histoire devaient être encore meilleurs logi-ns que Calvin.

Ce sectaire imposait même à la liberté de conscience d'as-étranges limites. Homme d'ordre et d'organisation, il lait constituer la réforme et non la développer; tous ses rs étaient de substituer Genève à Rome. Il reprochait à glise catholique ses prétendues erreurs, et non sa souve-ne puissance : Calvin voulait être aussi absolu, mais plus iré. Loin d'excuser ses ambitieuses prétentions, sa doc-ne porte l'empreinte de la sécheresse de son âme. Pous-t à l'extrême les principes de saint Augustin sur la pré-tination, il se fait un Dieu impitoyable, plus cruel que Destin antique; car ce Dieu crée volontairement le mal. Il e les hommes pour sauver le petit nombre et damner le nd, sans que les prédestinés de l'enfer puissent réagir ntre leur destinée, car ils n'ont point de libre arbitre. lvin laisse pourtant à l'homme une ombre de volonté pour tifier son Dieu et pour motiver le précepte que lui-même

1. *Institution chrétienne*, liv. IV, chap. xx.
2. *Ibidem*.

donne aux fidèles de haïr les réprouvés, « afin de se confo-
mer à la volonté de Dieu qui les damne! » C'est la relig
de la haine entée sur la loi d'amour, sur l'Évangile, com
une plante empoisonnée qui s'enlace aux rameaux de l'ar
de vie[1]. Quelque antipathique que fût cette doctrine au
sens de notre nation, elle prospéra toutefois chez nous
dépens du luthéranisme, et absorba tout le mouvement
la réforme. Prêchée en France, par un Français, dans un
gage clair et logique, noble et populaire à la fois, elle
faire de nombreux prosélytes parmi les chrétiens mé
tents. D'ailleurs, le génie essentiellement unitaire de la
tion répugnait au fractionnement des sectes protestantes
les esprits qui se séparèrent de l'Église catholique préf
rent, parmi les Églises réformées, celle qui, par son or
sation, leur offrait encore une espèce de catholicisme.

Ignace de Loyola et les Jésuites.

En face des illogiques ou stériles négations de la Réfo
il restait au catholicisme un noble rôle à remplir : défe
la continuité de la tradition religieuse, revendiquer le d
de la liberté morale, sauvegarder les droits du sentim
de l'imagination dans le culte, enfin lutter contre cette f
dissolvante qui brisait le lien de la famille européen
cette œuvre catholique ne pouvait pas être accomplie, com
celle du protestantisme, par des efforts individuels, iso
contradictoires ; une milice nouvelle, disciplinée, o
sante, devait marcher à ce seul but sous la direction d'
seul chef. Ce chef fut un jeune gentilhomme castillan, au
ardent, aussi passionné, aussi chevaleresque que Calvin é
froid et sec, don Inigo Lopez de Recalde y Loyola. Nou
de la lecture des *Amadis*, Ignace avait reçu le dernier re
de la mystique chevalerie de Saint-Graal. Blessé au siége
Pampelune (1521), il quitta les romans pour les légende
Son imagination changea d'objet sans changer de caractè
Il devint chevalier de la sainte Vierge, fit pour elle la *Ve*
des armes, et prit l'habit d'ermite au Mont-Serrat. Ce pr

1. H. Martin, *Histoire de France*, t. IX, p. 308.

r élan de dévotion mystique devait bientôt, sans dispa-re, s'allier à des idées plus positives. Les races néo-nes sont surtout destinées à l'action; le sens pratique ne abandonne pas au milieu des accès mêmes de l'enthou-me. A l'âge de trente-six ans, Ignace de Loyola vint à is, au retour d'un pèlerinage à Jérusalem[1]; il s'assit dant sept ans, magnanime écolier, sur les bancs de la lle université scolastique. Enfin, l'étudiant devint fon-eur d'ordre. Le chevaleresque officier créa une société mais célèbre, qu'on n'a point accusée d'imprudence et réflexion. C'était spécialement contre la nouvelle hérésie s'organisait la compagnie nouvelle. Ignace était lui-me l'antithèse vivante de Calvin et de Luther. A la sé-resse de l'un il opposait son ardeur, son imagination rtiste et de mystique; l'inquisition le soupçonna d'abord tre affilié aux *illuminés;* aux tendances toutes person-les de l'autre, à ses vagues aspirations de liberté, Ignace ondait par une soumission sans réserve à l'Église, par bitude de l'obéissance érigée en vertu, par l'abdication nplète de toute volonté personnelle entre les mains d'un périeur. La compagnie de Jésus porta dans sa littérature mpreinte de ce double caractère. D'un côté ses œuvres se tinguèrent par une élégance recherchée et mondaine, is un peu contrainte et maniérée. De l'autre elle produisit u d'individualités marquantes, mais exerça une immense fluence collective. Pareil au démon de l'Evangile, le jé-ite n'a pas de nom propre : il s'appelle Légion.

C'est à Paris, dans l'église de l'abbaye de Montmartre, , le jour de l'Assomption 1533, Ignace de Loyola et ses q compagnons fondèrent la société qui devait être la der-ère et la plus puissante des milices du catholicisme. L'Al-nagne avait lancé l'attaque : la France l'avait systémati-e. L'Espagne produisit la défense : la France encore la rit dans son sein. Du nord et du midi partaient les oyances rivales qui devaient lutter dans cette arène de ntes les idées.

1. H. Martin, *Histoire de France*, t. IX, p. 308.

Le premier accueil de la France dut encourager novateurs. Les lettrés surtout leur étaient favorables; la forme ne semblait être que l'expression populaire de la naissance. La Sorbonne fulminait contre les nouvelles nions; elles eurent pour elles tous les ennemis de la Sorbo tous ceux qui détestaient son intolérance ou méprisaient pédantisme. Le palais de François Ier s'ouvrit aux idées Luther, comme à toutes les idées nouvelles. Il fut de ton de paraître les accepter. Marguerite, sœur du roi, mable et savante princesse, s'y attacha d'une man durable. Louise de Savoie elle-même y fut quelque te favorable. Le roi, peu fait pour entendre les discussi théologiques, et qui plus tard persécuta les calvinistes instinct de despote et par calcul diplomatique, ne vit d'abord dans la Réforme que l'occasion de se moquer moines et des sorbonistes. Le petit monde littéraire, avait pour centre la cour, semblait coalisé contre les v défenseurs de l'Église. Les uns adoptaient plus ou moins dogmes luthériens, comme Berquin, Roussel, les deux Robert Estienne, Lefèvre d'Étaples, Jules-César Scali les autres, comme Rabelais, Étienne Dolet et Bonaven Despériers, n'embrassaient point la Réforme, parce qu allaient sans doute au delà; quelques-uns, comme B du Châtel, du Bellay, restaient catholiques, mais toléra Les courtisans, prompts à recevoir le mot d'ordre du ma et dont l'opinion ne décide pas le triomphe d'une idée, m le manifeste, affichaient le calvinisme comme une mode. se promenant le soir au Pré-aux-Clercs, ils chantaient psaumes français de Clément Marot. Enfin les protestan avaient gagné la nouvelle maîtresse du roi, Mlle d'Heil depuis duchesse d'Étampes, *la plus belle des savantes, la plus savante des belles.*

Toutes les chances paraissaient donc en faveur de la religion réformée; mais elle avait contre elle quelque chose plus puissant qu'une cour, de plus durable qu'une mode le génie national de la France. La France, en admettant Réforme, eût constitué comme l'Angleterre une Église nationale, isolée au sein de l'Europe. Elle eût renoncé à cette

rande idée de république chrétienne qui a rempli le passé, qui veille encore aux portes de l'avenir. Le peuple de l'u-ité, le peuple qui relie entre elles toutes les régions de l'Oc-dent, ne pouvait se laisser entraîner par la réaction exclu-ve du nord, ni rompre avec les nations du midi, avec la ce néo-latine à laquelle lui-même appartient. D'ailleurs était trop ou trop peu pour la France que cette religion né-tive importée de Germanie. Les révolutions de France ont pas ce caractère : elles affirment, elles créent et ne *otestent* pas. La France refusa donc d'accepter le protes-ntisme, comme religion, tout en gardant un principe ana-gue, mais antérieur au protestantisme et plus fécond que i, le libre examen[1].

Le chancelier de L'Hôpital.

Ce juste milieu auquel, après bien des luttes sanglantes, vait s'arrêter le bon sens national, fut, dès l'abord, indi-é avec précision, quoique sans succès immédiat, par une s plus nobles voix qu'ait entendues la France, celle du ancelier de L'Hôpital[2]. « Michel de L'Hôpital, dit le fri-le et libertin Brantôme, a été le plus grand et le plus digne ancelier qu'il y ait eu en France. C'était un autre censeur aton ; il en avait du tout l'apparence, avec sa grande barbe anche, son visage pâle, sa façon grave. » La pensée de ute sa vie, le but de tous ses efforts, ce fut d'introduire ns nos lois la tolérance civile, d'amener les deux religions vivre en paix sur le même sol ; idée neuve alors et aussi oignée de l'esprit des calvinistes que de celui des catho-ques. Par une rencontre plus singulière qu'inexplicable, homme le plus vertueux et la femme la plus perverse uni-ent leur politique : L'Hôpital et Catherine de Médicis pour-uivirent longtemps le même but. Le juste et l'utile avaient enti leur identité. L'éloquence politique éclate pour la pre-mière fois en France dans cette bouche vénérable, élo-

1. H. Martin, *Histoire de France*, t. IX, p. 466.
2. Né en 1503, mort en 1573. Œuvres : seize harangues, les *Mémoires d'État*, le *Traite de la réformation de la justice*, six livres d'épîtres en vers latins (5 vol. in-8, 1825).

quence pleine d'un parfum de probité et qui justifie plétement l'ancienne définition de l'orateur : *Vir dicendi peritus*. L'Hôpital marche à la tête de cet ill cortége de magistrats français, tels que les Séguier, les tholon, les Pithou, les Molé, les Harlay, les Pasquier, Thou, qui, par la gravité de leur vie, par leur science deste et la trempe toute romaine de leur caractère, une des gloires les plus pures et les plus incontestées France. Formés par la tradition naïve des mœurs gau et l'étude profonde de l'antiquité, ces hommes unissai la loyauté de sujets fidèles une sorte de vertu rigid semblait une tradition des républiques anciennes. C'ét comme dit Montaigne, « de belles âmes frappées à l'a marque. »

Une familiarité pleine de bon sens et de finesse, re trant çà et là des mots énergiques et décisifs, caractér langage du chancelier de L'Hôpital. C'est l'autorité d'u avec la bonté et l'abandon d'un père. Veut-il rappel culte des vertus chrétiennes ces hommes qui ne so qu'à triompher de leurs adversaires dans de haineuses cussions : « Nous avons fait, dit-il, comme les mauvai pitaines qui vont assaillir le fort de leurs ennemis toutes leurs forces, laissant dépourvus et désarmés leu gis; il nous faut maintenant, garnis de vertus et de b mœurs, les assaillir avec les armes de charité, avec pr persuasion, paroles de Dieu, qui sont propres à tels bats. » Puis il ajoutait : « Otons ces mots diaboliques, de partis et de séditions, luthériens, huguenots, papi ne changeons le nom de chrétiens! »

Ne pouvant apaiser les haines des partis, L'Hôpital cupa d'améliorer au moins l'administration par de b lois. Grâce à lui, plusieurs des ordonnances les plus de l'ancienne monarchie se trouvent datées d'un de s gnes les plus funestes.

L'ordonnance d'Orléans (1561) promulguait, au no roi, la plupart des réformes réclamées pendant la se des états généraux, par les représentants du tiers état; de Moulins (1566), qui comprend quatre-vingt-six chap

t a pour objet la refonte du système judiciaire, est demeu-
ée une des bases de la législation française jusqu'à la Révo-
ution. L'Hôpital voulait au moins fermer aux passions reli-
ieuses le sanctuaire de la justice. « Vous êtes juges du
ré ou du champ, disait-il aux magistrats du parlement de
ouen, dans la séance où l'on proclama la majorité de
harles IX, non de la vie, non des mœurs, non de la religion.
ous pensez bien faire d'adjuger la cause à celui que vous
stimez plus homme de bien ou meilleur chrétien, comme
il était question entre les parties lequel est meilleur poëte,
rateur, peintre, artisan, et non de la chose qui est amenée
u jugement. Si vous ne vous sentez pas assez forts et justes
our commander vos passions et aimer vos ennemis, se-
on que Dieu le commande, abstenez-vous de l'office de
uge. »

Quand on en est réduit à donner de pareils avis, on peut
ressentir qu'ils seront inutiles. Aussi le chancelier disait-il
vec une triste prévoyance : « Je sais bien que j'aurai beau
ire, je ne désarmerai pas la haine de ceux que ma vieillesse
nnuie. Je leur pardonnerais d'être si impatients, s'ils de-
aient gagner au change; mais quand je regarde tout au-
our de moi, je serais bien tenté de leur répondre, comme
n bon vieil homme d'évêque, qui portait, comme moi, une
ongue barbe blanche, et qui, la montrant, disait : « Quand
ette neige sera fondue, il n'y aura plus que de la boue. »

Il n'y eut plus, en effet, que de la boue et du sang. Les
erniers souvenirs que l'histoire ait conservés du chancelier
de L'Hôpital se rattachent aux jours néfastes de la Saint-
Barthélemy. Le duc d'Anjou avait chargé ses gardes de par-
courir les environs de Paris « pour surprendre et tuer les
huguenots dans leurs maisons aux champs. » Le chancelier,
honoré depuis longtemps d'une disgrâce, et retiré à Vignay,
près d'Étampes, fut menacé par une de ces bandes d'assas-
sins. Sa famille et ses amis le conjuraient de se cacher. Il
refusa : « Ce sera, dit-il, quand il plaira à Dieu, quand mon
heure sera venue. » Bientôt on vint lui dire « qu'on voyait
force chevaux sur le chemin, qui tiraient vers lui, et s'il ne
voulait pas qu'on leur fermât la porte. « Non, non, dit-il, mais

si la petite porte n'est bastante (suffisante) pour les faire trer, ouvrez la grande.... On trouva qu'on lui donnait que sa mort n'était pas conjurée, mais pardonnée : il ré dit « qu'il ne pensait avoir mérité ni mort ni pardon[1]. » N surprenons ici à sa source même l'éloquence de cet hon illustre. Elle n'était que l'effusion naturelle de ses no sentiments, et, selon l'expression d'un ancien rhéteur, son que rend une grande âme[2]. »

Nous allons voir l'éloquence couler maintenant d source moins pure; la fureur des partis, l'enthousiasme passions religieuses et démagogiques vont changer l'É en *forum* et faire des prédicateurs de la Ligue autant de gueux tribuns.

Les prédicateurs de la Ligue.

La Ligue est la seconde phase du mouvement religieu XVIe siècle. Après l'*action* réformatrice, ce fut la *réac* catholique. Les partis ne devaient, comme toujours, arr à la période de *transaction* qu'après s'être fatigués et é sés de leurs excès. C'est à l'histoire politique à mon comment le fanatisme religieux trouva, dans l'ambition deux maisons rivales et dans les vagues mais violentes a rations d'une démocratie prématurée, de terribles a liaires. Il nous suffit de montrer la physionomie de étranges démagogues, de ces tribuns en capuchon, de l entendre quelques-unes de leurs invectives, et de const ici surtout le caractère de la parole au temps qui nous cupe, la puissance sans la forme, l'éloquence isolée convenances de l'art.

Le XVe siècle avait légué à la chaire chrétienne une quence populaire, hardie contre les grands, puissante su foule, bizarre mélange de plaisanteries et de mouvem impétueux, vraie pâture d'un peuple spirituel et gross vrai langage des moines mendiants, cette démocratie

1. Brantôme, *Vie du connétable de Bourbon*. — Nous devons indiquer plutôt rappeler à nos lecteurs la *Vie de L'Hôpital*, écrite par M. Ville comme tout ce qu'écrit M. Villemain.

2. Τὸ ὕψος μεγαλοψυχίας ἀπήχημα. Longin, *du Sublime*.

glise. Le XVIe siècle enflamma cette parole de toute l'ar-
r des passions politiques, quand les vices de Henri III et
résie de son héritier présomptif semblèrent confondre un
ment les intérêts religieux avec les rivalités des factions.
es premiers symptômes sérieux de la Ligue s'étaient
nifestés en 1576. Elle n'était qu'une imitation des ser-
nts et formulaires calvinistes pour la défense de *la cause*,
tation que les jésuites se hâtèrent de propager. En 1587,
e forma à Paris une réunion d'hommes plus décidés, qui
lurent une prompte solution. Ils s'assemblaient et te-
ent leurs conseils dans la chambre de Jean Boucher, curé
Saint-Benoît. A leur tête se trouvaient, avec Boucher,
may, ancien ministre protestant, devenu chanoine, et
vôt, curé de Saint-Séverin. Ils s'adjoignirent Rose, évê-
de Senlis, Pelletier, Guincestre, Hamilton, Cueilly, cé-
res prédicateurs. Ce n'étaient donc pas tout à fait, sui-
t l'expression trop dédaigneuse de l'Etoile, « quelques
rmitons et souppiers de Sorbonne, braves conseillers
lat qui, toute leur vie, ont été enfermés dans un collége
édantiser et à manger les pauvres novices de la théolo-
. » En général amis et ennemis leur rendirent plus de
lice. Mayenne prit langue avec eux; l'une des héroïnes
l'union, Mme de Montpensier, disait : « J'ai fait plus par
bouche de mes prédicateurs qu'ils ne font tous ensemble
ec toutes leurs pratiques, armes et armées. » Et Henri IV
ivait : « Tout mon mal vient de la chaire. » Cette crainte
ils inspiraient à un grand roi est du moins un point de
semblance entre nos orateurs et le prince de l'éloquence
ecque.

Les prédicateurs étaient en effet l'âme de la Ligue. Ce sont
x qui communiquaient au peuple l'enthousiasme de la ré-
stance, qui lui faisaient braver la mort et souffrir la faim
ns murmure. Il n'y avait pas à Paris d'église ni de cha-
lle où l'on ne prêchât au moins deux fois par jour. Les
ateurs sacrés annonçaient, commentaient les nouvelles
olitiques, attaquaient les personnes, discutaient les inté-
ts de l'État. Ils déclaraient ne vouloir point prêcher l'évan-
ile, « parce qu'il était trop commun et que chacun le sa-

vait; » ils aimaient mieux raconter « la vie, gestes et f abominables de ce perfide tyran Henri de Valois. » Le mon était à la fois le club et le journal. Il avait tout violence démagogique des époques les plus sanguinai Boucher, prêchant le carême à Saint-Germain l'Auxerr prétendait « qu'il fallait tout tuer, qu'il était grandement te de mettre la main à la serpe et d'exterminer ceux du pa ment et autres. » Il fut si au long question de *sang* e *boucherie*, qu'un conseiller de la cour, voyant ces *gest paroles atroces*, désirait se sauver du milieu de cette f qui écoutait, de peur que Boucher » ne descendît de sa ch pour saisir quelque politique au collet et le manger à b dents. » Rose, de son côté, s'écriait « qu'une saignée Saint-Barthélemy étoit nécessaire, et qu'il falloit par là per la gorge à la maladie. » Commolet disait « que la m des politiques étoit la vie des catholiques; » Aubry, « marcheroit le premier pour les égorger; » « Cueilly, qu'il v loit qu'on se saisît de tous ceux qu'on verroit rire; » et Gu cestre, « qu'on eût à jeter à l'eau tous les demandeurs nouvelles. » Le ton de ces orateurs était digne de leur p tique. L'Étoile n'exagère pas en comparant l'un d'eux à *harengère en colère*. On pressent toutefois que, si l'éloque est le don d'agir sur les âmes, les discours des chefs d Ligue durent être souvent éloquents. Après que Henri fait assassiner à Blois les princes lorrains, ce fut sans d un moment terrible et sublime que celui où Guincestre, d la chaire de l'église Saint-Barthélemy, exigea de tous auditeurs le serment d'employer jusqu'au dernier denier leur bourse et jusqu'à la dernière goutte de leur sang p venger les nouveaux martyrs. « Levez la main, disait-il président de Harlay, assis en face de lui au banc d'œuv levez la bien haut, s'il vous plaît, monsieur le présiden afin que tout le monde vous voie. » Et le président était co traint d'obéir, car le peuple, exalté par la harangue dém gogique, l'eût infailliblement mis en pièces.

L'éloquence des prédicateurs parlait quelquefois aux ye du peuple par d'imposants spectacles. Telle fut cette proce sion où plus de cent mille personnes portant des cierges

aient tout d'un coup en s'écriant : « Dieu, éteignez la race des Valois! » Un témoin occulaire qui ne peut suspect, le protestant d'Aubigné, nous atteste en ces s la puissance que la chaire exerçait alors sur les es- : « La France, comme étant venue au période de son ence, déployant plusieurs discours dans les chaires et es écrits, étoit agitée de raisons contraires. Les ligués nt plus avantagés que ceux de la Réforme par les ser- s des prêcheurs, comme possédant les suggestes des des villes, et puis ayant l'acte de Blois (le meurtre des e) sur lequel les prêcheurs paratragédiaient à plein ; ils avaient encore la grande secte des jésuites tout en- pour eux, comme servant au grand dessein. Ces esprits sis, comme l'on sait, se servirent de l'horreur de l'acte nous avons dit, et élevèrent pour un temps la plupart courages de la France à un haut degré de vengeances sentoient le juste et le glorieux[1]. »

'est dans les revers, c'est quand il fallait contre-balancer ouffrance par l'enthousiasme qu'éclatait la puissance des licateurs. Le moine Christin, chargé d'annoncer au peu- la défaite d'Ivry, que les Seize venaient seuls d'apprendre un prisonnier relâché sur parole, prit pour texte de sermon ces mots de l'Écriture : « Je châtie ceux que me. » Dans son premier point, il prépara les Parisiens, peuple aimé de Dieu, à recevoir quelque marque sévère cette prédilection divine. Il allait commencer le second nt quand un courrier entra dans l'église et lui remit une re. Alors l'orateur se haussant dans la chaire, cette mis- e à la main, s'écria que le ciel l'avait inspiré sans doute avait voulu faire de lui en ce jour un prophète. Il raconta rs la bataille d'Ivry à cette foule ainsi préparée; puis, ec toute la force de son éloquence, il se répandit en exhor- ions si pathétiques, en prières si efficaces, que ce peuple, i l'écoutait d'abord en silence et avec tristesse, passa de terreur à l'enthousiasme, et se montra disposé à tout souf- ir pour la sainte cause de l'Union.

1. D'Aubigné, *Histoire universelle*, t. III, p. 288.

Pendant le siége de Paris et la famine qui l'accomp ce furent encore les prédicateurs qui soutinrent le cou du peuple. Leur éloquence mérita le bel éloge que Pline cernait à l'orateur romain : *Te dicente, alimenta sua caverunt tribus!* « Ces orateurs, dit un contemporain, moient en quelque façon la langue pour se plaindre, l'estomac pour aboyer après le pain[1]. »

Toutefois ces résultats merveilleux ne doivent pas donner une idée trop haute des moyens oratoires des à les obtenir ; chez un peuple grossier, la vulgarité du gage, l'impudeur des invectives est souvent un moyen succès. L'éloquence peut être alors un pouvoir, mais n'est point encore une littérature. Pour entrer dans le maine de l'art, elle doit non-seulement émouvoir les mais encore élever les âmes jusqu'à la vue calme et de la vérité.

Quelquefois la verve triviale des orateurs de la Ligue vait quelque trait d'esprit au milieu de ses grossièretés fréquentes. Boucher faisait ainsi le portrait de Henri III

« Ce teigneux est toujours coiffé à la turque d'un tu lequel on ne lui a jamais vu ôter, même en communi et quand ce malheureux hypocrite faisoit semblant d' contre les reistres, il avoit un habit d'Allemand fourr des crochets d'argent, qui signifioient la bonne intellig et accord qui étoient entre lui et ces diables noirs empist Bref, c'est un Turc par la tête, un Allemand par le co une harpie par les mains, un Anglois par la jarretière, Polonois par les pieds[2], et un vrai diable en l'âme. »

Ce ton vif, pénétrant, familier, revient souvent chez prédicateur. Veut-il mettre en doute la sincérité de la co version du Béarnais : « On l'a vu, dit-il, en une mê heure huguenot, et en la même catholique ! et puis le roi à la messe ! et sonne le tambourin ! Vive le roi[3] ! » Ailleurs dirigeant au même but un trait plus sérieusement lancé,

1. Mathieu, *Histoire de France*, t. II, p. 44.
2. Allusion à la fuite du roi de Pologne, quittant précipitamment ses
3. *Sermons de la simulee conversion et nullité de l'absolution de Henri Bourbon*. Paris, Chaudière, 1594. Réimprimés à Douai, 1594.

pose éloquemment la pompe militaire de l'abjuration à umilité qui convient à un pénitent. » Quelle cendre ? s'écrie-, quelle haire ? quels jeûnes ? quelles larmes ? quels sou-s ? quelle nudité de pieds ? quels frappements de poi-ne ? quel visage baissé ? quelle humilité de prières ? quelle stration par terre en signe de pénitence ? Les gens de erre embâtonnés, les fifres, les tambours sonnant, l'ar-rie et escopetterie, les trompettes et clairons, la grande e de gentilshommes, les demoiselles parées, la délicatesse pénitent, appuyé sur le col d'un mignon, pour le grand min qu'il y avoit à faire, environ cinquante pas, depuis porte de l'abbaye jusqu'à la porte de l'église ; la risée il fit, regardant en haut, avec un bouffon qui étoit à la être : « En veux-tu pas être ? » Le dais, l'appui, les illers, les tapis semés de fleurs de lis, l'adoration faite les prélats à celui qui se doit soumettre et humilier ant eux, sont les traits de cette pénitence. »

Voici le jugement que porte sur le style de ce chef des li-eurs parisiens, type des orateurs sacrés de cette époque, jeune et spirituel écrivain, qui en a fait l'objet d'une de approfondie[1].

« Son style est un style de transition. Sa phrase est longue, ante, périodique, chargée d'incises et de retours, n'évi-t pas l'expression franche, attrapant souvent l'expression toresque à la manière du XVIe siècle ; mais aussi elle est à pleine d'images prétentieuses, elle vise au bel esprit, me dans les homélies de Godeau, comme au temps de tel de Rambouillet. Boucher procède volontiers par énu-ration et par apostrophes. Il y a chez lui un certain uffle abondant, une certaine verve amère, une certaine nitude verbeuse, qui devaient séduire les imaginations iles de ce temps. Ces citations entremêlées de l'histoire ofane et de la Bible, cette succession incohérente d'anec-tes, de plaisanteries, de périodes solennelles, et enfin, si n peut dire, ce cliquetis perpétuel de l'érudition du rhé-

1. Ch. Labitte, dans son curieux et intéressant ouvrage *de la Démocratie et les prédicateurs de la Ligue*, où nous avons puisé la plus grande partie s détails qui précèdent.

teur, n'étaient pas sans charme à une époque confuse n'avait pas même le pressentiment de ce goût sobre et vère dont les écrivains de Louis XIV allaient trouver le cret. »

CHAPITRE XXV.

PAMPHLETS ET MÉMOIRES AU XVIe SIÈCLE.

PAMPHLETS CALVINISTES. — PAMPHLETS POLITIQUES ; SATIRE MÉNIP MÉMOIRES. — L'HISTORIEN DE THOU.

Pamphlets calvinistes.

La chaire des ligueurs n'avait fait qu'appliquer d'une nière plus ou moins heureuse les anciens procédés de l'é quence ; le XVIe siècle éleva aux passions oratoires tribune inconnue à l'antiquité et mille fois plus reten sante : il créa le pamphlet. Mélange admirable du disco et du livre, le pamphlet est la voix du moment, l'idée chaque jour : il naît et étincelle au choc de l'événeme c'est l'improvisation de la presse. Répandu à flots dans peuple, il franchit les distances inabordables à la voix e fait un seul forum d'une vaste contrée : c'est la vraie haran des nations modernes. Le pamphlet est déjà le jour moins la puissance créée par la répétition quotidienne doctrines, mais aussi moins la régularité monotone des blications. Plus rare, il est mieux écouté : il arrive par a dent et à l'improviste : c'est un journal qui ne paraît quand il a quelque chose à dire. On comprend que de reilles compositions doivent en général être peu littérai par la forme. Ce sont des actions plutôt que des écrits. M aussi c'est là qu'il faut aller chercher les passions des par la racine des faits, la pensée intime des hommes. Ces lége feuilles recèlent la vie d'une époque, surprise tout à co par l'immobilité qui en perpétue l'image ; pareilles à merveilleuses peintures tracées par la lumière même,

ction fugitive, arrêtée pour ainsi dire au passage, demeure jamais fixée sur une lame fragile. Les pamphlets du r siècle nous révèlent la véritable physionomie des fac-ns rivales qui s'y choquaient. On y voit le protestantisme, ive et supérieur par la pensée et par le style, surtout au out de la lutte, donner à ses publications légères quelque ise de l'austérité pesante d'une dissertation. Henri Estienne re la marche avec son *Apologie d'Hérodote*, où le pam-let ne s'avoue pas encore, mais se dissimule malignement s le masque de l'érudition. Viennent ensuite la *Gaule nçaise* (Franco-Gallia) de François Hottman, espèce de *trat social* du XVIe siècle, livre habile et érudit, où pour première fois les doctrines démocratiques sont appliquées otre histoire nationale, et où l'écrivain, avec une grande ve de paradoxe, justifie le droit populaire par la tradition, me remontant au berceau même de la monarchie fran-se, les *Réclamations contre les tyrans* (*Vindiciæ contra nnos*) d'Hubert Languet, agression violente, mais théo-ie, contre la royauté. Dans ces ouvrages la langue et le le sont ceux de l'érudition : nous toucherons encore à din et à La Boétie. Mais peu à peu le pamphlet s'accélère s sa marche, comme une pierre dans sa chute. Nous ons l'*Épître au tigre de la France*, espèce de catilinaire tre le cardinal de Lorraine ; la *France-Turquie ;* le *cours merveilleux de la vie, actions et déportements de la ne Catherine de Médicis;* les *Apophthegmes, ou discours ables recueillis de divers auteurs contre la tyrannie et les ans;* le *Réveil-matin des Français et de leurs voisins ;* le *cours des jugements de Dieu contre les tyrans;* le *Poli-ie*, dialogue traitant *de la puissance, autorité et devoir des nces, des divers gouvernements, jusques où l'on doit sup-rter la tyrannie; si, en une oppression extrême, il est loisible x sujets de prendre les armes pour défendre leur vie et leur berté; quand, comment, par qui et par quel moyen cela se ut faire.* Ces inspirations de la Némésis calviniste s'élèvent uvent à une âpre et éloquente énergie ; chaque ligne semble rite à la pointe du glaive, avec le sang des martyrs. Toute-is il ne faut pas se laisser prendre à l'apparence et ne voir

dans les pamphlets protestants qu'un essor de la démocra
Ils recèlent un singulier alliage des idées aristocratiques
des sentiments populaires. Le calvinisme tentait, dans un
térêt passager, d'unir l'esprit féodal aux passions démag
ques, comme la Ligue essaya ensuite d'y associer l'esprit
cerdotal. L'aristocratie était le but, la démocratie le prétex

Le parti catholique saisit entre les mains de ses enne
le drapeau populaire et le défendit avec plus de fureur.
principe de la Ligue c'est la démocratie sous la tutelle
l'Église : les membres les plus acharnés, les plus sinc
de l'*Union*, voulaient, selon l'expression de Palma Cayet,
duire l'État de France en une république soumise au pa
Mais cette pensée se complique de vingt éléments étrang
Les pamphlets ligueurs ondoient sans cesse au souffle
intérêts espagnols, lorrains et autres : toutes ces tendan
diverses se mêlent, s'agitent, s'entravent, se réduisen
l'impuissance : leurs écrits renferment peu d'idées et be
coup de passions. On y voit d'abord sous mille formes l'a
logie infâme de la Saint-Barthélemy. On ne saurait lire s
horreur même les titres de tous ces pamphlets qui sembl
écrits avec de la boue et du sang par des massacreurs iv
mélange de fureurs stupides et de bouffonneries de charni
Plus tard nous retrouvons chez les pamphlétaires catholiq
des noms déjà connus parmi les prédicateurs, Launay, Ro
Guenebrard. Le fameux Boucher se faisait tour à tour péd
et bateleur : il publiait en latin un long traité *Sur la ju
abdication de Henri III*, et en français un écrit populai
sur *La vie et faits notables de Henri de Valois tout au lo
sans en rien requérir, où sont contenues les trahisons, p
fidies, sacriléges, exactions, cruautés et hontes de cet h
pocrite et apostat*. Mais traité et pamphlet se confonde
quelquefois par le ton : c'est dans le traité qu'il épuise l

1. La plupart de ces pamphlets se trouvent dans les tomes II et III des M
moires de l'État de France sous Charles IX. On peut en voir l'analyse da
Ch. Labitte, *de la Democratie chez les prédicateurs de la Ligue*.

2. La plupart sont réunis dans les recueils de l'Étoile, vol. n° 2, manuscri
de la Bibliothèque nationale. Un des plus répandus, le *Deluge des Hugueno*
a été imprimé dans le tome VII des *Archives curieuses* (H. Martin, *Histoire
France*, t. X, p. 389).

agrammes qu'on peut former des noms de Henri de Valois, y trouve tour à tour : *O le Judas! — Vilain Hérodes. — hors le vilain! — O crudelis hyena!* etc. C'est encore là il glorifie l'assassinat du roi. « Voilà, dit-il, tandis que us écrivons, tandis que la chaire, les conseils publics, l'orisation de l'armée prennent nos moments et interrompent s méditations, voilà qu'une nouvelle se répand admirable semble et terrible. Un jeune homme, un autre Aod, plus rageux qu'Aod, et vraiment inspiré par le Christ, par e souveraine charité, a renouvelé l'œuvre de Judith sur lopherne, l'œuvre de David sur Goliath. Jacques Clément a fait sans doute que mettre en pratique une doctrine gérale; mais son courage, ce dessein si glorieusement achevé, qu'il avait révélé d'avance à quelques-uns, tout cela mé- e la reconnaissance, et a répandu la joie, une joie sainte, ns le cœur des gens de bien. Gloire à Dieu! la paix est ndue à l'Église, à la patrie, par la mort de cette bête fé- ce. *Clément* lui a fait expier sa fausse *clémence*. »

« Le livre de Boucher, dit Ch. Labitte, est bien l'image du mps, un mélange de bouffonneries grossières, de quolibets dicules, de subtilités scolastiques, de violences d'école, apostrophes de carrefour, d'arguties de légiste, d'indigeste adition biblique, de pédantisme profane, de haines pas- onnées, de débris de la théocratie papale et de je ne sais el pressentiment grossier des doctrines révolutionnaires; au milieu de tout cela, entre une fable ridicule et un syl- gisme, entre une calomnie impudente et un texte de ju- ste, des idées sérieuses, une passion quelquefois éloquente, ne logique serrée, un incontestable talent de polémiste. a marche est vive, les raisonnements serrés, les chapitres ourts, l'ensemble adroit et frappant. Tout le XVIe siècle emble s'être versé là, et le livre de Boucher est une date.... u fond ce n'était que la manière de l'*Apologie pour Hérodote*, izarrement accouplée avec la manière de Ramus; le pro- édé de Rabelais et celui du Maître des sentences fondus ans un même livre par un sophiste pédant et trivial[1]. »

1. *De la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*, p. 97.

Le pamphlet le plus éloquent et le plus incendiaire q soit sorti des presses de la Ligue, fut rédigé par l'avo Louis d'Orléans sous le titre d'*Avertissement d'un cath lique anglais aux catholiques français*. L'auteur y montre ses lecteurs le danger qu'ils courent de perdre leur relig et « d'expérimenter, comme en Angleterre, la cruauté d ministres, » s'ils reçoivent en la personne de Henri IV monarque hérétique. L'écrivain ligueur répond par des e de mort aux paroles conciliantes du Béarnais; il loue « saignée très-salutaire de la Saint-Barthélemy; » et é quant, dans un énergique langage, le fantôme du peu insurgé contre un roi maudit de Rome : « Le peuple al dit-il, bondirait de furie, et, comme une mer écuman pourrait bien engloutir le patron et les matelots et le na tout ensemble. On nous accuse d'être Espagnols. Oui! p tôt que d'avoir un prince huguenot, nous irions cherc non-seulement un Espagnol, mais un Tartare, un Mosc un Scythe qui soit catholique. »

L'esprit de la faction ultracatholique est tout entier d cette œuvre de l'un des Seize : le succès en fut immens se prolongea pendant plusieurs années[1].

Pamphlets politiques; Satire Ménippée.

Cependant entre les deux factions extrêmes grandis depuis longtemps en silence un parti modéré, dont le ch celier de L'Hôpital avait en quelque sorte tracé d'avance programme. Le parti des *politiques* eut aussi ses pamphl et ce furent sans contredit les meilleurs. On peut remarq à la gloire de l'esprit français que dès lors il sut mettre plaisanterie du côté du bon sens. Les *politiques* trouvèr l'idéal du genre, une raillerie fine et mordante, une raiso acérée qui renverse le sophisme par la vérité et l'adversai par le ridicule. Les protestants, austères et énergiques avaient écrit souvent des traités éloquents; les ligueurs violents et grossiers, avaient fait des déclamations tribun

1. Ce pamphlet de Louis d'Orléans a été réimprimé dans le tome XI de *Archives curieuses*.

mes et, comme dit Montaigne, des *exhortations enragées;* ers parti, spirituel et sensé, atteignit dans ses pamphlets véritable satire.

n pourrait dire que Henri IV marcha à la tête des publi-s, comme des soldats de son parti. Du Plessis-Mornay au service de ce prince sa plume avec son épée; c'est qui rédigea la plupart des manifestes du roi, mais on evoit quelquefois l'esprit de franchise et de tolérance onnelle du Béarnais, sous la roideur calviniste de du sis. Dans la déclaration que publia le roi de Navarre, le juin 1585, est établi nettement le principe que devait triompher le parti *politique*, et qui allait devenir la velle base du droit religieux : « Pourvu que le fonds de ne conscience y soit, dit le roi, la diversité de religion npêche point qu'un bon prince ne puisse tirer un très-service indifféremment de ses sujets. » Les lettres du ne prince à Henri III et à la Sorbonne (1585) écrites la même plume, sont des chefs-d'œuvre d'habileté. correspondance personnelle de Henri IV est peut-être remarquable encore : rien n'égale la vivacité des tours originalité de l'expression. Ses lettres politiques et mili-es sont écrites comme César devait écrire. Ses lettres à maîtresses sont des chefs-d'œuvre de grâce, de senti-nt et de délicatesse.

abandonnait volontiers à ses partisans la polémique malière. Pierre l'Étoile, auteur de précieux journaux l'époque qui nous occupe, rédigea pour lui l'énergique ard qui fut affiché à Rome le 6 novembre de la même ée, sur les statues de Pasquin et de Marforio, sur les rs des principales églises et jusque sur la porte du Vati-. Pour répondre à la bulle de Sixte-Quint, le roi ou son rétaire ne craignait pas de dire : « En ce qui touche le me d'hérésie, le roi dit et soutient que M. Sixte, soi-ant pape (sauve sa sainteté) en a faussement et malicieu-nent menti, etc. » Henri parlait ici le langage des pam-lets. Mais en général la réserve et le bon sens caracté-ent les écrits du parti politique.

Nous trouvons au premier rang parmi leurs auteurs un

homme dont le nom seul était comme un symbole de m ration, le petit-fils du chancelier de L'Hôpital, Michel rault, sieur du Fay. Il rédigea l'*Anti-Espagnol*, pam dont le titre indique assez les tendances. Le duc de Ne longtemps dévoué aux ligueurs, fut une des premières quêtes de Henri IV. Reconnaissant, comme il disait, da bataille d'Ivry l'arrêt du Dieu des armées, il apporta a un double secours, comme soldat et comme écrivain; amena cinq cents chevaux, et publia son *Traité de la d'armes*, ouvrage excellent qui touchait avec force et hal les côtés vulnérables de la Ligue, et qui est resté un des cipaux monuments politiques de l'époque. Regnier d Planche, que nous retrouverons bientôt parmi les histor surpassa tous les publicistes de son parti dans son exce dialogue intitulé *le Livre des Marchands*. « Je ne connais dit M. Buchon, avant ou depuis les *Lettres provinciales*, soit plus vigoureusement écrit et pensé que ce petit liv

Un ouvrage plus renommé et qui exerça sur l'opinion blique une influence plus décisive, fut la célèbre *Satire nippée*, qui, comme une seconde bataille d'Ivry, achev gagner la cause de Henri IV. La *Ménippée* n'abattit p Ligue, elle la trouva par terre; mais elle l'ensevelit le ridicule. Ce fut bien véritablement une œuvre de p pleine de la partialité, de l'injustice d'appréciation qu compagne de pareilles œuvres, mais ce fut l'œuvre parti sensé, national, appelé au pouvoir par toutes les cessités des temps modernes. La *Ménippée* coupa en la pensée de la Ligue, n'en comprit pas l'inspiration fo mentale, et ne s'attacha qu'à ses accessoires ridicule odieux. Il y avait quelque chose de grand et de respect dans l'insurrection d'un peuple qui s'unissait par serm pour maintenir l'unité religieuse, à la fin d'une époque la foi religieuse avait été le seul lien de la civilisation. à cette noble idée s'était joint un impur alliage d'intérêt d'ambitions personnels. Les Guise et Philippe II se vaient de l'enthousiasme populaire comme d'un instrum de domination. La *Satire Ménippée* ne vit que ce qui fra le plus les contemporains, les vices et les petitesses

mes; elle déchira, sans l'apercevoir, l'idée qui leur ser-
de drapeau; elle fut le dernier coup porté par l'esprit
erne, par l'esprit *politique*, à l'esprit du moyen âge
lle méconnut et défigura.

e caractère personnel des auteurs de ce pamphlet était
veilleusement propre à leur rôle. Ils appartenaient à
classe moyenne, lettrée, pacifique qui n'avait ni l'igno-
e du peuple, ni les traditions héréditaires de la noblesse.
ient sept bons bourgeois, amis de la paix, parce que la
était le bien-être, dévoués à la royauté et à leur repos,
sant la Ligue parce qu'elle était séditieuse, et aussi parce
lle ne payait plus les rentes de l'hôtel de ville; gardant
une à Mayenne pour les longs jeûnes du siége de Paris,
« les gardes et sentinelles où ils avaient perdu la
é de leur temps, et acquis des catarrhes et maladies
uinaient leur santé. » Quand le plus fort du danger fut
é, et qu'il ne fut plus nécessaire de ne crier que tout
les malins compères se réunirent, dit-on, chez l'un
re eux, Jacques Gillot, logé dans une petite rue qui
du quai des Orfévres à l'hôtel de M. le premier pré-
t. Selon une tradition qu'on aime à croire véridique,
ambre où ils se rassemblaient serait précisément la
e où naquit Boileau; c'était un lieu voué au génie de la
e. Le cercle était composé du Normand Louis Leroy,
lain du connétable de Bourbon, du jurisconsulte Pierre
u, de Nicolas Rapin, de Florent Chrestien et enfin des
s Passerat et Gilles Durand. Pendant qu'ils mettaient
mmun leurs opinions et leurs malices, Leroy eut
de composer, en l'honneur de la bonne cause, un
blet où chacun payerait son écot : il se chargeait lui-
e d'en tracer le plan et d'en former l'ensemble. Il pensa
ment qu'à l'imitation de Varron, il fallait appeler *Mé-*
l'œuvre de la Némésis française, en mémoire du cy-
e Menippos, célèbre jadis pour ses amères railleries. Le
in général de l'ouvrage n'exigea pas de grands efforts :

L'impression de la *Satire Ménippée*, commencée à Tours, ville royaliste, achevée qu'après la réduction de Paris en l'obéissance du roi, en 1594.

on débuta par mettre en scène « dans la cour du L deux charlatans, l'un espagnol (le légat, cardinal de P sance) et l'autre lorrain (le cardinal de Pellevé), débit qui en voulait du *catholicon*, espèce de drogue merveil avec laquelle on peut être à loisir perfide et déloyal, ve les intérêts de son pays, assassiner son ennemi par tr son, et autres gentillesses pareilles, le tout en sûre conscience « et pour notre sainte mère Église. » Notez nos prudents bourgeois ont bien soin d'ajouter que du catholicon d'*Espagne* et non de *Rome :* celui-ci ne rien pour les amateurs du premier : car il n'a « d'aut fet que d'édifier les âmes et causer salut et béatitu l'autre monde. »

Le second acte de cette comédie politique consiste la séance d'ouverture des états généraux de la Ligue, « voqués à Paris au dixième février 1593 ; » et dans les cours bouffons et sérieux que prononcent successiv les plus illustres ligueurs. Viennent ensuite plusieurs p de vers sur les principaux événements de la Ligue, et quelques chapitres additionnels sur l'explication du *Hi de infierno* (figuier d'enfer), drogue du même genre q catholicon, et sur les *Nouvelles des régions de la lune.* voit, le plan n'est rien : le seul mérite dont il fût su tible c'était d'offrir un tissu élastique, pour recevoir les veloppements qu'y pourrait broder la fantaisie de ch collaborateur.

L'œuvre collective de nos bourgeois ressemble assez joyeux et doctes repas, où l'on aime à se les figurer ensemble, mêlant les bons mots à de graves discussio donnant libre cours à la gaieté, quel qu'en fût le poids titre. Les sept amis en belle humeur s'abandonnent à verve facile : les plaisanteries abondent. L'entrain du ment leur donne à toutes un charme d'à-propos. L'urb n'est pas connue encore ; l'esprit court et bondit comm jeune coursier sans frein. Qu'importent quelques plats lembours, quelque grasse parole à la façon de Rabelais! sommes-nous pas ici à table et en famille? nous avons je longtemps de bons morceaux et de bons mots, sous l'a

rannie de l'Union! vengeons-nous du moins « par en Henri IV revient dans sa bonne ville. « Sonne le tam- et vive le roi! »

scène s'ouvre par un des meilleurs passages du livre, t de la procession burlesque qui devait servir de revue es les forces de l'Union. Or « la procession fut telle : teur Rose, quittant sa capeluche rectorale, prit sa robe ître ès arts avec le camail et le roquet, et un hausse- ssus : la barbe et la tête rasées tout de frais, l'épée au et une pertuisane sur l'épaule. » Après lui marchent les , les prédicateurs, précédés de moinetons et de novices, aussi bizarrement accoutrés. « Entre autres y avoit six ins, ayant chacun un morion en tête, et au-dessus une e de coq, revêtus de cottes de mailles, l'épée ceinte au par-dessus leurs habits, l'un portant une lance, l'autre rbalète, le tout rouillé, par humilité catholique. » On nguait surtout l'un des plus amusants personnages « un letan boiteux (le célèbre prédicateur frère Bernard, dit dit Feuillan) qui, armé tout à cru, se faisoit faire place une épée à deux mains et une hache d'armes à sa cein- , son bréviaire pendu par derrière; et le faisoit bon voir un pied, faisant le moulinet devant les dames. » Ne rait-on pas, dit avec raison Ch. Labitte, que de Thou a uit la *Ménippée* à la fin de son XCVIIIe livre! *Qui altero claudus, nunquam certo loco consistens, sed huc illuc titans, modo in fronte, modo in agminis tergo latum em ambabus manibus rotabat, et claudicationis vitium liatoria mobilitate emendabat.* C'est là le génie même la satire, d'exagérer à peine la réalité et de la rendre rtant ridicule.

Les harangues prononcées pendant la session prêtaient à genre de comique moins facile mais non moins piquant. acun des collaborateurs de la *Ménippée* se chargea de re parler à sa guise l'un des orateurs des états. Gillot prit, -on, le *légat;* Chrestien, le *cardinal de Pellevé;* Leroy, le utenant *Mayenne* et le sabreur *Dérieux;* Rapin, l'*arche- que de Lyon* et le *recteur* de l'Université. La harangue du puté du *tiers état* fut réservée au savant Pithou. Passerat

et Durand saupoudrèrent le tout de leurs vers pleins de
Rien de plus mordant que ces discours de ligueurs où
cun, comme forcé par une maligne et invincible puiss
révèle naïvement toute la vérité de son caractère et de
position. Les voilà tous qui, au lieu de se renfermer
l'hypocrite *decorum* de leur rôle, viennent nous faire
fidence de leurs folles ambitions ou de leur honteuse
lité. Pour comble de malice, chaque écrivain parodie ha
ment la manière véritable du chef qu'il fait parler. Le
de Mayenne expose avec son ton de spadassin dévot
la sainte ambition qu'il éprouve de ruiner la France;
légat félicite en italien les Français d'être plus catholi
que le pape (*più cattolici che i medesimi Romani*), et
clame à grands cris son évangélique mission : *gu*
guerre! guerre! Le recteur Rose, qui passait pour n'
pas la tête bien saine, débute pédantesquement par
mistocle et Miltiade, argumente en *Baroco* et *Barali*
frappe à droite et à gauche sur ses amis politiques; et
avoir constaté que les prétendants au trône « sont trop
chiens à ronger un os, » il prétend les mettre d'accor
donne sa voix à « Guillot Fagotin, marguillier de Gen
bon vigneron et prud'homme, qui chante bien au lutri
sait tout son office par cœur. » Jusqu'à la harangue d'
bray, la *Satire Ménippée* est une ironie admirable.
harangue, plus admirable encore, est un modèle de bon s
de dialectique et parfois d'éloquence. « L'extrémité de
misères, dit le député du tiers état, c'est qu'entre tant
malheurs et de nécessités, il ne nous est pas permis de
plaindre, ni demander secours.... Il faut qu'ayant la
entre les dents, nous disions que nous nous portons bi
que nous sommes trop heureux d'être malheureux
une si bonne cause. O Paris, qui n'es plus Paris, mais
spélunque de bêtes farouches, une citadelle d'Espagno
Wallons et Napolitains, un asile et sûre retraite de voleu
meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te resse
de ta dignité et te ressouvenir qui tu as été, au prix de
que tu es? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie
pour un légitime et gracieux roi, t'a engendré cinquan

itelets et cinquante tyrans? Te voilà aux fers, te voilà en nquisition d'Espagne, plus intolérable mille fois et plus ire à supporter aux esprits nés libres et francs, comme nt les Français, que les plus cruelles morts. Tu n'as pu pporter une légère augmentation de tailles et d'offices et elques nouveaux édits qui ne t'importaient nullement; ais tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne qu'au sang, qu'on emprisonne tes sénateurs, qu'on asse et qu'on bannisse tes bons citoyens et conseillers, 'on pende, qu'on massacre tes principaux magistrats. Tu vois et tu l'endures ! Tu ne l'endures pas seulement, mais l'approuves et le loues, et n'oserais et ne saurais faire rement! » La langue française ne s'était pas encore élevée ns la prose noble à d'aussi purs accents. On sent que nous chons à la fin du XVIe siècle, et que bientôt va cesser le orce que nous avons constaté si souvent entre la forme la pensée. On peut remarquer également ici dans un re ordre d'idées un symptôme non moins frappant de poque d'harmonie et d'unité qui s'approche. C'est dans bouche de la bourgeoisie que se place naturellement l'exession de ces sentiments royalistes. L'alliance sympathique peuple et de la monarchie va bientôt constituer l'unité tionale.

Mémoires.

L'absence de maturité littéraire se manifeste surtout dans productions historiques du XVIe siècle. L'histoire est un it de l'automne, ou tout au moins de l'été des peuples : mémoires en sont comme la fleur[1]. Le XVIe siècle n'eut ère que des mémoires, mais le nombre en est aussi grand e le mérite. De la seconde moitié de ce siècle, depuis la ort de François Ier jusqu'à la soumission de Paris (1547-594), il nous reste vingt-six ouvrages de ce genre, écrits r des contemporains, qui presque tous ont pris part aux faires qu'ils racontent; tandis que le siècle tout entier n'a

1. Le plus ingénieux auteur de ce genre, Marguerite de Valois, compare ses mémoires à *de petits ours* qui vont vers l'historien, *en masse lourde et difforme, pour y recevoir leur formation.*

produit qu'un véritable historien, encore porte-t-il au fron d'une manière éclatante, la tache originelle de son époque la forme manque à sa noble pensée : de Thou a écrit latin.

La longue série des mémoires du XVIe siècle s'ouvre p ceux du *Chevalier sans paour et sans reproche*, écrits p son *Loyal serviteur* dont la modestie nous a dérobé le no Homme d'une autre époque comme son héros, dévoué à s seigneur avec l'abnégation d'un preux du moyen âge, l'a teur anonyme pense comme Joinville, et écrit presq comme Amyot.

Ensuite s'avance dans la carrière le compagnon d'enfa de François Ier, Fleurange, dit *le Jeune adventureux*, fils fameux Sanglier des Ardennes, Robert de La Marck. Priso nier dans la citadelle de l'Écluse, voulant « passer son tem plus légèrement et n'être oiseux, » Fleurange s'est mis écrire ses mémoires. Aussi chevaleresque dans son sty que dans son surnom et ses exploits, il nous a laissé récit plein d'intérêt et d'originalité, mais dont l'exagé tion involontaire doit souvent exciter notre défiance. C un soldat au bivouac qui raconte ses campagnes.

L'un des principaux charmes qu'offre la lecture de ce vaste collection de mémoires, c'est la variété de physion mies des auteurs qui la composent. On croit voir une sc mobile où s'agitent dans la diversité infinie de leurs cost mes et de leurs rôles une foule d'acteurs remarquables. même événement, raconté par plusieurs écrivains, pre tour à tour des nuances diverses et se colore du reflet tant de caractères, de préjugés et de passions. L'histo s'anime ainsi de la vie individuelle de l'homme. Et qua les guerres de religion jointes à l'anarchie politique vie nent partager la France en deux camps, alors augmente c core l'intérêt des mémoires avec leur multiplicité. C'est u bataille de témoignages, une mêlée de styles et de récits. c'est le terrible Blaise de Montluc, catholique farouche, i trépide Gascon, plein de verve et de franchise, le plus c loré de nos chroniqueurs, qui, pour imiter César, donna le titre de *Commentaires* à ses mémoires, que Henri IV app

Bible du soldat. Ici c'est le vieux maréchal de Vieille-
représenté par son secrétaire Carloix, homme aussi
que brave, qui résiste à l'influence des passions con-
aines, et conserve, au milieu des fureurs des partis,
lération, la douceur et la générosité. Plus loin nous
ns les deux Tavannes ; Jean, rédacteur des mémoires
r père Gaspar, et Guillaume qui écrit ses propres sou-
l'un frondeur et satirique, boudant la cour avec une
oute féodale ; l'autre, esprit doux et modeste, fidèle à
s et résigné dans une injuste disgrâce, combattant son
frère, qu'il aime et sert sans blesser l'austérité de
voirs : âme pleine de grandeur simple, physionomie
e. Ses mémoires ont quelque chose de son caractère,
bien par leur sujet que par leur style : ils embrassent
tement un épisode secondaire des événements contem-
ns, l'histoire spéciale de la Bourgogne. La même pu-
l'âme avec plus d'héroïsme distingue, dans le parti
é, le brave et irréprochable La Noue, une des gloires
France, le Bayard des huguenots, le Catinat du
siècle. « C'était un grand homme de guerre, disait
i IV, et encore plus un grand homme de bien. » Coligny
aussi écrit des mémoires. « L'amiral ne passa pas un
jour, dit Brantôme, que devant que se coucher, il n'eût
de sa main, dans son papier-journal, les choses dignes
émoire, qui étoient arrivées dans les troubles. Il fut
é, à sa mort, un très-beau livre qu'il avoit lui-même
osé.... Il fut apporté au roi Charles IX, qu'aucuns trou-
nt très-beau et très-bien fait et digne d'être imprimé ;
le maréchal de Retz en détourna le roi et le fit brûler....
eux de la mémoire de cet illustre personnage. » Grâce à
andalisme, il ne nous reste de Coligny que le *Discours
le siége de Saint-Quentin* (1557), composé, comme les
oires du *Jeune aventureux*, dans la forteresse de l'É-
e. On y trouve une précision toute militaire, l'amour de
ctitude historique et une certaine façon de dire qu'on
appeler la naïveté de l'héroïsme.

n autre protestant, moins célèbre dans l'histoire, plus
arquable comme écrivain, c'est Régnier de La Planche,

sectaire passionné, mais plein de verve et très-bien infor
Son livre de l'*État de la France sous François II* est un
ouvrages les plus remarquables de l'époque qui nous occ

D'Aubigné, auteur de poésies d'une originalité sombre
Tragiques dont nous parlons plus loin), a laissé aussi
Histoire universelle et des *Mémoires* écrits avec autant de v
et de passion que ses poëmes.

Comme contraste piquant à la franchise passionnée
ces auteurs, on rencontre, dès l'entrée du XVIe siècle
frères du Bellay, pleins de prudence, de retenue, et don
mémoires portent quelquefois le caractère d'un récit offic
les diplomates d'Ossat et du Perron, le grave prési
Jeannin; puis le discret Chiverny, timide dans ses r
par réserve diplomatique, comme Palma Cayet par co
nance et par modération. Tout à coup la scène chang
vous avez devant vous le courtisan Brantôme, impartia
corruption, indifférent au vice et à la vertu, dont il
jamais compris la différence; excellent témoin des turpit
du XVIe siècle, il n'a ni la pudeur qui les dissimule, ni
dignation qui les exagère. Voici Pierre de l'Estoile, cons
ler du roi et grand audiencier en la chancellerie de Fra
qui nous apporte ses précieux journaux, si dignes de foi
leurs contradictions mêmes. Ici ce n'est plus l'homme
parle : les événements de chaque jour viennent parcel
parcelle se déposer sur ce livre que l'auteur se content
leur ouvrir. « L'Estoile, dit M. Saint-Marc Girardin, a
liste badaud, écrit chaque soir, avec une régularité scru
leuse, ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire, mêlant
affaires de son ménage avec les affaires de l'État; indi
rent en religion et spectateur minutieux des processions
des cérémonies. »

Pour qu'aucune nuance ne manque à cet ensemble,
femme vient pour ainsi dire couronner la collection par
esprit, sa finesse d'observation, sa grâce égoïste *et lég*
Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, ne p
guère que d'elle-même dans ses mémoires. « Le *moi* do
dans son livre; mais, comme tous les égoïstes de génie
d'esprit, elle intéresse à ce *moi* et le fait aimer. Et puis,

'apport du style, ses mémoires sont peut-être supérieurs ous ceux de son temps.... L'âme, l'esprit, le caractère de emme y percent à chaque page. Savante comme on l'était rs, mais sans le pédantisme qui gâtait la science, naïve ympathique dans le sentiment, claire et dégagée dans le r, précise et délicate dans l'expression, elle forme la transi- entre le XVe et le XVIIe siècle, entre Christine de Pisan dme de Sévigné[1]. »

L'historien de Thou.

es mémoires sont les dépositions des témoins : l'histoire a sentence du juge. Jacques-Auguste de Thou[2] fut l'his- en du XVIe siècle. Membre de cette stoïque noblesse par- entaire dont nous avons déjà parlé, fils du premier pré- nt Christophe de Thou, beau-frère d'Achille de Harlay, i que du chancelier Chiverny, et président lui-même, orta dans la composition de l'histoire l'impartialité de autres fonctions, et se fit du rôle d'écrivain une seconde istrature. Lui-même s'était formé la plus haute idée de nouveaux devoirs, et confondait dans sa pensée la justice histoire et la justice des tribunaux, dont il réunissait en a double majesté. « Ce que doit faire, dit-il, un juge gre, quand il va prononcer sur la vie ou sur la fortune citoyens, je l'ai fait avant de mettre la main à cette his- ; j'ai interrogé ma conscience et me suis demandé, à ieurs reprises, si je n'étois pas ému de quelque ressen- nt trop vif qui pût m'emporter hors des voies de la jus- et de la vérité. » Cette préparation morale n'était que lice et l'augure des études par lesquelles de Thou devait nder à son grand travail. Quinze années de sa vie furent ployées à en rassembler les matériaux. Il visita les champs bataille, fouilla les archives et les bibliothèques, feuilleta s les journaux des généraux d'armée, tous les actes des bassadeurs, les mémoires et les instructions des secré-

Baron, *Histoire abrégée de la littérature française jusqu'au* XVIIe *siècle*, p. 200. Cet ouvrage nous semble un des plus consciencieux et des meil- qu'on ait publiés sur notre littérature nationale.

Né à Paris en 1553, mort en 1617.

taires d'État ; il ramassa de toutes parts ce qu'il pouvai avoir d'histoires imprimées, et fit copier pour son usa celles qui ne l'étaient pas ; enfin sa position sociale, nombreuses et honorables relations lui permirent de cons ter les personnages les plus marquants de la France et l'Europe, et l'introduisirent dans la connaissance la p profonde des mystères de la politique. Dirigée par tant conscience, élairée par tant de travaux, la magistrat historique de Jacques de Thou fut acceptée par ses conte porains dans les termes où il l'avait posée lui-même : hommes d'État attendaient ses décisions comme des arr ils plaidaient devant lui la cause de leur gloire. « Je vais vailler à m'obtenir une place dans quelque petit coin de v histoire, » disait à de Thou, en partant pour la guerre maréchal de La Châtre. Jacques Ier, roi d'Angleterre, tint avec l'historien une négociation presque diploma pour obtenir qu'il effaçât quelques mots de son livre. Thou sortit de cette épreuve respectueux, mais inflexibl roi perdit son procès ; les mots fatals restèrent.

Impartialité, lumières, amour de l'humanité, tout se blait concourir à faire de l'histoire du président de Thou de ces œuvres définitives qu'on copie, qu'on abrége, m qu'on ne refait pas. Cependant elle n'échappe point destinée commune qui pèse sur tous les ouvrages de époque : elle manque de ces proportions régulières et gantes que les anciens savaient donner aux composit littéraires, ainsi qu'aux productions de l'art. Ce vaste qui embrasse dans son étendue immense les annales monde policé, pendant toute la seconde moitié du XVIe cle, reproduit le mouvement, l'agitation, la diversité, m aussi le désordre de son sujet. L'auteur multiplie les dét avec une profusion indiscrète. L'importance relative des nements, cette perspective de la narration, y est pre toujours négligée. De Thou est, pour ainsi parler, trop sciencieux : il veut tout dire, et efface le relief sous la fusion. L'illusion du point de vue aide celle du scrupule. Thou est trop près des faits qu'il raconte : certains dét usurpent dans ses pages, comme dans l'opinion con

taine, une importance exagérée. Enfin, comme il écrit istoire à mesure que les événements la font, il ne peut brasser d'un seul regard l'ensemble et la signification de poque, ni subordonner les faits aux idées qu'ils développent. Il suit péniblement l'ordre chronologique et chemine à ons dans les destinées du siècle, en s'appuyant sur chaque année. On sent que l'histoire touche encore aux méires qui l'environnent : elle ne s'en détache que par sa andeur, sa science, son impartialité.

Elle s'en sépare encore par la langue qu'elle parle. Pour idre dans toute sa majesté cette grande symphonie de istoire, de Thou manquait d'instrument : la France n'aait pas encore de langue noble. Il eut recours à l'idiome tique qui avait revêtu tant de chefs-d'œuvre, et qui, rendu sormais à la vie, servait de lien à toute l'Europe savante. in d'être un retour au passé, l'emploi de la langue latine ns une histoire universelle était une généreuse aspiration rs l'avenir, un noble appel à l'unité future ; mais si l'intenn était louable, le succès était impossible. L'usage d'une ngue ancienne, outre qu'il a nui à la popularité de l'œuvre, même altéré en quelque chose la vérité de l'expression et naïveté de l'image. L'originalité de la pensée ne se conrve qu'à demi dans ce style d'emprunt qui l'interprète plu qu'il ne l'exprime. On sent quelque chose de contraint et gêné qui arrête le libre mouvement de l'éloquence; et s événements semblent perdre leurs formes et leurs couurs naturelles au contact toujours glacé d'une langue orte[1].

L'histoire nous ramène donc, avec le président de Thou, point où nous avaient déjà conduits les pamphlets avec *Satire Ménippée :* nous touchons, sans y entrer encore, à tte époque heureuse pour les arts, où tous les éléments de civilisation moderne, unis enfin dans une harmonie parite, vont produire de véritables chefs-d'œuvre ; où l'expreson, où la langue elle-même, assouplie par les longues

1. Voyez, *Sur la Vie et les Œuvres de J. A. de Thou*, les discours de M. Patin et Ph. Chasles, qui ont partagé le prix d'éloquence de l'Académie nçaise en 1824.

études de l'âge précédent, ne sera plus qu'un voile sou et transparent, propre à accuser toute la richesse et to l'originalité des idées. Avant d'aborder cette période uni dans notre histoire, nous devons exposer les efforts poëtes artistes du XVIe siècle pour créer à la pensée la fo qui lui manquait; nous devons suivre dans son cours pa lèle l'histoire de l'élocution, jusqu'au jour où les deux fl ves, idées et paroles, réunis pour un temps, donnèrent à France son grand siècle.

CHAPITRE XXVI.

LA POÉSIE AU XVIe SIÈCLE.

BESOIN D'UNE RÉFORME LITTÉRAIRE; MAROT; SAINT-GELAIS. — LES VELLIERI FRANÇAIS; DESPÉRIERS; MARGUERITE DE NAVARRE.

Besoin d'une réforme littéraire; Marot; Saint-Gelais.

La poésie française s'ouvre, au XVIe siècle, par le nom Clément Marot[1]. Cet aimable poëte absorbe et résume en sous une forme plus pure, toutes les qualités de notre vie poésie, il en possède tous les charmes, mais il en a au toutes les limites. Il n'élargit point le cercle qu'avaient tra ses prédécesseurs, il est Gaulois comme eux, mais il l' mieux et plus vivement; il l'est seul autant qu'eux tous à fois. On retrouve en lui la couleur de Villon, le naturel Froissart, la délicatesse de Charles d'Orléans, le bon se d'Alain Chartier, et la verve mordante de Jean de Meun tout cela est rapproché, concentré dans une originalité quante, et réuni par un don précieux qui forme comme fond de cette broderie brillante, l'esprit. Marot est le prem type véritable de l'esprit français dans son acception la pl restreinte, mais la plus distinctive. Il semble que la poés

1. Né à Cahors en 1495; mort en 1554.

ıv^e et du xve siècle, sur le point de s'éclipser devant l'é-
nouveau de la Renaissance, ait ramassé toutes ses ri-
ses pour en douer cet heureux héritier des trouvères.
ı hasard, qui donna Marot pour page à François Ier,
blait conspirer à ennoblir les inspirations naïves de notre
le muse. Villon quittait enfin les rues de Paris pour la
de France. Toutes les délicatesses d'une société noble et
nte, toutes les intrigues d'un monde ingénieux et désœu-
mais jeune encore et naïf, et où le plaisir supplantait
quette, vinrent se refléter dans les vers du jeune poëte
ngt ans, qu'un jeune roi de dix-neuf ans, plein d'amour
les arts et la gloire, daignait lire et encourager.
ément Marot eut au xvie siècle, comme Boileau à
que la plus brillante de notre littérature, le bonheur ou
n sens de s'enfermer dans le cercle des idées et des
iments qu'il était apte à rendre, et de les exprimer d'une
ière parfaite. L'un et l'autre sont au premier rang dans
genres secondaires. Après quelques compositions de
esse, où il payait tribut à la mode des allégories mo-
, et ressuscitait, quoique avec plus d'esprit, *Dangier* et
Accueil, Marot s'abandonna tout entier à son heureuse
aisie.
ous ne parlons point de sa traduction des Psaumes,
position tardive et peu inspirée, œuvre de parti plutôt
de sentiment, et dont le succès fut aussi l'ouvrage d'une
e. On sent assez que ni le caractère de l'homme ni celui
a langue ne se prêtaient encore à une pareille tentative :
arot avait, comme dit Pasquier, une veine grandement
le, un vers non affecté, un fort bon sens.... Il fit plu-
rs œuvres tant de son invention que traduction avec un
heureux génius : mais, entre ses inventions, je trouve
vre de ses épigrammes très-plaisant. »
e spirituelles et gracieuses épîtres, des élégies où la sen-
lité ne sert que d'assaisonnement à l'esprit, des épi-
mmes enfin pleines de verve et de malice, telles sont les
nes poétiques qu'affectionne sa légère pensée. L'instru-
nt dont il pouvait disposer suffisait à de pareilles œuvres;
angue des fabliaux, polie par l'usage d'une cour brillante,

n'est jamais en défaut sous sa main; le vers de dix syll ce mètre qui semble né pour les piquants et joyeux ré lui fournit une richesse étonnante de coupes et d'effets tiques, dont Voltaire seul a su lui dérober le secret. La taine lui-même n'a point surpassé l'excellent conte du *et du Lion*. Nos poëtes du grand siècle, réduits si souv implorer les secours de leurs riches protecteurs, ne pas fait avec tant d'esprit que Marot, dans l'épître où plaint au roi d'avoir été dérobé par son valet de Gasco

> Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
> Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
> Sentant la hart de cent pas à la ronde,
> Au demeurant le meilleur fils du monde.

La poésie familière, ingénieuse et sensée, l'un de nos sors les plus précieux du moyen âge, venait donc de tro dans la personne de Marot son expression définitive; cette poésie embrassait-elle toute l'étendue de l'esprit fr çais au XVIe siècle? N'y avait-il rien au delà? Les d élèves de la Renaissance, les écoliers du nouveau Collé France,

> De la trilingue et noble académie,

après avoir lu dans leurs langues sacrées Virgile, Ho ou Pindare, ne devaient-ils pas trouver un peu maigre *braves formes de s'exprimer*, qui ne pouvaient s'élever dessus des plus humbles sujets? Il leur semblait, sui l'expression de l'un d'entre eux, « passer de l'ardente m tagne de l'Etna sur le froid sommet du Caucase. » En Mellin de Saint-Gelais, ce prélat mondain de l'école de rot, avait-il joint à la *fluidité* de son maître la grâce un maniérée des sonnets italiens. Il n'avait produit, ma tout son soin à « peu et gracieusement écrire, que de pe fleurs et non des fruits d'aucune durée; c'étoient des mig dises qui couroient de fois à autres par les mains des co tisans et des dames de la cour. Après sa mort on fit im mer un recueil de ses œuvres, qui mourut presque aus qu'il vit le jour[1]. »

1. Ét. Pasquier, *Recherches*, liv. VIII, chap. v.

laint-Gelais, digne de Marot seulement dans ses licen-
ıses épigrammes, fut toujours médiocre dans les sujets
ieux. D'ailleurs, épicurien pratique, vivant à l'aise de sa
sse abbaye de Notre-Dame des Reclus, et ensuite de sa
rge de bibliothécaire du roi, il se bornait à chanter pé-
liquement les mariages des princes et les petits événe-
ıts des cours, laissant la carrière libre à des poëtes plus
fs et plus aventureux.

Novellieri français; Despériers; Marguerite de Navarre.

ependant la prose littéraire, celle qui aspirait à produire
œuvres d'art, parvenait, comme la poésie badine, à une
ection analogue, sous la double influence de l'Italie et
à cour. Le Fabliau devenait la Nouvelle, le récit popu-
e faisait place au conte aristocratique, qui n'en était pour
ni plus noble ni plus grave. Dans les cours, dans les
leaux commençait à s'introduire le talent si français de
onversation; on y passait les longues soirées à raconter
anecdotes ou des histoires. Puis quelquefois un des fami-
s de la maison recueillait et faisait imprimer, sous le
ı du maître, les souvenirs les plus piquants de ces longues
eries. C'est ainsi que furent attribuées soit à Louis XI,
au duc de Bourgogne, les *Cent Nouvelles nouvelles* écrites
de nobles seigneurs de leur cour. La traduction de Boc-
e et les rapports politiques de la France avec l'Italie aug-
ntèrent la vogue des Nouvelles. La cour de François Ier
paraître de semblables recueils; l'un d'eux, l'*Heptamé-*
, porte le nom de sa sœur Marguerite, reine de Navarre.
aventure Despériers, à qui l'on a quelquefois, mais sans
uve, attribué cette collection, en a fait lui-même une autre
s le titre de *Nouvelles récréations et joyeux devis*. Les
ıtes de Despériers[1], esprit tout rabelaisien, contiennent le
eloppement simple, hardi et souvent grossier, d'un trait
sprit, d'une joyeuse réplique. C'est une causerie fine, va-
e, abondante à propos du plus léger sujet. L'auteur est un

. Né en Bourgogne vers la fin du xve siècle; mort vers 1544.

des hommes de style les plus distingués du XVIe siècle[1]. Nouvelles de la reine de Navarre[2], inférieures sous le rapport du style, ont plus d'intrigue et d'action. L'influence nouvellistes italiens s'y fait sentir à chaque instant, mais s'altérant dans son caractère méridional et poétique. Le cit de Boccace révélait toute la richesse de son imaginati les fleurs y étaient semées à pleines mains. On retrouve d ses peintures quelque chose de la délicatesse exquise qui l'éternelle beauté de l'églogue antique; on sent que l'au avait vécu à Naples, sous ce ciel déjà grec. Un critique d l'ingénieuse sagacité égale l'immense savoir, a remar que, dans la première de ses *Journées*, la description d chaleur étouffante, du calme lourd dont on est accablé, moment où le soleil arrive au sommet de sa course, rapp les premières pages du *Phédon*[3]. Tout ce poétique éclat s terni dans le narrateur français. Le bon sens, l'esprit bo geois des grands seigneurs de France a pris la place du sentiment de l'art. La fiction même qui sert de cadre récits de l'*Heptaméron*, suffit pour indiquer cette différen Ce n'est plus, comme dans Boccace, ce magnifique contr de la peste qui décime un peuple, et d'une société vol tueuse qui oublie dans un doux passe-temps la mort pré la frapper. C'est la peinture presque flamande d'un intéri d'auberge, où le débordement du gave béarnais force joyeuse société à chercher un refuge et à demeurer pend *sept jours*[4]. La reine de Navarre ressemble ici plutô Chaucer (*Canterbury tales*) qu'à Boccace. Elle n'imite trop ce dernier par l'extrême liberté de ses narrations.

Le caractère général et commun de ces Nouvelles, c'es n'avoir d'autre objet que l'amusement. Le Fabliau du mo âge avait une portée générale et presque philosophique.

1. Je ne parle point de son *Cymbalum mundi*, dialogues à la manièr Lucien, qui soulevèrent contre leur auteur un orage si terrible, qu'il ne tro dit-on, d'autre asile contre la persécution que le suicide.

2. Fille de Charles d'Orléans, née à Angoulême en 1492; mariée en condes noces à Henri d'Albret, roi de Navarre; morte à Orthez en 1549.

3. J. J. Ampère, *Cours inédit de* 1842. On en trouve une analyse inté sante dans le *Journal général de l'instruction publique*.

4. De là le titre du recueil.

·elle du XVIe siècle est un récit complétement local et in-
luel, qui repousse toute idée d'enseignement. Elle ap-
ent à ce qu'on appelle aujourd'hui la *littérature facile*,
, par sa couleur, par sa liberté, ses contrastes de gaieté
re et de sanglantes intrigues elle reproduit à son insu
ıge des mœurs contemporaines, elle est complétement
ıgère à la pensée, aux travaux, à la vie intellectuelle de
que. Despériers était, avec moins de talent, le Clément
ɔt de la prose.
ı littérature française ne pouvait se condamner à chan-
ɛternellement la grâce d'un *doux nenni*, ou à raconter
ı fin de frivoles fictions. Nous avons vu les hommes de
ɛée et les hommes d'action agiter de bien autres pro-
ıes; il fallait que la forme littéraire, la parole considé-
comme un art, s'élevât à la même hauteur.

CHAPITRE XXVII.

TENTATIVE DE RÉFORME LITTÉRAIRE.

BELLAY, RONSARD ET LA PLÉIADE. — JODELLE; RENAISSANCE DU THÉATRE. — DUBARTAS; D'AUBIGNÉ.

Du Bellay, Ronsard et la Pléiade.

Vers le milieu du XVIe siècle, un jeune gentilhomme ven-
mois, page du duc d'Orléans, Pierre de Ronsard[1], forcé
r une surdité précoce de renoncer à la cour, s'enferma,
ec le jeune Baïf, son ami, avec Remi Belleau et Antoine
uret, dans un collége dont le savant Daurat venait d'être
ɔmmé principal. Une nouvelle ambition s'était emparée du
une Ronsard : c'était de faire passer dans la langue vul-

1. Né le 11 septembre 1524, et non, comme on l'a dit, le jour de la bataille
ı Pavie (24 février 1525). De Thou s'est donc entièrement trompé en présen-
nt la naissance de ce poëte comme un dédommagement que la fortune don-
ait ce jour même à la France.

gaire toute la majesté d'expression et de pensée qu'il : rait chez les anciens. Il communiqua à ses nouveaux disciples son projet et son enthousiasme. Tous se mi l'œuvre avec un admirable courage. « Ronsard, dit so graphe, ayant été nourri jeune à la cour et dans l'hal de veiller tard, demeuroit à l'étude sur les livres ju deux ou trois heures après minuit, et en se couchant veillait le jeune Baïf, qui, se levant et prenant la chan ne laissoit pas refroidir la place. » Cette forte disci cette laborieuse préparation dura sept années entières. la renommée de ces savants travaux commençait à s pandre au dehors ; déjà, signe certain des dispositions l'attente du public, on saluait complaisamment Ronsa surnom d'Homère, de Virgile, quand parut le manifes la nouvelle école. Joachim du Bellay en était l'auteur[1].

Il commençait par réhabiliter la langue française, ju là dédaignée par les savants, et par montrer que son a pouvait compenser la faiblesse de son passé. « Nos anc disait-il, nous ont laissé notre langue si pauvre et si qu'elle a besoin des ornements et, s'il faut parler ainsi, plumes d'autrui. Mais qui voudroit dire que la grecq romaine eussent toujours été en l'excellence qu'on les a au temps d'Horace et de Démosthène, de Virgile et de (ron?... Notre langue commence encore à fleurir, sans f tifier : cela certainement non pour le défaut de sa natur mais par la faute de ceux qui l'ont eue en garde. » quel moyen peut-on hâter son développement? par l' tation des anciens. « Traduire n'est pas un moyen suffi pour élever notre vulgaire à l'égal des plus fameuses lang Que faut-il donc? imiter! imiter les Romains comme ils fait les Grecs, comme Cicéron a imité Démosthène et Vir Homère.... Il faut transformer en soi les meilleurs autei et après les avoir digérés, les convertir en sang et en no riture. »

Au second livre de l'*Illustration*, ce n'est plus seulem

1. *Défense et illustration de la langue françoise*, par I. D. BA (*Joachim* Bellay). Paris, 1549. Le privilége est daté de 1548.

a langue et du style poétique qu'il s'agit, du Bellay aborde diment la question, et avoue l'intention de renverser la lle littérature française pour y substituer les formes anles. « Marot me plaît, dit quelqu'un, parce qu'il est facile ne s'éloigne pas de la commune manière de parler.... nt à moi, j'ai toujours estimé notre poésie françoise être able de quelque plus haut et merveilleux style que celui l nous nous sommes si longuement contentés....

Lis donc et relis premièrement, ô poëte futur, les exemires grecs et latins : puis me laisse toutes ces vieilles sies françoises aux jeux floraux de Toulouse et au puy Rouen; comme rondeaux, ballades, virelais, chants aux, chansons et autres telles épiceries qui corrompent goût de notre langue et ne servent sinon à porter témoige de notre ignorance. Jette-toi à ces plaisantes épimmes.... à l'imitation d'un Martial; si la lasciveté ne te lt, mêle le profitable avec le doux; distille avec un style lant et non scabreux de tendres élégies, à l'exemple d'un ide, d'un Tibulle et d'un Properce.... Chante-moi de ces s inconnues encore de la langue françoise, d'un luth n accordé au son de la lyre grecque et romaine, et qu'il ait rien où n'apparoisse quelque vestige de rare et anue érudition.... »

L'Italie moderne était admise avec l'antiquité aux honurs de l'imitation. « *Sonne*-moi, ajoutait plus bas le théoien de la nouvelle école, ces beaux *sonnets*, non moins ete que plaisante invention italienne, pour lesquels tu as trarque et quelques modernes Italiens. »

Du Bellay concluait son programme par un appel où le lange d'un enthousiasme vrai avec une série bizarre d'alsions érudites, caractérise assez l'esprit des jeunes réforateurs. « Or nous voici, grâce à Dieu, après beaucoup de rils et de flots étrangers, rentrés au port à sûreté. Nous ons échappé du milieu des Grecs; et, au travers des escaons romains, pénétré jusqu'au sein de la France, tant dérée France. Là donc, François, marchez courageusement rs cette superbe cité romaine, et de ses serves dépouilles nez vos temples et autels. Ne craignez plus ces oies criar-

des, ce fier Manlie et ce traître Camille, qui sous de bonne foi vous surprennent tout nus comptant la du Capitole. Donnez en cette Grèce menteresse, et y encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs. moi sans conscience les sacrés trésors de ce temple phique, ainsi que vous avez fait autrefois, et ne cr plus ce muet Apollon et ses faux oracles. Vous souvie votre ancienne Marseille, seconde Athènes, et de votre cule gallique, tirant les peuples après lui par leurs or avec une chaîne attachée à sa langue. »

Toute la réforme littéraire du XVIe siècle était dans *fense et Illustration*. Elle se résume en deux points tiels : ennoblir la langue, par l'infusion des mots images empruntées aux langues antiques ; ennoblir la par l'introduction des genres usités par les anciens.

Du Bellay avait rédigé le programme, Ronsard fut mier et le plus hardi à le remplir. D'abord il essaya d'un seul jet une langue poétique. Pour cela il puisa ménagement aux sources grecques et latines. Souvent sard prend un mot purement latin qu'il déguise sous terminaison française : ailleurs ce sont deux mots déj nus qu'il unit en composition, à la manière des Grecs quefois, par une tentative plus ingénieuse, il prati qu'il appelle le *provignement* des vieux mots, comme saient les Grecs, comme les Allemands l'ont fait si reusement depuis. De *verve* il crée *verver*, *vervem pays*, *payser;* de *feu*, *fouer*, *fouement*. Il veut aussi emprunte aux divers patois de la France, où dans sa cupation classique il voit autant de dialectes, tous les nécessaires à l'expression de la pensée. C'était ériger la licence de Montaigne. Toutefois l'instinct si franç l'unité perce encore au milieu de ce dangereux co « Aujourd'hui, dit-il, pour ce que notre France n'obéit un seul roi, nous sommes contraints, si nous voulons venir à quelque honneur, de parler son langage. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces travaux création, c'est le moyen que donne Ronsard pour for une classe de termes nobles, une langue *illustre*, *aulic*

mme disait Dante. C'est de la noblesse des idées qu'il fait river celle du langage : il veut qu'on emprunte des mots la profession des armes, à la guerre, à la chasse. Mais s'il bordonne les termes fournis par les habitudes populaires, n de les proscrire, il conseille au poëte de les étudier. Tu pratiqueras avec soin, lui dit-il, les artisans de tous tiers, comme de marine.... orfévres, fondeurs, maréaux; et de là tireras maintes belles comparaisons. » Luime, dit son biographe, « ne dédaignait d'aller aux bouues des artisans et pratiquer toutes sortes de métiers pour prendre leurs termes. »

Il est aisé de sourire aujourd'hui du contraste que préte avec la langue noble que nous écrivons, cette langue provisée par un homme. Mais il n'est guère moins facile comprendre que ce contraste ne pouvait exister pour les ntemporains de Ronsard. Cet idiome n'avait donc rien de licule pour eux; ils n'en durent apercevoir que la richesse : différence qui le séparait du langage parlé était toute à n avantage. La connaissance du latin, si répandue alors, vait de lexique pour l'entendre; les lettrés surent même n gré au poëte des innovations qui exigeaient leur perspicité pour être parfaitement comprises. La haute poésie denait ainsi un langage d'initiés, cher à quiconque n'était int du profane vulgaire. Mais, avec toute son audace, Ronrd luttait contre l'impossible. Les langues ne se font pas un jour. Ce sont des terrains d'alluvion créés par le mps, de hautes pyramides auxquelles chaque jour apporte pierre en passant. Le peuple français en grandissant se à lui-même sa langue; en ennoblissant ses idées, comme prescrivait Ronsard, il ennoblit progressivement leur exression; et cinquante ans plus tard, la tige populaire de larot s'épanouissait naturellement sous la main de Malerbe, à côté des fleurs artificielles de Ronsard, déjà ternies poudreuses.

Une seule chose aurait pu consolider sa révolution grammaticale : une œuvre immortelle, qui, comme celle de Dante, ût fait vivre sa langue avec ses idées; Ronsard le comprit essaya de l'accomplir. Il introduisit en France toutes les

formes de la poésie antique, et au premier rang l'ode l'épopée. Malheureusement il porta dans ces œuvres le mê principe d'imitation que dans les innovations linguistiqu et ce système se trouva encore plus faux ici. Il créa poëmes comme la Genèse crée l'homme : il fit en prem lieu le corps, se réservant d'y souffler ensuite une âme vante. Ce n'est pas ainsi que procède la vraie poésie : produit un germe vivant qui rayonne au dehors et proj lui-même sa forme. Les odes de Ronsard ressemblent à panoplies de nos musées qui présentent à nos yeux l'arm complète d'un héros antique : casque, cuirasse, brassar bouclier, rien n'y manque, que le guerrier qui doit s'en vêtir. Ce n'est pas qu'il y ait chez le poëte absence d'enth siasme : il y a seulement solution de continuité entre forme et la pensée, l'une n'est pas l'effet direct et imméd de l'autre : si l'inspiration donne l'idée, la mémoire se produit l'expression. Le sentiment se glace par cette inqui imitation des grands maîtres. Il faut à Ronsard, non p un modèle, mais un calque dont il puisse suivre scrup leusement les lignes. Sa pensée même la plus vraie, au li de suivre sa pente naturelle et de se creuser un lit sinueu s'emprisonne dans le marbre antique où jaillissaient autr fois les eaux d'Horace et de Virgile.

Imiter ainsi les anciens c'est un moyen sûr de ne pas le ressembler. « Je rirais, dit La Bruyère, d'un homme q voudrait sérieusement parler mon ton de voix, ou me re sembler de visage. » Ronsard, épris de l'antiquité, voul faire table rase des mœurs, des croyances, des sentimen modernes; il entreprit de faire passer de nouveau tout u siècle, toute une littérature, tout un ensemble de traditio à cet Olympe resplendissant et sensuel du paganisme. C'éta jeter à une nation un défi trop audacieux. Un peuple pe à toute force apprendre une langue nouvelle, encore av quelle lenteur ! il ne saurait changer de mœurs, d'histoire de climat.

Cependant il y avait quelque chose de si légitime dans renaissance des idées antiques; il était si bien dans l destinée du XVIe siècle de renouer la chaîne de la traditio

éco-latine, que le nom de Ronsard devint l'objet d'une olâtrie dont rien aujourd'hui ne peut nous donner l'idée. gloire seule de Voltaire, cette longue et merveilleuse auté du génie, renouvela de pareils hommages. Les rois es princes rivalisaient à le combler de leurs faveurs; les ants les plus célèbres, les esprits les plus judicieux, les liger, les Lambin, les de Thou, les L'Hôpital voient dans nsard le miracle du siècle. Pasquier ne fait nul triage ns ses œuvres : car, dit-il, « tout est admirable en lui. » ntaigne déclare sans hésiter la poésie française arrivée à perfection, et Ronsard égal aux anciens. Enfin le Tasse, u à Paris en 1571, s'estimait heureux de lui être pré- té et d'obtenir son approbation pour les premiers chants sa *Jérusalem*. Comment expliquer cette longue erreur de un siècle et des esprits les plus illustres? A dire vrai, reur n'existait pas, ou elle n'était, comme bien des urs, qu'une vérité incomplète. L'admiration pour Ron- d, c'était la joie très-légitime de voir enfin le français de- ir une langue littéraire, ne plus balbutier des pensées bles quoique naïves, mais s'élever, comme les langues iennes et comme l'italien moderne, à l'expression des ées générales qui forment l'héritage glorieux de l'huma- té. L'idiome de Clément Marot était enfin mis *hors de page :* poëte devenait un homme et presque un citoyen : il allait dire les nobles pensées qui avaient agité le Forum et gora, les vers harmonieux dont avaient retenti les rivages la Grèce. Quel patriotique orgueil pour les savants de cette oque, de lire enfin en français ce qui les avait si long- mps charmés dans Virgile et dans Tibulle! Ce que l'imita- on imparfaite ne disait pas, la mémoire partiale des lec- urs y suppléait : ils adoraient la vraie splendeur de la ésie antique à travers les haillons prétentieux de Ronsard.

D'ailleurs, aujourd'hui même, malgré le changement de a langue, ne retrouvons-nous pas encore de quoi justifier estime? dans le genre grave et héroïque, les *Odes*, la *Fran- iade*, les *Discours* ne présentent-ils pas de loin en loin des raits d'une beauté durable? N'est-ce pas Ronsard qui s'a- dressait ainsi à l'Éternité?

O grande Éternité!
Tu maintiens l'univers en tranquille unité.
De chaînons enlacés les siècles tu rattaches,
Et couvé dans ton sein tout le monde tu caches....
En parlant à tes dieux qui ton trône environnent,
Ta bouche ne dit pas : « Il fut ou il sera.... »
Le temps présent tout seul à tes pieds se repose.

N'est-ce pas lui qui écrivait à Charles IX encore enf

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France;
Il faut que la vertu couronne votre enfance.
Un roi sans la vertu porte le sceptre en vain,
Qui ne lui sert sinon de fardeau dans la main[1].

Mais c'est surtout dans la poésie légère que Ronsard p sède un incontestable mérite. Ici, content d'être lui-même, n'emprunte à l'antiquité que l'analogie de ses images. C' comme un parfum lointain et d'autant plus doux, qui s'é hale au milieu des idées personnelles du poëte. Tantôt écrit à sa dame :

Hier vous souvient-il qu'assis auprès de vous,
Je contemplais vos yeux si cruels et si doux!

Tantôt il l'engage à descendre dans un riant parterre :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,

1. Ajoutons en passant, puisque nous avons nommé ce coupable mais in ressant prince, que quelque temps après il répondit à Ronsard, avec une p cision plus élégante encore :

« L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons la couronne :
Mais roi, je la reçus, poëte, tu la donne.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Éclate par soi-même et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur ami, si je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps.
Elle t'en rend le maître, et te sait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté.
Je puis donner la mort; toi, l'immortalité! »

Pourquoi Charles IX a-t-il fait autre chose que des vers?

A point perdu, cette vêprée
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil....

ırs il s'écrie avec plus de charme qu'Horace

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame!
Las! le temps, non : mais *nous* nous en allons[1].

ien, par un retour d'une mélancolie touchante,

Avant le soir (dit-il) se clora ma journée!

encore toute la grâce de Marot avec plus d'éclat et de ıté.

ınsard avait été chef d'école au collége; devenu célèbre .miré de tous, les disciples ne lui manquèrent point. ıl alors, nous dit Pasquier, ne mettait la main à la ıe qui ne le célébrât par ses vers. Sitôt que les jeunes , s'étaient frottés à sa robe, ils se faisaient accroire d'être nus poëtes. » Parmi ses nombreux partisans, le poëte sit une compagnie d'élite qu'on nomma d'abord la bri-ɜ, et bientôt après la *Pléiade*, par un souvenir érudit des es alexandrins. Il y plaça auprès de lui six poëtes, :him du Bellay, Antoine de Baïf, Amadis Jamyn, Bel-ı, Jodelle et Ponthus de Thiard. Nous ne nous arrête-s point sur ces noms, malgré le talent de plusieurs des ımes qui les ont portés. Tous reflètent à divers degrés et c des modifications nombreuses les mérites et les défauts maître. Nous devons un souvenir à Baïf pour la tenta-ı hardie et infructueuse par laquelle il essaya d'assujettir re versification aux règles métriques de la poésie an-nne. Le vers *baïfin*, scandé comme l'hexamètre latin, ne t s'acclimater même dans l'atmosphère de la Renaissance. ıte imitation matérielle de l'antiquité était l'exagération ırême du système de Ronsard; après le calque du style, tait le calque du rhythme : au delà il ne restait plus qu'à rire en grec ou en latin.

1. Livre II, ode XIV :

Eheu! fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni!

Jodelle; renaissance du théâtre.

Un autre membre de la Pléiade se distingua par un es plus sérieux, et dont l'influence a été bien plus durab Jodelle entreprit de ressusciter le théâtre des anciens. jeune et intéressant poëte, qui mourut à vingt-deux d'une disgrâce royale, comme Racine, était doué d'une cilité extrême. « Quoiqu'il n'eût mis l'œil aux bons liv comme les autres, dit Pasquier, si est-ce qu'en lui y avoit naturel émerveillable. Et de fait ceux qui de ce temps-là geoient des coups, disoient que Ronsard étoit le premier poëtes, mais que Jodelle en étoit le démon. Rien ne sembl lui être impossible où il employoit son esprit. » Lui-mê en était persuadé : « Un jour il lui advint de me dire que un Ronsard avoit le dessus d'un Jodelle le matin, l'apr dînée Jodelle l'emporteroit de Ronsard. » Il prodiguait esprit en pièces fugitives, qu'il ne se donnait point la p de recueillir, et qui moururent avec lui. Ses œuvres dram tiques, quoique moins bonnes peut-être, sont une date d l'histoire littéraire. Déjà plusieurs traductions avaient passer dans notre langue l'*Andrienne* de Térence, l'*Hé* d'Euripide, l'*Électre* de Sophocle : Ronsard encore écol avait traduit en 1549 le *Plutus* d'Aristophane. Enfin en 15 Jodelle hasarda sur la scène une tragédie, non pas tradu mais imitée des anciens : cette imitation était alors u gloire. La *Cléopâtre*, avec une comédie du même auteur, *Rencontre*, fut représentée « devant le roi Henri II à Pa en l'hôtel de Reims, avec un grand applaudissement de to la compagnie; et depuis encore au collége de Boncour, toutes les fenêtres étoient tapissées d'une infinité de perso nages d'honneur, et la cour si pleine d'écoliers que les port du collége en regorgeoient. Je le dis comme celui qui y étai présent, avec le grand Turnebus en une même chambre, les entreparleurs étoient tous hommes de nom. Remi Bel leau et Jean de La Péruse jouaient les principaux rollets[1]. Jodelle lui-même représentait Cléopâtre. Quelle joie pou

1. Pasquier, *Recherches*, liv. VII, chap. VI.

us les savants de retrouver sur la scène, de voir vivre et entendre parler ces personnages de l'histoire ancienne qui ur étaient familiers! Auteur et acteurs, dans l'ivresse de ur succès, se décernèrent à eux-mêmes un triomphe aussi assique que leur pièce. Dès que le cinquième acte fut terminé au milieu des applaudissements, ils partirent pour ccueil; là dans un joyeux festin ils amenèrent un bouc uronné de lierre et de fleurs, en l'honneur du poëte franais et en souvenir de l'antique Thespis.

Si maintenant on estime en elles-mêmes et à leur propre leur les tragédies de la nouvelle école qui donnaient lieu de pareilles ovations, « que ce soit une Cléopâtre, une Dion, une Médée, un Agamemnon, un César, voici ce qu'on remarque constamment : nulle invention dans les caracres, les situations et la conduite de la pièce, une reproction scrupuleuse, une contrefaçon parfaite des formes recques; l'action simple, les personnages peu nombreux, es actes fort courts composés d'une ou de deux scènes et atremêlés de chœurs; la poésie lyrique de ces chœurs bien upérieure à celle du dialogue; les unités de temps et de eu observées moins en vue de l'art que par un effet de l'iitation; un style qui vise à la noblesse, à la gravité et qui e la manque guère que parce que la langue lui fait faute.... lle est la tragédie chez Jodelle et ses contemporains[1]. » obert Garnier, sans rien changer au système de Jodelle, ans apporter au théâtre un talent plus véritablement dratique, donna au style plus d'élévation, en s'appropriant uelque chose de la concision brillante de Sénèque. Quelque ible et mensongère que fût cette apparition du drame anque, elle suffit pour décréditer à jamais les vieux mystères, pour léguer à la tragédie française ce caractère de gravité mposante, cette unité et cette simplicité sévère dont nos rands auteurs ont accepté le joug. Le système classique du héâtre français a eu pour fondateurs, non pas Corneille et acine, mais Jodelle, La Péruse et Garnier.

La comédie nouvelle se sépara moins brusquement de la

1. Sainte-Beuve, *Histoire du théâtre français au* XVI*e siècle*.

farce du moyen âge : elle parut la régulariser plutôt que supplanter. Elle s'appuya aussi de l'exemple des coméd italiennes. Jean de La Taille, dans ses *Corrivaux*, la pr mière de nos comédies régulières en prose, suivit tour à to les traces de l'Arioste, de Machiavel et de Bibbiena. Lar vey, qui mérite, après l'auteur de *Patelin*, d'être regar comme le meilleur comique de notre vieux théâtre, décla ouvertement l'intention d'imiter les poëtes comiques de l'I lie, et il le fit souvent avec succès[1]. Aussi « à part une i moralité grossière, les comédies de cette époque ne manqu pas de mérite et d'agrément. Un vers de huit syllabes, co lant et rapide, un dialogue vif et facile, des mots plaisan des malices parfois heureuses contre les moines, les ma et les femmes, y rachètent pour le lecteur l'uniformité d plans, la confusion des scènes, la trivialité des personnag et les rendent infiniment supérieures aux tragédies du mê temps[2]. »

Dubartas ; d'Aubigné.

Les disciples de Ronsard à Paris sentirent où était la vr supériorité de leur maître et le suivirent volontiers dans poésie légère et tendre. Du Bellay, Belleau, Guy de Tou Desportes, *pindarisèrent* peu ; ils se contentèrent de *pétr quiser*. Il n'en fut pas de même en province : il s'éleva, l de la Pléiade, un poëte qui trouva le moyen d'exagérer e core le *faste pédantesque* du réformateur. Dubartas[3] enfan sous le titre de la *Création du monde* ou la *Semaine*, u véritable encyclopédie poétique où n'entre rien moins q l'univers, depuis les étoiles fixes jusqu'au dernier insec Toute la physique de l'antiquité et du moyen âge, toute cosmogonie de la Bible et d'Ovide sont enchâssées dans d vers d'une incroyable emphase. On a dit avec esprit que c'e la création du monde racontée par un Gascon. C'est bie Dubartas dont *la muse en français parle grec et latin;* c'e lui qui peint, ou du moins qui nomme

1. Lui-même était Italien, et se nommait Giunti ; son nom français Larriv (*l'arrivé*) n'est que la traduction du nom de sa famille.
2. Sainte-Beuve, ouvrage cité.
3. Né près d'Auch en 1544 ; mort en 1590.

Apollon porte-jour; Herme, guide-navire;
Mercure échelle-ciel, invente-art, aime-lyre....
La guerre vient après, casse-lois, casse-mœurs,
Rase-forts, verse-sang, brûle-bois, aime-pleurs.

vec ses grands mots et ses interminables descriptions, Du-rtas a de la verve, des idées nobles, un enthousiasme vrai communicatif. Son ouvrage eut trente éditions en dix ans, t traduit dans presque toutes les langues, et il continue à uir d'une grande réputation chez nos voisins d'outre-Rhin, oins choqués que nous des monstruosités de son langage. Il est encore un poëte, bien plus remarquable, à notre is, que Dubartas, qui, loin de la capitale, au sein d'une e agitée et guerrière, conserva jusque dans la première rtie du XVIIe siècle la langue rude, obscure, inégale, mais ergique et puissante des commencements de Ronsard. est Agrippa d'Aubigné, auteur d'une histoire universelle, intéressants mémoires et de pamphlets pleins de malice [1]. otestant dévoué, il a reçu de ses convictions, de ses haines goureuses contre un catholicisme persécuteur, une inspira-n ardente, que les poëtes du XVIe siècle ignorent presque ujours. Ses *Tragiques*, satire religieuse et politique, inco-rent mélange de mythologie grecque, d'allégories morales de théologie, s'illuminent souvent d'éclairs d'indignation, présentent à l'admiration de la critique les plus mâles autés. L'esprit hébraïque y respire, dit M. Sainte-Beuve, reil à cet esprit de Dieu qui flottait sur le chaos. Au con-aire des poëtes contemporains, adorateurs exclusifs de la rme, d'Aubigné, comme les prosateurs, s'attache à la pen-e, il la saisit et la dompte avec une telle puissance qu'il la ntraint presque de se courber sous la rude enveloppe de n langage. On sent ici le voisinage du grand siècle; l'union e l'idée et de la forme est presque accomplie. Ici, comme ans la prose, c'est encore la forme qui pèche. Elle trahit ncore le tumulte d'une époque de désordre et de confusion. e poëte le déclare lui-même :

1. Né en 1550; mort en 1630. Principales œuvres : *Histoire universelle de* 550 *à* 1601. — *Aventures du baron de Feneste.* — *La Confession de Sancy.* — *es Tragiques données au public par le larcin de Prométhée;* au Désert, 1616.

Si quelqu'un me reprend que mes vers échauffés
Ne sont rien que de meurtre et de sang étoffés,
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre et que rage,
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,
Je lui réponds : ami, ces mots que tu reprends
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprends.
Les flatteurs de l'amour ne chantent que leurs vices,
Que vocables choisis à peindre les délices,
Que miel, que ris, que jeux, amours et passe-temps :
Une heureuse folie à consumer le temps....
Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style :
Cueillons des fruits amers desquels il est fertile.
Non, il n'est plus permis sa veine déguiser,
La main peut s'endormir, non l'âme reposer.

Qu'il est beau néanmoins, quand sa pensée, dissipant les nuages d'une expression laborieuse et triste, éclate tout à coup, comme un glaive qui sort du fourreau ! avec quel enthousiasme il glorifie les martyrs étouffés dans les flammes des bûchers !

Les cendres des brûlés sont précieuses graines,
Qui, après les hivers noirs d'orage et de pleurs,
Ouvrent, au doux printemps, d'un million de fleurs
Le baume salutaire, et sont nouvelles plantes,
Au milieu des parvis de Sion florissantes.
Tant de sang, que les rois épanchent à ruisseaux,
S'exhale en douce pluie et en fontaines d'eaux,
Qui, coulantes aux pieds de ces plantes divines,
Donnent de prendre vie et de croître aux racines.

CHAPITRE XXVIII.

ACCOMPLISSEMENT DE LA RÉFORME LITTÉRAIRE.

RÉGNIER. — MALHERBE.

Régnier.

Il était évident que la réforme de Ronsard et de la Pléiade n'était pas définitive. C'était un effort violent opposé à une

peur extrême : la révolution avait passé le but sans l'at-
ndre. Il lui fallait un modérateur. Elle en eut deux, Ré-
ier et Malherbe : tous deux doués d'un talent original,
s deux grands écrivains, l'un plus poëte, l'autre plus
mmairien; tous deux réformateurs, l'un par instinct,
utre par système. Ni l'un ni l'autre n'eurent pleine con-
ence de leur œuvre; Régnier crut défendre Ronsard, par
achement pour Desportes, son oncle : en réalité il défendit
reproduisit Marot, dont il avait la libre allure avec plus
nergie et de couleur. Malherbe crut ruiner l'école de la
iade et ses innovations gréco-latines ; il en assura le
cès en le réglant. Vainement biffa-t-il tout Ronsard, il
ccomplit pas moins ce que Ronsard avait tant souhaité;
donna à l'idiome vulgaire toute la noblesse des langues
iques.

Régnier [1], par inspiration vraie, par nonchaloir, par in-
uciance, par abandon *à la bonne loi naturelle*, revint au
mple, au vrai, et rentra sans le savoir dans la vieille école
uloise, qu'il enrichit toutefois d'heureuses imitations. Il
ivit par génie l'excellent précepte de du Bellay; « il trans-
ma en soi les meilleurs auteurs, et, après les avoir digé-
s, les convertit en sang et nourriture. » Il fut le premier
France qui écrivit de véritables satires à l'imitation d'Ho-
ce et des poëtes bernesques [2]. Mais son imitation n'était
us le calque servile imaginé par la Pléiade, c'était la fé-
nde émulation, la puissante rivalité du talent. Régnier, il
t vrai,

Règle sa médisance à la façon antique;

ais les ridicules et les vices qu'il fait poser devant nous
'ont plus rien de latin; ce ne sont pas les contemporains
'Auguste, mais bien ceux de Henri IV. Ne reconnaissez-
ous pas ce hobereau

1. Mathurin Régnier, né à Chartres en 1573, chanoine de l'église de Notre-
ame en cette ville, mourut à Rouen en 1613. — OEuvres : seize satires, trois
pîtres, cinq élégies, odes, stances, épigrammes.

2. L'excellente édition des *OEuvres de Mathurin Régnier*, par M. Viollet Le
uc, indique avec soin les passages que le poëte français a pris pour modèles,
t met ainsi le lecteur à même d'apprécier le mérite de l'imitation.

Au feutre empanaché, relevant sa moustache;

et ce poëte crotté, qui, alléché par les succès de Desport de Bertaud,

Méditant un sonnet, médite un évêché?

Plus loin, voici le disciple de Bartole, qui,

Une cornette au col, debout dans un parquet
A tort et à travers va vendre son caquet;

ou bien le médecin qui reçoit une belle pièce de mon la fin de sa consultation

Et dit, serrant la main : « Mais il ne falloit point! »

Au milieu de ces esquisses légères se trouve un vrai d'œuvre, Macette, la vieille hypocrite. Déjà au XIIIe Jean de Meung avait ébauché *Faux-Semblant*; au XVIIe, Molière créera *Tartufe*. Il semble que la française ait toujours été heureuse en touchant à ce comme

Par un arrêt du ciel qui hait l'hypocrisie.

A part cet admirable tableau où manquent toutefois la vraisemblance et la vie du dialogue, il faut avouer pinceau de Régnier s'arrête volontiers à la surface des ses. C'est de lui qu'on peut dire qu'il se joue auto cœur humain [1]. Sa poésie n'a rien de bien profond, philosophique; ce sont les jeux innocents de la satire contemporains l'avaient jugé ainsi. Ce prédécesseur leau était pour eux *le bon Régnier*; et lui-même explique, quoique avec trop de modestie, cette qua tion :

Et ce surnom de *bon* me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

Ce n'est certes pas l'esprit qui manque à Régnier, ni l'é jouement, ni la verve. Mais il est artiste bien plus que m

1. *Circum præcordia ludit.* Perse.

ste; il s'occupe plus de la peinture que de la leçon. Sa s belle création, c'est son style ; on en a fait un bel et e éloge en le rapprochant de celui de Montaigne. « Ré- er est en effet le Montaigne de notre poésie. Lui aussi, n'ayant pas l'air d'y songer, s'est créé une langue propre te de sens et de génie, qui, sans règle fixe, sans évoca- savante, sort comme de terre à chaque pas nouveau la pensée, et se tient debout, soutenue du seul souffle qui ime. Les mouvements de cette langue inspirée n'ont rien solennel ni de réfléchi ; dans leur irrégularité naturelle, is leur brusquerie piquante, ils ressemblent aux éclats de oix, aux gestes rapides d'un homme franc et passionné s'échauffe en causant. Les images du discours étincel- de couleurs plus vives que fines, plus saillantes que ncées. Elles se pressent, elles se heurtent entre elles. uteur peint toujours, et quelquefois, faute de mieux, il nt avec de la lie et de la boue. D'une trivialité souvent reuse, il prend au peuple ses proverbes pour en faire de poésie, et lui envoie en échange ces vers nés proverbes, dailles de bon aloi, où l'on reconnaît encore, après deux cles, l'empreinte de celui qui les a frappées [1]. »

Malherbe.

Le talent de Malherbe a un caractère tout différent[2]. Moins génieux que sage, moins fécond que judicieux, toute son vention consiste à bien choisir, toute sa richesse à se dé- uiller à propos. Critique plutôt qu'artiste, c'est à quarante- q ans qu'il commence sa carrière; son œuvre est un code us qu'un poëme, et, comme tout législateur, il s'attache rtout à ce qu'on doit éviter. Ainsi que le chef des stoïciens, prend pour devise : *abstiens-toi*. Il s'enorgueillit d'être pelé le tyran des mots et des syllabes. Le culte de la lan- e est sa religion ; il la prêche encore au lit de mort à sa

1. Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au* XVI*e siècle*, t. I, p. 169.
2. François de Malherbe naquit à Caen vers 1555, et mourut à Paris en 1628.
3. Œuvres : odes, paraphrases, psaumes, stances, épigrammes, chansons ; aductions de quelques traités de Sénèque et du XXXIII*e* livre de Tite Live.
4. Édition Chevreau, 1723, 3 vol. in-12. Lefèvre, 1825, 1 vol. in-8.

garde-malade. Malherbe est sévère dans ses préceptes proscrit en vers l'*hiatus*, sans circonstances atténuantes, terdit à jamais l'*enjambement* ou *suspension*, poste la cés au sixième pied de l'alexandrin, comme une sentinelle passible, repousse dédaigneusement les rimes trop faci *rien ne sent plus son grand poëte* que de rimer difficilem Désormais plus de licence en poésie, plus d'inversions sardées; les vers bien faits seront *beaux comme de la pr* La gloire de Malherbe c'est d'avoir connu le premier France le sentiment et la théorie du style, d'avoir fait sci ment ce que Régnier exécutait par instinct. S'il proc surtout par négation, c'est que son époque, non m que son génie, lui en faisait une nécessité. La rich était faite dans la poésie, il n'y manquait que l'ordre, c seconde richesse. Malherbe inventa le goût : ce fut l création. Dans les matériaux confus qu'avaient entassés devanciers, il fit une langue noble, par choix et par exc sion. Le principe qui présida à ce triage atteste sa ha intelligence de la vraie nature des langues ; il répudia é lement la cour et le collége, la mode et l'érudition, et pour guide l'instinct du peuple de Paris. « Quand *on lui* mandoit son avis sur quelques mots françois, il renvoy ordinairement aux crocheteurs du port au foin et disoit c'étoient ses maîtres pour le langage [1]. » Il rejeta égalem tous les patois, admis avec trop d'indulgence par Ronsa La langue, comme la monarchie, marchait à grands pas v l'unité. Au précepte il sut joindre l'exemple, et le caract de son talent s'assortit merveilleusement avec les exigen de sa raison. Poëte peu fécond, mais correct et laborie on le vit gâter une demi-rame de papier à faire et refa une stance. On a calculé que, pendant les vingt-cinq ann les plus fécondes de la vie, il n'a composé, terme *moy* que trente-trois vers par an. Cette sobriété de compositi ce respect du lecteur et des lois du style, cette haute idée d difficultés de l'art, étaient au XVIe siècle chose entièreme nouvelle. Aussi quel charme n'éprouve-t-on pas, en quitta

1. *Vie de Malherbe*, par Racan.

nsard, Dubartas, d'Aubigné et Régnier lui-même, de ren-
ıtrer tout à coup des vers qu'on croirait cueillis d'hier,
t ils ont conservé leur fraîcheur et leur pureté. Malherbe
our titre de gloire, ou d'avoir deviné la langue de ses des-
ıdants, ou de leur avoir imposé la sienne. Il a fait quelque
ose de mieux que des stances ou des sonnets, il a accordé
ıstrument de la haute poésie, il a rendu possible Corneille,
ileau et Racine.

QUATRIÈME PÉRIODE.

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XXIX.

INFLUENCE DE L'ESPAGNE.

INVASION DU GOUT ESPAGNOL.—L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.—LES RO HÉROIQUES. — BALZAC ET VOITURE. — AUTRES CÉLÉBRITÉS CONTE RAINES.

Invasion du goût espagnol.

La première moitié de notre grand siècle semble d'ab être tout espagnole. L'influence littéraire de l'Espagne s vivait à sa puissance politique : c'était l'écho de sa glo Depuis Charles-Quint la monarchie catholique, débord de sa péninsule, avait battu de ses flots toutes nos fron res ; sous Philippe II elle avait un moment, à l'ombre d Ligue, envahi jusqu'au cœur de la France : l'Espagne a présidé nos états généraux dans la personne de ses amb sadeurs. Henri IV refoula le torrent ; il rendit la Franc elle-même, et devint par là même le plus populaire de rois. L'œuvre de nos grands écrivains du XVIIe siècle fu même ; ils retrouvèrent l'esprit français, submergé par idées étrangères.

Une organisation robuste se fortifie dans les crises semblaient devoir l'accabler ; la France gagna à l'invasi des littératures italienne et castillane. Elle sentit s'éveil dans son sein le sentiment de l'art, de la beauté, de la grâ Ses maîtres nouveaux exagéraient un peu la leçon : la Fran ne l'entendit que mieux. Les anciens seuls eussent été tr parfaits ; leur simple et naïve beauté eût moins frappé d yeux encore grossiers. A côté d'eux se placèrent de dang

x mais séduisants modèles, dont les défauts gracieux pro-uèrent une plus facile imitation. L'intérêt de cette pre-ire période du XVIIe siècle, c'est de voir comment le génie ional se dégagea peu à peu des éléments hétérogènes qui aient poli, mais qui menaçaient de l'altérer ; comment s montra de nouveau aux yeux de l'Europe, toujours aussi sé, aussi fin, aussi judicieux, mais plus noble, plus élé-l, plus harmonieux qu'au XVIe siècle.

e vainqueur d'Ivry avait chassé de France les Espagnols, is non pas leurs modes ni la domination de leurs idées. On voyait à Paris que *Français espagnolisés*. Le costume, ose, le langage, tout rappelait les fiers soldats qu'on it si longtemps combattus et admirés. Rien de courtois me le Français à l'égard de ses ennemis : il les imite en battant. Barbe pointue, feutre à long poil, pourpoint et ls-de-chausses à demi détachés, rubans aux jambes, ses empesées, telle était la mise des gens comme il faut. n'entendait dans la bouche des *cajoleurs de cour qu'ex-nations et admirations castillanes. Ils réiteraient des* S-SIRE *et criaient en voix dolente : il en faut mourir*[1] ! bon Régnier, si sensé, si français, signale d'un ton mo-ur cette conquête nouvelle :

Ami, laissons-le discourir,
Dire cent et cent fois : *il en faudrait mourir!*
Sa barbe pinçoter, cajoler la science,
Relever ses cheveux, dire : *en ma conscience!*
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
Rire hors de propos, montrer ses belles dents.
Se carrer sur un pied, faire arser son épée,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée.

mode fut plus forte que Régnier, que Sully, que Henri IV même. Le plus français de nos rois endossa bon gré mal le noir costume de Philippe II, et sur ses vieux jours il mit tout en grondant, à apprendre l'espagnol, comme ton le censeur avait appris le grec.

. *Mémoires de Sully*, IIe partie, chap. II. — Voyez A. de Puibusque, *His-e comparée des littératures espagnole et française*, t. I, p. 6 et 365, et *OEu-s de M. Régnier*, avec les commentaires de M. Viollet Le Duc, satire VIII, 10.

Le maître qui lui en donna des leçons, Antonio Perez, un rôle important dans la révolution littéraire qui intro sit en France le goût élégant mais recherché de l'Espa Il disait vrai sans le croire, dans une de ses lettres au « Certes Votre Majesté a choisi un gentil barbare pour tre, barbare dans ses pensées, barbare dans son lang barbare en tout. » Ce barbare était en effet fort g fort gracieux. Ancien secrétaire de Philippe II, confi rival, complice et victime de ce prince[1], il avait cue la cour de l'Escurial toute la fleur du *cultorisme*[2]. Reçu empressement par Henri IV et par Élisabeth; comme diffamation vivante de leur ennemi, il rédigea de cu Mémoires et écrivit des lettres non moins curieuses à rents titres. Sous le rapport du goût littéraire, qui seul occupe ici, ces lettres servirent d'antécédent et de m aux *épistoliers* illustres de cette période. La célébrité elles jouirent au commencement du siècle explique l'em sement qu'on mit à les imiter. Elles rattachèrent Balz Voiture à Gongora et à Marino.

« Grave, légère ou galante, toute la correspondanc Perez porte l'empreinte de ses habitudes; l'homme d' s'est effacé sous l'homme du monde, mais l'homme monde, c'est encore le courtisan, c'est le courtisan q cent maîtres à flatter au lieu d'un, et qui se multiplie les contenter tous.... Il cajole, il adule, il encense avec emphase effrontée.

« Avant lui qui se serait avisé de traduire en hyperb mystiques le formulaire de la civilité? Qui aurait songé dire *le très-humble serviteur d'une divinité*, ou à *saluer ange avec passion?*... Pompe orientale, gravité castill afféterie italienne, rien ne cache cette nature de favori, jours réfléchie dans son abandon, insinuante dans son été derie, obséquieuse dans sa familiarité[3]. »

Perez inaugura pour ainsi dire l'hôtel de Rambouillet. C

1. Voyez *Ant. Perez et Philippe II*, par M. Mignet, 2e édition, 1846.
2. On appelait ainsi le mauvais goût mis à la mode en Espagne par le p Gongora et par le jésuite Gracian, le législateur du *estilo culto*.
3. A. de Puibusque, ouvrage cité, t. II, p. 22.

marquis de Pisani, père de Catherine de Vivonne, l'*inparable Arthénice*, qu'il adressa en France ses premières ssives. Voici quel en était le style, toutes les fois qu'un sujet ieux ne contraignait pas l'écrivain à être moins frivole. « Si Votre Excellence, lui écrivit-il un jour, a remarqué le n que je prends de mes dents, qu'elle ne se figure pas, lui plaît, que je les conserve pour autre chose que par la r que j'ai de la langue : car je crois que la nature l'a enonnée de dents afin qu'elle eût un sujet de crainte qui la çât de se contenir, et qu'elle ne se précipitât point si folnent. Mieux vaudrait en effet qu'elle fût mordue, coupée me, que d'avoir parlé mal à propos. Peut-être Votre cellence, homme d'État et général si éminent, préférera-lle penser que cette disposition a pour but de nous mon-r que les paroles doivent avoir des effets, et l'exécution vre le conseil, comme l'exécution doit toujours être acmpagnée du conseil, si l'on ne veut tout livrer au hasard. » Poussé en Angleterre par les vicissitudes de sa fortune, rez s'y retrempa dans le mauvais goût. Il y trouva la cour proie à l'épidémie de l'*euphuïsme*, style plein d'affectan mis à la mode par le fameux John Lilly. C'était un jarn spécial parlé par toutes les personnes de bon ton, une rte de franc-maçonnerie de belles pensées et de beau langge. L'abus le plus incroyable de la métaphore et de la mparaison, les rapprochements les plus forcés, les plus dicules hyperboles formaient le tissu de cette langue nouelle[1]. Perez, à la cour d'Élisabeth, se retrouva dans sa phère; il enjoliva sa manière de quelques absurdités de ns, qu'il ne manqua pas de rapporter triomphalement en rance. C'est alors qu'il écrivit à lord Essex :

« Milord, et mille fois milord, ne savez-vous pas en quoi onsiste l'éclipse de lune et celle de soleil? La première rénlte de l'interposition de la terre entre le soleil et la lune; a seconde, de l'interposition de la lune entre le soleil et la erre. Si entre la lune, c'est-à-dire ma fortune variable et

1. Walter Scott, dans le roman du *Monastère*, introduit, dans la personne e sir Shafton, un typo très-amusant de l'*euphuïsme*. — Cette dénomination st empruntée au titre d'un des ouvrages de Lilly : *Euphues and his England*.

toujours périclitante, et vous qui êtes mon seul soleil, vi se placer l'absence (car entre des amis séparés l'absence l'interposition de la terre); ou si, entre la terre, c'est-à-d mon pauvre corps et votre noble faveur, s'interpose ou p tôt s'oppose ma fortune, mon âme ne sera-t-elle pas dan tristesse, ne sera-t-elle pas dans les ténèbres? »

Si un homme d'État occupé de graves négociations, dont la vie était menacée chaque jour par la vengeance d monarque irrité, enveloppait sa pensée de ces puérils nements, qu'on juge de ce que feront bientôt à son exem des écrivains qui n'auront d'autre intérêt, d'autre affair traiter dans leurs lettres que le soin de faire briller leur prit et d'exagérer celui des autres!

Gongora et Lilly n'avaient envoyé en France qu'un leurs disciples; Marino y vint en personne. Concini app à la cour de Marie de Médicis le poëte qui représentait al la gloire littéraire de l'Italie. L'auteur d'*Adone* passa monts précédé par une réputation immense. Quel barb eût osé douter d'un mérite qu'on faisait venir de si loin qu'on payait si cher? Car l'illustre Napolitain savait escom ter la gloire. Il rappelait à la reine les exemples d'August de Néron, de Domitien, d'Honorius, qui comblèrent leurs faveurs les Horace, les Lucain, les Stace, les Claudi En cela seul l'érudition du *cavalier Marin* se montrait f classique. Du reste, rien de plus alambiqué que ses *concet* de plus coquettement fardé que ses peintures. Le vie Malherbe faillit en mourir de colère. Marino souriait déda gneusement en regardant ce poëte *si sec*. Ainsi le mauv goût soufflait sur la France de tous les points de l'horizo L'Espagne, l'Angleterre, l'Italie attaquaient de toute part vieux bon sens français. Que pouvait-il faire contre tro ennemis?

L'hôtel de Rambouillet.

Le foyer où se concentrèrent ces rayons étrangers, no l'avons déjà nommé, ce fut l'hôtel de Rambouillet. Cet réunion célèbre ne créa pas, comme on l'a trop dit, le mau vais goût : elle le subit. En revanche, elle épura la langue

na aux mœurs et aux sentiments plus de délicatesse, it de public aux écrivains, en attendant qu'il se for- un public véritable, prit en tutelle l'esprit littéraire u'à ce qu'il pût marcher seul, et ressemblât comme dit Bruyère, « à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils sucé, qui battent leur nourrice. »

près les grandes guerres civiles du XVIe siècle, on sentit s les rangs supérieurs de la société le besoin de se voir, se réunir, de commencer enfin cette vie commune de prit qui caractérise la nation française. Jusque-là on it disputé, prêché, harangué : on conversa. Le premier le où une causerie vive, enjouée, spirituelle, répondit e besoin nouveau, fut l'hôtel du marquis de Pisani, Jean Vivonne, un des correspondants d'Antonio Perez. Bâtie à lques pas du Louvre[1], cette maison semblait une autre r non moins brillante que celle de Marie de Médicis. tait le palais de l'esprit à côté de celui du pouvoir. Trois mes y régnèrent successivement; car aux femmes seules vait appartenir l'éducation d'un siècle de convenances de bon goût : Julie Savelli, femme du marquis, noble et acieuse dame, italienne d'origine, vint, comme une autre mide, contraindre les fiers compagnons du Béarnais de poser leur rude langage avec leurs bottes éperonnées. Sa le Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, eut ut le sémillant de la société toscane, sans en avoir la lince. La rigidité de ses principes l'avait même éloignée de cour peu austère de Henri IV. Mais elle aimait les hommages, et sous le nom romanesque d'Arthénice (anagramme Catherine), elle favorisait l'introduction de cette galanrie innocente que les poëtes de l'Italie avaient mise à la ode. C'est à elle que Marino réservait ses plus tendres mpliments, ses madrigaux les plus fleuris; c'est elle qu'aorait mystiquement le vieux Malherbe, quand pour faire, n mourant, quelque concession à la mode, il chantait d'une oix cassée :

Je suis à Rhodante,
Je veux mourir sien.

1. Sur l'emplacement que traverse la rue Saint-Thomas du Louvre. — La e Saint-Thomas a elle-même disparu pendant que nous écrivions ceci.

Julie d'Angennes, fille de Catherine, prit à son tour sceptre et par droit de naissance et par droit d'esprit et beauté; son règne, qui s'étendit depuis la mort de Malher (1629) jusqu'à celle de Voiture (1648), fut l'époque la pl brillante de l'hôtel de Rambouillet. Les Condé, les Con les La Rochefoucauld, les Bussy, les Grammont, formère son cortége. Le noble et honnête Montausier, l'original *Misanthrope* de Molière, plus heureux qu'*Alceste* sa cou se laissa humaniser par cette douce et charmante *Cé mène*.

> Vrai est qu'il y songea
> Assez longtemps,

comme dit Marot; ce ne fut qu'après quatorze ans de fid lité et de soupirs qu'il contraignit Julie d'Angennes

> A changer de son nom la charmante douceur.

En attendant, Mlle de Rambouillet recevait, comme u divinité, l'encens de toute main : tout ce qui se mêlait d' crire, de faire des vers, lui apportait religieusement s tribut. Le 1er janvier 1641, Julie trouva sur sa toilette, à s réveil, dit Huet, évêque d'Avranches, le cadeau le pl galant, le plus ingénieux, le plus poli, le plus nouveau qu l'amour ait jamais inventé. C'étaient deux cahiers de vél absolument pareils, dont chaque feuille contenait une des plus belles fleurs, peinte en miniature par Robert, et ac compagnée d'un madrigal composé par les meilleurs poëtes M. de Montausier, l'auteur de cette *galanterie*, qu'on nomma la *Guirlande de Julie*, avait lui-même donné l'exemple Chapelain, Godeau, Colletet, Scudéry le suivirent. Dix-neu poëtes prêtèrent leurs voix à vingt-neuf fleurs. Le grand Corneille lui-même se chargea du lis, de l'hyacinthe, de la grenade. Il est curieux de voir comment fit parler le lis celui qui venait de faire parler Cinna et Polyeucte.

> Un divin oracle autrefois
> A dit que ma pompe et ma gloire
> Sur celle du plus grand des rois
> Pourrait emporter la victoire :
> Mais si j'obtiens, selon mes vœux,

De pouvoir parer vos cheveux,
Je dois, ô Julie adorable,
Toute autre gloire abandonner;
Car nul honneur n'est comparable
A celui de vous couronner.

Rien n'était à cette époque plus salutaire, en somme, que fluence souveraine et incontestée des femmes. Le XVIe siè- n'avait laissé manquer notre littérature que d'une seule se : la beauté des formes, la perfection et l'élégance du gage. Les *précieuses*, c'est le nom respecté alors qu'on nait aux dames de cette société d'élite, reprirent sans y ger l'œuvre de la Pléiade, mais avec tout le tact, toute la lesse de sentiment qui appartient à leur sexe. Elles se posèrent de *dévulgariser* la langue. Mais au lieu de s'a- sser gauchement aux langues mortes, elles tirèrent toutes rs images d'objets connus ou ordinaires. C'était concilier nsard avec Malherbe. C'était faire plus encore : c'était tre en circulation et révéler à tous ce qui avait été jus- -là le secret de quelques écrivains. Dès lors la société con- le charme de la conversation ; les lettrés purent compter un public. Eux-mêmes devinrent hommes du monde ; furent admis, pour la première fois, comme des égaux, réunions les plus illustres ; dans ce commerce tout nou- au, ils prêtèrent et reçurent. Ainsi se préparait lentement eureuse fusion des idées et des formes, de la science avec vie, qui devait s'accomplir si merveilleusement sous le gne de Louis le Grand.

Quoi qu'il en soit l'hôtel de Rambouillet était une société clusive, une espèce de cénacle fermé aux profanes. Le n de se *dévulgariser*, qui en formait tout le code litté- ire, ne laissait pas d'avoir ses dangers. Le plus grand c'é- t de substituer l'empire de la mode à celui du sens com- un. Individu ou cercle, nul ne s'isole impunément. L'esprit téraire peut naître en serre chaude, mais non pas y gran- r ; rien ne lui est plus fatal que cette foi en soi-même l'aucun souffle du dehors ne vient jamais ébranler. On applaudit entre soi à huis clos, on s'admire par politesse, se prête des louanges. Il se forme un petit monde d'opi-

nions convenues qui n'ont ni la naïveté des inspirations p sonnelles, ni la vérité des convictions générales. Loin d' ter cet écueil, les *précieuses* s'en firent un jeu. « On a il n'y a pas longtemps, dit La Bruyère, un cercle de pers nes des deux sexes liées ensemble par la conversation et un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art parler d'un manière intelligible. Une chose dite entre peu clairement en entraînait une autre encore plus obscu sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes touj suivies de longs applaudissements. Par tout ce qu'ils ap laient délicatesse, sentiment et finesse d'expression, étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s tendre pas eux-mêmes. Il ne fallait pour servir à ces en tiens, ni bon sens, ni mémoire, ni la moindre capacité fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui est faux et où l'imagination a le plus de part[1]. »

Ce fut bien pis quand, à l'exemple de la réunion Rambouillet, se furent formées d'autres *ruelles* imitatric où l'on s'attacha, bien entendu, à exagérer les défauts modèle. La province eut ses *précieuses*. Chapelle déc dans son voyage, une assemblée des *précieuses de Mont lier*, qu'il reconnut pour telles à *leurs petites mignardi leur parler gras, et leurs discours extraordinaires*. L'aut futur des *Précieuses ridicules* était alors près de là, à Pé nas, en observation. A Paris même, à côté des *ruelles* Rambouillet et de Sévigné, il y avait celles de Brégy, Chevreuse, de Cornuel, de Scudéry.

Les usages de ces réunions nous semblent aujourd'h bizarres. « Les femmes affectaient entre elles une exagé tion romanesque de sentiments. Elles ne s'appelaient q *ma chère*, et ce mot avait fini par les désigner généraleme

« Une *chère*, une précieuse devait se mettre au lit à l'he où sa société habituelle lui rendait visite. Chacun venait ranger dans son alcôve dont la ruelle était ornée avec cherche. Il fallait avoir prouvé qu'on connaissait, comme dit Madelon, *le fin des choses*, *le grand fin*, *le fin du*

1. Chap. v, *De la société et de la conversation*.

être présenté par un des hommes qui y donnaient le es abbés de Bellebat et du Buisson avaient, selon le *maire des précieuses* de Saumaise, le titre de *grands ucteurs de ruelles*. C'était chez eux, chez le premier t, que les jeunes gens allaient s'instruire des qualités ensables aux hommes qui voulaient fréquenter les cer- es *chères*.

lais, outre ces profès en l'art des précieuses et ces s initiés, on rencontrait encore chez chaque femme un du qui, revêtu du titre singulier d'*alcôviste*, était son lier servant, l'aidait à faire les honneurs de sa maison iriger la conversation. De graves dissertations sur des ions frivoles, de pénibles recherches pour trouver le l'une énigme, de la métaphysique sur l'amour, des lités de sentiments, et tout cela discuté avec une re- he exagérée de tours et un raffinement puéril d'ex- sions, tels étaient les sujets dont s'occupait cet aréo- hermaphrodite[1]. »

s précieuses dégénérées, les précieuses ridicules, atta- s d'abord par Desmarets dans la comédie des *Vision- es* (1637), succombèrent définitivement sous les coups de ère (1659).

n effet, la foi littéraire, nourrie d'abord dans l'ombre de petite église, en était sortie pour vivre et grandir au nd jour. La pensée de Richelieu fondant l'Académie çaise (1635), c'est-à-dire faisant des lettres une institu- publique et nationale, se réalisa plus heureusement en- e dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Le goût, la science, génie, trouvèrent leur centre à la cour de Louis XIV, et onnèrent dans toute la France comme l'auréole de sa ire.

Les romans héroïques.

Nous pouvons nous faire une idée de l'esprit et du ton qui gnait dans les conversations élégantes de cette époque, en tr'ouvrant les volumineux romans de Gomberville, de La Cal-

[1] J. Taschereau, *Vie de Molière*.

prenède ou de Mlle de Scudéry[1]. Sous des noms turcs, g ou romains, c'est la galanterie, la recherche, la ridicule timentalité de la société contemporaine. Anacréon, accompagne deux dames à Préneste, fait le charme d réunion par *sa conversation et ses jolis vers;* le galant Br échange des billets doux avec la coquette Lucrèce. lui écrit :

> Qu'il serait doux d'aimer, si l'on aimait toujours !
> Mais hélas ! il n'est point d'éternelles amours.

Il lui répond sur les mêmes rimes :

> Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours :
> Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.

Horatius Coclès, amoureux de la fière *virago* donnée otage à Porsenna, s'amuse à chanter à un écho qu' trouvé :

> Et Phénisse même publie
> Qu'il n'est rien de beau que Clélie.

Les héros les plus fameux, sur le point de donner bataille décisive, s'occupent à entendre l'histoire de *Ti rète* ou de *Bérélise*, dont la plus sérieuse aventure est billet perdu ou un bracelet égaré. L'un d'eux, perfect nant le génie de la galanterie, trace, doucereux ingéni la carte du pays de *Tendre*. On y voit le fleuve d'*Incli tion*, ayant sur la rive droite les villages de *Jolis-vers* et *pîtres-galantes*, sur la gauche, ceux de *Complaisance*, *Petits-soins* et d'*Assiduités;* plus loin sont les hameaux *Légèreté* et d'*Oubli*, avec le lac d'*Indifférence*. Une r conduit au district d'*Abandon* et de *Perfidie;* mais en suiv le cours naturel du fleuve, on arrive à la ville de *Tendre* *Estime*, et à celle de *Tendre* sur *Inclination*[2].

Quand on a constaté le ridicule de cette froide galante

1. Gomberville a composé *Polexandre* (5 vol. d'environ 1200 pages cun), *le Jeune Alcidiane*, *Caritée* et *Cythérée*. La Calprenède est l'auteur *Cléopâtre* (12 vol. in-8), de *Cassandre* et des sept premiers volumes de *ramond*. Mlle de Scudéry a écrit et publié sous le nom de son frère *Ib* ou l'*Illustre Bassa*, *Artamène* ou *le Grand Cyrus*, *Clélie, histoire rom* (10 vol. in-8 d'environ 800 pages), et enfin *Almahide*.

2. Cette carte se trouve dans la *Clélie*.

ne peut méconnaître dans ces romans une certaine finesse nalyse, une touche souvent délicate et ingénieuse. Consi-és comme des tableaux de la société polie du XVIIe siècle, ame des témoins de ses sentiments et de son langage, ils is présentent un côté plein d'intérêt et d'instruction. Le des auteurs est d'avoir été chercher pour de pareilles ges des sujets et des noms antiques. Placés dans des ca-s modernes, environnés d'incidents plus réels, resserrés in dans des limites plus étroites, ces récits auraient mé-i plus d'estime et conservé quelques lecteurs.

e roman héroïque dont Gomberville, La Calprenède et udéry nous ont offert les dernières épreuves, était français rigine et espagnol d'éducation. La première des fictions ce genre, l'*Amadis de Gaule*, porte dans son titre même le het de son origine. « *Amadis* est Gaulois et non Espagnol, d'Herberay des Essarts; j'en ai trouvé encore quelque te dans un vieil livre écrit à la main en langage picard, r lequel j'estime que les Espagnols ont fait leur traduc-n. » Ce *vieil livre picard* était sans aucun doute un de nos tiens romans du XIIIe siècle, dont le langage en effet s'est iservé en partie dans l'idiome de la Picardie. Bernardo sso, l'auteur du poëme l'*Amadigi* est favorable à l'opinion e nous exposons ici.

Cependant il arriva à l'*Amadis* français la même fortune éprouvèrent récemment quelques généraux de notre oque héroïque; confondu ici dans la foule, il s'en alla gner ailleurs. Le premier écrivain étranger qui l'accueillit probablement le Portugais Vasco de Lobeira, qui mourut 1325. Les Espagnols s'en emparèrent bientôt; ils s'em-essèrent de l'environner de tout l'éclat des fictions orien-les et de l'atmosphère voluptueuse et passionnée du midi. est avec ces séductions nouvelles qu'*Amadis* revint en rance au XVIe siècle, et y réveilla la mode déjà surannée de chevalerie. François Ier avait fait de cette lecture le charme e sa captivité; son imagination ardente et noble s'éprit fa-lement de ces poétiques peintures. *Amadis* redevint fran-ais sous la plume d'Herberay des Essarts, et ramena avec ti tous les vieux héros endormis depuis longtemps dans nos

chansons de Geste, comme dans un palais enchanté; mai les ramena mieux parés et plus amollis. Ils se ressouvinr plutôt de la licence des temps de la chevalerie que de prouesses. Les femmes, déifiées sans cesser d'être faib n'en eurent que plus de grâce aux yeux des courtisans fr çais, et entrèrent de plain-pied à la cour élégante et peu vère de François Ier et de Marguerite de Valois.

Amadis fut la souche d'une dynastie nombreuse, e son trône finit par s'écrouler, ce ne fut pas faute de d cendants. A sa suite vinrent *Esplandian*, *Lisuarte*, *Ama de Grèce* et bien d'autres chevaliers errants qui infestèr l'Espagne de leur héroïsme et nourrirent le feu de joie bon curé de Cervantes. Le chef de la famille avait tro grâce devant ses yeux, comme « le premier et le meill de son espèce. » Mais l'indulgence de cette inquisition du b sens ne s'étendit pas jusqu'au fils, qui fut jeté impitoyab ment dans la cour. *Amadis de Grèce* et toute sa postér excitèrent la sainte colère du digne prêtre. « A la cour! à cour! s'écria-t-il; car plutôt que de ne pas brûler la re *Pintiquinestra* et *le berger Darinel* avec ses églogues et diabolique enchevêtrement des discours de l'auteur, j'aim rais mieux jeter au feu le père qui m'a engendré, si je rencontrais dans l'accoutrement d'un chevalier errant. »

Le bûcher de Cervantes n'étouffa pas toute la race chev leresque. Le roman héroïque, malencontreux phénix, sortit sain et sauf pour l'ennui du XVIIe siècle. Les *Polixa dre*, les *Cléopâtre*, les *Cassandre*, les *Ibrahim*, les *Clél* tous ces fastidieux imbroglios en dix volumes succédèrent en France, à la domination des *Amadis* et la firent r gretter.

Balzac et Voiture.

La littérature de la première moitié du XVIIe siècle plus que jamais *l'expression de la société*. Elle commen par la lettre, qui est une conversation écrite, et se co ronna par la tragédie française, qui est une conversati héroïque.

Deux hommes brillent au premier rang parmi les bea

rits qui illustrèrent les *ruelles*, Balzac et Voiture[1]. Tous x doivent à leurs lettres la meilleure partie de leur brité; tous deux usent et abusent du don charmant et gereux de l'esprit. Balzac est plus sérieux, plus noble; lure plus facile, plus ingénieux; le premier plus auteur, econd plus homme du monde : l'un rappelle davantage ravité emphatique des Espagnols, l'autre l'élégance fac- des Italiens. La phrase de Balzac a une allure lente et passée, son esprit est pesamment armé : il sourit, mais effort; il plaisante, mais sans gaieté. Ses bons mots tous commis avec préméditation[2]. Chez lui chaque sée est un trait, mais un trait émoussé par la rondeur de période. Chacune de ses phrases a au moins deux mem- s; elle s'avance avec une dignité toute castillane, apporte lecteur sa petite réflexion plus ou moins ingénieuse, cède la place à une autre qui affecte exactement la me marche, la même tournure. Ses périodes se produi- t par système et non par inspiration, semblent toutes je- s dans le même moule : on sent dans chacune d'elles le vail d'une composition détachée et indépendante. Elles succèdent comme autant de sonnets cadencés, harmo- ux et couronnés par une pensée brillante. Ce style a elque chose de la monotonie solennelle des vagues qui nnent régulièrement frapper la plage, apportant pour but, l'une de brillantes coquilles, l'autre une algue stérile. sent un homme qui écrit pour écrire; ce n'est point la nsée qui pousse la plume, c'est la plume qui va chercher pensée, et qui s'en passe quand elle ne la trouve pas. ssi point de dessein général, point d'ensemble ni de plan ; n style ne se nourrit que de ce qu'il rencontre sur sa ute : il vit au tour le tour. Il ne marche point vers un t, il se promène ; pour lui le chemin est l'essentiel : peu importe d'arriver. Il cueille, en passant, des contrastes; antithèses, les comparaisons, les parallélismes. Il y a

1. Balzac, né en 1588, mourut en 1654. OEuvres : dissertations littéraires, sieurs odes latines, différents traités, *Aristippe*, *le Prince*, *le Socrate chre-*, *le Barbon*, *Dissertations*, *Lettres sur divers sujets*.
2. « Nocte paratum *ridebit*. » Perse.

déjà du Fléchier dans Balzac. *Il prend autant de pei* travailler ses ouvrages *que les anciens sculpteurs à faire dieux*[1]. A ce beau corps il ne manque qu'une âme, qu idée grande, un intérêt sérieux. Quand par hasard il le contre, la véritable éloquence éclate aussitôt sous sa pl Dans son *Socrate chrétien* que M. Sainte-Beuve ap spirituellement l'*Isocrate chrétien*, on trouve quelques ges admirables, celles où l'auteur développe la merveil diffusion de l'Évangile, celle encore où il montre la de Dieu cachée derrière les événements de l'histoire[2]. ses lettres mêmes, dès qu'il s'occupe d'une affaire, si qu'elle soit, comme par exemple de la publication d œuvres, confiée au *prudent* et *silencieux* Conrart, le styl vient infiniment meilleur. Ces dernières lettres sont de 1649, 1650; l'auteur est vieux, fatigué, malade, il écrit ami, il ne prend pas la peine de mal faire. D'ailleurs, suivi des autres chefs-d'œuvre de Corneille a paru d plus de douze ans (1636), et il y a presque aussi long que Descartes a publié sa *Méthode* (1637) et ses *Méd* (1641).

Le malheur de Balzac fut de n'avoir pas souvent à d'affaires sérieuses. Son éloquence est généralement et vide. Elle ne s'occupe que d'elle-même, et porte sa stérilité la peine de son égoïsme. Retiré orgueil ment près d'Angoulême, dans son château, Balzac co nique à peine avec ses semblables. Il est *aux antipo il n'y a que de l'air, de la terre et une rivière. Pour un homme, il faut faire plus de dix journées; part n'a de communication qu'avec les morts*[3]. *Ne voyant que des objets qui ne parlent point, et passant* sa *vie des choses mortes et inanimées*, il *chemine sans guide compagnie : tous les secours qu'un autre pourrait av manquent*[4]. Encore si cette retraite était celle du p phe! Mais Balzac n'est point un Descartes. De plus,

1. *Lettres diverses de M. de Balzac*, livre I, lettre XVII.
2. Discours III et discours VIII.
3. *Lettres diverses*, livre I, lettre IX.
4. *Le Prince*, chap. I.

i indifférent au genre humain qu'il en est éloigné. Il rde *ce qui se passe chez nous et chez nos voisins comme oire du Japon ou les affaires d'un autre siècle.* Il pense nous *n'aurions jamais fait si nous voulions prendre à les affaires du monde et avoir de la passion pour le c dont nous ne faisons qu'une petite partie*[1]. Les arts pour lui aussi muets que la société. S'il va à Rome, il à peine un regard dédaigneux sur les chefs-d'œuvre le renferme. Il n'a *pas beaucoup de curiosité pour ces s-là, et admire peu du marbre qui ne parle point et peintures qui ne sont point si belles que la vérité. Il* dit-il, *laisser cela au peuple.* Il lui laisse probablement les sentiments de famille. « Depuis ma dernière lettre, il négligemment à un correspondant, j'ai perdu mon nomme de père. Voilà toute sa sensibilité. Un pareil ne risquait pas *de tenir tous les hommes pour ses parents porter le deuil tout le temps de sa vie.*

ssi son éloquence ressemble-t-elle trop souvent au ait qu'il a tracé lui-même. « L'éclat ne suppose pas urs la solidité, et les paroles qui brillent le plus sont nt celles qui pèsent le moins. Il y a une faiseuse de uets et une tourneuse de périodes, je ne l'ose nommer ence, qui est toute peinte et toute dorée; qui semble urs sortir d'une boîte, qui n'a soin que de s'ajuster et nge qu'à faire la belle; qui, par conséquent, est plus e pour les fêtes que pour les combats, et plaît davan- qu'elle ne sert, quoique néanmoins il y ait des fêtes elle déshonorerait la solennité, et des personnes à qui e donnerait point de plaisir[2]. »

lgré ce qui manque à Balzac pour être véritablement ent, il faut néanmoins reconnaître en lui le créateur rmes nobles et harmonieuses dont l'éloquence devait it se revêtir. Il a préparé la langue oratoire des Pascal Bossuet; il est le Malherbe de la prose.

ture[3] en fut le Desportes, mais avec plus d'esprit et

[1] *ttres diverses*, livre II, lettre I.
[2] *raphrase*, ou *De la grande éloquence*, discours VI.
[3] en 1598 à Amiens; mort en 1648. — Œuvres : des lettres et des

d'afféterie encore. Il serait injuste de le juger comme auteur. Voiture n'a jamais eu l'intention de l'être : il jamais rien imprimé. C'est après sa mort que son ne Pinchesne a publié quelques-unes de ses lettres et de vers de société. Pour lui, il ne songea qu'à jouir agréal ment de la vie; il plaça tout son talent en viager, et de l'homme le plus aimable et le plus recherché de son tem Simple roturier, il vécut sur le pied de l'égalité avec plus grands noms, fut l'idole de l'hôtel de Rambouillet, mourut pour ainsi dire avec lui.

Il écrivit comme il fallait écrire pour charmer ses ai bles et spirituelles correspondantes. Ne lui demandez n sérieux de la pensée, ni la gravité du langage. *Tout ce q en dit n'est que pour trouver moyen de remplir ses let* Et en vérité n'est-il pas *excusable ? Car, pour parler fa chement*, on est souvent *bien empêché à trouver que d et, sans quelques inventions comme cela, des personnes n'ont ni amour, ni affaires ensemble* ne se peuvent éc *souvent*[1].

Le grand moyen de Voiture, c'est la surprise; le par pour lui, c'est l'inattendu, fût-il bizarre ou absurde. forme de ses lettres ressemble à celle qu'avait ado Balzac, si ce n'est qu'il substitue la vivacité à l'ampl Balzac arrondissait le madrigal, Voiture l'aiguise. Ce der est plus libre, plus sautillant dans son allure, plus rec ché dans ses *concetti*, plus entortillé dans les replis pa més de ses compliments; il creuse davantage un fri rapport, il est plus profond dans le faux, plus riche de d quant, plus étincelant de paillettes. Il dit encore moins choses en plus de paroles. Il s'entend mieux à combiner allusions légères, les jolis caprices de langage qui ont co dans sa société. Balzac avait au moins quelques idées gé rales : ici tout est local, c'est l'esprit d'une réunion d'ini c'est un papillotage de petits riens jolis, d'imperceptib détails, d'énigmes de galanterie qui exigent souvent

poésies; *Histoire d'Alcidialis et de Zélide*, roman non achevé; quelques sies latines, espagnoles, italiennes. Édition 1729, 2 vol. in-12.

1. Lettre de Voiture à Mlle de Rambouillet.

leur l'attention la plus soutenue. Une spirituelle enfant douze ans, Mlle de Bourbon, qui devint Mme de Longue-lle, a caractérisé Voiture mieux que tous les critiques; e était d'avis qu'*il fallait le conserver dans du sucre*[1]. i-même plaisantait agréablement sur ses hyperboles; car, a différence de Balzac, Voiture sourit *ne plus ne moins e s'il était véritablement un simple mortel.* Séduits par s charmants défauts, ses contemporains voyaient en lui plus parfait des écrivains; on se disputait ses lettres : les ndé, les Grammont, les Lavalette, les d'Avaux étaient correspondants du fils d'un marchand de vin. Boileau -même fut entraîné par ce torrent d'admiration; il plaça ns hésiter Voiture auprès d'Horace. Cet engouement d'un cle peut être exagéré; il n'est jamais inexplicable. C'est en effet Voiture faisait rentrer dans la littérature fran-se ce que la France aime le mieux, l'esprit. Ses écrits ient une aimable réaction contre le genre ennuyeux si livé au XVIe siècle. La nation reconnaissante pardonna aucoup à l'écrivain qui, le premier, ne voulut être qu'un mme du monde. Voiture fut l'enfant gâté de l'opinion blique.

Autres célébrités contemporaines.

Au-dessous de Balzac et de Voiture se classent, dans la emière partie du XVIIe siècle, des noms qu'il serait in-ste d'oublier, tels que Mainard, écho affaibli de Malherbe; grais, bel esprit et agréable poëte; Benserade, si célèbre r son sonnet de *Job*, rival du sonnet à *Uranie* de Voi-re; l'emphatique Brébeuf, traducteur de Lucain, ou, pour eux dire, auteur d'une *Pharsale aux provinces si chère!* deau, *le nain de Julie*, petit, laid et spirituel abbé, qui ut de Richelieu l'évêché de *Grasse* en échange d'une pa-phrase du *Benedicite;* Chapelain, homme de mérite, éru-t, grammairien et critique distingué, qui eut le malheur se croire poëte épique, et le ridicule d'attenter au plus eau sujet de notre histoire : Boileau a trop vengé *Jeanne Arc.* D'autres essais épiques eurent alors le même succès.

1. Lettre de Voiture à Mlle Paulet.

Le matamore Scudéry[1] gouverneur de Notre-Dame de Garde, *poëte guerrier* qui se vantait *d'avoir usé plus de* [illegible] *ches en arquebuses qu'en chandelles*, ne put néanmo[illegible] triompher d'*Alaric*. Il se dédommagea en mettant la m[illegible] aux romans héroïques de sa sœur, où il jeta des desc[illegible] tions de batailles. Le badin et cynique Saint-Amant s'a[illegible] tout à coup d'emboucher la trompette,

> Et poursuivant Moïse à travers les déserts,
> Vint avec Pharaon se noyer dans les mers[2].

A l'exemple de Boileau, nous passerons ici sous silenc[illegible] jésuite Lemoine, auteur d'un *Saint Louis*. « Il est trop [illegible] pour que j'en dise du bien, écrivait le satirique, et t[illegible] poëte pour que j'en dise du mal. » A côté de ces paro[illegible] involontaires de l'épopée vint se placer la parodie moqueu[illegible] le grotesque Scarron, aussi bizarre dans son esprit que [illegible] forme dans son corps. Tout perclus et défiguré, ce spirit[illegible] malade fit le monde à son image; il transforma l'héroï[illegible] en ridicule, composa le *Typhon* et *travestit* l'*Énéide*. U[illegible] telle plume devait jouer le premier rôle dans les pamph[illegible] de la Fronde et briller dans les *Mazarinades*. Mais sa ga[illegible] fit œuvre de bon goût lorsque, à l'exemple de l'Espag[illegible] Rojas Villandraudo, il composa le *Roman comique*, et re[illegible] porta sur les romans de métaphysique amoureuse une [illegible] toire analogue à celle de Cervantes sur les divagations c[illegible] valeresques. A la même école, où l'esprit domine plus [illegible] la décence, appartient Sarrasin, tour à tour historien, é[illegible] dit et poëte, qui a fait des lettres plutôt un délasseme[illegible] qu'une étude, et s'est élevé bien au-dessus du médiocre sa[illegible] atteindre le vrai beau[3]. A ces muses peu révérencieuses [illegible] *salon bleu* d'Arthénice oppose un doux et harmonieux poë[illegible] le meilleur élève de Malherbe, Racan, qui surpasse auta[illegible]

1. George de Scudéry, né au Havre en 1601; mort en 1667. — Œuvre[illegible] seize pièces de théâtre; poésies diverses; *Alaric*, épopée; *le Voyage fortu*[illegible] roman douceereux; des discours et des traductions.

2. Boileau, *Art poétique*.

3. Geruzez, *Essais d'histoire littéraire*. On trouve dans cet ouvrage, dont [illegible] critique, à la fois ingénieuse et savante, rappelle la manière de M. Villema[illegible] d'excellentes notices sur la plupart des auteurs secondaires que nous parco[illegible] rons ici rapidement.

n maître par le sentiment et la grâce qu'il lui est inférieur ur la correction et la régularité[1]. Seul au milieu d'une iété peu naïve, Racan a conservé l'intelligence et l'amour la campagne. Un souffle virgilien semble avoir passé dans vers, dont l'harmonie fait pressentir Racine.

CHAPITRE XXX.

LE THÉATRE SOUS RICHELIEU.

PRÉDÉCESSEURS DE CORNEILLE. — CORNEILLE.

Prédécesseurs de Corneille.

Scudéry, Racan, Scarron et un grand nombre de poëtes ntemporains ne se bornèrent point à obtenir les suffrages ncieux de la lecture : ils ambitionnèrent une gloire plus tante, dont la possibilité seule était l'indice d'un progrès ial. Ils travaillèrent pour le théâtre. Quelque restreinte ie soit chez les modernes la publicité des représentations niques, toutefois il y avait déjà loin de ces réunions ouvertes à tous, aux coteries privilégiées où dominaient Voiture Balzac. La littérature française faisait appel au peuple : le sentait devant elle un public.

Le théâtre, en effet, venait de sortir des colléges où il s'était nfermé avec Jodelle et Garnier. Les confrères de la passion, possédés de leurs mystères par l'arrêt de 1548, et réduits vivre chétivement de farces, de moralité et de bergeries, aient enfin cédé l'hôtel de Bourgogne à une troupe de ritables comédiens. Cette compagnie, un peu moins misérable que ses sœurs vagabondes, qui erraient sur les grandes utes, exposées à tous les accidents du *Roman comique*, ait pour chef, pour directeur, pour fournisseur universel, poëte ou plutôt le manufacturier tragique Alexandre

1. Honorat de Beuil, marquis de Racan, naquit en Touraine en 1589, et y ourut en 1670.

Hardy[1]. Pendant trente ans, sa verve intarissable suffit à besoins des acteurs et à la curiosité du public. On ass qu'il composa sept cents pièces. Il nous en reste quara et une, toutes en vers. Une semaine lui suffisait pour i venter, écrire et livrer une tragédie. Hardy imitait ainsi auteurs espagnols. Il faisait mieux : il les pillait; les n velles de Cervantes et les pièces de Lope de Vega étaient mine d'or. Il y puisait sans règle, sans goût, entassant lieu de choisir, traduisant au lieu de refondre. Il y av pourtant dans cet homme de l'audace, de l'énergie d'e pression et une remarquable entente de la scène. A défa de l'art qui dispose, il avait l'instinct de l'effet : il savait viner et saisir une situation intéressante. C'est par là qu s'emparait de son public. Placé entre deux genres div d'affectation, il avait eu le bon esprit de préférer les Es gnols aux Italiens, les coups de théâtre à l'afféterie. « L vers tragiques, disait-il, doivent avoir une mâle vigue être constamment soutenus, sans pointes, sans prose rim sans faire d'une mouche un éléphant. » La théorie de Har valait mieux que sa pratique. Il avait plutôt le sentiment bien que la force de l'accomplir. Toutefois, il faut lui sa gré de s'être soustrait au joug des *précieuses*, et d'av forcé les spectateurs d'applaudir autre chose que ce qu vantaient.

Le bel esprit de l'hôtel de Rambouillet descendit pourta sur la scène. C'était le langage du grand monde; et le pub ne veut pas être peuple. Théophile Viaud[2], poëte remar quable par son imagination dans les détails du style, mai sans invention comme sans goût, fit jouer *Pyrame et Thisbé*. Gongora avait traité le même sujet dans un poëme narrati où il avait prodigué toute l'affectation qui a rendu son nom célèbre. Théophile profita du modèle : ses personnages par lèrent à ravir la langue des *alcôvistes*, et enrichirent leur dialogue des plus brillants *conceptos*. Thisbé disait dans le monologue d'ouverture :

1. Né à Paris en 1564, mort en 1630.
2. Né dans l'Agénois en 1590; mort en 1626. — Œuvres : odes, stances et sonnets; tragédies; *la Mort de Socrate*, en prose et en vers.

Il m'est ici permis de te nommer, Pyrame,
Il m'est ici permis de t'appeler mon âme.
Mon âme? qu'ai-je dit? C'est fort mal discourir :
Car l'âme nous fait vivre, et tu me fais mourir.
Il est vrai que la mort que ton amour me livre
Est aussi seulement ce que j'appelle vivre.

yrame ne restait pas en arrière en fait d'esprit et de beau ingage :

Ma maîtresse m'attend : afin de me complaire,
L'autre soleil s'en va quand celui-ci m'éclaire.

t, s'approchant de la fente pratiquée dans la muraille qui sépare de sa bien-aimée, il ajoutait :

Ici, cruels parents, malgré vos dures lois,
Nous faisons un passage à nos timides voix.
Ici, nos cœurs ouverts, malgré vos tyrannies,
Se font entre-baiser nos volontés unies.
Conseillers inhumains, pères sans amitié,
Voyez comme ce marbre est fendu de pitié,
Et qu'à notre douleur, le sein de ces murailles
Pour recéler nos feux s'entr'ouvre les entrailles.

n trouvait surtout du dernier galant l'exclamation finale de hisbé apercevant le poignard dont son amant vient de se ercer :

Ah! voilà le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement, il en rougit le traître!

Pour le coup, les *Cultoristes* étaient vaincus : l'Espagne n'avait rien trouvé de pareil. Aussi Scudéry s'écriait-il dans un langage digne du chef-d'œuvre qu'il admirait : « Il n'est mauvais qu'en ce qu'il est trop bon; car excepté ceux qui n'ont point de mémoire, il ne se trouve personne qui ne le sache par cœur; de sorte que sa rareté empêche qu'il ne soit rare. »

Nous laissons à penser si l'auteur d'*Alaric*, si le complice des romans héroïques d'*Artamène* et de *Clélie* s'évertua pour imiter ce qu'il admirait si bien. Il eut à son tour un tel succès qu'à la première représentation de l'*Amour tyrannique* les portiers de la salle furent écrasés par la foule. Quoique fâcheux pour les portiers, cet empressement du public

pour les plaisirs de l'esprit est un fait moral de la plus hau importance.

Les poëtes se précipitaient vers la scène avec non moi d'ardeur. Nous retrouvons encore les noms de quatre-vin seize poëtes dramatiques contemporains de Hardy et témoi des débuts du grand Corneille. Il est vrai qu'il en surna un bien petit nombre dans ce vaste débordement. L'histoi littéraire doit pourtant un souvenir à Mairet, à Tristan e du Ryer. Mairet tendit une main à l'Italie et l'autre à l'E pagne : sa *Sophonisbe*, empruntée à Trissin, semblait av été retouchée par Marino ou par Gongora; son *Duc d'Osso* tiré de Christoval de Silva, avait encore toute sa physionom castillane. Le traducteur s'était contenté d'ajouter à la ve sification un peu d'enflure et de trivialité. Tristan avait pl d'âme et de poésie que Mairet : ses succès furent plus s rieux et plus durables. Sa *Marianne*, imitée du *Tetrarca Jérusalem* de Calderon, arracha des larmes au cardinal Richelieu, et l'auteur qui jouait Hérode faillit succomber son émotion. Du Ryer fut très-supérieur à Tristan et Mairet. Son vers est souvent large, facile, sentencieux; m une mollesse italienne énerve chez lui les plus belles situ tions et dénature les plus beaux caractères. Son *Saül* est plus remarquable de ses pièces.

Enfin, il est un nom plus glorieux qui par ses débuts rattache à cette période et mériterait une gloire plus gran si ses chefs-d'œuvre devaient y trouver place. Rotro dont la mort héroïque révèle une grande âme, principe d'u vrai talent, avait la main plus ferme que Hardy et ses co temporains. Mais, pressé par la pauvreté, il imita à la hâ les comédies espagnoles, telles que *Occasion perdida*, *He mosa Alfreda* et autres de Lope de Vega. Il n'avait que di neuf ans quand il fit paraître sa première tragi-comédi l'*Hypocondriaque* ou le *Mort amoureux* (1628). *Antigo* (1638) et *Bélisaire* (1643), pièces remplies de vieux défa et de qualités nouvelles, sont postérieures au *Cid* de Co

1. Jean de Rotrou, né à Dreux en 1609, mourut en 1650; lieutenant particulier au bailliage de cette ville, il succomba à une épidémie après avoir refusé d'abandonner son poste.

e (1636), ainsi que le *Véritable Saint-Genais* (1646), où ouve une scène sublime, et *Venceslas* (1647), tragi-die imitée de Francisco de Rojas, qui porte la mâle reinte du caractère de Rotrou et qui mit le comble à sa tation.

Corneille.

ependant un jeune provincial, avocat médiocre au bar-de Rouen, Pierre Corneille[1], arrivait à Paris en 1629, une comédie intitulée *Mélite*, à laquelle il donna bien-pour sœurs *Clitandre*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *uivante*, *la Place royale*. Le jeune poëte commençait par ter ce qu'il devait réformer bientôt. On peut juger du de ces pièces par l'argument de la première qu'il nous ne lui-même en ces termes :

Éraste, amoureux de Mélite, la fait connaître à son ami cis, et devenu peu après jaloux de leur hantise, fait dre des lettres d'amour supposées de la part de Mélite à ilandre, accordé de Chloris, sœur de Tircis. Philandre tant résolu, par l'artifice et les persuasions d'Éraste, de tter Chloris pour Mélite, montre ces lettres à Tircis. Ce ivre amant tombe en désespoir, se retire chez Lysis, qui nt donner à Mélite de fausses alarmes de sa mort. Elle se me à cette nouvelle, et témoignant par là son affection, sis la désabuse et fait revenir Tircis qui l'épouse. Cepen-nt Clyton, ayant vu Mélite pâmée, la croit morte, et en porte nouvelle à Éraste aussi bien que la mort de Tircis. Éraste isi de remords entre en folie ; et remis en son bon sens r la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis nt vivants, il va lui demander pardon de sa fourbe, et ob-ent de ces deux amants Chloris, qui ne voulait plus de ilandre après sa légèreté. »

Cet incroyable *imbroglio* eut un succès prodigieux. La gue en fut si grande que les comédiens se virent obligés se séparer en deux troupes, pour le jouer au Marais en ême temps qu'à l'hôtel de Bourgogne. On admirait avec

1. Né le 6 juin 1606 ; mort le 1er octobre 1684.

quelle habileté l'auteur avait su *brouiller quatre amants p une seule intrigue.* On y applaudissait de spirituelles pensé des analyses de sentiments dignes de plaire à Julie d'A gennes. Un personnage disait :

> Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival,
> Et toujours balancé d'un contre-poids égal,
> J'ai honte de me voir insensible ou perfide :
> Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide ;
> Entre ces mouvements mon esprit partagé
> Ne sait duquel des deux il doit prendre congé.

Il écrivait à sa maîtresse, pour se consoler de ses rigueu

> C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
> Trouve chez cette belle une extrême froideur,
> Et que, sans être aimé, je brûle pour Mélite :
> Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
> Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
> Elle a tout le mérite et moi j'ai tout l'amour.

Sans doute ce n'était point là de la comédie : c'étaient moins d'ingénieuses choses qui durent ravir les lectrices Voiture. Ces premières pièces de Corneille avaient un rite plus vrai, pour lequel l'auteur dut demander grâce public : son style, comparé à celui des auteurs contem rains, semblait un peu trop naturel. « Il se rencontre, dit un particulier désavantage pour moi, vu que ma fa d'écrire étant simple et familière, la lecture fera pren mes naïvetés pour des bassesses. » C'était alors un prin reçu que la poésie, dans tous ses genres, était un langag part, tout différent de celui de la vie réelle ; un poëme é un travail de fantaisie, une espèce de broderie qu'on fai avec l'esprit. Une fois qu'un écrivain avait arboré la ri sa pensée, comme son langage, devenait une chose de co vention, où la nature n'avait rien à voir. Corneille, dès premiers essais, commença à comprendre qu'il n'en dev pas être ainsi. Il chassa de la scène les nourrices, les pa sites, les valets bouffons ; il s'efforça de faire parler à s acteurs *le langage des honnêtes gens.* De toutes les invraisem blances du théâtre il ne garda que le tutoiement entre l *amoureux.* Il se moque agréablement, dans sa *Galerie,* jargon qui possédait la scène.

.... Je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
Qui traitassent l'amour à la façon des poëtes.
C'est tout un autre jeu : le style d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet (salon).
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roses, d'un beau jour,
Ait rien à démêler avecque notre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines,
Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
On te tire souvent sur un original
A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal.

bon sens et l'esprit, tels sont les deux caractères qui ent dans Corneille en attendant la révélation du génie. ns commun, qui était d'abord toute sa règle, lui en- a encore, c'est lui qui nous l'apprend, l'unité d'action, ème l'unité de lieu plus ou moins sévèrement comprise. ne donna, dit-il, de l'aversion pour cet horrible déré- ent qui mettait Paris, Rome et Constantinople sur le e théâtre. » Corneille resserra le sien dans une seule

nsi l'esprit classique de la Renaissance se réveillait de même en France, sur cette terre de la tradition antique. eille apprit bientôt avec étonnement qu'il existait des s. Tous les doctes, tous les beaux esprits du temps, les pelain, les Sarrasin, les Desmarais, et surtout l'abbé d'Au- ac, le grand législateur du théâtre [1], s'étaient déclarés le dogme des *trois unités*. Mairet et Scudéry adhérèrent ymbole aristotélique, qui eut bientôt pour lui un suffrage décisif. Armand du Plessis, cardinal-duc de Richelieu, itionnant toutes les gloires, s'était fait auteur dramatique. ait père ou parrain de *Mirame*, tragi-comédie signée par narais, pour laquelle il fit construire la salle magnifique 'alais Cardinal (Royal, National) [2]. Il esquissait parfois, e deux plans de campagne, un plan de tragédie, qu'il ait exécuter par sa brigade de poëtes. On en comptait : Corneille, désigné par ses premiers succès, en faisait

Auteur de *la Pratique du théâtre*.
Cette salle, brûlée en 1763, fut reconstruite et incendiée de nouveau en

partie avec Boisrobert, Colletet, de l'Estoile et Rotrou. C' ainsi que furent composés *les Tuileries*, *l'Aveugle de Smy* et *la Grande Pastorale*. Chaque poëte faisait son acte, cardinal jugeait, corrigeait et payait. Un jour, transpo d'admiration à la lecture de la description que Colletet av faite du bassin des Tuileries, il lui donna soixante pisto pour les quatre vers suivants : Le roi, ajoutait-il obligea ment, n'est pas assez riche pour payer les autres.

> A même temps j'ai vu sur le bord d'un ruisseau
> La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
> D'une voix enrouée et d'un battement d'aile,
> Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Son Éminence proposait toutefois un changement dans tirade, il aurait voulu dire :

> La cane *barbotter* dans la bourbe de l'eau.

Colletet ne voulut pas lui donner cette satisfaction mal ses soixante pistoles.

Corneille fut plus indocile encore : il s'avisa de chang quelque chose au plan du troisième acte dont il était char Cette indiscipline déplut au cardinal, qui licencia le poë disant qu'il n'avait pas *l'esprit de suite*.

Heureusement pour la tragédie, Richelieu avait raiso Corneille n'avait pas l'esprit de soumission qui *suit* av glément une direction donnée. Son génie s'annonça bien par quelques traits sublimes de sa *Médée* (1635). Le fame vers

> Que vous reste-t-il contre tant d'ennemis?
> Moi!

fut le *Je-pense,-donc-je-suis* de la tragédie française, et a nonça ce théâtre héroïque qui allait se fonder comme la ph losophie, sur la puissance de la personnalité humaine [1].

L'originalité française prédominait peu à peu sur l'im tation espagnole; Richelieu effaçait Anne d'Autriche. Comm pour mieux marquer cette émancipation, le premier che d'œuvre de Corneille fut un sujet espagnol traité d'après génie français. Un vieux courtisan retiré à Rouen, M. d

1. H. Martin, *Histoire de France*, liv. XIII, p. 552.

alon, avait signalé à son jeune compatriote une des œu-
s de Guillen de Castro, la jeunesse du Cid (*las Moce-
les del Cid*). C'était peut-être de toutes les comédies es-
gnoles celle qui s'éloignait le plus du présent de l'Espagne,
ir se rejeter dans son passé héroïque. Elle respire cette
le fierté, cette indépendance superbe des grands vas-
ux du moyen âge. Elle n'en était que plus nationale. Les
loits du Cid, sa rude générosité, son indomptable valeur,
loyauté incorruptible, sa foi enthousiaste, tous les traits
ce grand tableau poétique étaient pour ainsi dire le patri-
ine antique de l'Espagne. L'honneur castillan pouvait s'y
:er à chaque page. Il semblait que les vieilles traditions,
vieilles romances populaires eussent pris un corps, une
stence visible pour descendre sur la scène et parler aux
ux. On retrouvait dans Guillen l'armement de *Rodrigue*,
nour fier et discret de l'infante *Urraca*, le soufflet donné
le comte d'*Orgaz* en présence du roi *Ferdinand*, l'é-
uve bizarre par laquelle *D. Diègue* sonde le courage de
enfants en leur serrant convulsivement les mains, le
our sur la scène du vieillard insulté avec sa joue frottée
sang de l'offenseur ; *saint Lazare* apparaissait à *Rodrigue*
s les traits dégoûtants d'un lépreux, et le poëte tirait un
t sublime de certains détails vulgaires et repoussants
'un public espagnol pouvait seul supporter. Le récit du
mbat contre les Mores était fait avec toute la naïveté fami-
re d'un berger, et son langage populaire faisait un appel
jours entendu aux haines religieuses du peuple castillan.
ais l'action continuait après le mariage de Chimène : on
sistait au siége de Calahorra, aux combats héroïques des
s d'*Arias*, ce *vieil Horace* de l'Espagne. Les personnages
fluaient sur la scène, les événements se succédaient sans
lâche, sans fatigue ; mais l'action idéale semblait s'effacer
us cette agitation toute extérieure, et se cacher derrière
nt de panaches ondoyants, tant de brillantes armures.
Corneille ne pouvait prétendre nous intéresser à ces sou-
nirs tout personnels d'une nation voisine. C'est l'action
éale, éclipsée chez le poëte espagnol, qu'il dégage et fait
illir. C'est le combat moral de l'honneur et de l'amour

dans Rodrigue, de l'amour et du devoir dans Chimè
qu'il place au premier plan dans son immortelle tragédie
Cid (1636).

Corneille trouva dans ce sujet la révélation de son géni
il y découvrit le principe tragique qui fit désormais toute
force. L'admiration fut le sentiment qu'il chercha à fa
naître; mais de ce sentiment naturellement calme il fit u
passion aussi entraînante que noble. Du premier pas C
neille atteignit le but suprême de l'art : il sut à la fois émo
voir les âmes et les agrandir. Tel est l'objet principal de ce
imitation du génie. La couleur locale n'y est pas omise, m
subordonnée; les figures sont tout; le peintre néglige
draperie; il se montre vraiment Français, non-seulem
parce qu'il évite d'être Espagnol, mais encore parce q
s'attache à ce qui est général, universel, humain. En c
il fut merveilleusement servi par la règle sévère qu'a
adoptée la tragédie française. L'unité d'action, de temps
de lieu, bannissait les épisodes, les longueurs, les d
tractions; l'intérêt se concentrait par cette compression d
événements. La tragédie devenait un problème moral, p
par le début, discuté par les péripéties, résolu par le d
noûment. Avec *le Cid* la forme de la tragédie françai
créée d'abord par le hasard, par l'imitation, par l'insti
national, trouva enfin l'âme qui devait la faire mouvoir,
force vivante qui en justifiait la structure.

Ce n'est pas à dire qu'outre le sujet même, il ne res
rien de castillan dans *le Cid*. Corneille alla chercher
Espagne, comme plus tard dans l'antiquité classique, ce
élévation d'âme, cette vigueur de pensée que la littérat
française avait trop perdue. Il jeta sur les passions de s
personnages quelques teintes ardentes de ce ciel du mi
Le langage de ses deux amants ressemble à une musiq
mélodieuse et noble. Il y a dans cette tragédie quelque cho
de jeune, de frais qui va jusqu'à l'âme et adoucit l'adm
ration. Aussi son apparition fut-elle saluée d'un cri d'e
thousiasme. Les fureurs comiques de Scudéry, la jalous
de Richelieu, les taquineries de l'Académie française n
purent rien. Le public la loua par un proverbe. *Beau comm*

', devint la formule de ses éloges les plus exagé-

neille fit en sorte que le proverbe passât de mode. érie de chefs-d'œuvre égalèrent et même surpassèrent l. D'abord le génie du poëte se transporta sur la terre que de l'héroïsme, à Rome. Lope avait fait un *Horace ado Hermano*); Corneille préféra avec raison s'en tenir ui de Tite Live (1639). Mais il lui fit subir la même figuration qu'au *Cid*. Ses personnages furent moins des ains qne des personnifications variées de l'héroïsme. De lle au vieil Horace s'élève comme une échelle de ma- imité : sa base repose sur les sentiments naturels de la fille pour monter de degrés en degrés jusqu'à l'im- ible dévouement du vieillard, dont la tête blanchie do- tous ces orages de la passion, et apparaît sublime de e et de noblesse. Ces hommes-là ne sont pas nés à e ; ils ont du sang espagnol dans les veines; ils descen- de Sénèque et de Lucain, ils sont sortis d'une idée abs- e de Balzac (*Dissertation sur le Romain*) échauffée le génie de Corneille. Le poëte put dire, comme son Ser- as,

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

orneille devait monter plus haut encore. *Le Cid* était imitation : le poëte français en partageait la gloire avec venteur; *Horace* renfermait une double action : les deux niers actes se détachaient un peu de l'ensemble et en entissaient la marche. Pour trouver le chef-d'œuvre où neille se déploie tout entier, il faut choisir entre *Cinna* 39) et *Polyeucte* (1640). Chose remarquable! l'une de ces ces est l'apothéose de la monarchie, l'autre le triomphe la religion, deux des principes de vie qui doivent animer XVIIe siècle! Le troisième principe, l'influence des femmes, nour, était réservé à Racine. Nos grands poëtes drama- ues ont toujours été universels dans leurs sujets et na- naux dans leurs inspirations. La matière de leurs poëmes

Le peuple espagnol avait dit aussi, pour désigner un objet magnifique : de Lope.

c'est le monde entier : l'âme qu'ils y jettent, c'est la pen de la France.

Cinna est une conception dramatique d'une grand imposante, c'est la royauté divinisée par la clémence. nité d'action s'y forme de deux intérêts subordonnés. premier acte est franchement républicain : le poëte, é de toute grande chose, s'y livre sans restriction à ses stincts de liberté; son âme est toute aux conspirateurs haine toute au tyran. Mais au-dessus de l'imagination s'abandonne, il y a la raison qui veille, il y a le plan gén qui se charge de tout réduire à une sévère unité : dè second acte l'usurpateur s'absout par la magnanimité, le remords, et surtout par l'empire ; le diadème descend son front comme une expiation céleste :

> Tous les crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
> Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne.

L'enthousiasme républicain n'est plus que le piédestal lequel va s'élever la statue colossale de la monarchie. est grand, qu'il est beau dans son magnanime pardon homme *maître de soi comme de l'univers !*

> O siècles, ô mémoire !
> Conservez à jamais ma dernière victoire !...
> Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie !

Et tout plie sous cette héroïque grandeur : Cinna, Maxi déjà flétris par l'alliage impur qui ternissait leurs se ments patriotiques, tombent vaincus à ses pieds ; la terr Émilie elle-même, cette *adorable furie*, qui seule avait c servé jusqu'à la dernière scène du dernier acte son inébr lable haine, se rend enfin à l'irrésistible puissance de générosité : elle entraîne avec elle l'admiration univers et l'attendrissement de tous les spectateurs vers l'*Aug* français, ce monarque idéal, qui est bien loin de ressem à l'Auguste de Suétone.

Dans *Polyeucte* la conception est plus hardie encor l'exécution plus parfaite. Toutes les passions, même les nobles, celles dont le développement avait fait jusque-l triomphe de Corneille, sont reléguées au second plan et

tie inférieure de l'œuvre. C'est *Pauline*, ou l'amour
, dévoué, sacrifié au devoir ; c'est *Sévère*, l'amant pas-
é, l'héroïque soldat, le généreux rival, dont les senti-
magnanimes, mais tout humains, forment les pre-
s assises de l'édifice. Au-dessus et dans une région
sereine se déploie une passion d'un genre nouveau,
ousiasme religieux, la soif du martyre. Elle s'allume
in et sous nos yeux, par un coup de théâtre admi-
; dès que l'eau du baptême a touché le front du néo-
, cet homme qui tout à l'heure hésitait, temporisait,
ce au-devant des tourments, et étonne le zèle même
eux chrétien *Néarque*. Quand une fois il a conquis son
au supplice, sa noble et sainte figure prend une séré-
divine, s'anime d'un enthousiasme calme et pur : il
le vivre déjà de la vie du ciel et planer avec une angé-
compassion sur tous les mouvements de terreur, d'a-
r et de pitié terrestre qu'il excite et ne partage pas.
les autres personnages ont les regards fixés sur lui ;
sort à tous dépend de sa résolution, et cependant im-
ible, le front illuminé d'un rayon céleste, les yeux fixés
l'invisible objet de son amour, il s'élève, comme Dante,
l'attraction sainte du regard, dans la région du sublime ;
onte *à la mort, à la gloire*. Jamais l'idéal divin de la
ie n'avait été révélé sur la scène avec une si pure splen-
r.

Cid avait triomphé des pédants, à l'aide d'une inspi-
on espagnole : *Polyeucte* triompha des beaux esprits,
e au sublime chrétien. Corneille avait lu son chef-
uvre à l'hôtel de Rambouillet. Quelques jours après,
de Voiture vint trouver le poëte et prit des tours fort
icats pour lui dire que Polyeucte n'avait pas réussi
me il le pensait, *que surtout le christianisme avait infi-
ent déplu*. *Polyeucte* au théâtre ne rencontra que des
nirateurs. Le public, affranchi de la direction des ruelles,
sait acte de majorité.

Nous devons remarquer que la tragédie de *Polyeucte* fut
ne des dernières et la plus sublime forme du drame chré-
n tel que l'avait conçu et essayé le moyen âge, tel que

Calderon le reproduisit sur la scène espagnole. Ce fut véritable *mystère*, animé et passionné par l'exaltation roïque propre au génie de Corneille.

Après *Cinna* et *Polyeucte* le poëte ne pouvait plus grand il ne pouvait que varier et multiplier ses productions. D *la Mort de Pompée* (1642) il eut la gloire de lutter avec cain, son maître, et de le surpasser en créant sa fière nélie; dans *le Menteur* (1642), imité de la *Verdad sospech* d'Alarçon, il révéla la vraie comédie à Molière; avec *Ro gune* (1644), il ouvrit une nouvelle source de pathétique terreur. *Héraclius* (1647), qu'on a cru longtemps l'imita d'une pièce espagnole, en est au contraire l'original; Cal ron en fit entrer les incidents et les personnages dans assez médiocre féerie (*En esta vida todo es verdad y mentira*) donnée en 1664. Mais *D. Sanche d'Aragon* (16 ne fut que la reproduction trop fidèle d'un modèle im fait (*El Palacio confuso*) de Lope de Vega. Corneille ch chait alors moins à perfectionner le théâtre français en étendre les limites. « Vous connaissez l'humeur de Français, dit-il, ils aiment la nouveauté, et je hasarde *tam meliora quam nova*, dans l'espérance de les mieux vertir. » Cette ambition fut couronnée du plus heureux cès dans *Nicomède* (1650). Il y sut, par un hardi mél du familier et du sublime, ouvrir à l'ironie les portes de tragédie. Après avoir, dans ses œuvres précédentes, glori si souvent les Romains, il les écrase cette fois par la sup riorité toute morale d'un jeune héros, élève et héritier d'A nibal. La muse de Corneille, grandie au milieu de ses vai Romains, peut dire ici d'elle-même, comme sa Cornélie :

> Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
> Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
> Romaine, mon courage est encore au-dessus.

Dans *Nicomède*, dédaignant tout appui secondaire, elle n fait appel qu'au seul sentiment de l'admiration. C'est l'élé ment cornélien dans toute sa pureté. On conçoit cependant ce qu'a de dangereux cette élimination hardie du pathétique ordinaire. Il ne suffit pas d'élever les âmes, il faut les

ressser, les émouvoir. Corneille l'oublia trop dans les édies qui terminèrent sa longue carrière. De là surtout échecs qui l'attristèrent. Quand une fois la splendeur de génie fut éclipsée par l'âge, l'art, qui chez Corneille t toujours été très-inégal, ne suffit plus pour animer ses ceptions imparfaites. L'ange des hautes pensées était onté vers le ciel.

i nous voulons maintenant considérer la manière géné- et le style de ce grand homme, nous ne pourrons mieux e que d'emprunter au plus artiste de nos critiques le ement où il les a si bien appréciés.

Les personnages de Corneille, dit M. Sainte-Beuve, sont nds, généreux, vaillants, tout en dehors, hauts de tête et les de cœur. Nourris la plupart dans une discipline ère, ils ont sans cesse à la bouche des maximes aux- lles ils rangent leur vie; et comme ils ne s'en écartent ais, on n'a pas de peine à les saisir; un coup d'œil suffit: qui est presque le contraire des personnages de Shaks- e et des caractères humains en cette vie. La moralité de héros est sans tache : comme pères, comme amants, ame amis ou ennemis, on les admire et on les honore. x endroits pathétiques ils ont des accents sublimes qui ènent et font pleurer. Mais ses rivaux et ses maris ont lquefois une teinte de ridicule.... Ses tyrans et ses ma- res sont tout d'une pièce comme ses héros, méchants d'un ut à l'autre, et encore, à l'apect d'une belle action, leur ive-t-il quelquefois de faire volte-face, de se retourner itement à la vertu.... Les hommes de Corneille ont sprit formaliste et pointilleux, ils se querellent sur l'éti- ette; ils raisonnent longuement et ergotent à haute voix ec eux-mêmes jusque dans leur passion.... Ses héroïnes, s *adorables furies* se ressemblent presque toutes : leur nour est subtil, combiné, alambiqué, et sort plus de la te que du cœur. On sent que Corneille connaissait peu les mmes....

« Le style de Corneille est le mérite par lequel il excelle, mon gré.... Il me semble, avec ses négligences, une des us grandes manières du siècle qui eut Molière et Bossuet.

La touche du poëte est rude, sévère et vigoureuse.... Il peu de peinture et de couleur dans ce style. Il est plutôt qu'éclatant; il tourne volontiers à l'abstrait, et gination y cède à la pensée et au raisonnement... somme Corneille, génie pur, incomplet avec ses parties et ses défauts, me fait l'effet de ces grands nus, rugueux, tristes et monotones par le tronc, et de rameaux et de sombre verdure seulement à leur so Ils sont forts, puissants, gigantesques, peu touffus séve abondante y monte; mais n'en attendez ni ab ombrage, ni fleurs. Ils se couronnent tard, se dépo tôt, et vivent longtemps à demi dépouillés. Même apr leur front chauve a livré ses feuilles au vent d'aut leur nature vivace jette encore par endroits des ra perdus et de vertes poussées. Quand ils vont mourir, ressemblent, par leurs craquements et leurs gémissemen ce tronc chargé d'armures, auquel Lucain a comp grand Pompée[1]. »

Terminons nos observations sur Corneille par un mo Mme de Sévigné qui les résume sous la forme la plus heu et la plus franche.

« Vive donc notre vieil ami Corneille! Pardonnez-lui méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés nous transportent : ce sont des traits de maîtres qui inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi; et, un mot, c'est le bon goût; tenez-vous-y. »

Substituer l'idée à l'image; faire percer, à travers les j d'esprit de la mode, la pensée, noble, grande et même peu austère, inventer la poésie de la passion et de la raiso tel fut le rôle littéraire de Corneille. C'est par là qu'il est poëte vraiment national. Grâce à lui, la France, échappé l'Italie et à l'Espagne, se retrouvait elle-même, mais agra die par le génie d'un homme. Elle recueillait la traditi antique, mais en lui imprimant le cachet de sa civilisatio elle acceptait les inspirations étrangères, mais en les tran formant; elle en faisait quelque chose d'universel, elle

1. *Critiques et Portraits littéraires*, t. I, article *Corneille*.

ait l'héritage commun de l'humanité. Par là sa poé- légitimement place à la suite de celles d'Athènes et e, et mérita d'être appelée classique.

, dès la première partie du XVIIe siècle, l'esprit fran- it atteint son idéal dans la sphère du beau : en même l le poursuivait dans celle du vrai et n'y faisait pas s glorieuses conquêtes. Notre plan, d'accord avec suffisance, ne nous permet pas de suivre dans cette e carrière ses merveilleux travaux. Nous jetterons nt un regard sur la philosophie, qui forme le som- se joignent les deux versants de l'intelligence, les s et les lettres.

CHAPITRE XXXI.

PHILOSOPHIE ET ÉLOQUENCE.

DESCARTES. — PASCAL ET PORT-ROYAL.

Descartes.

VIIe siècle s'annonce, dès sa naissance, comme une véritablement organique. Toutes les sciences, tous s s'y soumettent aux lois d'une harmonieuse unité. On qu'une seule pensée, une seule âme placée dans son exprime tour à tour par ces divers organes. C'est le ent chrétien dans toute sa vérité, le spiritualisme, répand, comme la vie, dans la société française, et tout ce grand corps,

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

ence et la poésie semblent y être deux dialectes de la langue : Descartes est le Corneille de la philosophie. et l'autre prennent la personnalité morale et libre pour de leurs travaux. Corneille avait écarté de la scène le s des événements extérieurs, les incidents fortuits, les

complications étrangères, qui chez les Espagnols éto
trop souvent l'action idéale et le jeu des caractères;
cherché le ressort du drame dans l'âme humaine. La
die française avait quelque chose d'abstrait : c'étai
psychologie en action. Ce que le poëte avait fait pa
par inspiration, le philosophe va le prescrire com
loi ; il va élever l'instinct de l'artiste à l'autorité d'u
thode. .

Quelle différence entre la philosophie du XVIIe siè
nobles mais vagues aspirations du XVIe ! celui-ci é
époque révolutionnaire, une insurrection tumultueus
le moyen âge. Tous les systèmes y fermentaient da
immense confusion. L'homme du temps c'était Mo
savant, curieux et tranquillement sceptique. Bientôt
les flammes du bûcher dévoraient à Toulouse le néo-
téticien Lucinio Vanini (1619), coupable d'avoir divi
forces de la nature, et à Rome l'illustre Giordano Bruno
héritier du néo-platonisme et égaré dans les sédu
illusions des Alexandrins. La nouvelle philosophie a
Ioniens et ses Éléatiques en attendant son Socrate.

René Descartes naquit à la Haye, en Touraine, le 3
1596[1]. A seize ans il avait épuisé la science contem
et en avait senti le vide. Mais au lieu de s'abandonne
lement au doute, l'enfant comprit que si la science n'
pas encore, la vérité existait, et qu'il fallait la dé
Dès lors, il renonce aux livres et ne veut d'autre mai
la raison, Il étudie les hommes dans les voyages, à la
il étudie surtout la seule science qui satisfasse son esp
une certitude complète, les mathématiques. Il dégag
gèbre des considérations étrangères qui la limitai
donne à une science dont l'abstraction fait la force,
l'abstraction dont elle est susceptible. Bientôt il ap
cette science à la géométrie, et nous apprend à résou
nous jouant des problèmes qui avaient arrêté toute l
quité. Mais ces merveilleuses découvertes n'étaient que

1. Il mourut en Suède en 1650. — Principaux ouvrages philosop
Principes de la philosophie, *Méditations*, *Discours de la méthode*. Éditio
plète, par M. Cousin, 1824-1826, 11 vol. in-8.

sage de son génie. Ce ne sont point des méthodes lières que cherche Descartes, c'est *la Méthode*, la et universelle route qui conduit de l'esprit humain rité. Ce qu'il lui faut, ce n'est plus une abstraction, me réalité bien connue, bien certaine, un point d'ap- ur soulever le monde.

s il se sépare des hommes, comme il avait déjà quitté res; il vit seul à sa pensée, tantôt à Nuremberg, où ant, comme il le dit lui-même, aucun soin ni passion troublent » il se tient tout le jour enfermé *dans un* tantôt à Paris, où il reste si bien caché que ses amis s ne l'y découvrent qu'au bout de deux ans; enfin, la Hollande, dont le climat peu séduisant permet à son le se replier sur elle-même. Là il s'assujettit à un ré- austère, mangeant peu, assoupissant l'imagination et ns, pour ne vivre que par l'intelligence. Anachorète philosophie, il se prépare saintement au culte pur de lisme.

scartes avait commencé par rejeter provisoirement de sprit toutes les croyances reçues jusque-là, « afin d'y mettre par après ou d'autres meilleures, ou bien les es lorsqu'il les aurait ajustées au niveau de la raison. » reconstruire l'édifice, il se créa une méthode emprun- ux sciences qu'il avait si longuement étudiées. Ne rien ttre que d'évident, diviser les difficultés pour les vain- ller toujours du simple au composé, faire partout des mbrements entiers, telles sont les quatre règles qui di- ent sa marche. L'enchaînement qu'il observait dans les rtions géométriques lui donnait l'espoir d'en trouver un dans toutes les choses qui peuvent tomber sous la aissance de l'homme.

tte méthode seule était une révolution. Par elle Des- s plaçait la certitude dans l'évidence, dont la raison est ul juge. C'était d'un seul coup détrôner le principe d'au- et créer la philosophie véritable.

scartes sanctifia cette nouvelle puissance par les pre- résultats qu'il en obtint. Armé de sa méthode, il des- hardiment dans l'abîme du doute. Il y trouva succes-

sivement lui-même, Dieu et l'univers. Je pense, don suis, donc Dieu est, donc le monde extérieur existe : t sont les conquêtes successives de Descartes. S'il se p plus tard dans de vaines hypothèses, du moins il avait d la loi qui servit à les rejeter, et posé dans la consci personnelle la première et la plus solide base de toute la losophie.

Un fait remarquable, c'est que le grand géomètre f çais, qui était en même temps un grand physicien et m un grand physiologiste pour son temps, dirigea princi ment ses efforts vers l'analyse de l'âme, vers la psycho Son école a été surtout une école métaphysique et idéali Spinosa et Malebranche sont ses disciples; Leibnitz, encore Descartes avec un demi-siècle de progrès. Avant de l'autre côté du détroit, un autre régénérateur de la losophie, Bacon, avait aussi proclamé un des procédés véritable méthode; mais c'est vers les sciences natu que Bacon dirigea sa puissante *induction*. Son école g rapidement sur la pente du sensualisme : Hobbes, Gass Locke sont ses légitimes successeurs. Ainsi se révéla dans le champ de la pensée les tendances de chacune deux nations. La France et l'Angleterre semblaient dé partager le monde moderne.

Le *Discours de la méthode*, écrit en français par Desc (1637), est le premier chef-d'œuvre de notre prose mode Il nous révèle enfin, dans toute sa simplicité majestue la belle langue du XVIIe siècle. Ce n'est plus, comme Montaigne, un idiome personnel, un composé bizarre gracieux de français, de latin et de gascon; ce n'est p comme chez Balzac, la forme extérieure et vide de l quence; ici c'est la langue de tout le monde frappée à l preinte du génie d'un seul : ici la parole reprend son naturel, elle n'est que le vêtement modeste et décent d pensée. Chose remarquable ! cette subordination lui do toute sa valeur. En effet, comme Descartes l'a dit lui-mê « ceux qui ont le raisonnement le plus fort et qui digè le mieux leurs pensées, afin de les rendre claires et int gibles, peuvent toujours le mieux *persuader* ce qu'ils p

nt, encore qu'ils ne parlassent que bas-breton et qu'ils ssent jamais appris la rhétorique[1]. » Voici enfin la pa- qui se propose de *persuader*, c'est-à-dire d'atteindre le able but de l'éloquence. Aussi devint-elle aussitôt grave, e, imposante, quelquefois impérieuse; on croit enten- e ton de la vérité aux prises avec les sophismes. Au lieu amuser à orner son expression, c'est-à-dire à la gâter, ilosophe marche toujours droit devant lui; on sent que son désir est de vous convaincre. Ses idées s'enchaî- , ses raisonnements se pressent, son langage devient ssu d'idées que rien ne peut rompre. « Dès que le *Discours méthode* parut, à peu près en même temps que *le Cid*, ce qu'il y avait en France d'esprits solides, fatigués itations impuissantes, amateurs du vrai, du beau et du d, reconnurent à l'instant même le langage qu'ils cher- nt. Depuis on ne parla plus que celui-là, les faibles mé- ement, les forts en y ajoutant leurs qualités diverses, sur un fonds invariable devenu le patrimoine et la règle us[2]. »

Pascal et Port-Royal.

style de Descartes, malgré sa perfection, ou plutôt à de sa perfection, ne possède que les qualités de son . Il ne s'adresse qu'à l'intelligence, et n'a que cette cha- contenue qui anime et vivifie la discussion. *O chair!* ait dédaigneusement ce philosophe en apostrophant le illustre de ses contradicteurs, Gassendi, qui lui répon- vec non moins de justesse : *O idée!*

tre la *chair* et l'*idée* il y avait place pour l'âme : Pas- t le complément nécessaire de l'apôtre de la raison pure. moins effrayant que Descartes par la hauteur de son , il nous attache plus vivement à sa personne : on sent les passions et la souffrance ont passé par là. « S'il est grand que nous, c'est qu'il a la tête plus élevée, mais

Discours de la méthode, Ire partie, § 9.

Ainsi s'exprime, sur le premier chef-d'œuvre de la langue du XVIIe siècle, rivain qui semble en avoir conservé parmi nous toutes les belles tradi- M. V. Cousin, *Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une lle édition des Pensées de Pascal*, p. 5.

il a les pieds aussi bas que les nôtres[1]. » Quand on o son livre, « on est tout étonné et ravi, car on s'attendai voir un auteur, et on trouve un homme[2]. »

Dès son enfance, Pascal[3] *épouvantait son père de la gr deur et de la puissance de son génie*[4]. A douze ans, se sans livres, il inventait, à ses heures de récréation, les ments de la géométrie, dont il ignorait les termes. A s ans il composait son *Traité des sections coniques*. Bie son organisation fléchit sous cette activité dévorante. De l'âge de dix-huit ans, Pascal ne passa pas un seul jour d vie sans souffrir.

Sa jeunesse s'ouvre par quelques années bien différe de la vie austère et désolée que nous rappelle son nom. médecins lui ayant interdit tout travail, il se jeta dans l'a tation du monde et prit le goût de ses plaisirs. C'est à c époque que nous devons les charmantes pages du *Disc sur les passions de l'amour*[5]. Pascal n'y a point encor grande manière si ferme et si concise, mais son style empreint d'une fraîcheur pleine de suavité. On aime à tr ver sous cette plume, qui devait écrire de si grandes cho les observations les plus délicates, rendues avec une vé de sentiment qui touche et attendrit. Ce discours est com une de ces riantes vallées qu'on rencontre tout à coup d un repli d'une haute et sévère montagne. La vie m daine de Pascal fut de courte durée; un accident qui ses jours en danger le rappela aux sentiments religieux son enfance, et le jeta entre les bras des solitaires de P Royal.

Aux portes de Paris, à trois lieues de Versailles XVIIe siècle voyait une dernière et mémorable reproduct des austérités de la Thébaïde et des ascétiques travaux

1. *Pensées diverses*, CVII, édition Faugère, t. I, p. 211.
2. *Pensées sur l'éloquence et le style*, IX, t. I, p. 249.
3. Blaise Pascal, né à Clermont (Auvergne), en 1628, mourut à Paris 1662.
4. Expressions de sa sœur, Mme Périer.
5. Publié pour la première fois par M. Cousin, dans la *Revue des D Mondes*, et qui fait partie des *Pensées, Fragments et Lettres* de l'édition M. P. Faugère, t. I, p. 105.

ns. Le monastère de Port-Royal, abbaye de filles de .re de Cîteaux, fondé en 1204 par la comtesse Mathilde ;arlande, femme de Mathieu Ier de Montmorency-Marly, i deux ans auparavant pour la quatrième croisade, s'éle- dans un lieu sauvage nommé autrefois *Porrois*[1]. Livré temps à l'oiseuse existence des couvents vulgaires, Port- al tomba, au commencement du XVIIe siècle, sous la di- ion de la famille d'Arnaud, le célèbre avocat de l'Uni- ité contre les jésuites en 1594. Mais ce fut le monastère conquit la famille; la jeune Angélique-Jacqueline Ar- d, nommée abbesse à sept ans et demi par des influences es mondaines, fut touchée de la grâce et entreprit la rme du couvent. Cinq de ses sœurs, ses six nièces, sa e elle-même devinrent ses filles spirituelles. Bientôt l'in- ible Saint-Cyran fut reçu comme directeur à Port- al, et y imprima le sombre caractère du jansénisme. s de lui vinrent se ranger toute une colonie d'illustres itents, trois frères de la mère Angélique, Lemaître, son eu et célèbre avocat, avec ses deux frères Sericourt et y, Nicole, Lancelot, cet admirable chef des *petites les*, et enfin Antoine Arnaud, *le grand Arnaud*, le plus ne frère de la réformatrice, le savant et impétueux doc- r dont la condamnation en Sorbonne devint l'occasion *Provinciales*.

L'Église de France présentait alors un imposant spectacle. jansénisme, dont Port-Royal[2] était le plus puissant appui, tendait fortifier le christianisme en le rappelant à sa rce. Ce luthéranisme français aspirait à redresser le gme sans briser l'unité. Il voulait rester catholique mal- é le pape, admettant la hiérarchie, les sacrements, le lte : c'était une réforme toute métaphysique et morale. r le terrain des principes elle se rencontrait avec le grand formateur germanique. Comme lui elle s'abritait des noms saint Paul et de saint Augustin; comme lui elle effaçai

1. Du mot *Porra* ou *Borra*, qui signifie en basse latinité vallon buisson- ux où l'eau dort : *Cavus dumetis plenus ubi stagnat aqua.*

2. Voyez, sur Port-Royal, le savant et spirituel ouvrage de M. Sainte-Beuve, nt on attend avec impatience le quatrième volume.

le libre arbitre devant la *grâce*, et formulait avec rigue le dogme effrayant de la *prédestination*. Ce christianisme formidable comme la destinée antique, poursuivait d'une implacable haine la nature corrompue par la chute originelle. Talents, arts, sciences, sentiments, vertus mondaines ne lui apparaissaient que comme des vanités ou des crimes. Les bonnes œuvres étaient sans mérite; la grâce seule, donnée ou refusée arbitrairement, faisait les saints. Ainsi la création presque entière, viciée par une faute étrangère, se trouvait exclue à jamais du sein de ce Dieu terrible, de Christ *aux bras étroits*, qui semblait n'être pas mort pour tous. L'Église de Jansénius n'était que l'aristocratie de la *grâce*.

En face de cette école rigoureuse et étroitement logique se plaçait la vieille et simple orthodoxie, telle que la représentera bientôt Bossuet, telle que l'exprimait naguère l'aimable et affectueux François de Sales, indulgent vieillard, écrivain charmant, pour qui la nature était un poétique symbole de la bonté de Dieu, et dont le langage coloré, pittoresque, reproduisait avec moins de vivacité, mais avec plus de grâce et d'onction, la langue expressive de Montaigne. Vraiment catholique et universelle comme le bon sens, l'Église, malgré ses corruptions et ses misères, n'en était pas moins fidèle aux notions éternelles du juste et du vrai. Sans nier la *grâce*, qui n'est que l'influx perpétuel du Créateur dans la créature, la racine mystérieuse par laquelle les êtres bornés tiennent à l'Être infini; sans abandonner le dogme de la chute et de la rédemption, qui lui était imposé par la tradition, et qui, d'ailleurs, pour le philosophe même, serait encore le dogme de la création et du progrès, l'Église conservait la foi humaine au libre arbitre, au mérite des bonnes œuvres, à la vocation de tous, c'est-à-dire à l'équité de Dieu. Elle tenait fortement les deux bouts de la chaîne, sans s'effrayer de n'en pas apercevoir tous les anneaux.

Malheureusement dans le sein de l'Église était une mi-

1. François était né au château de Sales, dans la Savoie, en 1567; il mourut à Lyon en 1612. — Œuvres principales : *Introduction à la vie dévote*; *Traité de l'amour de Dieu*; *l'Étendard de la sainte croix*; *Sermons*; *Lettres*.

tive, entreprenante, vouée à toutes les ambitions de la
e Rome, et qui, dans son habileté rétrograde, semble
imposé le problème d'assortir le catholicisme des
ire VII et des Innocent III aux nécessités impérieuses
mps modernes : société d'autant plus dangereuse que
ence, les vertus même de ses membres peuvent de-
grâce à l'obéissance passive qu'elle exige, l'instru-
funeste des plus pernicieux desseins. Au milieu des
imaginaires que lui ont prêtés ses ennemis, *la Com-
de Jésus* eut un véritable tort envers l'humanité :
de profaner la religion en la rendant l'humble ser-
de la théocratie; de mettre le prêtre à la place de
science, l'homme à la place de Dieu. Pour assurer son
phe, qu'elle confondait orgueilleusement avec celui de
se, elle fut peu scrupuleuse dans le choix de moyens :
lit comme Montaigne : *Que le gascon y arrive, si le
ais n'y peut atteindre.*

achez donc que leur objet n'est pas de corrompre les
s : ce n'est pas leur dessein; mais ils n'ont pas aussi
unique but celui de les réformer. Ce serait une mau-
politique. Voici quelle est leur pensée. Ils ont assez
e opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et
ne nécessaire au bien de la religion que leur crédit
nde partout et qu'ils gouvernent toutes les consciences.
rce que les maximes évangéliques et sévères sont pro-
pour gouverner quelques sortes de personnes, ils s'en
nt dans ces occasions, où elles leur sont favorables.
comme ces mêmes maximes ne s'accordent pas au des-
de la plupart des gens, ils les laissent à l'égard de
-là, afin d'avoir de quoi satisfaire tout le monde[1]. »

moment où Pascal se retira à Port-Royal (1654), le
avait besoin d'un si puissant appui. Arnaud allait être
amné en Sorbonne, et le monde qui ne lisait pas les
ures discussions des théologiens, risquait de s'en tenir
chose jugée et d'accorder gain de cause aux jésuites.
al changea l'ordre de bataille. Il s'adressa au public,

[1] *Lettre à un provincial.*

en appela de l'autorité au sens commun, prétendant q
était *plus facile de trouver des moines que des raisons*. A
pour la première fois les gens du monde, les femmes fu
constitués juges de ces hautes questions. La nécessité d
faire lire et goûter d'un pareil tribunal fit des *Pro*
ciales (1656) un chef-d'œuvre. « La brièveté, la clarté,
élégance inconnue, une plaisanterie mordante et natu
des mots que l'on retient, en rendirent le succès populai
J'admirerais moins les *Lettres provinciales*, si elles n'ét
pas écrites avant Molière. Pascal a deviné la bonne com
Il introduit sur la scène plusieurs acteurs, un indifféren
reçoit toutes les confidences de la colère et de la pass
des hommes de parti sincères, de faux hommes de parti,
ardents que les autres, des conciliateurs de bonne foi
tout repoussés, des hypocrites partout accueillis, c'est
véritable comédie de mœurs[1]. »

Dans les trois premières *Provinciales*, Pascal trai
difficile question de la *grâce*, sujet d'autant plus épi
pour lui que son parti défendait le côté étroit et dur du
blème, et n'avait en sa faveur que sa franchise, sa log
inflexible et les ambiguïtés tortueuses de ses adversa
Jusqu'alors ses antagonistes ne sont pas encore précisé
les jésuites, mais plutôt leurs complaisants et inconsé
alliés, les dominicains. A partir de la quatrième lettre, P
cal transporte habilement la lutte sur un autre terrain
favorable pour son parti et plus accessible à tous. C'es
morale des jésuites qu'il attaque, et dès ce moment le
sens public est entièrement avec lui. Alors se déroule
liste terrible de propositions jésuitiques, où tous les vi
tous les crimes même trouvent leur justification, où par
le cri de la conscience est étouffé sous la décision d'un
suiste. Tour à tour ironique et véhément, Pascal parco
toute l'échelle de l'éloquence. Il rappelle tantôt l'excell
satire des dialogues de Platon contre les sophistes, tantôt
puissantes philippiques de Démosthène et de Cicéron. -
meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel que

1. Villemain, *Discours et Mélanges littéraires; Pascal.*

ières *Lettres provinciales :* Bossuet n'a rien de plus su-
e que les dernières[1]. »

utefois les *Lettres à un provincial* n'étaient pas l'œuvre
rédilection de Pascal. Il préparait en silence les maté-
x d'un grand ouvrage que la mort ne lui laissa pas le
s d'achever, et dont les débris épars suffirent pour as-
r à leur auteur l'admiration de la postérité[2]. Pascal vou-
ller plus loin que Descartes, et, prenant un lecteur dans
ifférence et le doute, l'amener docile et fidèle aux pieds
religion[3]. Élève de Montaigne, tout plein de son esprit
e son style, héritier de Saint-Cyran, dont Singlin et
lui avaient transmis la sombre doctrine, il combine
leux influences de la façon la plus extraordinaire. Il pré-
, par une manœuvre hardie, tourner le scepticisme de
premier maître contre la métaphysique rationnelle, au
t de la foi du second.

n'y a pour lui ni raison, ni justice, ni vérité, ni loi na-
les. La nature, depuis la chute originelle, est profondé-
t pervertie. La grâce est la seule ressource, la foi le seul
de la raison convaincue d'impuissance. Ainsi Pascal
e violemment de Montaigne à Jansénius, sans s'arrêter
scartes. Mais ce n'est pas chez lui le froid calcul d'un
ire : c'est la conviction douloureuse d'une âme désolée.
térêt immense de son travail, c'est que la vie intime de
eur y éclate à chaque pas par des accents d'une vérité
onde. Ses doutes, ses déchirements, ses dédains pour
même et pour la raison, ses terreurs religieuses s'y tra-
ent tour à tour par une éloquence sublime. On a dit
ment que c'est avec le sang de son cœur qu'il écrit.
si quels éclairs de pensée et de sentiment sillonnent sans

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXVII.

Publiés d'abord avec des changements nombreux par la famille et les
de Pascal, ils viennent d'être enfin recueillis avec exactitude et donnés
ublic sous leur forme véritable par M. P. Faugère. La nécessité d'une
elle édition des *Pensées de Pascal* avait été démontrée par M. V. Cousin,
un *Rapport* digne du nom de son illustre auteur.

Voyez le plan de Pascal dans l'édition de M. Faugère, t. I, p. 372, et
lyse remarquable du dessein de Pascal par M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*,
, p. 336.

cesse ces magnifiques débris! combien cet homme, qui prisait la poésie ainsi que la philosophie et les sciences, poëte lui-même par l'éclat de son style! Soit qu'il anéan l'homme entre les *deux infinis*, soit que ce *roseau pen* se redresse noblement sous l'univers qui l'écrase, soit levant les yeux vers le ciel, Pascal se sente tout à *effrayé par le silence éternel de ces espaces infinis*, on re naît à chaque page le libre et sincère essor d'une gr âme vers Dieu, et l'on suit l'écrivain, avec une anxiété p de terreur, à travers ce long drame religieux, dont l'exp sion morcelée et énigmatique semble encore augment puissance. « C'est par l'âme que Pascal est grand co homme et comme écrivain; le style qui réfléchit cette en a toutes les qualités, la finesse, l'ironie amère, l'ar imagination, la raison austère, le trouble à la fois et la c discrétion. Ce style est, comme cette âme, d'une beauté comparable[1]. »

CHAPITRE XXXII.

LOUIS XIV ET SA COUR.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA LITTÉRATURE SOUS LOUIS XIV. — TABLEA LA COUR; MADAME DE SÉVIGNÉ.

Caractère général de la littérature sous Louis XIV.

Corneille, Descartes, Pascal, remplissent la première tié du XVIIe siècle. Malgré la diversité qui fait leur génie, grands hommes ont entre eux une certaine parenté d'i ligence. Élan spiritualiste, simplicité dans la grandeur, v contenue dans le sublime, tels sont les principaux caract qu'ils possèdent en commun : on sent qu'une grave et jestueuse harmonie tend à s'établir entre les plus illus représentants de la pensée française. Mais s'ils avaient un lien d'unité dans l'esprit du siècle, ils n'avaient pas

1. V. Cousin, *Des Pensées de Pascal*, avant-propos, p. VII.

ın centre dans le gouvernement. Cependant grandissait, ilieu des sanglantes frivolités de la Fronde, l'homme : premier devait donner à la France ce qu'elle désirait us, l'unité sévère qui fait sa force et sa gloire. La ıté, cette personnification matérielle d'un peuple, était la seule forme sous laquelle la nation pût se voir et se ›rendre elle-même : Louis XIV fut l'expression la plus euse de la royauté.

personne semblait faite pour son rôle : sa taille, son sa beauté et sa grande mine annonçaient le souverain; majesté naturelle accompagnait toutes ses actions et nandait le respect. Il suppléait par un grand sens au ıt de son éducation. Il avait surtout l'instinct du pou- le besoin de diriger, la foi en soi-même, si nécessaire commander aux autres. Aussi, prit-il possession sans nce de toutes les forces vives de la nation. Il entra dans siècle comme chez lui: Sa maxime fut toute contraire à des tyrannies vulgaires; il voulut *unir* pour *régner*. Il entra au pied de son trône tout ce qui était influence ou : noblesse, fortune, science, génie, bravoure vinrent, me autant de rayons, briller autour de sa couronne. Le ple, fatigué de la guerre civile, s'attacha au roi comme à défenseur; la bourgeoisie aima volontiers ce maître de maîtres, qui lui garantissait, à défaut d'autres égalités, de l'obéissance.

'aristocratie abandonna encore une fois, comme sous nçois Ier, ses ennuyeux châteaux pour l'élégante domes- té de la cour. Mais cette fois sa présence ne fut plus naçante pour le pouvoir royal. Richelieu avait brisé pour ais son orgueil; et la réaction avortée de la Fronde, cette olution parlementaire dont la noblesse fit une émeute, lui it prouvé à elle-même son impuissance. Désormais elle sera plus rien qu'avec et par le roi. Elle pourra devenir r la France un fardeau : du moins elle ne sera plus un nger.

'est de la cour, c'est des marches du trône qu'il faut en- ager le mouvement intellectuel du règne et en embrasser semble. L'homme qui dit : *l'État, c'est moi*, put dire

aussi : les lettres, les arts, la pensée de mon époque, c
moi. Non que le siècle eût abdiqué en faveur des goût
des opinions personnelles du monarque ; mais parce qu
monarque représentait de la manière la plus frappante,
une brillante personnalité, les opinions, les goûts, les
rations de son époque.

D'abord cette royauté nouvelle veut se développer à l'
se créer à elle-même son enveloppe, et pour ainsi di
forme. Elle abandonne le Louvre, qu'elle vient pourta
marquer de son empreinte, et où le médecin Claude
rault a élevé cette imposante *colonnade*, à la fois si no
si correcte : c'est à Versailles qu'elle va étaler toutes
splendeurs. Le Louvre n'est qu'un palais, envelopp
comme englouti par la grande cité populaire, où la ro
croit encore entendre les derniers murmures de l'émeute
outragea son enfance; il lui faut une ville, et une ville q
fasse, qu'elle remplisse seule. « Saint-Germain, rem
Saint-Simon, offrait à Louis XIV une ville toute faite e
sa position entretenait par elle-même. Il l'abandonna
Versailles, le plus triste et le plus ingrat de tous les li
sans vue, sans bois, sans eau, sans terre, parce que t
est sable mouvant ou marécage. Il se plut à y tyranni
nature, à la dompter à force d'art et de trésors. Il n'y a
là qu'un très-misérable cabaret; il y bâtit une ville enti
Ce lieu, comme le dit spirituellement le duc de Créquy,
un favori sans mérite, qui devra tout au maître et ne l
plaira que davantage.

Versailles est l'œuvre symbolique du règne de Louis X
Il en révèle la pensée, les grandeurs, l'immense et c
égoïsme. La façade du levant, qui regarde Paris, pré
un entassement irrégulier d'édifices, où le modeste châ
de Louis XIII, avec ses murailles de briques, est envelo
par les nouvelles et vastes constructions. Trois cours d'
égale grandeur vous conduisent jusqu'au sanctuaire où
pose la majesté royale. C'est au couchant que Versailles
vraiment lui-même. Là, une façade immense s'étale a
une régularité parfaite; rien n'altère la sérénité de son d
veloppement. Plus de tourelles, de cages d'escaliers; ri

appelle la vieille architecture nationale. Un seul corps âtiment fait saillie au milieu de cette longue ligne e. C'est là qu'habite le maître : les deux ailes se reculent rdent une respectueuse distance.

les Hardouin Mansart a construit ce palais; Lebrun uple de peintures. Avec son ampleur imposante, sa ce de l'effet théâtral, il jette tout l'Olympe aux pieds du le France. La mythologie n'est plus qu'une allégorie ifique dont Louis XIV est la réalité. Les nations vain- y sont personnifiées : l'Allemagne, la Hollande, l'Es- e, Rome elle-même y plient humblement les genoux; nulle part n'apparaît la figure de la France; on n'y que celle de Louis.

troisième artiste a complété Mansart et Lebrun : Le a créé une campagne pour cette maison. Des fenêtres n incomparable galerie de glaces, Louis ne voit rien e soit lui-même. L'horizon entier est son ouvrage, car ardin est tout l'horizon. Ces bosquets, ces avenues si es, ne sont que la prolongation indéfinie du palais; une architecture végétale qui reproduit et complète itecture de pierre. Les arbres ne végètent que sous la et l'équerre; les eaux, amenées à grands frais dans ces arides, ne jaillissent qu'en dessins réguliers. Mille sta- de marbre et de bronze sont les tableaux mythologiques château de verdure, et, comme ceux de Lebrun, for- l'apothéose du roi et de ses amours.

France a payé pour construire Versailles une somme équivaudrait aujourd'hui à quatre cents millions. Le de la paix a été presque aussi fatal au peuple que les tions de la guerre. Mais le roi peut se contempler, s'ad- dans la naïveté de son égoïsme; il a créé autour de n petit univers dont il est le centre et la vie. C'est là le èle qu'il propose aux artistes; c'est là le symbole que oètes et les écrivains vont tous plus ou moins reproduire[1]. ersailles, quoique rajeuni par l'heureuse pensée du der-

[1] Voyez, sur le symbolisme de Versailles, deux remarquables chapitres des *de Versailles*, par M. H. Fortoul, et les pagés où M. Martin les résume goût et talent, *Histoire de France*, t. XV, p. 105 et suivantes.

nier de nos rois, n'est encore que l'ombre de lui-mê Pour le retrouver tout entier, il faut le repeupler par l'i gination, lui rendre sa foule brillante et parée, ses splendides telles que nous les montre Mme de Sévigné. « vous dirai-je? Magnificence, illumination, toute la Fra habits rebattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, fl beaux allumés, reculements et gens roués; enfin le tour lon, la dissipation, les demandes sans réponses, les com ments sans savoir ce qu'on dit, les civilités sans savoir à l'on parle, les pieds entortillés dans les queues. » Il fau voir Versailles à travers les allusions transparentes de rénice :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat :
Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers enfin, témoins de sa victoire,
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence....
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi!
Parle : peut-on le voir sans penser comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître
Le monde en le voyant eût reconnu son maître?...

Louis est en effet l'âme de sa cour comme de son pal C'est lui qui inspire la grâce et l'esprit aux femmes, la leur et la politesse aux hommes de guerre, l'émulation presque le génie aux artistes. Les courtisans vivent et m rent de ses regards. Loin de fuir la représentation com un fardeau, il est à son aise dans son rôle de roi; il le j avec la satisfaction et le bonheur d'un grand artiste. Il traîne autour de lui et distribue avec goût ce monde brill qui lui appartient. Mieux que Mansart, Lebrun et Le Nôt il a fait lui-même son Versailles, un Versailles vivant, pl aussi d'élégance et de majesté.

ıst aisé de pressentir le caractère de la littérature sous ıreil monarque. Entraînée dans la sphère royale, elle ndra une partie du vaste ensemble monarchique. La indépendance des Pascal, des Descartes va faire place *esprit de suite* qui manquait à Corneille. « Tout ce qui gne trop de Lulli, de Racine et de Lebrun est con- ıé, » dit La Bruyère[1]. La poésie sera taillée et émondée ıe les ifs du tapis vert : Boileau continuera Le Nôtre. ıste, les lettres ne réfléchiront pas seulement la régula- lu grand règne, elles en recevront la politesse et la . La société des femmes, ces longues causeries dont le n'est rien, où la broderie est tout, le besoin de tout l'obligation de voiler certaines choses, les intrigues du , la science des passions et des ridicules, la cour, en un quelle excellente école pour assouplir le talent, pour le ıre à la plus savante escrime du langage! Louis XIV, dit Saint-Simon, « n'a jamais passé devant la moindre , sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de ıbre, et qu'il connaissait pour telles[2]. » Les poëtes fran- aussi respecteront les femmes; même quand ils médi- d'elles, ils songeront à leur plaire; et ce respect leur ıra bonheur : le siècle de Louis XIV sera le siècle du

la littérature de cette époque n'eût été que le reflet des ırs élégantes de la cour, elle pourrait attirer la curiosité historien, elle ne mériterait pas l'étude et l'admiration artiste; elle tiendrait dans les annales de l'esprit humain ıême place que la poésie éphémère des troubadours. heureusement elle reçut deux autres influences plus ıives que celles de la monarchie, quoique moins faciles ısir. D'abord celle du christianisme, qui, infiltrée dans ation pendant tout le moyen âge, avait laissé dans les its des penchants, des habitudes, non moins que des ances. Les disputes de la réforme avaient bien pu élever ques nuages autour du sanctuaire, mais non pas tarir s les cœurs le sang chrétien qui les faisait vivre. Les

Chapitre *Des Grands*.
T. XXIV, p. 144, édit. 1840.

âmes se repliaient toujours sur elles-mêmes, s'obse
s'étudiaient avec crainte sous le regard d'un Dieu
jaloux. De là cette science des passions, cette profon
lyse du cœur; de là cette sensibilité toujours comb
par conséquent si orageuse, si puissante.

De plus, l'antiquité gréco-romaine avait été retro
le XVIe siècle; mais fier et content de sa conquête,
était fait le gardien plutôt que le maître; pareil au
des Hespérides, il avait veillé avec jalousie sur les
d'or. Le siècle de Louis XIV fit comme le vieil É
allégea son fardeau en se nourrissant des pains qu'il
Parmi les pensées et les expressions de l'antiquité, i
mila tout ce qui était analogue à sa nature; il en p
tout la régularité, la sagesse, le bon sens et le bon g
ces influences diverses se forma une littérature parf
homogène, un édifice majestueux et immortel. Au
aspect, on y découvre l'unité, la convenance, la dig
narchique. Bientôt, au naturel, à la justesse parfaite
périssable solidité des matériaux, on reconnaît la t
antique. Enfin le parfum religieux, et en quelq
l'odeur d'encens qu'on y respire de toute part, r
présence du christianisme. La combinaison harmon
ces éléments fut la grande affaire des écrivains
époque; témoin les querelles passionnées au sujet
ciens et des modernes, où l'on vit figurer d'un côt
robert, Desmarets de Saint-Sorlin, Charles Per
Lamotte; de l'autre Boileau, La Fontaine et Mme
Mais ce ne fut point par des dissertations que les
génies de l'époque résolurent le problème, ce fut
chefs-d'œuvre. Pour prouver le mouvement, il leur
marcher.

Tableau de la cour; Mme de Sévigné.

Le fruit le plus naturel, le plus spontané de cette
brillante, l'œuvre littéraire où la société se confo
ainsi dire avec son image, c'est la correspondance de
Sévigné. Il appartenait au règne de la cour, c'est-à-
l'esprit de société, de faire de la conversation éc

e littéraire, et d'un recueil de lettres un de ses plus arquables ouvrages. L'âge précédent s'était exprimé sur- par les *mémoires*, espèce de conversations entre un ur et la postérité. Le XVIIe siècle eut bien aussi ses mé- es. Sans parler des curieuses, mais peu authentiques dotes de Guy-Patin, et de la chronique scandaleuse que y-Rabutin publia sous le titre d'*Amours des Gaules*, de Motteville, Mlle de Montpensier et La Rochefoucauld inuèrent ce genre d'histoire familière créé au XVIe siècle naturel à l'esprit national; Paul de Gondi, cardinal de , éclipsa tous ses rivaux par la verve de ses narrations, it quelquefois le Salluste de la Fronde, comme il avait ré à en être le Catilina. Mais, sous le règne de Louis XIV, prit de conversation ne se contenta pas de ces lents mo- gues, de ces confidences faites à l'âge suivant; la géné- on contemporaine était assez brillante pour qu'on y con- trât sa pensée. Causer, c'était toute la vie; on y dépensait ntiers son esprit, son imagination, son goût, comme s une œuvre d'art. Le moindre événement, un bruit de n, un mariage fait ou manqué était « un beau sujet de sonner et de parler éternellement. C'est ce que nous fai- s jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse, et s espérons que vous en ferez autant[1]. » La conversation it pris de la souplesse en même temps que de l'élégance. ne dissertait plus, comme chez Catherine de Vivonne; on bandonnait avec grâce. « Il faut ôter l'air et le ton de la npagnie le plus tôt que l'on peut, et faire entrer les gens ns nos plaisirs et dans nos fantaisies. Sans cela il faut urir, et c'est mourir d'une vilaine épée[2]. » On pense bien e la médisance avait sa bonne part dans ces intermi- bles épanchements. Quand on avait bien parlé de soi, il it juste qu'on dît *un pauvre mot* du prochain. Car « il est isant ici, le prochain, surtout quand on a dîné[3]. » Si un part venait interrompre ce charmant échange d'esprit et malices, il fallait bien y suppléer. Par bonheur, il y a

1. Sévigné, lettre du 24 décembre 1670.
2. Sévigné, lettre du 1er juillet 1671.
3. Sévigné, lettre du 23 décembre 1671.

âmes se repliaie
s'étudiaient ave
jaloux. De là ce
lyse du cœur;
par conséquent

De plus, l'an
le XVIe siècle;
était fait le ga
des Hespérid
d'or. Le siècl
allégea son fa
Parmi les pe
mila tout ce
tout la régul
ces influenc
homogène,
aspect, on
narchique
périssable
antique.
l'od

[illegible] qui sont [illegible]
[illegible] rapporter vos lettres [illegible]
[illegible] portent quelqu'[illegible]
[illegible] les heures [illegible]
[illegible] obligeants! [illegible]
[illegible] A cette époque [illegible]
[illegible] femmelette [illegible]
[illegible] académiciens [illegible]
[illegible] aux noms [illegible]
[illegible] de Coulanges [illegible]
[illegible] de tous [illegible]
[illegible] de Sévigné[1] [illegible]
[illegible] une grande [illegible]
[illegible] consacra toute [illegible]
[illegible] et froide [illegible]
[illegible] de sa vie une [illegible]
[illegible] fort, [illegible]
[illegible] de [illegible]
[illegible] idolâtrie [illegible]
[illegible] pendant vingt-sept [illegible]
[illegible] Louis XIV, fut [illegible]
[illegible] et de verve [illegible]
[illegible] c'est pour dis[illegible]
[illegible] au milieu des [illegible]
[illegible] le, qu'elle [illegible]
[illegible] à Aix. Sa corres[illegible]
[illegible] connaître [illegible]
[illegible] lise, [illegible]
[illegible], les [illegible]
[illegible] l'espri[illegible]
[illegible] avoir [illegible]
[illegible] d'un [illegible]
[illegible] sortir ces [illegible]
[illegible] vant moi[2]. [illegible]

III, p. 376.

l'abandon et la facilité du style contribuent à l'illusion. Mme de Sévigné *écrit* à ses autres correspondants, à sy, à Coulanges; avec sa fille, elle *cause :* elle laisse *trot-sa plume la bride sur le cou*, et les lettres qu'elle lui esse sont les plus exquises de toutes. Elle lui *donne avec isir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de esprit, de sa tête, de ses yeux, de sa plume, de son écri-e; et puis le reste va comme il peut.* Elle se *divertit au-t à causer avec* sa fille, qu'elle *laboure avec les autres*[1]. st dans ces lettres qu'il faut aller chercher le style fran-s par excellence, tout plein de la saveur gauloise du siècle, et purifié par toutes les élégances d'une société lite. Elle aime et recommande surtout *le naturel*, qui, à avis, *compose un style parfait*[2]. Elle voudrait bien sa-laquelle des *madames* de Provence prend goût à ce qu'elle it; et elle trouve naïvement que *c'est un bon signe pour dame;* car, ajoute-t-elle, *mon style est si négligé qu'il avoir un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'en mmoder*[3].

De toutes les inspirations du grand siècle, c'est surtout le de la cour et du monde que ressent Mme de Sévigné. ntefois, ce serait une erreur de croire qu'elle n'en ait pas utre. Celles du christianisme et de l'antiquité classique, ar être ici moins apparentes, n'en sont pas moins réelles. goût attique du simple et du naturel était en partie le it d'une solide instruction. Dans la vieille abbaye de Li-, sous la direction de l'abbé de Coulanges, son oncle, le *n-bon*, la jeune Marie de Chantal avait reçu une éducation ellente; elle avait beaucoup lu, beaucoup appris : elle sa-it l'italien, l'espagnol et un peu de latin. Ménage et Cha-lain avaient été ses maîtres. Plus tard elle lisait Montaigne Pascal, Tacite et Quintilien, Virgile et le Tasse, *dans toute majesté du latin et de l'italien*[4]. Ne pas se plaire aux so-

1. Sévigné, lettre du 20 mars 1671.
2. Sévigné, lettre du 18 février 1671.
3. Sévigné, lettre du 23 décembre 1671.
4. Il est probable qu'elle ne lisait point Tacite dans l'original, et qu'elle ne naissait même guère Virgile qu'à travers Annibal Caro, quoi qu'elle en e.

lides lectures, cela *donne*, disait-elle, *les pâles couleu l'esprit.* Aussi joignait-elle à la littérature proprement des lectures plus solides encore. Elle avait, même à la pagne, « toute une tablette de dévotion, et quelle dévotio C'étaient les *Essais de morale* de Nicole, l'histoire *des V tions*, enfin saint Augustin, dans toute la majesté de in-folio, qu'elle dévorait en douze jours quand il pleu Toutes ses études ne s'arrêtaient pas à son esprit, elles cendaient jusqu'à son cœur et donnaient à cette femme apparence si frivole, quelque chose de fort et de sér Rien n'est piquant comme le mélange de religion et d'h tudes mondaines qui s'arrangent comme elles peuvent sa conscience. Tout cela forme *une petite dévote qui ne guère*[1], mais qui n'en est que plus charmante. Les s ments deviennent plus profonds dans cette âme incess ment remuée par les graves pensées du christianisme et la parole apostolique de Bossuet et de Bourdaloue. Et là encore un des traits les plus frappants de la société cette époque.

CHAPITRE XXXIII.

LE THÉATRE SOUS LOUIS XIV.

RACINE. — MOLIÈRE.

Racine.

Si les correspondances épistolaires du règne de Louis X en reproduisent mieux qu'aucun autre monument la phys nomie réelle, la poésie dut en exprimer l'image idéale. P un rare bonheur, quatre génies supérieurs, chacun da son genre, s'élevèrent à la fois vers le sommet sacré planait solitairement l'aigle veilli de Corneille. Molièr Racine, Boileau et La Fontaine, ces noms qui suffiraient

1. C'est ainsi que l'appelait sa fille, Mme de Grignan.

Digitized by Google

gloire d'une littérature, sont groupés par une prodiga- de la Providence dans l'espace de peu d'années. Trois ntre eux brillent à la cour de Louis, qui donne ainsi aux res leurs titres de noblesse. Mais un lien plus étroit en- e les unit tous ensemble. On a conservé le souvenir de cordiales réunions de la rue du *Vieux-Colombier*, où les uatre amis dont la connaissance avait commencé par le *rnasse*, formèrent ce qu'on pourrait appeler une Acadé- e, si leur nombre eût été plus grand et qu'ils eussent au- it regardé les Muses que le plaisir. La première chose 'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations glées et tout ce qui sent la conférence académique. Quand se trouvaient réunis et qu'ils avaient bien parlé de leurs vertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque int de science ou de belles-lettres, ils profiteraient de l'oc- sion. C'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une ême matière, voltigeant de propos en autre, comme des eilles qui rencontrent en leur chemin diverses sortes de urs. » Souvent, dans les beaux jours, « Acante (Racine) oposait une promenade en quelque lieu hors de la ville, ui fût éloigné et où peu de gens entrassent.... Il aimait ex- êmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile a Fontaine) lui ressemblait en cela; mais on peut dire ue celui-ci aimait toutes choses. Ces passions, qui leur mplissaient le cœur d'une certaine tendresse, se répan- aient jusque dans leurs écrits et en formaient le principal aractère[1]. » C'est au milieu de ces causeries aimables que os quatre amis se communiquaient leurs projets, se lisaient eurs ouvrages. C'est à cette liaison que nous devons, non es grandes qualités de chacun d'eux, mais l'unité de direc- on et d'objet qui donne à leurs écrits un certain air de fa- aille, et qui rend plus sensible chez eux l'esprit général de eur siècle. Examinons maintenant les formes particulières que revêtit leur poésie.

On n'attend d'une pareille époque ni la naïve narration le l'épopée, ni les élans enthousiastes de l'ode. S'il est un

1. La Fontaine, *les Amours de Psyché et de Cupidon*, liv. I.

genre de poésie qui exige, pour produire son effet, u nombreuse et brillante réunion; qui, dans une salle hab ment construite, dispose les auditeurs de telle sorte qu'il viennent se faire voir aussi bien qu'écouter; qui, dans œuvre, expose avec un art séduisant toutes les faiblesses cœur, et sache les excuser, les ennoblir, en les couvrant noms héroïques; en un mot, qui présente un miroir adu teur à cette société idolâtre d'elle-même, nul doute que genre de poésie ne soit cultivé avec succès, accueilli a transport.

Ce genre fut créé par Racine[1]. Voici une tragédie to nouvelle, qui n'a pu naître et fleurir à aucune autre époq voici la jalousie, l'ambition, l'amour surtout avec toutes nuances, depuis le sentiment le plus tendre jusqu'aux tra ports les plus ardents, qui s'environnent d'une poéti auréole. J'entends les noms glorieux d'Ilion, d'Athènes, Rome, je vois passer sous mes yeux Hermione, Agame non, et Titus et Thésée; je n'en reconnais pas moins tendres faiblesses de la cour de France; je songe à Ma cini, à Henriette, à La Vallière; je retrouve partout Louis Grand. Non que le poëte ait cherché de froides allusions a vécu et pensé avec son siècle, il s'est inspiré de ce qu'i senti lui-même et vu autour de lui, il a rendu à la sociét sous une forme brillante, ce qu'elle lui a prêté d'inspiratio La tragédie n'est plus, comme chez Corneille, l'héroïs devenu entraînant; c'est la passion devenue héroïque. ressort dramatique n'est plus l'admiration, mais l'attendri sement. Le poëte nous élève moins; il nous replie sur no mêmes. L'art gagne en vérité ce qu'il perd en hauteur. N' tendez même pas les commotions violentes du pathétique. L artistes anciens les dédaignaient dans l'intérêt de la beauté Racine les évitera au nom des convenances. Ses effets sero mesurés à la délicatesse d'une cour sensible aux nuances l plus légères. Malgré les différences qui le distinguent de s prédécesseur, il y a entre eux une ressemblance que leur in

1. Jean Racine naquit à la Ferté-Milon en 1639; il mourut en 1699.
2. Voyez le *Laocoon* de Lessing et Winckelmann.

.t leur époque. Tous deux sont spiritualistes au plus degré; tous deux cherchent exclusivement dans la na- morale la source de leur puissance. Ils dédaignent ou ent le spectacle extérieur, le mouvement matériel de la , les couleurs toutes faites de l'histoire. Leurs tableaux nt pas des portraits, mais des types; ce sont des idées nt pris sous leurs mains un corps et un visage. Ces poëtes brassent point, comme Shakspere, la réalité gros- pour l'élever à l'idéal; ils saisissent la pensée dans germe et l'échauffent sous leurs ailes, jusqu'à ce qu'elle eçu la vie.

là cette unité sévère que subit Corneille et dont Racine le joug si légèrement. De là ce petit nombre de per- ages, toujours restreint aux indispensables besoins de rigue; de là cette marche rapide et non interrompue seul et unique fait; de là enfin ces grands portiques rts où se rencontrent les interlocuteurs, endroits vagues, caractère et sans nom, où s'agite une action idéale dé- illée avec soin de tout épisode vulgaire; en sorte qu'on dire qu'il y a moins unité de temps et de lieu, que ité de temps et de lieu. L'action morale, spirituelle, ble vivre en elle-même comme la pensée, et n'occuper lurée ni espace.

uoique Racine, dans ses conceptions, soit moins sublime Corneille, quoiqu'il réduise ses personnages à des pro- ions plus humaines et plus naturelles, il faut bien se der de croire qu'il n'ait pas aussi son idéal. Ses caractères ennoblis, non par leur perfection morale, mais par le e développement de leur nature : ils atteignent par là un s haut degré d'être, c'est-à-dire de beauté. Dans cette ère merveilleuse, peuplée de rois et de héros, l'air est ins lourd sur ces nobles fronts; les nécessités vulgaires de vie n'oppressent plus les poitrines; les cœurs se dilatent s autre obstacle que le choc des passions rivales, ou les ites infranchissables de la condition humaine. Les pas- ns de la cour deviennent les passions de l'humanité, et uvre de Racine restera impérissable comme elles.

L'action n'est pas moins poétiquement transfigurée. Quelle

habile gradation d'intérêt! quelle heureuse combinaison péripéties! comme tout est savamment préparé, motivé, tifié! Pas une lacune dans le tissu des incidents, pas invraisemblance. Le spectateur est entraîné sans repos, relâche, depuis l'exposition jusqu'au dénoûment. Le est comme la providence de ce petit monde dramatique a prévu et arrêté les événements, et n'en laisse pas aux personnages qu'il a créés toute leur liberté morale.

Mais c'est surtout par le style que Racine enveloppe héros d'une magnificence idéale. Ici, nous serions tenté de nous en tenir à l'opinion de Voltaire qui que pour toute critique on écrivît au bas de chaque « Beau! sublime! harmonieux! » Nous préférons pour ajouter quelques lignes remarquables du disciple d'un maître, devenu lui-même un maître distingué[1] : elles indiqueront par quels procédés l'écrivain a pu atteindre cette perfection qui charme et désespère.

« Avant tout, Racine est de l'école d'Horace; il a pris règle ce précepte qu'on peut enfreindre et qu'on n'a pas :

« Et quæ
« Desperat tractata nitescere posse, relinquit. »

Il choisit donc entre les idées qui s'offrent à son esprit; celles qu'il conserve et qu'il enchaîne, il forme une solide et délicate, qui est, selon Buffon, comme la subst du style. Bientôt cette chaîne logique s'éclaire d'image s'anime de sentiments; car, pour devenir poétique, la pensée doit émouvoir le cœur et frapper l'imagination. Telle la matière que le langage rendra sensible. Arrivé à ce poë le poëte choisit encore, et le vocabulaire où il puise les destinés à peindre et à toucher, tout restreint qu'il est, offrira d'abondantes ressources, parce qu'il sait ennoblir termes vulgaires par la place qu'il leur donne, parce qu rajeunit ceux que l'usage a fatigués, en les rappelant à l acception primitive, parce qu'il prête à tous une lumiè nouvelle, un relief inattendu par des alliances si heureu

1. M. Geruzez, *Théâtre choisi de Racine*. Paris, 1847, préface, p. XXV.

le succès en efface la hardiesse. En effet, Racine n'a pas ns osé que les novateurs les plus téméraires ; seulement mieux réussi. Au reste, ses plus grandes hardiesses se achent ou aux habitudes de notre vieux langage, ou aux rces latines. Fidèle à cette double tradition même dans écarts apparents, il ne forge rien, il découvre et il sait ployer. De là tant de richesse unie à tant de pureté.... ispose en maître de la langue, il la domine sans violence, l en fait, au gré de son génie, une peinture et une mu-ue. »

oin d'être une dissonance prétentieuse dans le dialo-, ce style admirable contribue lui-même à l'illusion dra-tique. Il fallait en quelque sorte un langage divin pour faire croire que j'entends des héros et des dieux.

es tragédies de Racine peuvent se diviser en trois classes. première renferme les sujets empruntés au théâtre grec; ci que d'habileté dans le choix, que de génie dans l'exé-ion! D'abord, laissant respectueusement à l'écart Eschyle Sophocle, qu'on ne touche pas impunément, il ne s'adresse à Euripide, le moins parfait dans son ensemble, le plus chant dans ses détails; celui de tous qu'on pouvait le ins difficilement refondre, celui qui offrait le plus d'ana-e avec le talent de Racine lui-même. Puis, il frappe de mpreinte moderne et chrétienne tout ce qu'il lui prend. *dromaque* (1667) n'est plus une esclave vulgaire condam-e successivement à l'amour de tous ses maîtres; c'est la ble et fidèle épouse du grand Hector, la mère de son As-nax. *Iphigénie* (1674) est une vierge royale, fière et rési-ée dans le malheur; Achille, un généreux chevalier, prêt tout braver pour ce qu'il aime. C'est surtout dans la tra-die de *Phèdre* (1677) qu'éclate toute la puissance d'une ntation créatrice. L'intérêt qui, dans la pièce grecque, ttachait au fils innocent de Thésée, est ici transporté sur n épouse coupable,

Sur Phèdre malgré soi perfide, incestueuse.

poëte français accepte le sujet, mais il déplace le centre l'action. En général, dans toutes ses pièces tirées du

grec, l'idée-germe appartient tout entière à Racine. Elle développe dans un milieu mythologique dont elle tire à s choix les éléments qu'elle peut s'assimiler.

Le même principe dirige Racine dans ses tragédies hi riques, qui forment la seconde classe; l'histoire n'est p lui qu'une draperie flottante dont il entoure majestueu ment son idée poétique. *Britannicus* (1669) est la plus b étude du cœur humain. C'est un prince placé au mon terrible où d'homme il devient monstre : c'est le spect éternellement vrai du premier pas dans le crime. Ta donnait les éléments réels du drame : Racine en a nég une partie, et n'a pris que ceux qui pouvaient nourri germe vital. *Bérénice* (1670) se suffit à elle-même et, p dige du talent! pendant cinq actes, cette suave élégie s événement, sans épisode, entretint l'intérêt et fait co les larmes. *Mithridate* (1673) est le chef-d'œuvre du ge Corneille, vaincu sur le terrain défavorable de *Bérénice*, égalé ici dans son propre domaine. Aux élans sublimes grand poëte, Racine oppose le sublime de l'ensemble. magnifique contraste abaisse vaincu aux pieds de l'amou noble front du roi, blanchi dans la victoire, et si augu encore dans la défaite par l'inébranlable obstination de courage. *Mithridate* couronne la série des tragédies his riques de Racine comme *Phèdre* celle des tragédies gr ques.

Il semblait que le poëte ne pouvait s'élever plus haut dans ces deux chefs-d'œuvre. C'est en renonçant à c gloire qu'il y parvint. Douze ans de silence, de retraite, tudes pieuses de l'Écriture sainte, éveillèrent chez Rac un génie inconnu. Il trouva dans ses émotions nouvelles délicieuse idylle d'*Esther* (1689), et les prophétiques cents d'*Athalie* (1690).

Louis XIV eût pu appeler Racine, comme Tibère appel un de ses courtisans, *amicus omnium horarum;* ce fut poëte *de toutes ses heures*. Il semble qu'une *harmonie préé blie* faisait vivre de la même vie le poëte et le roi. Chant de l'amour dans la partie jeune et brillante du règne, Rac converti offrit à la vieillesse dévote du monarque l'écho

agnifique de la divine parole. Sa fin fut triste aussi. , son chef-d'œuvre, fut méconnu du public, et sa our le peuple lui attira la disgrâce du roi. Racine t de chagrin. C'est à ce prix qu'il devait payer la sen- é qui fit son génie et sa gloire.

Molière.

lques années avant Racine avait débuté Molière[1], cet peintre de la nature morale, au moins égal au pre- quoique si différent. Racine s'est emparé des passions , exaltées, généreuses : Molière prend possession des des laideurs, des travers. Le ridicule est son idéal. ce partage de l'humanité, il a choisi la plus riche, si- meilleure part. La nature et l'éducation le préparè- ce rôle. Plein de sens et de raison, Molière était plu- oqué des choses bizarres que touché des grandes . Au milieu d'une société toute spiritualiste, son en- avait reçu des impressions contraires. Gassendi fut le ses premiers maîtres, et tandis que son jugement ssait les atomes d'Épicure, *passe encore pour la mo-* ajoutait-il. Plein de bonté, de tendresse d'âme, de gé- ité réelle, il pratiquait le bien au lieu de le rêver. Sa même révélait ses penchants : un nez gros, une le bouche, des lèvres épaisses, un teint brun, des ils noirs et forts, contrastaient avec la douce, noble et te figure de Racine, si semblable à celle de Louis XIV. jeunesse errante et aventureuse compléta son carac- Entraîné vers le théâtre par une vocation invincible, le *Poquelin* renonce à son nom, à sa famille ; il se fait teur d'une troupe ambulante, et parcourt la province, ssant sur sa route mille traits d'expérience et de satire[2]. ant douze ans, il traverse la France en tous sens, ne pour pénétrer la vie réelle sous tous ses aspects. En e temps, il sème sur son passage des esquisses pleines

[1] Jean-Baptiste Poquelin de Molière, né en 1622 à Paris, mort en 1673.
[2] On conserve, à Pézénas, un grand fauteuil de bois, où Molière venait, s'asseoir en silence, le samedi, jour de marché, dans le coin de la que d'un barbier, rendez-vous ordinaire des oisifs et des campagnards.

de verve et de mouvement, mais qui ne décèlent pas en le poëte original : ce sont des farces et des canevas à lienne, comme *le Médecin volant* et *la Jalousie de bouillé*, premiers crayons du *Médecin malgré lui* et de *Dandin*. Bientôt il compose *l'Étourdi* (1653), *le Dépit reux* (1654), et ces comédies de ruses et d'intrigues ne encore qu'une imitation du théâtre italien. C'est à Paris Molière doit revenir (1658) pour se développer tout là, au centre du mouvement social, il en saisira mie discordances.

Les Précieuses ridicules (1659) révélèrent enfin le comique. C'est alors qu'un spectateur put s'écrier : « rage, Molière, voilà la bonne comédie. » C'était en l'inauguration de la comédie de mœurs. Aux imitation génieuses du théâtre italien et espagnol, succédait la vi reproduction de la société française. En même temp poëte frappait, dans la personne des *Précieuses*, le faux littéraire qui, depuis si longtemps, soufflait des Alpes Pyrénées. Cette pièce fut une révolution ; elle déclara haut ce que bien des gens sensés pensaient sans os dire. L'hôtel de Rambouillet applaudit lui-même. Les *tables précieuses* rougissaient de leurs *ridicules* imitati Ménage, l'un des *alcôvistes* les plus illustres, se dé converti. « Monsieur, dit-il à Chapelain en sortant du th du Petit-Bourbon, nous approuvions, vous et moi, toute sottises qui viennent d'être critiquées si finement et tant de bon sens.... Il nous faudra brûler ce que nous a adoré, et adorer ce que nous avons brûlé. Cela arr comme je l'avais prédit, ajoute Ménage; et, dès cette mière représentation, on revint du galimatias et du forcé[1]. » Ainsi le poëte réformait d'un seul coup le th comique et le goût littéraire.

Molière alors se sentit devenir lui-même : « Je n'ai que faire, dit-il, d'étudier Plaute et Térence, et d'éplu les fragments de Ménandre ; je n'ai qu'à étudier le mon Ce n'est pas qu'il eût renoncé aux conquêtes sur l'étran

1. *Ménagiana*, édition de 1715, t. II, p. 65.

s, dès lors, ses imitations, comme celles de ses illustres s, ne furent plus que des assimilations, où l'élément iteur et original domine et perfectionne tout ce qu'il emnte. A la satire politique d'Aristophane, si incompatible nos mœurs, il ne prend que des détails de situation et traits de dialogue. Plaute et Térence, moins éloignés du ique moderne, ne lui offrent que des intrigues produites une société toute différente et des caractères généraux ge ou de condition toujours uniformes. Molière entrevoit endant, à travers ces figures invariables, des types viva- et des intrigues attachantes. A Plaute, il prend l'*Avare* l'*Amphitryon ;* à Térence, les fourberies de ses valets et débats de ses *Adelphes* sur le mariage. Chez les Italiens, encontre le *Docteur*, académicien de Bologne ou de Pa- e, dont il achèvera l'éducation à l'école des Vadius et des crace français. Le *Pantalon*, vieillard amoureux et cré- e, se métamorphose en *Géronte; Scapin*, valet astucieux ripon, suivra naturellement son maître qui a besoin de pour être berné et volé comme il faut; il prendra frater- lement sa place entre le marquis de *Mascarille* et le vi- nte de *Jodelet*. Molière dispose du théâtre espagnol avec même liberté : il ne copie pas, il transforme; il se fait le eux Homère de tous les aèdes de tréteaux. A côté des Ita- ns, appelés autrefois par Marie de Médicis, une troupe de médiens espagnols était venue s'installer à Paris, lorsque rie-Thérèse, fille de Philippe IV, épousa Louis XIV. De- s, cette troupe s'était renouvelée plusieurs fois : son sé- ar prolongé facilitait les imitations. Ce fut la grande res- urce de Thomas Corneille. Molière n'y toucha qu'avec serve. Il ne s'arrêta que sur une comédie de Moreto, *Dé- in contre dédain*, qui lui inspira son assez malheureuse *incesse d'Élide*, et sur un drame de Tirso de Molina abriel Tellez), *le Convive de Pierre*, dont il fit *le Festin pierre*, en acceptant les détails, mais en changeant l'es- it et le caractère de l'œuvre originale. Le reste de ses imi- tions se réduit à quelques fragments de scène et à quelques tails de dialogue [1].

1. M. de Puibusque, à qui j'emprunte plusieurs de ces faits, a exposé avec

La source la plus féconde où puisa Molière, ce fu
il le dit lui-même, le monde, la société. On le v
vent dans une réunion, taciturne, rêveur. Son an
l'appelait *le Contemplateur*. « Vous connaissez
dit-il de lui-même dans *la Critique de l'École des F*
sa paresse à soutenir la conversation. Célimène l'a
à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si
une demi-douzaine de gens à qui elle avait fait fêt
il les trompa fort par son silence. » — « Elomire (an
de Molière) n'a pas dit une seule parole.... Il avai
collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui
daient des dentelles ; il paraissait attentif à leurs di
il semblait, par le mouvement de ses yeux, qu'il
jusqu'au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'ils n
pas[1]. »

Aussi s'est-il emparé de la société par droit de
découverte. Il l'a parcourue du haut en bas, par so
gation philosophique. Aucune position élevée n'a
son courage, aucune position obscure n'a excité so
Chose étrange ! les inspirations qui animaient
mélodie de Racine se retrouvent exactement les mê
la gamme comique de Molière. L'un et l'autre pren
principaux objets la cour, l'antiquité classique et la
C'est qu'ils peignaient la même société, et que ce
était là tout entière.

La cour lui présentait d'abord ce qui en faisait l
et la puissance, les femmes. Racine divinisait leurs
Molière combattit leurs défauts : c'était encore le
hommage. Dans *les Précieuses*, et plus tard dans *le*
savantes, il fit tomber le masque pédantesque qui
grâces naturelles de leur esprit. Il fit aussi la guer
tres travers moins choquants et moins rares che
leurs petites rivalités aigres-douces, à leurs mê
gracieuses et sournoises. Leur coquetterie surtout

une savante exactitude toutes les imitations du théâtre espagnol
essayées par nos poëtes. Voyez *Histoire comparée des littératures*
française, t. II.

Zélinde, comédie par Villiers, citée par M. Sainte-Beuve, art

admirable peintre. Est-il rien de comparable à cette ène qui rend amoureux jusqu'au rude *Misanthrope?* e vérité universelle dans cette peinture, et en même quel type profondément français ! Les poëtes du nord onné à la passion des femmes la tendresse et la mélan- ceux du midi l'ont tracée avec toute l'ardeur et la vi- du climat; mais nulle part on n'a plus complétement les charmantes imperfections de cette nature versatile. nt que Molière critique les femmes avec amour. Il dé- leur dignité dans *l'École des Maris* et dans *l'École des nes*. Il attaque les maximes juives et romaines sur l'in- ité et la soumission du sexe le plus faible : il reprend, mesure, au nom de l'équité et du bonheur domestique, action contre les préjugés, entreprise et exagérée par it chevaleresque du moyen âge, et rend la tyrannie des nes impossible, en la rendant ridicule. Nul poëte n'a eurs mieux senti, mieux rendu toutes les délicatesses amour. On pourrait citer de lui des vers dont Racine tre jaloux.

cour lui offrait encore un type non moins fécond, ces eurs qui n'avaient de noble que la naissance, et qui ient que la suffisance suppléait au mérite. Avec quelle Molière ne peint-il pas ses marquis arrivant à la bre du roi, « avec cet air qu'on nomme le bel air, pei- t leur perruque, et grondant une petite chanson entre dents, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, l faut du terrain à deux marquis, et ils ne sont pas gens ir leur personne dans un petit espace[1]. »

uand on lit les vers suivants, ne se croit-on pas à *l'Œil-œuf* de Versailles?

Vous savez ce qu'il faut pour paraître marquis;
N'oubliez rien de l'air ni des habits;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix;
Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais surtout je vous recommande

L'Impromptu de Versailles, scène III.

Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé,
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes
Et votre ajustement
Faites tout le trajet de la salle des gardes,
Et vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement;
Et, ceux que vous pourrez connaître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être
Cette familiarité
Donne à quiconque en use un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du roi;
Ou si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau;
Et criez, sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel :
« Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel. »
Jetez-vous dans la foule et tranchez du notable,
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier;
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier[1].

Le marquis est le plastron de Molière. « Oui, toujours marquis, nous dit-il. Le marquis est aujourd'hui le pl de la comédie : et comme dans toutes les comédies anci on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les aud de même dans toutes nos pièces de maintenant, il fa jours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie[2]

L'instinct plébéien du fils du tapissier trouvait un il complice dans l'instinct dominatenr du roi. Tous deux tendaient à merveille pour établir l'égalité aux pie trône. L'aristocratie elle-même pardonnait facilem poëte. Personne ne voulant se reconnaître dans ses tures moqueuses, chacun lui savait bon gré de rab l'arrogance du voisin. « Je pense, marquis, que c'est toi

1. *Remercîment au roi*, 1663.
2. *L'Impromptu de Versailles*, scène I.

lans *la Critique*. — Moi? Je suis ton valet; c'est toi-
en propre personne[1]. » D'ailleurs il y avait presque
rs dans la pièce un courtisan honnête homme. C'était
ssource pour tous les amours-propres. Enfin Molière
mageait la cour en daubant la province, et consolait
bles en frappant encore plus fort sur les parvenus inso-
La Comtesse d'Escarbagnas faisait passer *l'Impromptu*
sailles, et *le Bourgeois gentilhomme* guérissait les bles-
des *Fâcheux*.

seconde des grandes inspirations de la poésie sérieuse,
quité classique, appelle aussi l'attention de Molière;
tandis que Racine montre par son exemple comment
t en profiter, c'est au grand comique qu'il appartient
ire voir comment il ne faut pas s'en servir. L'un ouvre
emin à l'imitation féconde, l'autre flagelle par derrière
rile pédantisme; tous deux entraînent leur siècle loin
ornière du XVIe. Il suffit de nommer les Vadius et les
otins, qui savent du grec *autant qu'homme de France* et
'en sont pas moins des sots,

Des sots savants, plus sots que des sots ignorants,

larphurius, les Pancrace, argumentant en *baroco* et en
ara sur la *figure* d'un chapeau, et surtout ces excellents
vantissimes médecins, ce *docto corpore* de la faculté, si
le à *nommer en grec* toutes nos maladies, et à nous faire
sser selon les règles de l'art.

est de la même façon que la religion inspire la verve de
ère. Plein de respect pour elle quand elle est sincère,
venge elle aussi de ses pédants qui la défigurent et de
hypocrites qui l'outragent. *Tartufe* (1667) est comme
econde partie des *Provinciales*. C'est la suite de la même
re, mais élevée à un caractère de généralité tout nou-
. D'un côté l'attaque ne vient plus d'un sectaire, mais
philosophe; de l'autre l'adversaire attaqué n'est plus le
ite, mais l'athée travesti. Ajoutez que l'absence de toute
ussion scolastique et un intérêt dramatique encore plus

[1] *L'Impromptu de Versailles*, scène III.

puissant rendent ce chef-d'œuvre populaire. l'*Athalie* du théâtre comique. Il en a l'à-propos perfection. Au milieu des années brillantes de l'auteur semble pressentir, par la divination du triste fléau qui infectera la fin du règne. En vra tional, il donne une expression immortelle à la de nos haines, et, par une merveille dont lui seul ét il inflige au plus odieux des vices le châtiment le p chez les Français, le ridicule.

Du reste Molière se rattache moins que ses ill temporains à la pensée toute chrétienne du siè de Gassendi, l'ami de Bernier et de Chapelle pei humaine en elle-même, dans sa généralité de tou et, sans être le moins du monde hostile au chris s'en préoccupe assez peu. Le genre qu'il traita permettre cet oubli. Molière n'échappe pourtan manière spiritualiste de tous les grands artis époque. Son triomphe, c'est la comédie de carac à-dire l'étude de l'esprit humain. Son procédé, c de Corneille et Racine, c'est l'abstraction vivifiée p *L'Avare* (1668), *le Misanthrope* (1666), son œuv avec *Tartufe*, sont développés d'après les même que les tragédies de Racine. Les deux poëtes sai qualité unique d'un individu, anéantissant pa toutes les autres, la mettent ensuite en actio quelquefois en plaidoirie et comme en procès av lités opposées. Rien de plus contraire que ce faire dramatique de Calderon et de Shakspere; conforme à l'esprit du XVIIe siècle et en généra français.

La plus grande gloire de Molière, c'est d'avoir de l'humanité en même temps que celui de son ép seulement il a châtié et aperçu le premier le rid des choses que ses contemporains estimaient e au sérieux, mais il a incarné ces vices et ces tr des créations d'une vérité impérissable. Il a s généralité dans les passions et la propriété dans tères. Ses personnages ont une physionomie si d

nelle, qu'on les reconnaît entre mille; on croit avoir vec eux, et néanmoins chaque siècle retrouve en eux nchants et ses vices : ils sont à la fois réels comme des lus et éternellement vrais comme des types.

e représentation de la vie n'est pas seulement une re; c'est avant tout une poésie. Ces personnages ne as des portraits, mais des créations. Molière produit e la nature, et d'après les mêmes lois, mais il ne la pas. Comme elle il tire d'un germe unique ses plus conceptions.

ntrigue qui entraîne ses acteurs et les enveloppe comme atmosphère, est toute resplendissante du feu de son nation. C'est une verve de gaieté qui échauffe, qui pas- e tout ce monde comique, et rejaillit de tous les objets, ne la lumière d'un ciel du midi, en mille effets brillants. clat de joyeuse humeur, cet entrain d'imagination, chez Molière avec le don sévère de l'observation philo- que. A mesure que sa raison devient plus profonde et oup d'œil plus pénétrant, sa verve comique monte et lonne de plus en plus. C'est pour ainsi dire le lyrisme ironique et mordante gaieté, aux ébats purs, au rire elant. *Le Malade imaginaire*, avec son étourdissante cé- nie, en est le dernier terme et le plus frappant exem- Molière y touche à cet idéal de l'imagination libre et frein, qui faisait le charme et la poésie de l'ancienne die grecque.

l'on considère cette étonnante réunion des plus belles es plus rares qualités de l'intelligence, cette profonde cité, cette verve inépuisable; si l'on songe à la fécon- de ce talent qui suffisait à la fois aux plaisirs de la cour, amusement du peuple, aux besoins de la troupe et à miration des connaisseurs; si l'on tient compte de cette idité d'exécution, de cette composition grande et hardie, ece de peinture à fresque qui ne laisse pas la brosse se oser un instant; si l'on place tout cela au milieu d'une active, occupée de mille soins, tourmentée par mille grins domestiques, et par tous les soucis d'acteur, d'au- r, de directeur, de courtisan, on se gardera bien de con-

tredire Boileau, qui, le jour où Louis XIV lui dem quel était le plus grand poëte du siècle, répondit sans ter : « C'est Molière. » Nous concevons pourtant que d'un lecteur, plus sensible aux *pompeuses merveilles* de cine, ou à la naïveté si charmante et si riche de La taine, réplique avec Louis XIV : « Je ne le croyais pas.

CHAPITRE XXXIV.

SUITE DE LA POÉSIE SOUS LOUIS XIV.

BOILEAU. — LA FONTAINE. — POÊTES SECONDAIRES.

Boileau.

Tandis que Racine et Molière dotaient la France de chefs-d'œuvre, Boileau-Despréaux[1], leur ami, apprenai public à les comprendre et à les admirer. Avant lui le incertain admettait confusément le bon et le médiocre. foule d'auteurs sans mérite encombraient la route des gr écrivains; Scudéry était admiré à côté de Corneille; le esprit, moqué par Molière, n'était pas catégoriquement p scrit et condamné. On vénérait la mémoire de Voiture, se récriait devant les concetti de Saint-Amand et de Ch lain. On n'avait pas encore *laissé* à l'Espagne et *à l'Ita*

De tous leurs faux brillants l'éclatante folie.

Le grand Corneille lui-même est peut-être l'exemple le p frappant de ce mélange du mauvais avec l'excellent, faux goût avec le sublime. En un mot, il y avait alors modèles; il n'y avait pas de doctrine. L'œuvre de Boileau de *débrouiller l'art confus* du XVIIe siècle, d'assigner à que homme et à chaque chose son rang dans l'estime p blique; sa gloire, c'est de l'avoir fait avec un discernem presque infaillible, avec un courage intrépide, et enfin d

1. Né à Paris, ou à Crosne, près Paris, en 1636; mort en 1711.

rendu ses arrêts dans une forme si heureuse, dans un
ıge si parfait qu'on ne sera pas plus tenté de les refaire
le les infirmer.

culte du bon sens, la souveraineté de la raison en ma-
de goût, tel est le mérite durable de la doctrine de Boi-
C'est là le trait de ressemblance qui l'unit aux autres
ds hommes du siècle. C'est l'esprit de Descartes trans-
dans la poésie.

ı ne reconnaît pas moins dans sa critique les autres ca-
res plus passagers et plus accidentels de son époque.
ureux avant tout de l'ordre et de la régularité, il disci-
la poésie, comme Louis XIV la société; il établit rigou-
ement dans les ouvrages d'esprit la division des classes;
êche la noblesse du langage, insiste sur l'étiquette des
stiches et sur la légitimité inviolable de la césure. Son
t est plus juste que large, plus judicieux que profond;
t volontiers les choses par leur côté le plus saillant, fût-il
lus étroit. S'il veut louer Molière de cette justesse de
age qui ne sacrifie jamais l'idée à l'expression, il lui de-
de avec admiration *où il trouve la rime*. S'agit-il d'ap-
er la difficulté de concevoir le plan, l'ensemble d'une
e d'art, d'en subordonner toutes les parties les unes
autres, d'en former une suite, une chaîne continue
chaque point représente une idée, comme dit Buffon,
est un ouvrage qui me tue, écrit-il, par la multitude des
sitions, qui sont, à mon sens, le plus difficile chef-
ıvre de la poésie. »

ı s'attend bien que dans un siècle où domine exclusive-
t l'esprit de société, où les poëtes, en général, sentent
la nature, Boileau ne fera pas exception. Il semble d'a-
l que ce défaut soit de peu de conséquence chez un
e satirique. Cependant sa critique en subit le contre-
. Disciple des anciens, il recommande la mythologie
la comprendre ; il prend pour un système d'allégories
raites ce panthéisme de la vie universelle qui est l'âme
a poésie grecque. Il n'entend guère plus la poétique gran-
r du catholicisme. Il repousse le merveilleux chrétien à
ois comme trop saint et comme trop aride : c'était calom-

nier du même coup la poésie et le dogme chrétien. Boil n'a pas plus que ses contemporains le sens du moyen il montre une ignorance dédaigneuse de toute notre poésie nationale, et il dirait volontiers, comme Louis *c'est du gaulois;* ou bien encore : *ôtez-moi ces magots Chine.* Il ne faut pas reprocher trop vivement au cri cet éloignement pour les temps qui finissent. Le progrès se fait qu'à ce prix; les idées nouvelles ne s'affirment par la négation des anciennes : la séparation devient lité. Descartes dédaignait toute l'antiquité : c'était une exagérée de la souveraineté de la raison. Le christian naissant avait poursuivi le polythéisme jusque dans sa térature. C'est au nom de l'esprit moderne que Boileau pousse toute la société féodale avec ses arts et sa Plus chrétien que catholique, plus religieux que dévot, par indépendance qu'il retourne sous la discipline de vieux maîtres, les Grecs et les Latins. C'est encore là autorité sans doute, mais une autorité librement choisi interprétée librement.

La carrière poétique de Boileau peut se diviser en q périodes. Dans la première (de 1660 à 1668), le jeune sa rique attaque les mauvais poëtes avec toute l'impétuosité son âge : il combat à outrance le faux goût importé d'E pagne et d'Italie. C'est alors qu'il publie neuf *Satires*, quatre sont exclusivement littéraires, et dont les autres tiennent, contre les mauvais écrivains, une foule de tr inattendus et par là même plus piquants. « Les *Satires* partiennent, dit Voltaire, à la première manière de ce gr peintre, fort inférieure, il est vrai, à la seconde, mais tr supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si v en exceptez Racine. »

Dans la seconde (de 1669 à 1674), Boileau laisse repo la satire; il a renversé, il s'agit de reconstruire. Alors pa l'*Art poétique*, où il formule et coordonne la doctrine li raire qu'il vient de faire prévaloir. Il entremêle ce travail l'ingénieuse et élégante plaisanterie du *Lutrin*, chef-d'œu de versification digne d'un moins mince sujet. Déjà u humeur moins bouillante anime le critique : sa raillerie e

; enjouée. Il écrit les cinq premières *Épîtres*, et com-
ıce à converser avec lui-même. C'est l'époque de la ma-
té de sa droite et inflexible raison.

ette disposition philosophique persévère dans la troi-
ne période (de 1674 à 1703), où paraissent les plus belles
tres, celles qu'il adresse à *Seignelay*, sur le vrai, à
ine, sur l'utilité des ennemis, à *Lamoignon*, sur la vie
sage à la campagne, à *Ses vers*, sur les motifs qui ont
duit sa plume et dirigé sa vie.

es dernières années de Boileau (de 1703 à 1711) furent
tes et moroses comme celles de Louis XIV. Retiré de la
r à cause de sa surdité, il finit par quitter même sa cam-
ne d'Auteuil pour venir s'enterrer au cloître Notre-
ne, chez le chanoine Lenoir, son confesseur. L'esprit sa-
que se réveilla sous l'influence de la *vieillesse chagrine*,
is sans verve et sans grâce ; il produisit les froides satires
l'*Honneur* et sur l'*Équivoque*, dont la satire sur les *Fem-*
; et l'épître sur l'*Amour de Dieu* avaient déjà donné un
ıte avant-goût. Il manqua à ce sage la sagesse la plus
e, celle de savoir finir à propos [1].

Boileau est un événement immense dans l'histoire de la
érature. Il constitua le goût national, il sut dégager et
ttre en relief son caractère le plus vital, le plus perma-
nt, le bon sens ingénieux et moqueur ; il ennoblit le vieil
prit français des Villon, des Marot, en lui apprenant le
ıgage élégant de l'antiquité classique et toutes les bien-
ances de la plus spirituelle des cours : c'est le bourgeois
Paris dans la grande galerie de Versailles.

Ces avantages furent achetés par quelques inconvénients.
n a trop cru que Boileau avait tracé les limites définitives
l'art : on l'a trop appelé le *législateur du Parnasse*. Il
t plutôt le précepteur de son siècle, et, dans son siècle
ême, il instruisit moins les écrivains que le public. Sans
oute ses conversations durent être précieuses pour ses il-
stres amis, à qui il apprenait à être mécontents d'eux-
êmes et à *rimer difficilement*. Mais ses écrits ont surtout

1. D. Nisard, *Histoire de la littérature française*, t. II, p. 376.

pour but de former des lecteurs; et ils sont pa
appropriés à cette tâche. Sa critique est nett
accessible à tous, plutôt négative qu'inspiratrice
duit les principes de l'art à ceux du sens commu
piquante, railleuse, médisante, toute relevée de
pres, enfin elle coule ses préceptes dans des
rissables, aussi brillants d'images que de raiso
fait des proverbes, et les impose, bon gré, ma
mémoire.

La Fontaine.

Le quatrième poëte de la glorieuse pléiade de I
l'un des habitués des réunions du *Vieux-Colomb*
lui-là même qui nous en a esquissé le tableau, J
Fontaine[1]. C'est en lui que se réalise de la fa
complète la fusion de tous les éléments du passé a
pensée toute moderne et douée de l'originalité la
sante. Seizieme siècle, moyen âge, antiquité clas
ce qu'il y a de plus heureux, de plus aimable, de p
dans les poëtes d'autrefois, vient se reproduire sa
se résumer avec charme dans ses naïfs et immo
Le *bonhomme* renoue, sans y songer, la chaîne
tion française qu'avait rompue la brillante m
gneuse littérature du XVIIe siècle. Bien plus, il se
sentir et devancer une philosophie encore inconn
que la poésie de son époque, toute cartésienne
tion, toute mondaine, toute sociale d'habitudes, n
l'univers que l'homme moral, et considère la nat
un mécanisme inanimé, La Fontaine sympathise
la création ; tout ce qui vit, tout ce qui végète, l'
seau, la fleur des champs, ont pour lui un sen
langage. Il aime le rayon de soleil qui se détac
une frange d'or de l'*écharpe d'Iris*, il remarque av
le *moindre vent qui d'aventure fait rider la fac*
La vie universelle, éteinte aux yeux sévères et e
ses amis, se réveille pour lui seul avec toutes les
l'antique mythologie, toute la vérité profonde d

1. Né à Château-Thierry en 1621, mort en 1695.

derne. La Fontaine, le plus simple, le moins prétentieux s poëtes, est le seul qui rattache le XVIIe siècle à la fois passé et à l'avenir.

Rien de plus spontané, de plus involontaire que sa vocan. Il avait, dit-on, atteint sa vingt-deuxième année avant donner le moindre signe du penchant qui devait l'entraîr vers la poésie. Une ode de Malherbe, qu'il entend lire jour, éveille en lui le sentiment du rhythme. Dès lors nmence d'elle-même son éducation poétique. Elle se ursuit sans ambition, sans empressement : La Fontaine die et croit ne faire que s'amuser. Il lit les vieux auteurs i formaient alors le fonds d'une bibliothèque de province. 'attache à Rabelais et à Marot; il admire naïvement l'est de Voiture, il passe de longues heures avec l'*Astrée* de Urfé : il fait ses délices des contes joyeux de la reine de varre. L'Italie n'est pas exclue de cette revue instinctive dernier siècle. Elle nous a pris notre moyen âge, elle va us revenir elle-même par une juste compensation :

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi.

int d'exclusion chez lui, et pourtant point d'incohérence; n originalité est assez puissante pour assimiler tant d'éléents divers. L'antiquité grecque et latine va entrer aussi ns la combinaison. Un des parents de La Fontaine, Pinel, et son ami le chanoine Maucroix, lui conseillent d'étuer Homère, Virgile, Térence et Quintilien. Il se rend à leur is, et s'attache aux anciens avec cette heureuse facilité humeur qui lui fait aimer toute belle chose (lui-même était appelé Polyphile). Ce n'est pas de sa part qu'il faut raindre une imitation servile. Il sait trop par où a péché érudite poésie du XVIe siècle :

Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son françois
Des Grecs et des Latins les grâces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissaient tout passer,
Et d'érudition ne pouvaient se lasser....

Cet auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire;
On voit bien qu'il a lu, mais ce n'est pas l'affaire:
Qu'il cache son savoir et montre son esprit[1].

Quant à La Fontaine,

On *lui* verra toujours pratiquer cet usage,
Son imitation n'est pas un esclavage.
Il ne prend que l'idée et les tours et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit chez eux plein d'excellence
Peut entrer dans *ses* vers sans nulle violence,
Il l'y transporte, et veut qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre *sien* cet air d'antiquité[2].

Jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, La Fontaine se[illegible] attendre sans impatience et dans une molle paresse la [illegible] dive maturité de son génie. Admis dans la maison, dans [illegible] familiarité de Fouquet, jouissant de tous les agréments [illegible] la campagne et de la société, sans qu'il en coûte aucun [illegible] fice à son insouciance, il consume le temps, comme tous [illegible] autres biens, et paraît *doucement laisser couler sa vie*. Q[illegible] ques poésies légères, empreintes d'une facilité nonchal[illegible] et voluptueuse, échappent çà et là au caprice de sa pl[illegible] et payent la généreuse hospitalité du surintendant. On y [illegible] trouve déjà cet art de badiner avec grâce, que les m[illegible] françaises semblaient avoir perdu depuis Marot. Seul de [illegible] époque, La Fontaine, dans ses petits vers de circonst[illegible] montre de l'aisance, du naturel et de la sensibilité. Le p[illegible] mier ouvrage qui attira sur son nom un commencement [illegible] célébrité, fut un cri de l'âme arraché par la disgrâce de [illegible] bienfaiteur[3]. L'*Élégie aux nymphes de Vaux* eut le plus [illegible] de tous les succès; elle ramena l'intérêt public sur le m[illegible] nistre disgracié. L'opinion, moins inflexible que le roi, [illegible]

1. Epître au prince de Conti.
2. Épître à Huet, alors évêque de Soissons.
3. La disgrâce de Fouquet valut encore à la littérature française les [illegible] marquables *Mémoires* de Pélisson, où l'éloquence du barreau se dép[illegible] pour la première fois du pédantisme de l'âge précédent, pour parler enfin [illegible] langage de la nature et de la raison.

sister à cet harmonieux et touchant plaidoyer, et sem-
mettre

Que c'est être innocent que d'être malheureux.

ses premiers essais, La Fontaine avait joint l'élégance
gne de Louis XIV à la grâce naïve de celui de Fran-
; il devait remonter plus haut encore dans nos tradi-
nationales et reproduire, dans son admirable lan-
les récits malins et trop souvent licencieux de nos
res.

Contes et nouvelles, dont le premier recueil parut en
nous montrent un côté du siècle de Louis XIV que la
ture avait jusqu'alors voilé sous l'éclat d'une décence
lle. Ils sont la poésie de la société dont les Mémoires
ngeau et de la princesse Palatine étaient l'histoire. Ce
ar plaire à la nièce de Mazarin, Marie-Anne Mancini,
sse de Bourbon, que notre poëte composa ses contes
s jolis et malheureusement aussi les plus libres. On
it avec charme dans sa société, qui se composait de
Paris avait de plus illustre. Une autre femme des
istinguées par son esprit, et qui fut, avec Mme d'Her-
la providence de La Fontaine, Mme de La Sablière,
sait chez elle les seigneurs les plus dissipés de la cour,
e les Lauzun, les Rochefort, les Brancas, les Foix,
fare. Mais ce dernier inspira un attachement sérieux
a rupture jeta Mme de La Sablière dans la retraite, et
ntaine dans une société plus épicurienne et moins
e encore. Les princes de Conti et de Vendôme devin-
our lui des bienfaiteurs généreux. Il était l'hôte tou-
bienvenu d'Anet et du Temple, voluptueux séjour où
t l'anacréontique abbé de Chaulieu. On devine ce que
t être des récits faits pour une société aussi corrompue
piritueile. Le bon goût y fut la seule limite de la licence;
poëte eut la permission de tout dire, pourvu qu'il dît
vec esprit.

peut regarder les *Contes* de La Fontaine comme la
ère et définitive refonte des fabliaux populaires qui
t, depuis le moyen âge, en possession d'amuser l'Eu-

rope. Boccace, l'Arioste, tous les nov
mment leur avoir donné leur expressio
nouveau conteur ne craignit pas une c
ance. Il n'eut, pour en triompher, qu
veux sujets d'après l'esprit français,
quelque sorte l'air natal. Laissant
l'Arioste surtout, le mérite d'une plus g
d'une touche plus poétique, d'un colo
Fontaine y supplée par une simplicité
mille traits délicats et naïfs, par cette
court au but sans s'arrêter à cueillir d
chemin. Les novellistes italiens ont co
assez intime avec les poètes romanesqu
publique, à Florence ou à Ferrare, am
lodieuses octaves, un peuple artiste et a
Ils sont encore poètes épiques, ils se m
ne montrent que leurs sujets, et y dépl
nie de leur patrie, plus d'imagination
ment dit. La Fontaine est plus précis, pl
à préparer les incidents, à ménager d'a
Il cause familièrement avec le lecteur,
objections et les invraisemblances de son
pos une réflexion piquante, presque touj
raison que d'esprit. Enfin il assaisonne ç
de quelque bon vieux tour de Rabelais
lui donne un air charmant de naïveté et

Toutefois cet ouvrage est heureusemen
parmi ceux qui font la gloire de La Fon
l'élevèrent au-dessus de lui-même, tant p
prochable de leur morale que par l'inimit
leur style. Il était dans ses contes le poët
est le poëte de tous les temps, de tous les
ges dans ses fable L'enfant s'y amuse
truit, le lettré l e. Elles ne doive
ons contem t elles furent cep
iées à n comme elles le

1. E
2. E
3. L
arqua
our la
angage

eils : les six premier
e douzième et dernie

Ici ce n'est plus seulement au XVIe siècle ni au moyen
que le poëte emprunte, pour les transformer, leurs tra-
ns malicieuses. Il reprend à sa source le vieil apologue
Orient, grossi dans son cours par les inventions succes-
des Grecs, des Romains, des modernes, il se fait l'hé-
universel du bon sens populaire ; il recueille avec soin
ces fables, les transcrit, les *met en vers*, comme il le
odestement dans son titre ; et ce ne sont plus les fables
shnou-Sarmah, d'Ésope, de Phèdre, de Babrius, en-
moins de Planude; le public leur a donné leur vrai
et a contraint les éditeurs de le leur restituer, ce sont
bles de La Fontaine.

effet, l'originalité poétique ne consiste pas à inventer
et, mais à découvrir la poésie du sujet. Les poëtes les
créateurs n'ont presque jamais inventé autre chose.
ention de La Fontaine c'est sa manière de conter, c'est
le admirable, c'est cette imagination heureuse, qui
partout l'intérêt et la vie. « Il ne compose pas, dit La
, il converse. S'il raconte, il est persuadé, il a vu. C'est
urs son âme qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit:
ujours l'air de vous dire son secret, et d'avoir besoin
us le dire ; ses idées, ses réflexions, ses sentiments, tout
happe, tout naît du moment. » C'est dans cette bonne
ans cette apparente crédulité du conteur, dans ce sé-
avec lequel il mêle les plus grandes choses aux plus
s que consiste la qualité propre et distinctive de La Fon-
son inimitable *naïveté*. On s'imagine entendre un
me assez simple pour ajouter foi aux contes dont on a
son enfance. Non-seulement il y croit, mais il espère
ous y faire croire aussi. Son érudition, son éloquence,
ilosophie, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire,
nsibilité, est mis en œuvre pour vous intéresser au
de *Dame Belette* avec *Jeannot Lapin*. De là ce phé-
ne qu'on n'avait pas vu depuis l'Odyssée, cette singu-
mais incontestable alliance de la plus haute poésie
les récits les plus naïfs; de là vient encore que, selon
ression de Molière, *nos grands esprits n'effaceront pas le*
omme.

Il a de plus qu'eux tous l'amour et l'intelligence campagne. La Fontaine n'eut jamais de cabinet parti ni de bibliothèque. Il se plaisait à composer dans la so des champs : là il étudiait du cœur cette nature qu'il peindre.

> Je puis dire que tout me riait sous les cieux....
> Pour moi le monde entier était plein de délices :
> J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours
> Mes amis me cherchaient, et parfois mes amours.

Cette nature qu'il aime n'est pas un objet banal et in tel que les poëtes de cabinet la retracent d'après de ouï-dire : ses tableaux ont des couleurs fidèles qui tent, pour ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaine menses de blés où se promène de grand matin le ma où l'alouette cache son nid, ces bruyères et ces buisso fourmille tout un petit monde, ces jolies garennes, do hôtes étourdis font *la cour à l'aurore parmi le thym rosée*, c'est la Beauce, la Sologne, la Champagne, cardie[1]; La Fontaine est le poëte de la vieille France, c le gardien fidèle de son vieux et charmant langage. ces vastes plaines unies et peu poétiques en appa de même que cette langue plus vive que colorée de no vinces du nord, prennent sous sa plume un charme drissant comme le souvenir du village natal. Nous po renvoyer à notre poëte ces vers qu'il adresse à la duc de Mazarin :

> Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs :
> Allez en des climats inconnus aux zéphyrs,
> Les champs se vêtiront de roses.

Ce sentiment si vrai de la nature rapproche La Fonta l'antiquité mieux que n'eût pu faire l'érudition : il comp comme Théocrite et Virgile, les voix secrètes des eaux bois; il aime, comme Horace, un tranquille sommeil au d'une source pure, et il les chante avec autant de grâc mythologie même est pour lui, comme pour eux, un bole plein de vie. Sa *Psyché*, son *Adonis*, respirent une

1. Sainte-Beuve, *Portraits et Caractères*, article *La Fontaine*.

voluptueuse et tendre; ils se voilent d'une sorte de
our doux et pénétrant, tout différent de l'éclatante
e que Racine répand sur les sujets grecs : c'est une
plus négligée, qui trouve dans son abandon un
nouveau [1]. Il semble que sa muse se soit peinte
ême,

Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras et son bras sur la nue,
Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas.

est pas jusqu'aux mœurs de La Fontaine qui n'aient
e chose de naïvement païen. Elles sont plus libres que
npues ; il se laisse aller comme Régnier à ce qu'il ap-
la bonne loi naturelle, et qui, toute bonhomie à part,
que le paresseux abandon du soin de conduire digne-
sa vie. Il conçoit si peu l'austérité et la décence chré-
s, qu'il songe sérieusement à dédier un récit grave-
u janséniste Arnaud, et offre pour les pauvres à son
seur le bénéfice d'une édition future de ses contes. Il
qu'il a une femme à Château-Thierry, et rencontre,
, son fils sans le reconnaître. Mais, il faut en croire sa
vieille garde-malade, *Dieu n'aura jamais le courage
damner !*

is XIV était moins indulgent pour le *bonhomme*. Rien
ses défauts ni dans ses qualités de roi ne le disposait à
r ce trouvère demi-païen, qui n'avait d'ailleurs dans
ers rien de pompeux, rien d'apprêté. Louis appréciait
ans doute

Son art de plaire et de n'y penser pas;
— Et la grâce plus belle encor que la beauté.

eurs La Fontaine n'était pas fait pour la cour du roi.
it l'homme des réunions plus libres, plus affranchies de
uette. Fort aimable en conversation, quoi qu'on en ait
mais aimable à ses heures et avec ses amis, il faisait
élices de la petite cour du Maine à Sceaux, de celles de
lon, de Vendôme, où on lui laissait son franc parler et
ranches allures.

1. Martin, *Histoire de France*, t. XV, p. 68.

Je dois tout respect aux Vendômes (disai
Mais j'irais en d'autres royaumes,
S'il leur fallait en ce moment
Céder un ciron seulement.

La Fontaine avait encore, nous l'avons dit, f
la société intime de Fouquet. Ce fut un grie
ne lui pardonna pas, et qui contribua à l'e
liste des faveurs royales. Les mêmes causes
éloignaient Louis XIV de La Fontaine, rendire
décent Boileau injuste envers son ancien ami. I
son *Art poëtique* lui et la fable. Fénelon fut
rable. Il écrivit en latin l'éloge du fabuliste,
traduire au jeune duc de Bourgogne, son é
fant devint le bienfaiteur du vieux poëte. L
Fontaine reçut les derniers sacrements de
prince lui envoya de son propre mouvement u
cinquante louis ; c'était tout ce qu'il posséda
ment. On aime à constater ce premier homm
fance envers le génie le plus naïf des temps m
voir le vieillard que le roi abandonnait protégé
de dix ans.

Poëtes secondaires.

Au-dessous des quatre grands noms qui re
poésie du règne de Louis XIV, s'échelonnent
poëtes dont il faudrait tenir compte, si n
l'histoire des auteurs et non celle des idées.
vons nous dispenser d'indiquer au moins ce
nommée a placés au second rang. Dans la trag
Corneille eut le malheur de porter un nom tro
de faire double emploi en imitant faiblement
Racine. Campistron chercha à reproduire la
dernier modèle, il substitua partout la galanter
ce n'est qu'un apprenti qui calque timidem
d'un grand maître. Duché, plus incorrect, est
animé, sans parvenir encore à être vraiment
fosse fut plus heureux au moins une fois : so
assure une renommée durable. Quinault, apr
de mauvaises tragédies, se plaça au premier

econdaire, l'opéra, où l'un des mérites de la poésie se plier complaisamment aux exigences de la mu-

imitateurs de Molière réussirent mieux que ceux de . Racine lui-même paya en passant son hommage à édie : *les Plaideurs*, délicieuse esquisse dans le genre ophane, révélait dans le poëte une veine de plaisan- ui s'unit plus souvent qu'on ne le croit au génie ten- pathétique. Brueys et Palaprat ressuscitèrent sur le la vieille et excellente farce de *Patelin* et composè- uelques autres pièces estimées. Le comédien Baron, us son nom, le jésuite La Rue, transporta sur la scène ise l'*Andrienne* de Térence. Les comédies de Quinault Campistron sont très-supérieures à leurs tragédies. ault, si honorable pour sa modestie et son noble ca- e, a laissé au répertoire quelques bonnes pièces à ti- le *Mercure galant*, *Ésope à la ville*, et *Ésope à la cour*. ny eut ou montra trop d'esprit pour être vraiment ue. Dancourt, dans sa stérile abondance, a écrit douze es de comédies, parmi lesquelles il en surnage à peine . Le véritable héritier de Molière, c'est l'aventureux, ituel, le joyeux Regnard. *Le Joueur*, *le Légataire*, et *nechmes*, peuvent paraître sans honte après *le Misan-* . « Les situations de Regnard sont moins fortes, mais ont comiques : ce qui le caractérise surtout, c'est une soutenue, un fond inépuisable de saillies, de traits nts. Il ne fait pas souvent penser, mais il fait toujours . » Un homme de lettres prétendait que Regnard était iteur médiocre ; « il n'est pas médiocrement gai, » ré- t Boileau.

Harpe, *Cours de littérature*, t. VI, p. 107.

CHAPITRE XXXV.

PHILOSOPHIE ET ÉLOQUENCE

MALEBRANCHE. — BOSSUET. — FÉNELON.

Malebranche.

Nous avons déjà indiqué deux des points de
quels la littérature reproduit la société de Lo
mémoires et surtout les correspondances en retr
réelle ; les poëtes, la peinture idéale. Il nous res
comment les philosophes, c'est-à-dire surtout
chrétiens, en révèlent les principes. Les écrivai
courus nous disent les uns ce qu'était, les autre
vait leur siècle : ceux qui nous restent à voir
qu'il croyait. Le grand règne est un arbre maj
nous avons entrevu jusqu'ici la tige et les ram
nous n'avons plus qu'à en étudier les principale

L'ombre de Descartes plane sur le siècle ent
sée vit dans les poëtes, sa méthode triomphe
vants ; les gens du monde eux-mêmes font une
doctrines ; dans les sociétés les plus frivoles,
métaphysique, on se passionne pour les *tourbil*
dant Descartes ne sera pas admis sans rése
époque où la tradition catholique exerce tant d
on pressent que ses principes seront plus forts
dence ; ce sont ses principes qu'on redoute.
avaient été mises provisoirement *à l'index* à
corrigerentur). Louis XIV aussi mit en quelque
moire *à l'index*. Lorsque, en 1667, les restes d
furent rapportés de Suède, ses funérailles solen
ajournées ; le roi protecteur des lettres et des
de prononcer publiquement l'éloge funèbre du
génie qui ait illustré la pensée de la France.

Le cartésianisme du règne de Louis XIV prit
la fois plus religieux et plus poétique ; Malebra
l'hiérophante[1]. Doué d'une âme passionnée, il

1. Né en 1631 ; mort en 1715. — OEuvres : *Recherche de la v*

631 ; motom ; 1681

nts battements de cœur à la lecture d'un ouvrage de artes; il décriait sans cesse l'imagination, comme on aint d'une personne trop aimée, dont on redoute l'em- Cartésien, mais comme Descartes, il paraissait avoir ontré plutôt que suivi son maître. Du reste, « excessif méraire, étroit et extrême, mais toujours sublime; n'ex- ant qu'un seul côté de Platon, mais l'exprimant dans âme chrétienne et dans un langage angélique, Male- che c'est Descartes qui s'égare, ayant trouvé des ailes ies et perdu tout commerce avec la terre[2]. »

alebranche, comme Descartes, est encore un philosophe. octrine, c'est la parole humaine, c'est-à-dire l'examen, scussion. Ce n'est pas sous cette forme que doit éclater oyance d'une époque aussi synthétique. Elle va s'imposer une autorité divine, et, pour s'emparer souveraine- t des âmes, déployer le plus magnifique langage que la che de l'homme ait jamais parlé; c'est d'avance nommer suet.

Bossuet.

e grand homme est, pour ainsi dire, l'âme du siècle de is XIV; il règne à côté du grand roi; il règne sur le roi même par la double puissance de la doctrine et du génie. lète infatigable, on le retrouve partout et toujours victo- x; dans la chaire, où il triomphe; près du trône, dont il ne l'héritier; à la cour, dont il renverse saintement les orites; au théâtre, qu'il condamne et proscrit; dans les emblées du clergé, dont il dicte les résolutions; dans son cèse, qu'il *nourrit de la parole de vie;* dans les plus hum- s monastères de filles, dont il *élève* les esprits au niveau *Mystères* du christianisme, et qu'il édifie par de pieuses *litations*. Il semble que l'époque tout entière soit pénétrée sa pensée, et que, pour bien connaître les principes du cle, il suffise de comprendre Bossuet[3].

chrétiennes; Méditations chrétiennes et métaphysiques; Traité de morale; retiens sur la métaphysique et la religion; Traité de l'amour de Dieu.

V. Cousin, introduction du *Rapport sur les Pensées de Pascal.*

Jacques-Bénigne Bossuet naquit le 27 septembre 1627, à Dijon, et mou- à Paris le 16 avril 1704.

Il s'empare de toutes les idées, de tous les prog
temps et les absorbe dans la grande unité de la
lique. Ennemi « des esprits ardents et excessifs, pl
à commettre ensemble les vérités chrétiennes q
duire à leur unité naturelle[1], » il s'attache de tou
sance de sa logique et de son immense éruditio
trines les plus vieilles et les plus générales du ca
Son originalité, c'est de n'avoir point d'originali
dogme : il en résulte que son autorité prend u
impersonnel et divin, et que sa parole devient,
dire, la voix même de l'Église.

Toutefois, dans cette imposante universalité d
dans cette hautaine prétention à la vérité absolue
naissent, distincts encore, les divers courants
contemporaines qui sont venus s'y confondre.

Cet esprit altéré de discipline et d'unité ac
ardeur la transformation monarchique que Louis
subir à la France. Pour lui, comme pour la plup
contemporains, la monarchie absolue est l'idéal
nement. « Le prince est un personnage public :
est en lui; la volonté de tout le peuple est renfe
la sienne. Voyez un peuple immense réuni en
personne; voyez cette puissance sacrée, paternell
lue; voyez la raison secrète, qui gouverne tout l
l'État, renfermée dans une seule tête; vous voyez
Dieu dans les rois, et vous avez l'idée de la majesté
Plein de cette idée, Bossuet ira en demander la
tion au livre des livres, à la Bible; et de cet inépu
senal, d'où les indépendants anglais ont tiré
hache républicaine, il fera sortir une armure im
pour couvrir la royauté.

Les tendances cartésiennes se découvrent auss
incorruptible adversaire de toute nouveauté. Le t
Connaissance de Dieu et de soi-même appartient
tier à cette inspiration. D'ailleurs, l'étude de l'ho

1. Bossuet, *Oraison funèbre de Nicolas Cornet*, 1663.
2. Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture sainte.*

el, la science de l'âme, qui domine toute la philosophie
oute la poésie du XVIIe siècle, ne se montre nulle part
plus d'éclat que dans cette glorieuse génération d'ora-
s chrétiens à la tête de laquelle marche Bossuet. Mais
lui, il se sent à l'étroit dans cet objet fini. Disciple de
ible bien plus que Descartes, fils des prophètes hébreux,
par sa naissance à la cour polie de Louis XIV, il est
d'une immense pitié, quand du haut du Sinaï, où il
ntemplé Jehovah, il abaisse les yeux sur ce néant qu'on
elle l'homme; et dès sa jeunesse il porte dans son sein
ublime contraste, cette magnifique antithèse qui fera son
ie.

est remarquable que les lacunes mêmes de la doctrine
osophique de Bossuet deviennent le principe des plus
lants éclats de son éloquence. Il ne croit point au pro-
, au développement successif de l'humanité. Tout ici-
est immobile dans son néant, comme là-haut dans l'in-
té. Les générations humaines *dorment leur sommeil.* Un
ne éternel sépare la terre du ciel : Bossuet, génie hé-
ique, songe peut-être même trop peu que le Christ a
blé l'intervalle. Il semble inspiré plutôt par la grandeur
ible de l'Ancien Testament que par la mansuétude de la
nouvelle. De là cet austère dédain de toute chose mor-
e, cette fierté pleine de grandeur, cette sublime rudesse
parole qui frappe, étonne et laisse dans l'âme un long
anlement d'admiration. « Son discours se répand à la
nière d'un torrent; et, s'il trouve en son chemin les fleurs
l'élocution, il les entraîne plutôt après lui par sa propre
pétuosité, qu'il ne les cueille avec choix pour se parer
n tel ornement[1]. » Souvent son style s'abaisse, avec une
mirable insouciance du succès, jusqu'au langage fami-
qui eût effrayé tout autre orateur : mais, alors même, on
t que c'est l'aigle qui s'abat sur sa proie, et qu'il des-
d du ciel tout prêt à y remonter d'un seul bond. « Une
issance surnaturelle, qui se plaît à relever ce que les su-
bes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste

. Bossuet, *Oraison funèbre du P. Bourgoing.*

simplicité de ses paroles.... et lui donne, pour des moyens que la Grèce n'enseigne pas et qu pas appris[1]. »

Ce fut en 1661 que Bossuet prêcha pour la p devant Louis XIV, dans la chapelle du Louvre. mier abord, ces deux hommes se comprirent. d'un élan de sympathie rare dans un esprit si écrire au père de Bossuet pour le féliciter d'avoi De 1559 à 1669, le jeune orateur se montra dan chaires de Paris. La cour, la ville entière affl sermons : les deux reines sortaient du palais pour les solitaires de Port-Royal quittaient eux-mên sert; les Turenne, les Condé, se mêlaient à la fo prêtre paraissait dans sa chaire, ou plutôt sur s car il se posait devant ces illustres assemblées apôtre, comme un juge : « Mon discours, leur di vous vous croyez les juges, vous jugera au de et, si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en s coupables[2]. »

Dans le silence profond de toute tribune p puissance de la tribune sacrée grandissait de son Seule, elle faisait entendre une voix libre au mil cert monotone de toutes les admirations. La r de Bossuet préparait le succès de sa parole. « était doux et perçant; sa voix paraissait toujours âme passionnée; ses gestes étaient modestes, tr naturels : tout parlait en lui, avant même qu'il à parler[3]. » Il préparait rarement la forme de se il se présentait, même devant les réunions les santes, avec un simple canevas, s'abandonna les orateurs antiques, à la force de ses convicti pression toute-puissante de sa pensée. Aussi écrits qui nous restent de lui, œuvre de ses pr nées, oubliés longtemps, inconnus à ses intimes tilés même par les éditeurs, ne peuvent-ils n

1. Bossuet, *Panégyrique de saint Paul.*
2. Bossuet, *Oraison funèbre de la princesse Palatine.*
3. Manuscrits de l'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet, cités

idée bien imparfaite de l'éloquence vivante qui cou-
ses lèvres. Et, pourtant, quel caractère encore dans
ve refroidie! Ces discours sont tout pleins du dogme;
ure sainte en forme comme le tissu, on croit entendre
des vieux prophètes et des Pères de l'Église : ce sont
mme il le dit lui-même, les *prédicateurs invisibles*
rlent par sa bouche. Ici, c'est David qui rappelle l'idée
mort à ces voluptueux auditoires, tout occupés de la
et du plaisir. « Je l'ai dit, vous êtes des dieux et vous
s enfants du Très-Haut.... Mais, ô dieux de chair et
ng, ô dieux de terre et de poussière, vous mourrez
e des hommes, et toute votre grandeur tombera par
verumtamen sicut homines moriemini. » Là, c'est
lien décrivant « cette femme vaine et ambitieuse, qui
en ses ornements la subsistance d'une infinité de fa-
, et porte en un petit fil autour de son col des patri-
es entiers : *Saltus et insulas tenera cervice circumfert.* »
c'est Bossuet qui ajoute que l'homme, qui travaille tant
croître et à multiplier ses titres, « ne s'avise jamais
mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure
ste[1]. » De pareils traits, jetés avec une abondance iné-
ble, expliquent l'impression profonde que produisait
role de Bossuet et la longue rumeur qui, malgré la
eté du lieu, suivait chacun de ses discours.

s circonstances ouvrirent bientôt à l'éloquence de Bos-
une carrière où elle se sentit plus à l'aise. L'oraison
re, en appelant l'orateur sacré près du tombeau des
ds de la terre, offrit à ce superbe contempteur de la
e humaine l'occasion *d'élever jusqu'au ciel le magnifique*
ignage de notre néant. En même temps, elle faisait jail-
e son âme, comme pour tempérer le sublime, ces sources
ndresse compatissante, qui laissent voir l'homme dans
tre, et joignent, comme le drame antique, la pitié à la
ur. L'oraison funèbre existait sans doute avant Bos-
: de son temps même, des hommes célèbres y avaient
alé leur talent : Mascaron, habile et énergique écrivain,

Bossuet, *Sermon sur l'honneur.*

trop fardé d'érudition antique, trop peu ému,
teur; Fléchier, habile artiste en paroles,
emphase, fleuri sans fadeur, sinon sans re
ment énergique, mais toujours élégant et
s'empara de ce genre, et le créa pour ainsi
nouvelant. Pour première condition de succè
la difficulté, il en signala admirablement le
bien que la grandeur. « Je vous avoue, dit-il
tume de plaindre les prédicateurs lorsqu'ils fo
riques des princes et des grands du monde. C
de tels sujets ne fournissent ordinairement d
Il est beau de raconter les secrets d'une sub
ou les sages tempéraments d'une négociation
les succès glorieux de quelque entreprise m
de telles actions semble illuminer un discou
qu'elles font déjà dans le monde aide celui
faire entendre d'un ton plus ferme et plus ma
la licence et l'ambition, compagnes presqu
des grandes fortunes, font qu'on marche par
et il arrive ordinairement que Dieu a si peu d
telles vies, qu'on a peine à y trouver quelq
méritent d'être louées par ses ministres[1].
prend son parti avec une audace tout apo
*pousser à bout la gloire humaine, détruire l'i
tieux : elle tombera anéantie devant ces au
pas un ouvrage humain qu'il médite : il fa
au-dessus de l'homme, pour faire trembler
sous les jugements de Dieu.* C'est aux princes
surtout qu'il donne *de grandes et terribles l*
crie avec le prophète : *Et nunc, reges, intelli
qui judicatis terram*[3].

Les *Oraisons funèbres* de Bossuet se déro
de la postérité comme les pages d'une impo
Chaque discours semble n'être qu'une partie
semble, où les grands événements et les per

1. *Oraison funèbre du père Bourgoing* (1662).
2. *Oraison funèbre de Louis de Bourbon* (1687).
3. *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* (1669).

de l'époque apparaissent tour à tour à la lueur lugubre solennités de la mort. Il semble que la Providence les ne successivement, hommes et choses, aux pieds de ateur qui va les juger. *Marche! Marche!* s'écrie la voix ible : et aussitôt s'ébranle le sinistre cortége. D'abord, t la révolution d'Angleterre avec un trône qui s'écroule, ette *épée qui frappe une tête auguste*, et ces reines dont *yeux contenaient tant de larmes!* (1669). Puis le palais France est troublé à son tour. « Tout à coup retentit ıme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : MAIE se meurt! MADAME est morte! » (1670.) Cependant pas- t rapidement dans la foule les plus grandes figures de stoire : Gustave, Retz, Mazarin, Cromwell. Voici la douce ieuse épouse de Louis XIV (1683) : autour d'elle règne sérénité triste et pure, comme dans *le Purgatoire* de ıte après les touches énergiques de *l'Enfer*. Mais ici en- e, par un magnifique contraste, on entend dans un vague ıtain l'écho bruyant de la gloire militaire de son royal ux. Viennent ensuite les courtisans, égaux enfin à leurs ître, une princesse (Anne de Gonzague, 1686), un mi- tre (Letellier, 1686); puis, pour *mettre fin à tous ces cours*, le plus grand capitaine du siècle, l'ami de Bossuet, prince de Condé (1687). C'est pour lui que l'orateur, prêt escendre de cette tribune auguste, déploie *tout son grand ır et son grand génie*. Il s'anime d'un enthousiasme guer- r pour suivre son héros aux plaines de Fribourg et de croi : il raconte la guerre avec la précision d'un vieux ca- aine, et semble s'enivrer un instant de l'odeur de la poudre le la fumée de la gloire ; mais c'est pour l'immoler à son eu qu'il pare la victime. C'est ici surtout qu'éclate dans te sa sublimité le contraste des grandeurs éphémères de monde avec la grandeur éternelle. C'est ici que s'épanche, ec un charme pénétrant, la tendresse d'âme de Bossuet, and à la suite *des peuples* en deuil, *des princes et prin- ses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, is aujourd'hui obscurcies et couvertes de leur douleur nme d'un voile*, il s'avance lui-même avec *ces cheveux ncs qui l'avertissent* de sa fin prochaine, *et vient, avec les*

restes d'une voix qui tombe, dire un dernier adieu aux cendres de son illustre ami.

Quelque saintes que fussent les leçons données par Bossuet dans ses oraisons funèbres, la vérité, sainte aussi, a l'histoire a pourtant à réclamer contre la plupart de ses appréciations. C'est l'écueil presque inévitable de ce genre d'éloquence ; l'orateur est facilement entraîné à ériger des types accomplis de vertu des personnages fort éloignés de cet idéal. La conclusion est excellente, mais les prémisses sont rarement irréprochables. Aussi l'oraison funèbre est-elle, comme la tragédie classique, un genre éteint avec la société qui l'a produit. Bossuet l'a emportée dans sa tombe.

Il est un autre genre auquel il a plutôt donné naissance, c'est la philosophie de l'histoire. L'idée des *Oraisons funèbres*, dégagée des préoccupations contemporaines et transportée dans un passé qui la purifie, devient le *Discours sur l'histoire universelle*. C'est la véritable épopée des temps modernes, celle dont Dieu est le poëte et l'humanité le héros. A ce magnifique récit, rien ne manque des splendeurs de l'antique épopée : l'unité d'action, la grandeur d'intérêt, l'intervention merveilleuse d'une main divine, un langage rapide, étincelant, sublime, tout s'y trouve. Les siècles se pressent, se coordonnent dans ce vaste ensemble, les trônes et les empires *tombent avec un fracas effroyable les uns sur les autres*, et au milieu de cette mobilité des institutions humaines se dresse *l'empire du Fils de l'Homme, auquel seul l'éternité est promise*. On peut contester la vérité du point de vue de Bossuet : on n'en peut méconnaître la magnificence. Ce sont les fastes du genre humain aperçus du haut du Sinaï.

Bossuet avait conçu dès sa jeunesse le dessein de ce grand travail, il en avait recueilli patiemment tous les matériaux. Il les mit en œuvre lorsqu'il fut chargé de l'éducation du dauphin : le *Discours sur l'histoire universelle* fut terminé en 1679, à la fin de cette éducation si laborieuse et si stérile. L'auteur ne s'y proposait d'abord que de donner un abrégé de l'histoire ancienne, pour résumer sous les yeux

son élève les faits qu'il lui avait appris. Les réflexions, ne devaient servir que de préface, passèrent au premier n, d'après les conseils de ses amis, et la partie historique fut plus que l'introduction. Mais jamais résumé ne fut s lumineux et plus entraînant : c'est l'esquisse d'un grand itre; on attend avec une curiosité inquiète que sa main ette la vie et la pensée. C'est toutefois, au point de vue l'art, une disposition étrange que ce triple récit qui rend à trois fois les annales du monde. Le but spécial de stituteur rend suffisamment compte de l'isolement de la mière partie; mais la division des deux autres nous semune objection contre le système philosophique de Bost. L'œuvre de Dieu n'admet pas de dualité.

Bossuet n'a pu, malgré tout son génie, faire rentrer les pires dans le dessein de celui dont le royaume n'est pas e monde, du moins en a-t-il étudié profondément, au nt de vue humain, les constitutions et les vices. Rien de s vrai ni de plus beau que ses considérations sur la ce, sur Rome, sur Carthage. Entraîné par la sympa- puissante des grandes choses, le prélat du XVIIe siècle, teur de *la Politique sacrée*, est républicain avec le at de Rome : il pénètre *les conseils vigoureux de cette pagnie*, comme s'il avait vécu dans son sein, et la ant si prudente, si ferme, si héroïque, il lui pardonne sque d'avoir été païenne. Montesquieu n'aura guère qu'à elopper les rapides indications de l'*Histoire universelle*. ujourd'hui le nom de Bossuet est synonyme de celui de oquence. Nous voyons avec étonnement qu'il n'en fut pas même pour ses contemporains. A peine parlent-t-ils lui comme orateur : jamais ils ne mentionnent ses serns. Quand ils veulent louer un prédicateur excellent, s leurs éloges sont pour Bourdaloue, qui monta dans la ire l'année même où Bossuet en descendit (1669). Jais on n'oppose entre eux ces deux hommes illustres, ame on opposa si souvent Corneille à son jeune succesr. Mme de Sévigné, écho aussi fidèle qu'aimable des opins de la haute société, même ne cesse d'exalter les sermons Bourdaloue, et parle peu des *Oraisons funèbres*.

Pour expliquer ce phénomène, il faut se r
« Bossuet forme à lui seul un monde à part da
monde littéraire du XVIIe siècle. Les autres
adoptifs de Rome et de la Grèce : lui a passé par
mais il vient de plus loin, il transporte l'Orient
par des alliances de mots d'une hardiesse et
veauté incroyables, par des figures gigantesc
goût européen ne lui eût pas suggérées, mais q
mettre aux lois de la proportion en portant la
l'immensité même. Tel est le fruit de son com
nuel avec la Bible, seule nourriture assez forte
nie. Les autres théologiens étudiaient froideme
comme la matière de leur science : Bossuet y v
vivante, la parole toujours vibrante et enflam
pénètre et s'en revêt tout à la fois; il fait siens
ble l'esprit et la forme, autant que le permet
des temps et des langues[1]. »

Les contemporains de Bossuet respectaient t
pour oser l'admirer. Ils sentaient sa puissance s
compte d'un art si extraordinaire. Ils croyaie
qu'à sa doctrine l'émotion qu'ils éprouvaient
sa chaire, et ne songeaient pas à analyser la f
renversait. Aux yeux de son siècle, Bossuet n
orateur, mais un Père de l'Église. C'est peut-êtr
la marque la plus véritable de son génie, et la s
éloquence. Bossuet ne fut grand orateur que
était plein de la doctrine qu'il devait enseign
fut qu'une longue bataille contre tous les
dogme : il fut l'homme de tous les besoins,
tous les dangers. Tantôt il cherche à réunir
mains les deux parts de l'Europe que le prot
divisées : vain mais noble effort, bien digne de
du XVIIe siècle[2]! Tantôt se posant au milieu de
nes rivales et extrêmes, il frappe jansénistes et

1. Henri Martin, *Histoire de France*, t. XV, p. 86.
2. *Exposition de la foi catholique* (1671); *Conférence avec le*
(1678); *Histoire des variations* (1688); *Négociations avec Leib*

partialité de la droiture et du bon sens[1]. C'est lui qui, l'assemblée de 1682, rédige la déclaration du clergé, able charte de l'Église gallicane, sanction définitive et elle qui consacre la ruine de la théocratie du moyen et même de la monarchie absolue dans l'ordre spiri-. Enfin une dernière lutte, plus douloureuse sans doute le vainqueur, fut celle où, toujours fidèle à l'antique ition de l'Église, et au sens pratique qui n'abandonne ais son génie, Bossuet s'éleva, dans la question du tisme (1697), contre un homme qui avait été son admi-ur et son ami, mais dont toutes les tendances, toutes les ions, toutes les vertus, formaient avec celles de Bossuet même le plus violent contraste, et menaçaient, à leur , tout l'édifice religieux et monarchique du XVIIe siècle. s voulons parler de Fénelon.

Fénelon.

a carrière de Fénelon se déploie parallèlement à celle de suet, dans un contraste plein de lumière. Tous deux ent enfants précoces, tous deux sont théologiens, philo-hes, orateurs, écrivains du premier ordre; tous deux, ques et docteurs de l'Église; tous deux précepteurs de nces et ornements de la cour; mais ces rapports ne font mieux ressortir les différences de leurs génies.

En religion, en politique, en littérature, ils n'ont rien de mun que l'excellence de leur esprit et la beauté de leurs rages,

Bossuet et Fénelon furent deux principes plutôt que deux mmes rivaux; et leur opposition, qui tourmenta leur vie affligea leurs contemporains, réduite aujourd'hui par la rspective de l'histoire, n'est qu'une richesse de plus dans fécondité intellectuelle du grand siècle.

Bossuet était l'homme de la tradition, de l'immobilité ma-stueuse des doctrines. Il saisissait entre ses bras puissants t le passé du christianisme, pour l'opposer au mouve-ent terrible qui entraînait le présent. De là sa grandeur,

1. *De l'état présent de l'Église; Sur la morale relâchée; Mémoires présen-à Louis XIV* (1700).

sa sublimité et quelquefois sa rudesse. Ne che
lui un homme; c'est un dogme, et un dogme
lui-même, qui sait qu'il descend du ciel et a
gner.

Fénelon est l'apôtre de l'inspiration intér
que admirablement docile à la parole de l'I
certaines vérités qu'il contemple dans le sanc
conscience. Il sait qu'*il ne faut pas chercher*
au dehors de soi, et que *chacun la trouve en so*
tez bien que cette révélation intime n'est pas
mystique. La voix qu'écoute Fénelon n'a rien
d'individuel : *Elle est commune à tous les ho*
rieure à eux; elle est parfaite, éternelle, immu
prête à se communiquer en tous lieux et à redi
hommes, dans tous les coins de l'univers. Il
qu'à lui donner son nom sacré, et à fléchir le
elle : Fénelon ne s'arrêta pas à moitié che
elle, s'écrie-t-il, *cette raison suprême? n'est-el*
que je cherche[1]?

Bossuet avait jeté un abîme insondable ent
création, et c'est sur les sommets inaccessibl
qu'il avait trouvé le sublime dont il foudro
grandeurs de la terre. Fénelon n'est pas m
quand il réconcilie ces deux extrêmes dan
nelle communion. Cet Être, *qui est infinime*
montant jusqu'à l'infini, tous les degrés aux
communiquer l'être.... Dans chaque objet pa
nelon *observe sa correspondance à un certain*
qui est en Dieu, et dont cet individu est lui-m
munication[2].

Bossuet est surtout théologien. Il voit avec d
soit arrivé *à ces temps de tentation, où l'éloq*
les simples, la dialectique leur tend des lacets,
sique outrée jette les esprits dans des pays inco

1. Fénelon, *De l'Existence de Dieu*, Ire partie, chap. IV, §
chap. IV.
2. Fénelon, *De l'Existence de Dieu*, IIe partie, chap. IV.
3. Bossuet, *Relation du Quiétisme.*

ıoique profondément convaincu de la foi dont il est stre, quoique effrayé aussi d'*un bruit sourd d'impiété nt frapper ses oreilles*[1], s'engage volontiers dans des nouvelles. Il honore assez la religion pour ne craindre lle le contact d'aucune vérité. Son traité *de l'Exis- e Dieu*, qu'on peut rapprocher avec intérêt du traité *Connaissance de Dieu et de soi-même*, part de Des- , comme Bossuet, mais il s'élance au delà de Male- ıe et de Platon. Ajoutez que la démonstration méta- que y repose sur une large et magnifique base : la ère partie du traité est un tableau brillant de la na- heureuse imitation de celui de Cicéron, dans la *Na- es dieux*. Par un attribut distinctif de sa philosophie, ſn, dans cet admirable ouvrage, joint sans cesse le nent à la pensée, et ne réussit pas moins à émouvoir :onvaincre.

st par le cœur surtout que diffèrent les deux nobles es. La sensibilité de Bossuet disparaît dans sa grandeur: ıur est l'âme de Fénelon, le principe de toute sa vie, le de son génie. Celui qui disait : *Il serait à désirer que les bons amis s'entendissent ensemble pour mourir le e jour....* Et encore : *Il en coûte beaucoup d'être sensible mitié, mais ceux qui ont cette sensibilité aiment mieux rir que d'être insensibles*[2], celui-là devait porter dans eligion la tendresse de saint François de Sales. Ses *es spirituelles* produisent dans l'âme une impression calme et de bonheur qui charme et persuade, avant ne d'avoir convaincu. « Soyez avec Dieu, écrit-il, non conversation guindée comme avec les gens qu'on voit cérémonie, mais comme avec un bon ami qui ne vous e en rien et que vous ne gênez point aussi. On se voit, se parle, on s'écoute, on ne se dit rien, on est content tre ensemble sans se rien dire ; les deux cœurs se repo- ıt et se voient l'un dans l'autre et ils n'en font qu'un il.... On n'est jamais de la sorte qu'imparfaitement avec

1. Fénelon, *Sermon sur l'Épiphanie*, IIe partie.
2. *Histoire de la vie de Fenelon*, par Ramsay, p. 174.

les meilleurs amis; mais c'est ainsi qu'on est parfait avec Dieu[1]. »

Ce qui est diversité dans la métaphysique éclate dans la vie en luttes et en discordes. Bossuet devint l'adversaire de Fénelon. L'amour pur, l'amour désintéressé, dont celui-ci voulait faire l'idéal de la religion, devint l'occasion du combat. On a accusé à tort, selon nous, les intentions de Bossuet. Sans doute, ses paroles eurent trop d'âpreté; mais la lutte elle-même était nécessaire; c'était le choc de deux doctrines. Bossuet *s'est montré sévère et inflexible parce qu'il a dû l'être, et que les saintes vérités de la religion n'admettent point les mollesses et les vaines complaisances du monde*[2]. Jusqu'au moment de la dispute, Bossuet, chose étrange! *n'avait jamais rien lu de saint François de Sales ni des autres auteurs de ce genre. Tout lui était nouveau, tout le scandalisait*[3]. « Je le dis avec douleur, écrit-il à son ancien ami, vous avez voulu raffiner sur la piété: vous n'avez trouvé digne de vous que Dieu beau en soi. » C'était ouvrir la porte au mysticisme. Qui sait même cette communication trop directe de l'âme avec Dieu, cette révélation intérieure et immédiate, ces méditations où *Jésus-Christ était absent par état*, ne préparaient-elles pas ce qu'on a depuis appelé *le rationalisme? Il y allait de toute la religion*[4]. L'amour de Dieu fut donc le cri glorieux de Fénelon. L'expiation n'en fut pas moins admirable. On sait avec quelle héroïque humilité l'archevêque de Cambrai abdiqua, à la voix de l'Église, ce qu'un homme a de plus cher au monde, ses convictions individuelles.

Louis XIV, à la demande de Bossuet, avait sollicité, pressé, arraché de la cour de Rome, la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, où Fénelon avait consigné sa doctrine. Le roi n'aimait pas l'archevêque. Un instinct despote l'avertissait que l'édifice si régulier, si *logique*,

1. Lettre CLXXXI.
2. Réponse de Bossuet aux lettres de Fénelon, dans Bausset, t. II, p. 116.
3. Lettre de Fénelon à M. Tronson (manuscrite), ibidem, t. II, p. 70.
4. Paroles de Bossuet à Louis XIV.

pouvoir absolu, avait là un ennemi d'autant plus redou-
e qu'il était moins violent. On disait avec raison que *la*
nde hérésie de l'archevêque de Cambrai était en politique
non pas en théologie[1]; et Louis l'appelait nettement *le*
bel esprit et le plus chimérique de son royaume. Les
nères de Fénelon devaient être bien dépassées par les
ités de l'avenir, et c'est un honneur pour lui d'avoir
elé des réformes qui auraient pu dispenser la France
ne révolution. La lettre hardie qu'il écrivit au roi,
1704, sur les abus de son règne[2], les *Mémoires particu-*
s qu'il rédigea à Chaulnes, en 1711, sous les yeux du
de Chevreuse, et qui devaient servir de programme à un
ne nouveau[3], enfin ses admirables *Directions pour la*
science d'un roi, livre si différent de la *Politique sacrée*
Bossuet, rendront sa mémoire éternellement chère à
s les amis d'une sage liberté.

Mais le plus bel ouvrage que Fénelon fit pour elle, celui
quel se rapportaient tous les autres, c'est l'éducation du
ne prince qui devaient monter un jour sur le trône de
is XIV. Mieux servi que Bossuet par le naturel de son
re, il sut mieux aussi, on peut l'affirmer sans crainte,
cendre à la portée de celui qu'il voulait instruire. L'édu-
ion du grand dauphin est un monologue sublime où l'on
ntend que Bossuet; celle du duc de Bourgogne est un
loque plein d'intérêt, où le génie du maître ne se révèle
avec les progrès du disciple.

C'est à lui que Fénelon doit une partie de sa réputation
crivain; c'est pour lui qu'il composa ses œuvres les plus
éraires : d'abord ses *Fables*, où d'excellentes leçons, où
ndulgents reproches se déguisent, pour plaire davantage,
s de simples et gracieuses fictions; puis les *Dialogues*,
position dramatique des réflexions inspirées à l'enfant
r l'étude de l'histoire; enfin, l'ouvrage le plus connu, le

1. D'Alembert, *Éloge de Fénelon.*
2. M. Geruzez l'a transcrite dans ses *Nouveaux Essais d'histoire littéraire*,
299.
3. On les trouve textuellement reproduites dans la *Vie de Fénelon*, par
sset, t. IV, p. 424.

peintures du chantre d'Ulysse ! Et que de nouvelles be l'imitateur ajoute à son modèle ! La sagesse de Socrate corriger les fables d'Homère. La véhémence de So s'est conservée dans les sauvages imprécations de Pl ctète. L'amour brûle dans le cœur de Calypso comme l'âme passionnée de Didon ; et si l'une reste très-infé à l'autre dans l'intérêt sympathique qu'elles inspiren différence est atténuée par l'admirable peinture d'Euc Bien plus, la même passion se trouve reproduite deux dans le poëme français : la chaste et modeste figure tiope nous offre un second tableau où l'amour se co avec la vertu.

Une riche variété de portraits fait passer successiv sous nos yeux tous les vices et toutes les vertus do spectacle peut instruire son élève. La plus heureuse toutes ces créations, c'est celle du héros principal, du Télémaque. Pour instruire un prince enfant, Fén choisi un héros qui sort de l'adolescence. Ses défauts, emportements sont précisément ceux qu'on remarquait le duc de Bourgogne; et ces erreurs, qui attachent à en écartant l'idée d'une perfection monotone, cèdent peu à la sage direction de Mentor et à l'enseignement s taire du malheur. Une pareille marche concilie heure ment l'intérêt poétique et l'instruction morale. « Ce lange de hauteur et de naïveté, de force et de soumis forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus mable qu'ait inventé la muse épique[1]. »

Le style du *Télémaque* n'est pas moins digne d'adm tion. Rejetant le vers alexandrin qui, sous la discipline Boileau, n'avait pu s'assouplir assez pour revêtir un récit épique, Fénelon a créé pour son usage une prose gante et simple, qui flotte à longs plis autour de sa pe et l'enveloppe d'images et d'harmonie. Sa parole rappel *douce voix* de ces nobles vieillards *au front chauve*, *barbe blanche*, qui aiment à raconter, et racontent un longuement, mais avec un charme si séduisant que *la*

1. Villemain, *Notice sur Fénelon*.

a plus enjouée n'a point autant de grâce. Lorsqu'il est de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il en main sa lyre d'ivoire, les arbres mêmes paraissent et vous croiriez que les rochers attendris vont des- du haut des montagnes aux charmes de ses doux ac-

ouvrage achève pour nous le portrait de Fénelon, ie l'*Histoire universelle* celui de Bossuet. Ces deux épo- si différentes et si admirables, partent de deux points ;és de l'horizon; l'une descend des montagnes sacrées b et de Sinaï, aux sommets dépouillés, mais pleins majesté terrible; elle coule à travers l'histoire, et réflé- dans son cours les ruines des empires; l'autre prend ance dans les riantes vallées de l'Ilyssus, au milieu nyrtes fleuris; elle serpente tantôt parmi des temples lus beau marbre de Paros, tantôt parmi les riantes mières des bergers de la Grèce; les nymphes et les des viennent se reposer doucement sur ses bords.

Histoire universelle est une œuvre exclusivement chré- ie; le *Télémaque*, païen par la forme, chrétien par la ale, philosophe par la politique, admet et résume toutes onquêtes antérieures de la civilisation.

serait à regretter qu'un écrivain d'un goût si parfait, génie si universel et si peu exclusif, n'eût pas, avant hever sa carrière, consigné dans quelques pages la théo- l'un art qu'il avait si admirablement pratiqué.

a *Lettre sur les occupations de l'Académie française* 4); ses *Dialogues sur l'éloquence*, ses *Lettres à La Motte Homère et sur les anciens*, sont pleins d'une critique llente et féconde. Sa doctrine littéraire, moins détaillée, ns technique que celle de Boileau, est plus inspiratrice. ne se borne pas à nier; elle établit éloquemment quel- s larges principes sur le but de l'éloquence, sur l'unité, est la vie de tous les ouvrages, sur les caractères du u qu'ils doivent reproduire. Fénelon ne se laisse pas ouir par l'éclat de son siècle au point de dédaigner le pré-

. *Télémaque*, liv. II.

cédent. Il regrette certaines qualités qu'on a laissé per *je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif, de sionné.* La langue même ne lui semble pas avoir touj gagné au changement. Il croit *qu'on l'a gênée et appa depuis environ cent ans, en voulant la purifier.* Il ose la tentative de Ronsard; il indique, avec une vérité parf et la cause de son insuccès, et les suites fatales d'une r tion extrême.

Enfin, plus heureux que Boileau, grâce au plan qu'il a tracé, Fénelon ne se borne pas à la poésie, qu'il a bien de séparer de la versification; il embrasse dans ses ob vations l'éloquence et l'histoire, et remonte ainsi natur ment jusqu'aux principes les plus généraux qui domi tout l'art d'écrire.

CHAPITRE XXXVI.

LES PRÉDICATEURS ET LES MORALISTES.

BOURDALOUE ET MASSILLON. — SAINT-ÉVREMONT; LA ROCHEFOUCA LA BRUYÈRE. — PRÉLUDE DU XVIIIe SIÈCLE.

Bourdaloue et Massillon.

Comme Bossuet, quoique à un moindre degré, Fén avait jeté un vif éclat dans la chaire chrétienne; comme aussi, il nous a laissé quelques sermons qui sont la moin partie de sa gloire. Parvenus à la maturité de leur génie, grands hommes n'écrivaient plus leurs discours, ils n traçaient que le plan, le fécondaient par une puissante m ditation, et s'abandonnaient, dans la chaire, à l'émoti de leur âme et au contact vivifiant de l'auditoire.

Il n'en fut point de même de deux grands orateurs d il nous reste à faire ici mention, et qui, par une méth contraire, parvinrent à des résultats encore plus remarqua bles dans le genre particulier du *sermon.* Les deux prédi- cateurs les plus renommés du siècle de Louis XIV furent

aloue et Massillon[1], l'un jésuite, l'autre oratorien; et, étrange! l'orateur austère, le rigoureux dialecticien ésuite; l'oratorien était insinuant, affectueux et même « Bourdaloue fit de l'éloquence évangélique un art d et régulier; c'est l'athlète de la raison combattant a foi. Dans l'ordonnance de ses preuves, dans le choix veloppements, dans l'inépuisable fécondité de sa lo-, il a retrouvé ce génie de l'invention qui formait la é dominante de l'orateur politique ou judiciaire, fa-peut-être plus rare que cette imagination de style qui rde quelquefois avec l'impuissance de saisir et d'en-er les parties diverses d'un ensemble unique[2]. » Il est able pour le goût de ses contemporains d'avoir aimé nerveuse éloquence. Le roi entendit ce Père prêcher dix nes de suite : la cour ne parlait que des sermons de laloue. Loin d'acheter cette faveur par de lâches com-ances, il s'exprimait avec la liberté d'un apôtre et le ment populaire d'un réformateur. « Il était d'une force e trembler les courtisans, » dit Mme de Sévigné[3]. Il a sur l'*Impureté* devant l'amant adultère de Mme de espan, « frappant comme un sourd, dit-elle encore, t des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers e l'adultère; sauve qui peut, il va toujours son che-» Il n'est pas moins hardi dans sa morale sociale, et énage pas plus les institutions contraires à l'esprit de ngile. Sous ce rapport il a recueilli la plus large tradi-des Pères de l'Église. Il attaque vivement l'hérédité des lois, dans l'intérêt même des héritiers incapables. Il veut *les riches, par l'abandon de leur superflu, rétablissent espèce d'égalité entre eux et les pauvres;* il regrette la *munauté que voulaient la raison et la nature et que la uption humaine a rendue impossible.* Ses nobles auditeurs eillaient d'autant mieux tous ces conseils qu'ils se sen-t, en l'écoutant, moins entraînés à les suivre. Ils en-

Louis Bourdaloue, né à Bourges en 1633, mourut en 1704.
Jean Baptiste Massillon naquit à Hières en 1668, et mourut en 1742.
Villemain, Discours d'ouverture du cours d'éloquence française, 1822.
Sévigné, 1674.

tendaient ces belles et froides déductions comme un th rème de géométrie, dont l'existence ne gêne en rien les éc de la volonté.

« Il est très-capable de convaincre, dit Fénelon, ma ne connais guère de prédicateur qui persuade et qui to moins.... Il n'a rien d'affectueux, de sensible. Ce sont raisonnements qui demandent de la contention d'esprit Cet effort de l'esprit, que Bourdaloue imposait à ses au teurs, allait quelquefois jusqu'à un intérêt en quelque s dramatique. « Il m'a souvent ôté la respiration, dit Mme Sévigné, par l'extrême attention avec laquelle on est pe à la force et à la justesse de ses discours; et je ne respi que quand il lui plaisait de les finir pour en recommen un autre de la même beauté[2]. » Son débit semblait con rer avec la sévère impassibilité de sa composition. Son sage était immobile, ses yeux fermés, sa prononciat rapide, sa voix monotone et ses inflexions toujours les mêm Tout dans ses discours était médité, écrit, appris; l'imp visation n'aurait pu trouver place entre les anneaux for ment serrés de cette chaîne.

Massillon récitait aussi, mais il récitait avec charme. S la réputation seule de son débit, l'acteur Baron voulut a sister à un de ses discours. « Voilà, disait-il en sortant sermon, voilà un orateur; et nous ne sommes que des c médiens[3]. » Au moment où Massillon paraissait dans chaire, il semblait vivement pénétré des grandes vér qu'il allait dire; les yeux baissés, l'air modeste et recueil sans mouvements violents et presque sans gestes, mais an mant sa parole par un ton affectueux et pénétrant, il répa dait dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçait. Il ne s'adressait pas au raisonnem comme Bourdaloue, il allait droit à l'âme, mais il l'agit sans la renverser, la pénétrait sans la déchirer. Il descen dait au fond des cœurs pour y sonder ces replis cachés

1. *Dialogues sur l'éloquence*, t. II.
2. Sévigné, 1686.
3. L'étonnement de Baron a de quoi nous surprendre. S'attendait-il donc à un résultat différent?

ssions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et re ces erreurs, il lui suffisait presque de les développer. loquence pleine d'onction et de tendresse subjugue qu'elle n'entraîne, et tout en nous offrant la peinture vices, il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa , toujours facile, élégante et pure, est partout d'une cité noble unie à l'harmonie la plus douce; et, ce qui comble au charme que fait éprouver ce style enchan- n sent que tant de beautés ont coulé de source et n'ont ûté à celui qui les a produites[1].

Avent et son *Carême*, prêchés à Versailles devant XIV, sont une suite presque continuelle de chefs- re. Le *Petit carême*, prêché en 1718 devant Louis XV neuf ans, est peut-être plus remarquable encore ion merveilleuse de l'éloquence et de la simplicité. ble, comme le lui dit l'abbé Fleury, en le recevant démie française, qu'il ait voulu imiter le prophète ur ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa pour ire en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur x, et ses mains sur les mains de l'enfant. » Le jeune ta fort ces discours, et il en parlait souvent au même al, son précepteur, qui, malgré ses éloges officiels, it guère plus en Massillon l'orateur que l'oratorien.

quoique mis, par un art admirable, à la portée d'un enfant, ces sermons s'adressaient principalement mmes chargés de gouverner sous son nom. Massillon ssait les grands : il savait qu'en général le premier de leur orgueil c'est de se tenir séparés de la foule. présenta donc des vues, des motifs, des devoirs qui noblissaient, qui les élevaient encore, et composa avec nité dans l'intérêt de la bienfaisance.

c Massillon l'éloquence de la chaire entre dans une nouvelle; sans cesser d'être religieuse, elle devient t philosophique. Nous sommes déjà bien loin des ns où Bossuet faisait parler dans toute leur majesté

[1] Alembert, *Histoire des membres de l'Académie française*, t. I, p. 8.

puissante l'Écriture sainte et les Pères de l'Église : Mass est moins un apôtre qu'un moraliste, il étudie le cœur main plus que la tradition de l'Église, et quand ses con porains s'étonnent qu'un homme voué par état à la re puisse faire des peintures si vraies des passions : *C me sondant moi-même*, répond-il, *que j'ai appris à trac peintures*. C'est encore ici l'esprit de Descartes qui se d de plus en plus de l'influence dogmatique. Le style de sillon subit les conséquences de cette révolution acco dans la pensée. Au lieu des traits hardis qui, dans Bos brillent et jaillissent comme l'éclair, Massillon fait luire lumière douce et continue, qui s'augmente progressive jusqu'à ce que la vérité apparaisse dans tout son jour. vent il ne présente dans une page qu'une seule et m idée, diversifiée, il est vrai, par toutes les richesses que fournir l'expression, mais qui ne se développe cepen qu'avec quelque lenteur. On a comparé son procédé à de Sénèque ; c'était faire tort à l'orateur français, qui n siste pas sur son idée pour faire parade d'esprit, mais pénétrer plus profondément dans les cœurs. Il y aurait de justice à le rapprocher de Cicéron, à qui toutefois sujets permettaient plus de chaleur et de variété.

Les trois grands sermonnaires qui prêchèrent tour à devant Louis XIV semblent avoir répondu, par le carac de leur talent, aux divers âges du monarque et aux bes successifs de la société dont il était l'âme. Dans une jeune, brillante, passionnée, Bossuet fait éclater la di parole avec toutes les splendeurs de la plus vive imagi tion. Il est fort, entraînant, terrible. Dans l'âge de la p tique, de la réflexion, de la maturité, Louis entendit puissantes argumentations de Bourdaloue, qui possédai talent de raisonner au même degré que Bossuet celui peindre. Pleine d'intrigues et d'ambition, tout occupée conséquent à étudier les hommes, la cour suivait avec sir l'orateur qui savait si bien les analyser. Mais quand malheur vint donner au grand roi des avertissements s vères, une autre voix plus consolante, même dans ses r ches, le *conduisit dans la solitude et parla à son cœu*

ié de grandeur, d'efforts et de disgrâces, le roi prêta iers l'oreille aux leçons de cette douce sagesse qui se t d'élégance, de grâce et d'harmonie. C'est elle aussi evait clore l'éclatante période de ce règne, en prononsur le tombeau du monarque ces sublimes paroles : *seul est grand*[1].

isi la prédication catholique venait, sans le vouloir, y songer, tendre la main à la philosophie purement aine. Voltaire fera de Massillon une étude assidue, et ira plus d'une fois dans ses vers la belle prose de eur moraliste[2].

Saint-Evremont ; La Rochefoucauld; La Bruyère.

ème pendant le cours du XVIIe siècle la philosophie mos'était perpétuée en dehors du sanctuaire avec un éclat is brillant, il est vrai, mais sans interruption. Saintmont, homme du monde plutôt qu'écrivain, avait dû à qualité même une immense renommée. Ses ouvrages uscrits circulaient avec faveur dans la société où ils ent nés. Comme c'était un privilége de les entendre, our-propre se croyait intéressé à en faire l'éloge : la té augmentait l'admiration. « Un ouvrage, donné en lles, sous le manteau, aux conditions d'être rendu de ne, dit La Bruyère, s'il est médiocre, passe pour merleux : l'impression est l'écueil. » La vogue de Saint-Évreit survécut même à cette redoutable épreuve. Ce n'est que sa pensée soit d'une grande force ou son style d'un vif éclat; mais on retrouve en lui la finesse d'obserion d'un homme qui a beaucoup vécu dans le monde, et conversation ingénieuse et facile de la haute société de époque. Dans sa longue carrière[3] dont une partie se sa en exil, Saint-Évremont semble un témoin chargé ssister au grand siècle, et mis un peu à l'écart pour le

. Ainsi commence l'*Oraison funèbre de Louis XIV*, par Massillon.
. La Harpe en cite des exemples dans son article sur Massillon, t. VII.
. De 1613 à 1703. — OEuvres principales : *Observations sur Salluste et te; Reflexions sur la tragédie et la comédie; Discours sur les belles-lettres; lexions sur l'usage de la vie;* lettres, poésies.

mieux contempler. Disciple de Voiture et maître de Voltaire, il a infiniment moins d'affectation que le premier, d'esprit et de sagacité que le second ; mais il sert pourtant de transition entre ces deux hommes. Sa destinée, en le fixant en Angleterre, paraissait vouloir faire de lui le précurseur du philosophe qui le premier nous apprit à connaître cette noble contrée ; mais ses préjugés tout français l'empêchèrent de voir au delà du détroit autre chose que la France. Spirituel causeur, épicurien de bon goût, moraliste élégant et superficiel, il se piqua plus de vivre que d'écrire, et se conforma pleinement à sa maxime : *Nous avons plus d'intérêt à jouir du monde qu'à le connaître.*

Un moraliste dont le nom est resté plus célèbre, grâce à la rare distinction de son style, à la forme concise, ingénieuse, frappante de ses observations, c'est François de Marsillac, duc de La Rochefoucauld[1]. Ses *Maximes* ou *Réflexions morales*, qui parurent en 1665, sont en quelque sorte un feu continu de remarques fines, spirituelles, paradoxales. C'est le premier ouvrage publié en France dans ce style vif et coupé. Ce livre, selon Voltaire, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision. Ses *Mémoires* sont lus, dit ailleurs cet excellent juge, et on sait par cœur ses *Pensées*. Toutefois, dans La Rochefoucauld, le philosophe est loin de valoir l'écrivain. Ses *Maximes* ne sont guère qu'une perpétuelle variante de cette pensée fausse, c'est-à-dire outrée, que toutes les actions humaines n'ont pour mobile que l'amour-propre. L'auteur ne voit qu'un des deux côtés de la nature morale. Il sépare les deux instincts qui la composent, et retranche absolument le plus noble. Il prend l'accident pour la règle, et nie la vertu parce qu'il est des cœurs vicieux. Au reste, pour corriger son erreur, il suffit de restreindre ce qu'il généralise, et d'entendre de quelques individus ce qu'il affirme de la nature humaine. La Rochefoucauld était un courtisan plutôt qu'un philosophe. Il avait vécu dans un monde égoïste, au milieu des mes-

1. 1613-1680.

uines agitations de la Fronde. Il connaissait les hommes : s'est trompé en croyant connaître l'homme.

La forme des *Maximes* ne laissait pas d'avoir quelque hose de monotone dans sa concision affectée. Ces étincelles ui brillent à chaque ligne pour s'éteindre aussitôt et qui 'ont pour objet que de vous surprendre, finissent par lasser es yeux. Un écrivain plus éminent que La Rochefoucauld ut éviter cet écueil par une variété pleine de caprice et de oquetterie. Sans système philosophique arrêté, sans prétention à la profondeur, La Bruyère[1] est un auteur charnant qu'on ne se fatigue pas de relire. Quel riche tableau ue son livre des *Caractères* ! Que de finesse dans le dessin ! ue de couleurs brillantes et délicatement nuancées ! comme out ce monde comique qu'il a créé s'agite dans un pêle-mêle amusant. Point de transitions, point de plan régulier. Ses personnages sont une foule affairée qui court, qui se remue toute chamarrée de prétentions, d'originalités, de ridicules : vous croiriez être dans la grande galerie de Versailles, et voir défiler devant vous, ducs, marquis, financiers, bourgeois-gentilshommes, pédants, prélats de cour. Tantôt vous entendez un piquant dialogue, qui a tout le sel d'une petite comédie, avec un mot plein de sens pour dénoûment; tantôt, entre deux travers habilement saisis, l'auteur glisse une réflexion morale dont la vérité fait le principal mérite; ici c'est une maxime concise, à la manière de La Rochefoucauld, mais sans ses préjugés misanthropiques, là une image familière ennoblie à force d'esprit et de nouveauté, plus loin une construction maligne qui arme d'un trait inattendu la fin de la phrase la plus inoffensive. La Bruyère, quoique grand observateur, n'est pas précisément un philosophe : il ne creuse pas dans la région souterraine des principes; il se tient à la surface où végètent les passions et les vices. En fait de pensées il croit que *tout est dit et qu'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes*. Aussi est-il plutôt un artiste qu'un penseur. Il a pris aux honnêtes gens de son temps leurs croyances toutes faites, à Théo-

1. 1639-1696.

phraste qu'il a traduit, sa manière et sa forme; mais il a mis sous tout cela son esprit, et c'est assez pour assurer l'immortalité à son livre.

Prélude du XVIIIe siècle.

« Un homme né *chrétien* et *Français* se trouve contraint dans la satire; *les grands sujets lui sont défendus.* Il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. »

Ces paroles, par lesquelles La Bruyère justifiait sans doute à ses propres yeux le caractère un peu superficiel de son ouvrage, étaient en même temps le symptôme d'un besoin nouveau qui allait bientôt se manifester dans la littérature. Ce n'était pas seulement la *satire* qui se sentait à l'étroit entre la *religion* et la *monarchie*. La pensée tout entière commençait à s'agiter dans ces bornes augustes qu'elle ne devait pas tarder à franchir. Descartes avait posé les prémisses de l'indépendance, et son principe, plus fort que ses prudentes réserves, devait entraîner bien loin ses audacieux héritiers. Un esprit de liberté soufflait de tous les points. En Hollande, un homme d'une immense érudition, d'une étonnante facilité, Bayle, se déclarait le champion du pyrrhonisme, et préludait à l'*Encyclopédie* aussi bien par l'esprit que par la forme de ses travaux. L'Angleterre accomplissait sa révolution, et tenait en réserve les germes de la nôtre, que le génie impatient de Voltaire allait bientôt lui emprunter. En France même, la tradition sceptique, la voix de Rabelais et de Montaigne, étouffée en apparence par l'harmonieux concert des écrivains religieux de la grande époque, s'était apaisée mais non pas éteinte. Pareille à ces fils conducteurs qui transmettent d'un continent à l'autre, par-dessous les flots de l'Océan, le mouvement et la pensée, l'incrédulité du XVIe siècle traversait secrètement le règne de Louis XIV, pour aller ébranler le siècle suivant. La Fronde lui avait légué les Lionne, les Retz, épicuriens ardents et habiles, la princesse Palatine, le Grand Condé et le médecin-abbé Bourdelot, timides dans leur impiété. Méré, Miton, Desbarreaux

ent franchement incrédules; Ninon et sa cour, Saint-remont, Saint-Réal, les poëtes Hesnault, Lainez et Saint-vin formaient, dans la société religieuse du siècle, un pe-monde à part qui prenait volontiers pour croyances la orie de ses plaisirs. Les Vendôme, entourés des Chau-ı, des La Fare, faisaient de leur palais du Temple l'asile la débauche et du libre penser. A la cour même, à la vraie ır de Versailles, que de vices païens s'impatientaient du ısque de la décence, surtout quand le règne de Maintenon eut comprimés encore davantage sous des apparences pocrites! Tout cela fermentait sourdement au-dessous de société officielle et régulière. Les mauvais instincts et les pirations généreuses se coalisaient, comme dans toute ré-lution, pour renverser le présent, quitte à se disputer venir. On sentait que la fin du règne était la fin d'une so-été.

C'était aussi la fin d'une littérature. Ce flux d'idées nou-lles qui monte va briser, en s'y précipitant, les formes ré-lières du grand siècle. La poésie va pour un temps s'envo-: au ciel avec la foi; la prose compensera par des qualités ıuvelles la majesté tranquille ou la grâce régulière qu'elle ıit perdre. Désormais légère, brillante, acérée, elle devien-a une arme, comme la littérature une puissance. La phi-sophie du XVIIIe siècle c'est la révolution française dans le ımaine de la pensée.

CINQUIÈME PÉRIODE.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XXXVII.

VOLTAIRE.

TENDANCES GÉNÉRALES DU XVIIIe SIÈCLE. — INFLUENCE DE L'ANGLETERRE. — FONTENELLE. — VOLTAIRE; SON ÉDUCATION. — SON THÉATRE. — SON ÉPOPÉE. — SES POÉSIES DIVERSES. — SES TRAVAUX HISTORIQUES. — SA PHILOSOPHIE.

Tendances générales du XVIIIe siècle.

L'œuvre de la littérature française au XVIIIe siècle semble d'abord purement subversive. Les croyances, les mœurs, les institutions antiques tombent successivement sous ses coups; elle attaque les religions positives, elle menace les royautés : elle est possédée de l'enthousiasme de la destruction. Mais il ne faut pas s'arrêter à l'apparence : des germes féconds se cachent sous ces ruines. Si elle rompt avec la tradition historique, du moins elle se dévoue à la recherche du juste et du vrai. La France réalisa alors le premier *moment* de la pensée de Descartes, le doute méthodique. C'est un triste spectacle que cet ébranlement universel du monde moral; pourtant, il est beau de voir, pour la première fois, les hommes en majorité croire à la puissance de la raison. Il manqua au XVIIIe siècle de rapporter cette raison, devant laquelle il s'inclinait, à sa source éternelle et divine, et de dire avec Fénelon : « Où est-elle cette raison parfaite qui est si près de moi et si différente de moi? n'est-elle pas le Dieu que je cherche[1]? »

1. En ne reconnaissant la raison que *subjectivement*, c'est-à-dire comme vivant seulement dans l'intelligence qui la conçoit, le XVIIIe siècle enlevait

.e XVIIIe siècle commença un grand et double travail dont ıe lui fut pas donné de voir le terme : détruire tout ce il y avait d'arbitraire dans l'autorité pour la rétablir plus branlable sur les bases éternelles du droit et de la jus-:. A nos pères est échue la première et la plus ingrate t de ce programme. C'est à nous que la Providence sem-avoir réservé la seconde.

Au reste, ce n'est pas la littérature seule qu'il faut accu- ou louer d'avoir renversé la société du XVIIIe siècle : ıcien système tombait de lui-même en ruine. L'absolu-ne trop tendu s'était brisé. Le peuple avait couvert de ıe le cercueil de Louis XIV; le régent d'abord, et bientôt ·oi Louis XV couvrirent le trône d'opprobre. Les seigneurs înaient aux pieds d'une maîtresse royale ou salissaient ns de joyeuses orgies leurs titres de noblesse. Les parle-ents, animés d'un étroit esprit de corps, suivaient le siècle ın pas inégal : aujourd'hui avec lui, dans leur résistance x folles prodigalités de la cour, ou aux abus d'une société èbre; demain bien en arrière, en plein moyen âge, quand prononçaient quelqu'une de ces sentences qui déshono-ient encore la justice criminelle. Enfin trop de membres ı haut clergé, corrompus par la cour, étaient sans foi mme sans mœurs, et ne savaient plus défendre la religion ınt ils étaient les organes que par de mesquines tracasse-ès et de timides persécutions.

Dans cette décrépitude de tous les anciens pouvoirs, une ule puissance continuait à grandir, celle de l'opinion pu-ique, dont la littérature se fit l'interprète et le guide. Les ttres, considérées jusqu'alors comme l'ornement et la dé-ration de la société, commencèrent à en devenir l'âme : on t des écrivains disserter sur les gouvernements et les peu-es, sonder les fondements chancelants du pouvoir et éta-ir les principes qu'ils voulaient lui donner pour base. Cette plication de la pensée aux intérêts publics de la nation i donna un caractère nouveau, qui sépare profondément

ute base solide au droit, à la morale, à la politique, à l'art, et ne leur issait pour principe que le consentement d'une réunion fortuite d'individua-tés.

les écrivains du XVIIIe siècle de ceux des âges précédents. Les lettres tinrent lieu à la France des institutions qu'elle n'avait pas encore.

Cette importance conquise par la littérature multiplia prodigieusement le nombre des écrivains; et, d'un autre côté, le grand nombre des écrivains contribua à étendre leur influence. L'effet, comme toujours, se retournait vers sa cause et en augmentait l'énergie. Les gens de lettres ne furent plus une caste isolée et jouissant à part de leurs obscurs honneurs. Tous les salons leur furent ouverts : ils y régnèrent par le droit de l'esprit, de la mode et quelquefois de la frivolité. Plusieurs escomptèrent leur gloire, contents d'une prompte célébrité. La conversation devint un art ingénieux; les gens du monde et les auteurs firent un échange de leurs qualités diverses : la nation tout entière fit ou inspira des livres.

Influence de l'Angleterre.

Il semble que toutes les évolutions du génie de la France doivent être hâtées par l'influence d'une littérature voisine. Au XVIe siècle, l'Italie nous avait donné la Renaissance, au XVIIe nous avions subi l'action héroïque et un peu emphatique de l'Espagne. C'est de l'Angleterre que partit la première impulsion du XVIIIe siècle : liberté de tout examiner et de tout dire, application de la littérature aux intérêts politiques et économiques de la nation ; tendance positive et matérialiste de la pensée, couleur prosaïque et un peu vulgaire des productions de l'esprit, tout cela passa de l'Angleterre du XVIIIe siècle à la France. Mais ce qui chez les Anglais était épars et isolé, vint se concentrer ici en un foyer brûlant : une direction commune donna aux idées nouvelles une irrésistible puissance. Disciplinés jusque dans l'insurrection, nos philosophes, malgré leurs dissidences, eurent un but, une méthode, un esprit communs : la France porte partout son unité. De plus, ils animèrent les abstractions anglaises d'une éloquence entraînante et populaire : l'incrédulité discrète ou savante des Collin, des Tindal, des Bolingbroke, devint le mordant sarcasme de Voltaire et le déisme ardent

Rousseau. La science de Newton sortit de son sanctuaire, ce à l'auteur des *Lettres anglaises* et des *Éléments de losophie;* la froide et didactique analyse de Locke pâlit rant les pages éloquentes de l'*Émile* et du *Contrat social.* eût dit qu'une idée anglaise ne pouvait se faire entendre monde qu'après avoir trouvé en France son expression opéenne et sa forme immortelle.

Parmi la foule des écrivains qui intronisèrent en France nouvelle philosophie, quatre grands noms ont conquis les ffrages de la postérité : Voltaire, Rousseau, Montesquieu et ffon. Voltaire donne le signal de l'attaque : poëte, histo- n, philosophe, écrivain universel, il se multiplie par sa vorante activité et fait comparaître toutes les idées hu- aines au tribunal, souvent peu impartial, de son inexorable n sens. A sa suite se précipite toute l'armée des novateurs, agérant, outrant, gâtant sa doctrine. C'est Diderot, c'est Alembert, arborant comme point de ralliement le drapeau l'*Encyclopédie;* c'est Helvétius, c'est d'Holbach, c'est La- ettrie, dont les désolants systèmes anéantissent toute mo- le, toute espérance, toute poésie. Alors se lève plein d'une oquente indignation le Génevois Jean-Jacques, ardent et r comme un tribun, passionné et entraînant comme un ëte. Il revendique les droits éternels du sentiment moral, la religion, de la liberté; et sa parole brise et anéantit les oides spéculations de l'athéisme. Cependant, retirés à l'écart contemplant de loin la lutte, Montesquieu et Buffon se artagent l'histoire du passé et de l'immortelle nature, ils herchent à découvrir les lois des sociétés et de l'univers. un offre à la révolution politique qui s'approche la base olide de l'expérience des siècles; l'autre montre d'avance ux sciences physiques qui s'éveillent le magnifique tableau e leurs futures conquêtes, et semble égaler la majesté de la ature par celle de son génie[1].

Fontenelle.

Le rôle de Voltaire avait semblé offert par la destinée à un

1. *Majestati naturæ par ingenium.* Inscription de la statue élevée, dans le abinet du roi, à Buffon encore vivant.

homme que l'esprit le plus fin, l'universalité la plus brillante jointe à une vie séculaire ne purent élever qu'au second rang. Fontenelle, né en 1657, mort en 1757, neveu et élève de Corneille, confrère et survivant de Montesquieu, se trouve partagé entre les deux époques par son caractère aussi bien que par son âge. Novateur paradoxal plutôt qu'audacieux dans le XVIIe siècle, conservateur indécis et timide dans le XVIIIe, la tiédeur de son âme passa dans son style. Il tenta tous les genres, depuis la tragédie jusqu'à l'églogue, depuis l'opéra jusqu'à la dissertation scientifique : il porta presque partout une affectation d'enjouement qui fatigue, un excès d'esprit qui, après tout, n'est qu'un défaut d'esprit[1]. Ce qui manquait surtout à Fontenelle c'était le cœur[2]. Il avouait lui-même qu'il n'avait jamais eu sérieusement le désir d'aimer ni d'être aimé. Quelle ardeur, quelle puissance pouvait avoir dans ses écrits l'homme qui disait : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir ? » Son scepticisme discret se bornait à une guerre d'allusions malignes : dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, dans sa *Relation sur l'île de Bornéo*, dans son *Histoire des oracles*, l'hostilité des intentions se dissimule sous une prudente réserve. Le plus souvent, Fontenelle écrit sans but, comme sans conviction. On sent qu'il ne marche pas, il se promène, cueillant sur son passage les aperçus piquants, les observations ingénieuses, sans s'occuper de leur justesse. Il aime le paradoxe dans la science comme dans le style : ce qu'il recherche, c'est le merveilleux, le singulier, plus encore que le vrai. Par bonheur pour sa réputation, il fut quarante-trois ans secrétaire de l'Académie des sciences. L'obligation de rendre compte des travaux de cette docte assemblée donna un objet positif à cet esprit ingénieux et facile. C'est la gloire de Fontenelle d'avoir prêté aux sciences les plus diverses,

1. Les principales œuvres de Fontenelle sont plusieurs pièces de théâtre, entre autres *Aspar*, *Idalie*, tragédies; *la Comète*, comédie; *Thetis et Pelée*, *Endymion*, opéras; des pastorales, de petites pièces de vers; les *Dialogues des morts*; les *Entretiens sur la pluralité des mondes*; l'*Histoire des oracles*; enfin ses travaux et ses éloges académiques.

2. « Que je vous plains, lui disait Mme de Tencin; ce n'est pas un cœur que vous avez là dans la poitrine : c'est de la cervelle, comme dans la tête. »

ıs sa belle *Histoire de l'Académie*, une expression tou-
rs pleine de clarté, d'élégance et d'intérêt. Ainsi se ma-
estait déjà, et sous la plume d'un homme seul, une pre-
ere tentative de cet esprit encyclopédique qui anima le
IIe siècle. Son intelligence, comme un miroir délicat, re-
ait toutes les images étrangères et les répétait plus dis-
ctes et plus vives. Fontenelle fut, suivant Voltaire, « le
mier parmi les savants qui n'ont pas eu le don de l'in-
tion. »

Voltaire; son éducation.

Voltaire, dont le nom revient sans cesse, quand on parle
XVIIIe siècle, en est le véritable représentant : il en réunit
tes les tendances et les transforme dans une brillante
lividualité. Incrédule, mais déiste, il donne à la France ce
'aucun sectaire n'avait su donner aux pays protestants, la
érance. Réformateur, mais mitigé et prudent, il médit des
us plus qu'il ne les attaque, et entraîne le pouvoir lui-
ème dans la complicité de sa plaisanterie ; philosophe, mais
mme du monde, il glisse à la superficie des choses, de
ur de rencontrer l'obscurité dans la profondeur : artiste,
ıis surtout homme habile, il vise au succès plus qu'à l'idéal,
n'atteint la perfection que dans les genres qui n'exigent
s la beauté. Pour lui l'art, la philosophie, la politique ne
nt que des moyens : l'influence est le but. Il s'empare de
sprit d'un siècle par toutes ses issues, pénètre toute une
nération de sa pensée, et laisse sur le caractère de la na-
on une trace ineffaçable.

Les deux qualités dominantes de cette rare intelligence
rent la passion et le bon sens ; l'un corrigeait sans cesse
rectifiait l'autre : c'était le frein et l'aiguillon. Le pro-
ıit de ces deux forces fut un esprit étincelant, universel,
résistible, le génie de l'esprit, qui fit toute la puissance de
oltaire.

Le but de ses efforts fut celui que le siècle appelait de
us ses vœux, l'affranchissement de la pensée, le premier
ı date de tous les affranchissements. L'autorité transmise
ar le moyen âge, et dont le XVIIIe siècle devait amener la

ruine, avait revêtu deux formes : le pouvoir traditionnel l'Église et la puissance héréditaire de la royauté. Volta en divisant l'attaque, assura la victoire. Bien plus, il i ressa la vanité des princes à conspirer avec lui contre la religieuse. Catherine de Russie, Christian VIII de Da mark, Gustave III, l'empereur Joseph II, et, plus que to Frédéric de Prusse, se firent les courtisans de cette nouv puissance. On a tour à tour loué et blâmé Voltaire de ce qu regardait comme une prudente tactique. Nous sommes co vaincu qu'en respectant les trônes alors qu'il ébranlait l glise, il obéissait moins à sa prudence qu'à ses opinio Voltaire n'aspira jamais à aucune révolution politique. aimait cette élégante société des salons aristocratiques; il trouvait des lecteurs capables de l'entendre, de l'admirer; le faible despotisme de Louis XV, tempéré par la puissa de l'opinion, lui semblait sans doute plus favorable au règ de l'intelligence que les agitations d'une démocratie.

Quant à l'Église, il l'attaqua avec habileté, avec persé rance, avec fureur. Nous n'hésitons pas à condamner l'im vérence et même l'injustice de ses agressions. Le catholicis a été, au moyen âge, la vie morale du monde, et il a dro à notre respect, à notre amour, non pas, comme quelque uns osent le dire, parce qu'il est un frein pour l'ignoran et un auxiliaire de la politique, mais parce qu'il recèle dan son sein et communique à tous, dans un langage simpl et touchant, de grandes et sublimes vérités. Toutefois, e blâmant Voltaire, ne soyons pas injustes envers ce gran homme ; l'impartialité qui nous est facile, grâce à la tolé rance qui fut sa conquête, était peut-être impossible à se époque. Ce n'est pas dans l'ardeur du combat qu'on mesur ses coups. L'Église qu'il avait devant lui ne se bornait pa à être une institution bienfaisante, contente de régner su les convictions et de porter dans les cœurs les saintes con solations de la foi : c'était un des trois ordres de l'État, pos sédant en propriétés à peu près affranchies de tout impô plus d'un cinquième du territoire français. Le despotism des confesseurs de rois, la révocation de l'édit de Nantes les querelles des *cinq propositions*, les miracles du diacr

·is, les vices des prélats de cour, le scandale du cardina- de Dubois, enfin l'atrocité des condamnations de Calas, Sirven, de Labarre, d'Étallonde, voilà quels étaient rs les plus grands ennemis de la religion, voilà ce qui ıssait à l'incrédulité par le dégoût.

L'éducation de Voltaire développa ses penchants anti- ·étiens. Elle fut double pour lui, celle de l'enfant et celle l'homme, l'une reçue à Paris, l'autre à Londres. Voltaire, fant, subit l'influence irréligieuse d'un abbé incrédule, Châteauneuf, son parrain, et plus tard d'une société de ınes seigneurs libertins, où celui-ci l'introduisit, des nti, des Vendôme, des Sully, des Richelieu, parmi les- els brillaient deux poëtes aimables et faciles, La Fare Chaulieu. Dans l'intervalle le jeune Arouet fut mis au llége *Louis-le-Grand*, mais les jésuites, ses maîtres, en i exposant les dogmes catholiques sans les lui faire croire aimer, ne parvinrent qu'à lui montrer l'ennemi qu'il ırait à combattre. En Angleterre cet instinct d'incrédulité evint une opinion positive. Dès lors sa religion fut le ·isme; sa métaphysique, le sensualisme; sa morale, l'in- rêt bien entendu. Il rapporta encore de son exil une vive lmiration pour une forme de gouvernement qui permettait e tout penser et de tout dire, un goût décidé pour les ·iences naturelles, qui semblaient devoir servir d'appui à a philosophie de la sensation, et des projets de renouvelle- ıent pour le théâtre dont il voulait faire l'organe retentis- ant de ses hardiesses philosophiques. Les *Lettres anglaises*, ıubliées à son retour, furent le manifeste de la guerre qu'il llait commencer. Les opinions régnantes ne s'y trompèrent ıas; le parlement fit brûler cet ouvrage par la main du ıourreau [1].

Alors commence cette prodigieuse série de publications de ous genres qui se succèdent avec une rapidité et une abon- lance inépuisables pendant une vie de quatre-vingt-quatre ıns (1694 à 1778). Presque toujours absent de la capitale,

1. Les *Lettres anglaises* ou *Lettres philosophiques* ont été refondues dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. M. Beuchot, dans sa grande édition, les a seul conservées sous leur première forme.

retiré d'abord à Cirey, chez la marquise du Châtelet, plus tard dans son magnifique château de Ferney, Voltaire ne cesse d'occuper Paris et l'Europe; tous ses écrits, toutes ses pensées sont des événements publics : jamais on ne vit rien de pareil à cette royauté de l'esprit. Poésie sérieuse et légère, sciences naturelles, histoire, métaphysique, pamphlets, Voltaire entreprend tout, exécute tout, réussit et triomphe partout. Une correspondance infatigable, universelle, pleine de verve, de bon sens et d'esprit, sème la pensée du chef dans toute l'armée philosophique. Ce sont les ordres du jour qui portent partout le courage et la lumière; c'est le brillant et ingénieux commentaire qui traduit, dans un langage propre à chacun, l'idée commune à tous. Voltaire trouve dans la solitude les loisirs nécessaires à ses travaux; dans le monde ses écrits, toujours renouvelés, suppléent à sa présence. Il n'est pas une voix de la renommée qu'il ne contraigne à répéter son nom, pas un coin du domaine de l'opinion qu'il ne veuille renouveler par ses principes, pas une faculté de l'intelligence humaine à qui il ne prétende donner un aliment. C'est ainsi, s'il *nous est* permis de rapprocher des influences d'ailleurs si dissemblables, que l'Eglise, au moyen âge, s'emparait de la société tout entière. Il semble qu'un seul homme, dans son audacieuse universalité, ait entrepris non-seulement de détrôner l'Église, mais de la remplacer.

Son théâtre.

Au moment où Voltaire entra dans le monde, la gloire littéraire était au théâtre. Corneille et Racine remplissaient la scène de leurs noms et de leurs chefs-d'œuvre. Outre une admiration légitime, il y avait là pour la France un amour-propre national : l'Europe elle-même croyait n'avoir rien à opposer à notre tragédie classique. Voltaire dirigea ses efforts vers ce qu'on regardait comme le premier des genres. Il se fit poëte tragique, par suite de sa vocation universelle, pour prendre son investiture de grand écrivain. *Plein de* ses souvenirs de collége, il ouvre sa carrière en imitant Sophocle et en luttant contre le vieux Corneille; il *substitue à*

implicité terrible de l'*Œdipe* grec le brillant vernis d'une ;ance de convention, avec l'ornement ridicule d'un amour lacé, et n'en réussit pas plus mal. En Angleterre il en- l *avec ravissement*, ce sont ses termes, les accents d'un me plus mâle : à son retour il essaye de mettre sur la ne, non pas Shakspere qu'il n'a ni bien compris ni bien té [1], mais l'esprit de la liberté anglaise, dont son âme st sentie exaltée. C'est alors que paraissent *Brutus* et la rt de *César*, nobles et pures esquisses analogues au *Ca-* d'Addison, et où la beauté de certains caractères ne hète pas l'absence de la passion et de la vie. Enfin il fait suprême effort ; il attaque le public dans les sentiments plus profonds de notre nature, la tendresse maternelle, mour héroïque, malheureux, jaloux, désespéré; il réitère s coups, *frappe fort* plutôt que juste, franchit dans sa arse les habiles préparations, les délicates vraisemblances, fini et le parfait du plan ; mais il presse le spectateur, écipite les situations, les coups de théâtre, les scènes pa- étiques ; il émeut, il ébranle, il arrache les applaudisse- ents et les larmes : c'est *Alzire* (1736), c'est *Mérope* (1743), est *Tancrède* (1760), c'est surtout et avant tout *Zaïre* (1732). est remarquable que deux fois, dans ses meilleures tra- dies, le goût du poëte l'emporte sur les répugnances de ncrédule, et tire de la religion chrétienne quelques-unes ses plus grandes beautés [2].

Toutefois, comme on doit s'y attendre, l'influence de philosophie contemporaine domine sur le théâtre de Vol- ire; non-seulement elle y jette ces tirades déclamatoires, s vers à effet, applaudis au XVIIIe siècle et froids aujour- 'hui comme des brûlots éteints, mais encore elle le pousse e plus en plus sur la pente où glissait déjà la tragédie

1. « Shakspere, le Corneille de Londres, grand fou d'ailleurs, et ressemblant plus souvent à Gilles qu'à Corneille; mais il a des morceaux admirables. » *Correspondance générale*, t. I, lett. CLVII

2. « Je tâcherai de jeter dans cet ouvrage (*Zaïre*) tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois; *quod felix, faustum musulmanumque sit.* » *Correspondance générale*, lett. LVII.

française, elle le précipite dans l'abstraction. L'histoire, couleur locale, les caractères individuels s'effacent de plus en plus et laissent la scène à une intrigue idéale qui s'agite dans le vide, comme un problème de mathématiques attendant sa solution. L'abstraction, qui est le vice de la philosophie et de la politique du XVIIIe siècle, éclate également dans son théâtre. Ses personnages sont des situations, tout au plus des caractères, presque jamais des hommes.

Son épopée.

Le succès de ses prédécesseurs avait entraîné Voltaire au théâtre : la raison contraire le porta vers l'épopée. Il se fit poëte épique, parce que personne en France, disait-on, ne l'avait été encore. Malheureusement si cette opinion était vraie avant *la Henriade*, elle ne le fut pas moins après. C'est à vingt ans, sous les verrous de la Bastille, que Voltaire esquissa les premiers traits de son poëme ; une épopée lui apparaissait alors comme le récit pompeux d'un événement guerrier, précédé d'une invocation, orné d'un récit rétrospectif, d'un songe, d'un voyage aux enfers et d'un épisode d'amour. Il s'agissait pour lui d'une contrefaçon d'Homère entrevu au travers de Virgile : ce devait être sa dernière amplification de rhétorique. Le poëme fait d'après ces données fut achevé en Angleterre et retouché longtemps en France. Voltaire y attachait l'espérance de sa gloire. C'est *pour être immortel*, disait-il, que j'ai fait *la Henriade*. Voltaire sera immortel, mais *la Henriade* y contribuera peu. Malgré tout son talent, il ne pouvait qu'échouer avec honneur dans une tentative impossible. Les genres littéraires ne dépendent pas du caprice des auteurs ; l'épopée homérique était le fruit spontané d'une société naissante : c'était l'histoire chantée, alors qu'on ne pouvait l'écrire. L'imagination, le sentiment, l'admiration naïve se confondaient avec la mémoire pour développer, dans un langage mélodieux, tout le trésor des traditions humaines que les chantres sacrés dérobaient seuls à l'éternel oubli. Aujourd'hui *le livre a tué le chant;* l'histoire est là avec sa vérité plus

.e que la fiction. Si nous avons encore une épopée, ;t celle où l'historien, contemplant de haut la marche de ımanité, assiste en quelque sorte aux conseils de Dieu la mène, et voit sur la terre tous les empires s'écrouler ı *sur l'autre avec un fracas épouvantable.* Notre Hore, c'est Bossuet, c'est Herder; la forme n'y fait rien, ı n'est que la conséquence de l'idée.

Voltaire eut le malheur de ne pas voir que l'épopée, comme tes les choses vivantes, projette, du centre à la circonféıce, la forme qui les révèle. Il fit un habile et élégant ;u de tous les accidents extérieurs de l'épopée antique, il manquait que l'âme qui les a jadis créés. Aussi combien est froid dans tous ces récits imités! Lui-même s'y sent ıl à l'aise; il les resserre, il les abrége : on voit qu'il s'imtiente de ce cérémonial épique. Mais qu'il rencontre sur sa ute une idée morale ou politique, qu'il dessine un carac-'e, qu'il développe le mécanisme d'une constitution, exse un dogme religieux ou philosophique, déroule le taeau des merveilles du commerce et de l'industrie, aussitôt ntérêt sérieux qu'il attache à ces objets, l'émotion vraie ı'il ressent donnent à son style une chaleur toute nouılle, et ces passages, les moins poétiques de leur nature, nt les plus neufs et les plus excellents du livre.

Ses poésies diverses.

On sait trop que Voltaire a été plus heureux sur les traces e l'Arioste que sur celles d'Homère. Mais là il n'imitait as, il n'obéissait qu'à son esprit. Il est à déplorer qu'il n'ait as également obéi aux lois de la décence, et qu'un chef-'œuvre de style ne soit que la profanation d'un de nos ɔuvenirs nationaux les plus glorieux. Cette condamnation u'on peut, au nom de la morale, étendre à une partie des ɛuvres légères de Voltaire, frappe également la plupart des ɛrivains du parti philosophique. Il semble qu'ils aient oulu propager la réforme par la licence, et faire de la séuction l'auxiliaire de la liberté. Échappés au joug des dogmes de l'Église, ils rejetaient aussi l'austérité de sa morale.

Le catholicisme avait proscrit la chair avec rigueur; la licence des mœurs fut une des formes de l'insurrection.

La poésie philosophique, qui brillait d'un si vif éclat dans *la Henriade*, était soudée trop faiblement à la fiction antique pour ne pas s'en détacher, et constituer enfin à elle seule un genre de composition spéciale. C'est ce qui arriva dans les *Discours sur l'homme*, inspirés par l'*Essai sur l'homme* de Pope, dans la *Loi naturelle*, dans les *Épîtres* si admirables de bon sens, d'élégance, de facilité et quelquefois de grandeur (par exemple l'épître à Mme du Châtelet, imitée de Thomson). C'est là que Voltaire est vraiment lui-même.

Là, vous ne rencontrez plus de ces fautes qui choquent dans *la Henriade* et même dans les tragédies; plus de déclamations, plus de froideurs ni d'apprêt : on sent partout le naturel et la conviction, qui se traduisent par une éloquence pleine d'aisance et de vérité. C'est là que Voltaire est parvenu au premier rang, mais dans un genre inférieur de poésie.

Ses travaux historiques.

La France, si féconde en chroniques, en mémoires, en compilations savantes, n'avait guère plus d'histoire que d'épopée. D'ailleurs l'histoire n'étant que le point de vue spécial d'où chaque siècle envisage le passé, il s'ensuit que chaque siècle doit la refaire. Le XVIIIe eut deux sortes d'historiens, les érudits et les philosophes; les uns amoncelant ou disposant les matériaux, les autres cherchant à construire l'édifice. Dans la première classe il faut placer les savants religieux, restes glorieux et continuateurs du XVIIe siècle, les Mabillon, les Montfaucon, les Martine, les Ruinart, les Vaissette, les Lobineau, qui élevèrent si haut la gloire des bénédictins, puis les membres illustres de l'Académie des inscriptions, Lancelot, Lebœuf, Foncemagne, Sainte-Palaye, Fréret. La collection de leurs Mémoires est pour l'histoire un véritable trésor. On y a compté jusqu'à deux cent cinquante-sept articles sur tous les points litigieux de notre archéologie. A la tête de la seconde classe et bien loin devant ses rivaux marche le génie universel de l'époque, Vol-

·e. Son principal mérite en ce genre de composition est voir conçu et réalisé, autant que le permettaient son esprit son siècle, l'idée d'une *Histoire de l'humanité*. L'antiquité vait connu que des Grecs et des barbares, des Juifs et ; gentils; les Romains n'avaient étudié qu'eux-mêmes. moyen âge avait vu l'humanité dans le catholicisme; il nblait dire, avec saint Cyprien : « Celui-là ne peut avoir eu pour père qui n'a pas pour mère l'Église. » Bossuet tait élevé jusqu'à un vaste ensemble. Mais son point de e exclusivement religieux ne lui avait permis d'envisager istoire politique que comme le complément de celle de 'glise; aussi avait-il sagement abandonné les temps mornes. Voltaire sentit la solidarité des nations et l'existence un but commun qui les appelle. Chose surprenante! Cette ée toute chrétienne de la fraternité universelle, méconnue ır le moyen âge, fut embrassée par celui qui se croyait le us grand ennemi du christianisme. Tandis que la religion voyait attaquée dans ses dogmes et dans son culte, l'esrit de l'Évangile continuait à se développer même chez ses gresseurs, sous les noms de tolérance et d'humanité.

Le premier essai historique de Voltaire fut l'*Histoire de harles XII*, vive et brillante narration où tout est mouvement, où les hommes et les faits sont expliqués par le récit. e style de l'historien s'accorde merveilleusement avec le aractère impétueux du héros; tout est net, précis; tout ourt au fait, au but. Après cette chevaleresque invasion ans le champ de l'histoire, Voltaire se disposa à en faire la onquête par son grand ouvrage, l'*Essai sur les mœurs et esprit des nations*. Le titre seul était d'un bon augure. Il ne 'agissait plus d'enseigner « en quelle année un prince ingne d'être connu succéda à un prince barbare chez une ation grossière. » L'auteur se proposait de chercher dans ette immensité d'événements « ce qui mérite d'être connu le nous : l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés de ce qu'il n'est pas permis d'ignorer[1]. » Voltaire ouvrait la carrière à l'histoire philosophique; à côté

1. *Essai sur les mœurs*, avant-propos.

des événements politiques il étudiait le développement de la civilisation sous la double influence des faits extérieurs et du caractère intime des peuples; il signalait la diversité des mœurs, des arts, des idées, et constatait les progrès de l'esprit humain, jetant ainsi les fondements de deux sciences nouvelles, l'histoire de l'humanité et la philosophie de l'histoire[1].

Le plan de Voltaire était immense. On est effrayé de ce que son exécution suppose d'études et de travaux. « Il est peu de livres où se trouvent moins d'erreurs de dates et de faits; et, sans érudition affectée, Voltaire remonte souvent aux sources les plus sûres[2]. » Mais il rencontrait dans les dispositions particulières de son esprit et de son siècle un obstacle presque insurmontable. Les philosophes du XVIIIe siècle aimaient l'humanité d'une façon en quelque sorte abstraite. Ils ne pouvaient ni comprendre ni amnistier certaines époques nécessaires à son développement, mais contraires à leur idéal d'élégance et de libre penser. Le moyen âge, cette longue et douloureuse préparation du monde moderne, n'excitait que leur dédain et leur colère : c'était un ennemi qu'il fallait achever de vaincre, et envers lequel il n'était pas encore temps d'être impartial. On raconte mal ce qu'on n'aime point. Voltaire déclare que l'histoire des premiers siècles de notre ère « ne mérite pas plus d'être écrite que celle des ours et des loups. » Dès lors l'historien descend de son rôle de juge à celui d'écrivain satirique. Il méconnaît toute l'époque si féconde, si originale de la féodalité : il ne se relève qu'avec la Renaissance, et ne retrouve qu'au XVIe siècle toute la vérité et toute l'éloquence de son exposition. Néanmoins, malgré ses défauts, cet ouvrage restera comme une des productions les plus remarquables du talent historique. « Encore aujourd'hui il n'y a pas sur l'histoire générale du monde moderne un autre livre durable que l'*Essai* de Voltaire[3]. »

La Philosophie de l'histoire, dont Voltaire fit après coup

1. Dr Mager, *Geschichte der französischen National-Litteratur*, B. I. S. 228.
2. Villemain, *Tableau de la littérature française au* XVIIIe *siècle*, t. II, leçon XVIe.
3. *Idem, ibidem.*

ntroduction de son *Essai sur les mœurs*, mérite des re-
:oches plus sévères, sans avoir droit aux mêmes éloges.
:s erreurs, les citations tronquées, les ignorances gros-
ères y sont aggravées par d'indécentes plaisanteries, tout
fait indignes de la majesté de l'histoire.

Le *Siècle de Louis XIV* est la plus parfaite des œuvres his-
riques de Voltaire. Plein d'une admiration sincère pour
:tte brillante époque, il l'étudie avec amour et la raconte
vec gravité. La pensée philosophique qui le dirigeait était
ı même qui avait inspiré l'*Essai sur les mœurs*. « Ce n'est
oint seulement la vie de ce prince que j'écris, ce ne sont
oint les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'es-
rit humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit
umain[1]. » Il *rassembla longtemps les matériaux* de ce grand
ravail, longtemps il s'occupa à *donner chaque jour quelque
oup de pinceau à ce beau siècle de Louis XIV dont* il voulait
tre le peintre et non l'historien[2]. On regrette seulement
u'un plan mal conçu ait divisé les différentes parties d'un
ableau qui devait surtout frapper par son ensemble. Voltaire
:xpose d'abord les événements politiques; puis il rapporte
es anecdotes relatives à la vie privée du monarque; il exa-
nine ensuite les questions de finances, l'état des lettres et
les arts, et finit par les affaires ecclésiastiques. « Puisque
tout s'enchaîne dans les choses humaines, dit Gibbon, et
que les unes ne sont souvent que la cause ou la conséquence
des autres, pourquoi les séparer dans l'histoire? » L'histo-
rien anglais remarque ensuite avec justesse que la première
partie de l'ouvrage est beaucoup moins intéressante que la
seconde. Les lettres, les arts et les mœurs offraient à l'écri-
vain une matière presque entièrement neuve, tandis que les
siéges et les batailles, traités déjà dans une foule de récits,
ne permettaient à Voltaire d'autre supériorité que celle du
style et de la précision.

Sa philosophie.

De même que de *la Henriade* s'était détachée la poésie

1. *Correspondance générale*, t. II, lett. XXXVIII.
2. *Idem*, t. I, lett. CXLVIII.

morale de Voltaire, ainsi sa philosophie se sépara de l'histoire, dont elle supportait impatiemment la noblesse. Elle se constitua un domaine isolé, indépendant, agréable par sa forme et puissant par sa frivolité. Quand on a reproché à Voltaire d'être superficiel, on n'a pas songé que c'était là une partie de sa force. L'influence, la popularité était à ce prix. « Les Français ne savent pas, dit-il quelque part, combien je prends de peine pour ne leur en point donner. » C'est en effet un prodige que cette clarté soudaine jetée sur les questions les plus obscures. Il est vrai qu'elle est loin d'en illuminer les profondeurs; mais c'était déjà quelque chose d'en rendre les abords accessibles. « Si mon ouvrage n'est pas aussi clair qu'une fable de La Fontaine, dit-il dans un sentiment exagéré de ce besoin, il faut le jeter au feu[1]. » Au reste, nul n'a jugé mieux que lui et avoué avec plus de grâce le caractère de sa clarté philosophique. « Je suis comme les petits ruisseaux, écrit-il à un ami; ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds[2]. » Voltaire après tout n'est pas un philosophe : il n'a point de système, et guère de méthode, il lui arrive souvent de changer d'opinion sur les points les plus essentiels, et alors il vous dit naïvement : « L'ignorant qui pense ainsi n'a pas toujours pensé de même, mais il est enfin contraint de se rendre[3]; » quitte à changer encore d'avis à la première occasion. En général Locke a le don de lui plaire, peut-être parce qu'il est le moins philosophe de ceux qui portent ce titre. Avec lui on peut douter à son aise, et même aller assez loin dans la route du scepticisme. « Il me semble qu'il a fait comme Auguste, qui donna un édit *de coercendo intra fines imperio*. Locke a resserré l'empire de la science pour l'affermir[4]. » Ce que Voltaire aime surtout chez lui, ce qu'il répète et vante sans cesse, c'est la fameuse opinion que Dieu, dans sa toute-puissance, pourrait accorder à la matière la faculté de penser. Toutefois au milieu de ses doutes, de ses hésitations, de ses igno-

1. *Correspondance générale*, t. I, lett. CXXXIV.
2. *Idem*, t. I, lett. CCXLII.
3. *Philosophie*, t. I; *le Philosophe ignorant*.
4. *Correspondance générale*, t. II, liv. XVIII.

es, Voltaire a toujours près de lui son exquis bon sens, comme un ange gardien, le préserve des résultats ex- es de quelques-uns de ses principes. On l'a accusé d'in- équence : il fallait le louer de sa haute raison. Au lieu attacher hasardeusement ses croyances au premier et eux anneau de sa logique, il saisit fortement le milieu chaîne, l'endroit que Dieu a le plus rapproché de nous, nion du bon sens. Tant pis pour la métaphysique si ce pas là qu'elle conduit.

est une partie de la prétendue philosophie de Voltaire nous ne saurions excuser, c'est celle où il poursuit de sarcasmes des croyances aussi vénérables que néces- ès, et tourne en ridicule le plus beau et le plus saint des s. La plupart de ces pages échappèrent à Voltaire déjà x, aigri, irrité. Lui-même porte alors la peine de ses centes bouffonneries : l'athlète courroucé se roule dans ange pour *écraser* son ennemi. Du moins faut-il recon- re qu'au milieu de ses égarements, parmi les débauches réligion de ses amis et confrères, *les aumôniers de S. M. oi de Prusse*, jamais Voltaire ne descendit jusqu'à l'a- sme. Sa ferme croyance en Dieu irritait ses complices crédulité : « Le patriarche, écrit quelque part Grimm, veut pas se départir de son rémunérateur vengeur. » le vérité seule (tant est salutaire à l'âme la présence même ne seule vérité !) suffisait pour l'arracher quelquefois à amère et sèche ironie, et donner à son cœur ces poé- es et religieuses émotions que J. J. Rousseau a si élo- mment exprimées[1]. »

[1] Lord Brougham rapporte, dans son ouvrage sur les littérateurs et les sa- s du XVIIIe siècle (*Men of Letters and Science of the time of George III*), anecdote encore inédite, et qui explique mieux que bien des raisonne- ts les dispositions religieuses de Voltaire. Le noble lord en garantit l'au- ticité :

Une matinée du mois de mai, M. de Voltaire fait demander au jeune M. le te de Latour s'il veut être de sa promenade (trois heures du matin son- ent). Étonné de cette fantaisie, M. de Latour croyait achever un rêve, quand second message vint confirmer la vérité du premier. Il n'hésite pas à se dre dans le cabinet du patriarche, qui, vêtu de son habit de cérémonie, it et veste mordorés, et culotte d'un petit-gris tendre, se disposait à par- : « Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le lever du soleil ; ette *Profession de foi d'un vicaire savoyard* m'en a donné envie. Voyons si

Disons aussi que Voltaire fut presque toujours bienfaisant, généreux, ardent ami de la justice et des hommes; qu'il n'épargna ni son temps ni sa peine pour secourir les opprimés; qu'il réclama l'adoucissement des lois comme des mœurs, la réforme de la procédure criminelle, l'abolition de la torture, l'indispensable sanction du souverain pour tous les arrêts de mort; enfin la plus précieuse et la plus définitive de ses conquêtes, c'est d'avoir gagné même l'adhésion de ses adversaires au grand principe de la tolérance religieuse. Sans doute, dans son élan, Voltaire a dépassé le but; mais c'est grâce à lui que nous l'avons atteint.

« Rousseau a dit vrai. » Ils partent par le temps le plus noir; ils s'acheminent; un guide les éclairait avec sa lanterne, meuble assez singulier pour chercher le soleil! Enfin, après deux heures d'excursion fatigante le jour commence à poindre. Voltaire frappe des mains avec une véritable joie d'enfant. Ils étaient alors dans un creux. Ils grimpent assez péniblement vers les hauteurs : les quatre-vingt-un ans du philosophe pesant sur lui, on n'avançait guère, et la clarté arrivait vite. Déjà quelques teintes vives et rougeâtres se projetaient à l'horizon. Voltaire s'accroche au bras du guide, se soutient sur M. de Latour, et les contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'une petite montagne. De là le spectacle était magnifique : les rochers du Jura, les sapins verts se découpant sur le bleu du ciel dans les cimes, ou sur le jaune chaud et âpre des terres : au loin, des prairies, des ruisseaux : les mille accidents de ce suave paysage qui précède la Suisse et l'annonce si bien; enfin, la vue qui se prolonge encore dans un horizon sans bornes, et un immense cercle de feu empourprant tout le ciel. Devant cette sublimité de la nature, Voltaire est saisi de respect : il se découvre, se prosterne, et quand il peut parler, ses paroles sont un hymne : « Je crois, je crois en toi! » s'écria-t-il avec enthousiasme, puis décrivant, avec son génie de poëte et la force de son âme, le tableau qui réveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables strophes qu'il improvisait : « Dieu puissant, je crois! » répétait-il encore.

Mais le témoin de cette scène disait que Voltaire se releva ensuite vivement, secoua la poussière de ses genoux, et reprenant sa figure plissée, ajouta quelques irrévérencieuses paroles contre la religion révélée.

CHAPITRE XXXVIII.

LUTTE DE DOCTRINES.

:NCYCLOPÉDIE; DIDEROT; D'ALEMBERT. — CONDILLAC. — HELVÉTIUS; D'HOLBACH. — ÉCRIVAINS DU PARTI RELIGIEUX; D'AGUESSEAU; ROLLIN; SAINT-SIMON. — DISCIPLES DU XVIIe SIÈCLE: LESAGE; PRÉVOST. — AUTEURS DRAMATIQUES. — NAISSANCE DE LA POÉSIE DESCRIPTIVE.

L'Encyclopédie; Diderot; d'Alembert.

Voltaire avait avidement saisi l'arme dangereuse de Des-rtes, le droit de ne relever que de la raison, et il avait orté en toutes choses le principe du libre examen. Cette ensée de rénovation était tellement celle de l'époque, qu'elle unit dans une entreprise immense l'élite des auteurs con-mporains. Rassembler dans un vaste ouvrage toutes les onnaissances humaines; juger le passé au point de vue de a science moderne; lier ensemble, par la confraternité d'un même travail, les talents les plus divers et les plus brillants, n former un faisceau formidable qui pût briser toutes les ésistances des anciennes opinions, telle fut la pensée qui nspira l'*Encyclopédie*. L'esprit général qui devait l'animer tait celui du XVIIIe siècle lui-même: la haine ou le dédain lu passé, l'éloignement des doctrines spiritualistes, une rédilection marquée pour les idées dont les sens et l'expé-ience semblaient être la source, pour les arts, pour les sciences, pour l'industrie. La forme du livre devait se prê-ter au défaut d'ensemble, à l'absence d'unité qui ne pouvait manquer de caractériser une telle œuvre inspirée par de tels principes. L'*Encyclopédie* fut un dictionnaire. La liaison na-turelle des sciences, la classification des idées et des faits, la synthèse en un mot, qui, rattachant entre elles toutes les parties d'un système, en forme un vaste ensemble, digne image du grand tout qu'elle aspire à exprimer, fut remplacé par l'ordre alphabétique: la physique et la grammaire, le commerce et les belles-lettres, les mathématiques et la reli-gion, tout fut jeté pêle-mêle suivant le hasard des initiales. L'édifice de la science fut ainsi détruit, brisé, mis en pous-

sière : l'âge de Bacon et de Descartes avait trouvé et proclamé la méthode, celui des encyclopédistes devait la dédaigner et la proscrire.

Le XVIIIe siècle se reconnut dans ce tableau. L'ouvrage fut attendu avec impatience et accueilli avec transport. Amis et ennemis virent dans l'*Encyclopédie* le point central de la bataille, le *carroccio* autour duquel la victoire allait se décider. Elle se composait de vingt-deux volumes *in-folio* : on en tira quatre mille deux cent cinquante exemplaires : pas un ne resta chez les libraires. On s'arrachait les derniers au prix de dix-huit cents livres. Il fallut songer à une seconde édition. Voltaire évalue à près de huit millions le mouvement de circulation produit dès les premières années par l'impression de l'*Encyclopédie*. En vain s'alarmaient les jansénistes du parlement et les théologiens de la Sorbonne, en vain l'*on sonnait à Versailles des tocsins*[1] qui semblaient annoncer la persécution : l'*Encyclopédie* trouvait des protecteurs et des amis jusque dans le cabinet du duc de Choiseul, jusque dans le palais du roi. On voyait des personnages recommandables dans tous les rangs, officiers généraux, magistrats, ingénieurs, gens de lettres, s'empresser d'enrichir l'ouvrage de leurs recherches, souscrire et travailler à la fois. Il semblait que la société tout entière voulût mettre la main à la grande Babel.

Le chef de cette colossale entreprise, celui qui l'avait conçue, qui sut la diriger et la mener à terme après un travail de neuf années, était l'esprit le plus patient et le plus enthousiaste à la fois du XVIIIe siècle, Diderot[2]. On l'a nommé à juste titre la tête la plus allemande de la France. Artiste et savant, sceptique et passionné, élevé et immoral tour à tour, fanfaron d'athéisme, entraîné vers la foi par toutes les puissances de son âme ; aimant partout la vie, la beauté, la na-

1. Expression de d'Alembert dans une de ses lettres à Voltaire.

2. Né à Langres en 1713 ; mort en 1784. — Œuvres principales : *Lettre sur les sourds et muets ; Principes de la philosophie morale ; Histoire de la Grèce ; Pensées sur l'interprétation de la nature ;* le *Code de la nature ;* plusieurs romans, deux drames : *le Fils naturel* et *le Père de famille*, accompagnés d'une théorie dramatique. — M. Bersot, professeur de philosophie à Versailles, vient de publier une excellente *Étude sur Diderot*.

'e, tous les rayons dont il prétendait nier le foyer divin[1], seul pouvait, par le singulier assemblage de ses qualités de ses défauts, être le centre et l'âme de la phalange hé-ogène des encyclopédistes. Bizarre et généreuse nature, elligence trop grande pour n'être pas incomplète, prodigue ses idées et de ses travaux, insoucieux de sa gloire fu-'e, il a rempli de ses pages brûlantes tous les ouvrages de amis, et laissé à peine sous son propre nom un ouvrage rable.

Près de l'ardent et impétueux Diderot, était le prudent Alembert[2]; géomètre illustre, savant de premier ordre, rivain exact, élégant et fin, il tempérait, par sa modéra-n calculée, la verve fougueuse de son ami, et serrait ha-lement la bride aux hardiesses des encyclopédistes. C'est une telle main qu'il appartenait d'écrire l'introduction de *ncyclopédie*. Il y évita avec soin tout ce qui pouvait faire endre les auteurs en flagrant délit d'incrédulité : de plus, sentit et tâcha de réparer le vice principal de la collection, bsence de méthode; et, ne pouvant introduire l'ordre ientifique dans ce palais de ruines, il l'établit au moins à porte, par son *Discours préliminaire*. Cette préface est chef-d'œuvre de netteté, d'élégance simple et d'élévation servée. D'Alembert appuie sa classification des connais-nces humaines sur celle qu'avait créée Bacon dans son aité *De la dignité et des accroissements des sciences*. Il prend our guide le philosophe anglais, mais sans s'attacher ser-lement à ses traces. Il présente le tableau de nos connais-nces sous trois points de vue successifs, d'abord *subjecti-ment*, d'après l'ordre du développement probable qu'elles nt dû suivre dans l'esprit humain; c'était le point de vue écial des philosophes de la sensation, et par conséquent u XVIIIe siècle; ensuite *objectivement*, dans l'ordre logique e leur dépendance mutuelle : c'était la classification qu'a-ait adoptée Bacon; elle se rattachait à la méthode du

1. « Le cœur comprend, disait-il à Grimm; mais l'esprit n'est pas assez haut acé. »

2. Né à Paris en 1717; mort en 1783. — Principales œuvres littéraires : *Melanges de lettres et de philosophie; Éloges lus à l'Académie française.*

XVIIe siècle ; enfin *historiquement*, en exposant les progrès des sciences et des lettres depuis la Renaissance. C'était pressentir la disposition que semble préférer notre époque.

Cette triple chaîne des mêmes vérités, qui se renoue trois fois dans une préface, manque, non pas de clarté, mais peut-être de grandeur. Le *Discours préliminaire* forme trois édifices au lieu d'un seul, et trois édifices indépendants l'un de l'autre. De plus d'Alembert n'a point emprunté à Bacon l'enthousiasme éloquent et presque poétique de son exposition.

Le spectacle magnifique de toutes les sciences naissant l'une après l'autre de l'esprit humain qui s'éveille, puis apparaissant aux yeux dans leur ensemble comme un arbre immense couronné de ses mille rameaux, ne peut exciter l'enthousiasme du savant géomètre. C'est avec vérité, mais sans émotion, qu'il raconte les progrès de la civilisation depuis le XVIe siècle. D'Alembert était tout intelligence : il n'écoutait pas assez en écrivant les généreuses inspirations de son âme. Son esprit même porte la peine de ce divorce : il y perd quelque chose de son éclat.

Condillac.

Voltaire, Diderot, d'Alembert dans l'*Encyclopédie*, tous les *philosophes* qui marchaient sous leur drapeau, étaient des hommes d'action plutôt que des métaphysiciens. Ils s'occupaient bien plus de gouverner les esprits et de renverser les croyances du passé que d'établir régulièrement et dogmatiquement un système. C'est toutefois un besoin pour une époque de réunir en corps de doctrine les principes sur lesquels elle s'appuie, de se créer un symbole qui soit la théorie de toute sa conduite. L'abbé de Condillac[1] se chargea de formuler celui du XVIIIe siècle. Prenant son point de départ dans les opinions de Locke, il s'efforça d'être encore plus méthodique, plus rigoureux, d'une clarté plus transparente et plus limpide que lui. Son système est une espèce

1. Né à Grenoble en 1715 ; mort en 1780. — Œuvres principales : *Essai sur l'origine des connaissances humaines ; Traité des systèmes ; Traité des sensations.*

lgèbre où la simplicité n'est due qu'à l'abstraction. nme dans les sciences exactes, l'auteur élimine toutes les ıditions de la réalité, il fait une âme humaine de pure ıvention et semble l'éclairer d'une vive lumière, parce 'il en a retranché toutes les parties obscures. Condillac it poursuivi du besoin de tout ramener à l'unité; mais au ı d'espérer l'unité véritable au sommet, il s'empressa :n établir une factice à la base. Il la plaça dans la sensa- n. La pensée, avec tous ses développements, ne fut que *sensation transformée*. Locke avait au moins admis, à té de ce premier fait passif, la réflexion, qui laisse soup- nner quelque chose de l'activité réelle de l'âme : la ré- xion disparut du système de Condillac, qui acquit ainsi ı nouveau degré de simplicité apparente; mais l'âme ıméantit par là même sous sa main. Les encyclopédistes ıntèrent une métaphysique dont leur instinct irréligieux 'essentait les conséquences; et les gens du monde, ravis : comprendre quelque chose dans une matière réputée si ›scure, surent gré à Condillac de leur avoir permis de :venir si facilement philosophes.

L'*Encyclopédie* était l'œuvre officielle et discrète du parti nilosophique; les ouvrages de Condillac se bornaient à ›ser des principes inoffensifs en apparence. Des mains lus téméraires et plus franches en dévoilèrent hardiment les onclusions.

Helvétius; d'Holbach.

Helvétius, élégant fermier général, homme probe, désin- éressé, bienfaisant, que Voltaire, dans ses flatteuses rémi- ıiscences de l'histoire, avait surnommé Atticus, se mit en ête de faire un livre; et, pour y parvenir, il recueillit dans es réunions des philosophes qu'il conviait à sa table, les loctrines, les aperçus, les paradoxes : habile à provoquer les discussions intéressantes, il savait mettre en jeu tantôt a verve bouillante de Diderot, tantôt la sagacité de Suard, ›u la raison spirituelle et piquante de l'abbé Galiani; puis, il fondait en un corps de doctrine ces opinions diverses dont il se faisait ainsi le fidèle rapporteur. Le résultat de ces con-

versations écoutées, analysées, résumées par Helvétius, c'est le livre *de l'Esprit*, c'est-à-dire le matérialisme en métaphysique, en morale l'intérêt personnel. D'après Helvétius, l'homme ne diffère de la brute que par la conformation de ses organes, et la vertu n'est que l'égoïsme sagement entendu. Ce franc et brutal résumé de leurs opinions effraya les philosophes eux-mêmes : ils trouvèrent l'ouvrage paradoxal, et Voltaire gronda contre la logique inexorable de son disciple.

Elle devait aller plus loin encore chez un autre Mécène des encyclopédistes. Le baron d'Holbach, qui réunissait chaque semaine à sa table l'élite des hommes de lettres, et qu'on avait surnommé le maître d'hôtel de la philosophie, publia sous le pseudonyme de Mirabaud, le code d'athéisme le plus complet, le plus logiquement absurde qu'on eût encore imaginé. « Ce livre, dit Gœthe dans ses Mémoires, nous parut si suranné, si chimérique, et (qu'on me passe l'expression) si cadavéreux, que la vue même nous en était pénible : peu s'en faut que nous n'en eussions peur comme d'un spectre. » Le *Système de la nature* était le dernier mot de la philosophie sensualiste : c'était la plus complète, la plus froide négation de tout ce qu'il y a de grand, de noble, de vrai dans le cœur de l'homme. Le XVIIIe siècle ne pouvait descendre plus bas; il était enfin parvenu au fond de l'abîme.

Dès lors on put prévoir une énergique réaction contre ces détestables doctrines. L'homme ne peut condamner à un éternel silence la voix de la vérité qui crie au fond de son cœur. La société regardait autour d'elle-même avec anxiété. Le roi Frédéric essaya de réfuter ce funeste livre; Voltaire jeta un cri d'alarme. L'un et l'autre étaient impuissants; l'auteur du *Système* n'avait fait qu'appliquer rigoureusement leurs principes.

Les premiers coups des philosophes avaient été dirigés contre la religion; ils ne tardèrent pas à attaquer la royauté : le principe d'autorité fut ébranlé sous ses deux formes, et Voltaire dépassé dans toutes ses violences. Le patriarche de Ferney avait dit et probablement cru que *la cause des rois* [illegible] *des philosophes;* il reçut de ses disciples d'auda-

ux démentis. D'Holbach et ses collaborateurs confondi-
ıt dans leurs invectives le *despotisme* monarchique avec
puissance sacerdotale. Jusqu'alors le mot d'ordre philo-
ɔhique avait été : « Plus de prêtres ! » On disait main-
ıant : « Ni prêtres ni rois absolus ! » « Peuples lâches ! »
criait dans son *Histoire des deux Indes* le déclamateur
ynal « imbécile troupeau ! vous vous contentez de gémir,
and vous devriez rugir ! »

Voltaire s'effrayait de toute cette fermentation, autant que
ltaire pouvait s'effrayer. Sa crainte prenait quelquefois une
nte de joie sinistre, qui caractérise d'une manière cu-
ɜuse et l'homme et la situation. « Tout ce que je vois, dit-il
ns une de ses lettres, jette les semences d'une révolution,
ıi arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le
aisir d'être témoin. La lumière s'est tellement répandue,
l'on éclatera à la première occasion, et alors ce sera un
au tapage. Les jeunes gens sont bien heureux : ils verront
belles choses[1]. »

Jean-Jacques Rousseau exprimait la même prévision avec
ıe grave et sérieuse éloquence : « Ne vous fiez pas, disait-
, à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre
t sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est im-
ɔssible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder
ɔs enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre,
monarque devient sujet.... *Nous approchons de l'état de
ise et du siècle des révolutions*[2].

Ecrivains du parti religieux; d'Aguesseau; Rollin; Saint-Simon.

Avant de fixer nos regards sur l'homme qui osa opposer,
omme une digue aux égarements de son siècle, son génie,
a passion éloquente et ses propres égarements, *ce grand et
ıalheureux Rousseau*, il convient d'examiner quels efforts
e parti religieux avait tentés contre l'envahissement des
crivains de l'école sensualiste, quelles œuvres il avait pro-
luites en face de leurs œuvres.

1. Lettre du 2 avril 1764, au marquis de Chauvelin.
2. *Emile*, liv. III, p. 383 (édition Desoer); voyez aussi la note de Rousseau.

Si l'on cherche dans le parti voué à la défense du catholicisme une controverse véritable, une réfutation directe des principes et des opinions préconisés par les novateurs, on est étonné de son silence ou de sa faiblesse. Nonnotte, Berrigny, Houteville et tant d'autres qui s'attachèrent à combattre Voltaire, étaient ridicules par le défaut de talent, lors même qu'ils avaient raison[1]. L'abbé Guénée seul, dans les *Lettres de quelques Juifs*, se montra digne d'une pareille tâche. Supérieur à Voltaire par la connaissance de la langue et des antiquités hébraïques, il l'égala quelquefois par la vivacité moqueuse de ses plaisanteries. C'était sans doute un beau triomphe que de faire rire aux dépens de Voltaire; mais quand on avait à défendre la Bible et les fondements de la religion, c'était trop peu que le talent de faire rire. D'autres, comme Bergier, réfutèrent les doctrines nouvelles avec force et gravité. Mais ils manquaient de verve, de passion, d'éloquence : ils ne furent pas lus. La France n'avait plus de Bossuet.

Quelques écrivains, sans se livrer à la controverse contre les idées philosophiques, demeurèrent fidèles aux principes de l'orthodoxie, et les exprimèrent plus ou moins dans leurs ouvrages. Il faut placer à leur tête les vénérables restes de la vieille école janséniste, héritiers et continuateurs du XVIIe siècle à travers le XVIIIe, de même que Saint-Évremond, Saint-Réal et autres avaient perpétué sourdement, dans le XVIIe siècle, les traditions sceptiques de l'âge précédent. On doit nommer d'abord le chancelier d'Aguesseau[2], orateur agréable, mais sans génie, « dont l'éloquence tant vantée au palais, n'était qu'une rhétorique élégante. Son savoir et sa piété se consumèrent en vaines querelles sur une bulle, et ne servirent pas à défendre les grands principes que des mains hardies commençaient à ébranler[3]. »

Nous ne prononcerons qu'avec respect et amour le nom

1. Villemain, *Tableau du* XVIIIe *siècle*, t. II, XVIIe leçon.
2. Né à Limoges en 1688; mort en 1751. — Œuvres principales : *Instructions à son fils;* mercuriales, plaidoyers, requêtes, mémoires, mélanges, méditations et correspondance.
3. Villemain, *Tableau*, t. I, leçon X^e.

modestement glorieux de Rollin[1]. Cette vie si pure, si désintéressée, si dévouée à de pénibles devoirs et à d'obscurs travaux, cet humble stoïcisme du vrai chrétien, qui, sans ambition, sans espoir ici-bas, suit sans faiblir la ligne tracée par sa conscience, croit tout ce qu'il enseigne et use sa vie à enseigner ce qu'il croit, était sans doute la plus belle et la plus éloquente des prédications. Si le XVIIIe siècle en avait entendu beaucoup de semblables, il ne lui en eût pas fallu d'autres. Remarquons toutefois combien tout alors tendait à une révolution sociale. Rollin, par son enthousiasme naïf pour les vertus républicaines, par ces longs et charmants récits des grandes actions de la Grèce et de Rome, par ce traité si parfait et si pratique d'une excellente éducation nationale, était à son insu l'un des ennemis les plus redoutables du gouvernement corrompu qui pesait à la France. Il travaillait sans le vouloir dans le même sens que Mably et Rousseau. On ne peut louer plus dignement ce grand homme de bien qu'en rapportant les paroles par lesquelles Montesquieu le caractérise : « Un honnête homme a, par ses ouvrages, enchanté le public. C'est le cœur qui parle au cœur; on sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu. C'est l'abeille de la France. »

Rollin fut continué mais non égalé par ses élèves Crévier et Lebeau : l'un, sec et froid dans un admirable sujet, l'*Histoire des empereurs romains*, ne sut pas profiter de Tacite, encore moins le suppléer; l'autre, consciencieusement érudit dans l'*Histoire du Bas-Empire*, est aride, terne et fatigant comme les querelles du palais dans lesquelles il se renferme. Pour comble de malheur, il rencontra, sur le terrain qu'il avait choisi, la redoutable concurrence de Gibbon, aussi savant, mais mieux savant, bon écrivain, enfin (ce qui décidait alors du succès) philosophe et ennemi de l'Église.

L'histoire fut le champ le moins ingrat pour ses rares soutiens. Nous avons parlé déjà des illustres membres des

1. Professeur et recteur de l'Université de Paris; né en 1661; mort en 1741. — Œuvres principales : *Traité des études; Histoire ancienne; Histoire romaine.*

diverses congrégations religieuses, surtout de Saint-Maur, qui préparaient avec une pa les matériaux les plus précieux de nos annal indiqué les auxiliaires et les successeurs que des mœurs commençait à leur donner, dans mie des inscriptions. Ici toutefois, quoique tout n'était pas profondément orthodoxe. F immense érudition, était l'appui discret du *phique;* le président de Brosse, collaborateu *pédie*, esprit sagace et indépendant, mais é spect, antiquaire, philologue du premier ordre penseur du XVIe siècle égaré dans le XVIIIe ; l du monde plus encore qu'érudit, à qui seul connaissait le droit de tout dire, mêlait à de c lents travaux pour l'Académie, ses *Considé mœurs*, qui eurent le don de plaire à la cour sophes, et des *Mémoires secrets sur les règnes et de Louis XV*, livre très-remarquable et très n'a guère perdu de son prix que par l'écrasan Saint-Simon[1].

Nous venons de nommer le seul écrivain d ceux qui se rattachaient aux doctrines de l'â Encore les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, jusqu'à nos jours[2], n'appartiennent-ils qu'à posthume du XVIIIe siècle. Il n'est pas de phys profondément caractérisée que celle de cet his seigneur, qu'à sa hautaine indépendance, à sa l deuse, à son dédain aristocratique pour tout ce duc et pair, à ses instincts à la fois janséni dains, on prendrait pour un contemporain de l n'est pas jusqu'au talent exquis du cardinal d don de saisir et de peindre les caractères qui n' grandissant sous la plume du noble duc. C'es même frondeur, moins turbulent toutefois, moin plus expérimenté, plus pénétrant. Il a vieilli

1. Villemain, *Tableau*, t. II, leçon XVe. — Saint-Simon, nè rut en 1755.
2. La première édition complète est de 1829.

esse de Louis XIV, il a assisté aux funérailles du grand , et semble pressentir celles de la royauté. C'est bien me des anciens jours : Il ne comprend rien au mouve- nouveau qui l'entraîne à son insu : il ne voit, comme s-bien remarqué Marmontel, la nation que dans la no- , dans la noblesse que la pairie, et dans la pairie que ême. Il aime et défend la religion, comme une des s intégrantes de la monarchie qu'il regrette : traitant eurs assez cavalièrement les évêques qui ne sont *pas* u qui *n'ont pas de monde, les cuistres violets*, comme appelle quelque part. Comment comprendrait-il la lle puissance des lettres, lui écrivain aux fières allures, liction hardiment négligée, qui ne redoute rien tant que confondu avec ces historiens de profession, préoccu- u jugement de la critique? Il marche librement, va crainte et la tête levée, frappant du même coup et les hypocrites de la cour et les scrupules impertinents de ammaire : c'est la suffisance de Scudéri unie au génie icite. Quelle profondeur dans le regard, quelle connais- des hommes, quelle habileté à démêler et à peindre! e toile que ce livre qui embrasse les dernières années and monarque, remonte ensuite au règne de Louis XIII, descendre au régent et au cardinal Dubois. Quelle va- et quelle vie dans toutes ces figures! C'est là le véri- *Siècle de Louis XIV*. Nous ne dissimulerons pas que lémoires renferment bien des longueurs, bien des pas- fatigants pour un lecteur impatient. Ces minutieuses itions des intrigues de cour, ces querelles sur l'éti- e, sur les droits de préséance, sur les honneurs du ret, paraissent d'abord sans intérêt comme sans me. Mais cela même est un trait de vérité : ces frivo- monarchiques sont la couleur indispensable du tableau e cour.

tre les deux camps ennemis, entre les philosophes et ommes religieux, nous pouvons placer le jeune Luc de ers, marquis de Vauvenargues[1]. Il appartient aux uns

715-1747.

par ses liaisons avec Voltaire et par l'agitation inquiète sa pensée ; aux autres, par les tendances religieuses de âme, par la sagesse de sa vie, la candeur de ses écrits sincérité même de ses doutes. Longtemps valétudin mort à trente-deux ans, il a laissé des essais plutôt que ouvrages. Ses divers écrits portent les titres de *M Caractères*, *Méditations*, *Introduction à la connaissan l'esprit humain*. Moraliste du genre de La Rochefouca de La Bruyère, il n'a pas le trait étincelant du prem vivacité spirituelle et variée, la phrase leste et sa construite du second : son style manque du relief si que ces deux grands maîtres savent donner à leurs p mais il les surpasse souvent l'un et l'autre par l'impo des sujets et par l'intérêt sérieux avec lequel il cherche approfondir. Il y a chez lui du Pascal, par le caractère par le génie. Il parvient à avoir du talent, à force d'av l'âme. Nul n'a mieux prouvé par son exemple ce mot lent qui lui appartient : *Les grandes pensées vienne cœur ;* et si l'on ne peut toujours admirer en lui l'é on ne peut refuser à l'homme son estime et ses sympa

Disciples du XVIIe siècle; Lesage; Prévost.

Tandis que le domaine de la pensée se partageait in ment entre deux armées rivales, l'art pur et désinté le culte passionné du beau, semblait s'effacer au mili ces bruyants débats de doctrines. La tradition poétique XVIIe siècle se continuait néanmoins par quelques hom d'élite, et, affaiblie dans les genres où avaient excellé écrivains de Louis XIV, elle brillait encore d'un vif éc dans certaines compositions secondaires qu'ils avaient négliger. Lesage, dont la vie appartient aux deux si (1668-1745), reproduisait Molière, moins sur le théâtre, *Crispin* et *Turcaret* tiennent pourtant un rang honor que dans le roman de caractère dont il fut le créateur. n'existe aucun livre au monde, dit Walter Scott, qui en tienne tant de vues profondes sur le caractère de l'homm et tracées dans un style aussi précis que le *Diable boiteu* Chaque page, chaque ligne, porte la marque d'un tact

ible, d'une analyse si exacte des faiblesses humaines, ous nous imaginerions volontiers entendre une intelli- supérieure lisant dans nos cœurs, pénétrant nos se- motifs, et trouvant un malin plaisir à déchirer le voile ous nous efforçons d'étendre sur nos actions. »

Blas est plus parfait encore comme œuvre d'art. Ici, rvation revêt une forme toute dramatique. Au lieu galerie de portraits, nous avons une scène et des ac- . Lesage y déploie une qualité bien rare qu'avait possé- u suprême degré un romancier anglais, Daniel de Foe. ros principal, qui nous raconte lui-même son histoire ses propres réflexions, semble un personnage si réel ne peut se défendre de croire à son existence. C'est ême temps une nature si généralement vraie, un type gement humain, qu'on retrouve chez lui toutes les fai- es, toutes les misères et tous les sentiments honnêtes on a le germe dans son propre cœur. Naturellement plutôt que vertueux, cédant à l'exemple et à l'occasion, de par tempérament et pourtant capable d'une action ageuse, rusé et intelligent, mais souvent dupe de sa té, Gil Blas a assez d'esprit pour nous faire rire des ses d'autrui, assez de bonhomie pour rire volontiers lui-même. « On trouverait difficilement une censure vive du vice et du ridicule, une narration plus rapide, style plus franc, plus vrai, plus naturel, plus de bon et d'esprit tout ensemble, plus de naïveté et de verve rique[1]. »

esage, outre cette parenté de style, a encore un trait mun avec les écrivains du XVIIe siècle. Ce n'est pas, me ses contemporains, l'Angleterre qu'il regarde, c'est pagne. Il en possède si bien les mœurs et les costumes, certains critiques castillans ont accusé *Gil Blas* de pla- t, sans pouvoir indiquer l'original. Lesage a emprunté Espagnols des cadres commodes pour y placer ces créa- ns. Il a pris sans façon l'idée et le titre du *Diable boiteux* Guevara, quelques scènes de *Gil Blas* au *Marcos Obregon*

1. Patin, *Notice sur Lesage.*

de Vicente Espinel. A l'exemple de Mendoza, de Juan de Luna, de Quevedo, de Cervantes lui-même, et surtout d'Alaman, il s'est emparé du genre *picaresque*, consacré aux exploits des chevaliers d'industrie et de ces honnêtes gens qui le sont tout juste assez pour n'être pas pendus. Mais l'imitation n'est guère qu'à la surface : si Gil Blas porte la *gililla*, la cape et l'épée des Castillans, il n'en a pas moins l'esprit et la vivacité française, avec les sentiments et les passions universelles du cœur humain.

Un autre grand romancier du XVIIIe siècle semble aussi, par le caractère de son talent et de son style, se rattacher à l'époque précédente. L'abbé Prévost [1], écrivain trop fécond dont les œuvres complètes formeraient plus de cent volumes, a, dans ses fictions, envisagé l'homme d'un tout autre point de vue que Lesage. Aussi romanesque dans ses inventions que l'auteur de *Gil Blas* est satirique, il s'attache surtout à créer des incidents, à combiner des aventures, mais il les raconte avec une simplicité qui n'a rien de romanesque. Jamais il ne vise à l'effet; il intéresse le lecteur sans paraître s'émouvoir lui-même. Prévost rouvrait à l'imagination longtemps contenue par la sobriété du XVIIe siècle, cette libre carrière d'aventures qu'avaient prématurément parcourue les d'Urfé et les Scudéri : il rendait au roman sérieux une langue noble et sage, des sentiments épurés par le goût du grand siècle. Une fois même, inspiré par son cœur, il s'éleva au-dessus de lui-même, mais toujours sans effort et sans prétention. Il fut, dans *Manon Lescaut*, l'historien des passions, comme dans ses autres romans il avait été celui des aventures, et il sut toucher sans avoir besoin d'être éloquent. Lui-même, dans son journal *Le pour et le contre*, caractérise cet ouvrage avec une franchise qui n'est que de la justice : « Ce n'est partout, dit-il, que peintures et sentiments, mais des peintures vraies et des sentiments naturels. Je ne dis rien du style, c'est la nature même qui parle. »

Un écrivain non moins célèbre et d'un génie tout différent

1. Né en 1697 ; mort en 1763.

emprunte au roman que sa forme pour en revêtir une im-
ense et précieuse érudition. L'abbé Barthélemy [1], auteur
ı *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, avait recueilli
ec une sagacité incomparable tout ce que les auteurs les
us obscurs nous ont transmis sur les mœurs, les habitudes
les arts de la Grèce. Il entreprit de rendre la vie à tous
s détails par une fiction agréable qui ne fît qu'un seul ta-
eau de tous ces traits épars. Il réussit à composer un ou-
age plein d'intérêt et d'instruction, mais dont la forme
ı peu frivole mêle quelquefois nécessairement l'esprit et le
yle du XVIIIe siècle à la peinture d'une antiquité si loin-
ine. La discordance de ces deux éléments, qui n'était pas
nsible du temps de l'auteur, est devenue choquante depuis
ıe les préjugés et le langage de son époque sont aussi pour
ous de l'histoire.

La poésie proprement dite, celle qui avait conservé les
rmes consacrées de la versification, produisait des œuvres
oins originales. Jean-Baptiste Rousseau est un versificateur
armonieux, un habile artisan de strophes lyriques; mais
inspiration, le sentiment, l'âme, en un mot, lui manque. Il
esse habilement les paroles de Racine et de Boileau autour
es pensées de David; mais on n'entend jamais chez lui un
ıot qui parte du cœur. On ne s'en étonne point quand on
onnaît la vie peu honorable et les *épigrammes* licencieuses
e cet auteur de *poésies sacrées*. On doit reconnaître toutefois
u'il perfectionna le rhythme de l'ode française, et prépara
insi la lyre pour d'autres mains. Lefranc de Pompignan fit
ussi des *poésies sacrées* dont se moqua Voltaire, mais dont
n cite encore quelques belles strophes. Lefranc était un ma-
istrat respectable, un homme de foi et de cœur : malheu-
eusement il manquait de génie. On en peut dire autant de
ouis Racine, le fils du grand poëte, qui se crut obligé
'écrire en vers à cause de son nom, et qui, sans aucun gé-
ie créateur, fit des ouvrages élégants dans le genre didac-
ique. On cite, mais on lit peu, ses poëmes de *la Religion*
t de *la Grâce*. Au contraire, ses pieux mais incomplets *Mé-*

1. Né en 1716; mort en 1795.

moires sur la vie de son père offrent une lecture pleine d'intérêt et de charme.

Auteurs dramatiques.

L'héritage dramatique du grand Racine était vivement mais inutilement disputé. Jamais on ne fit plus de tragédies qu'au XVIIIe siècle; jamais, si l'on excepte Voltaire, il n'y eut moins de génie tragique. Le faible et diffus Lafosse fut heureux une fois dans son *Manlius;* le froid et prosaïque Lamotte eut le bonheur de rencontrer un sujet pathétique en dépit du poëte ; il écrivit *Inès.* Lagrange-Chancel crut continuer Racine ; il exagéra l'étiquette et la fausse dignité de son système, sans les racheter par aucune étincelle de talent. Crébillon eut le mérite de ne pas calquer un modèle inimitable ; il rencontra quelques inspirations énergiques qu'il gâta par l'alliance d'aventures et de caractères fadement romanesques. Il prit d'ailleurs l'horrible pour le pathétique et l'enflure pour la grandeur. Ses amis lui firent le tort de l'opposer comme un rival à Voltaire. La lutte des doctrines sociales pénétrait jusque sur la scène et en refroidissait encore les conceptions. Saurin, imitateur de Voltaire, fit des tragédies philosophiques. De Belloy riposta par des tragédies royalistes. La même guerre éclata entre les poëtes comiques. Collé, Palissot attaquaient les novateurs; Lanoue, Barthe, Desmahis, Sedaine, presque tout le théâtre étaient pour eux, comme le public. Il est à remarquer néanmoins que les deux meilleures comédies de l'époque appartiennent à deux auteurs du parti opposé à Voltaire, *le Méchant* à Gresset[1], et *la Métromanie* à Piron. Ainsi, toutes les opinions avaient leurs représentants au théâtre. Mais l'art véritable, la bonne et franche comédie, cherchait en vain le sien. Marivaux se perdait dans de fines et ingénieuses analyses auxquelles Voltaire *espérait bien ne rien comprendre.* « Cet homme, disait-il, en parlant de l'auteur du *Legs* et des *Fausses confidences*, sait tous les sentiers du cœur humain,

1. Né à Amiens en 1709; mort en 1777; auteur de quelques charmantes poésies légères, *Vert-Vert*, *le Lutrin vivant*, *le Carême impromptu.*

il n'en connaît pas la grande route. » Destouches gâ-
e théâtre anglais dans ses tristes imitations ; La Chaus-
crivait des comédies larmoyantes ; Diderot réduisait la
die bourgeoise en un hardi système, mais compromet-
es théories par ses œuvres. La poésie sentait le besoin
e rajeunir avec la société, et cherchait en vain des for-
nouvelles.

Naissance de la poésie descriptive.

a poésie descriptive fut inventée ou retrouvée à cette
que. Cela devait être : tandis que la philosophie niait
e ou la mettait dans la sensation, la poésie devait se
er en dehors de l'âme, et s'occuper à décrire, avec un
minutieux, les objets extérieurs. C'est alors qu'abusant
mot d'Horace, infidèlement cité, on posa en principe
la poésie n'est qu'une peinture. Encore chercha-t-on
ns à peindre qu'à disséquer. Au lieu de frapper les yeux
un mot, une comparaison, une épithète bien choisie, la
sie descriptive alla, sur les pas de la science, analyser,
mérer, épuiser tous les détails. C'est ainsi que Saint-
nbert chanta *les Saisons :* dans un sujet où Thomson avait
son âme et ses émotions souvent sublimes, il fut géné-
ment sec et froid, comme un grand seigneur qui n'a ni
ni aimé la campagne. Lemierre décrivit, comme Ovide,
Fastes de l'année ; et, au lieu d'animer son sujet par
pression des sentiments qu'il pouvait faire naître, se
na à raconter en vers les diverses occupations qu'amènent
différentes époques. L'âme du poëte ne fut point le centre
ce monde mobile, qui manqua d'unité, d'intérêt et de

C'est ainsi que la poésie semblait mourir à la suite des
yances. L'univers n'avait plus d'enchantements pour des
mmes qui n'y voyaient qu'un habile et froid mécanisme,
e combinaison plus ou moins heureuse de la matière ; et
a nature était morte à leurs yeux, comme l'espérance au
d de leurs cœurs[1]. »

[1] *Nouvelle Héloïse*, partie I, lett. XXVI.

Telle était en France la situation de la pensée et des lettres qui l'expriment. Deux partis rivaux se disputaient la direction morale du XVIIIe siècle; l'un brillant de tous les dons de l'esprit, impétueux, infatigable dans ses attaques, était sec et stérile dans ses désolantes doctrines; l'autre, religieux par tradition, par habitude, plutôt que par conviction, sans chaleur, sans éloquence, défendait faiblement les éternelles vérités dont il se constituait l'arbitre. Entre ces deux armées, la foi à Dieu, à la spiritualité de l'âme, au dogme du devoir et de la vertu, attaquée avec fureur et trop mollement défendue, semblait devoir périr, ou du moins s'éclipser, emportant avec elle les plus pures émotions du poëte et l'âme sympathique de l'artiste, quand s'éleva tout à coup un défenseur aussi puissant qu'inattendu, dont la parole brûlante, pleine d'exagération, d'erreurs, de contradictions et de sincérité, avait seule toutes les qualités et tous les vices nécessaires pour se faire entendre des hommes du XVIIIe siècle.

CHAPITRE XXXIX.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

SON ÉDUCATION ; SA POLITIQUE. — SA MORALE. — SA POÉSIE. — MALE

Éducation de Rousseau; sa politique.

Il ne faut pas demander à Rousseau la consistance et l'impartialité d'un philosophe : lui aussi est un homme de combat et d'action; il ébranle et construit à la fois, et l'effort de la lutte se révèle à chaque instant par l'exagération de ses paradoxes. Cependant il faut le bénir d'avoir senti le besoin de fonder des doctrines positives au milieu de tant de ruines. Rousseau a rendu trois grands services à son siècle et au nôtre : en politique, il chercha dans le droit national une base solide pour le pouvoir; en morale, il réveilla le sentiment du devoir, et prêcha avec une éloquente conviction

xistence de Dieu et la spiritualité de l'âme ; enfin, comme nséquence de ces nobles principes, il renouvela les sources la poésie et lui apprit à voir, à aimer la nature.

La naissance et l'éducation avaient préparé Jean-Jacques rôle que lui donna son génie. Né[1] à Genève, dans une publique, au milieu du poétique paysage des Alpes, fils n ouvrier intelligent et pauvre, son enfance rêveuse fut veloppée d'une manière précoce par la lecture des *Grands mmes* de Plutarque et des romans héroïques du XVIIe siè-e. La vie commença à lui apparaître sous un aspect ro-anesque, à la fois sublime et faux. Entouré d'abord des ins d'une tendresse indigente, il n'en devint que plus sen-ble aux cruels mécomptes d'une vie pauvre et dédaignée. pprenti, vagabond, séminariste, laquais, copiste de mu-que, contraint d'inscrire dans ses mémoires le jour où il ssa de souffrir de la faim, et avec tout cela nature d'élite intelligence admirable, il portait en lui-même au plus aut degré ce qui, dans la société politique, amène les révo-tions, le désaccord de la position et de la capacité. Jean-cques est le représentant d'une classe dédaignée et mé-nnue du monde élégant qui dominait alors. Au milieu des adémies et des salons, il fit éclater le cri de cette barbarie rdente et énergique qui frémissait sourdement autour des ases les plus profondes de la société.

Le tribun apprit d'abord la langue de ceux qu'il venait ombattre. Pendant cinq ou six ans, lié avec les gens de ettres de Paris, il travaille obscurément à se rendre maître lu grand art d'écrire ; il lit Racine et Voltaire, il étudie icéron et Horace, il essaye de traduire Tacite. On le voyait ouvent vers l'âge de quarante ans se promener dans les ardins publics un Virgile à la main, cherchant à graver dans a mémoire rebelle ces naïves églogues, dont les scènes de on enfance lui fournissaient le commentaire. En même emps il refaisait lui-même l'éducation de son esprit. Quel-ques notions d'histoire, de philosophie, de mathématiques, acquises sans le secours d'aucun maître, s'identifiaient plus

1. En 1712 ; mort en 1778.

complétement avec sa propre pensée. Son langage formé d'abord à Genève et retrempé aux sources de nos vieux auteurs du XVIe siècle, gardait quelque chose d'une saveur étrangère et piquante, et restait plus franc, plus coloré, plus populaire et plus démocratique dans son élégance que celui de ses contemporains.

Armé enfin de toute son éloquence, Rousseau, âgé de trente-huit ans, engagea la lutte contre la société corrompue qui l'entourait, et la charma elle-même en l'attaquant. Il la vit où elle était vraiment, dans les lettres. L'académie de Dijon avait proposé cette question : *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs?* Jean-Jacques condamna les sciences et les arts au nom de la vertu. Il les rendit injustement responsables de la corruption qui en souillait l'emploi. S'il proscrivit l'instruction, c'est qu'il s'indignait de voir que, « dans ce siècle où régnaient si fièrement les préjugés et l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, avaient fermé leur esprit à la voix de la raison et leur cœur à celle de la nature [1]. » Ce qu'il combattait avec une exagération injuste, mais nécessaire peut-être au succès d'une réaction, c'était « cette philosophie d'un jour, qui naît et meurt dans le coin d'une grande ville, et veut étouffer le cri de la nature et la voix universelle du genre humain [2]. » Ainsi, dès son premier essai, Rousseau posait hardiment la cause du sentiment moral en face des dons plus brillants de l'esprit.

Dans son second discours l'instinct révolutionnaire de l'orateur se dévoilait plus nettement. La même académie, comme pour témoigner de l'état général des esprits, et de l'attente curieuse du public à l'égard de toutes les hardiesses des écrivains, avait demandé dans son programme : *Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle?* Rousseau ne manqua pas une pareille occasion de frapper un ensemble d'institutions dont sa conscience, d'accord avec son orgueil, lui révélait les vices;

1. Lettre à d'Alembert, p. 125 (édition Ledentu).
2. *Ibidem*, p. 127.

cherchant peut-être dans le radicalisme de ses opinions mpunité non moins que l'éclat, il prétendit que la civilition rend l'homme malheureux et coupable ; que le sauage est seul bon, libre et heureux.

« Vous donnez envie de marcher à quatre pattes, » lui diit finement Voltaire, qui n'en était encore avec lui qu'aux ialices. Au reste, ce rêve d'un prétendu état de nature était ommun au XVIIIe siècle. On accueillait avec passion les iibles idylles de Gessner et les fadeurs champêtres de Floian ; Fontenelle lui-même avait fait dialoguer de prétendus ergers ; plus tard une reine de France se fit une métairie à 'rianon. On se sentait mal à l'aise dans une civilisation trop légante, trop factice. Rousseau fut l'organe le plus complet, e plus absurdement conséquent de ce vague instinct de son poque. Dans ce second *Discours*, il semble que le philoophe, mécontent du présent, et n'osant faire appel à l'aveir, se rejette vers un passé fabuleux et impossible, comme our donner le change à des espérances encore prématurées. « Rousseau, dit avec raison Ancillon[1], oubliant que la naure humaine est faite pour un mouvement progressif, a vu a destination du genre humain dans le point d'où il est parti, au lieu de la placer dans un développement graduel, et il a cru que l'état sauvage était l'état primitif et le plus parfait. C'était s'arrêter au gland et croire que le gland n'était pas fait pour devenir un chêne immense. »

Cette œuvre contenait déjà néanmoins des propositions menaçantes et de redoutables aspirations. A mesure qu'on avance dans cette lecture, on croit entendre monter le flot démocratique. Rousseau anéantit le prétendu droit de la force en le retournant contre son possesseur. Il considère « l'émeute qui finit par étrangler et détrôner un sultan comme un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposait la veille des vies et des biens de ses sujets. Le despote n'est le maître qu'aussi longtemps qu'il est le plus fort. » L'écrivain termine son discours par cette affirmation terrible : « Il est manifestement contre la loi de nature,

1. *Pensées*, t. I, p. 152.

qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage, et qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire [1]. »

Rousseau ne se borna pas au rôle facile de critique : il osa formuler ses principes. Le *Contrat social*, annoncé déjà dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, en est la conséquence positive, et peut être considéré comme le symbole politique de cet éloquent publiciste.

Jamais système ne fut revêtu d'une forme à la fois plus sévère et plus éclatante. La précision du style, l'enchaînement serré des propositions, le ton dogmatique et imposant du langage, les mouvements contenus de la passion, d'autant plus puissante qu'elle se modère elle-même, font du *Contrat social* un modèle achevé d'exposition philosophique. Cependant cette œuvre nous semble renfermer le même défaut que la plupart des ouvrages du XVIIIe siècle. De même que Condillac et Locke partaient d'un principe abstrait, exclusif, insuffisant, d'où ils prétendaient créer la philosophie tout entière, c'est encore d'un seul principe, d'un principe exclusif et incomplet que Rousseau tire toute sa politique. *L'homme est né libre*, ce sont les premiers mots du *Contrat social :* c'en est aussi toute la pensée. Si l'homme sort de sa naturelle et sauvage indépendance, c'est par son consentement, c'est par un acte de sa volonté. Donc toute société est fondée sur un contrat. L'État repose sur une convention arbitraire : l'ensemble des volontés particulières forme la volonté générale, qui est la seule véritable loi. Le peuple est le seul souverain. Son caprice est absolu et inviolable, sa décision sans appel. Rousseau affirme en droit ce que les jurisconsultes romains posaient en fait : *Uti populus jusserit, ita lex esto.*

1. On a souvent cité la brillante déclamation qui commence la deuxième partie : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire *ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile, etc. » On n'a pas assez remarqué que cette attaque contre la propriété en est la véritable consécration, au moins pour tous ceux qui ne sont pas tentés *de marcher à quatre pattes*, puisque Jean-Jacques fait dépendre de ce droit la fondation de la société.

Cette conception de la liberté humaine est généreuse et e, mais n'est-elle pas exagérée, c'est-à-dire incomplète? côté de l'autonomie de l'homme, ne faut-il pas placer la ure éternelle des choses? La loi, dans son acception la s haute, est-elle bien le résultat d'une volonté arbitraire? xiste-t-elle pas avant qu'une intelligence mortelle la dé-ivre? Tous les rayons du cercle n'étaient-ils pas égaux ant qu'un géomètre se fût donné la peine de le constater[1]? cela est vrai, à côté de la liberté individuelle, il faut cer la raison souveraine et impersonnelle, à laquelle, sous ne d'injustice, elle ne pourra se soustraire. Le législateur sera que le traducteur plus ou moins fidèle de ces *droits de ces devoirs antérieurs et supérieurs aux lois positives*, les décisions de la majorité, quelque respectables qu'elles issent être, ne seront jamais qu'une présomption de la stice. Rousseau lui-même avait reconnu cette vérité, mais as en poursuivre les conséquences. « Ce qui est bien et aforme à l'ordre, avait-il dit, est tel par la nature des oses et indépendamment des conventions humaines[2]. » ute de s'être attachée aux déductions de ce principe, la litique de Rousseau n'a envisagé qu'une moitié du pro-ème social. Quatorze ans auparavant, un grand homme nt nous parlerons bientôt, Montesquieu, avait développé utre.

On a dit avec raison que Rousseau n'a fait que retourner système de Hobbes et déplacer le despotisme en l'attri-uant à la multitude. Cette erreur spéculative d'un grand omme s'est fait sentir par de longs et sinistres contre-coups ans les fautes et dans les malheurs de la révolution fran-ise.

Jean-Jacques comprit lui-même que les conséquences de n système l'entraînaient à l'impossible. Il avoua que le euple, ce seul législateur légitime à ses yeux, est incapable se créer une constitution, c'est-à-dire la loi des lois[3] : il

1. Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. I. — « Non tum denique incipit lex se quum scripta est, sed tum quum orta est. Orta autem simul est cum ente divina. » Cicéron, *de Legibus*, liv. II, p. 4.
2. *Contrat social*, liv. II, chap. VI.
3. *Idem*, liv. II, chap. VII.

repoussa le système représentatif; car, disait-il, la souveraineté étant la *volonté* générale, la *volonté* générale ne se représente point[1], elle s'exprime. Enfin il alla jusqu'à reconnaître que, « à prendre le terme dans la rigueur de l'acception, il n'a jamais existé de véritable démocratie, et qu'il n'en existera jamais[2]. » Il était difficile de renverser plus courageusement ses propres prémisses sous le choc de leurs conséquences.

Sa morale.

La liberté qui inspirait la politique de Rousseau, éclate d'une manière plus puissante encore dans sa morale. Tandis que la plupart des philosophes de son époque asservissaient l'homme à la sensation et méconnaissaient le plus noble de ses attributs, celui d'être le premier moteur, le principe libre et responsable de ses actes; tandis que Voltaire même hésitait, et, rabaissant la question pour paraître l'éclairer, confondait la liberté morale avec l'absence de contrainte[3], Jean-Jacques proclama hautement la liberté comme un fait : il plaça dans ce privilége de l'homme, bien plus encore que dans l'entendement, la distinction spécifique qui le sépare de l'animal. C'est même dans la conscience de sa liberté qu'il trouva la preuve la plus éclatante de la spiritualité de son âme[4]. Aussi le spiritualisme de Rousseau a-t-il quelque chose de fier, comme le sentiment qu'un honnête homme a de sa probité. Il n'est pas la conclusion laborieuse d'un syllogisme, mais une vérité première donnée par l'évidence et qui défie toutes les chicanes du sophisme; c'est la liberté morale qui se voit et se touche elle-même.

C'est sur cette base que Rousseau entreprend de fonder toute sa philosophie. L'*Émile* en est le monument le plus

1. *Contrat social*, liv. III, chap. xv. — Aussi le peuple ne choisit-il pas des mandataires pour les charger de sa volonté, mais des délégués pour examiner ce qui est conforme à la raison générale. Une chose n'est pas juste par cela seul que le peuple la veut; mais le peuple, s'il est assez éclairé, la veut parce qu'elle est juste.

2. *Contrat social*, liv. III, chap. IV.

3. « Je suis libre de sortir de ma chambre, disait-il, quand j'en ai la clef dans ma poche. »

4. *Discours sur l'origine de l'inégalité*, p. 244.

nplet et le plus beau. Ce livre qu'on a nommé la *décla-*
ion des droits de l'enfant[1] est à la morale religieuse ce
e le *Contrat social* était à la politique. Le même esprit y
mine, et y produit des erreurs analogues. Le principe
ıdamental de l'ouvrage, ainsi que de toute la morale de
usseau, c'est que « l'homme est un être naturellement
n : » l'éducation ordinaire le déprave, en substituant à la
titude originelle de la nature les vices contagieux de la
iété. Sur ce principe Rousseau « établit l'éducation néga-
e comme la meilleure ou plutôt comme la seule bonne.
le ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices ;
e n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'er-
ur[2]. » Il s'agit donc de paralyser autour de l'enfant toute
fluence étrangère, et de laisser agir en paix sa liberté.
an-Jacques isole son élève : il veut lui faire inventer les
iences, les arts, la religion, Dieu même, par le seul élan
sa liberté, par l'expansion naturelle et spontanée de son
ne. Étrange et merveilleux spectacle que celui d'un homme
ıi, dans ses orgueilleuses espérances, repoussant toute la
adition, prétend refaire chaque jour l'œuvre des siècles,
donner à l'individu toute la force de l'humanité!

Mais n'y a-t-il pas plus de vérité et en même temps plus
grandeur dans la pensée de Pascal, rendant toutes les
énérations solidaires, et considérant le genre humain
mme un seul homme qui vit toujours et qui apprend sans
sse? Chez Rousseau on sent partout la présence d'une so-
été en dissolution, dont l'homme qui rêve la vertu a besoin
se séparer, au moins en idée, comme le stoïcien d'au-
efois s'isolait de la corruption de l'empire. Vain effort!
homme ne peut s'enfermer en lui-même et être seul son
nivers. La tradition du genre humain, que Rousseau veut
oigner de son disciple, revient malgré lui l'instruire et le
oraliser. Est-il autre chose, en effet, ce maître si assidu,
prévoyant qui dispose tout autour d'Émile pour que chaque
ıcident devienne une leçon? L'indépendance de l'élève n'est

1. Dr Mager. — Gœthe va plus loin, et l'appelle l'évangile naturel de l'édu-
tion, *das Naturevangelium der Erziehung*.
2. Lettre à M. de Beaumont, p. 18, 33 et 34.

ici qu'apparente : c'est toujours la société qui transmet à son nouveau membre le dépôt des antiques traditions.

Rousseau a éloigné de son élève l'enseignement religieux comme toute autre leçon. Émile a dix-huit ans et n'a pas encore entendu prononcer le nom de Dieu. Mais avec quelle puissance de talent Jean-Jacques rachète cette erreur de son système! A l'âge où commencent à gronder les orages du cœur, il conduit son disciple, aux premiers rayons du jour, sur le sommet d'une colline, au centre d'un paysage couronné dans l'éloignement par la chaîne des Alpes ; et comme Platon au promontoire de Sounion, en présence de cette sublime nature, « qui semble étaler à leurs yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à leurs entretiens, » il lui apprend qu'il y a un Dieu et que son âme est immortelle. On a vu plus haut[1] quelle impression profonde cette scène avait produite dans l'esprit de Voltaire, et quel hymne de foi et d'adoration une promenade semblable, inspirée par ce souvenir, avait arraché au sceptique vieillard. Si Rousseau pour chercher la vérité a réduit l'homme à ses forces individuelles, du moins les lui a-t-il laissées tout entières : il n'a pas étouffé la voix du sentiment, le cri véridique du cœur trop méconnu par la philosophie du XVIIIe siècle.

Si l'éloquence consiste surtout à trouver le chemin des esprits et des cœurs, Rousseau, malgré toutes les erreurs de sa doctrine, fut un véritable orateur religieux pour son époque. Au milieu du silence timide et des ménagements mondains de la chaire chrétienne, lui seul éleva une voix puissante pour rétablir, avec la double autorité du sentiment et de la raison, les vérités primitives obscurcies ou déniées autour de lui. Ses attaques mêmes contre la révélation sont d'un ton bien différent de celles des encyclopédistes. Plus franches et plus hardies, elles sont aussi plus respectueuses, et l'éloge le plus éloquent qu'on ait jamais fait de l'Évangile se trouve dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*.

La morale de Rousseau (je ne parle que de celle de ses

1. Dans la note de la page 481

vres [1]) est entièrement chrétienne et un peu calviniste. souffle des glaciers de la Suisse en passant sur cette âme lente y a laissé quelque chose d'austère et de triste. Ennemi systématique des arts et de toute expansion de l'âme, se rencontre dans cette proscription sévère avec les théologiens rigoureux, les docteurs de la *voie étroite*. Comme rt-Royal, il dédaigne les lettres, tout en y excellant; mme Bossuet, il écrit une *Lettre contre les spectacles*, et st un de ses ouvrages les plus éloquents. Ces deux grands mmes, partis de deux points bien divers, anathématisent alement tout ce qui allume les passions et augmente l'insité de la vie. Ils redoutent qu'en s'épanouissant elle ne ouve auprès d'elle soit le péché, soit la civilisation et ses ces. Combien est plus philosophique et plus religieux pour ne fois le vaste bon sens de Voltaire écrivant à Cideville : Mon cher ami, il faut donner à son âme toutes les formes ossibles. C'est un feu que DIEU nous a confié; nous deons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il ut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, uvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et tous les sentiments [2] ! »

Rousseau a passé pour le plus inconséquent des philoophes, parce que l'instinct de son génie échappait souvent ux entraves de ses doctrines. L'homme qui proscrivait le héâtre et les arts a écrit un roman qui respire l'ivresse de a passion. Sans doute en composant la *Nouvelle Héloïse* ean-Jacques se mettait en contradiction avec ses principes; nais non pas, comme on l'a trop dit, avec les lois véritables le la morale. Ce livre assurément n'est pas fait pour tout le nonde; mais la peinture d'un amour exalté, sérieux et profond, qui rentre bientôt sous le joug d'un devoir austère et même romanesquement héroïque, était encore plus pure que

1. On lui a souvent reproché les hontes de sa conduite qu'il a aggravées en les divulguant. Nous sommes loin de prétendre les justifier; mais il faut louer le moraliste de n'avoir pas fait fléchir la règle qui le condamnait, et d'avoir été aussi rigoureux dans sa doctrine que s'il n'avait eu rien à craindre de ses principes.

2. *Correspondance générale*, t. I, let. CCXXXV.

les mœurs générales de la société contemporaine. Les égarements qu'elle représentait étaient au moins ceux du cœur.

Sa poésie.

Rousseau avait rappelé avec effort la politique et la morale à la nature ; il y ramena la poésie en passant, et c'est là que s'exerça son influence la moins mélangée, la plus complétement bienfaisante. Sans daigner se faire ni critique, ni législateur littéraire, il fit pâlir, par le contraste de ses pages brûlantes, cette poésie froidement spirituelle qui ne consentait à regarder la campagne qu'à travers les fenêtres dorées des salons. « Nos talents, nos écrits, disait-il, se sentent de nos frivoles occupations : agréables, si l'on veut, mais petits et froids comme nos sentiments, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens [1]. » Dès son début, il n'avait pas craint de porter une main hardie jusque sur l'idole du siècle, et de mettre le doigt sur la plaie de Voltaire : « Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes [2] ! » Pour lui, élevé loin de Paris, où l'homme est si grand et la nature si petite, plein des souvenirs de ses belles montagnes, de ses beaux lacs de la Suisse, ayant vingt fois passé et repassé à pied, dans ses voyages solitaires, à travers les plus beaux sites de la France et de la Lombardie, il avait de bonne heure ouvert son âme à cette voix enchanteresse de la campagne : devenu homme et écrivain, il prit assez ses franches coudées avec le public pour oser lui plaire par une voie inusitée. Il jeta donc naïvement dans ses écrits toutes ces pures et poétiques émotions : ils en reçurent un charme inouï. Soit qu'il nous montre les rochers de *Meillerie* avec le lac majestueux qui se déroule à leurs pieds, avec leurs forêts de noirs sapins, et les riants et champêtres asiles

1. Lettre à d'Alembert.
2. *Discours sur les sciences et les arts*, IIe partie.

dans un de leurs replis; soit qu'il fixe nos yeux et
œur sur sa tranquille solitude des *Charmettes*, plus
, plus commune, mais parfumée de tous les souve-
son bonheur; une poésie nouvelle, inconnue encore
rance, éclate à chaque instant sous sa plume; il lui
l'un mot, d'un trait pour nous toucher et nous atten-
Jne fleur des champs, une simple *pervenche* entrevue
ır par hasard à la voix d'une personne aimée, puis
vée après trente ans embellie de ce souvenir et de ce
, fait plus d'impression sur Rousseau et sur ses lec-
que n'en pourront produire toutes les poésies descrip-
ie Saint-Lambert et de Delille. Car c'est un des carac-
de la poésie chez Jean-Jacques de n'avoir rien de re-
ıé ni d'aristocratique, de savoir trouver dans les plus
les détails un monde d'émotions vraies et pathétiques.
ıe il sait nous intéresser à une vieille chanson que
ait la femme qui lui servit de mère; à une promenade
par un enfant en compagnie de deux jeunes filles; à
uit d'été passée dans l'enfoncement d'une terrasse au
de la Saône; à ses rêveries délicieuses dans la petite
Saint-Pierre! « Comme il aime à s'enivrer à loisir des
nes de la nature, à se recueillir dans un silence que ne
le aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage
coupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents
ombent de la montagne! »
sont là ses maîtres de poésie et de science. « Un de
lus grands délices, c'est de laisser *ses* livres bien en-
és et de n'avoir point d'écritoire. » A-t-on jamais mieux
, mieux décrit la volupté de la rêverie? « J'allais volon-
m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque
caché. Là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau,
ıt mes sens en chassant de mon âme toute autre agita-
la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit
surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le
et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé
intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes
, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie
gnait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec

plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser[1]. »

La poésie de notre âge est là comme dans son germe. La Fontaine avait aimé la nature, il avait osé le dire même au XVIIe siècle, mais il l'avait dit en passant, en peu de mots, comme s'il eût raconté une bonne fortune du cœur. Chez Rousseau, cet amour devient une passion profonde, une espèce de culte sérieux, un langage sacré que Dieu et le poëte se parlent dans la solitude.

C'est là un des plus grands charmes de ses *Confessions*, la nature vivement sentie et un cœur d'homme naïvement révélé. Cet ouvrage nous semble le plus intéressant et le plus profondément original de tous ceux de Rousseau : le style même y est plus varié et moins tendu que partout ailleurs. On n'y trouve plus que rarement ce ton de morgue hautaine et farouche, que l'auteur reconnaît lui-même dans ses premiers écrits et qu'il attribue à l'influence de Diderot. Il y a surtout dans la première partie des *Confessions* quelque chose de tendre et d'enjoué tout à la fois, comme le regard qu'un vieillard jette sur les beaux jours de sa jeunesse : c'est une nuance délicate entre deux sentiments contraires, le mélange d'un sourire et d'une larme. Là se trouvent la plus grande puissance et l'originalité incontestée de Jean-Jacques Rousseau.

Il est à remarquer que le plus grand poëte du XVIIIe siècle n'écrivit pas en vers. Sans doute notre versification noble et dédaigneuse comme on l'avait faite, ne lui parut pas assez souple pour se plier à toutes ses pensées. Toutefois un vague besoin de mélodie tourmentait ce grand écrivain : il chercha dans la musique le complément d'expression que la langue parlée refusait à ses sentiments. Son organisation italienne en fit un grand musicien pour son époque, et l'étude passionnée de cet art communiqua même à sa prose une harmonie admirable qu'on ne retrouve chez aucun de ses contemporains.

L'apparition de Rousseau signala une phase nouvelle dans

1. Les *Rêveries*, cinquième promenade.

littérature du XVIIIe siècle : il entrava le mouvement scep-que et matérialiste qui entraînait également les croyances les arts. Toutefois, la mission fatale de l'époque, la des-uction de la double autorité du grand siècle monarchique, ntinuait à s'accomplir. Elle avançait par l'enthousiaste ousseau comme par l'ironique Voltaire. Tant l'œuvre de aine était inévitable : tant le courant de l'esprit humain est résistible !

Mably.

Voltaire avait eu un prédécesseur dans Fontenelle, Rous-eau en eut un dans Mably[1]. Rien ne prouve mieux la né-essité d'un rôle que cette pluralité des acteurs qui l'essayent. Iably avait de l'érudition, de l'audace dans la pensée, mais oint d'imagination, point d'éloquence. Il dit les mêmes hoses que Rousseau, blâma les arts, le luxe, la civilisation noderne, plaça l'idéal du genre humain dans le passé par légoût et défiance du présent. Mais, comme l'a dit un grand ritique, « son enthousiasme pour les vertus patriotiques et les mœurs de Sparte serait resté enseveli dans ses livres, si l'imagination de Rousseau n'avait mis le feu à ce rêve pai-sible de logicien et de savant[2]. »

Il est pourtant un côté par lequel Mably l'emporte sur son éloquent successeur : c'est l'étude de l'histoire. Il signala le premier le perpétuel anachronisme par lequel nos histo-riens, en racontant le passé, n'avaient jamais peint que *les mœurs*, *les préjugés* et les usages de leur temps. Quoiqu'il tombe dans la même faute du côté contraire, et fasse mentir l'histoire au profit de la liberté, du moins il en a étudié tous les monuments ; et ses *Observations sur l'histoire de France*, ainsi que son *Droit public de l'Europe fondé sur les traités*, seront toujours lus avec fruit sinon avec plaisir. Toutefois il est bon, pour se préserver de ses erreurs, de n'aborder la lecture de ses œuvres qu'après celle de nos his-toriens modernes qui les ont rectifiées[3].

1. 1709-1785.
2. Villemain, *Tableau du* XVIIIe siècle.
3. Voyez surtout Aug. Thierry, *Considérations sur l'histoire de France*, chap. III.

CHAPITRE XL

LA RÉFORME MODÉRÉE.

MONTESQUIEU. — BUFFON.

Montesquieu.

Tandis que la réforme hardie, impétueuse, excessive, s'élançait de Voltaire à Rousseau en descendant à Helvétius et d'Holbach, pour remonter à Mably, un autre mouvement philosophique, plus réservé dans ses moyens, plus modeste dans ses résultats, s'accomplissait au-dessous d'elle avec moins de bruit, mais non moins de gloire.

Montesquieu[1], dans sa brillante carrière, en réunit seul les deux points extrêmes. Ses *Lettres persanes* en signalent le début, son *Esprit des lois* en fixe la limite. Il est à la fois le Voltaire et le Rousseau de la révolution modérée, mais un Voltaire timide, circonspect, tout enveloppé d'allusions et d'insaisissables malices, traversant le rôle d'agresseur sans s'y arrêter plus d'un jour; un Rousseau jurisconsulte et historien, sans passion, sans rêve d'idéal, observant les faits et les réalités du passé, satisfait de trouver la raison de toutes choses, et aimant à expliquer les institutions présentes, pour échapper au désir de les changer.

C'est en 1721, six ans après la mort de Louis XIV, au moment où, assoupie par la vieillesse du feu roi, la France s'éveillait à toutes les témérités de la régence, que le président Charles Secondat, baron de Montesquieu et de la Brède, lança dans le monde un ouvrage anonyme dont le plan, emprunté aux *Amusements sérieux et comiques* du spirituel Dufresny, offrait un cadre commode à une mordante satire. La correspondance de plusieurs Persans résidant à Paris, à Venise, à Ispahan, permettait à l'auteur de faire contraster les mœurs de l'Occident avec celles de la Perse. Une volup-

1. Né à la Brède, près Bordeaux, en 1689, un siècle précisément avant l'année où éclata la révolution française; mort en 1755.

euse intrigue de sérail servait de lien général à l'ouvrage, aiguillonnait la curiosité sensuelle des lecteurs. Au milieu ces peintures orientales se déroulait le tableau de tous travers et de tous les ridicules vrais ou supposés de la ciété européenne, nos disputes littéraires, nos conversa-ns bruyantes et futiles, notre engouement pour les étran-rs joint à notre estime exclusive de nous-mêmes; la étendue frivolité des solutions morales données par les ligions positives, la ressemblance des cérémonies catho-ques avec les superstitions mahométanes, la docilité crédule s peuples. En mettant ces critiques dans une bouche infi-le, l'auteur échappait à la responsabilité directe de ses rdiesses. Mille portraits brillants et moqueurs venaient ner cette riche galerie; c'était un géomètre exclusif, absur-ement savant dans ses ridicules distractions, puis un rmier général tout fier des mérites de son cuisinier, ou ien encore un prédicateur et, « qui pis est, un directeur » u teint fleuri, au doucereux langage. Montesquieu emprun-it le pinceau de La Bruyère et s'en servait de manière à endre Voltaire lui-même jaloux [1]. Les temps avaient bien hangé depuis « qu'un homme né chrétien et Français se ouvait contraint dans la satire, » et que « les grands sujets i étaient défendus [2] : » ici c'était un grave conseiller, un omme dont la vie devait être consacrée aux plus sérieuses tudes de la politique et de la législation, qui jugeait ne ouvoir gagner l'attention d'une époque frivole qu'en com-nençant par lui parler son langage. Mais déjà de grandes uestions s'agitaient sous cette forme légère. La plupart des nstitutions sociales qui devaient former la matière de l'*Es-rit des lois* se présentent ici à Montesquieu, mais sous l'as-ect de fantaisies locales, dignes de fixer la curiosité du enseur. Religion, philosophie, gouvernement, commerce, inances, agriculture, mariages, économie politique, tout y st indiqué, effleuré légèrement. L'auteur des *Lettres per-anes* voit déjà l'énigme; il n'en a pas encore trouvé le mot :

1. « Ces *Lettres persanes*, si faciles à faire, » dit-il quelque part.
2. La Bruyère, *Caractères*, chap. Ier.

il n'aperçoit que les bizarreries des établissements divers. Son ton est léger, tranchant, dédaigneux; tout lui semble ridicule ou digne de pitié. C'est un jeune esprit dont le premier regard ne porte pas assez loin pour découvrir le bien même du mal. L'auteur de l'*Esprit des lois* tombera peut-être dans l'excès contraire. Son premier ouvrage peut être considéré comme un programme moqueur, auquel le dernier vint donner une réponse sérieuse.

Le génie observateur de Montesquieu, sa méthode essentiellement historique se révèle dans les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* (1734). C'est l'*Esprit des lois* essayé sur un seul, mais sur un grand et admirable peuple, avant d'être appliqué à l'humanité tout entière. Le *sujet* était heureusement choisi. La destinée de Rome présente les évolutions d'une politique raisonnée, un système suivi d'agrandissement qui ne permet pas d'attribuer au hasard la fortune de cette glorieuse ville. Bossuet lui-même, dans l'*Histoire universelle*, malgré son parti pris de rapporter tous les événements à l'intervention surnaturelle de Dieu, ne peut s'empêcher d'expliquer les progrès de cette puissance par la force des institutions et le génie des hommes. Montesquieu n'a eu qu'à marcher sur ces traces. Saisissant les grands principes qu'avait posés son illustre prédécesseur, il les a en quelque sorte renouvelés par l'intelligence profonde des détails. Sans doute la critique historique a jeté de nos jours de nouvelles lumières sur les premiers siècles de Rome; sans doute l'expérience de la vie politique et des agitations populaires a été pour les hommes du XIXe siècle un commentaire de l'antiquité qui manquait aux plus grands génies des âges précédents. Toutefois, si l'on considère la sagacité qui rapproche et interprète les documents qu'elle possède, le talent d'artiste qui distribue et ménage la lumière pour placer chaque vérité suivant les lois de la perspective, la précision élégante, privilége de la vraie richesse, le style en un mot, le don de faire un livre, de frapper les faits extérieurs à l'empreinte de son esprit et de sa pensée, nul, dans l'histoire de Rome, n'a encore surpassé Montesquieu, si ce n'est Bossuet.

Cet ouvrage, néanmoins, n'était que le prélude de celui qui devait révéler Montesquieu tout entier. C'est au bout de vingt années de travail, après de longs et utiles voyages dans toutes les contrées de l'Europe, après avoir mille fois abandonné son entreprise et « envoyé aux vents les feuilles déjà écrites, qu'il vit enfin l'*Esprit des lois* commencer, croître, s'avancer et finir. » (1748.)

La manière dont Montesquieu conçoit son sujet est déjà une preuve de son génie. La loi, à ses yeux, n'est plus le fruit de la volonté arbitraire soit d'un homme, soit d'une nation. « Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, et dans ce sens tous les êtres ont leurs lois, la Divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois.... » Mais ne craignez pas qu'entraîné par cette vue sublime, l'auteur se perde dans une obscure métaphysique. Au lieu d'aller chercher ces *rapports nécessaires* dans la région des idées, c'est dans l'étude positive des faits qu'il prétend les trouver. Il ne considère pas l'homme comme un être abstrait créé par la pensée, il l'observe dans l'état réel où le montre l'histoire. Il examine les lois dans leur rapport avec *le gouvernement*, *les mœurs*, *le climat*, *la religion et le commerce*. Il s'empare des faits comme un maître qui a la puissance d'en disposer à son gré. La chronologie a disparu, les annales des différentes nations se brisent et se confondent, un ordre nouveau, donné par la raison, s'impose à l'histoire. « On dirait une vaste et délicieuse contrée dont les accidents heureux sont inépuisables; dès les premiers pas vous êtes surpris et captivé; un indéfinissable attrait vous attire et vous pousse. Vous marchez devant vous; cependant les sentiers se croisent; leur multiplicité charmante vous embarrasse quelquefois, mais jamais vous n'êtes déçu par le chemin que vous avez pris; il vous conduit toujours à un point de vue pittoresque qui vous découvre quelque chose. Dès qu'on a séjourné quelque temps dans cet Éden, où l'on rencontre plus de variété que d'unité, on ne sait plus s'en arracher; on veut toujours y vivre pour y jouir continuellement de cette douce lumière dont un ciel pur récrée les yeux, et

qui, se réfléchissant dans l'imagination, l'échauffe et la fait tressaillir d'allégresse[1]. »

Le caractère personnel de Montesquieu se découvre partout dans son ouvrage; plus curieux que dogmatique, plus intelligent que passionné, sans convictions bien profondes et sans intérêt de système, il observe le monde moral, comme Newton le monde physique, cherchant la raison des choses sans appeler les choses à une théorie; il est dans cette indifférence du cœur si nécessaire pour bien juger. Il apporte dans l'histoire les habitudes de sa profession : tel il s'était montré dans ses voyages, tel il fut dans ses appréciations. « Quand je suis en France, nous dit-il, je fais amitié à tout le monde; en Angleterre je n'en fais à personne; en Italie je fais des compliments à tout le monde, en Allemagne je bois avec tout le monde. » Cette souplesse de caractère que l'antiquité avait admirée dans Alcibiade, Montesquieu la porta dans l'étude des différentes législations. « Je n'écris pas pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit. Chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes. » Aussi nul désir de changement et de révolution. C'est assez pour lui de comprendre les choses et de les expliquer. Souvent même leur intelligence devient à ses yeux une justification. Il amnistie jusqu'aux abus du régime de l'ancienne monarchie, la vénalité des charges, « les dépenses, les longueurs et les dangers même de la justice. Il ne dit pas qu'il ne faille point punir l'hérésie; il dit qu'il faut être très-circonspect à la punir. » Enfin, malgré sa répulsion évidente pour le despotisme, il va jusqu'à en tracer l'idéal, en rédiger les lois, « sans lesquelles, ajoute-t-il, ce gouvernement sera imparfait. »

Cette modération timide, utile pour bien voir, nuit quelquefois à l'expression franche de ce qu'on a vu. Il se fait entre l'impartialité du juge et la circonspection de l'écrivain je ne sais quelle capitulation de conscience, dont lui-même sans doute ne se rend pas bien compte. C'est ainsi qu'en

1. Lerminier, *De l'influence de la philosophie du* XVIII*e siècle sur la législation*, chap. VII.

stinguant les différentes formes de gouvernement d'après ır nature, Montesquieu, craignant de dire quelque chose ıi, « contre son attente, puisse offenser, » distingue soıeusement la monarchie absolue du despotisme, sous prétte que la première est restreinte par les lois; comme s'il norait ce que vaut une telle restriction, quand les lois ont d'autre source que la volonté arbitraire d'un seul ımme. Ainsi encore, après avoir donné à la monarchie ıonneur pour principe, il exige la vertu pour mobile des publiques, confondant peut-être l'effet avec la cause, le ·incipe avec le résultat, et donnant pour base à l'édifice qui n'en est que le couronnement.

Comme opinion politique, la pensée de Montesquieu a uelque chose de l'indolence du fatalisme : de là cette puisınce exagérée qu'il accorde à l'influence des climats. Il ne ent pas assez que les peuples sont les artisans de leurs desnées, et que l'histoire a droit de dire à une grande nation e que Marie Mancini disait au jeune Louis XIV : « Vous tes roi, sire, et vous pleurez ! » Aussi rien de plus éloigné e son esprit que de rêver des modifications quelconques ans la constitution de son pays. Il pense avec raison « qu'il 'appartient de proposer des changements qu'à ceux qui ont assez heureusement nés pour pénétrer d'un coup de énie toute la constitution d'un État. » A ce titre il ne deait pas s'exclure. Cette garantie même ne lui suffit pas ncore. « On sent les abus anciens, on en voit la correction, nais on voit aussi les abus de la correction même. On laisse e mal, si l'on craint le pire; on laisse le bien, si l'on est en loute du mieux. » Le système politique qui réunit évidemnent les prédilections de Montesquieu est celui où toutes les orces consacrées par le temps, et devenues des faits accomlis, se combinent et s'unissent au risque de se neutraliser. a monarchie constitutionnelle, avec son équilibre des trois ouvoirs, devait plaire en effet à cet esprit trop pratique our être novateur, trop éclairé pour hasarder une décision ardie. Encore est-il douteux qu'il eût osé proclamer cette prédilection pour un système mixte, s'il ne l'avait vu fonctionner sous ses yeux. Mais, « pour découvrir la liberté po-

litique dans une constitution, il ne fallait pas tant de peine. Si on peut la voir où elle est, si on l'a trouvée, pourquoi la chercher? » La constitution anglaise est donc l'idéal de Montesquieu. Il en donne une explication admirable de précision et de clarté. Il pénètre aux sources de vie qui la produisent, il la fait voir et sentir en action. Quelques pages lui suffisent pour exposer tout le droit politique de l'Angleterre mieux que ne l'ont jamais fait les Anglais eux-mêmes; et le publiciste génevois, qui depuis l'a expliquée le plus parfaitement, n'a eu qu'à developper les indications de l'écrivain français. La *Constitution* de Delolme fut à l'*Esprit des lois* de Montesquieu ce que la *Grandeur et la décadence* avait été à l'*Histoire universelle* de Bossuet, le savant commentaire d'un substantiel chapitre.

L'*Esprit des lois* avait donc reçu aussi l'inspiration de l'Angleterre, et c'est presque l'unique rapport qu'il semble avoir avec les ouvrages français contemporains. Du reste, Montesquieu descendait en ligne directe des publicistes du XVIe siècle; il se rattachait à ce qu'on avait alors appelé le *parti politique*. Il est, avec infiniment plus de modération et d'impartialité, le successeur des pamphlétaires protestants, d'Hotman, d'Hubert Languet, de l'auteur du *Dialogue d'Archon et de Politie*.

Dès 1574, ces précurseurs des Montesquieu et des Constant voulaient une monarchie représentative, soumise au contrôle des chambres et relevant de leur autorité. Dès lors Hotman citait avec admiration la constitution anglaise. Quant à Bodin, leur adversaire, le défenseur du principe d'autorité, dont on a fait à tort le chef d'école de Montesquieu, il n'a fourni à ce grand homme que ses vues sur l'influence des climats. Ainsi se continuait à travers les témérités révolutionnaires du XVIIIe siècle la tradition déjà ancienne d'une réforme modérée et constitutionnelle, qui devait trouver son expression philosophique dans les théories rationalistes de Hegel.

Cette politique prudente, historique, qui ne marchait qu'appuyée sur l'expérience, qui ne dédaignait pas même l'étude des institutions du moyen âge et s'occupait *longue-*

nt de la théorie des lois féodales, devait déplaire aux im-
ients novateurs du XVIIIe siècle. Helvétius, ami de l'au-
r, laisse percer cette opinion à travers les compliments
it il l'accompagne. « Je ne sais, dit-il avec plus de raison
il ne le croyait lui-même, si nos têtes françaises seront
ez mûres pour saisir les grandes beautés de votre ou-
ge. » Vient ensuite une louange qui a bien l'air d'une
ique : « Pour moi, elles me ravissent. J'admire l'étendue
génie qui les a créées, et la profondeur des recherches
quelles il a fallu vous livrer pour faire sortir la lumière
ce fatras de lois barbares, dont j'ai toujours cru qu'il y
ît si peu de profit à tirer pour l'instruction et le bonheur
s hommes. » Au milieu de ces observations qui tenaient
es préjugés de philosophe, Helvétius a senti et exprimé
rituellement quelques-uns des reproches mérités qu'on
uvait faire à l'*Esprit des lois*. « Vous prêtez au monde
e raison et une sagesse qui n'est au fond que la vôtre, et
nt il sera bien surpris que vous lui fassiez les honneurs.
us composez avez le préjugé, comme un jeune homme
trant dans le monde en use avec les vieilles femmes qui
t encore des prétentions, et auprès desquelles il ne veut
'être poli et paraître bien élevé.... Quant aux aristocrates
à nos despotes de tout genre, s'ils vous entendent, ils ne
ivent pas trop vous en vouloir ; *c'est le reproche que j'ai
ujours fait à vos principes.* »

Ils lui en voulaient pourtant, et leurs feuilles périodiques,
ont on ne soupçonnerait plus aujourd'hui l'existence, si
ontesquieu n'eût pris la peine de les réfuter, décernèrent
l'auteur de l'*Esprit des lois* les titres de *déiste* et de *spi-
osiste :* c'était le *tison d'enfer* de Pascal. Du reste ce parti
e s'attachait qu'à des pensées épisodiques de Montes-
uieu : il semblait n'avoir ni lu ni compris l'ensemble de
ouvrage.

L'influence de l'*Esprit des lois* fut immense, mais non
as immédiate. La France en a vécu pendant un demi-siècle;
outes les nations de l'Europe viennent l'une après l'autre
e ranger sous la forme constitutionnelle dont il a été le
éraut. Mais les contemporains l'accueillirent avec froideur;

la réforme politique s'empressa de le dépasser. Parmi les trois phases successives qui signalent toute révolution sociale, l'action, la réaction, la transaction, c'est cette dernière période que représentait Montesquieu.

Buffon.

Buffon fit pour la nature ce que Montesquieu avait fait pour l'histoire : il chercha à s'élever jusqu'aux lois par l'étude patiente des faits. « Rassemblons, dit-il, des faits pour nous donner des idées ; » et quand il a réuni les *faits*, les *monuments* et les *traditions*, il tâche « de lier le tout par des analogies, et de former une chaîne qui, du sommet de l'échelle des temps, descende jusqu'à nous[1]. » La science de la nature, négligée par l'esprit chrétien et exclusivement social du XVIIe siècle, devait être *une des plus nobles conquêtes* réservées à la philosophie. C'est à Buffon qu'échut ce glorieux partage : il appela l'esprit nouveau loin des luttes ardentes de la polémique, et lui permit de reposer sa vue « sur l'immensité des êtres paisiblement soumis à des lois nécessaires. » Il fut le Montesquieu de cette éternelle législation, mais il en fut en même temps l'Homère. La majesté calme de son sujet passa dans son langage. Il admira la nature, comme Rousseau l'avait aimée, et fut poëte par la magnificence de son imagination, comme Jean-Jacques par l'émotion de son âme.

Buffon forme avec Montesquieu le second ban de l'armée philosophique[2]. L'un et l'autre évitent le choc de l'avant-garde : ils se contentent de prendre possession du champ de bataille. Buffon ménageait la Sorbonne, cultivait la faveur des ministres et de leurs employés ; circonspect dans toutes ses expressions, maître de tous ses élans, circonscrivant son génie dans une matière spéciale, et ses témérités dans des bornes prudentes, il était dévoué à ses idées, mais n'allait pas même, comme Montaigne, *jusqu'au bûcher exclu-*

1. *Époques de la nature*, p. 3.
2. Ces deux grands hommes semblent se partager chronologiquement le siècle précurseur de la révolution française : l'un naît en 1689 ; l'autre (né en 1707) meurt en 1788.

ment ; il eût très-volontiers laissé la terre immobile, si avait dû, en tournant, compromettre sa sécurité.

C'est un pareil esprit qui convenait à une pareille tâche. grand et majestueux ouvrage qui promettait d'embrasser nivers, avait besoin du recueillement le plus profond. st dans le silence du Jardin du Roi, ou dans les paisibles enues du parc de Montbard que devait se former, par cinante années d'un travail assidu, cette imposante encyclolie de la nature, pareille à ces vastes continents que Buf- lui-même nous montre composés de couches horizontales parallèles, *lent ouvrage des eaux*, mais dont l'enveloppe gulière est déchirée çà et là par de hautes roches granitites, témoins irrécusables du feu intérieur qui brûle encore centre. L'*Histoire naturelle* a ce rapport de plus avec *Esprit des lois*, composé dans le silence du château de la rède. « Les deux grands ouvrages du XVIIIe siècle, dit . Flourens, sont le fruit du génie qui a eu le courage de solitude. »

George-Louis Le Clerc, comte de Buffon, avait été nommé, 1739, intendant du Jardin du Roi. Les devoirs de sa place xèrent pour jamais sa vocation d'écrivain, jusqu'alors inertaine et partagée entre différentes sciences : il osa conevoir le projet de réunir en un vaste ensemble tous les faits uparavant épars de l'histoire naturelle, d'étudier notre onde planétaire, la composition du globe, la théorie de la énération, puis de parcourir toute la création, depuis 'homme jusqu'aux minéraux. Ce plan, essayé deux fois dans 'antiquité, par un homme de génie et par un laborieux ompilateur, Aristote et Pline, s'élargissait encore avec 'expérience du monde, et semblait dépasser les forces d'un seul homme. Buffon l'aborda avec l'audace d'un philosophe ntique. Il unit au savoir d'un Aristote la belle imagination le Platon et le brillant coloris de Lucrèce, et créa ainsi pour e public, pour les philosophes, pour tous ceux qui ont exercé leur esprit ou leur âme, une science qui existait à peine pour les naturalistes.

Quelle carrière que celle qui commence par la *Théorie de la terre* et finit par les *Époques de la nature*, marquant

ainsi son début et son terme par deux immortels monuments! Trente années séparent ces deux ouvrages; et, comme si l'historien de la nature avait partagé le privilége de son éternelle jeunesse, le second, rédigé par une main septuagénaire, ne se distingue du premier que par la justesse du coup d'œil et la perfection plus grande de la forme. « La *Théorie de la terre* (1749) avait étonné le monde: les *Époques de la nature* (1778) sont peut-être, parmi tous les ouvrages du XVIIIe siècle, celui qui a le plus élevé l'imagination des hommes[1]. »

Nous avons loué dans Buffon l'étude sévère des faits, et cependant rien n'est plus connu que l'audace aventureuse de ses généralisations. C'est qu'en effet ce grand homme est conduit tour à tour par deux esprits divers, l'esprit d'observation et l'esprit de système. Il est à la fois disciple de Newton et de Descartes; ou, si l'on veut, il imite Descartes dans la double tendance de sa pensée. Sa haute raison lui commande de s'attacher à l'expérience; son génie impatient du doute le lance dans des hypothèses. C'est l'auteur du système sur la formation des planètes qui a dit : « En fait de physique, on doit rechercher autant les expériences qu'on doit craindre les systèmes. C'est par des expériences fixes, raisonnées et suivies, que l'on force la nature à découvrir son secret. Toutes les autres méthodes n'ont jamais réussi[2]. »

Aussi, quand il hasarde ses conjectures, a-t-il grand soin de les séparer de l'histoire positive qui les précède. Lui-même avertit son lecteur de « la grande différence qu'il y a entre une hypothèse où il n'entre que des possibilités, et une théorie fondée sur des faits[3]. Mais ces systèmes eux-mêmes, de quelle poétique grandeur n'a-t-il pas su les investir? Soit qu'il détache les planètes, comme des étincelles brûlantes, du globe de leur soleil, et nous fasse assister au

1. Flourens, *Histoire des travaux de Buffon*, chap. x. Nous devons au savant académicien plusieurs de nos jugements sur Buffon : nous lui en témoignons ici notre reconnaissance, sans prétendre le rendre responsable de nos inexactitudes ou de nos erreurs.

2. Préface de la traduction de la *Statique des végétaux* de Hales.

3. T. I, p. 129 (1re édit.).

froidissement progressif de cette terre qui ne fut d'abord 'une masse fluide et embrasée ; soit que, poursuivant la .ture jusque dans son sanctuaire, il cherche à expliquer le ystère de la génération, *accumule* partout *les germes* des res, peuple le monde de *molécules organiques* qui aspirent la vie et s'élancent çà et là en *générations spontanées*, as- rant ainsi l'immortalité même à la matière, son imagi- ıtion créatrice se déploie dans toute sa puissance, comme ›ur suppléer à celle de la nature qu'il ne peut atteindre : communique au lecteur l'enthousiasme dont il est saisi ; :s idées semblent trop belles pour être fausses : « Ce me ıt une surprise extraordinaire, dit le sceptique Hume, de ›ir que le génie de cet homme donnait à des choses que ersonne n'a vues une probabilité presque égale à l'évi- ence. Cela me paraît, je l'avoue, un des plus grands exem- ›les de la puissance de l'esprit humain. » « Assurément, » jouterons-nous avec un savant naturaliste de nos jours, : Buffon est grand, même par ses systèmes ; car, à tout ›rendre, j'aime mieux une conjecture qui élève mon esprit ıu'un fait exact qui le laisse à terre, et j'appellerai toujours grande la pensée qui me fait penser [1]. »

Il faut remarquer d'ailleurs que parmi les conclusions précipitées de Buffon, il en est qui ne sont que d'admirables pressentiments. Souvent son génie devance l'observation, et semble justifier son dangereux axiome : « Le meilleur creuset, c'est l'esprit. » N'a-t-il pas proclamé le premier cette belle loi de la distribution des espèces sur le globe, qui, assignant à chaque animal sa patrie, rattache l'histoire naturelle à la géographie, comme Montesquieu y avait rattaché la législation ? L'idée des espèces perdues, la plus belle idée de notre siècle en histoire naturelle, n'a-t-elle pas été avancée par Buffon dès le temps où il commençait ses travaux ? Enfin n'a-t-il pas entrevu la belle théorie de la subordination des parties, dont l'anatomie comparée a fait une science ? On peut donc dire que Buffon et Cuvier forment une chaîne continue qui réunit deux siècles. L'un devine, l'autre dé-

1. Flourens, *Histoire des travaux et des idées de Buffon*, chap. XIII.

montre, et les prévisions du premier deviennent les découvertes du second.

Buffon a même jeté, en dirigeant Daubenton, les premières bases de l'anatomie comparée, qui lui manquait. Peut-être même comprit-il mieux que son ami toute la portée de cette nouvelle science. A mesure que l'habile anatomiste avançait dans ses dissections, Buffon saisissait l'esprit de ces progrès successifs. Dans ce travail combiné, l'un était la main, l'autre l'œil. Buffon s'élançait vers la conclusion : son sage collaborateur, qui, suivant l'expression de Buffon, « n'avait jamais ni plus ni moins d'esprit que n'en exigeait son travail, » modérait la précipitation du grand homme : un mot, un sourire de Daubenton, l'avertissait de ses écarts et lui conseillait la prudence.

Après Daubenton, l'abbé Bexon et Guesneau *de Montbéliard* prêtèrent souvent leur concours à Buffon ; ils observaient pour lui : quelquefois même ils prenaient la *plume*. Mais avec quelque habileté qu'ils imitassent la manière du maître, ils l'exagérèrent sans l'égaler. Car *le style c'était l'homme.*

Le grand style de Buffon, voilà ce qui assurera à jamais sa réputation. Lui-même en avait l'orgueilleuse conscience : « Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passeront à la postérité. La multitude des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité.... Les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme : le style est l'homme même[1]. »

Qui aurait vu le seigneur de Montbard au milieu de son magnifique château, avec son grand air, sa noble figure, sa riche toilette, ses fines manchettes et sa perruque poudrée avec soin, même quand il s'enfermait pour écrire; qui l'aurait vu le dimanche se rendre à l'église, accompagné d'un capucin, son commensal, son confesseur et son intendant,

1. Discours de réception à l'Académie française.

rcher la tête haute au milieu de ses vassaux, s'asseoir
:c pompe dans son banc seigneurial, et recevoir volontiers
ıcens, l'eau bénite et les autres honneurs dus au sang des
ffon, aurait pu pressentir le ton de dignité noble, mais un
ı trop solennelle de ses écrits. Il est heureux pour Buffon
e la nature lui ait fourni une grande matière ; car il était
:apable de s'abaisser à un style élégamment simple.
M. de Buffon, dit Mme Necker, ne pouvait écrire sur des
jets de peu d'importance : quand il voulait mettre sa
ande robe sur de petits objets, elle faisait des plis partout. »
ais en revanche, quelle richesse de coloris, quelle puis-
nce d'imagination! comme il nous intéresse à cette variété
finie d'animaux de tous genres qu'il fait passer sous nos
ux! Buffon a décrit deux cents espèces de quadrupèdes et
sept à huit cents espèces d'oiseaux, et jamais il ne cause
i ne semble éprouver de fatigue. Chacune de ses descrip-
ons est une peinture; il sait même animer la scène en em-
runtant à la nature morale de l'homme quelques traits du
aractère de ses personnages. En dépit du sévère Daubenton[1],
lion est « le roi des animaux » pour Buffon comme pour
a Fontaine; le chat est infidèle, faux, pervers, voleur,
ouple et flatteur comme les fripons ; » le cheval est « ce fier
t fougueux animal qui partage avec l'homme les fatigues
e la guerre et la gloire des combats. » Plus le sujet s'élève,
lus Buffon se trouve dans son naturel; il se plaît dans la
lescription de « ces déserts sans verdure et sans eau, de ces
laines sablonneuses, sur lesquels l'œil s'étend et le regard
e perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant. » Il
riomphe au sein de cette nature sauvage, inhabitée, de ces
rbres plus que centenaires « courbés, rompus, tombant de
étusté; » il semble avoir parcouru lui-même ces lieux qu'il
lécrit avec une vérité si frappante. Mais jamais son génie
l'écrivain ne se déploie si largement que dans ses belles
onjectures sur l'état primitif du globe; la majesté du style
st égale à celle du sujet, quand « il faut fouiller les archives

1. « Le lion n'est pas le roi des animaux : il n'y a pas de roi dans la nature. » *Séances des écoles normales*, t. I, p. 291.

du monde, tirer des entrailles de la terre les
ments et recueillir leurs débris.... » C'est alo
quelques points dans l'immensité de l'espace
certain nombre de pierres numéraires sur la r
du temps[1]. »

Il faut néanmoins remarquer comme restr
éloges que Buffon a plus d'imagination que de
plus de noblesse que d'émotion. Ses écrits resse
cristallisations étincelantes, à ces stalactites su
froidement splendides. Le sentiment religie
passé par là. Sous le voile magnifique des phé
ne sent pas la présence de Dieu. Son nom sac
quelquefois dans l'ouvrage, mais sa pensée y es
et cette nature privée de son âme divine a quel
désolant dans sa majestueuse et inexorable gran
différence, je ne dis pas avec Jean-Jacques Rou
même avec le savant Linnée, le classificateur,
la méthode, que l'écrivain français a eu le tort de
précier! Buffon ramène tout à l'homme : il décri
dans l'ordre où ils se présentent à ses yeux; mai
purement subjectif, cet égoïsme humain, en brisan
chaîne de l'être, semble aussi tarir dans l'obs
source vive du sentiment. Linnée a la puissance d
siasme. Dans son latin altéré et barbare, il trouve
bles accents, son âme semble se répandre dans la
de la nature s'élever jusqu'à Dieu[2]. Buffon est
de Locke, de Condillac : comme eux il fait venir
idées par les sens ; une de ses pages les plus bril
vançait la fameuse hypothèse de la statue progre

1. T. V, p. 1 (supplément).

2. M. Flourens, à qui appartient cette observation, cite à l'
pensée quelques lignes charmantes de Linnée : le commencemen
cription de l'hirondelle a quelque chose d'inspiré, dit-il, et
l'hymne : *Venit, venit hirundo, pulchra adducens tempora et pul*

Et cette pensée que lui arrache un triste retour sur l'homme : *
tempta res est homo, nisi supra humana se erexerit. Le lecteur tr
cette phrase l'écho d'une belle page de Pline, mais corrigée par u
chrétien.

Buffon, en écrivant sa fameuse description du cheval, pensait
ces mots de Linnée : *Animal generosum, superbum, fortissimum,*
rens, etc.

ıée[1]. Mais c'est un disciple modéré et assez inconsistant ı secte sensualiste : il lui arrive quelquefois de la con-ire rudement[2]. On voit qu'en se rattachant au grand i philosophique, Buffon était entraîné par l'inspiration ·rale de son époque, plutôt qu'il n'obéissait à une con-e. Il y avait entre lui et les encyclopédistes *harmonie tablie*, comme aurait dit Leibnitz, plutôt que dépen-ce réciproque. C'étaient deux puissances voisines et or-ıirement amies, mais sans traité d'alliance[3].

T. III, p. 364.

T. IV, p. 108. « Le sentiment, dit-il, ne peut, à quelque degré qu'il soit, ıire le raisonnement. »

Rien ne peint mieux la position de Buffon relativement aux chefs du vement littéraire, que quelques anecdotes significatives qui nous ont été ervées. On sait qu'il avait raillé impitoysblement Voltaire pour avoir dit : e c'étaient les pèlerins qui, dans le temps des croisades, avaient rapporté yrie les coquilles que nous trouvons dans le sein de la terre en France. » ıire, de son côté, entendant un jour citer l'*Histoire naturelle* de Buffon, dit, en cachant un grand sens sous un bon mot : « Pas si *naturelle!* » hostilités ne durérent point : des politesses, des éloges mutuels y mirent Buffon envoya un exemplaire de ses œuvres à Voltaire, qui le remercia 'appelant Archiméde Ier : Buffon lui répondit qu'on n'appellerait jamais onne *Voltaire II*. Voltaire termina officiellement la querelle par une plai-erie : « Je ne veux pas, dit-il, rester brouillé avec M. de Buffon pour des ıilles. » Buffon, de son côté, prit son plus grand style pour annoncer qu'il ait relevé durement l'opinion de Voltaire que parce qu'il ignorait alors lle fût de lui : « Voilà la vérité, dit-il; je la déclare autant pour M. de aire que pour moi-même, et *pour la postérité....* »

ntendant un jour parler du style de Montesquieu, Buffon demanda *si M. de tesquieu avait un style?* Montesquieu, de son côté, employa, en ne ju-it pas Buffon, son grand srt de parler sans se compromettre : « M. de on vient de publier trois volumes, qui seront suivis de douze autres : les t premiers contiennent des idées générales.... M. de Buffon a, parmi les nts de ce pays-ci, un trés-grand nombre d'ennemis; et la voix prépondé-e des savants emportera, à ce que je crois, la balance pour bien du temps. r moi, qui y trouve de belles choses, j'attendrai avec tranquillité et mo-ie la décision des savants étrangers; je n'ai vu pourtant personne à qui je e entendu dire qu'il y avait beaucoup d'utilité à le lire. » (Lettres fami-es, *A M. Cerati.*)

Ne me parlez pas, disait d'Alembert, de votre Buffon, de ce comte de ière, qui, au lieu de nommer simplement le chevsl, dit : *La plus noble uête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux ani-....* »

mant à Rousseau, il alla à Montbard; et, arrivé au pavillon où Buffon avait ıposé son *Histoire naturelle*, il se mit à genoux et baisa le seuil de la ie. Quelque temps sprès, un autre visiteur interrogeant Buffon sur cette onstance : « Oui, répondit-il naturellement, *Rousseau y fit un hommage.* »

CHAPITRE XLI.

FIN DU XVIIIe SIÈCLE.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — ANDRÉ CHÉNIER. — BEAUMARCHAIS. — LA RÉVOLUTION FRANÇAISE; LES ASSEMBLÉES NATIONALES.

Bernadin de Saint-Pierre.

Ce qui manquait à Buffon suffit pour assurer la gloire d'un de ses successeurs[1]. Ce grand homme n'avait trouvé dans la nature qu'une admirable machine, Bernardin de Saint-Pierre y vit un beau poëme : il adora, il fit sentir à tous les cœurs la main cachée qui produit tant de merveilles, il chercha à saisir les convenances morales, les *harmonies* de ce grand tout, et fit de l'*étude de la nature* un hymne pieux à la Providence. Bernardin n'est point un naturaliste, ses ouvrages sont pleins d'opinions fausses ou contestables. Il n'aime point la science : « Nos livres sur la nature, dit-il, n'en sont que le roman et nos cabinets que le tombeau. » Ce qu'il lui faut c'est un site agreste et sauvage, où rien ne rappelle la main de l'homme ; ce sont ces antiques forêts « dont le feuillage n'avait encore ombragé que les amours des oiseaux, et qu'aucun poëte n'avait chantées. » Ou bien encore, plus modeste dans ses désirs, il se contente d'une humble rose « lorsque sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, lorsque le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude. C'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par son charme et sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle et le repentir dans son sein. » Il faut considérer Ber-

(Hérault de Séchelles, *Voyage à Montbard*, p. 13.) Ces anecdotes n'ont pas besoin de commentaire.

1. Bernardin de Saint-Pierre, né en 1737, mort en 1814, fut nommé, en 1792, intendant du Jardin des Plantes et du cabinet d'histoire naturelle.

lin de Saint-Pierre comme un moraliste poëte, qui pour·
lamer Dieu et la Providence compose son langage de
les phénomènes les plus éclatants de la création. Lui-
ne nous donne une idée de l'esprit dans lequel il pour-
ses *Études :* il se représente dans « une humble vallée,
ıpé à cueillir des herbes et des fleurs : trop heureux,
ıte-t-il, s'*il* en peut former quelques guirlandes pour
ɜr le frontispice du temple que *ses* faibles mains ont osé
er à la majesté de la Nature. » Ce qu'il cherche à dé-
vrir c'est la pensée, l'intention bienfaisante de Dieu dans
ɔerpétuelle beauté de l'univers : il ne s'occupe que des
ses finales qui président à la naissance de tous les phé-
ıènes et des effets gracieux ou imposants qui en ré-
ent. Nul n'a mieux compris l'harmonieux concert des
ɜrses saisons, depuis les premiers frémissements d'amour
l'espérance qui parcourent la campagne au printemps,
qu'aux sombres et terribles magnificences de l'hiver[1]. Il
décrit pourtant pas, il n'analyse pas minutieusement les
ets, il les observe « autant seulement qu'il est permis à
ɔmme de les apercevoir, et à son cœur d'en être ému. »
)escriptions, conjectures, aperçus, vues, objections,
ıtes, et jusqu'à *ses* ignorances, *il a* tout ramassé, et *il a*
ımé à toutes ces ruines le nom d'*Études*, comme un
ntre aux études d'un grand tableau auquel il n'a pu
ttre la dernière main[2]. » Bernardin avait en effet plus de
ce et de sensibilité que de force, il n'a fait qu'effleurer
immense sujet, la description de la nature, animée par
ée de la Providence. Ses peintures sont exquises par le
ail, mais ce sont plutôt de beaux fragments qu'un vaste
ɜemble. Lui-même se juge encore avec une modestie ai-
ble, qui ne laisse pas d'avoir sa vérité : « Je ne suis, dit-il,
ɜ rapport à la nature, ni un grand peintre ni un grand
ysicien, mais un petit ruisseau souvent troublé, qui, dans
ɜ moments de calme, la réfléchit le long de ses rivages. »
Pour goûter tout le charme des *Études de la nature*, et

. Étude quatrième.
. Étude première, p. 86.

en bien apprécier l'originalité, il ne faut pas les lire après les poésies plus modernes dont elles ont été l'antécédent ou le modèle ; il faut les replacer par la pensée dans le milieu qui les vit naître, dans cette société mondaine et sceptique, où l'élégance corrompue et savante avait desséché les sources naïves de l'émotion. La littérature académique était toute livrée à l'imitation du vieux Voltaire : on faisait ou de la tragédie faussement noble ou des petits vers de salon et de boudoir. Delille disséquait la nature sans la sentir, et prodiguait son immense talent d'écrivain à d'habiles tours de force qu'on prenait pour de la poésie. Les esprits sérieux s'occupaient de la science nouvelle qui venait de naître avec Turgot et Necker. La révolution allait sortir des idées et passer dans les événements ; Bernardin continua le schisme de Rousseau . il en appela de la société à la nature, de la discussion au sentiment.

Il eut, comme Jean-Jacques, une longue et douloureuse éducation de poëte. Dès son enfance il voyage, il parcourt le monde ; un instinct vague et inquiet le pousse de l'Inde en Allemagne, des rives de la Néwa aux mornes de l'Ile de France. Pauvre, sans amis, aigri par des tracasseries indignes de son talent, il reporte sur la nature tout l'amour qu'il ne peut donner aux hommes qui l'entourent ; il est malade d'idéal. C'est seulement à l'âge de trente-six ans qu'il se fait écrivain. Bientôt il se lie avec Rousseau, qui vivait comme lui seul et mécontent au milieu de sa gloire. Souvent ces deux hommes si bien faits pour se comprendre se promenaient ensemble dans les campagnes voisines de Paris ; et la tendre misanthropie du voyageur s'allumait à la verve encore puissante de l'énergique vieillard. Sans doute Rousseau développait chez son ami son déisme sincère, qui prenait dans l'âme de Bernardin plus de douceur et d'émotion : il le tenait en garde contre la sèche et froide analyse, et lui faisait remarquer que « quand l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir[1]. »

C'est de ces voyages, de cette solitude, de cette amitié que

1. Bernardin rapporte ce mot qu'il avait recueilli de la bouche de Rousseau dans une de leurs promenades. Étude première, p. 66.

aquit le livre des *Études de la nature* (1784). Il porte le achet de l'illustre écrivain qui contribua sans doute à l'inpirer, mais il ne rappelle Rousseau qu'en l'affaiblissant. 'éloquence entraînante du maître tourna à l'élégie dans le isciple, et l'indignation amère du premier n'est dans le econd que de la mauvaise humeur.

Il est arrivé plusieurs fois à des écrivains d'un génie seondaire d'avoir dans leur vie un jour d'inspiration si heueux qu'ils produisent une œuvre, courte, il est vrai, mais xcellente et impérissable, une œuvre qui résume tout leur alent, toute leur pensée dans sa forme la plus favorable, et ssure l'immortalité à leur nom. C'est ainsi que l'abbé Préost avait rencontré son éloquente nouvelle de *Manon Lesaut*, que Millevoye écrivit sa touchante élégie de *la Chute les feuilles*, que, peu de jours avant sa mort, l'infortuné Gilbert composa sur son lit d'hôpital quelques stances qu'on n'oubliera jamais[1]. Mieux partagé encore, Bernardin de Saint-Pierre eut aussi son jour de bonheur, et ce jour proluisit un des chefs-d'œuvre de notre littérature, *Paul et Virginie*, création charmante qu'on admire avec le cœur et qu'on n'applaudit qu'en pleurant. Cet ouvrage ne différait pas au fond de toutes les autres compositions de Bernardin : c'était la même inspiration morale, le même idéal de religion et de vertu sous l'œil d'un Dieu indulgent et au sein d'une imposante nature. Seulement l'imagination du poëte souvent flottante et vagabonde, s'était concentrée cette fois dans une simple et heureuse fiction. Pareil à ces physionomies ordinairement agréables qui, dans une circonstance solennelle, s'illuminant tout à coup, parviennent à tout l'idéal de leur expression, Bernardin eut, en composant *Paul et Virginie*, tout le génie de sa pensée.

1. Gilbert, tué par la misère à l'âge de vingt-neuf ans (1780), avant d'avoir pu perfectionner l'énergique talent dont il avait donné quelques preuves, trouve aussi difficilement sa place dans l'histoire de la littérature que dans la société de son époque. Séparé du mouvement philosophique, sans être assez fort pour l'entraver, il marche seul sans être grand. Il est, avec plus de verve, l'héritier de Louis Racine et de Lefranc de Pompignan. Sa *Satire du* XVIIIe *siècle* et la dernière partie de son *Ode imitée de plusieurs psaumes* contiennent d'admirables vers.

Ce roman, ou plutôt ce poëme délicieux, eut le double bonheur de déplaire aux coryphées de la littérature et d'obtenir un succès immense dans le public. C'est le sort de tout chef-d'œuvre qui ouvre une voie nouvelle : *Polyeucte* avait déplu à l'hôtel de Rambouillet : *Paul et Virginie* fut dédaigné de l'hôtel Necker : les grandes dames qui assistaient à la première lecture étaient toutes confuses de pleurer sur les amours naïves de deux pauvres enfants : l'emphatique Thomas[1] témoigna sa froideur, et M. de Buffon demanda à haute voix sa voiture. L'accueil du vrai public dédommagea bien Bernardin : outre les éditions avouées par l'auteur, cinquante contrefaçons se succédèrent en une seule année : ce fut un succès de vogue : les enfants recevaient au baptême les noms de ces jeunes créoles devenus chers à tous les lecteurs. Cette dissidence entre une nation et sa littérature officielle, annonçait une révolution dans le goût. On se lassait de l'analyse, de la sécheresse noble : on aspirait à quelque chose de simplement et naturellement beau. On retrouvait avec charme l'image du bonheur et de la vertu dans la peinture la plus vraie de la vie commune et vulgaire.

André Chénier.

L'année même où Bernardin écrivait *Paul et Virginie*, ce poëme touchant revêtu d'une admirable prose, André Chénier revenait, après quelques voyages, se fixer à Paris et s'y livrer en silence à ses curieuses études qui devaient régénérer la poésie en vers. André[2] était l'aîné des deux fils du consul général de France à Constantinople. Leur mère, jeune Grecque pleine d'esprit et de beauté, se chargea de leur première éducation et leur inspira l'amour de l'art et de la simplicité antiques. Marie-Joseph entraîné dans le tourbillon de la littérature contemporaine par un amour pré-

1. Auteur d'une ode sur le *Temps*, d'un poëme épique sur *Pierre le Grand*, plus connu par ses *Éloges*, espèces de discours académiques, d'une élégance affectée et d'une noblesse prétentieuse, que Voltaire appelait du *Cali-Thomas*. Son *Essai sur les Éloges* est le meilleur de ses ouvrages.

2. Né à Constantinople en 1762, guillotiné en 1794, le 25 juillet, trois jours avant le 9 thermidor qui l'eût sauvé! — Œuvres : idylles, élégies, poésies diverses.

turé de la gloire, perdit bientôt cette originalité native. it, comme tout le monde, mais avec plus de talent que la part, des tragédies classiques, pleines d'allusions philo- hiques et de tirades à effet. André, fidèle au culte de la ce, traduisait dès l'âge de quatorze ans Anacréon et pho : en étudiant leur langue, alors très-négligée, il sem- it, dit heureusement M. Villemain, se souvenir des jeux son enfance et des chants de sa mère. Les *Analecta* de nck, qui avaient paru en 1776, et qui contiennent ce qu'il de plus gracieux, de plus familier, quelquefois de plus gnard dans la poésie grecque, devinrent sa lecture ordi- re. C'est de là qu'avec un art infini, il tirait ces esquisses légamment simples, ces images si pures, ces expres- ns qui sentent le miel sauvage du mont Hymette; c'est rès de pareilles études

> Qu'il chantait de ces airs qu'à sa voix jeune et tendre
> Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.

De là ces idylles, si différentes des fadeurs pastorales de rian, et dans lesquelles il sut

> .... Ramenant Palès des climats étrangers
> Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.

là ces *Élégies*, qui semblent un écho des chants de Ti- lle, où

> Il va chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages
> Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,
> Et ses belles amours plus belles que les fleurs.

ndré Chénier voulait introduire le génie antique, le génie ec, dans la poésie française, avec moins d'exclusion, avec oins de dédaigneuse réserve que les grands poëtes du VIIe siècle. Racine avait moissonné les plus hauts et les plus hes épis : André voulait glaner modestement au fond des llons négligés, sûr d'y trouver mille charmantes et naïves oses. Il voulait trouver par étude et par système ce que Fontaine avait parfois deviné par l'heureux instinct de sa ture; il essayait en vers ce que P. L. Courrier tenta plus rd pour la prose. André n'est pas du tout de son siècle :

il est à la fois plus ancien et plus moderne : c'est un païen fervent, un adorateur de Palès et des Muses. Sous ces formules du polythéisme, il a le sentiment profond de la nature animée et vivante : les fragments de son *Hermès* nous le montrent comme le rival de Lucrèce. Sa pensée, comme sa poésie, est toute sensuelle, mais d'un sensualisme purifié par la beauté. Il ne s'élève pas au-dessus de l'horizon intellectuel des poëtes antiques ;

> *A ses yeux* il n'est point d'attraits plus désirés
> Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés ;
> Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire,
> Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.

La plus belle même de ses odes, celle qu'il composa à la Conciergerie, dans l'attente de l'appel fatal qui devait l'envoyer à l'échafaud, *la Jeune Captive* ne contient pas une pensée qu'Horace ou Tibulle n'eussent pu produire. L'amour qu'il conçoit n'est autre chose que l'amour antique et païen.

Ce point de vue toutefois, et surtout ce style, étaient un progrès immense qui l'élevait au-dessus de ses contemporains : il est permis de douter qu'ils en eussent goûté tout le charme. Aussi, est-ce par une heureuse fatalité que ces précieux fragments demeurèrent enfouis pendant trente ans, tels qu'une statue antique, et ne reparurent au jour qu'en 1819, comme pour donner le signal de la renaissance des beaux vers. Pourquoi faut-il qu'une carrière si belle ait été interrompue par un assassinat juridique, et qu'au lieu d'une œuvre complète telle que Chénier la méditait, il n'ait laissé que d'admirables esquisses, des chants divins mais inachevés :

> Tel qu'au jour de sa mort, pour la dernière fois
> Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
> De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
> Chante, avant de partir, ses adieux à la vie !

Beaumarchais.

Rousseau avait trouvé un successeur, au moins pour une partie de sa pensée, pour sa morale et pour sa poésie ; Voltaire eut aussi le sien, mais seulement aussi pour un côté

son merveilleux génie : sa verve ironique et mordante, ı bon sens, son esprit, sa plaisanterie active, inépuisable, ine d'audace et souvent d'éloquence, reparurent sous la me de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais[1]. Mais n'est plus ici cette universalité brillante qui soumet toutes doctrines à l'examen de sa légère et moqueuse critique : aumarchais ne s'attache plus aux principes ; c'est à quel- es conséquences qu'il se prend ; on sent que les théories ıt maintenant admises et que l'époque de l'application proche. C'est une cause qu'il s'agit de gagner, c'est un rlement déjà flétri par l'opinion qu'il s'agit d'écraser sous poids du ridicule ; et la parole du *second Voltaire* prend, ns la nécessité d'une victoire immédiate, quelque chose plus oratoire, de plus populaire. Tour à tour habile dia- ticien, conteur spirituel, avocat entraînant, ici plaisant squ'à la bouffonnerie, là sérieux jusqu'à l'éloquence, il it élargir la question qui l'occupe et faire de son intérêt rticulier un problème de liberté publique. La France ne trompa point : elle découvrit sous ces formes railleuses un débat privé toute la véhémence des passions politiques, dans Beaumarchais, pressentit Mirabeau. De là cet intérêt ofond et général qui s'attachait à un procès de quelques ntaines de louis ; de là cette curiosité de l'Europe que les ızettes d'Utrecht et de la Haye entretenaient jour par jour s péripéties de l'action. Louis XV lui-même et la comtesse ubarry s'amusaient à voir ces spirituels *Mémoires* saper autorité dans un des grands corps de l'État. Ce prince, ans un égoïsme indifférent, semblait se plaire à étudier mment les monarchies s'en vont.

Le même Beaumarchais, jeté dans le tourbillon des af- ires, commerçant, diplomate, fournisseur, homme d'action ar goût, écrivain par distraction et par pléthore d'esprit, ta aussi sur le théâtre cette plaisanterie hostile à l'autorité, lui fit gagner sa cause devant le parterre comme devant justice. Dans des comédies étincelantes d'action, de viva-

1. 1732-1799. — Œuvres principales : *Mémoires contre les sieurs Goezman, ablache*, etc. ; *le Barbier de Séville* ; *le Mariage de Figaro* ; plusieurs rames.

cité et de bons mots pleins de bon sens, dans ces pièces où tout le monde a trop d'esprit, à commencer par l'intrigue. Beaumarchais plaidait encore : il attaquait les gens « qui se sont donné la peine de naître et rien de plus, » les Almaviva, flanqués de leurs Baziles; il prenait en main la cause de ce spirituel, de cet industrieux barbier, de ce pauvre vagabond à qui « il a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner les Espagnes, qui sait la chimie, la pharmacie, la chirurgie, broche des pièces de théâtre, rédige des journaux, écrit sur la nature des richesses » et risque fort de mourir à l'hôpital. Figaro a beau se plaindre de n'avoir pas de parents et désespérer presque de sa fortune; son origine est fort ancienne, et son avenir désormais assuré. Rabelais à très-bien connu son bisaïeul *Panurge;* et bientôt lui-même va succéder au comte Almaviva. Car Figaro, c'est l'enfant du peuple, c'est la roture, le tiers état, qui jusqu'alors *n'a été rien*, et qui dorénavant *sera tout*, si on ne le permet pas d'être *quelque chose*.

La Révolution française; les assemblées nationales.

Cependant les événements politiques avaient marché. Le temps des théories, c'est-à-dire des hommes de lettres, était passé : le pouvoir allait appartenir aux hommes d'action. Il fut alors sous une forme nouvelle que se manifesta l'influence de la pensée. L'éloquence de la tribune, qui n'était plus pour l'Europe qu'un souvenir antique, sembla renaître tout à coup avec tout son éclat, toute sa grandeur. Trois assemblées politiques dépassèrent les scènes les plus orageuses du Forum et de l'Agora. Là les idées devinrent des faits redoutables; le succès fut le pouvoir et trop souvent la tyrannie; la défaite fut l'exil, la prison, l'échafaud. C'est à l'histoire politique à raconter une pareille éloquence : il y aurait quelque chose de puéril à chercher des formes, des procédés oratoires au milieu de ces grands et terribles débats. Remarquons seulement que toutes les opinions philosophiques du XVIIIe siècle furent représentées tour à tour par ces puissantes assemblées. Quelle que soit la violence des passions

s'y déploient, un caractère d'abstraction et de généralité
ıphysique plane au-dessus des discussions et en accuse
gine. L'Assemblée constituante voit s'asseoir dans son
re, avec Mounier, Malouet, Lally-Tollendal, les doctrines
lontesquieu et de Voltaire; à sa gauche s'agitent déjà les
ries du *Contrat social* avec Duport, Lameth, le penseur
ès et l'éloquent Barnave, contre lesquels proteste en vain
cien régime par l'organe disert de Cazalès et de Maury.
dessus de tous ces hommes domine Mirabeau, le génie
'éloquence moderne, incorrect, puissant et quelquefois
lime, qui réunissait en lui seul la passion populaire et
telligence politique, et à qui il n'a manqué que la vertu
r être un orateur accompli.

'Assemblée législative, transition rapide entre les deux
ndes réunions révolutionnaires, vit déjà dans son sein
lques orateurs qui devaient illustrer la Convention, le
losophe Condorcet, biographe et admirateur de Voltaire,
es éloquents et infortunés Girondins, Vergniaud, Guadet,
ısonné, enivrés de l'enthousiasme et des paradoxes de
usseau. A ses portes rugissaient déjà Danton et Robes-
rre. C'est le sort de toute révolution de s'élancer jusqu'à
limites extrêmes, et de se perdre par ses excès. Le mou-
nent philosophique de Voltaire était tombé jusqu'à Hel-
ius et au baron d'Holbach : la Convention, après avoir
molé tout ce qu'elle renfermait de plus grand, descendit à
bespierre et à Marat. De tels noms ne peuvent plus avoir
n de commun avec l'histoire de la littérature : quand un
nstre porte son affreuse démence jusqu'à demander à la
bune même *deux cent soixante-dix mille têtes pour assurer
paix*, il ne mérite d'autre histoire que l'écrou du geôlier
le registre du bourreau.

Ainsi semblait finir dans le sang et la boue une révolution
prodigue à son début d'espérances et de hautes pensées.
ais ses crimes mêmes ne doivent pas nous voiler le spec-
cle de ses grandeurs. Que de nobles élans, de passions
nérreuses, de paroles et d'actions héroïques! Que de con-
iêtes définitives pour la civilisation! Les castes effacées,
s priviléges détruits, ceux des individus comme ceux des

provinces; l'unité nationale fondée, la liberté de conscience reconnue, les citoyens devenus égaux devant la loi, les parlements supprimés, la torture abolie, le jury établi, le Code civil esquissé et promis à l'Europe, l'éducation nationale essayée et admise en principe, l'industrie et le commerce délivrés de leurs entraves, tous les progrès futurs devenus possibles et nécessaires, tels sont les fruits précieux de tant de travaux et de tant de pensées, de tant d'écrits spirituels, éloquents, audacieux, qui composent la littérature du XVIIIe siècle.

SIXIÈME PÉRIODE.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XLII.

LA LITTÉRATURE DE L'EMPIRE.

SIQUES DE LA DÉCADENCE. — ÉCOLE DESCRIPTIVE. — TRAGÉDIE. — COMÉDIE. — POÉSIE LYRIQUE; ÉCOUCHARD LEBRUN.

Classiques de la décadence.

'andis que l'audace des philosophes du XVIIIe siècle sapait bases du trône et de la religion, chose surprenante! une ssance bien moins auguste avait échappé à leurs attaques. mi toutes les traditions de l'âge précédent, Voltaire n'en it respecté qu'une, celle de la forme littéraire. A sa suite e l'école philosophique avait voué aux règles et aux usa- de l'art d'écrire un respect superstitieux. A peine pour- -on signaler çà et là quelques actes isolés d'insubordina- ı, ou quelques doctrines étranges qui passaient presque perçues comme d'innocents paradoxes. Les querelles fa- uses du XVIIe siècle sur la prééminence des anciens ou modernes s'étaient assoupies en présence de plus gra- préoccupations. C'est en vain qne Lamotte d'abord, s Diderot et enfin Beaumarchais, avaient dirigé contre le tème dramatique des Français des attaques partielles, in- fisantes et souvent erronées. Rousseau et Bernardin de nt-Pierre, en rappelant dans l'éloquence le sentiment ral et l'amour passionné de la nature, avaient fait faire à réforme littéraire un pas bien plus décisif. Mais ces deux nds hommes ne firent point école au XVIIIe siècle : ils res- ent comme de glorieuses exceptions au milieu d'une lit-

térature plus spirituelle que naïve, plus solennelle que passionnée. Leur gloire devait attendre encore longtemps des successeurs. D'ailleurs, ils ne s'exercèrent dans aucun des genres consacrés, dont leur inspiration eût pu renouveler la forme. La tragédie, l'épopée, l'ode, toute la versification demeura entre les mains des disciples de Voltaire, des élégants, mais faibles héritiers de Racine. L'époque impériale leur appartient presque tout entière ; c'est alors que fleurit cette école de poëtes qu'on a nommés à juste titre les classiques de la décadence, imitateurs des imitateurs, qui rappellent leurs modèles comme les auteurs byzantins ressemblent aux écrivains attiques.

Le règne de Napoléon, comme les temps révolutionnaires qui l'avaient précédé, fut peu favorable aux arts de l'imagination. On faisait alors de trop grandes choses ; on ne songeait pas encore à les écrire. L'épopée était partout, excepté dans les vers. Il semble que pour peindre les événements héroïques, il faut les voir à distance : un certain éloignement supprime les détails secondaires qui risquaient de confondre l'ensemble, et ne laisse dominer que les plus hauts sommets. Ajoutez que l'inquiète tutelle du pouvoir nuit à l'originalité des arts qu'elle croit protéger. La censure achève de mettre les écrivains dans la main du maître. La littérature fut dès lors disciplinée comme tout le reste.

École descriptive.

Écrire, n'étant plus une inspiration, devint un métier. On travailla les vers comme une broderie : l'âme fut une chose superflue pour être poëte ; il suffit d'avoir de l'oreille, du goût et surtout de la lecture. C'est alors que se développa dans toute sa gloire le genre bâtard de la poésie didactique et descriptive, qui ne manque jamais aux décadences littéraires. Déjà, en 1770, Saint-Lambert avait donné le signal. Sous l'empire, la poésie descriptive prit assez d'importance pour donner son nom à une école : Jacques Delille [1] en fit

1. 1738-1813. — Œuvres principales : *les Jardins; l'Homme des champs; l'Imagination; les Trois Règnes de la nature; la Conversation; la Pitié;* tra-

chef, et à force d'esprit, d'élégance dans le langage, de
ice ou de coquetterie dans la pensée, il parvint, par ses
is miracles de versification et de difficulté vaincue, à cou-
r aux yeux d'un grand nombre de lecteurs ce qu'il y a
faux et d'antipoétique dans sa manière [1]. Pendant trente
s les Français ont mis Delille à côté et peut-être au-dessus
Homère. Lui-même, à la fin de sa carrière, passait orgueil-
sement en revue tous ses trophées descriptifs, et se van-
t d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, trois che-
ux, six tigres, deux chats, un échiquier, un trictrac, un
lard, plusieurs hivers, encore plus d'étés, une multitude
printemps, cinquante couchers du soleil, et un si grand
mbre d'aurores qu'il lui eût été impossible de les compter.
eût mieux fait de se féliciter d'avoir, au milieu de ses
tres traductions moins parfaites, rendu élégamment les
rgiques. C'est là, comme l'a dit Chateaubriand, un ta-
au de Raphaël merveilleusement copié par Mignard.

A la suite de Jacques Delille marchaient avec moins de
ire, mais dans la même route, l'élégant et correct Fonta-
s, auteur du *Verger*, homme d'esprit d'ailleurs, homme
goût, rencontrant parfois dans ses vers d'heureuses et
me de touchantes pensées; Castel, chantre des *Plantes;*
isjolin, poëte de la *Botanique*. Esménard chantait la *Na-
ation;* Gudin, l'*Astronomie;* Ricard, la *Sphère;* Aimé
rtin écrivait en vers des *Lettres à Sophie sur la physique,
chimie et l'histoire naturelle;* Cournand rimait en quatre
ants un poëme sur *les Styles*. Plus une matière était aride,
s les poëtes se croyaient de mérite à la traiter; le style poé-
que était regardé comme quelque chose d'indépendant de
pensée, comme un ornement mobile qu'on pouvait appli-
er indifféremment à tous les sujets, et monter ou démon-
à volonté. La poésie n'était que de la prose enluminée
métaphores. De là cette horreur du mot propre, cet usage

tions des *Géorgiques* et de *l'Énéide* de Virgile, et du *Paradis perdu* de
ton.

1. Il faut lire sur le vice de ce genre, que nous ne pouvons exposer ici d'une
nière théorique, le curieux et profond ouvrage de Lessing, le *Laocoon*. On
t voir ce que nous en avons dit plus haut à l'occasion du poëme des *Sai-
s* de Saint-Lambert.

continuel des circonlocutions, qui fait de certains poëmes de cette époque un tissu d'énigmes plus ou moins difficiles dont le lecteur doit sans cesse chercher le mot.

Le style descriptif ne se renferma pas dans les poëmes qui par leur titre semblaient lui appartenir. Les genres les plus divers s'empressèrent d'en subir le joug. Partout régnèrent la description, la tirade et la métaphore ambitieuse. L'épopée, l'ode, la tragédie, furent autant de dépendances de la poésie descriptive, où le travail matériel de la versification dut suppléer à l'absence complète d'intérêt et de vie.

L'épopée, morte en France depuis la fin du moyen âge, n'avait garde de renaître sous la main des Luce de Lancival, des Campenon, des Dumesnil. Parseval de Grandmaison fut comme eux un disciple de Delille, mais un disciple plus digne du maître. Son *Philippe Auguste* est un des poëmes soi-disant épiques les plus remarquables du temps : il parvint aux honneurs d'une troisième édition.

La poésie narrative rencontra dans le roman une expression moins factice, moins étrangère aux sentiments et aux mœurs réelles. Sans parcourir les noms et les ouvrages oubliés de tous les romanciers du commencement de ce siècle, on peut indiquer différents groupes dans lesquels ils peuvent tous trouver leur place. La platitude du style et de la pensée, fardée d'un vernis de morale, peut être représentée par les cent volumes de Mme de Genlis. La plaisanterie grossière et naïvement licencieuse eut Pigault-Lebrun pour principal interprète. Fiévée, Vindé, Montjoie ont quelque chose du sentiment moral qui inspira Bernardin de Saint-Pierre. Une noble et féminine délicatesse, une faiblesse gracieuse, caractérisent les écrits de Mmes Cottin, Flahaut-Souza et Montolieu. Enfin Mme de Krüdner jette quelques teintes du nord sur le genre des La Fayette et des Souza, et malgré quelques fausses couleurs de la mode sentimentale du temps, *Valérie* fait déjà pressentir *Delphine*.

Tragédie.

C'est surtout au théâtre, c'est dans la tragédie que se montrent avec évidence l'épuisement de la littérature pseudo-

ssique et la nécessité d'une régénération. Dans nos grands ètes tragiques du XVIIe et du XVIIIe siècle, il y avait eu ux choses trop souvent confondues, leur génie et leur stème. Au XIXe siècle le génie disparut et le système resta, autant plus choquant, d'autant plus exagéré dans ses dé-uts que l'inspiration qui l'avait vivifié autrefois lui man-ait aujourd'hui.

L'intrigue dramatique, maniée si souvent, pliée et repliée us tant de formes, était devenue une science expérimen-le, qu'on pouvait se flatter de connaître et d'enseigner. exandre Duval offrait à l'un de nos jeunes poëtes de lui prendre à *charpenter une pièce*. Un caractère commun à resque tous les tragiques de cette époque, c'est une cer-ine habileté dans la combinaison des actes et des scènes. outes ces pièces ont un air de famille, semblent taillées sur même patron ou sorties du même moule : elles s'agitent utes d'un mouvement semblable, entre le récit tradition-el qui forme l'ouverture et le récit un peu moins long qui aconte le dénoûment La question qu'il s'agit de traiter est éduite à son expression la plus simple par l'élimination sé-ère de tout élément étranger. Le problème final est posé ès le premier acte : le second acte promet, le troisième menace, le quatrième inquiète, et le cinquième résout. Joi-nez à cela l'appareil obligatoire d'un songe, d'un poignard, l'une conjuration, d'une coupe empoisonnée; jetez sur le out des confidents, des tirades, des métaphores et surtout les périphrases, une scrupuleuse et continuelle noblesse de liction : vous avez une tragédie. Pas n'est besoin de dire que 'unité de temps et de lieu est de rigueur, dussent les Tem-liers, par exemple, être accusés, jugés, condamnés et brû-és dans les vingt-quatre heures. Aussi l'intrigue tragique mpuissante à embrasser toute une action, en laisse géné-ralement au dehors la meilleure partie : l'exposition s'en charge; la pièce ne se réserve qu'un fait étroit, amaigri par l'abstraction. « Oh! mon ami, écrivait Ducis, quelle dure chose que de soutenir cinq actes avec le remords! »

Les personnages se ressentent de cette tyrannie de l'ac-tion. Ils n'ont ni le temps, ni la place de se développer

librement sous nos yeux. Ils ne sont plus que les représentants d'une situation donnée, les hommes d'affaires du dénoûment. Il semble qu'une même âme les fait vivre ; ils ont tous le même style. Au reste ce sont de grands maîtres de rhétorique : ils savent à merveille ce qu'on doit dire sur chaque sujet; ils pensent ce qu'il est bienséant de penser, et soutiennent habilement la thèse que l'action leur impose; ou plutôt ce ne sont pas eux qui parlent ; c'est la situation qui s'exprime par leur voix ; c'est la cause qui se plaide elle-même, abstraction faite du caractère et des opinions personnelles de l'avocat. Il y a, même pour la folie, certains égarements connus, stéréotypes, officiels, hors desquels on n'oserait être fou avec bienséance. Placés dans une position semblable, Oreste et Hamlet parleront le même langage. « On finira, dit très-bien Mme de Staël, par ne plus voir au théâtre que des marionnettes héroïques, sacrifiant l'amour au devoir, préférant la mort à l'esclavage, inspirées par l'antithèse dans leurs actions comme dans leurs paroles, mais sans aucun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme, avec la destinée redoutable qui tour à tour l'entraîne et le poursuit. »

Il nous serait facile d'inscrire vingt noms propres au bas de ce portrait, à commencer par Poinsinet de Sivry et La Harpe, pour finir par MM. de Jouy et Baour-Lormian, *sans même en excepter Briffaut*, qui, pour le dire en passant, se pénétrait tellement des mœurs et des couleurs locales, qu'après avoir conçu et écrit plus d'à moitié une pièce avec des noms espagnols, il la transporta presque sans rien changer dans l'antique Assyrie, et l'appela *Ninus II*.

Les meilleures tragédies de l'époque impériale mêlent presque toutes à d'incontestables qualités de diction plusieurs des vices que nous venons de signaler. Les pièces de Marie-Joseph Chénier sont des plaidoyers politiques ou moraux. Son *Tibère* est au moins un beau portrait, une éloquente leçon d'histoire. Dans un genre différent, les *Templiers* de Raynouard méritent le même éloge : ils supposent et prouvent de consciencieux travaux d'érudit, mais non pas le don de créer qui caractérise le poëte : c'est une

agédie sans action. Tel est aussi le défaut du *Sylla* de M. de uy. Les quatre premiers actes ne sont qu'une suite de nversations nobles, une brillante galerie de tirades. Ces ux auteurs se piquaient l'un et l'autre *d'avoir inventé la agédie de caractère*. Il est pourtant probable que ces mes-urs avaient lu Racine. Cette prétention prouve au moins e leurs contemporains l'avaient oublié. La peinture des ractères pouvait passer alors pour une innovation.

Pour terminer cette revue sommaire de la tragédie clas-que, nous avons différé jusqu'ici, en dépit de la chronolo-, à nommer un de nos poëtes les plus remarquables, qui ourut en 1816, mais dont la carrière dramatique était déjà esque terminée à la fin du siècle précédent; nous voulons rler de Ducis, noble et vénérable figure, plus héroïque i-même que ses créations. Nul ne fait sentir d'une ma-ère plus frappante l'insuffisance du système auquel nos ètes tragiques s'étaient condamnés. Doué d'un génie fier indépendant, épris de bonne heure des beautés hardies Shakspere, Ducis cède, malgré lui, aux habitudes lit-raires de ses contemporains; il se laisse entraîner peu peu sous les roues de leur engrenage dramatique, d'où il sort que brisé et sanglant. Lui, homme de foi naïve ans un siècle incrédule; homme de solitude et de re-aite au sein d'une société raffinée jusqu'à la corruption, esprit indisciplinable, sans autre poétique que celle de nature, aimant à traverser des abîmes, à franchir des récipices, à découvrir des lieux où le pied de l'homme ait pas imprimé sa trace, » lui qui ne peut « ni sentir ur parole, ni écrire d'après autrui, » se voit assiégé par s préjugés unanimes de ses amis, des acteurs, du pu-lic. Campenon s'enferme avec lui pour administrer à sa *use allobroge* la correction d'une minutieuse critique, sou-gnant un hémistiche, blâmant une épithète; et Ducis se end aux observations du successeur de Delille « avec une acilité, une confiance » dont celui-ci est « presque hon-eux. » Le rhéteur Thomas l'appelle le *Bridaine de la tra-édie*, qualification que Ducis prend sagement pour un loge. Il lui objecte « ces vieilleries qui courent le monde

depuis nombre de siècles, et dans lesquelles il faut bien qu'il y ait du bon : car rien n'a prospéré à ceux qui les ont méconnues ou dédaignées. » L'acteur Lekain s'excuse de recevoir ses rôles, alléguant « la difficulté de faire digérer les crudités de Shakspere à un parterre nourri depuis longtemps des beautés substantielles de Corneille, et des exquises douceurs de Racine. » Enfin, « tout le monde *le* gronde du genre terrible qu'il a adopté. On *lui* reproche le choix du sujet de Macbeth comme une chose atroce. Monsieur Ducis, lui dit-on, suspendez quelque temps ces tableaux épouvantables ; vous les reprendrez quand vous voudrez : mais donnez-nous une pièce tendre, dans le goût d'*Inès*, de *Zaïre*[1].

Partagé entre son génie et le goût de son siècle, Ducis ne put satisfaire ni l'un ni l'autre. Son imagination, obsédée par les créations de Shakspere, cherche à les reproduire sur la scène française ; mais il se sent contraint de briser ces colosses, pour les faire entrer dans le lit de Procuste : il transporte dans ses tragédies, non pas la pensée intime de l'œuvre, et ce que j'appellerais volontiers sa racine, mais des scènes brillantes, des situations extérieures, que rien ne motive, ni ne justifie. C'est un témoin naïf qui, frappé d'un grand spectacle, vous en rapporte des fragments épars sans avoir bien compris lui-même l'organisme secret qui les enchaîne. « Ces tragédies toutefois, si mal conçues, si mal construites, ont saisi le public par des beautés de détail, d'un grand effet, beaucoup de couleur, beaucoup d'énergie, une grande sensibilité. Ducis a pris à Shakspere, à Sophocle, non pas des pièces assurément, mais des images, des idées, des sentiments, dont il s'est échauffé et comme enivré, qu'il a répétés avec une grande puissance, une grande vérité d'accent[2]. »

Ducis avait plus de poésie dans l'âme qu'il n'a pu en faire passer dans ses tragédies. Ses lettres, ses pièces fugitives sont pleines de tendresse et d'élévation naïve. Peut-être même était-il trop fortement lui-même pour se trans-

1. Tous ces détails sont empruntés aux lettres de Ducis.
2. Patin, *Etudes sur les tragiques grecs*, t. II, p. 104.

ıer dramatiquement en des personnages étrangers. Il 'ait pas cette souplesse de pensée, cette indifférence pas- née, ou plutôt cette sympathie universelle qui permet au :e tragique de vivre toutes les vies et de réfléchir en lui- ne le monde entier. Une seule de ses tragédies est com- ement belle par l'inspiration, par l'ensemble, par les ıctères, par le style, c'est celle où le caractère personnel Ducis se retrouve tout entier, *Abufar*, cette fleur sauvage désert, qui exhale tous les parfums de vertu d'une ille patriarcale. On y reconnaît l'homme qui écrivait : a solitude est pour mon âme ce que les cheveux de nson étaient pour sa force corporelle. Oui, mon ami, épousé le désert, comme le doge de Venise épousait la r Adriatique : j'ai jeté mon anneau dans les forêts. » Et eurs : « Mon père était un homme rare et digne du temps patriarches. C'est lui qui par son sang et par ses exemples ansmis à mon âme ses principaux traits et ses maîtresses mes. Aussi je remercie Dieu de m'avoir donné un tel e. Il n'y pas de jour où je ne pense à lui, et quand je ne s pas trop mécontent de moi-même, il m'arrive quelque- de dire : Es-tu content, mon père ? Il me semble alors un signe de sa vénérable tête me réponde et me serve de x. » La tragédie d'*Abufar* était là en germe.

Ainsi, dès la fin du XVIIIe siècle, des signes précurseurs de ıovation se manifestaient dans la tragédie classique. La duction des œuvres dramatiques de Shakspere par Le- rneur, quelque infidèle et insuffisante qu'elle pût être, ait contribué à ébranler l'opinion publique. Sedaine, l'ai- ıble auteur du *Philosophe sans le savoir*, et qu'on aurait appeler lui-même *le Poëte sans le savoir*, éprouva à cette ture, selon l'expression de Grimm, « la joie d'un fils en rouvant son père qu'il n'a jamais vu; » il écrivait à ıcis : « Celui qui n'a pris que Zaïre dans Othello, a laissé meilleur [1]. »

Comédie.

La comédie avait dû moins souffrir que la tragédie des

[1] Mais il y a ajouté Lusignan.

préjugés étroits de l'école pseudo-classique. Les vices et les ridicules de la société sont un idéal trop rapproché du poète pour donner prise à l'esprit d'exclusion et de système. Aussi les comédies de l'époque impériale sont-elles généralement très-supérieures à ses tragédies. Picard [1] en est à la fois le plus fécond et le plus excellent auteur. Laborieux écrivain, travaillant douze ou quatorze heures par jour, doué d'une imagination infatigable et d'une charmante gaieté, il réussissait mieux à saisir les ridicules fugitifs des contemporains que les défauts et les folies héréditaires de l'homme. Il fut le peintre de la vie ordinaire. Pour mieux se pénétrer du caractère des personnages fictifs qu'il devait employer, il s'assujettissait à rédiger par écrit leur biographie avant de commencer à les faire parler. Il se rattache néanmoins aux principes dramatiques de son époque par l'attention qu'il apporte à faire du théâtre un enseignement. Chacune de ses comédies est le développement d'une maxime de morale pratique ou de prudence vulgaire. Ses pièces sont des apologues dramatiques : c'est Ésope sur le théâtre.

Un peu avant lui, Collin d'Harleville [2] avait été l'un des plus aimables écrivains de la scène comique. Mais, trop docile à l'influence de la poésie descriptive, dont la mode régnait alors partout, il affaiblit souvent l'effet dramatique de ses caractères en les racontant au lieu de les faire agir. Il le cède sous ce rapport à Fabre d'Églantine, son contemporain, poète d'un talent remarquable, mais toujours incomplet. Andrieux [3] se distingue par la finesse et l'élégance de sa plaisanterie. S'il n'a pas la puissance d'invention et l'abondance inépuisable de son ami Picard, ni la chaleur cachée qui vivifie la composition de son ami Collin, il les surpasse l'un et l'autre par la correction et la grâce. En outre il a écrit des contes qui pétillent d'esprit et d'une malicieuse bonhomie et tous les hommes de notre âge se souviennent de ses spirituelles causeries du Collége de France, que nous prenions alors pour des leçons, et que, malgré la faible voix du professeur, le public parvenait à entendre à force de les écouter.

1. 1769-1828. — 2. 1755-1806. — 3. 1759-1833.

Nommons encore ici Alexandre Duval dont le talent et les goûts ne furent jamais d'accord : l'un lui assurant le succès dans les petites comédies sans prétention, les autres l'entraînant toujours vers les genres sérieux et graves ; et Étienne, l'auteur des *Deux Gendres*, plus ingénieux, plus habile en combinaisons dramatiques, genre de mérite où il n'est inférieur qu'à Beaumarchais.

La comédie eut aussi dans l'école impériale son demi-novateur, en la personne de Népomucène Lemercier, classique indocile, ennemi de la jeune école qui grandissait sous ses yeux, et tourmenté d'un vague besoin de régénération, qu'il ne sut satisfaire que par des bizarreries : il se vantait d'avoir créé la *comédie historique*, contre-partie burlesque de la tragédie bourgeoise de Diderot. En même temps il inventait toute une mythologie dans son épopée intitulée l'*Atlantiade*. L'oxygène, le calorique, la gravitation, le phosphore étaient, sous les noms grecs, les divinités de son nouvel Olympe. Lemercier eut du moins le mérite de parler beaucoup des anciens et de juger que ses contemporains leur ressemblaient fort peu.

Poésie lyrique; Écouchard Lebrun.

Nous avons peu de chose à dire de la poésie lyrique de cette époque. Écouchard Lebrun [1] est le seul qui, dans ce genre, mérite une haute estime. On peut seulement regretter que ce poëte soit né trop tard pour être un vrai classique, trop tôt pour appartenir à l'école nouvelle. Bien supérieur à J. B. Rousseau pour l'énergie et la précision, il a quelque chose d'abstrait dans la pensée, de rude et de forcé dans le langage. Comme Alfieri, comme le peintre David, sa touche manque d'aisance et de naturel : il fait des bas-reliefs plutôt que des tableaux. Son style est travaillé avec un soin déplorable. Lebrun semble croire que les vers peuvent avoir un mérite indépendant de la pensée. De là cet effort continuel pour donner à l'expression une apparence extraordinaire; de là ces alliances bizarres de mots qui se re-

1. 1729-1807.

poussent; de là surtout cette sécheresse d'une poésie où l'on ne sent aucun mouvement de l'âme, aucun abandon, aucune naïveté.

CHAPITRE XLIII.

RENAISSANCE DU SENTIMENT POÉTIQUE ET RELIGIEUX.

CHATEAUBRIAND. — MADAME DE STAEL. — ROYER-COLLARD.

Chateaubriand.

Nous venons de fatiguer le lecteur par des détails purement techniques. Nous avons fait de la critique littéraire à la manière de La Harpe, sans avoir son talent pour excuse. Nous subissions ainsi une des nécessités de notre sujet; nous avions à apprécier des hommes pour qui la forme était tout, et qui la perdaient en l'adorant. Le public lui-même était complice de cette littérature toute verbale. On se défiait des idées. La philosophie semblait n'avoir produit que des crimes ; on la craignait. Le malheur le plus durable qu'entraînent les excès, ce sont les réactions. L'intelligence, comme indignée du résultat de ses nobles efforts, cherchait une autre voie plus sûre. Les sciences exactes reparurent avec tout leur éclat : la pensée libre, la science du cœur humain et des destinées de l'homme furent délaissées.

Mais l'âme ne s'abdique point elle-même. Quand elle abandonne une forme, elle court en vivifier une autre. Les malheurs de la révolution avaient laissé au fond des cœurs les émotions les plus profondes. Chaque parti avait eu ses douleurs, chaque croyance ses martyrs. Les uns revenaient tristement de l'exil, d'autres sortaient des cachots; tous avaient contemplé de terribles vicissitudes, qui semblaient trop nombreuses pour une seule vie. Il y avait un drame dans chaque existence, un roman dans chaque fortune.

ıtmosphère était pleine, pour ainsi dire, d'une flottante vague poésie de douleurs, de regrets, d'espérances trom-es.

Les versificateurs eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher être quelquefois poëtes de cette poésie nouvelle. Delille rivait *la Pitié;* Michaud, dans son *Printemps d'un Pro-rit*, mêlait d'une manière un peu monotone les impressions l'exil aux tableaux de sa poésie descriptive. On revoyait ec bonheur, même à travers ces faibles pages, les pompes reines de la nature, dont le calme et l'impassible majesté ntrastaient si vivement avec les révolutions des hommes; ı se reprenait à aimer ces bois dont tous nos chagrins ne nt pas tomber une feuille, dont tous nos crimes ne ternis-nt pas l'éblouissante verdure. A cet amour pour la nature animée, se mêlait volontiers un certain dégoût pour l'es-èce humaine flétrie par tant de crimes, avilie par tant de assesses. La tendresse innée du cœur se trouvant sans ob-t, se repliait sur elle-même et se nourrissait de ses rêves. n besoin secret d'émotions, une sentimentalité indécise, mplaçait les transports de l'amour et les joies de l'amitié. e nouveau siècle était tout disposé à comprendre les mys-rieuses douleurs de *René*, aussi bien que la sauvage nature e la patrie d'*Atala*.

Les âmes fatiguées de tant d'agitations, cherchaient les hoses inébranlables; elles se tournèrent vers la religion. e premier consul venait de rouvrir les églises. Le peuple y entra en foule, heureux d'y retrouver le Dieu de ses pères ui lui tendait les bras. L'esprit du XVIIIe siècle vivait tou-ours, mais semblait consterné de ses œuvres : il laissait la arole à qui voudrait et pourrait ramener la foule à ses ieilles croyances. Le *Génie du christianisme* était possible.

Parmi les émigrés auxquels Bonaparte venait de rouvrir ı France (1800), se trouvait un jeune noble Breton, dont ı nature et le malheur avaient fait un poëte : c'était le der-ier rejeton de la maison de Chateaubriand [1]. Une enfance ěveuse et comprimée avait concentré et enflammé ses pas-

1. Né en 1768, mort en 1848.

sions. Épris, comme tous ses contemporains, comme vieux Malesherbes, son protecteur et son ami, des doctrines de J. J. Rousseau, le chevalier de Chateaubriand avait conçu dès son adolescence l'épopée de la vie sauvage. L'Amérique avait encore ses Hurons, ses Natchez : on pouvait y découvrir la réalité des théories abstraites du maître. La Fayette et ses compagnons d'armes, chevaliers errants de la liberté, racontaient les merveilles de ces contrées lointaines. Chateaubriand était parti pour l'Amérique. Il avait conversé avec Washington, visité avec enthousiasme, près de Boston, le premier champ de bataille de la liberté américaine, et salué Lexington, les *Thermopyles du nouveau monde*. L'Océan et le désert avaient révélé au jeune voyageur une poésie nouvelle : ce n'est pas en vain que s'étaient déployés à ses yeux l'immense étendue des savanes, et ces fleuves gigantesques et ces forêts où la hache n'avait point pénétré, et ces peuplades sauvages, premiers rudiments de la société humaine.

De retour en Europe, Chateaubriand avait souffert la misère dans l'exil. A Londres, de l'étroite fenêtre de sa chambre, sans feu l'hiver et quelquefois sans pain, il avait dit en regardant les pauvres maisons voisines : *J'ai là des frères*. Jeune encore, il avait donc beaucoup vécu, beaucoup senti; il avait enrichi son âme de tout ce qui fait le poëte.

L'étincelle sacrée manquait encore à l'holocauste : Chateaubriand n'était pas chrétien. Le premier de ses ouvrages, l'*Essai sur les révolutions* (1797), est empreint d'un scepticisme douloureux, qui n'a rien de la frivolité des œuvres du XVIIIe siècle. On sent que le doute qu'il exprime n'a même plus foi en ses propres négations ; c'est un chaos de éléments confus qui fermentaient dans cette jeune âme, et qui, à dire vrai, n'ont jamais pu s'y débrouiller parfaitement.

La religion vint à Chateaubriand comme la poésie, par le cœur. Il vit mourir sa mère, il entendit les derniers vœux qu'elle exprimait pour le salut éternel de son fils, et dès lors il se remit sous le joug de l'Église. « J'ai pleuré, dit-il, et j'ai cru. » Telle fut la base de sa foi. Tel est aussi le prin-

pe de ses écrits, c'est par le sentiment qu'il prétend régénérer le monde : il ne veut pas prouver le christianisme nme vrai; il se contente de l'exposer comme beau, ce ui, dans un certain sens très-philosophique, est réellement même chose. Cette vue était originale, féconde, très-nforme à l'esprit nouveau qui allait se développer, très-ropre à restreindre les exagérations irréligieuses du dernier ècle. Voltaire avait dit : Le christianisme est ridicule; Chaaubriand répondait : Il est sublime. Une telle défense ne evait plaire qu'à demi à l'orthodoxie sévère. « Les peronnes qui aiment les preuves de sentiment, écrivait M. de onald, en trouveront en abondance, ornées de toutes les ompes et de toutes les grâces du style, dans le *Génie du hristianisme*. La vérité, dans les ouvrages de raisonnement, st un roi à la tête de son armée un jour de combat; dans 'ouvrage de M. de Chateaubriand, elles est comme une reine u jour de son couronnement, entourée de tout ce qu'il y a le magnifique et de gracieux. »

Pour pressentir l'opinion publique avant de lui livrer son rincipal ouvrage, Chateaubriand en détacha d'abord quelques épisodes. *Atala* parut en 1801 dans le *Mercure de France*, et excita aussitôt un sentiment presque universel l'admiration. Le christianisme qu'on croyait mort ressuscitait avec gloire et ranimait autour de lui les plus vifs sentiments du cœur. Ce mélange de la majesté du désert avec elle d'une austère croyance, cette action si simple et en même temps si passionnée, cette langue renouvelée qui se déployait avec une ampleur et une magnificence inouïes, firent d'un article de journal un événement public. On traduisit *Atala* dans toutes les langues de l'Europe; elle trouva même des lectrices jusque dans le sérail du sultan.

René ajouta à l'enthousiasme. C'était un type nouveau et très-général; un jeune homme dévoré d'un chagrin secret et inconnu, las du monde et de la société, s'enfuyant en Amérique pour y chercher la paix du cœur au milieu des sauvages. Ce livre était européen; l'auteur en racontant son propre cœur racontait en même temps son siècle. C'était *Werther*, moins le suicide, et avec une plus vague dou-

leur; c'était Byron, moins son inflexible et irréligieux orgueil.

Le *Génie du christianisme* (1802) est l'ouvrage dogmatique de Chateaubriand. Lui-même en résume ainsi la pensée. C'est, dit-il, « que de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres ; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux, jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël ; qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. » On le sent, l'auteur n'est pas un juge mais un avocat. Il ne voit que les avantages de sa cause et il les fait ressortir avec une brillante imagination. Defenseur d'une doctrine contre laquelle l'âge précédent avait épuisé tous les traits du sarcasme, Chateaubriand offre la contre-partie de leurs assertions. Son caractère noble et chevaleresque en tout, est fier d'avoir à protéger la religion délaissée. Il exagère l'apothéose comme on avait exagéré l'attaque ; il prouve moins qu'il ne peint et n'attendrit. Mais pour le but spécial qu'il se proposait d'atteindre, émouvoir et peindre, c'était déjà prouver.

Les Martyrs (1809) furent la mise en œuvre des théories littéraires développées dans le *Génie du christianisme*. Le poëte voulut placer dans un récit épique le monde chrétien en face du paganisme et montrer la supériorité poétique du premier. Il voulut opposer la parole de la Genèse à celle de l'*Odyssée*, et Jéhova à Jupiter. C'est à Rome que cette pensée vint frapper son esprit: là elle était en quelque sorte vivante ; elle semblait germer d'elle-même au milieu des ruines du cirque et des catacombes. Les martyrs de l'Église naissante, la persécution de Dioclétien offraient à Chateaubriand le rapprochement le plus frappant des deux croyances. Mais avec quel sentiment poétique n'en a-t-il pas saisi les rap-

s! Peut-on rien voir de plus beau que le tableau d'une ille grecque et d'une famille chrétienne (Ier et IIe livre), de plus caractérisé que la peinture des Francs et de victoire sur les Gaulois et les Romains (VIe livre), de plus ible que la tempête du XVIIIe livre, de plus gracieux que nodocée, de plus passionné que l'épisode de Velléda, de s frappant que la description d'Athènes, de Rome, de isalem? Nul poëte ancien ni moderne ne surpasse Chaibriand dans ses descriptions. Il réunit deux qualités cieuses et ordinairement séparées, l'exactitude la plus le et l'imagination la plus brillante. Il voit d'abord un et avec les yeux du corps, et son regard est perçant comme ıi de l'aigle; puis vient l'imagination qui répand sur les ıes sévères du dessin primitif ses plus riches couleurs.

Avant d'écrire *les Martyrs*, Chateaubriand avait voulu vir lui-même les lieux qu'il devait peindre ; il avait vu la ce, la Palestine (1806), et jeté sur le papier les souvenirs son voyage. A son retour, l'Espagne et son Alhambra lui ient fourni le plus parfait peut-être de ses ouvrages, le ırmant récit intitulé : *le dernier des Abencerages*. Puis istoire, la politique semblèrent absorber le poëte : mais le te domina même dans les travaux de l'historien et de omme d'État. « En politique, dit-il lui-même dans ses *moires*, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la ıgueur de mon discours ou de ma brochure. » Le sentiıt, l'imagination, et, il faut le dire, la vanité furent touırs les seuls guides de Chateaubriand.

Tous ses ouvrages en effet laissent désirer une raison plus ute. Ils renferment des pressentiments plutôt que des ées; et ces pressentiments se mêlent et se heurtent avec ille contrastes. Lui-même disait en 1822 : « Je suis répuicain par inclination, bourbonnien par devoir et monarıiste par raison. » De même il est catholique par sentiment, ar point d'honneur, par souvenir pieux de son enfance et e sa mère, plutôt que par une profonde et religieuse conıction[1]. Chateaubriand est attiré par l'instinct du beau vers

[1] M. Sainte-Beuve partage cette opinion, et l'appuie par des citations rieuses. Voyez *le Constitutionnel* du 18 mars 1850.

des perspectives sans cesse nouvelles. Son géni germer en lui mille contradictions brillantes, s les concilier au sein d'une vérité suprême. Il a la monarchie et la liberté, la raison et la foi, classique et l'inspiration rêveuse des temps n hésite, il flotte dans une incertitude toujours toujours désintéressée. Il est l'avocat de toute malheureuses, le flatteur de toutes les infortune l'arbitre calme et éclairé de tous les droits. Sa opposition éternelle. Tous les éléments de la civi derne s'agitaient confusément dans son âme, cun principe souverain et créateur ait jamais p donner[1].

Ce défaut se réfléchit dans presque toutes ses o le plan est souvent vicieux, tandis que les dét quelquefois admirables. *Les Natchez*, par exempl comme un singulier monument de ce manque d décision, joint aux inspirations les plus fécondes touchantes. La langue même de cet écrivain est zarre dans sa magnificence. Elle vise sans cess recherche les succès de détail. Si elle s'éloigne d resse et de l'abstraction où était tombée la prose d cle, il s'en faut bien qu'elle remonte jusqu'à la b cité du XVIIe.

Chateaubriand procède de Bernardin de Saint- le continue en le surpassant par la richesse et l son imagination, par l'étendue et la diversité d

1. Les *Mémoires d'Outre-Tombe*, admirés sur parole avant leur n'ont pas répondu à l'attente du public. On a été surtout choqué propre excessif qui s'y révèle à chaque page. « Je lis les *Mémo Tombe*, dit un de nos plus grands écrivains, et je m'impatient grandes poses et de draperies.... L'âme y manque; et moi qui l'auteur, je me désole de ne pouvoir aimer l'homme.... On ne sa jamais aimé quelque chose ou quelqu'un, tant son âme se fait vid tation !... Et pourtant, malgré l'affectation générale du style, qui ré du caractère, malgré une recherche de fausse simplicité, malgr néologisme, malgré tout ce qui me déplaît dans cette œuvre, je retr que instant des beautés de formes grandes, simples, fraîches, pages qui sont du plus grand maître de ce siècle, et qu'aucun d luquets formés à son école, ne pourrions jamais écrire, en faisar mieux. » George Sand; lettre particulière citée par M. Sainte-Beuv

iissances, par la multiplicité des aspects sous lesquels il a ›nti et dépeint la vie. Il a fait avec plus de puissance et d'é-at pour le dogme catholique, ce que Bernardin avait fait ›ur le théisme. En même temps il a rouvert les sources ves de la poésie, taries par la sécheresse des imitateurs ›eudo-classiques, et il mérite la double gloire d'avoir ›nné le signal de la révolution littéraire, et commencé la ›stauration morale et religieuse du XIXe siècle.

Tandis que Chateaubriand, trop grand pour tenir tout en-er dans un parti, trop loyal pour fermer les yeux aux vé-ités qui débordaient sa cause, ressemblait à bien d'autres rands écrivains qui eurent plus d'intelligence que de ca-actère, et plus d'imagination que d'opinions arrêtées, deux utres écrivains se chargèrent de montrer avec une inflexible ›gique toutes les conséquences contenues dans le principe le l'autorité pure, qui se relevait de ses ruines. Nous vou-ons parler du vicomte de Bonald et du comte Joseph de laistre.

Louis-Gabriel-Ambroise de Bonald[1], émigré en 1791, ›entré en France en 1797, fut le théoricien, sinon le philo-›ophe, du parti opposé à la révolution. Une synthèse hardie, ıne allure dogmatique, d'impérieuses formules, une argu-mentation dont l'apparence scientifique protége en vain les plus fragiles opinions, un style ferme, sévère et presque toujours excellent, tels sont les caractères qui nous frappent dans cet écrivain. M. de Bonald est une haute intelligence servie par des paradoxes[2]. Sa pensée, exprimée tour à tour par divers ouvrages[3], se révèle tout entière dans sa *Législation primitive*, qui les résume et les complète tous.

M. de Bonald est la contradiction vivante de J. J. Rous-seau; mais en combattant ses principes, il emprunte au

1. 1753-1840.

2. C'est à lui qu'appartient la célèbre définition de l'homme : *Une intelli-gence servie par des organes.*

3. *Théorie du pouvoir civil et religieux*, 1796 ; mise au pilon par le Direc-toire, et non réimprimée. *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social*, 1800. *Du Divorce*, 1801. *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, 1818. *Démonstration philosophique du prin-cipe constitutif de la société*, 1830, etc.

Génevois sa marche et ses procédés. C'est le même dogmatisme hautain, le même rigorisme dans les axiomes et les déductions. La *Législation primitive* est le *Contrat Social* retourné. Rousseau avait mis la souveraineté dans le consentement arbitraire du peuple; Bonald le place, à plus juste titre, dans la volonté de Dieu. Cette volonté souveraine nous est communiquée, selon lui, par le langage, qui n'est point une invention humaine, mais qui, donné par Dieu même au premier homme, avec toutes les vérités nécessaires, a été transmis d'âge en âge, emportant à travers les siècles le trésor divin des traditions. Altérée par le péché originel, cette révélation primitive s'est conservée dans la langue du peuple élu, dans les Écritures, dont il est le dépositaire, dans l'Église, qui en est l'interprète.

Les vérités renfermées dans cette tradition surnaturelle peuvent se résumer en une formule générale, qui s'applique également à la religion, à l'état, à la famille. Il n'y a que trois choses dans le ciel et sur la terre, *la cause*, *le moyen* et *l'effet*. En métaphysique, la cause est Dieu; le moyen, le médiateur; l'effet, les hommes. En religion, la cause est l'Église; le moyen, le clergé; l'effet, les laïques. Dans l'État la cause est le roi; le moyen, la noblesse; l'effet, le peuple. Ces trois éléments se retrouvent dans le même ordre au sein de la famille, le père, la mère, l'enfant; dans l'homme individuel, l'âme, les sens, le corps. Partout se présentent ces trois termes sacramentels qui ont partout entre eux le même rapport; « on doit donc établir cette proportion générale : *La cause est au moyen, ce que le moyen est à l'effet;* ce qu'on peut, ajoute l'auteur, considérer comme une expression algébrique A : B :: B : C, dont on fait l'application à toute sorte de valeurs. »

On devine aisément quelles conséquences théologiques et politiques l'auteur peut tirer de cette invariable formule : nous n'avons ni l'obligation ni la possibilité de les discuter ici. Il n'est pas même nécessaire d'avertir de ce qu'il y a d'arbitraire et de peu philosophique dans cette ambitieuse *proportion*. Les amis de M. de Bonald ne peuvent s'empêcher d'avouer « qu'on trouve dans son livre des er-

urs de raisonnement, par suite de l'autorité trop grande
r'il accordait à la combinaison logique de certaines formes
: langage; qu'il pousse trop loin la recherche des analo-
es; qu'il y a dans son intelligence une tendance trop pro-
ɔncée à dogmatiser et à tout réduire en formule[1]. » M. de
ɔnald lui-même a frappé modestement son ouvrage d'un
gement qui nous dispense d'être sévère. Il appelle son
'stème « un rêve politique qui demande à prendre place
armi tant de fictions et de romans moins innocents. »

Le second des deux chefs de l'école théocratique est le
ɔmte de Maistre. Ancien sénateur du Piémont et longtemps
ıinistre plénipotentiaire de Sardaigne à la cour de Russie,
ɔseph de Maistre a voué une haine mortelle à toute idée de
berté, et s'est réfugié, par haine de la révolution française,
ısque dans la théocratie la plus systématique, telle que
avaient inutilement rêvée les Grégoire VII et les Innocent III.

Cet esprit audacieux et puissant a fait ce que de plus
rands génies n'ont pas eu le courage d'achever : il a suivi,
omplété, épuisé son propre système[2]. » Ses trois ouvrages
es *Soirées de Saint-Pétersbourg*, *le Pape* et *l'Église gallicane*,
ont des anneaux indissolubles de la même chaîne; le
même principe de servitude, posé d'abord d'une manière
générale et dans l'ordre le plus élevé de l'abstraction, se
'esserre progressivement, comme les cercles de *l'Enfer* de
Dante, jusqu'à ce qu'il saisisse et étreigne la France.
L'homme naturellement pervers, la nécessité de la souf-
france comme expiation, la peinture et la glorification du
bourreau, le despotisme souverain d'un seul homme, le
pape, son contrôle suprême et unique sur tous les gouver-
nements de la terre, telles sont les idées qui dominent et se
développent avec une terrible et invariable uniformité dans
les écrits du comte de Maistre. Jamais l'idéal de la servitude
ne fut plus régulièrement, plus hardiment proposé. C'est
Hobbes devenu catholique. Certaines pages de ces livres
exhalent une odeur de sang et de supplices; toutes ont

1. Alfred Nettement, *Histoire de la littérature française sous la Restauration*, t. I. p. 72.
2. Villemain, *Tableau du* XVIII*e siècle*, XXIII*e* leçon.

quelque chose d'amer et de repoussant[1]. On y croit entendre le contre-coup des fureurs populaires de nos troubles civils. Une verve sombre et démocratique anime ces pamphlets du patricien, luttant avec haine contre les idées modernes, et révolutionnaire à son tour au profit d'un passé auquel lui-même ne croit plus. Joseph de Maistre est un de ces esprits d'une seule pièce, étroits et inflexibles comme une ligne droite, pleins de passion et de vigueur, qui ont plus de raisonnement que de raison, et qui, laissant de ce côté la variété multiple de la vérité concrète, s'attachent avec obstination à un seul principe isolé, exclusif, et le poussent éloquemment jusqu'à l'absurde. « L'écrivain, dit M. de Lamartine, qui a connu particulièrement le comte de Maistre, était bien supérieur en lui au penseur, mais l'homme était très-supérieur encore au penseur et à l'écrivain. C'était une vertu antique, ou plutôt une vertu rude et à grands traits de l'Ancien Testament, tel que ce Moïse de Michel-Ange, dont les formes ont encore l'empreinte du ciseau qui les a ébauchées. Sous l'homme on sent encore le rocher. Ainsi ce génie n'était que dégrossi, mais il l'était à grandes proportions. Voilà pourquoi M. de Maistre est populaire. Plus harmonieux et plus parfait, il plairait moins à la foule, qui ne regarde jamais de près. C'est un Bossuet sauvage, et un Tertullien illettré[2]. »

Ainsi, dès le commencement du siècle, en face de l'école de Voltaire épuisée et impuissante, se posait avec plus ou moins de décision le principe même du moyen âge, comme si l'esprit humain n'avait de choix qu'entre les excès ! Une femme cependant ouvrait courageusement aux lettres la route de l'avenir, et sans abdiquer l'esprit de la Révolution, elle le purifiait, l'ennoblissait par une éclatante auréole de religion et de poésie.

1. Les passages où le style s'adoucit, et prend tout à coup une grâce et une élégance toute nouvelle, comme par exemple l'Introduction des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, page qui rappelle le commencement de certains dialogues de Platon, sont dus à la collaboration de Xavier de Maistre, frère du comte Joseph, auteur de la pathétique nouvelle du *Lépreux de la cité d'Aoste* et du spirituel *Voyage autour de ma chambre*.

2. *Confidences*, la Presse, 8 février 1849.

Madame de Staël.

ımais peut-être l'esprit français ne se déploya d'une ıière plus complète et plus admirable que dans la per-ıe de Louise-Germaine Necker, femme du baron de ;l[1]. Douée de tous les talents, accessible à toutes les idées es, à toutes les émotions généreuses, amie de la liberté, sionnée pour les élégances de la société et des arts, par-rant tour à tour toutes les régions de la pensée, depuis :onsidérations sévères de la politique et de la philosophie qu'aux sphères les plus brillantes de l'imagination, elle nit les éléments les plus divers, mais sans confusion et s disparate. Une harmonie pleine de beauté coordonne z elle toutes les forces de l'esprit et du cœur. Ce qui ıte dans cette heureuse nature, ce n'est pas une ou deux ultés particulières, grandies et alimentées aux dépens de tes les autres : c'est l'être tout entier dans une noble et onde unité. C'est bien d'elle qu'on peut dire, ce qu'elle ;ardait comme l'éloge suprême d'un grand écrivain, non s : elle a de l'esprit, elle a de l'imagination, mais simplement *a de l'âme;* son talent, c'est elle-même, c'est sa vie mise :haque instant au dehors par une expansion naturelle. ssi sa conversation était-elle, au témoignage de tous ceux i l'ont connue, plus admirable encore que ses écrits, parce 'elle exprimait davantage toute sa personne. Ce don si luisant de la parole, était comme l'empreinte nationale ise sur les idées les plus diverses auxquelles s'ouvrait sa erveilleuse intelligence. Car c'est surtout en France qu'est ai ce mot d'un des chapitres de son *Allemagne* : « L'esprit it savoir causer. »

C'est un spectacle plein d'intérêt que le développement ogressif et non interrompu de ce brillant génie, qui, parti s opinions du XVIIIe siècle, s'élève naturellement, sans ef-rt, sans rétractation, et par le seul épanouissement de ses res facultés, à ce que l'enthousiasme a de plus grand et sentiment religieux de plus auguste. Tandis que la réac-

1. 1766-1817.

tion monarchique de 1800 prétendait détruire l'esprit moderne sous prétexte de l'amender, c'est au sein de la philosophie que Mme de Staël sut propager le spiritualisme sans sacrifier la cause de la liberté.

La première période de sa vie littéraire nous la montre à la fin du XVIIIe siècle environnée des derniers représentants de cette époque, des Buffon, des Thomas, des Marmontel, des Sedaine, des Raynal, dans le salon de son père, le ministre philosophe, écoutant de savantes conversations, occupée de sérieuses lectures, s'exerçant au grand art d'écrire par diverses compositions dramatiques, et révélant les tendances de sa pensée et le point de départ de ses opinions par ses *Lettres sur le caractère et les écrits de J. J. Rousseau* (1788). Comme Chateaubriand, Germaine Necker procédait de Jean-Jacques, et le reconnaissait hautement pour son maître. L'imagination suppléait alors chez elle à l'expérience. Sa critique déjà pleine de sens et de pensée, ne descend point encore jusque dans les derniers replis de l'âme. Elle manque de ces profonds accents qui donnèrent plus tard tant de charme à ses écrits.

Cependant la Révolution éclate : Mlle Necker devient Mme de Staël, et en 1796 paraît le livre *de l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Un changement profond signale ce nouvel écrit. Ce n'est plus une jeune fille intelligente qui conjecture plutôt qu'elle ne connaît le monde, et effleure de graves questions au milieu des applaudissements d'une brillante société. C'est une femme qui a trouvé en elle-même et auprès d'elle la réalité qu'elle veut peindre. Il y a déjà des larmes dans ce livre, c'est l'âme qui l'a dicté, mais une âme qui sait réfléchir. Les passions y sont décrites avec une profondeur qui étonne, tout est vivant et animé : les abstractions deviennent des portraits. Cependant l'auteur ne s'est pas encore élevée au-dessus du point de vue de l'école sensualiste. Si elle examine *les passions*, ce n'est pas sous le rapport du devoir, mais sous celui du *bonheur*.

Là se termine la première époque de la vie de Mme de Staël. Désormais les lettres ne seront plus pour elle l'expression

la sensibilité seule : elle en va faire en outre l'organe ne haute raison. A défaut du bonheur, qu'un mariage assorti lui refuse, elle va aspirer au talent. « Relevons-s, dit-elle, sous le poids de l'existence. Puisqu'on réduit nercher la gloire ceux qui se seraient contentés des affec-ns, eh bien ! il faut l'atteindre. »

Comme fruit de cette résolution nouvelle parurent coup coup le livre *de la Littérature considérée dans ses rap-ts avec les institutions sociales* (1800), et le roman de *phine*, publié un an plus tard. Le premier de ces deux rages, malgré les imperfections qui devaient nécessaire-nt résulter d'une érudition insuffisante, élevait l'auteur à fois au-dessus de ses amis et de ses adversaires. L'idéo-gie des rédacteurs de la *Décade philosophique*, des Gin-ené, des Cabanis, des Garat, des Tracy, des Chénier, était en pâle auprès de cette croyance hautement spiritualiste; d'un autre côté la réaction religieuse et monarchique re-ésentée par les écrivains du *Mercure de France* et du *urnal des Débats*, Hoffmann, Fontanes, Feletz, Geoffroy, avait ni cette grandeur ni cette ardente conviction. Le gme du progrès était ici proclamé, établi. La loi suprême la Providence, la marche de Dieu à travers le monde et histoire, cette manifestation continuelle et progressive du erbe, étaient des aperçus aussi nouveaux que profonds. hateaubriand devait publier l'année suivante son *Génie du ristianisme :* Germaine de Staël donnait le *Génie de l'hu-anité*. Le christianisme s'y trouvait sans doute à la plus elle place, mais il n'y était point seul. L'auteur renouvelait même temps l'esprit de la critique littéraire. Son titre ême disait ce qu'on avait trop ignoré jusqu'alors, ce qu'on peut-être trop répété depuis, que « la littérature est l'ex-ression de la société. »

Delphine prouva que G. de Staël, pour acquérir de nou-elles qualités, ne perdait aucunement les premières. La ensibilité profonde du livre des *Passions* se retrouvait ici ans un cadre idéal et dramatique. Toutefois l'élément poé-que ne s'y dégageait pas encore dans toute sa pureté. *Del-hine* est un roman un peu métaphysique et, qui pis est, un

roman par lettres. Au vague de certains contours, à la prédominance de la pensée et de l'intention sur la forme et sur la couleur, on reconnaît ce qui manque encore à la perfection de l'artiste. Le penseur y est plus complet : les idées religieuses sont exprimées avec une haute éloquence ; cette voix sympathique réveille au fond des cœurs le sentiment moral, les émotions aimantes et la faculté du dévouement. Ce roman avait encore aux yeux des contemporains le mérite des plus transparentes personnalités. On se plaisait à reconnaître B. Constant dans le noble protestant aux manières anglaises, M. *de Lebensei;* Mme Necker de Saussure dans Mme *Cerlèbe*, cette femme toute dévouée à ses devoirs et à ses enfants; l'égoïste et froidement décente Mme *de l'Ornon* était le portrait de Talleyrand ; enfin, sous les traits de *Delphine* on ne pouvait méconnaître Mme de Staël elle-même, amoindrie et affaiblie toutefois dans cette image, comme elle fut bientôt après idéalisée dans *Corinne*.

Depuis le livre *de la Littérature*, Mme de Staël pouvait être regardée comme le rival de Chateaubriand aussi bien par le talent que par les doctrines. Cependant *Delphine* n'était point à la hauteur d'*Atala* et de *René*. L'écrivain catholique l'emportait par l'éclat de l'imagination, comme son antagoniste par l'élévation de la pensée. La fille du protestant Necker, l'élève des brillants salons du dernier siècle, n'avait pas encore vu et compris la nature extérieure : la société était tout pour elle[1]. L'Italie lui ouvrit les yeux. Un pouvoir ombrageux, qui, en persécutant Mme de Staël, fit d'elle aussi une puissance, rendit à son talent le service de la bannir. Elle partit donc à son tour pour sa conquête de l'Europe. Ici commence la troisième période de sa vie : en 1803 et 1804 elle visita une première fois l'Allemagne qu'elle devait revoir en 1808. Elle alla ensuite en Italie (1805). La nature et l'art lui furent alors révélés : elle écrivit *Corinne*, son chef-d'œuvre, son épopée, ses *Martyrs*. « Le Ca-

1. On sait que dans son exil, quand on lui montrait le lac Léman, elle s'écriait avec regret : « O le ruisseau de la rue du Bac ! » — « Ah ! mon cher Fauriel, disait-elle un autre jour, vous avez donc encore le préjugé de la campagne ? »

ole, le Cap de Misène de *Corinne*, est aussi celui de ne de Staël[1], » mais sous cette radieuse image le cœur *Delphine* bat toujours. Des larmes coulent encore sous te couronne de laurier; la gloire n'est pour elle, on le sent ec charme, « que le deuil éclatant du bonheur. »

Cependant une grande et nouvelle douleur était venue la ıpper : elle avait perdu son père, qu'elle aimait comme ne de Sévigné avait aimé sa fille. Ce malheur donna encore son talent quelque chose de plus profond et de plus tendre. ı en retrouve le contre-coup dans le caractère de lord elvil. Dès lors les sentiments religieux de Mme de Staël ıssujettirent à une forme plus positive. L'amour filial agit r elle comme sur Chateaubriand. Necker était mort chré-en, sa fille voulut être chrétienne.

Le séjour de l'Allemagne ne fut pas moins fécond que lui de l'Italie : mais les fruits différèrent comme le sol. 'Italie avait inspiré un poëme plein de pensée; l'Allemagne t naître une œuvre philosophique, toute parfumée, il est rai, d'enthousiasme et de poésie. Mme de Staël recevait utes les idées, mais elle se les assimilait toutes et les mar-uait de l'empreinte de son âme. Cette nouvelle conquête tait aussi difficile que belle : la littérature allemande était ncore pour nous un monde inconnu, bien plus, un monde édaigné et moqué. Voltaire se bornait à souhaiter aux Al-emands plus d'esprit et moins de consonnes. Mme de Staël rit une glorieuse initiative. Elle osa pénétrer la première ans cette forêt Hercynienne, et non-seulement elle y entra vant tous, mais encore elle en dressa le plan avec plus de érité que ne l'ont fait ceux qui y sont entrés à sa suite. « La lus grande partie des ouvrages écrits en France sur l'Alle-nagne, dit encore aujourd'hui un savant critique allemand[2], estent fort au-dessous de ce premier essai destiné à faire onnaître l'Allemagne aux Français. » Déjà dans ses œuvres précédentes, Mme de Staël avait montré toute la force de son esprit; dans l'*Allemagne*, elle s'élève au-dessus d'elle-même

1. Sainte-Beuve. *Portraits et Caractères.*
2. Dr Mager, *Geschichte der franzosischen National-Litteratur*, B. II, S. 94.

en s'arrachant aux préjugés français et en renonçant au point de vue sensualiste de la philosophie du XVIIIe siècle. C'est peut-être là le plus grand service que ce généreux esprit ait rendu à la France et à la philosophie. La sphère où vivaient Gœthe, Schiller, Kant et Hegel s'ouvrit à nos regards. Si l'auteur ne comprit pas toujours ces grands hommes, elle donna du moins le désir de les connaître. Ses erreurs mêmes sont moins nombreuses qu'on ne s'est plu à le dire. L'instinct du vrai et du beau suppléait chez elle (c'est encore un Allemand qui lui rend ce témoignage) à l'imperfection nécessaire des connaissances.

L'impression générale que laissent les œuvres de Mme de Staël a quelque chose de moral et de bienfaisant. Nulle part on ne sent mieux l'union intime du bien et du beau : c'est un des effets de l'harmonie puissante de ce noble génie. Elle ne prêche pas la vertu : elle l'inspire. Elle parle de littérature, et l'on se sent enflammé d'amour pour Dieu, pour la patrie, pour le genre humain. « Faire une belle ode, dit-elle, c'est rêver l'héroïsme. » Quelle poétique nouvelle pour les hommes de la fin du XVIIIe siècle que des paroles comme celles qui suivent : « Si l'on osait, dit-elle, donner des conseils au génie, dont la nature veut être le seul guide, ce ne seraient pas des conseils purement littéraires qu'on devrait lui adresser : il faudrait parler aux poëtes comme à des citoyens, comme à des héros ; il faudrait leur dire : Soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres ; respectez ce que vous aimez, cherchez l'immortalité dans l'amour et la divinité dans la nature ; enfin, sanctifiez votre âme comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître[1]. »

Chateaubriand a apprécié avec une justesse qui l'honore le développement continu du grand écrivain avec lequel lui seul pouvait alors rivaliser. « On ne saurait trop déplorer, dit-il, la fin prématurée de Mme de Staël. Son talent croissait, son style s'épurait : à mesure que la jeunesse pesait moins sur sa vie, sa pensée se dégageait de son enveloppe et prenait plus d'immortalité[2]. »

1. *De l'Allemagne*, IIe partie, ch. x.
2. *Études historiques*, préface.

Ces deux esprits, si dignes l'un de l'autre, malgré leurs ıssidences, inaugurent ensemble le mouvement intellectuel e notre époque. Les idées les plus fécondes que la littéraıre ait développées depuis la Restauration, nous semblent éjà contenues en germe dans leurs ouvrages. Par eux le IXe siècle a posé son programme; par eux la poésie s'affranıit des lois arbitraires de la formule; par eux commence insurrection contre la dernière autorité des âges précédents. Iais avec eux aussi renaissent, dans la liberté d'une forme ouvelle, les principes moraux et religieux qui doivent ırésider à la régénération sociale : tous deux établissent, l'une manière plutôt diverse que contraire, le spirituaisme, la loi du devoir, la souveraineté de la justice et de la 'aison.

Les deux caractères dominants de ces hautes intelligen:es, d'une part l'émotion religieuse et régénératrice, de 'autre l'indépendance littéraire, passent après eux aux plus llustres de leurs successeurs, qui semblent n'avoir pour mission que de continuer leur œuvre et d'exécuter les plans qu'ils ont tracés.

Après Chateaubriand et Mme de Staël, il faut placer parmi ceux qui, sous l'Empire, furent les initiateurs d'une génération nouvelle, un nom moins éclatant, mais vénérable à plus d'un titre, celui de Pierre-Paul Royer-Collard, que nous n'envisageons ici que comme philosophe[1].

« C'est en 1811, qu'au milieu de la plus grande gloire et du plus complet silence de la France, dans une salle obscure du vieux collége du Plessis, devant une quarantaine de jeunes gens et quelques paisibles amateurs, avait fait sa rentrée dans le monde la philosophie du spiritualisme et du devoir, fondée sur l'activité spontanée de l'âme, sa conformité à la vérité et à la justice divine, et sa puissance interne de les comprendre et d'y satisfaire....

« Le maître qui venait annoncer cette antique nouveauté était un homme d'un âge mûr, peu connu alors, mais imposant d'aspect et de langage[2]. Après avoir figuré dans les

1. 1763-1846.
2. Avant Royer-Collard, Maine de Biran (1766-1824) avait commencé en

rangs moyens de la Révolution, dont il avait partagé les premiers vœux de réforme et de liberté, après avoir été courageusement mêlé aux périls de l'administration municipale sous Bailly.... Il avait, pendant des années de retraite, nourri ses souvenirs et élevé sa pensée par l'étude exclusive des plus rares génies, Platon, Thucydide, Tacite, Milton, Descartes, Bossuet, Pascal. Esprit supérieur et difficile, mécontent de son siècle et se satisfaisant à peine lui-même, il ne s'était entretenu que des plus grands modèles de l'art de penser, et n'avait goûté que la philosophie la plus haute d'origine et de principes, soit dans les inspirations des plus immortels penseurs, soit dans les analyses méthodiques qu'en avaient données de nos jours Th. Reid et Dugald Stewart, avec cette droiture morale et ce bon sens si digne de commenter le génie[1]. »

L'enseignement de Royer-Collard à la Faculté des lettres de Paris ne dura que deux ans et demi, mais laissa après lui une trace ineffaçable. Le professeur se renferma dans l'étude d'une seule question, celle de l'*Origine des idées*. C'était là, pour le moment, le point décisif. Si la sensation était convaincue d'impuissance à expliquer toutes nos idées, si l'observation venait à montrer d'une part l'activité libre et spontanée de l'âme, de l'autre la présence dans notre entendement des notions de durée nécessaire, de cause, de substance, etc., c'en était fait du système de Locke et de Condillac, la France allait enfin rentrer dans la carrière si glorieusement ouverte par Descartes, par Malebranche, par Leibnitz.

Les travaux du vénérable professeur embrassèrent deux objets bien distincts « l'analyse du fait de perception, l'histoire et la critique des opinions des philosophes modernes sur ce fait. Deux méthodes présidèrent à ces deux recherches : l'une qui peut et qui doit être appliquée à l'étude de tout fait humain, l'autre qui peut et qui doit l'être à la critique de toute doctrine philosophique ; en un mot une méthode scientifique

France la réaction spiritualiste. C'est de lui que l'illustre professeur disait : « Il est notre maître à tous. » — Il n'a laissé que des manuscrits et des fragments.

1. Villemain ; *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1854.

une méthode historique. C'est dans ces deux méthodes nséquentes l'une à l'autre, qu'est tout l'esprit de la philo-phie de M. Royer-Collard. C'est par ces deux méthodes que n enseignement a créé une école et produit un mouvement ui lui a survécu, et qui aura, nous l'espérons, de longues nséquences[1]. »

CHAPITRE XLIV.

LA RESTAURATION; L'ALLEMAGNE ET L'ANGLETERRE.

OUBLE BUT QUE POURSUIT LA LITTÉRATURE. — ÉCOLES CLASSIQUE ET ROMANTIQUE EN ALLEMAGNE. — GŒTHE ET SCHILLER; CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE. — MOUVEMENT ROMANTIQUE EN ANGLETERRE; WALTER SCOTT; LES LAKISTS; BYRON.

Double but que poursuit la littérature.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'écrire l'histoire d'une littérature contemporaine. Comment apprécier un mouvement d'idées qui n'a pas terminé son évolution? comment juger des hommes qui pour la plupart vivent encore, et n'ont peut-être pas dit le dernier mot de leur talent? La critique qui veut s'élever au-dessus de la polémique capricieuse du feuilleton et aspire à la gravité de l'histoire, a besoin qu'un certain éloignement établisse la perspective et donne à chaque objet sa véritable grandeur. Nous prions donc le lecteur de n'attendre de nous qu'une revue rapide des noms les plus célèbres, qu'une indication sommaire de l'esprit général de la dernière époque de notre littérature, et de vouloir bien redoubler d'indulgence pour un travail où les erreurs sont presque inévitables.

[1]. Th. Jouffroy, *OEuvres complètes de Th. Reid*, avec les *Fragments de M. Royer-Collard, et une Introduction de l'éditeur*, t. III, p. 312.

La France poursuivit sous la Restauration le double but que nous avons cru devoir assigner aux efforts de notre âge, d'une part rétablir sur des bases nouvelles les principes ébranlés par le siècle précédent, de l'autre renverser la dernière autorité qui eût échappé à l'émancipation générale, celle des règles de convention en littérature. Ces deux objets, d'une importance si inégale, qui semblaient isolés et indépendants l'un de l'autre, sinon contraires, étaient cependant enchaînés par une étroite logique. La même source devait faire renaître une philosophie religieuse et une poésie; ces deux rayons devaient jaillir du même foyer; or, ce principe commun c'est, au XIXe siècle, le culte du vrai en soi, reconnu librement et interprété par la raison, dans la mesure de ses forces.

Cette œuvre était la continuation et le développement de celle du XVIIIe siècle. Seulement notre époque affirmait positivement ce que l'époque précédente avait dit sous la forme négative. L'une avait repoussé toute doctrine transmise sans examen, l'autre aspirait à la vérité reconnue et prouvée.

Cette tendance vers ce qui est vrai en soi s'est manifestée d'une manière plus ou moins obscure dans tous les ordres de phénomènes de la société que nous étudions. Elle s'est produite en politique dans l'école *doctrinaire*, qui proclame la souveraineté de la raison et le droit de la capacité, abstraction faite de la naissance; en littérature, dans l'école *romantique* dont la partie raisonnable professe le culte universel du beau, sans égard pour les usages et les modèles du passé; en philosophie, par l'école *éclectique* vouée à la recherche impartiale de la vérité au milieu des doctrines de tous les systèmes.

Cette même tendance pervertie et mal comprise a donné naissance aux erreurs dont nous avons été les témoins : elle a produit en politique le dogme de la souveraineté arbitraire du nombre, sans égard à celle de la raison; en littérature le culte grossier du réel, au détriment de l'idéal; en philosophie le panthéisme de la matière, au lieu de l'adoration du Dieu infini.

Le conflit de ces erreurs avec les vérités qu'elles entravent, choc de ces vérités contre le passé qu'elles corrigent ont sé la fermentation tumultueuse qui tourmente la période temporaine, et dont la littérature n'a présenté que trop preuves.

Il nous suffit ici d'avoir signalé la correspondance logique s trois ordres de faits où domine le même principe. C'est lement dans la littérature que nous devons en chercher s développements.

Nous pensons que l'histoire des lettres françaises devra nsidérer les quinze années de la Restauration comme une lle et féconde période. Non qu'elle puisse s'égaler à ces tres époques d'unité et d'harmonie où toutes les forces une nation, où le monde social tout entier dirigé par une ule impulsion entraîne autour de lui les arts comme une illante et paisible atmosphère : tel avait été en France le XIIe siècle, tel fut le XVIIe, époques d'organisation accomplie, apes heureuses où se repose la pensée. Le XIXe siècle ressemblerait plutôt au XVIe, sauf toutes les restrictions que mportent de pareilles analogies. C'est un âge d'activité, de élanges violents, de fermentations redoutables. Au point e vue de la poésie, il y a discordance entre l'idée puissante ais confuse et la forme indécise encore qu'elle s'efforce de ouver. C'est alors que l'expression s'isole et cherche à ivre de sa propre substance : alors se forment des *pléiades* ui cultivent la langue, la versification pour elles-mêmes : n proclame, sans bien l'entendre, la théorie *de l'art pour art;* alors Ronsard veut créer de toutes pièces une poésie ouvelle : alors Joachim du Bellay lance d'ambitieux manifestes : il propose d'abandonner la vieille veine gauloise our se jeter dans l'imitation d'une littérature étrangère. u XVIe comme au XIXe siècle le résultat est le même : créer ne littérature qui représente la société contemporaine. Le noyen est semblable : arracher la poésie à ses vieilles habiudes. Seulement au XVIe siècle, il s'agissait de rompre avec e moyen âge : les novateurs montrèrent pour modèles l'Itaie, avec l'antiquité qu'elle avait reconquise. De nos jours il allait répudier les fausses imitations classiques : les nova-

teurs nous ont présenté l'Allemagne, avec le moyen âge qu'elle avait conservé ou rajeuni. C'est souvent en changeant de servitude qu'on fait l'apprentissage de la liberté.

Il faut peu s'effrayer de ces engouements passagers que nous inspirent ainsi des arts qui ne sont pas les nôtres. Toutes ces modes brillent à la surface, elles enrichissent, elles déguisent quelquefois nos productions, mais sous ce luxe étranger vit toujours immortel le vieil esprit français. Marot renaît après Dubartas; c'est lui qui brille dans la *satire Ménippée :* il s'appelle Durand, Passerat, Chrestien, en attendant qu'il se nomme Voltaire.

Écoles classique et romantique en Allemagne.

Un grand mouvement littéraire et philosophique avait signalé en Allemagne et en Angleterre la fin du XVIIIe siècle et les débuts du XIXe. Déjà, sous l'Empire, Mme de Staël avait appelé de ce côté l'attention de la France : les événements politiques qui amenèrent la Restauration, le séjour des armées ennemies en deçà du Rhin et de la Manche, introduisirent chez nous les littératures du nord. La mode s'en mêla : les livres de Berlin et de Londres furent accueillis avec empressement dans certains salons de Paris, et ces salons étaient ceux des vainqueurs; l'esprit de parti favorisa cette fois une idée utile et juste. On nous permettra de nous arrêter quelques instants à esquisser le caractère de cette invasion littéraire, qui a exercé sur la plupart de nos écrivains une influence si décisive.

La première moitié du XVIIIe siècle en Allemagne avait été toute française : l'éclat de Louis XIV et de ses poëtes avait fasciné l'Europe. Les petites cours germaniques s'efforçaient d'imiter de leur mieux la splendeur du grand roi : mais elles l'imitaient sans goût et avec l'exagération d'une demi-barbarie qui veut ressembler à l'élégance. Les jardins de Versailles se reproduisaient à Munich et à Dresde : des forêts se taillaient en pièces d'échiquier; des sapins du nord étaient transformés en vases antiques. Dans ses fêtes l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, prenait lui-même et donnait à sa cour des costumes et des rôles mythologiques. On y voyait

ırer, comme dans les ballets de Versailles, Apollon, Vénus es Hamadryades. Les réfugiés français, bannis par la ocation de l'édit de Nantes, augmentèrent l'influence des eurs françaises. C'est par un Français que fut élevé Fréric le Grand. Son règne fut celui de Voltaire et du goût nçais. Il y eut une académie française à Berlin; la langue a littérature nationales étaient également dédaignées.

Dans ces circonstances la poésie allemande crut n'avoir n de mieux à faire que d'être aussi française qu'elle le ıvait. Gottsched, comme poëte et comme critique, fut le ef et le dictateur de cette école. Sans imagination, doué ne triste fécondité, il borna sa gloire à imiter faiblement s chefs-d'œuvre, et à établir les formes extérieures de s compositions comme les lois essentielles et inviolables goût.

Mais le génie de l'Allemagne était doué d'une originalité p vivace pour disparaître ainsi sous les caprices d'une ode étrangère. Les relations politiques hâtèrent son réveil: fatale guerre de sept ans éloigna la Prusse de la France la rapprocha de l'Angleterre, avec laquelle son vieil esprit ıtonique avait conservé de secrètes sympathies. Ce ne fut s en vain que la voix puissante de Shakspere, les sombres emphatiques plaintes d'Young, et même les nuageuses ésies du faux Ossian vinrent évoquer le sentiment profond rêveur des races du nord. Alors reparurent, dans de écieuses quoique incorrectes éditions, les chants de *Minnenger*, ces troubadours allemands du XIIIe siècle, et le eux poëme chevaleresque de *Perceval*, répété jadis en alleand par Wolfram d'Eschenbach.

L'homme qui rendait ainsi la vieille Allemagne à elleême était le Suisse Bodmer, professeur à Zurich, et adverire déclaré de Gottsched. Il s'était construit au pied des lpes une villa simple et rustique où se réunissait une ciété de jeunes gens pleins d'avenir. C'est dans ce Ferney odeste du patriarche des lettres germaniques que se renntraient Haller, poëte et savant du premier ordre, dont la ıpacité universelle faisait déjà honneur à la Suisse sa patrie; jeune Klopstock qui méditait sa douce et sublime mais

un pen fatigante *Messiade*, et Wieland, l'antithè
de Klopstock, le Voltaire allemand, autant qu'un
peut être un Voltaire. Là on lisait ensemble les poët
Wieland se préparait à traduire Shakspere ; Bodm
en allemand le *Paradis perdu* de Milton ; il publia
cert avec Breitinger et ses jeunes amis, une feuille
analogue au *Spectateur* d'Addison, intitulée *le*
mœurs, et battait en brèche la citadelle classique de
qui ripostait aussi par un journal. Les débats s'
entre les deux écoles ; les esprits se passionnaie
questions littéraires préoccupaient vivement le pul

Un auxiliaire puissant vint faire triompher la
soutenait Bodmer. Lessing fut sous ce rapport le
l'Allemagne : comme l'écrivain français il voulut
théâtre toute pompe ambitieuse, mais il en bannit
temps l'idéal, il tomba dans l'affectation du natur
des affectations : la plupart de ses pièces ne sont
production des choses réelles, le procès-verbal de
an lieu d'en être le tableau vivant et expressif. To
Dramaturgie contient une foule de vues original
toujours justes ; et lorsque, s'élevant au principe
l'imitation, il traça hardiment le rôle de la poésie
sition avec celui de la peinture dans son admirable
il arracha un cri d'admiration à toute la jeune All
« Avec quelle allégresse, dit Gœthe, nous saluâmes
lumineux qu'un penseur du premier ordre fit to
jaillir du sein des nuages. Il faut avoir tout le *feu d*
nesse pour se représenter l'effet que produisit sur
Laocoon de Lessing. » En même temps un homme,
nom est impérissable comme celui de l'art, porta
mortel au faux goût de l'antiquité en éclairant le v
Winckelman interrogeait les œuvres du ciseau grec a
intelligence pleine d'amour, et initiait ses compatri
poésie par le sentiment de la sculpture. Quel enthou
pour la pure beauté classique ! quelle adoration de la
quelle ferveur de paganisme dans ces belles page
commente lui aussi l'admirable groupe de Laocoon,
le chef-d'œuvre plus pur encore de l'Apollon du Bel

cole de Gottsched était vaincue sur son propre terrain : lemagne était plus classique que les pâles imitateurs de France.

Gœthe et Schiller; caractères généraux de la littérature allemande.

La littérature allemande présente ce spectacle, moins rare on ne pense, d'une nation chez qui la critique précède et ante le génie. Les hommes illustres dont nous avons lé avaient été l'avant-garde de la grande armée germa-ue, Schiller et Gœthe en furent à eux seuls le corps de aille. Avec eux la poésie allemande se montre dans sa fection, et réalise complétement l'idéal que lui avait tracé vance sa large critique. Tout précepte factice, toute loi de vention est ici renversée : ces protestants poétiques ont sé pour jamais le joug de la tradition. Mais le génie ne a pas pour cela sans règle. Chaque œuvre porte en elle-me les lois organiques de son développement : ce sont, nme Montesquieu l'a dit des lois en général, *les rap-ts nécessaires qui dérivent de la nature des choses*. Si, exemple, ils se rient du fameux précepte des *trois unités*, st qu'ils sondent plus profondément encore la racine des ses, pour saisir le principe vrai dont est né ce précepte. On n'a rien compris, dit Gœthe, au fondement de cette loi. loi d'ensemble (*das Fassliche*) est le principe; et les trois ités ne valent qu'autant qu'elles l'atteignent. Quand elles viennent un obstacle à l'ensemble, c'est une folie de les uloir observer. Les Grecs eux-mêmes, de qui vient cette gle, ne l'ont pas toujours suivie : dans le *Phaéton* d'Euri-le et dans d'autres pièces, il y avait changement de lieu : aimaient donc mieux exposer parfaitement leur sujet que respecter aveuglément une loi peu essentielle en elle-ème. Les pièces de Shakspere pèchent autant qu'il est ssible contre l'unité de temps et de lieu; mais elles sont ines d'ensemble : rien n'est plus facile à saisir, à em-asser; et c'est pour cela qu'elles auraient trouvé grâce, ème devant les Grecs. Les poëtes français ont cherché à éir exactement à la loi des trois unités, mais ils pèchent

contre la loi d'ensemble, puisqu'ils n'exposent pas un sujet dramatique par le drame, mais par le récit [1]. »

La création poétique est donc libre, mais responsable. Aussitôt, comme si la fécondité était la récompense de la justesse, voici le théâtre allemand qui se remplit de caractères vrais et vivants. La scène s'élargit sous leurs pas pour qu'ils s'y développent à l'aise : l'histoire avec ses grandes proportions et ses terribles enseignements peut désormais prendre place. J'y retrouve la guerre de trente ans dans ses plus frappantes figures (*Wallenstein*) : j'entends le tumulte des camps, le désordre d'une armée fanatique et indisciplinée ; voici des paysans, des recrues, des vivandières, des soldats. L'illusion est au comble, l'enthousiasme éclate parmi les spectateurs. Ailleurs c'est la vie féodale dans toute sa sauvage et héroïque indépendance : j'admire le vieux *Gœtz à la main de fer*, dernier débris d'une époque qui meurt, mourant lui-même dans son château en ruine. Je vois la liberté des Pays-Bas périr sur l'échafaud d'*Egmont* : j'entends le frémissement sourd de tout un peuple qui gronde, menace et tremble. Ici c'est le chant des montagnards de la Suisse (*Guillaume Tell*) : voici le beau lac des Quatre-Cantons, et ces rochers sauvages, asile d'une austère et patriotique probité. La liberté renaît sans emphase, sans lieux communs, et, par un art infini, le héros du drame, c'est une nation. La vie morale a retrouvé sa place au théâtre. Les hommes ne sont plus d'une seule pièce, décidément bons ou mauvais, selon les exigences d'une action de vingt-quatre heures. Ils sont inconséquents sur la scène comme dans la vie : ils doutent, ils hésitent, ils se démentent : le temps est un élément essentiel de la vérité dramatique. L'action, n'étant plus contrainte d'économiser sordidement les heures, s'arrête quelquefois, comme chez les Grecs, pour donner le loisir de bien goûter une situation. Certains moments lyriques viennent, comme des *points d'orgue* habilement placés, faire entendre au spectateur la musique de l'âme, et diffèrent les jouissances de la curiosité au profit de celles du sentiment.

[1] Hermann's *Gespræche mit Goethe*, B. I, S. 201.

En effet, ce drame nouveau, ou plutôt renouvelé, qui sem-
: tout donner au naturel, accorde plus encore à l'idéal. Les
tails qui sont la vérité de l'histoire, a dit un habile criti-
e [1], en sont aussi la poésie. Ici l'école allemande professe
principe de la plus haute portée, et qui semble emprunté
x méditations les plus profondes de ses philosophes, c'est
ui de la beauté universelle de la vie, de l'identité du beau
ec l'être. « Nos esthétiques, dit Gœthe, parlent beaucoup
sujets poétiques ou antipoétiques; au fond il n'y a pas de
jet qui n'ait sa poésie : c'est au poëte à savoir l'y trouver. »
grand homme, incapable d'une partialité étroite, recon-
ît le mérite de la *raison*, qui fait le fond de la poésie fran-
ise : il le propose pour modèle à ses compatriotes, mais il
serve néanmoins les droits imprescriptibles de l'imagina-
on. « Les Français ne songent point, dit-il, que la fantaisie
ses propres lois, auxquelles la raison n'a rien à voir. Le
omaine de l'imagination serait bien borné, si elle ne pou-
ait évoquer à la vie les choses qui seront toujours probléatiques pour la raison [2]. »

Schiller et Gœthe se partagent cet empire de la nouvelle
ésie et en représentent supérieurement les deux princi-
ales puissances; l'un, lyrique et passionné, répand son âme
ur tous les objets qu'il touche : chez lui toute composition,
de ou drame, n'est toujours qu'une de ses nobles idées,
ui emprunte au monde extérieur sa forme et sa parure. Il
st poëte surtout par le cœur, par la force avec laquelle il
élance et vous entraîne. Gœthe est surtout épique : il peint
ans doute les passions avec une admirable vérité, mais il
es domine; comme le dieu des mers, dans Virgile, il lève
u-dessus des vagues irritées son front sublime de calme.
a personnalité de Gœthe est si vaste, qu'on n'en aperçoit
as les bords; elle embrasse toutes les formes de la vie, et
arait se confondre avec elles. Gœthe devient tour à tour
ontemporain de tous les âges, il ressuscite avec bonheur la
atalité des tragiques grecs ou la brillante beauté d'Hélène,

1. M. Villemain, *Tableau du* XVIII*e siècle*.
2. Eckermann's *Gespræche*, B. I, S. 366.

aussi bien que l'enthousiasme guerrier et les pieuses terreurs du moyen âge. Il laisse son âme passer successivement par toutes les transformations. Chacune de ses pièces est un nouvel aperçu de l'histoire et du monde, c'est une tente sous laquelle le poëte a séjourné une nuit. *Faust* seul, cette œuvre si grande, si complexe, si incompréhensible dans son ensemble, si admirable dans ses détails, est le travail de toute sa vie, le tableau complet de sa pensée.

Gœthe aime la nature plus encore que l'histoire; il la contemple avec respect, avec passion : il l'étudie non en poëte, mais presque en adorateur[1]. Il veut tout savoir, tout connaître de ce qui a rapport aux sciences physiques, non par curiosité, mais par amour. Un panthéisme ardent, un sentiment de la vie universelle semble former le fond de sa croyance. C'est lui qui, à la vue du lac de Lucerne, conçut le sujet de *Guillaume Tell;* c'est lui qui recueillit pour Schiller et lui transmit fidèlement toutes les couleurs locales qui, dans cette tragédie, contrastent d'une manière si étonnante avec le faire habituel du poëte de Marbach[2]. Cette passion de la nature, si précieuse dans un poëte, porte pourtant avec elle un contre-poids. Gœthe semble avoir raconté sa propre destinée dans sa ballade du *Pêcheur*. Un pauvre homme s'assied sur le bord d'un fleuve un soir d'été, et tout en jetant sa ligne, il contemple l'eau claire et limpide qui vient baigner doucement ses pieds nus. La nymphe de ce fleuve l'invite à s'y plonger; elle lui peint les délices de l'onde pendant la chaleur, le plaisir que le soleil trouve à se rafraîchir dans la mer, le calme de la lune quand ses rayons se reposent et s'endorment au sein des flots; enfin le pêcheur attiré, séduit, entraîné, s'avance vers la nymphe et disparaît pour toujours[3]. Gœthe aussi a été séduit, absorbé par la contemplation de la nature. L'homme disparaît quel-

1. Eckermann's *Gespræche*, B. I, S. 305.

2. « Schiller n'avait pas ce coup d'œil qui saisit la nature. Ce qu'il y a de local et de suisse dans son *Tell*, c'est moi qui le lui ai raconté (*habe ich ihm alles erzælht*). Mais il avait un si merveilleux esprit, que, même d'après mon récit, il pouvait faire quelque chose qui eût sa réalité. » Eckermann's Gespræche B. I, S. 305.

3. Ballade IV, *der Fischer*. — Staël, *Allemagne*, ch. XIII.

efois dans la froide impartialité du contemplateur. Lui-me se prend à soupirer pour ces joies naïves de l'âme il a échangées, l'imprudent docteur Faust, pour les plus utes intuitions de la pensée. « O nature, s'écrie-t-il, que suis-je un homme devant toi, rien qu'un homme! Cela udrait alors la peine d'exister. » C'est le *Moïse* de M. Alfred Vigny :

> Hélas! je suis, seigneur, puissant et solitaire :
> Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Son amour pour la forme, pour la beauté plastique l'ac-mpagna jusqu'à son dernier soupir. Sa dernière parole fut ur demander qu'on laissât entrer la lumière : *Dass mehr cht hereinkomme!* Vingt-sept ans plus tôt Schiller était ort en prononçant aussi une parole expressive. Ses amis, i demandant comment il se trouvait : « Toujours mieux, ipondit-il, toujours plus tranquille. » Ces deux illustres mis donnaient de loin à la France, comme la plus pré-euse de leurs leçons, un exemple devenu rare pour elle : poésie, chez eux, n'était pas un rôle, encore moins un iétier; c'était la disposition sérieuse et profonde de leur me : elle ne les quittait qu'avec la vie.

De ces deux influences, celle qui dut agir sur la littérature ançaise avec le plus d'énergie fut naturellement celle de chiller. Les Français ne s'oublient pas volontiers eux-mêmes ans leurs œuvres; ils marquent ordinairement leurs écrits u cachet de leur personne : en Allemagne même elle sem-la prévaloir. Gœthe paraît avoir prononcé le jugement de a plupart de nos poëtes contemporains, quand il disait des iens : « Ce qui manque au plus grand nombre de nos jeunes oëtes, c'est que leurs dispositions, leur état personnel (*sub-ectivität*) n'ont rien de remarquable, et qu'ils ne savent pas rouver dans le monde extérieur (*im Objectiven*) la matière le leurs chants. Tout au plus en trouvent-ils une qui leur ressemble ; mais qu'ils choisissent un sujet pour lui-même et à cause de ses qualités poétiques, quand même il ne se-rait pas l'expression de leur manière d'être personnelle, c'est à quoi il ne faut pas même penser[1]. » Lord Byron,

1. Eckermann's, B. I, S. 169.

au dire du même critique, est encore de l'école de Schiller; mais il lui est supérieur pour la connaissance du monde. Quant à Gœthe, il a eu plus d'admirateurs que de véritables disciples. Parmi nous l'homme qui, sans atteindre à son admirable universalité, nous semble, dans la poésie lyrique, reproduire quelque chose de son amour pour la forme, pour la beauté, est un poëte pour lequel Gœthe lui-même professait la plus haute estime, c'est M. Victor Hugo.

Si nous cherchions en Allemagne autre chose qu'une des principales sources du courant d'idées qui vint bientôt envahir la France, nous devrions nous arrêter longtemps sur des ouvrages célèbres à juste titre. Il ne suffirait pas de nommer, comme nous le faisons ici, la jeune pléiade des poëtes de Gœttingue, disciples et adorateurs du génie de Klopstock, pour qui, dans le lieu de leurs réunions, ils conservaient un fauteuil d'honneur. L'un d'entre eux, Bürger, est devenu populaire même parmi nous, par ses *Ballades* pleines d'un merveilleux terrible. Hoffmann l'est plus encore par ses *Contes fantastiques*, et Musæus par ses *Légendes*. Le tragique Verner donna à ses personnages toute la vaporeuse immatérialité des songes. De tels ouvrages concoururent à jeter hors des limites du réel l'imagination jusque-là si sobre de nos poëtes. Les frères Schlegel prétendirent renouveler l'empire de la critique, et pour détruire nos préjugés français lancèrent contre nous bien des préjugés germaniques. Ils nous rendirent du moins le service de nous faire réfléchir sur nos admirations. Rien ne fait plus penser, comme l'a très-bien dit Gœthe, qu'un ouvrage fait par un homme de talent dont on ne partage pas les opinions. Tieck, l'un des adeptes de leur école, poëte et romancier fécond, admirable critique, a été l'historien, le peintre, le rénovateur du moyen âge, et n'a pas peu contribué à répandre l'amour et l'intelligence de cette poétique époque. Dans un autre genre, nous ne sommes pas moins redevables à Herder, l'un des esprits les plus originaux de l'Allemagne, homme d'un savoir immense, tour à tour philosophe, historien, théologien, philologue, critique, antiquaire, poëte et traducteur. On ne peut

uter que, malgré tous leurs défauts, ses *Idées sur la phi-ophie de l'histoire* n'aient exercé sur nous une grande luence. Enfin Niebuhr, renouvelant avec une érudition mense des attaques déjà tentées contre la foi aveugle à istoire traditionnelle de Rome, a opéré une véritable ré-lution dans le domaine de la science, et ouvert à l'histoire njecturale, dont il est le fondateur, une carrière qui ne se rmera pas.

Si maintenant, nous élevant au-dessus des détails que nous ons à peine effleurés, nous cherchons à résumer en quel-ues mots les caractères dominants de la littérature alle-ande, nous trouvons qu'elle reproduit la physionomie du euple qui l'a créée. Comme lui elle aime à séparer la pensée e l'action; elle se réfugie dans le domaine des idées et enonce volontiers au gouvernement des choses pour con-uérir la liberté de la méditation : de là sa hardiesse et sa randeur, de là aussi cette absence du contre-poids salu-aire de la réalité. L'action irrite les opinions, la méditation s calme : de là cette haute impartialité du génie allemand ui n'exclut rien, mais cherche à concilier tous les contrastes u sein des plus vastes systèmes. Les hommes se rappro-hent pour agir; ils s'isolent pour penser : les Allemands nt peu l'esprit et le goût de la société. Leur tact est moins élicat ; ils craignent moins le ridicule : leurs écrits ont plus 'originalité et d'indépendance. Ils atteignent de plus hautes érités; ils tombent plus souvent dans l'erreur. On ne va ni vite ni loin quand on marche tous ensemble; mais quand on marche seul on risque plus de s'égarer. Le divorce entre a pensée et la vie réelle laisse à celle-ci toute sa cordialité naïve et parfois vulgaire; de là cette bonhomie nationale, cette franchise un peu rude mais toujours sincère; de là et attachement aux vieux souvenirs de la patrie, au moyen âge qui en est le berceau et qu'on aime par le cœur, lors même que la raison le repousse. L'Allemagne est religieuse, mais mystique. Elle admet la foi, mais à condition que la foi ne gênera point sa seule et chère liberté : c'est toujours la patrie de Luther. Organe de tous ces contrastes, la littérature allemande est à la fois rêveuse et passionnée, su-

blime et bourgeoise, savamment naïve et laborieu populaire. Avec toute la séve de la littérature d'A elle n'en a pas la simplicité : elle ressemble plutôt d'Alexandrie.

Il n'est peut-être pas un de ces caractères qui ne s traire à ceux de la France. C'est dire d'avance que la tive d'acclimater chez nous cette plante du nord grande partie échouer. Mais elle pouvait, elle devait sairement, — et cela seul est un service immense, - duire dans notre littérature un ébranlement des vie jugés, et nous engager, par l'émulation, à redevenir vr Français, comme nos voisins étaient redevenus Aller En fait elle nous encouragea à secouer le joug *formule*, de la règle vaine établie par l'usage et qui pose point sur la raison. Or, c'est là, nous l'avons but où semblent se diriger toutes les forces vives de siècle.

Mouvement romantique en Angleterre ; Walter Sc les Lakists ; Byron.

L'Allemagne, avant d'envahir la France, s'adjoignit gleterre et l'entraîna à sa suite.

A l'aspect de la résurrection du génie germaniq Grande-Bretagne sentit s'émouvoir son vieux sang longtemps engourdi dans ses veines. Elle se ressouvi grand siècle d'Élisabeth, se reprit à adorer son Shak à relire ses vieilles ballades, remises au jour par l'é Percy. Walter Scott, le chantre national de l'Écosse, fut le chantre du moyen âge, *le dernier des ménestrels*. Po fit revivre

> Le haubert et l'écu, l'écharpe et le cimier,
> La fée et le géant, le nain et l'écuyer[1].

Prosateur, il créa le roman historique; il enseigna pa exemple quel charme la peinture des événements e

1. « Shield and lance, and brand, and plume, and scarf,
Fay, giant, dragon, squire, and dwarf. »

ıœurs du passé pouvait rendre aux combinaisons usées de ı fiction romanesque, à la peinture abstraite et générale des assions et des caractères.

De tous les rôles de la poésie moderne, Walter Scott a hoisi le plus brillant, le plus populaire, le moins difficile eut-être, s'il était jamais facile d'avoir du génie. A un siècle urieux du passé et inquiet d'un mystérieux avenir, ce fut e passé qu'il rendit; il berça les angoisses du cœur par ses écits pleins d'intérêt. Du reste, il ne s'élève point dans les ıautes régions de la pensée : jamais il ne nous enflamme l'enthousiasme et ne nous attendrit par le pathétique. Il écrit pour la masse du public et s'abstient sagement de toute passion exceptionnelle, de tout sentiment auquel la majorité des hommes pourrait demeurer étrangère. Content d'inspirer à ses lecteurs les affections qu'un homme bon, brave, généreux, éprouve naturellement dans les circonstances ordinaires de la vie, il n'essaye pas même de faire naître en eux cette exaltation qui dédaigne les choses du monde, ni cette profonde sensibilité qui désenchante des plaisirs.

Cet élan vers l'idéal, qui donnait à la muse allemande tant de puissance et de charme, se retrouva en Angleterre dans l'école des Lacs (*lakists*) [1], chez Wordsworth, Coleridge, Southey, Wilson. Coleridge avait fréquenté les universités allemandes; il passait, en Angleterre, pour le seul homme qui comprît parfaitement Kant et Fichte. Il avait traduit plusieurs pièces de Schiller. Worsdsworth semblait réaliser l'idée que l'imagination aime à se faire du poëte inspiré. Il regardait la poésie comme une religion, une espèce de platonisme chrétien fondé sur l'harmonie morale de l'univers. Pour lui et pour ses confrères, toute la nature était vivante, l'Océan avait une âme qui parlait en secret à la leur. « La cataracte retentissante les poursuivait comme une passion : le rocher élevé, la montagne, la forêt sombre et profonde, leurs couleurs et leurs formes étaient pour eux un

1. Ainsi nommée, parce que les principaux poëtes qui la composaient avaient habité les lacs de Westmoreland et de Cumberland.

désir, un sentiment et un amour[1]. » A cette inspiration panthéistique, qui était celle de Gœthe, et que nous retrouvons si souvent en France chez les poëtes contemporains, se joignit chez les *lakists*, comme conséquence naturelle, une certaine affectation de simplicité dans le choix des sujets. Pour eux aussi, comme pour le poëte allemand, il n'est pas de matière étrangère à la poésie. Les héros qu'ils chantent, les circonstances où ils les placent n'ont rien qui s'éloigne de la classe la plus commune. Ils recherchent dans l'expression les nuances les plus familières et fuient avec soin la phraséologie réputée poétique. Si quelque chose manque à l'école des Lacs, c'est l'énergie dans la passion, la netteté et la précision dans le dessin. Les lakists sont des poëtes passifs, des échos mélodieux de la nature qu'ils répètent sans réagir sur elle.

Tout autre est le caractère de Byron. Il est poëte surtout par ses émotions personnelles, mais ces émotions sont celles de tout un siècle. Si le jour où les peuples détruisent est un jour d'imprudente confiance et de funeste ivresse, le lendemain est un jour de tristesse et d'effroi ; quand, jetant les yeux sur les croyances et les institutions de leurs pères, ils n'aperçoivent plus que des ruines, et au delà un vide affreux. Alors, pareils à ces morts que Jean-Paul réveille dans leurs tombeaux et qui cherchent en vain le Christ dans un ciel désert, les peuples, dépossédés de leur foi, se replient sur eux-mêmes avec un sombre désespoir. Ils demandent à tout l'univers ce Dieu qu'ils ont perdu, ils le cherchent avec douleur dans la nature impassible, qu'ils animent de leur propre vie, qu'ils échauffent de leur amour. Tel fut l'état général des esprits vers la fin du XVIIIe siècle et le commencement du nôtre. Schiller, dans ses *Brigands*, Gœthe surtout, dans son *Werther*, en furent un jour la puissante expression. Gœthe, l'artiste philosophe, qui a

1. « The sounding cataract
Haunted me like a passion ; the tall rock,
The mountain, and the deep and gloomy wood,
Their colours and their forms, were then to me
An appetite, a feeling and a love. »

Wordsworth, *Tintern Abbay*.

onscience de tout ce qu'il fait, nous déclare lui-même que *Werther* fut une étincelle jetée sur une mine fortement hargée : c'était l'expression du malaise général; l'explosion ut donc rapide et terrible. » Mais ces deux grands poëtes ne firent que traverser la région des orages et s'élevèrent bientôt dans *le temple serein de la Sagesse*. Ils devinrent, omme disait Schiller mourant, *toujours mieux, toujours plus tranquilles*. Byron resta et vécut dans la tempête : ce ut là son élément. Dans tous ses sujets, sous vingt noms livers, sous les traits de *Childe-Harold*, du *Corsaire*, de *Lara*, le *Manfred*, c'est toujours lui-même, toujours la même souffrance qu'il nous présente. Son œuvre tout entière ressemble à un de ces drames primitifs d'Eschyle, qui ne sont que l'expression d'une seule idée, d'un seul sentiment, d'une seule situation, et qui excitent toutefois dans 'âme une émotion toujours croissante, qui vous retiennent frappé de stupeur, à la vue de ces formes majestueuses, de ces proportions gigantesques que le poëte sait prêter à la nature humaine. C'est Prométhée sur le Caucase, sanglant et enchaîné, immobile mais terrible. Le vide de l'âme, le tourment d'une vie sans but, d'une activité sans objet, telle était la maladie de l'époque : Byron eut, dans son esprit et dans son cœur, les mêmes souffrances. Des émotions générales de ses contemporains, sa destinée avait fait pour lui des émotions personnelles. Pour qu'il sentît mieux ce vide de l'esprit, elle lui avait donné une vaste intelligence; pour qu'il souffrît davantage de ce vide du cœur, elle lui avait donné un cœur aimant. Puis, comme à dessein et par un jeu cruel, arrachant la vérité à cette intelligence, enlevant tout digne objet à ce cœur passionné, elle l'avait condamné à rouler éternellement sur lui-même, à se nourrir de sa propre substance, à être ainsi l'image la plus vraie et la plus infortunée de ce siècle qu'il devait peindre. Aussi l'impiété et même l'ironie de Byron ont-elles un caractère bien différent de celles de nos encyclopédistes. Elles laissent percer une émotion vive et douloureuse, une poétique aspiration vers une vérité inconnue mais adorée. Byron, incrédule par l'esprit, est profondément religieux par le cœur.

Nous venons de reconnaître, sans entrer encore en France, les principaux caractères de la littérature française sous la Restauration; nous pouvons les résumer en quelques mots : insurrection contre les lois arbitraires et quelquefois légitimes de la poétique; besoin douloureux d'une croyance; retour vers le moyen âge, époque de la foi ancienne; amour passionné de la nature, où quelques-uns espèrent trouver une foi nouvelle. C'est en France maintenant que nous allons étudier les mêmes tendances.

CHAPITRE XLV.

RENAISSANCE DE LA POÉSIE.

ESPRIT LITTÉRAIRE DE LA RESTAURATION.—LA MUSE FRANÇAISE; L'OPOSITION.—PREMIÈRES ODES DE M. VICTOR HUGO; M. DE LAMARTINE — CASIMIR DELAVIGNE; M. DE BÉRANGER.

Esprit littéraire de la Restauration.

Les premières années de la Restauration furent aussi peu favorables à la littérature que l'avait été l'époque impériale. Les intérêts politiques, l'établissement du régime constitutionnel absorbaient toutes les forces des intelligences. Rien ne semblait présager à la poésie une régénération prochaine. Les partis politiques, divisés sur tout le reste, ne s'entendaient que dans leur attachement superstitieux aux anciennes formes littéraires. Les royalistes y voyaient une autorité, une tradition; la littérature de Louis XIV leur semblait le complément de sa monarchie. Les libéraux s'y attachaient en souvenir de Voltaire. Ils aimaient dans cette littérature l'instrument de leur victoire et le garant de la liberté.

Cependant les circonstances, plus fortes que les préjugés, préparaient un changement dans les lettres. Les grands écrivains dont nous avons parlé dans notre avant-dernier

ent un cha
dont nous ai

ıapitre, Chateaubriand et Mme de Staël, continuaient leur orieuse carrière. Persécutés par Napoléon, leur talent mblait triompher de sa chute. Les salons élégants leur pardonnaient facilement leurs hérésies littéraires en faveur de ur hostilité contre *l'usurpateur* et de leurs tendances relieuses. La piété était chez plusieurs un besoin, chez beaupup une mode. On se fit catholique sous la restauration e Louis XVIII, comme les Anglais s'étaient faits libertins ous celle de Charles II, par réaction politique. La monarnie légitime cherchait des droits dans le passé; la littéature y trouva des inspirations. Les études historiques se éveillèrent. Le moyen âge fut l'objet d'un culte nouveau, ui eut même plus d'une fois sa superstition et ses travers. On fit des maisons de campagne et des meubles gothiques. Marchangy croyait marcher sur les traces de Chateaubriand n écrivant *la Gaule poétique* et *Tristan le voyageur*. M. le icomte d'Arlincourt commençait à composer des romans istoriques avec un style qui, Dieu merci, n'appartient u'à lui.

La Muse française; l'Opposition.

« Bientôt il se forma, dans des boudoirs aristocratiques, ıne petite société d'élite, une espèce d'*hôtel de Rambouillet* ıdorant l'art à huis clos, cherchant dans la poésie un privilége de plus, rêvant une chevalerie dorée, un joli moyen ıge de châtelaines, de pages et de marraines, un christianisme de chapelles et d'ermites [1]. » Cette élégante coterie commença par se constituer à l'état de public : « Maintenant, disait l'un de ses plus brillants écrivains, la popularité n'est plus distribuée par la populace; elle vient de la seule source qui puisse lui imprimer un caractère d'immortalité ainsi que d'universalité, du suffrage de ce petit nombre d'esprits délicats.... qui représentent moralement les peuples civilisés [2]. » Les littératures étrangères trouvaient dans

1. M. Sainte-Beuve a décrit d'une manière charmante ce premier *cénacle* de 1823, dans un de ses articles sur M. V. Hugo.

2. V. Hugo, dans *la Muse française*, t. I, p. 33. (Il n'avait alors que vingt et un ans.)

cette société le plus favorable accueil. On y goûtait particulièrement Walter Scott. Outre l'admiration légitime que devait inspirer un grand talent, on éprouvait une sympathie secrète pour les opinions de l'écrivain tory. « Nous aimions à retrouver chez lui, disait encore le jeune critique[1], nos ancêtres avec leurs préjugés, souvent si nobles et si salutaires, comme avec leurs beaux panaches et leurs bonnes cuirasses. »

Le recueil périodique intitulé *la Muse française* servit de centre et de tribune à ce petit monde littéraire. Là, toute pièce de vers était sûre d'être reçue avec enthousiasme, pourvu qu'elle fût écrite par une main amie; mais on avait surtout un faible pour la poésie sentimentale. André Chénier avait fait le *Jeune malade*, qui est un chef-d'œuvre; on s'empara de cette veine et l'on fit successivement *la Jeune malade*, *la Sœur malade*, *la Jeune fille malade*, *la Mère mourante*, etc.; et la critique bienveillante trouvait que ces diverses élégies, « malgré l'uniformité apparente du sujet, n'avaient entre elles que celle du talent[2]. A la fin pourtant *la Muse* elle-même se fâcha, toute muse qu'elle était, quand elle vit arriver *l'Enfant malade;* elle affirma « qu'à partir de ce jour l'exploitation des agonies était interdite pour longtemps au commerce poétique. » Un de ses critiques osa même provoquer, « pour la clôture définitive de toutes les poésies pharmaceutiques, » la publication d'une « élégie intitulée : *L'oncle à la mode de Bretagne en pleine convalescence*[3]. »

Toutefois, plusieurs des pièces publiées dans *la Muse française* sont déjà signées de noms illustres. On y trouve, par exemple, les V. Hugo, les Alfred de Vigny, les Emile Deschamps; « des femmes mêmes, à qui les hommes ont pardonné leur gloire (Mme Desbordes-Valmore, Mme Tastu, Mme Sophie Gay), et de jeunes *Corinnes*, ajoute l'avant-propos galant, qui ont déjà besoin du même pardon (Mlle Delphine Gay). »

1. *Muse française*, t. I, p. 31.
2. *Ibidem*, t. II, p. 348.
3. Un poëte d'athénée vient presque de réaliser ce programme. Nous avons entendu annoncer hier, dans une séance académique, *la Convalescence d'un enfant*.

a critique littéraire se ressentait un peu de cette com-
sance parfumée des salons. Un docte académicien, vou-
t juger les poésies de l'auteur que nous venons de nom-
r en dernier lieu, commençait son examen par l'épi-
phe : *O matre pulchra filia pulchrior*, qu'il demandait
mission « de ne pas expliquer à la *jeune muse*, bien sûr
il la ferait rougir. » Un autre rédacteur, un noble comte,
avait que le principal reproche qu'on dût faire à l'auteur
l'École des vieillards, c'était de ne pas connaître les usages
grand monde. Il est vrai que M. Casimir Delavigne avait
nposé les *Messéniennes*.

Au milieu des légers travers inévitables dans une telle so-
té, la pensée sérieuse et morale du siècle ne laissait pas
se faire jour. « C'est à fortifier le souffle divin, à ranimer
flamme céleste, que tendent aujourd'hui tous les esprits
iment supérieurs, » écrivait un critique[1]. « Une généra-
n nouvelle de littérateurs, disait un autre, cherche à ras-
nbler dans un même foyer les rayons épars de nos saintes
yances[2]. » Presque tous, il est vrai, entendaient par cette
génération le rétablissement pur et simple de l'autorité
marchique et sacerdotale. C'était alors l'opinion de V. Hugo,
nfant sublime[3], qui venait de publier ses premières *Odes;*
Lamartine, qui se révélait à la France par ses premières
ditations; de Lamennais, qui écrivait l'*Essai sur l'indiffé-
ice*, et pour qui, selon l'expression de V. Hugo, la gloire
it une mission; enfin, c'est ainsi que semblait penser
ors le chef glorieux de toute cette école littéraire, celui
sous l'étendard duquel il faut marcher en morale comme
poésie, en religion comme en politique, si l'on veut aller
oit et loin[4], » l'illustre Chateaubriand.

Les doctrines littéraires de *la Muse française* préludaient
x tentatives de réforme qui firent bientôt après tant de
uit. On n'acceptait pas franchement le nom de *roman-
ques*[5]. On déclarait même, et avec raison, qu'on en *igno-*

1. M. V. Hugo, *Muse française*, t. I, p. 93.
2. M. Soumet, *ibid.*, t. II, p. 172.
3. Ainsi l'avait appelé Chateaubriand dans une note du *Conservateur*.
4. *Muse française*, t. II, p. 354.
5. Mme de Staël avait la première, en France, prononcé le mot *roman-*

rait profondément le sens; mais on attaquait, av moins de justice, les poëtes imitateurs; on se pe même de sourire de Baour-Lormian, « le plus d hommes, » qui, par la verdeur de ses diatribes, n'e pas moins mérité le surnom de *classique tonnant*. M. escarmouchait avec des épigrammes. Il comparait l pseudo-classique à la jument que Roland, dans s voulait échanger contre un jeune cheval : le paladin qu'*elle était morte*, mais, ajoutait-il, c'est là *son uni faut*. Ch. Nodier décochait de spirituelles malices à l' des adorateurs de la périphrase mythologique; il p vait *Phœbé jusque sur son char d'argent*, condamna *rore tout en pleurs*, et gardait rancune au *vieillard q dans ses mains le sablier des années*. M. Guiraud, d style plus grave, conviait la critique à proclamer « n de nouvelles doctrines, mais les principes éternels et du beau, fondés sur les plus anciens livres du mo *Bible* et l'*Iliade*. » Il saisissait avec netteté le lien q unir une réforme morale et une renaissance litt « Nous ne doutons pas, disait-il, que notre littératur ressente poétiquement de cette vie nouvelle qui anim société. » Toutes ces doctrines étaient admises avec p moins d'hésitation et de réserves par les rédacteurs *Muse*. Tel voulait qu'on s'en tînt « au goût des Ra des Boileau; » tel frappait Gœthe et Byron d'anathèm autre voulait qu'on se gardât des exagérations, et con prudemment un juste milieu entre les excès contraires heureusement il oubliait de dire avec précision où il çait. En un mot les disciples de la jeune école de étaient plutôt unis par des tendances que par des leurs opinions communes appartenaient moins à l'ar la politique et à la religion.

A côté du parti représenté en littérature par ce

tique. Elle désignait ainsi la poésie « dont les chants des troubadours l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. » On s ces chants avaient eu pour premier organe les langues néo-latines qu pelait *romanes*; et les poëmes écrits en ces langues et nommés pour ce son *romans*.

stocratique, se trouvait l'opinion libérale avec ses mille ances, depuis les restes des vieux républicains masqués constitutionnels, jusqu'aux doctrinaires, en passant par impérialistes. Ceci n'était point un parti : c'était une opsition d'autant plus nombreuse qu'elle était moins unime, et, se grossissant peu à peu, elle tendait à devenir majorité de la nation. En littérature elle n'avait point nné naissance à une école, mais elle avait aussi ses symthies et ses inspirations; elle se rattachait plus ou moins timement aux traditions de Voltaire, elle sentait les douurs et les hontes de l'invasion étrangère, et célébrait les iomphes de l'Empire comme une consolation et une veneance. Elle produisit ses poëtes comme le parti contraire, plus tard même elle lui enleva les siens; si, d'un côté, se ouvaient alors, sans parler de Chateaubriand, que nous vons étudié plus haut, MM. Victor Hugo et de Lamartine; e l'autre, étaient Casimir Delavigne et Béranger. Les deux amps possédaient aussi leurs illustres prosateurs : ici, par xemple, étaient M. de Lamennais, et là Paul-Louis Couier. Une noble et féconde idée planait sur chacune de ces leux divisions; d'un côté la religion, de l'autre la patrie. Nous devons maintenant faire connaître avec quelques déails les ouvrages de ces écrivains qui coïncident avec la période que nous étudions.

Premières odes de M. Victor Hugo; M. de Lamartine.

Nous avons déjà nommé et cité plusieurs fois le poëte illustre dont le parti religieux et monarchique protégeait et quelquefois gâtait les débuts. M. V. Hugo[1] avait vingt ans quand il publia son premier volume d'*Odes* (1822), et vingt-deux quand parurent les *Odes et Ballades* (1824). Mais plusieurs pièces du premier recueil furent écrites à quinze et à dix-sept ans. Ces poésies, qu'on louerait davantage si l'auteur

1. Né en 1802, à Besançon. — Œuvres avant 1830 : *Odes et Ballades; les Orientales* (1829), *les Feuilles d'automne* (écrites en 1830, publiées en 1831); les romans *Han d'Islande* (1823) et *Bug Jargal* (1826); *le Dernier jour d'un condamné* (1829); les drames *Cromwell* (1827); *Hernani* et *Marion Delorme* (1829).

ne les avait fait oublier depuis, annonçaient un talent hors de ligne. On y trouve déjà l'éclat de l'imagination, le trait hardi et fier, et surtout l'instinct du contraste; mais tout cela dans des proportions relativement étroites : qualités et défauts y sont encore en germe. On ne sent pas dans les *Odes* cette puissante haleine à qui une seule inspiration suffira pour soulever et remplir toute une pièce; on y chercherait en vain ces larges perspectives qui se déroulent avec une simplicité sublime autour d'une idée dominante. Chaque pièce semble composée de parties rapportées, faites soigneusement l'une après l'autre et soudées avec intelligence : le talent est dans les détails plutôt que dans la conception. Les *Odes* sont les *Messéniennes* du parti royaliste. L'antithèse, cette perfide beauté qui a séduit trop souvent le poëte, s'y montre déjà, mais en miniature. Elle arrive, sous forme de trait final, au dernier vers de la strophe, comme chez J. B. Rousseau, quoique avec plus d'éclat. Elle grandira dans les ouvrages suivants de M. V. Hugo; elle passera des mots dans la pensée; alors une seule antithèse constituera une ode (*Les deux îles*; *Ce qu'on entend sur la montagne*); et dans son théâtre une seule antithèse encore produira des rôles, des pièces entières (*Hernani*, *Triboulet*, *Lucrèce Borgia*, etc.). Du reste, la phrase des *Odes* est nette, académique, correcte dans ses contours; nous avons entendu d'estimables lecteurs, qui préfèrent les vers à la poésie, dire que M. Victor Hugo n'a jamais rien fait de mieux.

Les rédacteurs de la *Muse française*, les uns trop faibles, les autres trop jeunes encore, accusaient plutôt qu'ils ne satisfaisaient un besoin moral du public. Cependant l'année 1820 avait révélé à la France un poëte qui, sans système, sans coterie, par l'expression simple de ses sentiments, par son inspiration largement chrétienne, par la hardiesse toute spontanée de son langage, devait atteindre, dans l'élégie et dans l'ode, le véritable caractère de la poésie moderne. M. de Lamartine[1] venait de publier ses premières *Méditations*.

1. Né en 1790, à Mâcon.

Ce livre n'était pas un de ces exercices littéraires par lesuels un jeune homme continue, en entrant dans le monde, es travaux et les succès du collége. L'auteur avait trente ns ; il connaissait par expérience les orages de l'âme, et 'est avec son cœur qu'il avait composé ses vers. Cela même n constituait l'originalité. Notre langue allait avoir enfin un oëte lyrique dont la vie et les œuvres ne fussent pas deux hoses distinctes, et chez qui toute création de l'esprit eût té d'abord un sentiment réel.

En effet, on saisit avec charme, dans les *Confidences* un peu trop discrètes que le poëte vient de faire au public[1], la racine des qualités et même des défauts qu'on avait remarqués dans ses ouvrages.

Né d'une famille noble et attachée aux traditions monarchiques, élevé dans un collége des jésuites, Alphonse de Lamartine se trouvait, au début de sa carrière, en harmonie avec les opinions d'un parti nombreux et puissant. Son éducation religieuse et séquestrée le disposait à être poëte autrement qu'on ne l'était alors. Il ne pouvait goûter « la poésie toute matérialiste et toute sonore de la fin du XVIIIe siècle et de l'Empire, celle de Delille et de Fontanes[2]. » Tout en lui, même les passions de la jeunesse, prenait une teinte religieuse et mystique. Il trouva dans l'amour « le sérieux, l'enthousiasme, la prière, la piété intérieure, les larmes qui lavent le cœur sans l'amollir. » Cependant l'orthodoxie du jeune homme recélait déjà des germes menaçants. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre sont les deux génies qui planent sur son berceau. Sa mère, élevée avec les enfants du duc d'Orléans par Mme de Genlis, « devait transporter aux siens ces traditions de son enfance. » L'éducation du jeune poëte « fut une éducation philosophique de seconde main, une éducation philosophique corrigée et attendrie par la maternité[3]. »

Ce fut une influence bien puissante sur le talent de La-

1. Il ne faut pas prendre à la lettre les renseignements contenus dans les charmants récits intitulés *Confidences* et *Raphaël*. M. de Lamartine, en confiant ses aveux au feuilleton-roman, a trop souvent jugé à propos de lui parler son langage.

2. *Raphaël*, ch. XLVIII.

3. *Ibidem*, ch. XLV.

martine que cette direction exclusive d'une mère, d'une femme. On en trouve la trace à chaque page de ses écrits. « Mon éducation, nous dit-il, était toute dans les yeux plus ou moins sereins, dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère.... Je lisais à travers ses yeux, je sentais à travers ses impressions, j'aimais à travers son amour. Elle me traduisait tout, nature, sentiment, sensations, pensées[1]. » Du reste, nulle discipline pour former ce jeune esprit, nulle règle précise et austère; on lui donne l'instinct, mais non la science du bien. Placé quelques jours dans une pension de Lyon, il ne peut supporter le joug du règlement et s'échappe. Chez les jésuites mêmes, malgré les douces et maternelles câlineries de leur direction, il n'aspire qu'à la maison des champs où s'est écoulée son enfance. S'il étudie l'antiquité, c'est au hasard et sans ordre; dans son premier voyage d'Italie il emporte sous son bras les historiens, les poëtes, les descripteurs de Rome, va s'asseoir sur les ruines du Forum ou du Colisée. Poëtes, peintres, historiens, grands hommes, tout passe confusément devant lui. *Ce fut son meilleur cours d'histoire*[2]. La solide et sévère raison des auteurs anciens, ce pain des forts, a peu de goût pour cette bouche délicate : « Il s'en exhale pour lui je ne sais quelle odeur de prison, d'ennui et de contrainte. » Même parmi les modernes, il n'aime pas ceux dont le bon sens exquis et fin semble le reflet naturel de l'esprit national; il ne peut souffrir les fables de La Fontaine. Les auteurs qui le ravissent dès son enfance, c'est Fénelon, c'est Bernardin de Saint-Pierre, les plus tendres, les moins disciplinés de nos grands écrivains. Il se passionne pour les poëtes italiens, anglais, allemands; il se laisse séduire, comme Napoléon, par l'habile mensonge de Mac-Pherson, et chérit Ossian, « ce poëte du vague, ce brouillard de l'imagination, cette plainte inarticulée des mers du nord.... Ossian, dit-il, est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleurs, et qui a laissé le plus de teintes sur les faibles

[1]. *Confidences; Presse*, 6 janvier 1849.
[2]. *Ibidem.*, 16 janvier 1849.

ébauches que j'ai tracées depuis[1]. » Sa religion même tend dès lors à s'affranchir des liens d'un symbole positif. Il s'abandonne à l'impulsion puissante mais un peu vague de Mme de Staël, « le génie qui éblouissait le plus sa jeunesse[2]. » Mais son maître le plus écouté, celui dont la voix remua le plus son jeune cœur, ce fut cette glorieuse nature des Alpes et de l'Italie, ces belles montagnes, ces sources fraîches, ces mers azurées, cette voûte immense des cieux, image sublime de l'infini. Nul n'en a mieux compris les splendeurs, les soupirs, les murmures, le solennel silence; nul n'a mieux senti le souffle du Créateur à travers tous les phénomènes de l'univers.

Le livre des *Méditations*, c'étaient tous ces sentiments, toutes ces émotions, tous ces défauts même d'une noble et généreuse intelligence. Leur plus grand charme consistait dans l'accent de vérité qu'on n'y pouvait méconnaître, dans ce son de voix qui va au cœur parce qu'il vient du cœur. En même temps cette sympathique parole exprimait les vérités dont la société sentait le plus vif besoin; elle proclamait, sans parler au nom d'une Église, la providence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Jamais poëte n'avait mieux pratiqué que M. de Lamartine ce conseil de Mme de Staël : « Cherchez la divinité dans la nature et l'infini dans l'amour. » Pour lui toute la nature exhalait la prière avec l'haleine de ses brises et le parfum de ses fleurs. C'est aux saintes ténèbres d'un temple qu'il confiait le nom d'*Elvire*, c'est à l'amour qu'il demandait la preuve de l'immortalité. La délicieuse élégie du *Lac* renfermait, dans un cadre simple, un mélange des plus hautes pensées et des sentiments les plus tendres. Le poëte des *Méditations* se reposait encore sur la terre, mais son regard s'élevait déjà au ciel. La poésie n'était plus ici un vain jeu d'esprit; elle semblait revenue à la dignité de ses anciens jours, et se faisait l'organe des plus saintes doctrines, l'apôtre de la religion universelle. M. de Lamartine continuait Jean-Jacques et Bernardin avec quel-

1. *Confidences*, 11 janvier 1849. Voyez au même endroit le récit charmant d'un premier amour dont Ossian fut l'innocent lien.
2. *Ibidem*, 6 février.

que chose de plus tendre, de plus féminin, de plus gracieux et en même temps de plus chrétien : il complétait leur poésie par la suave mélodie de ses vers. Pour caractériser ce langage nouveau, plus séduisant qu'irréprochable, plus éclatant que pur, c'est à lui-même qu'il faut emprunter des paroles : « Quels demi-jours, quelles teintes, quels accents, dit-il en parlant du style d'un autre lui-même, puis quelles caresses de mots qu'on se sentait passer sur le front, comme ces haleines que la mère souffle en se jouant sur le front de son enfant qui sourit! Et quels bercements voluptueux de paroles à demi-voix et de phrases rêveuses et balbutiantes qui semblent vous envelopper de rayons, de murmures, de parfums, de calme, et vous conduire insensiblement, par l'assoupissement des syllabes, au repos de l'amour, au sommeil de l'âme[1] ! »

C'est bien là en effet l'impression que produit ce livre charmant; il endort les douleurs terrestres dans un doux rêve d'infini. Il ressemble à ces instruments qui, avec quelques sons mélancoliques et toujours les mêmes, vous surprennent des larmes. « Les poëtes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans le cœur, et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et par hasard sur cet instrument monté par Dieu même, suffisent pour faire pleurer tout un siècle[2]. »

Le succès des *Méditations* fut tel qu'on devait l'attendre. Le vrai public les accueillit comme il avait reçu vingt ans auparavant le *Génie du christianisme*. L'ancienne littérature, la poésie de recettes et de procédés vit avec douleur un jeune homme qui n'était pas sans talent se perdre, loin de la droite voie des Michaud et des Luce de Lancival[3].

1. *Raphaël*, ch. LXXVIII.
2. *Confidences*, 25 janvier.
3. Le poëte raconte avec une aimable malice la manière dont son manuscrit des *Méditations* fut reçu, c'est-à-dire refusé, par un estimable éditeur, qui lui-même avait fait beaucoup de vers et passait pour poëte : « Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier. Je restai longtemps debout sur le palier de la porte sans oser sonner. Quelqu'un sortit. La porte resta ouverte. Il fallut bien entrer. Le visage de M. D.... était inexpressif et aussi [illegible] ome l'oracle. Il me fit asseoir, et cherchant mon volume enfoui sous [illegible] piles de papiers : « J'ai lu vos vers, monsieur, me dit-il; ils ne sont [illegible] talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce qui est

Trois ans après (1823), M. de Lamartine publia ses *Nouvelles Méditations poétiques*, et à la fin de la période où s'arrête cette histoire, en 1830, les *Harmonies poétiques et religieuses*. Ce dernier recueil présente un caractère nouveau. L'inspiration y est plus large, plus hardiment religieuse. L'auteur a moins de souci encore des beautés de détail ; la poésie est dans l'ensemble : elle coule à pleins bords avec de magnifiques développements. On sent que le poëte est sûr de lui-même ; il a conquis son public : il peut s'imposer à lui avec toute sa pensée. Ici plus de passion mondaine : l'élan religieux et philosophique suffit pour nous entraîner. Les *Harmonies* sont de véritables hymnes, pleins d'enthousiasme et de grandeur. Le monde extérieur y paraît sans doute et même avec un admirable éclat, mais il s'y montre tout rempli, tout pénétré de Dieu. On croirait qu'enveloppant la nature dans un des plis de son aile d'archange, le poëte l'emporte aux pieds du Créateur toute frémissante de joie et de beauté.

C'est dans les *Harmonies* que M. de Lamartine nous semble avoir atteint à l'apogée de son talent, entre les charmes encore timides des *Méditations* et les rêves nonchalants et souvent monstrueux de la *Chute d'un ange* (1838). Non que dans ce dernier ouvrage même, et surtout dans *Jocelyn* (1836) qui l'a précédé, l'auteur n'ait acquis des qualités nouvelles, telles que le pathétique du récit, la richesse de la description, l'expression des sentiments simples et des détails poétiques de la vie vulgaire ; mais nous pensons que ces qualités sont moins originales, moins spontanées, moins puissantes chez M. de Lamartine que les dons qu'il possédait dans ses premiers poëmes. et qu'en voulant enrichir son génie, il en a souvent altéré la candeur.

reçu et recherché dans nos poëtes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de cette poésie. Elle ne se classe dans aucun genre défini. C'est dommage, il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés, qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes. Voilà des poëtes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un, si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise. Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume ; et je vous rendrais un mauvais service en le publiant à mes frais. » *Raphaël*, CXVIII.

Dieu merci ! le temps n'est pas encore venu de juger comme une chose terminée et complète l'œuvre de M. de Lamartine. Telle qu'elle est à l'époque où nous nous arrêtons, elle nous présente tous les caractères d'une heureuse improvisation, une facilité, une abondance inépuisable, une inspiration lyrique du premier ordre. Avec cela elle manque de concentration et par conséquent de force. C'est un large fleuve qui se répand à l'aise dans une plaine fleurie, non un torrent impétueux qui bondit et s'élance. M. de Lamartine n'a rien de sobre, rien d'attique : il ne possède pas ce goût parfait, qui n'est autre chose qu'une exquise raison transportée dans l'art d'écrire. Son style brille des plus chatoyantes couleurs ; il laisse désirer souvent plus de netteté dans le dessin. Il a quelque chose d'indécis et de fuyant dans ses contours, je ne sais quoi de féminin dans la pose, une langueur qui est un charme sans doute, mais qui peut facilement devenir une négligence : c'est la *morbidezza* italienne, nuance délicate entre la maladie et la grâce.

Casimir Delavigne ; M. de Béranger.

Aux deux poëtes dont s'honorait le parti royaliste et religieux, l'opinion libérale en opposait deux autres qui balançaient alors leur gloire. En face de la poésie de *cavalier*[1] de M. V. Hugo, s'élevait la poésie de *tête ronde* de Casimir Delavigne[2], et, chose remarquable, ces deux poëtes, si différents depuis, avaient à leurs débuts quelque ressemblance. C. Delavigne était dès lors ce qu'il resta toujours, un très-habile écrivain, un versificateur excellent : du reste, peu d'invention, peu d'élan, point d'initiative. Ses compositions les plus heureuses n'ont jamais l'air d'avoir été créées d'une seule haleine. On devine l'industrie patiente qui en a soudé toutes les pièces. Les beautés de son style sont des souvenirs ou des imitations ; elles semblent importées d'ailleurs :

1. C'est ainsi que M. V. Hugo lui-même désigne avec justice ses premières odes, par allusion à l'un des deux partis de la Restauration de Charles II.

2. Né en 1794 au Havre ; mort en 1843. — Œuvres avant 1830 : *les Messéniennes*, élégies ; les tragédies intitulées *les Vêpres siciliennes* (1819), *Paria* (1821) ; *Marino Faliero* (1829) ; les comédies suivantes : *les Comédiens* (1820) et l'*École des vieillards* (1823).

ffées sur une idée qui leur est étrangère. Ses compositions tinées au théâtre sont des chefs-d'œuvre d'habileté, de ience, d'esprit, mais non de poésie dramatique. Leur série un curieux thermomètre pour qui veut mesurer les varia- ıs du goût public et le progrès des idées romantiques dans masse des spectateurs. Son œuvre la plus spontanée, les *sséniennes*, obtint un succès brillant (1818). Après le long ence de l'Empire, c'était chose si douce d'entendre la li- té politique s'exprimer en beaux vers ! Et puis l'inspi- ion des *Messéniennes* était elle-même vraiment poétique. poëte chantait les douleurs de l'invasion, les vieilles gloi- de la patrie, les souvenirs de la Grèce libre, les espé- nces de la Grèce ressuscitée. Ici les sentiments du public pensaient le poëte d'inventer : il lui suffisait d'écrire ce 'on pensait autour de lui. Or, C. Delavigne a toujours cellé à couvrir de brillants détails des idées peu origina- : c'est ce qu'il fit dans les *Messéniennes*. De là l'enthou- ısme passager qui les accueillit. Tout le monde aima ces ésies, qui n'étaient que les idées de tout le monde : de là ssi leur médiocrité durable. Elles sont, comme les pre- ières *Odes* de M. V. Hugo, l'œuvre d'un rhétoricien très- stingué.

Au contraire, le génie de Béranger[1] était doué d'une ori- nalité frappante. « Mes chansons, c'est moi, » dit-il avec ison. Il est vrai que c'est aussi le peuple avec ses souve- rs, ses sentiments, ses instincts, même ses préjugés et s faiblesses ; « le peuple, dit-il encore, c'est ma muse. A aque événement je l'ai étudié avec un soin religieux, et ıi presque toujours attendu que ses sentiments me parus- nt en rapport avec mes réflexions pour en faire ma règle conduite. » Béranger était peuple lui-même, *ainsi que ses nours :* ses plus doux souvenirs le reportaient à des plaisirs mples, à des souffrances qui deviennent elles-mêmes des laisirs, à *ce grenier* où *l'on est si bien à vingt ans*, aux

1. Pierre-Jean de Béranger est né à Paris, le 19 août 1780. Il a publié cinq cueils de chansons : le premier à la fin de 1815, le second à la fin de 1821, troisième en 1825, le quatrième en 1828, le dernier, précédé d'une char- ante et instructive préface, en 1833.

pieds de cette *Lisette* qui *seule a le droit de sourire quand il lui dit : je suis indépendant.* Tandis qu'on voyait

Carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français,

lui ne savait qu'aimer sa patrie ; il se proclamait vilain, et très-vilain. Cette union intime d'un homme et d'un peuple donne à l'œuvre qui l'exprime toute la puissance d'une opinion commune et toute la vivacité d'une impression individuelle. Béranger est le plus français, comme aussi le plus achevé de nos poëtes contemporains. Il est national comme le furent Rabelais, Montaigne, Régnier, Molière, La Fontaine. Il a comme eux ce bon sens exquis, cette malice bourgeoise ennemie de toute enflure et de toute fausse grandeur.

Comme pour nos anciens trouvères qui chantaient eux-mêmes leurs poëmes, l'instinct de la foule est pour Béranger une poétique vivante qui ne lui permet pas de s'égarer. C'est elle qui l'a forcé « de renoncer à la pompe des mots, » c'est-à-dire d'être simple et vrai, même dans la grandeur. « Le peuple n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût, soit! mais par là même il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement pour captiver son attention. » C'est elle encore qui l'a habitué « à résumer ses idées en de petites compositions variées et plus ou moins dramatiques, compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. » Béranger appelle modestement cela « mettre de la poésie *en dessous;* » mais il ne se dissimule pas que c'était la méthode de La Fontaine. C'est aussi l'heureux privilége du *chansonnier*, parmi nos poëtes contemporains. Mieux que tous il sait donner à chacune de ses pièces cette unité vitale qui fait sortir tous les détails de la conception primitive. Il n'est pas une de ses chansons qui n'ait pour centre une idée vraie, ingénieuse, touchante, dont chaque couplet est un rayonnement. L'expression naturelle de cette unité, c'est le refrain, espèce de pivot autour duquel

ıent tous les détails. Le refrain est pour Béranger ce
ıt le sonnet pour Pétrarque, une forme non inventée
doute, mais conquise et appropriée à la nature de ses
ɜptions. C'est une espèce de rime d'idées, qui enchaîne
hoses, comme la rime ordinaire enchaîne les sons.
âce à sa vocation de poëte populaire, Béranger deve-
donc un poëte éminemment artiste. Il nous l'a dit plus
, il avait observé le peuple, et cette étude l'avait con-
ɜu qu'il est possible, qu'il est nécessaire de faire descen-
lans les rangs les plus humbles de la société les trésors
imagination et de la pensée. Il osa donc franchir les
es tracées par Collé, Panard et Désaugiers ; il laissa en
re les *procureurs avides* et *la barque à Caron*. « C'est
le style le plus grave que le peuple veut qu'on lui parle
s regrets et de ses espérances. » La chanson dut s'agran-
vec le rôle des masses qui la répètent, « s'élever à la
ɜur des impressions de joie et de tristesse que les triom-
ou les désastres produisaient sur la classe la plus nom-
ɜe. » C'est ce que fit la muse de Béranger, véritable-
démocratique ; elle ennoblit le peuple en l'exprimant ;
ui parla une langue digne de ses destinées futures, et
ɜconnut, comme prélude ou comme complément de ses
ɜs droits, son droit à la poésie. Plusieurs des chansons
ɔtiques de notre poëte, un grand nombre de ses chan-
morales sont de véritables odes. L'antiquité n'a rien de
beau que *Mon âme*, *Le dieu des bonnes gens*, *Le cinq*
La bonne vieille, *Mon habit*, égalent en grâce tou-
te certaines odes célèbres d'Horace, et aucune littéra-
n'a rien de comparable à cette foule de malins couplets
ques, dont on peut apprécier diversement la tendance,
non l'inimitable perfection. Cet élan lyrique, cette dé-
sse de sentiment, cette verve d'esprit, Béranger a su
ɜndre populaires et les graver dans la mémoire des ar-
s de nos villes de manière à pouvoir, seul de tous nos
s, se passer au besoin du secours de la presse.
ranger s'était dignement préparé à cette tâche. Des
ux sérieux, de longues études de style avaient plus
ɜomblé les lacunes de son éducation d'enfant. Plusieurs

de ses premiers essais sont dans le genre noble. M. Sainte-Beuve cite, comme les ayant sous les yeux, une *Méditation* datée de 1802 et empreinte d'une haute gravité religieuse, deux idylles qui renferment des détails dignes des œuvres connues du public. Enfin, le poëte méditait une épopée, *Clovis*, et s'exerçait ainsi à prendre le ton héroïque du *Vieux drapeau* et de la *Sainte alliance des peuples*. Il cultivait la langue poétique avec un soin extrême : « Tu es un homme de style, » se disait-il au milieu de ses premiers travaux. Aussi acquit-il promptement cette précision savante, cette irréprochable pureté qui semble n'être plus de notre âge et qu'on dirait volontiers toute grecque, tout attique, si elle n'était en même temps toute française. Béranger lui-même semble avoir conscience de cette parenté de son génie avec le génie antique :

> En vain faut-il qu'on me traduise Homère ;
> Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.
> Sous Périclès j'eus Athènes pour mère.

Il résolvait d'avance par son exemple le problème des innovations littéraires dont on allait bientôt faire tant de bruit. « Non, disait-il, les Latins et les Grecs mêmes ne doivent pas être des modèles ; ce sont des flambeaux. » D'un autre côté il chantait :

> Redoutons l'anglomanie,
> Elle a déjà gâté tout.
> N'allons point en Germanie
> Chercher des règles de goût.

Aussi quand une jeune école eut levé l'étendard de l'indépendance, Béranger « applaudit, mais en blâmant un peu [1]. »

Il est un dernier point de vue sous lequel nous ne pourrons louer sans restriction notre poëte populaire : un assez grand nombre de ses chansons ne peuvent être amnistiées ni par la morale ni par le respect que nous devons à la religion catholique. Ici Béranger lui-même est réduit à plaider

[1] Préface des *Chansons nouvelles et dernières*.

:s circonstances atténuantes : « Je dirai, sinon comme dé-
:nse, au moins comme excuse, que ces chansons (il parle
e celles qui sont trop légères), folles inspirations de la jeu-
esse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles
onnées aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans
:ur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient
ien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi
aut ; ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

« Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'im-
ies, les pauvrettes! par MM. les procureurs du roi, avocats
énéraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux
l'audience. Je ne puis à cet égard que répéter ce qu'on a
it cent fois. Quand de nos jours la religion se fait instru-
ıent politique, elle s'expose à voir méconnaître son carac-
:re sacré : les plus tolérants deviennent intolérants pour
lle[1]. »

Cette double apologie ne nous semble pas tout à fait con-
:uante. Nous nous permettons donc, en prenant congé de
auteur, de faire pour lui ce que nous l'avons vu faire tout
l'heure pour les novateurs littéraires, *d'applaudir, mais
n blâmant un peu.*

CHAPITRE XLVI.

L'ÉLOQUENCE SOUS LA RESTAURATION.

HARLES NODIER ; PAUL-LOUIS COURIER. — DE LAMENNAIS. — BENJAMIN CONSTANT.

Charles-Nodier ; Paul-Louis Courier.

Dans cette première période de la Restauration, la prose
ut, comme la poésie, ses habiles écrivains et ses auteurs
loquents. Chacun des deux partis rivaux paye encore ici

1. Préface des *Chansons nouvelles et dernières.*

son tribut à l'histoire littéraire : les opinions royalistes nous donnent Charles Nodier; l'opposition, Paul-Louis Courier; le parti religieux ultramontain, l'abbé de Lamennais; le libéralisme, Benjamin Constant.

Les deux premiers de ces écrivains sont surtout des hommes de style : Nodier[1], charmant conteur, savant philologue, curieux naturaliste, bibliophile passionné, éparpilla sur mille sujets divers son incroyable facilité, et porta partout la grâce un peu apprêtée de sa diction[2]. Sans but bien sérieux, sans convictions bien profondes, il aima le paradoxe comme un bon avocat aime une cause difficile : pour lui la forme est tout; les grâces du langage furent sa plus sincère passion. « C'est partout et à tout propos, dans la description d'un paysage comme dans l'analyse d'une passion, dans la révélation d'un caractère, dans le récit d'une catastrophe, dans la peinture d'un amour frais et jeune, le même style harmonieux et souple, diapré comme les ailes d'un papillon, nuancé de mille couleurs, délicat et parfumé comme les fleurs d'un gazon au premier jour de mai. Sa parole ne ressemble à aucune autre parole : il la dévide comme un ruban qui commence on ne sait où, dont il ne peut pas même prédire d'avance les couleurs variées, qui ne finit que lorsque lui-même en tranche la trame, et qui, sans cela, se déroulerait à l'infini et incessamment[3]. » Nodier lui-même nous donne une idée plus exacte encore de ce curieux travail de style. « *Smarra*, dit-il, est une étude qui.... ne sera pas inutile pour les grammairiens un peu philologues.... Ils verront que j'ai cherché à y épuiser toutes les formes de la phraséologie française, en luttant de toute ma puissance d'écolier contre les difficultés de la construction grecque et latine, travail immense et minutieux comme celui de cet homme qui fait

1. Né en 1783; mort en 1844.

2. Nodier avait tant écrit, qu'il ne savait pas lui-même le nom de tous ses ouvrages. Ce qu'il a publié suffirait pour composer une bibliothèque. Les plus connus de ses romans sont *Jean Sbogar*, *Therèse Aubert*, *le Peintre de Salzbourg*, *Mlle de Marsan*, *Smarra* ou *les Démons de la nuit*, *Songes romantiques*. Parmi ses ouvrages philologiques, on peut citer son *Examen critique de la langue française* et son *Dictionnaire des onomatopées*.

3. G. Planche, *Portraits littéraires*.

t passer des grains de mil par le trou d'une aiguille. » pressent que, dans le travail régénérateur du XIXe siè-, ce ciseleur de langage ne verra guère que la question éraire. Il fut un des premiers à en deviner l'approche. faut dire.... que j'étais seul, dans ma jeunesse, à pres-tir l'infaillible avénement d'une littérature nouvelle. Pour génie, ce pouvait être une révélation : pour moi, ce n'é-: qu'un tourment. » Nous avons vu plus haut que, dès oque de *la Muse française*, Nodier s'unit à ceux qu'on nmait déjà romantiques. Cet écrivain capricieux, humo-e, était charmé d'entendre dire un peu de mal des les ; d'ailleurs l'école nouvelle était un paradoxe de s[1].

Paul-Louis Courier[2] est aussi avant tout un excellent ar-e. Habitué par son éducation à saisir rarement le grand é des choses[3], il ne vit dans l'Empire que des prétentions icules, et dans la Restauration qu'un objet de mesquines casseries. C'est le libéralisme dans ce qu'il a de plus oit et de plus bourgeois. Mais il est difficile d'avoir plus sprit sur un sujet donné, plus de malice sous une appa-te bonhomie que Paul-Louis n'en jette à pleines mains ns ses feuilles légères, dans son *Livret*, dans sa *Gazette Village*, et surtout dans son *Pamphlet des Pamphlets*. croquis délicieux, ces boutades comiques sont plus en-e d'un homme d'esprit que d'un ennemi du gouverne-nt. Sa *Lettre à M. Renouard* sur la fameuse tache d'encre manuscrit de Longus est une plaisanterie des plus ingé-uses et des plus acérées. La forme surtout est toujours z Courier d'une rare perfection. Ce pamphlétaire, qui ne

Smarra est composé, en grande partie, de passages traduits d'Homère, héocrite, de Virgile, de Catulle, de Stace, de Lucien, de Dante, de Shak-e, de Milton. L'auteur se moque des critiques de l'époque, qui prirent *rra* pour une œuvre romantique et la blâmèrent à ce titre : « Larisse et énée! où diable a-t-il pris cela? disait le bon Lemontey (Dieu l'ait en ainte garde!). C'étaient de rudes classiques, je vous en réponds. »

Né en 1773 ; assassiné en 1825. Armand Carrel a donné, en 1834, une ion des *Œuvres complètes* de Courier, précédée d'un remarquable *Essai la vie et les écrits de l'auteur*.

« Il n'a jamais lu l'histoire, dit son éloquent éditeur, pour le fond des ements, mais pour les ornements dont les grands écrivains de l'antiquité parée. »

se gênait, dit Armand Carrel, d'aucune vérité périlleuse à dire, hésitait sur un mot, sur une virgule, se montrait timide à toute façon de parler qui n'était pas de la langue de ses auteurs. Il s'était fait un industrieux langage composé de celui des auteurs grecs qu'il connaissait mieux qu'homme d'Europe, de notre langue du XVIe siècle qu'il cultivait avec amour, et du franc et énergique parler du peuple, qui a si bien conservé les idiotismes de nos vieux écrivains : Courier s'était fait ancien pour se rajeunir. Il ne pouvait souffrir le style du XVIIIe siècle. « Gardez-vous bien, écrit-il à M. Boissonade, de croire que quelqu'un ait écrit en français depuis le règne de Louis XIV : la moindre femmelette de ce temps-là vaut mieux pour le langage que les Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert et postérieurs ; ceux-ci sont tous ânes bâtés, *sous le rapport de la langue*, pour user d'une de leurs phrases; vous ne devez pas seulement savoir qu'ils aient existé. » Paul-Louis, comme André Chénier, descend directement des Grecs : l'un est l'héritier de Lucien, comme l'autre de Théocrite. Tous deux parlent à ravir le langage de leur nouvelle patrie, mais la pureté de leur trait, la simplicité de leurs couleurs, la combinaison savante de leurs constructions, indiquent assez qu'ils n'ont point oublié leur langue maternelle. Toutefois Courier nous semble inférieur à Chénier parce qu'il a moins de naturel. Son style est trop souvent une combinaison savante d'archaïsmes, qui n'obéit pas assez à l'émotion spontanée de l'auteur. On y trouve quelquefois la pire des affectations, celle de la naïveté.

Cependant l'apparition d'un pareil écrivain était, plus encore que celle de Nodier, un symptôme de révolution littéraire. C'est au nom des vrais classiques que Courier ne pouvait souffrir leurs prétendus imitateurs.

De Lamennais.

Tandis que ces deux savants philologues s'efforçaient avec une patiente industrie à renouveler la prose française, deux autres écrivains prouvaient par leur exemple que le travail le plus fécond, dans l'intérêt même de la forme littéraire, [illegible] celui de la pensée. Lamennais et Benjamin Constant

aient entre eux le plus frappant contraste : l'un, dé-
eur ardent de l'unité, cherchait la vérité dans l'har-
ie de toutes les intelligences, représentée par l'autorité
ile et religieuse; l'autre, passionné pour l'indépendance
viduelle, ne demandait aux institutions politiques et
gieuses qu'une garantie, qu'une expression pour le libre
loppement de toutes les facultés personnelles.

a carrière philosophique de Lamennais[1] semble pré-
er dans ses diverses parties, un constraste non moins
ent. On n'a pas épargné les épithètes rigoureuses au
re qui commence par l'*Essai sur l'indifférence*, pour
par l'*Esquisse d'une philosophie* en passant par les
oles d'un Croyant. Pour nous qui n'aimons pas à pro-
cer sur les intentions, dont Dieu seul est le juge, nous
ons que, quand il s'agit d'hommes d'une pareille va-
, il vaut mieux comprendre que d'anathématiser : il est
que c'est quelquefois moins facile.

u reproche de légèreté et d'inconstance dans ses doctri-
, Lamennais lui-même opposait cette énergique apolo-
: « Ceux qui annoncent hautement la prétention d'être
ariables, qui disent : pour moi, je n'ai jamais changé...,
x-là s'abusent; ils ont trop de foi en leur imbécillité;
iotisme humain, même soigné, cultivé sans relâche,
c un infatigable amour, ne va pas jusque-là, ne saurait
indre à cette perfection idéale[2]. » On peut faire valoir en
eur du célèbre écrivain une autre excuse moins amère,
is non moins puissante. C'est que les changements de
opinions, quelque complets qu'ils puissent paraître, n'en
t pas moins des développements logiques, nécessaires,
ous compris en germe dans le premier de ses ouvrages.

Ce fut en 1817 que parut le premier volume de *l'Essai
l'indifférence en matière de religion*. Cette œuvre répon-
t au besoin secret du temps. « Le titre de cet ouvrage est
seul un trait de lumière, écrivait alors M. de Genoude,
il est aussi bien approprié à ce moment-ci, que le nom

1. Félicité-Robert de Lamennais, né à Saint-Malo en 1782; mort à Paris en
ier 1854.
2. Préface des *Troisièmes Mélanges*.

que donna Bossuet à son histoire de la Réforme, quand il l'appela l'*Histoire des Variations*. L'indifférence doit finir par cela seul qu'on l'a signalée. » Le siècle se sentait malade d'absence de foi, dégoûté d'un grossier athéisme, d'un déisme égoïste et sans influence sociale, d'un protestantisme inconséquent et illogique. Le premier volume de l'*Essai* était entièrement critique; il montrait l'importance de la religion pour l'individu, pour la société, et en quelque sorte pour Dieu, dévoilait la folie de ceux qui, incrédules eux-mêmes, ne veulent la religion que pour le peuple; il combattait le système des indifférents qui repoussent toutes les religions révélées, et ne veulent admettre qu'une prétendue religion naturelle; enfin, reprenant les armes de Bossuet, il prétendait forcer les membres des églises dissidentes à renoncer même au nom de chrétiens, et à reculer au simple déisme. Jusque-là le sentiment public était avec M. de Lamennais. A part quelques exagérations, quelques erreurs de détails, une argumentation un peu étroite et trop semblable à la dialectique de séminaire, l'*Essai* touchait au vif la plaie de notre société. De plus, l'auteur, dans toute la fougue de l'âge et du talent, écrivait avec une verve depuis longtemps inconnue dans l'Église. Il transportait du côté de la foi l'éloquence ardente de Jean-Jacques, illuminée d'un reflet de Bossuet. Tout au plus pouvait-on reprocher à ce style un trop grand luxe d'images et quelque chose de trop continuellement tendu qui accusait un peu d'inexpérience. Aussi l'ouvrage fit-il, dès qu'il parut, une impression profonde, que constatait ainsi, dans une revue du temps, un jeune écrivain qui allait devenir un grand poëte : « Chose frappante! ce livre était un besoin de notre époque, et la mode s'est mêlée de son succès.... La frivolité des gens du monde et la préoccupation des hommes d'État ont disparu un instant devant un débat scolastique et religieux. On a cru voir un moment la Sorbonne renaître entre les deux chambres[1]. »

Bien des partisans de ce premier volume s'étaient trop hâtés d'applaudir : Lamennais n'avait pas dessein de s'en

1. M. V. Hugo, *Muse française*, t. I, p. 95.

enir au rôle facile de la négation. Avec le tome second commence la partie positive du système. L'auteur y examine les fondements de la certitude : il repousse le sentiment ou la révélation immédiate, il rejette le raisonnement ou la discussion,, et proclame *l'autorité* comme le moyen général que Dieu donne aux hommes pour connaître toute vérité, enfin comme l'unique fondement de toute certitude.

Ici se révélait déjà la tendance sociale de ce généreux esprit, qui ne conçoit pas la vérité comme la conquête égoïste de quelques privilégiés du génie, mais comme le patrimoine commun de tous les enfants de Dieu. Toutefois, où placera-t-il cette autorité infaillible, cette souveraineté du vrai, qui doit briller comme une couronne aux yeux des peuples. En religion le problème n'est pas douteux; le prêtre catholique mettra cette autorité dans l'Église, et, pour la concentrer davantage, dans le pape, son chef. Mais une solution partielle ne satisfait pas les intelligences d'une certaine hauteur : ce n'est pas seulement le domaine de la religion, mais celui de la vérité tout entière que Lamennais voudrait éclairer de son principe. Sciences, arts, gouvernements, tout doit relever d'une seule et même loi. Eh bien! l'autorité absolue en toute question religieuse, morale, politique, réside dans le *sens commun*, dans l'opinion du genre humain; le catholicisme, fidèle à son nom glorieux, n'est que l'organisation divine de ce suffrage universel du monde : le pape en est l'infaillible interprète.

L'Église elle-même, on le sait, fut effrayée de cette sublime ambition qu'on avait pour elle. Rome, dans son auguste vieillesse, se voyait conviée à un rôle plus grand que celui des Grégoire VII et des Innocent III. Elle secoua tristement la tête, et désavoua son magnanime champion. Dès lors l'édifice démocratique auquel Lamennais avait voulu donner pour faîte la toute-puissance pontificale, resta dans sa pensée purement et simplement démocratique. Des deux infaillibilités qu'il avait voulu réunir, l'une paraissant se récuser elle-même, le philosophe s'attachait éperdument à l'autre. L'apôtre n'était plus qu'un tribun.

C'est un beau et douloureux spectacle que ces efforts d'un

homme de génie pour relever l'édifice de la société tuelle, en l'élargissant assez pour qu'il puisse eml dans une seule enceinte tous les progrès et toutes les On compatit avec admiration à ses espérances, à ses chantements, à ses nobles angoisses. Enfin, quand o chit les limites de l'époque où nous terminons cette littéraire, on se repose avec bonheur dans le beau li *Esquisses*, où l'auteur semble avoir atteint, dans le ca la méditation, la forme sereine et définitive de sa p

Benjamin Constant.

Lamennais est, pour ainsi dire, catholique jusqu ses erreurs, Benjamin Constant[2] est toujours prot individuel en tout, en politique, en littérature, en religion. Ses deux romans (car cet esprit univers descendre jusqu'à la fiction), *Adolphe* et *Cécile*, ne s des circonstances de sa vie revêtues d'une forme i leur développement est une étude psychologique. Pul et orateur, Constant fut le chef de l'école libérale : la individuelle, les garanties du citoyen et de la vie privé dépendance de l'homme et de la pensée, voilà le but ses efforts. Sa politique est toute négative; on peut la mer en un mot : restreindre l'autorité. Né à Lausanne,

1. Les principaux écrits de Lamennais, outre l'*Essai sur l'ind* (4 vol. in-8), qui parut de 1817 à 1823, sont : *De la Religion conside ses rapports avec l'ordre politique et civil* (2 vol. in-8), 1825-1826; *l grès de la revolution, et de la guerre contre l'Église*, 1829. Ces ouvr ractérisent la première période de la pensée de l'auteur, la seule qui avec l'époque dont nous étudions ici la littérature.

Les articles de l'*Avenir*, 1830-1831, forment la transition, et mont crivain comme appartenant à l'opinion libérale et encore catholique ensuite les *Paroles d'un Croyant*, 1833; les *Affaires de Rome*, 1836; *du peuple* et le journal *le Monde*, 1838; enfin l'*Esquisse d'une phi* (4 vol. in-8), qui commença à paraître en 1840.

2. Né en 1767; mort en 1830. — La plupart de ses brochures politi été réunies par lui-même sous le titre de *Cours de politique constituti* Garnier-Pagès en a publié une deuxième édition. Paris, 1833, 2 vol. i Le même éditeur a recueilli les discours prononcés par Constant à la des députés, 1832 et 1833, 3 vol. in-8. — Ouvrages philosophiques *religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, 1830, 5 vol. in-8. — OEuvres littéraires : *Adolphe, Cécile*, romans; *stein*, tragédie.

mille française bannie dans le temps des persécutions religieuses, nourri dans la haine de l'aristocratie de Berne qui oprimait le canton, élevé partie en Allemagne, à l'université 'Erlangen, partie en Angleterre, aux écoles d'Oxford et 'Édimbourg, en compagnie de Mackintosh, de Wilde, de raham, d'Erskine; plein d'admiration pour la constitution ui faisait la force de la Grande-Bretagne, témoin des abus e notre ancien régime, du règne brutal et meurtrier de la erreur, du glorieux despotisme de l'Empire, Constant conut une vive défiance contre la force sociale. Il considéra le ouvernement quel qu'il fût comme un mal nécessaire, qu'il illait limiter de telle sorte qu'il pût nuire le moins possible.

Même tendance dans ses opinions religieuses. Rousseau ut son point de départ : Jacobi, Kant et l'école écossaise idèrent la croissance de sa pensée. Avec Rousseau, il conidéra la religion comme un sentiment qui s'élève dans le œur de l'homme et cherche à nouer avec Dieu un rapport ndividuel. Mais de ce point, commun aux deux philosophes, Constant s'élève plus haut par l'étude de l'histoire. Il suit es transformations successives du sentiment religieux chez ous les peuples, et, au lieu de voir, comme le XVIIIe siècle, lans les diverses institutions sacerdotales autant de fourbeies systématiques, il y trouve autant d'essais plus ou moins mparfaits pour satisfaire, par des doctrines, par des symboles, par un culte, à l'impérissable instinct qui nous enraîne vers les choses infinies. A la tolérance vulgaire qui 'était que de l'indifférence, comme l'a si bien senti Lamennais, il oppose une tolérance philosophique qui honore dans out système une portion de la vérité. La seule chose qu'il 'efuse aux formes religieuses, c'est l'immortalité; le sentinent qui les inspire est seul impérissable : « Toute forme positive, quelque satisfaisante qu'elle soit pour le présent, contient un germe d'opposition aux progrès de l'avenir. Elle contracte, par l'effet même de sa durée, un caractère logmatique et stationnaire qui refuse de suivre l'intelligence lans ses découvertes, et l'âme dans ses émotions que chaque our rend plus épurées et plus délicates.... Le sentiment reigieux se sépare alors de cette forme pour ainsi dire pétri-

fiée. Il en réclame une autre qui ne le blesse pas, et il s'agite jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée[1]. »

Veut-on mesurer la distance qui sépare Benjamin Constant de l'école du XVIIIe siècle, qu'on nous permette encore quelques citations :

« Le christianisme a introduit dans le monde la liberté morale et politique.

« Si le christianisme a été souvent dédaigné, c'est parce qu'on ne l'a pas compris. Lucien était incapable de comprendre Homère : Voltaire n'a jamais pu comprendre la Bible.

« La philosophie ne peut jamais remplacer la religion que d'une manière théorique, parce qu'elle ne commande pas la foi, et ne peut devenir populaire.

« Pour employer la religion comme un instrument, il faut n'avoir pas de religion.

« L'incrédulité n'a aucun avantage, ni pour la liberté politique, ni pour les droits de l'espèce humaine ; au contraire, elle peut frapper de mort les institutions abusives, mais plus infailliblement encore elle doit mettre obstacle à la renaissance de toutes celles qui préserveraient des abus. »

On reconnaît dans toutes ces opinions, l'ami et l'intime confident de Mme de Staël. On suit dans Benjamin, comme dans cette femme illustre, le mouvement progressif et continu qui, sans violente réaction. conduit le XIXe siècle au delà de l'irréligion de l'âge précédent. Tous deux représentent la transition paisible d'un siècle à l'autre et l'union féconde de la France avec l'Allemagne.

Il ne faut pas oublier que la gloire la plus populaire et peut-être la plus incontestable de Benjamin Constant est celle d'orateur parlementaire, dont nous ne devons pas nous occuper ici. Nous l'avons dit à propos des grands noms de la première révolution, nous renonçons à étudier la tribune politique dans cette courte histoire : nous ne savons pas considérer la parole indépendamment de la pensée qu'elle exprime, et nous ne pouvons entrer dans l'arène tumultueuse

1. *De la religion*, t. I, chap. II.

s'agitent encore les partis. C'était alors le temps des andes luttes constitutionnelles : alors la tribune faisait l'é-cation politique du pays. D'un côté, l'école légitimiste nptait dans ses rangs les Labourdonnaye, les Delalot, les nald, les Villèle, les Corbière, les Martignac, des hommes sentiment et des hommes d'affaires; de l'autre, l'opinion érale possédait Royer-Collard, le philosophe du parti, îné, Manuel, Foy, Casimir Périer, Laffitte, plusieurs autres moins illustres ou encore vivants. Benjamin Constant ait de tous ces orateurs le plus spirituel, le plus habile, le us fécond. La nature lui avait refusé les avantages exté-eurs du port, du geste et de l'organe; mais il y suppléait à rce d'esprit et de travail. Infatigable publiciste, ses articles, s lettres, ses brochures et ses discours composeraient plus douze volumes. Cette fécondité ne nuisait point à la per-ction de la forme; ce qui fera vivre ses discours, c'est le yle, un style plein de séduction. « La plupart sont des chefs-œuvre de dialectique vive et serrée, qui n'ont eu depuis rien semblable et qui font les délices des connaisseurs. Quelle hesse! quelle abondance! quelle flexibilité de ton! quelle riété de sujets! quelle suavité de langage! quel art mer-illeux dans la disposition et la déduction enchaînées des isonnements! comme cette trame est finement tissue! mme toutes les couleurs s'y nuancent et s'y fondent avec rmonie!... Peut-être même ces discours sont-ils trop finis, op perlés, trop ingénieux pour la tribune[1]. » A la tribune ême Benjamin Constant était encore un écrivain.

En terminant l'histoire de cette première période de la estauration, une réflexion nous frappe. Dans le grand tra-il de reconstruction religieuse et sociale qui caractérise tre siècle, nous remarquons la puissance secrète qui, en pit des préjugés de famille, d'éducation et de parti, ramène u à peu vers des opinions voisines, sinon identiques, les andes intelligences parties des points les plus divers. ateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, Lamennais, d'un té; de l'autre, Mme de Staël, Benjamin Constant, Béran-

1. Timon (Cormenin), *Étude sur les orateurs parlementaires.*

ger, Courier, sont moins éloignés entre eux au terme qu'au début de leur carrière. Ne peut-on pas conjecturer que l'unité, ce bien si désirable, n'est pas définitivement refusée à notre âge ?

CHAPITRE XLVII.

LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE.

LE GLOBE. — LA SORBONNE. — LES DIVERSES ÉCOLES HISTORIQUES. — M. GUIZOT.—M. DE BARANTE.—MM. AUGUSTIN THIERRY, DE SISMONDI, MICHELET ET THIERS.

Le Globe.

Le mouvement littéraire qu'on a nommé le *romantisme*, et dont nous avons déjà vu les premiers symptômes dans la *Muse française*, se prononce davantage à partir de 1824. Il se dégage de l'alliance ultra-monarchique, pour se pénétrer de plus en plus des inspirations libérales. C'est alors que Chateaubriand, le chef de l'école, tombé du ministère, passe à l'opposition et au journal des *Débats*. C'est alors que se forme une réunion de jeunes écrivains pleins d'ardeur, de savoir, d'audace, qui rédigent pendant six années avec un succès toujours croissant, la plus importante de toutes les publications périodiques de la Restauration, le journal le *Globe*. Un jeune professeur d'un talent remarquable, destitué en 1822, pour ses opinions politiques, M. Pierre Dubois, en conçoit la pensée et en prend la direction. Il porte dans cette œuvre, avec toute la verve de son style, toute la décision de sa pensée. Son but avoué, proclamé hautement, c'est de donner toutes les libertés pour conséquences à la liberté politique, de faire rayonner les principes de 89 dans la sphère de l'art, de la philosophie, de la religion. Près de lui se rangent son condisciple, M. Pierre Leroux, qui, avec des connaissances spéciales, dirige le matériel de l'entreprise, et un brillant élève, M. Sainte-Beuve, qui après quelques pré-

ludes sur la géographie de la Grèce, question alors toute vivante, ouvre dans *le Globe* la campagne romantique, par son *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle;* M. Damiron y publie, en une série d'articles, son *Histoire de la philosophie du* XIXe *siècle.* Jouffroy, autre professeur en disgrâce, comme Dubois, apporte au *Globe* sa noble et éloquente parole, habituée à la clarté par l'étude des philosophes écossais : il débute dans le onzième numéro du *Globe* par son fameux article : *Comment les dogmes finissent.* Deux élèves de Jouffroy, MM. Duchâtel et Vitet, enrichissent le journal de leurs travaux l'un sur l'économie politique, l'autre sur les arts[1]. M. Ch. Magnin y expose ses larges idées sur les grandes questions littéraires, et dissimule une immense érudition sous la vivacité brillante de sa polémique. M. Patin, jeune lauréat de l'Académie française, y déploie déjà ce goût si pur, ce savoir à la fois si solide et si ingénieux qu'il a portés depuis dans une des chaires de la Sorbonne. Enfin MM. de Rémusat et Duvergier de Hauranne viennent augmenter le nombre des hommes distingués dont *le Globe* est le centre, et quand ce journal agrandi aura fourni le cautionnement (en 1828), ils en partageront la direction politique avec le rédacteur en chef. Cependant Dubois se réserve l'examen du théâtre français : il pressent que c'est là que vont se livrer les grandes luttes. La poésie lyrique a déjà déployé son vol, grâce à Lamartine et à Béranger : elle poursuivra bientôt son glorieux essor avec les *Orientales* et les *Feuilles d'automne* de V. Hugo; c'est vers le drame que la critique va convier désormais la jeune poésie française. Déjà les traducteurs ont donné le signal; M. Guizot a revu et redonné au public le Shakspere de Letourneur, avec une remarquable préface; la grande collection intitulée *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, signée des noms les plus honorables, ceux des Barante, des Andrieux, des Nodier, des Villemain, des Rémusat et autres, a initié le public à des nouveautés

1. M. Vitet a publié de plus en 1826, 1827 et 1829, des *Scènes historiques* d'un mérite remarquable, *les Barricades*, *les États de Blois* et *la Mort de Henri III*. L'intelligence des faits et des passions y est habilement mêlée à la peinture des mœurs locales.

qui l'eussent scandalisé autrefois. Le directeur du *Globe* éperonne de sa critique acérée les traînards de la vieille tragédie impériale. Il se raille de ces peuples d'abstraction, de ces conjurés stéréotypes qui ne sont créés et mis au monde que pour crier laconiquement. *Courons! nous le jurons!* ou bien *qu'il meure*! Aux cadres de convention où les classiques impénitents emprisonnent invariablement tous les sujets, il oppose tout simplement l'histoire. La chronique en main, il montre au public la stérilité de leurs créations étroites. « Où sont, je le demande, les inventions qui pourraient ici rivaliser avec la réalité ? Quel homme pourrait se flatter d'avoir plus de poésie dans l'esprit qu'il n'en ressort de toutes ces scènes de désordre, de passion, de fanatisme, d'hypocrisie et d'intrigue? » Toutefois ce n'est pas un grossier réalisme que le critique préconise. Il veut que la tragédie retrouve l'idéal à force de vérité et d'imagination : « La merveille, ajoute-t-il, c'est de faire revivre les figures qui paraissent mortes et inanimées sur les pages d'une chronique ; c'est de retrouver par l'analyse toutes les nuances des passions qui ont fait battre ces cœurs; c'est de recréer leur langage et leur costume. Voilà ce qu'a fait Shakspere dans presque toutes ses pièces historiques; voilà ce qu'a fait Racine dans *Athalie*[1]. »

Tel était l'esprit de sagesse et de haute critique qui inspirait *le Globe*. Tout ce qui s'intéressait à la littérature en France, c'est-à-dire alors toute la partie éclairée du public, était attentif à de pareilles leçons. L'Allemagne ne s'en préoccupait pas moins. Elle admirait cette raison qui, pour être élevée, ne se croyait pas obligée d'être obscure ni injurieuse. « Les rédacteurs du *Globe*, disait Gœthe, sont hommes du monde, leur langage est clair, net, hardi à l'extrême. Quand ils blâment, ils sont délicats et polis, bien différents de nos lettrés allemands, qui croient devoir haïr quiconque ne pense pas comme eux. Je regarde ce journal comme le plus intéressant de notre époque, et je ne saurais m'en passer[2]. »

1. P. Dubois, *Globe*, 1826. Analyse de la tragédie de *Marcel*.
2. Eckermann's *Gesprache mit Goethe*, B. I, S. 249, Juny, 1826.

L'unité d'esprit qui animait les collaborateurs, l'harmonie de leurs principes, excitait surtout l'admiration du patriarche de la littérature moderne. « Quels hommes, que ces messieurs du *Globe*, disait-il avec feu quelques années plus tard ! comme ils deviennent de jour en jour plus grands, et leur œuvre plus importante ! Ils sont tous pénétrés du même esprit à un point incroyable. En Allemagne une pareille feuille serait impossible[1]. »

La Sorbonne.

Les mêmes principes, la même unanimité d'inspiration avaient trouvé un autre foyer non moins brillant dans les murs de la Sorbonne rajeunie : trois professeurs, MM. Guizot, Cousin et Villemain avaient presque donné à l'enseignement l'importance et le retentissement d'une institution politique. Lorsqu'ils rouvrirent, en 1827 et 1828, leurs cours suspendus par ordre depuis six années, tout Paris vit en eux les organes de la pensée libre, trop longtemps comprimée; tout le monde voulut voir, entendre les éloquents professeurs. L'âge mûr disputait à la jeunesse ses places dans leur amphithéâtre ; la sténographie, qui saisissait leur parole au passage, pour la livrer à l'impression, ne suffisait pas à l'empressement du public : il fallut que les journaux même politiques réservassent, après le compte rendu des séances des chambres, une partie de leurs colonnes pour analyser les cours de la Sorbonne. L'union fortuite de ces trois hommes dans la même chaire représentait assez bien les nouvelles destinées de la littérature : elle ne s'isolait plus dans de frivoles discours, mais elle s'appuyait sur la philosophie et sur l'histoire.

Villemain[2] se distinguait dans ce triumvirat par le charme

1. Eckermann's *Gespräche mit Goethe*, B. II, S. 18, 3 October, 1828.

2. Né en 1791, à Paris. — Ouvrages : *Cours de littérature française*, comprenant le *Tableau de la littérature au moyen âge* (cours de 1830) ; le *Tableau du* XVIIIe *siècle*, première partie (cours de 1827) ; deuxième, troisième et quatrième parties (cours de 1828 et 1829). *Mélanges historiques et littéraires ; Lascaris* ou *les Grecs au* XVe *siècle ; Histoire de Cromwell* (1819). Cet ouvrage, si remarquable par l'étendue des recherches et par la sobriété non moins que par l'intérêt du récit, est l'un des premiers en date, et des plus heureux modèles de composition historique qu'ait produits le XIXe siècle.

de sa parole et l'irrésistible attrait de son esprit. C'était un spectacle plein d'intérêt que d'assister, grâce à son improvisation hardie, à l'enfantement toujours heureux de l'idée; d'entendre un homme plein de savoir, qui, en présence de deux mille auditeurs, s'abandonnait à tous les souffles de l'inspiration, à toutes les saillies de sa facile intelligence, tantôt familier et ingénieux, tantôt inspiré et éloquent; enfin de voir cette figure peu régulière, se transformer tout à coup et s'illuminer d'un rayon de sa pensée. Les écrits de M. Villemain présentent sans doute une lecture pleine d'intérêt à quiconque sait apprécier de vastes connaissances littéraires, un goût pur, une solide raison parés des ornements les plus délicats du style : cependant on peut dire que ceux qui lisent aujourd'hui ses brillantes leçons sans avoir eu le plaisir de les entendre, risquent de n'admirer que la moitié de ce beau talent. Les cours de Villemain n'étaient pas seulement des leçons, mais encore des modèles d'éloquence.

Nous nous étendrions davantage sur un sujet qui nous entraîne à plus d'un titre, si nous ne nous tenions en garde contre la séduction de nos souvenirs. Pour mettre à couvert notre impartialité d'historien, nous aimons mieux laisser la parole au vieux poëte de Weimar, qui, après avoir donné à l'Allemagne sa littérature, assistait de loin comme un juge glorieux à la renaissance de la nôtre. Gœthe, dans ses entretiens familiers, parlait souvent avec admiration des leçons de MM. Cousin, Villemain et Guizot[1]. « Villemain, disait-il un jour, s'est placé très-haut dans la critique. Les Français ne verront sans doute jamais aucun talent qui soit de la taille de celui de Voltaire; mais on peut dire de Villemain qu'il est supérieur à Voltaire par son point de vue, en sorte qu'il peut le juger dans ses qualités et dans ses défauts[2]. » Un autre critique allemand remarquable par son savoir et quelquefois par la sévérité de ses jugements sur la France, regarde sans hésiter M. Villemain comme « le plus parfait

1. « Goethe sprach abermals mit Bewunderung von den Vorlesungen der Herren Cousin, Villemain und Guizot. » Eckermann, *Gespräche*, B. II, S. [illegible]
2. [illegible] 72.

des orateurs contemporains, de la classe que Cicéron caractérise en ces mots : *tenues, acuti, omnia docentes et dilucidiora facientes, subtili quadam et pressa oratione limati..., faceti, florentes etiam et leviter ornati..., in narrando venusti*[1]. » Nous aimons à emprunter, sur nos auteurs vivants, ces jugements d'au delà du Rhin. Les étrangers sont pour nous une postérité contemporaine.

Tandis que M. Villemain enlevait ainsi l'admiration même de l'Allemagne, son collègue M. Cousin[2] en popularisait parmi nous les plus hautes doctrines. Suppléant de Royer-Collard en 1814, ami et disciple de Maine de Biran, il s'attacha d'abord, comme Jouffroy, à l'école écossaise, bientôt il apprit l'allemand, étudia Kant, passa rapidement sur les ouvrages de Fichte, et fit en 1817 une première excursion de l'autre côté du Rhin. Il visita Berlin, Gœttingen, Heidelberg, où il connut Hegel, et Munich, où il voulut étudier à sa source la philosophie de la nature : il lia aussi quelques relations avec Jacobi et ses amis. Son cours de 1818 rappelle les doctrines de toutes les écoles germaniques, excepté celle de Hegel, que le jeune professeur n'avait pas encore osé aborder. En 1824 M. Cousin fit un second voyage en Allemagne. Arrêté à Dresde et emprisonné à Berlin, comme suspect de carbonarisme, il sut mettre à profit les loisirs que lui faisait l'hospitalité du roi de Prusse. Michelet, Gans et Hotho l'initièrent au système de Hegel. De retour en France et rendu à l'enseignement public, M. Cousin sut traduire les théories de ce puissant esprit dans un beau et noble langage ; il rendit français, c'est-à-dire européen, universel, ce qui risquait fort de rester toujours allemand, et il excita un enthousiasme incroyable. On peut dire que depuis 1829 il n'a paru en France aucun livre de quelque valeur qui ne portât la trace des idées de Hegel sur la philosophie de l'histoire. En littérature même l'influence de M. Cousin a été grande :

1. Dr Mager, *Geschichte franzœsischer National-Litteratur neuerer und neuester Zeit*, B. II, S. 299. — Après « *dilucidiora* » Cicéron ajoutait : « *non ampliora facientes.* » En appliquant ce texte à M. Villemain, l'omission est une justice.

2. Né en 1792, à Paris.

ses livres contenaient les principes les plus élevés de l'art. Le titre seul de son premier ouvrage *sur le Fondement des idées absolues du vrai, du beau et du bien*[1], renfermait plus de véritable enseignement littéraire que tous les traités de littérature du siècle précédent. L'auteur enlevait le principe du beau au caprice individuel et à la sensibilité, pour le placer à côté du bien et du vrai, dans la sphère des idées absolues. C'était poser la base de l'esthétique : car « pour qu'une théorie des beaux-arts soit possible, il faut qu'il y ait quelque chose d'absolu dans la beauté; comme il faut quelque chose d'absolu dans l'idée du bien, pour qu'il y ait une science morale[2]. » L'auteur montrait ensuite en quoi consiste le beau idéal. Il posait l'infini comme « l'origine et le fondement de tout ce qui est. » En descendant de cet être suprême, il trouvait « la suprême beauté qui est la moins éloignée du type infini, mais qui en est déjà bien loin; de là, de dégradation en dégradation, il descendait à la beauté réelle. Parcourant ainsi une multitude de degrés intermédiaires, il rencontrait l'art et tous les degrés de l'art, l'Apollon, la Vénus, le Jupiter, etc., et au-dessous de l'art la nature et tous les degrés de la beauté naturelle. » M. Cousin, tranchant d'avance une question dont la littérature allait bientôt faire grand bruit, posait dans ce premier ouvrage l'indépendance de l'art. « L'art, disait-il, comme conclusion d'une leçon admirable, ne doit servir à aucune autre fin : il ne tient ni à la religion, ni à la morale; mais, comme elles, il nous approche de l'infini, dont il nous manifeste une des formes. Dieu est la source de toute beauté, comme de toute vérité, de toute religion, de toute morale. Le but le plus élevé de l'art est donc de réveiller à sa manière le sentiment de l'infini. »

L'enseignement de M. Cousin, quoique purement et même sévèrement philosophique, servait donc, par la fécondité de ses principes, à compléter et pour ainsi dire à cou-

1. Cours professé en 1818, publié seulement en 1836 d'après les rédactions de ses élèves, par M. Adolphe Garnier; livré enfin au public par l'auteur lui-même en 1854.

2. Cours de 1818, XIXe leçon.

ronner les spirituelles et éloquentes causeries de M. Villemain. Il greffait l'Allemagne sur la France.

Le cours de M. Guizot se rattachait au grand mouvement historique qui constitue la gloire la plus incontestée de notre époque. Tout prenait la forme de l'histoire : nous avons vu la critique opposer l'histoire à une poésie dégénérée, et montrer dans l'étude du passé les sources où devait se retremper l'imagination; l'histoire avait envahi toute la littérature : MM. Villemain et Cousin enseignaient l'un et l'autre l'histoire. M. Guizot qui la trouvait dans son programme, s'en empara avec tant de supériorité qu'il mérita d'être regardé comme le chef de l'une des écoles que nous devons indiquer ici.

Les diverses écoles historiques.

A part quelques grands noms que nous avons cités à leur place, Bossuet, Voltaire, Montesquieu, l'histoire était restée en France bien au-dessous des autres productions de l'esprit. Nous avions de savants mémoires, de précieuses collections, d'aventureux systèmes, peu d'œuvres originales d'une raison impartiale et profonde, peu de narrations qui réunissent l'intérêt et la vérité. Les historiens étaient généralement des hommes de cabinet, qui n'avaient jamais vu ni manié les affaires. Ils n'avaient pas d'ailleurs, pour comprendre les événements du passé, ce terrible commentaire des révolutions, qui seul nous a rendu l'histoire nécessaire et possible.

La plupart, comme Vertot et Saint-Réal, ne voyaient dans les faits qu'une matière d'amplification, qu'il s'agissait de revêtir des ornements du style. L'histoire nationale surtout était profondément ignorée. Une rhétorique menteuse avait jeté sur ce qu'elle appelait *les quatorze siècles de la monarchie*, le voile d'une monotone élégance. Tous nos rois étaient des Louis XIV; tous nos capitaines, de gracieux courtisans. Velly avait porté à un point ridicule ce travestissement des mœurs et des époques[1]. Avant lui Mézeray, plus mâle dans

1. Grégoire de Tours avait écrit : « Childericus quum esset nimia in luxuria dissolutus, et regnaret super Francorum gentem, cœpit filias eorum stuprose detrahere. » — Voici comment Velly enjolive son thème : « Childéric fut un

la pensée et dans l'expression, avouait lui-même qu'il s'était pas donné la peine de remonter aux sources. Dan qui les connaissait, n'y avait pas toujours voulu puiser vérité; et Anquetil, dans sa froide et plate narration, av réussi à faire de la lecture de notre histoire l'objet d'un i surmontable ennui.

Le même esprit qui renouvela la poésie, rendit aussi vie à l'histoire. La vérité, qui fait la beauté de l'une, don à l'autre sa valeur et son intérêt. Chateaubriand, avec s imagination de poëte, sentit que, derrière les pâles formul de nos historiens, il y avait eu des hommes, des nation Dans ses *Martyrs*, il dépeignit sous les plus vives couleu la dissolution du monde ancien et la naissance du nouvea Ce fut une révélation pour la jeunesse studieuse qui grandi sait alors. M. Augustin Thierry raconte, avec tout le charm d'un souvenir d'enfance, l'impression que produisit en lui l lecture d'une page de ce poëme nouvellement publié. Accou tumé à ne lire dans ses abrégés classiques qu'une vague e trompeuse phraséologie, à voir Clovis, *fils du roi Chilpéric monter sur le trône et affermir par ses victoires les fonde ments de la monarchie française*, il se trouva transport dans un monde nouveau, quand il aperçut ces terrible Francs de Chateaubriand, parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, ce camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs, cette armée rangée en triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus. Dans son enthousiasme l'enfant marchait à grands pas dans la salle d'études, répétant avec le poëte le chant de guerre des soldats barbares : « Pharamon! Pharamon! nous avons combattu avec l'épée. » Les romans historiques de Walter Scott produisirent un effet semblable. On comprit que le passé avait eu sa vie profondément dif-

prince à grandes aventures;... c'était l'homme le mieux fait de son royaume. Il avait de l'esprit, du courage; mais, né avec un cœur tendre, il s'abandonnait trop à l'amour : ce fut la cause de sa perte. Les seigneurs français, aussi sensibles à l'outrage que leurs femmes l'avaient été aux charmes de ce prince, se liguèrent pour le détrôner. » — Voyez, sur l'insuffisance de ces historiens, les *Lettres sur l'histoire de France*, par M. Augustin Thierry.

érente de la nôtre, et l'on attendit des historiens qu'ils en eproduisissent l'image.

Un autre besoin se faisait sentir encore. L'histoire n'est as seulement un spectacle, elle est aussi une leçon. Après es grands événements qui venaient de bouleverser l'Europe, n demandait tristement à la science si l'humanité n'est que e jouet du hasard, ou s'il est dans le monde moral des lois uxquelles les nations peuvent désobéir, mais non pas se oustraire. Le XVIIIe siècle déjà avait interrogé l'esprit de 'histoire ; mais au lieu de consulter l'oracle, il l'avait souvent orrompu. Boulainvilliers, Dubos, Mably, avaient invoqué ans impartialité le témoignage des faits au profit de systèmes réconçus. Les partis politiques, prêts à s'entre-choquer, vaient voulu s'assurer la complicité de l'histoire. Aujourd'hui, le combat terminé, l'histoire ne pouvait être qu'un uge : bien des illusions étaient tombées, bien des convictions adoucies. La science pure pouvait faire entendre sa voix.

Cette double disposition de l'époque, ces deux besoins, tant de l'imagination que de l'intelligence, firent naître sous la Restauration deux classes d'historiens, l'école descriptive et l'école philosophique, l'une s'abstenant avec scrupule de toute considération et s'attachant exclusivement à la vérité du récit, à la couleur locale et contemporaine des événements, l'autre ne cherchant dans les faits que l'enchaînement des effets et des causes, que la matière de ses réflexions. C'était pour ainsi dire l'éternelle opposition de l'empirisme et de l'idéalisme qui se reproduisait dans la sphère de l'histoire.

M. Guizot.

M. Guizot[1] fut le chef de l'école philosophique. Ce genre d'histoire n'était point inconnu à la France. Bossuet et Voltaire l'avaient adopté : la seule innovation de M. Guizot consistait dans l'étendue de ses connaissances et dans la solidité

1. Né en 1787, à Nîmes. — Œuvres principales avant 1830 : *Essai sur l'histoire de France* (1824); *Cours d'histoire moderne*, professé à la Faculté des lettres de Paris (1821, 1828, 1829); *Histoire de la révolution d'Angleterre* (1826); deux vastes collections de mémoires formant 56 vol. in-8 ; *Vies des poetes français du siècle de Louis XIV* (1813).

de ses conclusions. Pour comprendre la différence qui existe entre l'histoire philosophique du XIXe siècle et celle du XVIIIe, il suffit d'ouvrir l'édition que M. Guizot a donnée des *Observations sur l'histoire de France* par Mably, auxquelles il a joint lui-même ses *Essais*. L'auteur de cette double publication semble nous dire : voilà d'où nous sommes partis : voici où nous sommes arrivés. Plusieurs points qui n'étaient chez Mably que de timides conjectures, ou de douteux résultats d'une recherche encore incomplète, sont devenus chez son successeur des vérités constantes et démontrées ailleurs M. Guizot éclaircit, corrige, restreint les assertions de son devancier. Le champ de ces observations surtout s'est élargi : Mably ne considérait que le côté politique de l'histoire ; M. Guizot sait que la politique n'est pas toute la vie des nations, que les problèmes historiques ne trouvent leur solution complète que dans la connaissance des lois, des sciences, des arts, de la philosophie, de la religion d'une époque. De là plus d'étendue dans ses études, plus de grandeur dans ses apercus, et par conséquent plus de certitude dans les résultats qu'il obtient.

Le cours que M. Guizot professait à la Sorbonne attirait peut-être une affluence d'auditeurs moins grande que celui de ses deux illustres collègues ; mais il ne produisait pas une moins profonde impression. Le jeune homme qui venait s'asseoir en face de sa chaire, avec une intelligence capable de saisir les grands résultats de l'histoire, mais sans avoir encore trouvé, au milieu de ses études et de ses lectures plus ou moins complètes, la pensée qui devait l'y conduire, remarquait à peine le talent oratoire du professeur et le mérite de sa sévère improvisation. Son attention était occupée tout entière à suivre cette chaîne de faits et de raisonnements qui se déroulait lentement devant ses yeux, à remonter avec l'historien au principe commun où ils se rattachaient, à l'entendre enfin terminer sa démonstration par une maxime, ou un théorème qui la résumait. Souvent même, sans s'apercevoir de la route que lui faisait parcourir son admirable guide, le jeune auditeur était absorbé par le plaisir qu'apporte la découverte de la vérité, par la joie si noble

t si pure de voir les faits matériels se transformer pour ainsi dire en idées, et les jeux apparents du hasard se courber docilement sous le joug rationnel de la loi. Villemain et Cousin étaient des orateurs, Guizot n'était que professeur, mais c'était un professeur admirable. Il évitait avec une austérité puritaine toute image éclatante, tout mouvement extraordinaire; mais une passion en quelque sorte latente animait tous ses développements : c'était comme la chaleur qui accompagne naturellement la lumière.

« L'œuvre de M. Guizot est la plus vaste qui ait encore été exécutée sur les origines, le fond et la suite de l'histoire de France. Six volumes d'histoire critique, trois cours professés avec un immense éclat composent cette œuvre dont l'ensemble est vraiment imposant. Les *Essais sur l'Histoire de France*, l'*Histoire de la civilisation européenne*, et l'*Histoire de la civilisation française* sont trois parties du même tout, trois phases successives du même travail continué durant dix années. Chaque fois que l'auteur a repris son sujet, les révolutions de la société en Gaule depuis la chute de l'empire romain, il a montré plus de profondeur dans l'analyse, plus de hauteur et de fermeté dans les vues. Tout en poursuivant le cours de ses découvertes personnelles, il a eu constamment l'œil ouvert sur les opinions scientifiques qui se produisaient à côté de lui, et les contrôlant, les modifiant, leur donnant plus de précision et d'étendue, il les a réunies aux siennes dans un admirable éclectisme. Ses travaux sont devenus ainsi le fondement le plus solide, le plus fidèle miroir de la science historique moderne, dans ce qu'elle a de certain et d'invariable. Il a ouvert, comme historien de nos vieilles institutions, l'ère de la science proprement dite; avant lui, Montesquieu seul excepté, il n'y avait eu que des systèmes[1]. »

La méthode de M. Guizot, admirable comme procédé d'enseignement, ne remplit pas et ne prétend pas même remplir dans toute son étendue le rôle de l'histoire. Elle en néglige une partie essentielle, le récit[2]. Elle ne veut ni ra-

1. A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, chap. IV.
2. Disons bien vite que, malgré sa tendance abstraite, l'école philosophique

conter ni peindre; elle se contente d'expliquer : ce sont de savantes et précieuses dissertations, ce n'est pas une histoire morale et vivante : c'est une œuvre didactique, mais non pas un drame. L'histoire, comme l'art, se compose de deux choses, l'idée et le fait, l'âme et le corps unis d'une manière organique. L'école philosophique brise volontairement ce lien : elle ne demande au fait que l'idée qu'il renferme. C'est une chimie savante et exacte, mais qui n'analyse les corps qu'en les détruisant. Qu'on prenne, par exemple, le beau livre de M. Mignet sur la *Révolution française*, n'est-ce pas plutôt une formule qu'une histoire? Les physionomies qu'il nous présente ont toutes quelque chose de roide et d'immobile comme des statues de bronze. Il n'en pouvait être autrement : ce ne sont pas des hommes, mais des idées.

M. de Barante.

L'école descriptive peut être en butte au reproche contraire : elle raconte, mais sans conclure; elle peint, mais sans instruire : elle fait de l'histoire un roman plein d'intérêt d'abord, mais qui fatigue bientôt la curiosité parce qu'il n'occupe pas assez l'intelligence. La plus pure expression de ce système c'est l'*Histoire des ducs de Bourgogne* par M de Barante[1]. Pour en donner une idée nous n'avons rien de mieux à faire que de prier le lecteur de se rappeler ce que nous avons dit de Froissart. C'est cet aimable chroniqueur que l'historien moderne tantôt emploie, tantôt imite, avec un rare talent. Lors même qu'il puise à d'autres sources, Monstrelet, Saint-Remy, Mathieu de Coucy, Commines, tout sous sa plume prend la couleur et la manière de Froissart. Voici revenir les hauts gestes et faits, les belles apertises d'armes : rien ici d'abstrait et d'idéal, tout est réel, individuel, tout est récit ou plutôt tout est peinture.

Le lecteur a déjà pressenti l'objection qu'on peut faire à

s'est heureusement permis d'assez nombreuses exceptions. Ainsi le second volume de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre* ne laisse rien à désirer, même sous le rapport de la peinture des événements et de la vivacité du récit.

1. Né en 1782, à Riom. — Ouvrages principaux : *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (1824), 13 vol. in-8; *De la littérature pendant le XVIIIe siècle* (1809).

ette méthode. Nous ne pouvons envisager les événements assés comme n'ayant entre eux d'autre lien que celui de la ccession. Notre raison nous dit qu'ils s'enchaînent encore omme causes et effets. Je veux bien que l'auteur ne réflénisse pas pour moi ; mais du moins qu'il ne me rende pas oute réflexion impossible : que le spectacle extérieur ne dépbe pas à mes yeux le jeu non moins intéressant des mahines cachées, des ressorts secrets qui le font naître. Que, ar exemple, le duc Philippe n'apparaisse pas seulement omme un heureux joueur, à qui tout réussit sans qu'on ache pourquoi, mais aussi comme un prince habile qui ait préparer, attendre, corriger le hasard.

Si M. de Barante eût vécu du temps de Froissart, quelque ncomplet que soit un pareil livre, eu égard aux exigences bsolues de l'histoire, il y aurait injustice à le blâmer. Mais ious approuvons peu en général ce parti pris de renoncer ux avantages de son siècle pour courir après la reproduction impossible de la naïveté des vieux chroniqueurs. C'est e faux système des pseudo-classiques, qui, eux aussi, cherchaient à reproduire la manière de penser et dire de Tite Live, de Salluste, de Tacite. Il n'y a de changé que l'âge et e mérite du modèle.

Nous ajouterons que cette contrefaçon des vieux historiens ût-elle désirable, n'est pas même entièrement possible. A moins de les reproduire toujours textuellement, ce qui ne serait qu'en donner une édition nouvelle, il faut bien les concilier, les compléter, les refaire, et dans ce travail la pensée personnelle de l'auteur, ses opinions et celles de son temps perceront toujours plus ou moins sous le naïf récit du contemporain. L'école descriptive ne justifie pas même la prétention qu'elle affiche de rester en dehors de toute conclusion ; il n'est pas donné à l'homme de s'abstenir de toute opinion sur les faits qu'il considère. L'historien descriptif fera passer à son insu son jugement personnel dans le choix des circonstances et jusque dans les formes de son langage. S'il se trompe, ses erreurs seront d'autant plus dangereuses pour le lecteur qu'elles se glisseront dans son esprit sans l'avertir de leur présence.

Avouons, en quittant M. de Barante, que pour avoir le courage de le juger aussi sévèrement, il faut ne l'avoir plus entre les mains; tant que vous le lisez, vous êtes sous le charme de sa narration. Quel magnifique tableau ne déploie-t-il pas devant nous! Avec quel art n'a-t-il pas choisi l'époque (1364-1477) qui, plus que toute autre peut-être, était appropriée à son système! C'est un temps où ces êtres collectifs et abstraits qu'on nomme les nations ne sont pas constitués encore; la politique naissante y laisse surtout agir la passion personnelle; les individus peuvent impunément être grands par l'héroïsme ou par le crime. M. de Barante les saisit dans toute leur vérité. Les personnages, tels que Jean Hyons, Pierre Dubois, Jacques Artevelt, sont aussi vivants que ceux de Walter Scott. La croisade des chevaliers français en Hongrie est une peinture admirable : la bataille de Nicopolis produit l'effet de la plus saisissante réalité. La bravoure du vieil amiral qui seul au milieu des janissaires élève six fois en l'air la bannière de la France, la mort du vaillant Coucy, l'héroïsme du jeune comte de Nevers, qui fut depuis Jean sans Peur, tout cela est frappant, tout cela se passe sous nos yeux. En somme, ce livre est une œuvre du plus grand mérite, quoiqu'il soit à désirer que la méthode de M. de Barante, sujette même ici à tant de défauts, soit adoptée plutôt par les auteurs de romans historiques que par les historiens.

MM. Augustin Thierry, de Sismondi, Michelet et Thiers.

Nous nous sommes étendu avec plaisir, malgré le peu d'espace qui nous reste, sur les deux noms illustres qui représentent les limites extrêmes des deux écoles opposées. Nous passerons rapidement sur les autres, quels que soient leur mérite et leur juste célébrité : vu qu'ils ont combiné dans des proportions diverses, les systèmes que nous venons d'étudier isolément. Il était plus naturel qu'on cherchât à réunir ces deux moitiés de l'histoire, qu'il ne l'avait été de les séparer. M. Augustin Thierry, l'homme de France qui dans ce dernier quart de siècle a le plus contribué, après

Guizot, au progrès des études historiques[1], sans fondre :ore en lui les deux écoles, les suit alternativement et esque avec un égal bonheur. Ses excellentes *Lettres sur istoire de France*, qui ont exercé une si grande influence r les historiens venus après lui, renferment une partie cri- ue et une partie narrative. Son *Histoire de la conquête ngleterre par les Normands* est rédigée dans le système de cole descriptive. « Je me suis tenu aussi près qu'il m'a possible, dit-il dans son introduction, du langage des ciens historiens soit contemporains des faits, soit voisins l'époque où ils ont eu lieu. » Cependant nous y trouvons avantage qui manquait à M. de Barante. L'auteur ne ıbstient pas de manifester son opinion personnelle sur les énements qu'il raconte, seulement il sait donner à ses flexions une forme dramatique qui n'interrompt point le cit. « Lorsque j'ai été obligé, ajoute-t-il, de suppléer à ur insuffisance par des vues plus générales, j'ai cherché à s autoriser, en reproduisant les traits généraux qui m'y vaient conduit par induction. Enfin j'ai toujours conservé forme narrative, pour que le lecteur ne passât pas brus- uement d'un récit antique à un commentaire moderne, et ue l'ouvrage ne présentât pas les dissonances qu'offri- ıient des fragments de chroniques entremêlés de disserta- ons. » C'était un premier et très-habile essai de fusion entre s deux systèmes.

Sismondi[2] appartient également aux deux écoles, mais ans s'élever dans l'une ni dans l'autre au rang des écrivains ue nous venons de nommer. Son principal mérite, et c'est n mérite considérable, consiste dans son immense savoir. on *Histoire des Français* surtout est encore supérieure sous e rapport à celle des *Républiques italiennes*. Sismondi con-

1. On sait que ce martyr de la science a non-seulement dévoué sa vie, mais ncore sacrifié sa vue à l'étude, et que, malgré sa cécité, il n'en continuait ıs moins ses courageux travaux. L'histoire a maintenant son Homère. M. Au- ustin Thierry est né en 1788 : la France vient de le perdre en 1856.

2. Né en 1773, à Genève; mort en 1842. — Œuvres principales : *Histoire es Français*, 31 vol. in-8 (1821-1844); *Histoire des républiques italiennes du oyen âge*, 16 vol. in-8 (1807-1808); *De la littérature du midi de l'Europe*, vol. in-8 (1813); *Nouveaux principes de l'économie politique*, 2 vol. in-8 (1819).

naît toutes les sources, il a tout lu, tout discuté, tout apprécié : ce livre est désormais un ouvrage indispensable. Son point de vue philosophique est loin de mériter les mêmes éloges. Sévère et inébranlable dans ses opinions, il applique au passé l'inflexible niveau de ses idées, et frappe sans exception, sans indulgence, tout ce qu'il n'y trouve point conforme. Il fait volontiers un crime au moyen âge de n'avoir pas deviné son idéal de droit public et d'économie nationale : il ne peut pardonner au XVIe siècle de ne pas connaître la tolérance philosophique du XVIIIe. On s'étonne qu'avec tant de science du passé Sismondi n'en ait pas davantage le sentiment; qu'il ne voie pas que ces temps ne pouvaient être que ce qu'ils ont été. Cette disposition du juge nuit au style du narrateur; on peint mal ce qu'on ne goûte pas. Sismondi n'anime point ses tableaux par la chaleur de l'imagination. On sent d'ailleurs qu'il ne domine pas assez toute sa matière à la fois. Il n'a pas séparé le travail de la rédaction de celui des recherches; il a écrit chaque siècle, avant d'avoir étudié le suivant : c'était se priver de gaieté de cœur des lumières qu'une époque reflète sur l'autre : c'était écrire l'histoire avec les mêmes inconvénients qu'un contemporain, mais non avec les mêmes avantages. Le langage même de cet écrivain génevois n'est pas toujours parfait : c'est un des rares auteurs qu'on lit avec plus de plaisir dans une traduction[1].

De tous les historiens qui ont cherché à réunir le double mérite d'un aperçu philosophique et d'une fidèle peinture, le plus hardi, le plus brillant, le plus capricieux est M. Michelet[2]. La vue d'ensemble à laquelle il aspire n'est pas seulement, comme chez ses devanciers, le rapport de causalité qui enchaîne les faits, c'est une véritable philosophie de l'histoire. A travers les phénomènes il cherche à saisir la loi qui les domine, et, dans ses généralisations puissantes, il voudrait, du haut d'une idée, dérouler toute l'histoire comme la conséquence dérive d'un principe. Il porte la même

1. La traduction anglaise de l'*Histoire des Français*, faite sous les yeux de l'auteur, passe pour excellente.
2. Né en 1798, à Paris.

rce d'imagination dans les détails du récit. L'histoire telle
'il la conçoit n'est plus, comme il le dit lui-même, une
ıre narration, mais une *résurrection*. Il est vrai que ses
orts aussi renaissent parfois transfigurés. Avec une fan-
isie aussi créatrice, sa science inépuisable est un danger
e plus; le passé est si riche pour lui qu'il y voit facilement
ut ce qu'il y désire. M. Michelet, trop historien pour
'être que poëte, est aussi trop poëte pour n'être qu'histo-
en. C'est au moins un écrivain des plus originaux, des
lus attachants. Le charme de ses ouvrages consiste à mê-
r l'auteur à tous les faits qu'il raconte; vous avez toujours
ı, près de vous, un homme, un ami, qui vous communique
ans mesure son imagination, son attendrissement, son
sprit. Michelet a transporté dans l'histoire l'*humour* que nos
oisins n'avaient introduit que dans la fiction. Toujours jeune
ous ses précoces cheveux blancs; toujours spirituel sous
on immense érudition, il est de ces hommes qui ne vieil-
ıssent point. Le seul effet du temps sur lui, comme autre-
ois sur Voltaire, c'est de lui donner plus de malice, plus
l'âpreté, peut-être plus d'aigreur. Le prophète du passé
'est laissé entraîner dans la lutte de nos passions contem-
oraines. Il a commencé l'histoire comme un poëme : il
nenace de la finir comme un éloquent pamphlet[1].

M. Thiers[2] a été plus fidèle au culte sévère de l'histoire.
Nature vive et spirituelle aussi, mais avant tout positive et
oratique, il fait de plus en plus prédominer en lui l'homme
d'affaires sur l'artiste, Polybe sur Hérodote. Doué d'un ad-
mirable bon sens, d'une merveilleuse facilité à tout voir, à
tout comprendre, à tout expliquer, il semble porter la clarté
avec lui; la lumière l'accompagne jusque dans les questions
les plus difficiles : lois, commerce, finances, tactique mili-
taire, tout devient aisé, intéressant pour le lecteur dès que
M. Thiers y a touché. On se sent heureux et presque fier de
comprendre sans effort ce qu'on jugeait inabordable. Le don

1. A la fin de la restauration, M. Michelet n'avait encore publié que son *Tableau chronologique de l'histoire moderne*, 1825; ses *Tableaux synchroniques de l'histoire moderne*, 1826; les *Principes de la philosophie de l'histoire*, traduits de *la Scienza nuova* de Vico : et le *Précis de l'histoire moderne*, 1828.

2. Né en 1797, à Marseille.

particulier de cet esprit facile c'est de s'approprier, par une méditation rapide, ce qu'il emprunte à tout le monde. C'est ainsi qu'au début de sa carrière il sut interroger les principaux acteurs du grand drame révolutionnaire. « Vieux débris de la constituante, de l'assemblée législative, de la convention, du conseil des cinq cents; du corps législatif, du tribunat; girondins, montagnards, vieux généraux de l'empire, fournisseurs des armées révolutionnaires, diplomates, financiers, hommes de plume, hommes d'épée, hommes de tête, hommes de bras, M. Thiers passait en revue tout ce qu'il en restait, questionnant l'un, tournant autour de l'autre pour le faire parler, prêtant l'oreille gauche à celui-ci, l'oreille droite à celui-là; et puis réunissant, coordonnant dans sa tête tous ces propos interrompus, il rentrait chez lui, se couchait sur le *Moniteur*, et ajoutait une page de plus à cette belle *Histoire de la Révolution française*[1] » qui parut de 1823 à 1827, et fut placée dès l'abord aux premiers rangs de nos grands travaux historiques. On a accusé dans l'auteur cette impartialité de l'intelligence : on a prétendu qu'indifférent au crime et à la vertu, l'historien n'avait d'admiration que pour le succès, et ne commençait à blâmer ses idoles successives qu'à l'instant de leur chute. Il y a exagération dans cette critique; mais peut-être faut-il avouer que, dans le premier ouvrage de M. Thiers, le plaisir de comprendre empiète un peu sur le devoir de juger. Ne nous plaignons pas trop de ce défaut. Tant d'hommes aujourd'hui possèdent la qualité contraire!

Au-dessous des historiens illustres que nous n'avons fait qu'indiquer, il en est vingt autres qui mériteraient d'être cités aussi. Nous ne faisons point un catalogue; il nous suffit de signaler les chefs d'école, ceux qui représentent une idée ou une tendance nouvelle. Nous devons néanmoins ajouter que jamais en France l'histoire n'avait été généralement cultivée avec plus d'ardeur, comprise avec plus d'intelligence, écrite avec plus d'intérêt.

1. *Galerie populaire des contemporains illustres*, par un homme de rien (M. de Loménie).

CHAPITRE XLVIII.

L'ÉCOLE ROMANTIQUE.

:ÉNACLE. — LA PRÉFACE DE CROMWELL. — LES ORIENTALES ET LES :UILLES D'AUTOMNE. — MM. DE VIGNY, DE MUSSET, SAINTE-BEUVE, ISCHAMPS. — LE DRAME; SHAKSPERE; HERNANI; MARION DELORME. · M. ALEXANDRE DUMAS. — CONCLUSION.

Le Cénacle.

lous avons, dans nos études précédentes, atteint et quelfois dépassé la seconde moitié de la restauration. Alors question morale est décidée : les principes religieux et iaux, dont le rétablissement semble la tâche de notre :le, sont affirmés par des voix éloquentes. La question de ne se pose avec plus de netteté; l'école romantique prolgue et pratique ses théories. Le public lui-même est attif, et trouve, entre deux révolutions politiques, le loisir se passionner pour un problème de littérature.

'ar le fait, il était déjà résolu. La poésie de Béranger et Lamartine n'était pas celle de l'école impériale. Chateauand jouissait depuis longtemps de toute sa gloire; on ıt dire que la révolution littéraire était accomplie. Que tait-il donc à faire? Reconnaître ce qui existait déjà, l'éri- en système, le formuler, l'exagérer même. La littéra- e nouvelle était victorieuse sur toute la ligne; mais il fallait : fanfare un peu bruyante pour informer le public de son ımphe.

Elle commença à sonner vers 1827. Les poëtes de la déıte *Muse française* étaient dispersés; le faisceau politique les avait réunis était rompu. « Autour de M. V. Hugo et ıs l'abandon d'une intimité charmante, il s'était formé très-petit nombre de nouveaux amis; deux ou trois des :iens s'étaient rapprochés. On devisait les soirs ensemble; relisait les vers qu'on avait composés.... Le vrai moyen : était étudié, senti dans son architecture, dans ses chroques, dans sa vivacité pittoresque; il y avait un sculpteur, peintre parmi ces poëtes, et Hugo, qui, de ciselure et

de couleur, rivalisait avec tous les deux.... L'hiver on eut quelques réunions plus arrangées, qui rappelèrent peut-être par moments certains travers de l'ancienne *Muse*. » Et l'auteur des lignes que nous venons de citer, témoin et acteur de ces soirées intimes, se reproche d'avoir trop poussé à l'idée du *Cénacle* en le célébrant[1].

C'est toujours dans des sociétés de ce genre qu'on se donne le courage de l'exagération. L'homme de lettres y a deux sortes d'opinions : les siennes, qu'il endort, et celles de la coterie, qu'il affiche. L'opinion officielle du *Cénacle* fut le romantisme le plus hardi, le plus flamboyant. On l'étala avec fracas dans les journaux, dans les préfaces : à l'éclat du talent on voulut joindre celui du scandale. Les vieux classiques endurcis servirent merveilleusement cette habile tactique, ils se fâchèrent; ils firent du bruit avec leur colère, comme les romantiques avec leurs théories. Baour-Lormian, dans sa comédie *le Classique et le Romantique*, établissait une synonymie peu polie entre classique et honnête homme, romantique et fripon. Bientôt il braqua contre ses adversaires son *Canon d'alarme*, mais montra peu de goût dans le choix de sa mitraille; il disait, entre autres gracieuses choses :

> Il semble que l'excès de leur stupide rage
> A métamorphosé leurs traits et leur langage;
> Il semble, à les ouir grognant sur mon chemin,
> Qu'ils ont vu de Circé la baguette en ma main.

On pouvait trouver un compliment plus délicat, mais non une périphrase plus classique. Vanderbourg, Auger, Alexandre Duval figurèrent bravement dans ce combat digne d'un nouveau *Lutrin*. Le feuilletoniste Hoffman, l'enfant terrible du parti, s'écriait, en parlant de Schiller, qu'un homme qui avait fait d'aussi pitoyables tragédies que la *Pucelle d'Orléans*, « méritait d'être fouetté sur la place publique. » Jadis le *Misanthrope* de Molière trouvait qu'un homme est pendable après avoir fait de mauvais vers : les Trissotins du XIXe siècle s'étaient humanisés. Il n'est pas jusqu'à le

1. Sainte-Beuve, *Critiques et Portraits*, t. I, p. 363.

·cier, accusé à tort d'être le père de la nouvelle école[1] ne s'empressât de la maudire dans son *Caïn*, *parodie-odrame, précédée d'un prologue et d'un pot-pourri-préface;* 'écriait, dans toute l'indignation d'un Juvénal :

Avec impunité les Hugo font des vers !

ır remédier à un si grand malheur, au mois de janvier 19, sept vénérables, parmi lesquels on distinguait l'au-r du *Canon d'alarme* avec MM. Jouy, Arnault et Étienne, sentèrent au roi Charles X une requête à l'effet d'exclure Théâtre-Français toute pièce entachée de romantisme. prince répondit, en homme d'esprit, que, dès qu'il s'a-sait de poésie, *il n'avait que sa place au parterre.* La rière resta donc ouverte aux frères puînés de *Cromwell*, 'école romantique y perdit la popularité d'une petite per-ution[2].

La préface de Cromwell.

Les écrivains de la jeune école acceptaient courageusement guerre. « On pourrait quelquefois, disait leur plus illustre ète[3], se prendre à regretter ces époques plus recueillies ou ıs indifférentes qui ne soulevaient ni combats ni orages tour du paisible travail du poëte. Mais les choses ne vont ıs ainsi. Qu'elles soient comme elles sont. Les luttes sont jours bonnes, *malo periculosam libertatem.* » La préface son drame de *Cromwell* fut le manifeste du parti. Elle ıa, en 1827, le même rôle qu'avait rempli, en 1549, la *fense et illustration de la langue française*, par du Bellay. situation n'était pas sans analogie, et le *Cénacle* avait ıs d'un rapport avec la *Pléiade* ; comme elle, il renfermait s hommes du plus grand talent; il voulait, comme elle, nouveler la forme d'une littérature vieillie. Mais le mou-

. *Non tantis culpandus virtutibus*, comme dit Tacite.
. Elle en fut dédommagée un peu plus tard. Dans sa préface de *Marion orme*, M. V. Hugo se plaint énergiquement de la censure, « indulgente r les ouvrages d'école et de convention, qui fardent tout, et par conséquent oisent tout; impitoyable pour l'art vrai, consciencieux, sincère. »
. Préface des *Orientales*.

vement avait lieu en sens inverse ; l'école de Ronsard réagissait contre le moyen âge au nom de l'antiquité; la pléiade moderne attaquait l'imitation de l'antiquité en s'appuyant sur le moyen âge.

La déclaration de principes de M. V. Hugo était tracée avec la hardiesse de touche qui caractérise ce puissant esprit. L'auteur divisait en trois époques toute la carrière qu'a parcourue l'humanité, les temps primitifs, l'antiquité, l'âge moderne. La poésie se partageait en trois formes correspondantes, l'ode, l'épopée et le drame. L'âge chrétien ou moderne était tout dramatique. Le drame, forme plus complète, plus compréhensible que les deux autres, embrassait tous les éléments de la vie, le corps comme l'esprit, le grotesque comme le beau : l'idéal suprême de la poésie moderne était le *caractère*. Le brillant critique renversait ensuite, en se jouant, l'échafaudage des règles arbitraires. Comme Gœthe il ne reconnaissait qu'une seule des trois fameuses unités celle de l'ensemble (*das Fassliche*)[1]. Puis il se moquait, avec beaucoup d'esprit, de l'école classique, de ses périphrases, de son élégance factice, et terminait par d'excellentes observations sur la langue et les vers dramatiques.

Le principal défaut de ce manifeste, c'était d'être un manifeste. Dans la lutte, les idées s'exagèrent pour se mieux dessiner, le ton même prend une certaine importance, qu'un quart de siècle plus tard on trouve presque déclamatoire. C'est ce que nous éprouvons aujourd'hui en relisant tous les écrits dogmatiques de l'école jadis nouvelle. Les auteurs semblent toujours sur le trépied ; ils ne parlent que de Dieu, de l'humanité, de leur haute mission : ils vous font l'histoire de la civilisation à propos d'un drame. Tout cela était alors bien loin de paraître ridicule, et atteste l'intérêt que le public attachait à une réforme poétique.

Même caractère dans les doctrines : la vérité toute pure n'eût pas été assez piquante, assez agressive pour une déclaration de guerre. Quoi de plus juste que de dire que la poésie moderne ne devait être exclusivement ni grecque, ni latine,

[1] Voyez plus haut, page 577.

is s'inspirer des idées, des sentiments de notre époque r exprimer des vérités qui sont de tous les temps? Nous mes les héritiers du moyen âge et de l'antiquité, mais nt tout nous sommes nous-mêmes; notre poésie n'est pas s celle de saint Louis que celle d'Auguste. Le manifeste fondant tous les siècles chrétiens dans une seule appel- on, ne voyait rien à opposer à la Grèce et à Rome que le yen âge. Il renversait une idole, mais pour en adorer une re.

L'école classique avait porté trop loin les dédains de son it. Elle s'était fait un idéal traditionnel et trop étroit qui luait sans raison de véritables beautés. Il fallait compren- que l'Être et le Beau sont essentiellement une seule et me chose, que le laid n'est qu'une limite, et qu'il peut rer comme *moment* dans l'idée concrète de la beauté. 'en tout cas il ne doit jamais être qu'un moyen et jamais but, qu'une ombre et jamais un objet. Cette nuance de ctrine eût paru trop fine pour être un dogme, trop alle- nde, si l'on veut, pour devenir populaire. Entraîné, sans ute, par l'ardeur de la lutte et par la loi inflexible de toute action, M. V. Hugo donna une importance immense et u philosophique à cet élément négatif; il fit du grotesque pendant nécessaire et corrélatif du beau : il reconnut deux incipes dans l'art, il fut manichéen en poésie.

Cette erreur le conduisait à en commettre une autre. Si le au n'a pas plus de droit que le laid à la préférence de rtiste, il ne reste plus qu'à reproduire le réel. Telle fut, effet, la doctrine du plus grand nombre des poëtes ro- antiques. L'auteur du manifeste était trop grand artiste ur l'embrasser tout à fait. Il hésita, il réserva les droits l'idéal, sans trop savoir en quoi les établir. « Une limite franchissable, dit-il, sépare la réalité selon l'art de la alité selon la nature. Il y a étourderie à les confondre, mme le font quelques partisans peu avancés du *roman- sme.* » Puis, au lieu d'une définition, il nous donne une étaphore. « Il faut que le drame soit un miroir de concen- ation qui, loin d'affaiblir la couleur et la lumière, ramasse condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une

lumière, d'une lumière une flamme; alors seulement le drame est avoué de l'art. » Ce principe, si vrai en soi, n'était pas sans danger : il pouvait devenir la théorie de l'emphase.

Le syncrétisme un peu confus des poëtes romantiques eut du moins ceci de bon qu'il élargit les portes de l'art, et y fit entrer ce que l'école pseudo-classique avait eu le tort d'en exclure, l'histoire, c'est-à-dire l'homme plus vrai et souvent plus beau que les pâles abstractions qu'elle lui substituait.

Ils rendirent encore à l'art l'éminent service d'en finir par le ridicule avec toute règle arbitraire. « Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes, s'écriait l'auteur de *Cromwell*. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art : il n'y a ni règles ni modèles; ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propre à chaque sujet. » Le romantisme fut, à tout prendre, ainsi que le définit si bien M. V. Hugo, *le libéralisme en littérature*. Comme l'autre libéralisme, il chercha surtout des garanties pour la liberté individuelle, la faculté pour chacun de s'isoler, et de vivre à sa fantaisie, le tout à ses risques et périls. Ce fut avant toutes choses une doctrine négative, qui devait périr dans son triomphe. Aussi « les misérables mots à querelle, *classique* et *romantique*, sont-ils tombés dans l'abîme de 1830, comme gluckiste et piccinisme dans le gouffre de 1789. L'art seul est resté[1]. »

Les Orientales et les Feuilles d'automne.

L'art, entre les mains de l'école romantique, présenta les mêmes erreurs que la théorie. Elles y furent même d'autant plus frappantes que la divergence des rayons est plus visible à la circonférence qu'au centre. A l'abstraction classique succéda un grossier réalisme qui croyait avoir tout fait quand il avait étonné les yeux par ce qu'il appelait la couleur locale

1. Préface de *Marion Delorme*.

ɔar les singularités d'un costume plus ou moins histori-
ɔ. Le moyen âge fit fureur : on en glorifia toutes les dif-
mités. Le laid fut recherché avec soin, comme ayant plus
caractère : le dégoûtant, l'horrible se substitua au pathé-
ıe, l'instinct à la passion, la fantaisie au sens commun.
fouilla les charniers, on exploita le bourreau, on étala au
ınd jour les plaies les plus repoussantes de la société. On
ıgea à frapper fort plutôt que juste. Les jeunes poëtes de
28 ressemblèrent aux athlètes antiques dont tous les efforts
daient à lancer le javelot au delà du but : *sæpe trans finem*
ulo nobilis expedito. La première ivresse de la liberté lit-
aire dégénéra trop souvent en licence : le libéralisme poé-
ue eut son 93. On n'entendit pas assez ces belles paroles
maître, le maître lui-même les oublia peut-être quelque-
s : « Que les vieilles règles de d'Aubignac meurent avec
vieilles coutumes de Cujas, cela est bien; qu'à une litté-
ure de cour succède une littérature de peuple, cela est
eux encore; mais surtout qu'une raison supérieure se
ıcontre au fond de toutes ces nouveautés. Que le principe
liberté fasse son affaire, mais qu'il la fasse bien. Dans
lettres, comme dans la société, point d'étiquette, point
ınarchie : des lois[1]. »

Au milieu des exagérations qu'une réaction quelconque
traîne toujours à sa suite, on vit s'élever des œuvres qui
doivent point périr. La poésie lyrique qui avait déjà, dans
première période de la restauration, payé largement son
but au public, fut encore, dans la seconde, le genre le
ıs fécond et, à tout prendre, le plus heureux. Quoi qu'en
dit l'auteur de la préface de *Cromwell*, l'ode n'est pas
privilége des siècles primitifs : elle semble, au contraire,
mme expression toute spontanée des sentiments indivi-
ıels, devoir convenir surtout à une époque d'isolement et
ndépendance morale telle que la nôtre. M. Victor Hugo
donna lui-même les plus éclatantes preuves. L'année qui
ivit le manifeste dont nous avons parlé, le poëte composait
s *Orientales*[2], la plus magnifique efflorescence de son ima-

1. Préface d'*Hernani*.
2. Elles parurent en 1828.

gination. Ici la poésie lyrique prenait un caractère nouveau et analogue aux doctrines de la jeune école. Ce n'étaient plus ni l'élan des passions politiques, ni les poétiques douleurs d'une âme repliée sur elle-même; c'était du rhythme, de la lumière, d'étincelantes couleurs, que le poëte semblait avoir dérobées aux heureuses contrées qu'il chantait : le monde extérieur y versait à pleines strophes ses plus riches images, et à peine sentait-on battre le cœur du poëte sous cette profusion d'or, de rubis et de parfums étrangers. Son âme s'était perdue et absorbée, comme celle du fakir de l'Orient, dans la séduisante nature qui l'enveloppait.

> C'est que l'amour, la tombe, et la gloire et la vie,
> L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
> Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
> Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
> Mon âme aux mille voix, que le dieu que j'adore
> Mit au centre de tout, comme un écho sonore[1].

Ce culte de la forme, cette adoration de la matière, cette poésie qui la pénètre, la vivifie, l'arrache à son inertie pour lui imprimer le cachet divin de la beauté, était un retentissement lointain des doctrines panthéistiques de l'Allemagne, c'était un des rayons de la poésie de Gœthe. « Il a fallu, disait justement un critique, une singulière puissance de talent pour fixer l'attention paresseuse des lecteurs de France, en mettant dans ce poëme tous les éléments, excepté l'élément humain. Il a fallu des ressources multipliées, des secrets imprévus, pour dissimuler pendant quatre mille vers l'absence du cœur et de la réflexion. A la place de la poésie, vous avez mis la peinture et la musique, ou plutôt de la peinture et de la musique vous avez fait une poésie nouvelle, sans larmes et sans rêveries, mais douce et nonchalante, pleine de murmures harmonieux et de lointaines perspectives : dans l'ivresse des sens on oubliait de penser[2]. »

Tel est le trait saillant de la poésie de M. V. Hugo, une prédilection constante pour les images visibles, pour la partie pittoresque des choses. Quelques-uns des poëtes de

1. *Les Feuilles d'automne*, I. *Data fata secutus.*
2. G. Planche, *les Royautés littéraires.*

on école ont encore exagéré cette tendance et en ont fait n véritable matérialisme poétique. Ce caractère domine chez I. Th. Gauthier.

Mais là ne devait pas s'arrêter le génie lyrique de V. Hugo : ur la limite même où nous terminons cette histoire, nous rouvons un nouveau recueil supérieur, selon nous, aux rillantes *Orientales*, ce sont *les Feuilles d'automne*. Ici 'horizon s'est assombri et n'en est que plus attachant : l'ariste demeure, mais l'homme reparaît. La pensée du poëte e repose, avec une douce émotion, sur des souvenirs, sur les regrets. Il songe à ceux qui ne sont plus, à son vieux ère qu'il ne doit plus revoir, à cette maison des environs le Blois, « blanche et carrée au bas de la colline verte, » il ette un regard triste et attendri sur sa jeunesse :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait?

Surtout il épanche une tendresse ineffable sur l'enfance, sur ces blondes et frêles têtes, ce doux présent, si riant d'avenir.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!...

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers!

Cette sensibilité simple et abordable à tous, cette note si suave manquait encore à la lyre française. V. Hugo comblait ici un intervalle qu'avaient laissé entre eux Lamartine et Béranger.

Toutefois, nous devons l'avouer, à côté des admirables

parties de son talent lyrique, M. V. Hugo n'est pas exempt des défauts que devaient produire soit le caractère même de son esprit, soit sa position de chef d'école. Il y a dans la vigueur de ses conceptions, dans le dessin hardi de ses plans, dans la franchise un peu crue de son style, quelque chose qui sent le défi et la provocation. On voit le parti pris de braver les préjugés et les habitudes littéraires, d'imposer ses caprices comme son génie, d'entrer de plain-pied dans l'admiration du lecteur, comme dans sa conquête. En théorie on avait détrôné la souveraineté du *Beau* pour y substituer celle du *caractère* : en pratique il était à craindre qu'on ne la remplaçât quelquefois par celle de la fantaisie. On s'était proclamé indépendant de l'*étiquette;* pour faire parade de sa liberté, on devait parfois oublier même les *lois*.

MM. de Vigny, de Musset, Sainte-Beuve, Deschamps.

Après M. Victor Hugo, on plaçait au premier rang parmi les poëtes romantiques le doux, le chaste, l'élégant auteur de *Moïse* et d'*Éloa*. M. le comte Alfred de Vigny[1] n'avait pas l'enthousiasme, l'élan, la brillante facilité du poëte des *Orientales*; artiste pur et recueilli, ciselant avec amour tous les détails d'une composition; enveloppant volontiers ses idées poétiques d'une action, d'un récit, comme si elles eussent craint d'affronter le public face à face, ce poëte s'était fait, dans l'école nouvelle, une place à part, une douce et calme retraite pleine d'ombre, d'harmonie et de parfums. On ne trouvait pas chez lui cette audace militante de ses jeunes confrères; il manquait même un peu de verve et d'énergie. Sa merveilleuse douceur de langage n'avait ni la précision qui serre vivement la pensée, ni la rapidité lyrique qui, pour employer l'un de ses plus beaux vers,

Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend :

L'éclat de ses images s'affaiblit à travers les replis ondoyants de sa périphrase;

1. Né en 1798, à Loches. — Œuvres avant 1830 : *Poemes antiques et modernes* (recueillis en 1826); *Cinq-Mars* (1826).

La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
... La lumière au fond de l'albâtre étincelle
Blanche et pure, et suspend son jour mystérieux.

C'est quelque chose d'un peu mignard, d'un peu froid. Il ime à transporter la scène de ses récits dans une antiquité actice, où s'efface toute réalité, toute vraisemblance terestre. On sent, derrière cette poésie gracieuse mais peu irile, l'admiration complaisante et assurée d'une petite soiété d'élite, d'un cercle aristocratique et indulgent.

M. de Vigny avait, même dans ses poëmes, quelque chose l'épique ou du moins de narratif : il a composé en 1826 un le nos meilleurs romans historiques, alors que M. V. Hugo ssayait encore, dans des romans de jeune homme et de oëte lyrique, tels que *Han d'Islande* et *Bug Jargal*, la lume qui devait écrire *Notre-Dame de Paris*. M. de Vigny eut d'autant plus de mérite à réussir dans son *Cinq-Mars* qu'il avait mal conçu alors le caractère du roman historique. Au lieu de faire comme Walter Scott, comme plus tard l'auteur de *Notre-Dame*, qui ne prennent à l'histoire que le cadre, l'esprit et les mœurs du temps où ils transportent l'action, tandis qu'ils inventent l'intrigue et en chargent des personnages fictifs; M. de Vigny voulait que les événements et les personnages principaux fussent historiques aussi. Cette condition nouvelle gênait chez lui la fiction et falsifiait l'histoire. On peut reprocher à l'auteur de *Cinq-Mars* d'avoir calomnié, dans cet intéressant récit, la mémoire d'un de nos plus grands hommes, Richelieu.

A côté du calme et élégant Alfred de Vigny, le jeune Alfred de Musset, âgé alors de dix-huit ans, présentait le plus étincelant contraste. C'était le gai et capricieux *Ariel*, s'avisant çà et là de jouer le rôle de *Caliban*, c'était l'espiègle *Puck*, s'amusant à affubler d'une tête d'âne l'amant de *Titania*. Tout ce que l'esprit a de plus soudain, de plus capricieux, de plus mélangé semblait former son essence : le grotesque, le bizarre, l'impossible se croisaient à chaque instant chez lui avec les inspirations les plus charmantes, et formaient le tissu versicolore de son style. C'était quelque chose de leste, de dégagé, d'adorablement impertinent. Pareil au mouche-

ron hargneux de La Fontaine, son bonheur était de faire enrager doctement les vieux lions classiques[1]. Multiple, insaisissable, il copiait tantôt la franche allure de Mathurin Régnier (*Don Paëz*), tantôt la passion de Faust (*La coupe et les lèvres*), quelquefois les peintures ardentes de *Parisina*, de *Lara*, du *Corsaire* (*Portia*), plus souvent les zigzags épiques de *Don Juan* (*Namouna*), en attendant qu'il vînt, rival de Marivaux, apporter au Théâtre-Français ses délicieux *Caprices*.

Entre les deux Alfred, l'un artiste soigneux, l'autre piquant humoriste, M. Sainte-Beuve[2] formait la transition. Il fondait en lui, sans disparate, mais en les affaiblissant, leurs qualités diverses, *velut cinnus amborum*, comme dit Cicéron. Le caractère particulier des vers de M. Sainte-Beuve est une simplicité familière et délicate : on croirait lire une prose aimable légèrement parfumée de poésie. Il rappelle quelquefois dans les *Consolations* Wordsworth et les *Lakists* anglais. Poëte jusque dans la critique, il saisit avec

1. Il se moquait quelquefois de la prosodie comme du bon sens; il commençait, par exemple, un récit par ces vers alexandrins :

Un dimanche (observez qu'un dimanche la rue
Vivienne est presque toujours vide, et la cohue
Est aux Panoramas ainsi qu'aux boulevards), etc...

Peu de chefs-d'œuvre ont fait plus de bruit, dans leur temps, que sa *Ballade à la lune*, où on lisait :

C'était dans la nuit brune
Sur un clocher jauni
La lune
Comme un point sur un i....

Es-tu l'œil du ciel borgne?
Quel chérubin cafard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard?

N'es-tu rien qu'une houle,
Qu'un grand faucheux bien gras,
Qui roule
Sans pattes et sans bras?

Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit? T'étais-tu
Cognée
A quelque arbre pointu?

2. Né en 1803, à Boulogne-sur-Mer.

ɜ imagination vive, avec une sympathie universelle et sou-ıt trop complaisante, les diverses natures d'écrivains. ɔrit délicat et flexible, il sait tout comprendre, tout de-er, tout exprimer avec une grâce charmante.

En parlant d'esprit et de grâce, nous n'aurons garde ublier les deux frères Deschamps : l'un, Émile, l'auteur ɜ *Études françaises et étrangères*, doué d'un style léger facile que V. Hugo n'a pas cherché et que de Vigny n'a ɜ atteint; l'autre, Antoni, le traducteur de Dante, plus ıle, plus ferme, comme l'exigeait son œuvre; tous deux p insoucieux de leur renommée, et daignant à peine ou ıtinuer d'écrire, ou recueillir les jolies pièces dont ils rsemaient nos revues.

Nous ne pouvons mieux conclure ce rapide examen que r les lignes suivantes empruntées au critique dont nous rlions tout à l'heure, et qui vient, à vingt ans de dis-ıce, jeter un coup d'œil général et moins indulgent sur route que ses amis et lui ont jadis parcourue. « Ce qu'on ut dire sans se hasarder, c'est qu'il est résulté de ce con-urs de talent, pendant plusieurs saisons, une très-riche ésie lyrique, plus riche que la France n'en avait soup-nné jusqu'alors, mais une poésie très-inégale et très-mê-ɜ. La plupart des poëtes se sont livrés sans contrôle et ns frein à tous les instincts de leur nature, et aussi à utes les prétentions de leur orgueil, ou même aux sottises ɜ leur vanité. Les défauts et les qualités sont sortis en toute ɜence, et la postérité aura à faire le départ.... Rien ne ıbsistera de complet des poëtes de ce temps[1]. »

Le drame ; Shakspere ; Hernani ; Marion Delorme.

La poésie lyrique, l'expression libre des sentiments in-mes et personnels, avait été le triomphe de l'école roman-que ; la poésie dramatique fut son ambition. Mais le succès ıt loin d'être égal. Le principe funeste qui déjà nuisait à ɔn ode, ruina son théâtre : l'esprit de système. Elle voulut ire du drame la négation bruyante de la tragédie; elle

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I, p. 208.

chercha, non le beau en soi ; mais la contradiction ; chacune de ses représentations fut un combat. Or, nous l'avons déjà dit à propos des *Moralités* du moyen âge, le genre dramatique est celui qui se prête le moins aux systèmes : le public consent difficilement à se faire complice et à recevoir la consigne; il est, de sa nature, juge et non plaideur : il veut du plaisir, non des théories; et ne se résigne point à s'ennuyer dans l'intérêt de l'art.

Pour avoir une contradiction toute faite, un scandale dramatique bien choquant, bien retentissant et en même temps marqué de noms illustres, les romantiques n'avaient pas besoin de chercher beaucoup. Ils avaient sous la main les théâtres étrangers. Déjà quelques poëtes semi-classiques s'étaient adressés à l'Allemagne, que Mme de Staël avait révélée si éloquemment à la France. M. Pierre Lebrun avait donné en 1820 une *Marie Stuart* timidement imitée de Schiller; M. Soumet avait fait jouer en 1825 une *Jeanne d'Arc* d'après le même auteur. La route était ouverte; il ne s'agissait que de remonter plus haut et de marcher plus hardiment : on alla droit à Shakspere ; on lui demanda non pas son génie, mais sa forme, sa liberté absolue, ses changements de scènes, ses contrastes heurtés, sa langue audacieusement populaire. Du reste, il faut le dire, on se méprit complétement sur le caractère de ce grand poëte.

Shakspere, loin d'être un novateur barbare, s'était montré à son époque un régulateur intelligent. Il avait trouvé le théâtre anglais envahi par des habitudes dont il se moqua souvent, mais auxquelles il fut quelquefois contraint de sacrifier; un réformateur fait toujours quelques concessions à ce qu'il corrige. Les Anglais d'Élisabeth, ce peuple de hardis marins et de braves soldats, la tête encore pleine des passions de la guerre civile et des supplices sanglants échangés par les diverses factions religieuses, avaient besoin d'être remués énergiquement soit par le pathétique, soit par le ridicule. Il fallait de fortes liqueurs à ces mâles palais. Le tranquille bourgeois lui-même, quand il quittait son comptoir de la Cité pour le théâtre nouveau de Blackfriars, n'était pas fâché de relever par quelques émotions un peu vives la

onotonie de ses pacifiques occupations. Les Green, les ash, les Lilly, les Lodge, les Peele, les Kyd, prédécesseurs contemporains de Shakspere, jeunes gens pauvres et in-ruits, qui de tous les points de la province venaient cher-er fortune à Londres, furent obligés, bon gré mal gré, de rvir le public selon son goût, et d'*enfermer* comme Lope Vega, *Térence et Plaute sous clef quand ils se mettaient écrire*. Celui qui vit pour plaire est forcé de plaire pour vre, a dit un poëte anglais. On se mit donc à tuer, à pen-e, à brûler sur la scène. Dans une tragédie de *Cambyse*, r Preston, pièce que Shakspere persifle plus tard avec en d'autres, un honnête vieillard était écorché vivant en ésence des spectateurs et de son propre fils, qui s'écriait thétiquement en vers de quatorze syllabes :

Quel fils, ayant un cœur humain, peut voir ainsi
Son père écorché vif? Oh! pour moi quel souci[1]!

Le poëte ajoutait, dans une rubrique naïve : « Écorchez-le ec une fausse peau. » Ailleurs une femme, narguant l'*Art étique* d'Horace, dévorait sur la scène ses propres enfants rès les avoir fait cuire et bouillir à point. Les poëtes qui tisfaisaient ainsi les exigences de leur public avaient bien elque scrupule sur ces égarements de la souveraineté po-laire en matière de goût. Voici comment l'un d'eux, George hetstone, apprécie le ton général des compositions drama-ques de son époque (1578) : « L'Anglais, en cette qualité, t très-vain, indiscret, désordonné. Il commence par fonder n ouvrage sur des impossibilités; ensuite, en trois heures, parcourt le monde, marie son héros, lui donne des en-nts, en fait des hommes; de ces hommes il forme des con-iérants; il immole des monstres, fait descendre les dieux ı ciel, et monter les diables de l'enfer. Ce qu'il y a de pis, est que leur plan n'est pas encore si imparfait que leur anière de le traiter n'est ridicule; pourvu que le public rie, u leur importe que ce soit à leurs dépens. Maintes fois,

1. « What child is he of nature's mould could bide to see
His father fleaed in thise wise? O! how it grieweth me! »

pour égayer le parterre, ils mettent un bouffon à côté d'un roi; dans leurs graves assemblées ils font parler un fou; enfin ils n'observent jamais le caractère ni le rôle du personnage qu'ils introduisent. »

Ces premiers poëtes dramatiques suivaient donc l'instinct du peuple, au lieu de le comprendre et de le maîtriser : c'étaient les démagogues et non les démocrates du théâtre. Cependant d'éclatantes beautés jaillissaient parfois déjà comme l'éclair de ces sombres nuages, et suffisaient pour provoquer l'émulation d'un grand homme.

Shakspere accepta en poëte l'héritage de ses devanciers. Il sut, sans changer leur système, en tirer tous ses avantages. Ses défauts furent ceux de son temps : son génie n'appartient qu'à lui-même. Il consiste surtout dans le don de sentir et d'exprimer la vie sous toutes ses formes et dans toutes ses variétés. Shakspere sympathise avec toutes les existences, toutes les idées : il semble que l'homme tout entier vive en lui. Il se transforme successivement dans tous ses personnages, et oublie ses propres sentiments pour adopter les leurs. Il crée véritablement ses héros, il leur donne une vie indépendante, qui n'est ni gênée par la volonté arbitraire du poëte, ni même par les exigences de l'action. Une fois conçus et animés d'une existence personnelle, il les lance sans arrière-pensée à travers les événements : c'est à eux de se faire librement leur destinée. Maintes fois la fable dramatique semble plier sous le faix des caractères : les unités aristotéliques crient et se rompent. Le poëte s'en soucie peu, il est trop sûr que la vérité des personnages entraînera celle de l'intrigue. La loi suprême qu'il pourra quelquefois enfreindre, mais qu'il aura du moins la gloire de proclamer, c'est « de ne point dépasser les bornes du naturel, car tout ce qui va au delà s'écarte du but de la scène, qui a été de tout temps et est encore maintenant de réfléchir la nature comme un miroir[1]. » Ajoutons, avec M. V. Hugo, que le drame doit être un miroir de concentration qui, loin d'affaiblir la couleur et la lumière, les condense et en augmente l'éclat.

1. *Hamlet*, acte III, scène Ire.

Considérer Shakspere ainsi que l'ont fait plusieurs adeptes du système romantique, comme le patron des nouveautés barbares, c'était prendre précisément le contre-pied du rôle de ce grand poëte. Loin d'exagérer la licence du théâtre anglais, Shakspere l'avait restreinte. Ici encore notre jeune école tombait dans la même faute que les disciples de Ronsard ; elle imitait la forme du théâtre anglais, comme Jodelle avait imité celle du théâtre grec, sans saisir l'esprit caché qui l'animait, sans tenir compte de la différence des époques et des mœurs. Elle transportait la plante en négligeant les racines.

La réalité est impitoyable pour les systèmes. Un fait de peu d'importance apparente dut faire réfléchir nos jeunes novateurs et leur apprendre où en était le public. En 1829, M. Alfred de Vigny commença le feu en donnant au Théâtre-Français sa belle traduction du véritable *Othello*, masqué jusqu'alors par les timidités inconséquentes de Ducis. A coup sûr c'était un choix habile que celui d'*Othello*. Nul part Shakspere ne se rapproche davantage du théâtre classique dans la conduite du drame et dans le culte des *deux unités*. D'un autre côté la traduction était aussi prudente que poétique, et plus sage encore que fidèle. Tout alla bien dans les premiers actes, et la représentation marchait sinon sans étonner, du moins sans choquer le parterre. Quelques endroits enlevèrent même des applaudissements. Mais lorsqu'on arriva à la terrible scène où se décide la destinée de Desdémona, où son mari lui redemande avec jalousie, avec colère le gage d'amour qu'il lui a donné, le *mouchoir* qu'à su dérober la ruse infernale d'Iago, à ce mot que le poëte français avait tout simplement traduit de l'anglais, *handkerchief!* ce ne furent plus qu'éclats de rire, que sifflets, que tumulte : les habitués de la rue Richelieu ne purent souffrir ce Maure mal élevé qui, dans l'accès de sa fureur, ne savait pas trouver une élégante périphrase à la manière de Delille, une jolie charade dont le mot fût *un mouchoir*.

Ici c'est le public qui avait tort : les poëtes prirent leur revanche. M. Victor Hugo composa avant la fin de la Restauration deux de ses drames, *Marion Delorme* en juin 1829, et

Hernani en septembre : *Hernani* seul fut représenté en 1830 (le 25 février), *Marion* ne le fut que dix-huit mois plus tard. Ces deux pièces contenaient déjà presque tous les défauts qui se développèrent successivement dans les compositions dramatiques du même poëte, depuis *Cromwell*[1] jusqu'aux *Burgraves*. Ce que je blâme le plus sérieusement en lui, ce n'est point d'imiter Shakspere, c'est de ne pas lui ressembler assez.

En effet, les innovations dans la forme dramatique, dont les premiers spectateurs furent surtout choqués, sont à tout prendre habiles et mesurées. Le *lieu* de la scène ne change que d'acte en acte, licence accordée même par Marmontel, et que nul aujourd'hui ne s'aviserait de contester. Le *temps* qu'envahit l'action n'a rien d'exagéré, rien qui empêche l'esprit du spectateur d'embrasser l'unité d'intérêt, seule chose essentielle dans une œuvre destinée au théâtre. M. Hugo, avec son instinct de grand artiste, « aime mieux, à intérêt égal, un sujet concentré qu'un sujet éparpillé[2]. » Le mélange du grotesque au sérieux est un point déjà plus vulnérable. Le poëte, fidèle à sa théorie, subordonne quelquefois trop peu le premier de ces deux éléments au second. La bouffonnerie y refroidit déjà le pathétique, au lieu de le préparer. On sent un secret besoin de réaction contre la pruderie classique, besoin tempéré par la crainte salutaire des sifflets et par le souvenir du terrible *mouchoir*.

Tout cela méritait ou les éloges ou l'indulgence. Voici, selon nous, le vice réel. Le poëte est toujours trop lyrique. Au rebours de Shakspere, il fait dominer sa personne dans ses rôles. Ses acteurs disent souvent de belles choses, mais on sent trop qu'ils récitent une leçon. C'est M. Victor Hugo qui parle, et non Gomez, et non Didier. Vous retrouvez dans les drames le trait éclatant et ambitieux des *Odes*, les développements épanouis des *Orientales*, quelquefois les notes attendries et touchantes des *Feuilles d'automne*; mais on peut dire au poëte, quelque nom historique qu'il emprunte,

C'est toi, c'est toujours toi!

1. *Cromwell*, qui n'avait pas été fait pour la représentation, fut imprimé en 1827.
2. Préface de *Cromwell*.

Il n'est pas jusqu'au contraste, ce procédé ordinaire du style de notre poëte, qui ne revienne sous une forme agrandie et extraordinaire dans ses pièces théâtrales. Ce sont des antithèses, non plus de mots, mais de rôles; un roi opposé à un brigand, un bouffon à un grand seigneur, un amour de jeune homme à un amour de vieillard. Cela était encore excusable; l'antithèse va plus loin, elle se pose violente et criarde dans la conception d'un seul personnage, dans les développements du même rôle. Qu'est-ce que Cromwell? « une sorte de Tibère-Dandin. » C'est M. Hugo qui l'a dit. Qu'est-ce que Hernani? un bandit plein d'honneur. Qu'est-ce que Marion Delorme? une courtisane héroïque d'amour. Mais écoutons le poëte lui-même.

« Quelle est la pensée intime.... dans *le Roi s'amuse?* La voici. Prenez la difformité physique la plus hideuse.... éclairez de tous les côtés, par le jour sinistre *des contrastes*, cette misérable créature; et puis jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme.... le sentiment paternel; l'être difforme deviendra beau. — Qu'est-ce que Lucrèce Borgia? Prenez la difformité morale la plus hideuse.... placez-la où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme.... et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel.... et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux.... La maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia.* »

C'est ainsi que M. Victor Hugo compose ses personnages, d'après une espèce de formule *a priori :* il accumule sous le même nom deux éléments qui se repoussent. Sans doute les contradictions sont naturelles au cœur de l'homme, et c'était un des vices de la tragédie voltairienne de ne l'avoir pas senti. Mais ces contrastes naissent spontanément des différents principes que renferme notre âme; il ne faut pas que le poëte les fasse entrer violemment du dehors. Ici encore la réaction fut excessive, parce qu'elle était une réaction : les personnages pseudo-classiques étaient des abstrac-

tions; ceux de M. Hugo sont trop souvent des tours de force.

M. Alexandre Dumas.

Dès les premiers mois de 1829 (le 11 février), un autre jeune poëte avait débuté au Théâtre-Français par une pièce conçue d'après les théories nouvelles. Le titre était : *Henri III et sa cour*, drame historique et en prose. L'année suivante (30 mars 1830), il donna à l'Odéon *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, trilogie dramatique sur la vie de Christine, en cinq actes et en vers, avec prologue et épilogue. L'auteur, inconnu jusqu'alors, était, comme Victor Hugo, de race militaire, il avait pour père l'un de nos braves généraux de la république et se nommait Alexandre Dumas[1]. Un sang de créole coulait dans ses veines : le général Dumas était mulâtre, fils d'un Français établi à Saint-Domingue et d'une femme de couleur. Il semble que toute l'ardeur du climat des tropiques avait passé dans le sang du jeune poëte, avec quelque chose de sauvage, d'insubordonné, de violemment matériel. Une grande puissance de création, une verve passionnée et sans aucun sentiment idéal, une force en quelque sorte brutale, la poésie de l'instinct et de la sensation, telles étaient les tendances qui se révélèrent de plus en plus dans la carrière dramatique de M. Dumas. *Henri III* était, à tout prendre, un assez faible essai. Ce drame n'avait d'historique que le costume, les noms, des anecdotes, quelques détails de mœurs. Une intrigue des plus minces s'encadrait dans un vaste appareil de scènes ambitieuses, comme un petit pied dans un large cothurne. Le caractère de Henri III qui ne se rattachait qu'épisodiquement à l'intrigue, était le seul qui fût saisi avec vérité, grâce peut-être à M. Vitet qui dans ses *Scènes historiques* l'avait antérieurement dessinée. La trilogie de *Christine*, conçue dans le même esprit, était travaillée avec plus d'art. La partie du milieu, le meurtre de Monaldeschi offre un intérêt dramatique. Mais déjà dans cette pièce on sentait l'absence de tout élan poétique, de toute affection morale. C'est aux nerfs des specta-

1. Né en 1803.

teurs qu'en veut le poëte : c'est le corps qui parle au corps, comme dit Buffon. Du reste, l'auteur montrait déjà cette profonde entente de la scène, cette science de l'effet que nul ne possède mieux que lui, et grâce à laquelle l'art devient facilement une lucrative industrie.

M. Dumas inaugurait ainsi la période qui suit celle où nous nous arrêtons. Après tout grand effort il y a un moment de repos et pour ainsi dire de prostration. L'école romantique, après avoir conquis pour la poésie la liberté de la forme, avait atteint son but : elle se licencia comme une armée victorieuse. L'attention publique fut rappelée vers des objets plus graves, vers une nouvelle révolution (juillet 1830). Les doctrines religieuses, l'industrie, l'économie politique, l'amélioration du bien-être des masses, la fondation d'un gouvernement rationnel et juste réclamèrent toutes les pensées. La littérature avait rempli sa tâche dans le premier quart du XIXe siècle; c'était maintenant le tour de l'application. De même le siècle précédent s'était divisé en deux parts : la première avait appartenu aux penseurs, la seconde aux hommes d'action. Sous la branche cadette, les lettres se contentèrent d'un rôle secondaire : elles se firent marchandise, comme tout le reste; la forme s'abaissa ainsi que la pensée : au poëme succéda le roman, au roman le feuilleton, au drame le vaudeville. Nos légères esquisses dramatiques régnèrent toujours dans toute l'Europe par le droit de l'esprit et d'une grâce maligne. Eugène Scribe[1], le plus fécond de nos vaudevillistes, pendant et après la Restauration, jeta plus que jamais dans ses cadres fragiles et sans cesse renouvelés, la facilité inépuisable de ses conceptions, et la verve piquante de son dialogue. De Madrid à Pétersbourg on continua d'emprunter nos couplets comme nos modes. L'intelligence française ne s'était pas anéantie, elle s'était transformée. Des écrivains du plus grand talent, l'un d'eux, poëte de génie dans son admirable prose, illustra encore notre littérature. Mais que pouvaient-ils contre l'esprit général de l'époque? Le public ne cherchait plus dans les lettres qu'une

1. Né en 1791.

distraction plus ou moins honnête, l'esprit du temps était ailleurs[1].

Conclusion.

Après cette course à travers les monuments littéraires de notre histoire, après avoir visité avec nous tant de pensées, tant de formes diverses, le lecteur nous demandera peut-

1. Voici l'indication des principaux ouvrages que la littérature a produits depuis 1830 :

Histoire. Augustin Thierry, *Dix ans d'études historiques*, 1835 ; *Récits des temps mérovingiens*, 1840 ; *Essai sur l'histoire du tiers état*, 1853.

— Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois ; Attila*, 1856.

— Guizot, *Vie de Washington*, 1839 ; *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, t. III et IV, 1854 ; *Richard Cromwell* et *Monk*, 1854.

— Sismondi, *Histoire de la renaissance de la liberté en Italie*, 1832 ; fin de l'*Histoire des Français ;* le 31e et dernier volume a paru en 1844.

— Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, 1831 ; *Histoire de France*, 6 vol. 1833-1844 ; *Origines du droit français*, 1837 ; *Histoire romaine*, 1831 ; *Mémoires de Luther*, 1835 ; *Œuvres de Vico*, 1835 ; *Histoire de la Révolution française*, 1847-1853.

— De Lamartine, *Histoire des Girondins*, 1847 ; *Histoire de la Révolution*, 1849.

— Louis Blanc, *Histoire de dix ans*, 1841 ; *Histoire de la Révolution française*, 1847.

— H. Martin, *Histoire de France*, 1837-1851.

— De Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, 2e édit., 1847-1851.

— Droz, *Histoire de Louis XVI pendant les années où l'on pouvait prévoir ou diriger la révolution française*, 1839.

— Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 1845.

— Mignet, *Notices et mémoires*, 1844 ; *Antonio Perez*, 1845 ; *Marie Stuart ; Charles Quint, son abdication, son séjour au monastère de Yuste et sa mort*, 1854.

— Duruy, *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination*, 1843-1844 ; *Histoire grecque*, 1851.

— Villemain, *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, 1854.

— Sainte-Beuve, *Histoire de Port-Royal*, 1840 ; *Causeries du Lundi*, 1851, etc.

Philosophie et Littérature. Cousin, *Ouvrages inédits d'Abélard*, 1836 ; *De la metaphysique d'Aristote, rapport, etc.*, 1837 ; *Mme de Longueville*, 1853 ; *Mme de Sablé*, 1854 ; *Du Vrai, du Beau et du Bien*, 1854. *Mme de Chevreuse* et *Mme de Hautefort*, 1856.

— Ch. de Rémusat, *Abélard*, 1845 ; *De la Philosophie allemande*, Rapport, 1845.

— Jules Simon, *le Devoir*, 1854.

— Bersot, *Essai sur la Providence*, 1843-1853 ; *Du spiritualisme et de la nature*, 1846.

— Wilm, *Histoire de la Philosophie allemande*, 1846.

— Lamennais, *Esquisse d'une philosophie*, 1840 ; *Paroles d'un croyant*, 1834.

— Rossi, *Cours d'Économie politique*, 1840-1843.

— Michel Chevalier, *Cours d'Économie politique*, 1842.

— Blanqui, *Cours fait au Conservatoire des arts et métiers*, 1837-1838.

— De Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*.

— Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, 1843.

être de conclure, ou plutôt de résumer nos conclusions. Ce mobile spectacle des travaux de tous les âges n'est-il pour nous qu'une succession fortuite de phénomènes plus ou moins brillants, ou bien les créations les plus libres de la fantaisie sont-elles soumises à une loi et enchaînées dans un certain ordre? La littérature s'agite sans doute, peut-on dire qu'elle marche?

— J. J. Ampère, *Littérature et voyages*, 1833; *Histoire de la littérature française avant le* XIIe siècle, 1840.

— Nisard, *Étude sur les poëtes latins de la décadence*, 1834; *Histoire de la littérature française*, 1845.

Poésie. C. Delavigne, *Louis XI*, 1832; *les Enfants d'Édouard*, 1833; *Don Juan*, 1835; *Une famille au temps de Luther*, 1836; *la Popularité*, 1838.

— Lamartine, *Jocelyn*, 1836; *La chute d'un ange*, 1838; *Souvenirs, impressions.... pendant un voyage en Orient*, 1835.

— Béranger, *Chansons anciennes, nouvelles et inédites*, 1831; *Chansons nouvelles et dernières*, 1833.

— Barthélemy, *Nemésis*, 1831-1832.

— Barbier, *les Iambes*, 1832.

— V. Hugo, *Les feuilles d'automne*, 1831; *Les chants du crépuscule*, 1835; *Les voix intérieures*, 1837; *Le Roi s'amuse*, 1832; *Lucrèce Borgia*, 1833; *Marie Tudor*, 1833; *Angelo*, 1835; *Marion Delorme*, 1836; *Ruy Blas*, 1838; *les Burgraves*, 1843.

— A. Dumas, *Antony*, drame, 1831; *Charles VII*, 1831; *Teresa*, 1832; *Angèle*, 1833; *Caligula*, 1838; *Mlle de Belle-Isle*, 1840; *Les demoiselles de Saint-Cyr*, 1843.

— Eugène Scribe, l'édition donnée en 1832 est composée de 10 volumes et contient 81 pièces, *sans préjudice du courant*.

— Ponsard, *Lucrèce, Agnès de Méranie, Charlotte Corday, Horace et Lydie, Ulysse, l'Honneur et l'Argent*, 1843-1853.

— E. Augier, *Gabrielle, la Ciguë, Diane, Philiberte*, 1844-1853.

Romans. Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, 1831.

— Balzac, *la Peau de chagrin*, 1831; *Scènes de la vie privée*, 1831, etc.; *Scènes de la vie de province*, 1832, etc.; *Eugénie Grandet; le Père Goriot; La recherche de l'absolu; César Birotteau*, 1839.

— Frédéric Soulié, *Les deux cadavres*, 1832; *le Conseiller d'État*, 1835, *le Vicomte de Béziers*, 1834; *le Comte de Toulouse*, 1835; *le Magnétiseur*, 1835; *les Mémoires du Diable*, 1837.

— Eugène Sue, *Aatr Gull*, 1832; *la Salamandre*, 1832; *la Vigie de Koat-Ven*, 1833; *Mathilde*, 1841; *les Mystères de Paris*, 1842; *le Juif errant*, 1847.

— George Sand, *Indiana*, 1832; *Valentine*, 1832; *Lelia*, 1833; *Jacques*, 1834; *André*, 1835; *Leone Léoni*, 1835; *Simon*, 1836; *Mauprat*, 1837; *Consuelo*, 1842; *la Petite Fadette*, 1848; *la Mare au Diable*, 1846. — Idylles dramatiques: *le Champi; Claudie; le Pressoir*.

— Alexandre Dumas, *Impressions de voyage*, 1843; *le Comte de Monte-Christo; la Reine Margot; la Dame de Montsoreau; le Chevalier de Maison-Rouge*, etc.

— Jules Sandeau, *le Docteur Herbeau*, 1841; *Mlle de la Seiglière*.

— P. Mérimée, *Colomba*.

— Émile Souvestre, *les derniers Bretons*, etc.

En général nous sommes de ceux qui croient au progr
Mais cette profession de foi demande quelques explicatior
Le progrès est sans doute la loi de l'individu, des natior
de l'espèce tout entière. Croître en perfection, exister
quelque sorte à un plus haut degré, c'est la tâche que Di
impose à l'homme, c'est la continuation de l'œuvre de Di
même, c'est le complément de la création. Mais cette croi
sance morale, ce besoin de grandir peut, comme toutes l
forces de la nature, céder à une force plus grande; c'est u
impulsion plutôt qu'une nécessité; elle sollicite et ne co
traint pas. Mille obstacles en arrêtent le développement da
les individus et dans les sociétés : la liberté morale peut e
ralentir ou en accélérer les effets. Le progrès est donc u
loi qu'on n'abroge point, mais à laquelle on cesse quelqu
fois d'obéir.

Cependant plus la masse des individus est grande, pl
les caprices du hasard et de la liberté se neutralisent, po
laisser prédominer l'action providentielle qui préside à n
destinées. A voir l'ensemble de la vie du monde, l'humanit
avance incontestablement ; il y a de nos jours moins de mi
sères morales, moins de misères physiques que le passé n'e
a connu.

L'art et la littérature, qui expriment les divers états de
sociétés, doivent donc participer en quelque degré à cett
marche progressive.

Mais il y a deux choses dans une œuvre littéraire : d'un
part les idées et les mœurs sociales qu'elle exprime, de l'autr
l'intelligence, le sentiment, l'imagination de l'écrivain qu
s'en fait l'interprète. Si le premier de ces éléments tend san
cesse à une perfection plus grande, le second est sujet à tou
les hasards du génie individuel. Le progrès en littérature es
donc seulement dans l'inspiration et pour ainsi dire dans l
matière; il peut, il doit n'être pas continu dans la forme.

Bien plus, dans les sociétés très-avancées, la grandeu
même des idées, l'abondance des modèles, la satiété du pu
blic rendent de plus en plus difficile la tâche de l'artiste.
Lui-même n'a plus cet enthousiasme des premiers âges,
cette jeunesse de l'imagination et du cœur; c'est un vieil-

ard dont la richesse s'est accrue, mais qui jouit moins de a richesse.

Si l'on considère dans leur ensemble toutes les époques l'une littérature, on verra qu'elles se succèdent dans un ordre constant. Après celle où l'idée et la forme se sont combinées d'une manière harmonieuse, en vient une autre où l'idée sociale surabonde et détruit la forme littéraire de l'époque précédente.

Le moyen âge introduit dans l'art le spiritualisme : devant cette idée nouvelle s'envolent effrayés tous les riants mensonges de la poésie grecque. La forme classique, si belle, si pure, ne peut contenir la haute pensée catholique. Un art nouveau se forme : il ne parvient pas, de ce côté des Alpes, à la maturité qui produit les chefs-d'œuvre, mais l'Europe est alors une seule patrie : l'Italie se charge de compléter la France.

La Renaissance amène dans la civilisation des éléments nouveaux : elle ressuscite les traditions de la science antique, et cherche à les unir aux vérités du christianisme. L'art du moyen âge, comme un vase trop étroit, se brise sous les flots qui s'y précipitent. Ces idées diverses s'agitent et se combattent au XVIe siècle; elles se coordonnent et arrivent à une admirable expression dans l'âge suivant.

Au XVIIIe siècle, nouvelle invasion d'idées : tout est examiné, remis en question : religion, gouvernement, société, tout devient matière à discussion pour l'école dite philosophique. La belle forme littéraire de Louis XIV s'altère encore au conflit de ces turbulentes nouveautés. La langue devient abstraite et incolore; la poésie pure se meurt, l'histoire se dessèche et se fausse.

Une partie du XIXe siècle semble prendre à tâche de reconstruire l'édifice moral et de rendre à la pensée une large forme. Le résultat littéraire de ses efforts c'est la renaissance de la poésie lyrique avec un admirable développement de l'histoire.

Un fait qui nous frappe dans cette succession d'époques alternativement agitées et calmes, actives et littéraires, c'est qu'elles précipitent leur marche à mesure qu'elles avancent.

Le moyen âge dure quatre siècles, la Renaissance en compte tout au plus deux; la période monarchique est mesurée par les deux règnes de Richelieu et de Louis XIV ; l'âge philosophique par celui de Voltaire; enfin l'époque réparatrice du XIXe siècle semble en avoir duré à peine le quart. Les nations vivent aujourd'hui plus vite. Vingt ans suffisent où il fallait jadis plusieurs siècles : la presse est le chemin de fer des idées.

Sommes-nous rentrés depuis 1830 dans une de ces époques où les doctrines se heurtent avec violence, et produisent le désordre et la confusion, jusqu'à ce qu'une organisation puissante les pacifie en les embrassant? bien des indices nous permettent de le croire : la postérité seule pourra l'affirmer.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

A

ABBAYES (les) de la Normandie propagent la science latine au XIe siècle, 160; principales abbayes (Rouen, Caen, Fontenelle, Lisieux, Fécamp, Jumiège, Le Bec, Brionne), 160, 161.

ABÉLARD [1079-1142], ses compositions lyriques, 145; ses amours et sa vie, 174; son système philosophique, 176.

ACADÉMIE FRANÇAISE, sa fondation [1635], 360; — academie française à Berlin, [XVIIIe siècle], 575.

ADAM DE LA HALLE (Le Bossu d'Arras), trouvère du XIIIe siècle, 224.

AGE (moyen), est peint fidèlement dans les poëmes carlovingiens [XIe siècle] (E. Quinet), 79.

AIMÉ-MARTIN [1786-1847], ses *Lettres à Sophie*, 543.

ALBÉRIC DE REIMS, professeur à Paris au XIIe siècle, 163.

ALBERT LE GRAND [1205-1280], philosophe scolastique, 178.

ALCIAT (André) [1492-1550] enseigne le droit romain à Bourges, 270.

ALCÔVISTES, voyez Précieuses.

ALCUIN [726-804], savant appelé auprès de Charlemagne [782], 39; enseigne avec un grand éclat, 45.

ALEANDRO, recteur de l'Université de Paris [1512], 264.

ALEXANDRE de Paris [1184], trouvère, 116.

ALEXANDRE LE GRAND, héros des trouvères, 115; origine du poëme d'Alexandre [XIIe siècle], 115.

ALLÉGORIE, son règne et son abus au XIIIe siècle, 118.

ALLEMAGNE, son école classique et son école romantique au XIXe siècle, 574; imitations de la France au XIXe siècle, 574; caractère de sa littérature, 583.

ALLEMAND (idiome), son expulsion [813-842], 74.

AMADIS DE GAULE, roman héroïque du XVIe siècle, 357; ses imitations, 358.

AMPÈRE (J. J.) [1800-—], *Histoire de la littérature française*, 3 (note), 20, 126.

AMYOT [1513-1593], ses traductions, 277.

ANACHARSIS (Voyage d') [1784], ouvrage de l'abbé Barthélemy, 497.

ANDRIEUX [1759-1833], auteur dramatique et professeur, 550.

ANESSE (l') de Balaam joue un rôle dans les mystères [XVe siècle], 216.

ANGLETERRE, son influence sur la France, au XVIIIe siècle, 466; mouvement romantique qui s'y fait au XIXe siècle, 544.

ANQUETIL [1723-1808], historien, 624.

ANSELME (SAINT) [1033-1109], philosophe réaliste, 161; son *Monologium* et son *Proslogium*, 161, 173.

ANTIESPAGNOL (l'), pamphlet de Michel Hurault [XVIe siècle], 312.

ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE, sujets qu'elle fournit aux poëtes du moyen âge, 107; cause de la vogue de ces sujets, 109; son influence sur la renaissance au XVIe siècle, 262.

ARCHITHRENIUS ou *la Grande-Lamentation*, poëme de Jean d'Antville [XIIe siècle], 165.

ARGONAUTES, chantés par les trouvères, 110.

ARIOSTE (l') [1474-1533], puise dans les poëmes de la Table-Ronde, 106, 256.

ARISTOTE [384-322], mis au nombre des monstres au XIIIe siècle par le théologien Hélinand, 170; ce qu'on avait de ses ouvrages au XIIe siècle, 175; il est attaqué par Ramus, 276, 277.

ARMORICAINS, leur poésie (La Villemarqué), 8, 97; cycle armoricain ou d'Arthur [XIIe siècle], son caractère chevaleresque, 90; ses sources bretonnes, 93; tradition poétique d'Arthur chez ce peuple (La Villemarqué), 96.

ARNAUD (Antoine) [1612-1694], docteur de Port-Royal, 389.

ARNAUD DE MARVEIL, trouhadour du XIIe siècle, 136.
ARNAULT [1766-1834], poëte dramatique, 637.
ARRÊTS D'AMOUR, sentences rendues par les cours d'amour [1100-1300], 137.
ARTHÉNICE (Catherine de Vivonne) [....-1671], mère de Julie d'Angennes, 351; son salon bleu, 366.
ARTHUR (Cycle d'), cycle armoricain [XIIe siècle], son caractère chevaleresque, 90: légende d'Arthur, 94; il établit la chevalerie de la Table-Ronde, 95; *le Brut*, chronique rimée contenant l'histoire d'Arthur par Wace, 95; imitations dans les littératures modernes des poésies de ce cycle, 106.
ARTS LIBÉRAUX réduits à sept dans le cours d'études du moyen âge, 168.
ASCENSIUS (Badius) [1462-1535], imprimeur de Paris, 264.
ASTRONOMIES [IXe siècle], biographe de Louis le Débonnaire, 76.
AUDEFROY LE BATARD [fin du XIIe siècle], trouvère, sujets de ses poëmes, 146.
AUGER (L. S.) [1772-1829], critique, 636.
AUGIER, *Gabrielle*, *la Ciguë*, *Diane*, *Philiberte*, 657 (note).

B

BACON (ROGER) [1214-1292], ses découvertes, 178.
BAÏF (Ant. de) [1532-1589], poëte de la Pléiade, 337.
BALZAC [1594-1654], ses lettres, 360.
BALZAC, *la Peau de Chagrin*, etc., 657 (note).
BAOUR-LORMIAN, voyez Lormian.
BARANTE (de) [1782-—], historien de l'école descriptive, son *Histoire des ducs de Bourgogne*, 628.
BARBIER, *les Iambes* [1832] 656 (note).
BARDES, musiciens et poëtes gaulois, 6; chants des bardes du pays de Galles qui nous ont été conservés, 93 (note).
BARNAVE [1761-1793], orateur, 539.
BARON [1653-1729], imitateur de l'*Andrienne* de Térence, 433.
BARTHE [1734-1785], poëte et auteur dramatique, 498.
BARTHÉLEMY (l'abbé) [1716-1795], *Voyage d'Anacharsis*, 497.
BARTHÉLEMY, *Némésis* [1831-1832], 656 (note).
BASOCHE [1303], son origine, 237.
BASQUE, chant écrit dans cette langue [publié en 1590], 42.
BAYARD [1476-1524], sa vie, 318.
BAYLE [1647-1706], philosophe pyrrhonien, 462.
BEAUMARCHAIS (1732-1799], ses œuvres, 537; a créé le type de *Figaro*, 538.
BÈDE le Vénérable [673-735], historien, 185.
BELLEAU (Remy) [1528-1577], poëte de la Pléiade, 337.
BENOIT DE SAINTE-MORE [XIIe siècle], son poëme de *la Guerre de Troie*, 112.
BENSERADE [1612-1691], auteur du sonnet de Job, 365.
BÉRANGER (998-1088), moine de Clairvaux, défenseur d'Abelard, 145.
BÉRANGER (P. J. de) [1780-—], ses chansons, 601, 605 et 656 (note).
BERGIER [1718-1790], réfutateur de Voltaire, 490.
BERNARD (SAINT) [1091-1153], a composé des chansons, 145; son caractère, sa vie, 176.
BERSOT, *Essai sur la Providence* [1841-1847]; *Du spiritualisme et de la nature* [1846], 656 (note).
BERTAUT [1552-1611], poëte, 262.
BERTE AUX GRANS PIÉS, roman rimé du XIIe siècle, ses neuf variantes, 66, 76 (note).
BERTRAN D'ALAMANON, troubadour du XIIIe siècle, 139.
BERTRAN DE BORN, troubadour et guerrier du XIIe siècle, 136.
BESTIARIUS, poëme sur l'histoire naturelle, par Philippe de Than [XIIe siècle], 119.
BIBLE, son influence sur les écrivains de la France, 26.
BLANC (Louis), *Histoire de dix ans* [1841]; *Histoire de la Révolution française* [1847], 656 (note).
BLANCHET (Pierre) [1459-1519], auteur supposé de la farce de *l'Avocat Patelin*, 240.
BLANDINE, martyre de Lyon au IIe siècle, 26.
BLANQUE, *Cours fait au Conservatoire des arts et métiers* [1837-1848], 650.
BLONDEL DE NESLES, troubadour du XIIe siècle, 72.
BODEL (Jean), trouvère du XIIIe siècle, son *Poëme sur Charlemagne*, 74; son mystère *le Jeu de Saint-Nicolas*, 211.
BODIN [1530-1596], avocat de Toulouse, sa *République* [1577], 274.
BODMER [1698-1783], poëte allemand, lutte contre l'influence de la littérature française, 575.
BOÈCE [470-526], imité par le trouvère Simon du Fresne, 119.
BOIARDO [1434-1494], puise dans les poëmes de la Table Ronde, 106.
BOILEAU-DESPRÉAUX [1636-1711], 400; caractère de sa critique, 420; ses œuvres, 422.
BOISJOLIN [1763-1832], son poëme de la *Botanique*, 543.

OISROBERT [1592-1662], poëme dramatique, 373, 400.
ONALD (de) [1753-1840], philosophe et publiciste, 550, 603.
ONAVENTURE (Saint) (Jean de Fidanza), [1221-1274], philosophe mystique, 180.
OSSUET [1627-1704], 435; ses *Oraisons funèbres*, 440; *Discours sur l'histoire universelle* [1679], 442; comparé à Fénelon, 445.
OUCHER (Jean) [1548-1644], fondateur de la Ligue, 301; ses pamphlets, 308.
OULAINVILLIERS [1658-1722], historien, 625.
OURDALOUE [1632-1704], prédicateur, 454.
OURSAULT [1638-1701], poëte dramatique, 433.
RANTÔME [1527-1614], historien, son caractère, 320.
RÉBEUF [1618-1661], traducteur de Lucain, 365,
REITINGER [1701-1776], lutte contre l'influence de la littérature française, son journal *le Peintre des mœurs*, 576.
RETAGNE, la langue celtique y existe encore au XIXe siècle, 4.
RETONNES (Sources) de la poésie du Cycle d'Arthur (XIIe siècle), 93.
RIDAINE [1701-1767], prédicateur, 547.
RIFAUT [1781- —], auteur dramatique, 546.
RUEYS [1640-1723] a remis au théâtre *l'Avocat Patelin*, 240, 433.
BRUNETTO LATINI [1220-1294] compose un ouvrage en français, 164.
BRUNO (GIORDANO) [1560-1600], brûlé à Rome, 384.
BRUT (*le*) *d'Angleterre*, poëme de Wace [1155], 95, 118.
BUCHON [1791-1846], historien, 312.
BUDÉ (Guillaume) [1467-1540], célèbre professeur du Collége de France, ses *Commentaires*, 265.
BUFFON [1707-1788], son *Histoire naturelle*, 523; son style, 526; anecdotes sur Buffon, 529 (note).
BURGER [1748-1794], ses ballades, 582.
BUSSY-RABUTIN [1618-1396], ses *Amours des Gaules*, 401.
BYRON [1788-1824], son caractère, ses œuvres, 586.

C

CABANIS [1757-1808], rédacteur de *la Décade philosophique*, 565.
CALDERON [1601-1687], imité par Mairet (*Marianne*), 370.
CALVIN [1509-1564], sa réforme, ses ouvrages, 291.
CAMPENON [1772-1843], poëte de l'école descriptive, 544.
CAMPISTRON [1656-1737], poëte dramatique, 432.
CAPITULAIRES, recueil des divers actes du pouvoir de Charlemagne, 41.
CARLOVINGIENNE (époque), premier Cycle épique [XIe siècle], 71.
CARREL (Armand) [1800-1836, éditeur de Courier, 607.
CASAUBON (Isaac) [1559-1614], critique, 268.
CASTEL [1688-1757], son poëme des *Plantes*, 543.
CATHERINE DE MÉDICIS [1519-1589], sa politique, 297.
CELTES, leur caractère, 2. — Idiomes celtiques, leur influence sur la langue française, 3; termes celtiques conservés en français (F. Edwards), 4.
CÉNACLE (le), réunion de littérateurs de l'école romantique au XIXe siècle, 635.
CENT (*les*) *Nouvelles*, voyez *Nouvelles*.
CÉSAIRE (Saint) [470-542] d'Arles, évêque de la Gaule, 32.
CHANSONS de Geste, voyez Geste.
CHAPELAIN [1595-1674], auteur de *Jeanne d'Arc*, 365.
CHARLEMAGNE [742-814], restaurateur des lettres, 38, 39; fonde des écoles, 40, 44; fait préparer une *Grammaire franque*, recueille les poésies populaires, 40; ses *Capitulaires*, 41; corrige les quatre Évangiles, 43; poëme de Jean Bodel sur ses campagnes en Saxe, 74; les poëtes du moyen âge lui attribuent tous les succès remportés sur les infidèles, 74; poëme de Turpin sur sa vie, 75.
CHARLES IX [1550-1574], ses vers en réponse à Ronsard, 336.
CHARLES D'ORLÉANS [1391-1465], analyse et caractère de ses poésies, 153-158.
CHARTIER (Alain) [1386-1458], son *Quadriloge*, 211.
CHATEAUBRIAND [1768-1848], sa jeunesse, ses voyages, 553: *Essai sur les révolutions* [1797], 554; *Atala*, *René* [1801]; *Génie du Christianisme* [1802], 555; *les Martyrs* [1809], 556; *Itinéraire* [1806], 557; *les Natchez*, 558; écrit au *Journal des Débats* [1824], 615.
CHAUCER [1328-1400], ses emprunts aux poëmes de la Table-Ronde, 106.
CHAULIEU [1639-1720], poëte, 463.
CHAVERNY, diplomate du XVIe siècle, 335.
CHÉNIER (André) [1762-1794], ses élégies, 534; sa mort, 536.
CHÉNIER (Joseph) [1764-1811], critique et poëte dramatique, 527, 546.
CHEVALERIE, sa naissance au moyen âge [XIIe siècle], 90; deux chevaleries, l'une mondaine, l'autre religieuse, 92, 104.

CHEVALIER- (le) AU-LION, poëme de Chrétien de Troyes [1160], 97.
CHEVALIER (Michel), *Cours d'économie politique* [1842], 656 (note).
CHEVALIER (Mémoires du) SANS PEUR ET SANS REPROCHE, par son Loyal Serviteur [1527], 318.
CHRESTIEN DE TROYES [11...-1191], son poëme du *Chevalier-au-Lion*, 97, son poëme de *Perceval*, 104.
CHRESTIEN (Florent) [1541-1596], prit part à la *Satire Ménippée*, 312.
CHRISTIANISME, sa naissance, son influence sur la civilisation et sur la pensée, 25; discussions philosophiques du dogme chrétien, leur effet, 29.
CHRISTINE DE PISAN [1363-1420], caractère de ses œuvres, 210.
CHRONIQUES (Grandes) DE FRANCE (Saint-Denis [XIVe siècle], leur forme, leurs continuateurs, 188.
CHRONIQUES MONACALES, Denis le Petit, Bède le Vénérable, 185; Roricon, 187.
CICÉRON [106-43], ses imitateurs au XVIe siècle, 267.
CID (le) (Rodrigue de Bivar) [1040-1099], 123.
CIVILISATION ROMAINE en Gaule, 17.
CLÉLIE [1656-1666], roman de Mlle de Scudéri (carte du pays de Tendre), 357.
CLERGÉ, sa réforme sous Charlemagne, 43; société cléricale, sa supériorité au XIVe siècle, 158; ses travaux, 168.
COLIGNY [1517-1572], son *Discours sur le siége de Saint-Quentin* [1557], 319.
COLINES, famille célèbre d'imprimeurs de Paris au XVIe siècle, 264.
COLLÉ [1709-1783], chansonnier et auteur dramatique, 498, 603.
COLLÉGE ROYAL (Collége de France), sa fondation [1531], ses premiers professeurs célèbres, 264.
COLLETET [1598-1659], poëte dramatique, 373.
COLLIN D'HARLEVILLE [1755-1806], auteur dramatique, 550.
COMÉDIE FRANÇAISE au XVIIIe siècle, 549.
COMMINES (Philippe de) [1445-1509], ses *Mémoires*, 205.
CONDILLAC [1714-1780], son système, 486.
CONDORCET [1743-1794], philosophe, 539.
CONFRÉRIE DE LA PASSION [1402-1548], représente des spectacles tirés du Nouveau Testament, 225.
CONRART [1603-1675], littérateur, 361.
CONSTANT (Benjamin) [1767-1830], son roman d'*Adolphe*, 611; ses autres œuvres, 611 (note); son système politique et religieux, 612, 616.
CORAIÈRE, orateur parlementaire de la restauration, 615.
CORNEILLE (Pierre) [1606-1684], ses comédies, argument de sa *Mélite*, 371, déplaît à Richelieu, 374; sa tragédie de *Médée*, [1635], 374; analyse du *Cid*, 374, 376; *Horace*, *Cinna* [1639], *Polyeucte* [1640], 377; ses dernières tragédies, 379-380; jugé par Sainte-Beuve, 581, par Mme de Sévigné, 382.
CORNEILLE (Thomas) [1625-1709], poëte dramatique, 432.
COTTIN (Mme) [1773-1807], ses romans, 544.
COUCY (Raoul de) [1160-1191], trouvère, 72.
COULANGES (Mme de) [XVIIe siècle], a écrit des lettres, 402.
COURIER (Paul-Louis) [1773-1825], ses *Pamphlets* et son style, 607.
COURNAND [1747-1814], son poëme sur les styles, 543.
COURS D'AMOUR [1100-1300], leur origine, leur but, leurs progrès, 137, 138.
COUSIN (Jean) [1520-1590], peintre, fonde l'école française, 261.
COUSIN (Victor) [1792- —], professeur de philosophie à la Sorbonne [1814]; ses voyages, son esthétique, 620-623. Ouvrages inédits d'*Abélard* [1836]; *De la métaphysique d'Aristote*, rapport, etc. [1847]; *Mme de Longueville* [1853]; *Mme de Sablé* [1854]; *Du Vrai, du Beau et du Bien*, [1854], 656 (note).
CRÉBILLON [1674-1762], poëte tragique, 498.
CREUZÉ DE LESSER [1775-1839], a reproduit les romans de la Table-Ronde, 106.
CRÉVIER [1793-1765], continuateur de l'*Histoire romaine* de Rollin, 491.
CRITIQUE LITTÉRAIRE pendant l'époque impériale, 564, 565; — sous la Restauration, 616.
CUJAS [1520-1590], jurisconsulte, 270.
CYCLE FRANÇAIS [XIe siècle], poésies carlovingiennes, 71.

D

DACIER (Mme) [1651-1720], prend parti pour les anciens, 400.
D'AGUESSEAU (le chancelier) [1668-1751], orateur et magistrat, 490.
D'ALEMBERT [1717-1783], son *Discours préliminaire* en tête de l'*Encyclopédie*, 485.
DAMIRON [1794- —], écrit dans le journal *le Globe*; son *Histoire de la philosophie du XIXe siècle*, 617.
DANCOURT [1661-1626], auteur dramatique, 433.
DANÈS [1497-1577], premier professeur de grec au Collége de France, 264.
DANIEL (le P.) [1649-1728], historien, 621.

DANSE MACABRE, son origine [XIIIe siècle], 218 (note).
DANTE [1265-1321], ses emprunts aux poëmes de la Table-Ronde, 106; visite deux fois la France, 164; son influence sur les chants des trouvères, 256.
DANTON [1759-1794], orateur, 539.
DARÈS le Phrygien était connu des trouvères, 111.
D'ARLINCOURT [1789- —], ses romans et son style, 589.
DAUBENTON [1716-1808], collaborateur de Buffon, 526.
D'AUBIGNÉ [1550-1630], ses poésies, 341.
DAURAT [1510-1588], poëte et érudit, 329.
DÉBATS (Journal des), ses rédacteurs au commencement du XIXe siècle, 565.
DE BELLOY [1727-1775], poëte dramatique, 498.
DÉCADE PHILOSOPHIQUE, journal de la fin du XIIIe siècle, ses rédacteurs, 565.
DÉCADENCE de la littérature française pendant l'époque impériale au XIXe siècle, 541.
DELAVIGNE (Casimir) [1793-1843], ses *Messéniennes*, ses œuvres dramatiques, 600 et 656 (note).
DELILLE [1738-1813], poëte de l'école descriptive, 543.
DELORME (Philibert) [....-1577], architecte (les Tuileries), 251.
DENIS LE PETIT [VIe siècle], sa chronique, 185.
DENYS PYRAM [XIIe siècle], trouvère, 120.
DÉSAUGIERS [1772-1827], chansonnier, 603.
DESBARREAUX (1602-1673), poëte, 462.
DESBORDES-VALMORE (Mme) [1787- —], poëte lyrique, 590.
DESCARTES [1596-1650], son *Discours de la Méthode* [1637], 384, 434.
DESCHAMPS (Antony) [1809- —], poëte, traducteur de Dante, 647.
DESCHAMPS (Émile) [1795- —], poëte lyrique, 590, 647.
DESCRIPTIVE (Poésie) au XVIIIe siècle Saint-Lambert, Lemierre, 499, 542; Delille, Fontanes, Castel, Boisjolin, Esménard, Gudin, Ricard, Cournand, 543.
DESMAHIS [1722-1774], auteur dramatique, 499.
DESMARAIS, voyez Regnier-Desmarais.
DESMARETS DE SAINT-SORLIN [1596-1676], auteur du poëme de *Clovis*.
DESPÉRIERS [15..-1444], ses *Nouvelles récréations*, 327.
DERPORTES (Phil.) [1546-1606], poëte, 262.
DESTOUCHES [1680-1754], auteur dramatique, 499.
D'HEILLI (Mlle), duchesse d'Étampes [1508-1576], maîtresse de François Ier, 276.
D'HOLBACH [1723-1789], son *Système de la nature*, 487.
DICTYS de Crète, était connu des trouvères, 111.
DIDACTIQUE (Poëme), son règne au XIIIe siècle, 118.
DIDEROT [1713-1784], philosophe et auteur dramatique, dirige l'*Encyclopédie*, 486, 499.
DISCUSSIONS du dogme chrétien, leur effet dans la Grule, 29.
DOLET [1509-1546, imprimeur de Paris, 264.
DOLOPATHOS ou ROMAN DES SEPT SAGES, fabliau latin du XIIe siècle, son origine et son sujet, 126.
D'ORLÉANS, voyez Louis d'Orléans.
D'OSSAT (le cardinal) [1536-1604], diplomate, 320.
DRAMATIQUES (Auteurs) du second ordre au XVIIIe siècle (Lafosse, Lamotte, Lagrange-Chancel, Crébillon, Saurin, de Belloy, Colle, Palissot, Lanoue, Barthe, Desmahis, Sedaine, Gresset, Piron, Marivaux, Destouches, La Chaussée, Diderot), 498.
DRAME (le) dans l'église au moyen âge, son germe dans l'office divin, 212; souvenirs du théâtre païen, 215. — Le drame au XIXe siècle, 647.
DROIT romain en France au XVIe siècle, 269.
DROZ, *Histoire de Louis XIV pendant les années où l'on pouvait prévenir ou diriger la révolution française* [1839], 656 (note).
DRUIDES, ministres du culte gaulois, 6.
DUBARTAS [1544-1590], son poëme de *la Semaine*, 340.
DU BELLAY (J.) [....-1560], diplomate, 320.
DU BELLAY (Joachim) [1524-1560], son livre de l'*Illustration de la langue françoise* [1548], 330.
DUBOIS (Pierre), dirige le journal *le Globe* [1824], 616.
DUBOS [1670-1742], historien, 625.
DUCHATEL [1803- —], écrit dans le journal *le Globe*, 616.
DUCHÉ [1668]-1704], poëte dramatique, 432.
DUCIS [1733-1816], poëte dramatique, 547; son *Abufar*, 549.
DUCLOS [1704-1772], ses *Considérations*, 492.
DUFRESNY [1684-1724], auteur dramatique, 433.
DUMAS (Alexandre) [1803- —], auteur dramatique, 654, 656 (note).
DUMESNIL [1776- —], poëte de l'école descriptive, 544.

DUMOULIN [1500-1566], avocat à Paris, 270.
DU PERRON (le cardinal) [1556-1618], négociateur, 320.
DU PLESSIS-MORNAY [1549-1623], rédige les manifestes de Henri IV, 311.
D'URFÉ (Honoré) [1567-1625], romancier, *l'Astrée*, 425.
DURUY, *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination* [1843-1844], 656 (note).
DU RYER [1605-1658], poëte dramatique, 370.
DUVAL (Alex.) [1767-1842], poëte, auteur dramatique, 551, 636.
DUVERGIER DE HAURANNE [1788-—], écrit dans le journal *le Globe*, 617.

E

ÉCOLES fondées sous Charlemagne, 44; écoles fondées en Normandie par Guillaume le Conquérant, 160.
ÉCOLIERS de l'Université de Paris au XIIIe siècle, leur caractère, 164; leur portrait par le poëte Jean d'Antville, 165.
EDWARDS (W. F.), recherches sur les langues celtiques, rapprochements entre la langue française et les idiomes celtiques, 4, 5.
ÉGINHARD [7...-839], biographe de Charlemagne, 186.
ÉGLISE CHRÉTIENNE, sa supériorité et sa puissance au moyen âge, 158; ses fêtes, 213; caractère de son culte, 214.
ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE au XVe et au XVIe siècle, son caractère, 300; — éloquence de la tribune pendant la révolution française de 1789, 538; — sous la Restauration, 605.
EMPIRE FRANÇAIS au XIXe siècle, littérature de l'époque impériale, 541.
ENCYCLOPÉDIE (l') de Diderot, 483.
ENFANTS (les) SANS SOUCI, représentent sous Charles VI les *Sotties*, 244.
ÉPOPÉE FRANÇAISE au moyen âge, première poésie de la France, 70; épopée au XIXe siècle (Luce de Lancival, Campenon, Dumesnil, Parseval de Grand-Maison, 544.
ÉRASME [1467-1536], ses ouvrages, 261; son *Ciceronianus*, 267.
ESMÉNARD [1770-1811], son poëme de *la Navigation*, 543.
ESPAGNE, influence du goût espagnol sur la littérature française au XIVe siècle, 348.
ESPINEL (Vicente) [1544-1634], poëte et romancier, imité par Lesage (*Gil Blas*), 495, 496.
ESSAIS de Montaigne [1580], 278-285.
ESTIENNE (les), imprimeurs célèbres du XVIe siècle, 264.
ESTIENNE (Henri) [1528-1598], *Thesaurus linguæ græcæ*, 265; *Apologie d'Hérodote*, 307.
ÉTIENNE [1778-1845], auteur dramatique, 551, 637.
EUSCARA ou ESCARA, langue des Ibères, 11.

F

FABLIAUX [XIVe siècle], leur caractère et leur forme, 125.
FABRE D'ÉGLANTINE [1755-1794], auteur dramatique, 550.
FARCES (les) [XVe siècle], drames populaires, 240.
FAURIEL [1772-1844], origines de l'épopée chevaleresque, 63, 93.
FÉLETZ (de) [1771-1850], critique, 565.
FEMMES, voyez Cours d'amour, Précieuses; Rambouillet (hôtel de).
FÉNELON [1651-1715] comparé à Bossuet, 445; *Télémaque* [1669], 449; autres œuvres, 453.
FÉODALE (Société), sa formation, 58.
FICHET, recteur de la Sorbonne, introduit l'imprimerie à Paris [1469], 264.
FICHTE [1762-1814], philosophe allemand, 621.
FIÉVÉE [1767-1839], romancier, 544.
FIGARO, type créé par Beaumarchais, 538.
FLAGY (Jehan de) [XIIe siècle], un des auteurs du poëme des *Loherains*, 87.
FLÉCHIER [1632-1710], orateur, 439.
FLEURANGE [1490-1537], fils de Robert de La Marck, ses *Mémoires*, 318.
FLORIAN [1755-1794], poëte et romancier, 503.
FONTANES [1751-1821], poëte et critique de l'école impériale, 565.
FONTENELLE [1657-1757], ses œuvres, 467.
FORTUNAT (VIe siècle), poëte latin de la Gaule, 3.
FOUQUET (Nic.) [1615-1680], défendu par La Fontaine, 426.
FOUS, leur fête au moyen âge, 217.
FOY (le général) [1775-1825], orateur parlementaire, 615.
FRANÇAISE (nation), son caractère (Heeren), 2.
FRANCIQUE (dialecte), fragment d'épopée en cette langue (Jacob Grimm), 22.
FRANÇOIS Ier [1494-1547], appelle en France les artistes italiens, 260; crée l'imprimerie royale, 264.
FRANÇOIS DE SALES (saint) [1567-1622], ses œuvres, 390.
FRÉRET [1688-1749], historien, 492.

ISSART [1337-1410], ses poésies, 153, a *Chronique*, 201; jugé par Montaine, 204, 628.
OMONT, héros du poëme des *Loherains*, 83.

G

ELS, premier peuple de la Gaule, 3.
RAT [1749-1833], moraliste, 565.
RGANTUA ET PANTAGRUEL, œuvre de Rabelais, 286.
RIN, héros du poëme des *Loherains*, 83.
RNIER [1545-1601], poëte dramatique, 339.
ULE LATINE, sa littérature, ses écrivains, 16; conquête de la Gaule par les Germains, 18.
ULOIS, leur caractère, 2; restes de leur poésie, 5.
ULOISE (race), sa division en deux familles (Am. Thierry), 3.
UTIER (Théophile) [1809- —], poëte et romancier, 643.
AY (Delphine de Girardin) [1805- —], poëte lyrique, 590.
AY (Mme Sophie) [1776- —], poëte et romancière, 590.
EFFROI GAIMAR [vers 1150], trouvère, 118.
ÉNIN (F.), éditeur de *la Chanson de Rolland*, 69.
ENLIS (Mme de) [1746-1830], ses romans, 544.
EOFFROY (L. J.) [1743-1814], critique, 565.
EOFFROY RUDEL [vers 1160], poëte provençal, 143.
ERMAINS, leur langue, 19; leur poésie, 21; leurs mœurs, leur influence sur la civilisation moderne, 24.
ERSON [1363-1429] condamne le Roman de la Rose, 125.
ESSNER, ses idylles, 503.
ESTE (*chansons de*), leur formation (XIe siècle), 63, 69; leur caractère religieux, 73; leur caractère féodal, 78; titres des principales chansons où ce caractère se retrouve, 79 (note).
ILBERT [1751-1780], poëte satirique, 533.
INGUENÉ [1748-1815], rédacteur de *la Décade philosophique*, 565.
LOBE (le), journal sous la Restauration [1822], dirigé par M. P. Dubois, 616; ses principaux rédacteurs, 617.
ODEAU [1605-1672], évêque de Grasse, littérateur et poëte, 365.
OETHE [1749-1832], son influence en Allemagne; *Faust*, 580; son école, 582; comment il juge le journal *le Globe*, 618; son appréciation de M. Villemain, 620.
GONGORA [1561-1627], imité par Théophile Viaud (*Pyrame et Thisbé*), 368.
GOTTSCHED [1700-1766], poëte et critique allemand, chef de l'école française en Allemagne, 575.
GOURMONT [....-1528], imprimeur de Paris, 264.
GOURNAY (Mlle de) [1566-1645], éditeur de Montaigne, 281.
GRAAL (le Saint), vase de la Sainte-Cène, sa légende (XIIe siècle), 104.
GRAMMONT (Philib. de) [1621-1707], habitué de l'hôtel de Rambouillet, 354.
GRÈCE, son influence sur la Gaule, 13.
GRÉGOIRE, premier professeur de grec dans l'Université de Paris [1458], 262.
GRESSET [1709-1777], poëte et auteur dramatique, 498.
GRIGNAN (Mme de), [1646-1705], fille de Mme de Sévigné, 402.
GROUCHY, de Rouen [....-1572], son traité sur *les Comices des Romains*, 269.
GUDIN [1738-1812], son poëme de *l'Astronomie*, 543.
GUÉNÉE (l'abbé) [1717-1808], réfutateur de Voltaire, ses *Lettres de quelques Juifs*, 490.
GUEVARA [1574-1646], auteur dramatique, imité par Lesage (*le Diable boiteux*), 495.
GUILLAUME, trouvère, son *Bestiaire divin* [1208], 119.
GUILLAUME DE CHAMPEAUX [....-1121], enseigne à Saint-Victor et à Sainte-Geneviève, 162, 172.
GUILLAUME DE LORRIS [12..-1260], un des auteurs du *Roman de la Rose*, 122.
GUILLAUME LE CONQUÉRANT [1027-1078], multiplie les écoles, 160.
GUIRAUD (Alex.) [1788-1847]; poëte et romancier, 592
GUIRLANDE DE JULIE (d'Angennes) [1er janvier 1641] (dix-neuf poëtes et le calligraphe Jarry, 354.
GUIZOT [1787-....], historien, chef de l'école philosophique, ses œuvres, 625, 656 (note).
GUTTENBERG, FAUST, SCHOEFFER, inventeurs de l'imprimerie [1450], 263.
GUY DE TOURS [1551-1600], poëte, 340.
GUY PATIN, voy. Patin.
GWENCHLAN, barde breton, son chant populaire *la Prédiction*, 8.

H

HALLER [1708-1777], poëte allemand, lutte contre l'influence de la littérature française, 575.
HARDY [1560-1631], poëte dramatique, 367.

HARLAY (le président de) [1536-1616], 270.
HEEREN [1760-1842], origine celtique de la nation française, 2.
HEGEL [1770-1832], philosophe allemand, 621.
HÉLOÏSE [1101-1164], fait l'éloge des poésies d'Abélard, 145.
HELVÉTIUS [1715-1771], son livre *de l'Esprit*, 488.
HENRI III [1551-1589], son portrait par Jean Boucher, 304.
HENRI IV [1553-1610], sa correspondance, 311; apprend l'espagnol d'Ant. Perez, 349.
HEPTAMÉRON, voy. Marguerite de Navarre.
HERDER [1744-1803], ses *Idées sur la philosophie de l'histoire*, 582.
HERMONYME (George) [vers 1480], professeur de grec à l'Université de Paris, 263.
HESNAULT (J.), poëte du XVIIe siècle, 463.
HISTOIRE (l') des ducs de Normandie, poëme du trouvère Benoît de Sainte-More [XIIe siècle], 112.
HISTORIQUES (écoles), sous la Restauration, 623; école historique, école philosophique, 625.
HOFFMANN (F. Ben.) [1760-1828], critique, 565, 636.
HOFFMANN (E. T. G.) [1776-1822], ses *Contes fantastiques*, 582.
HOMÈRE, regardé au moyen âge comme un imposteur, 111.
HOTMAN (Fr.) [1524-1590], jurisconsulte, sa *Gaule française*, 307.
HUET [1630-1721], évêque d'Avranches, philosophe et érudit, 354.
HUGO (Victor) [1802-....], ses *Odes et Ballades* [1822-1824]; *Han d'Islande* [1823]; *Bug-Jargal* [1826]; *le Dernier jour d'un condamné* [1829], 593; la préface de *Cromwell* [1827], manifeste de l'école romantique, 637; les *Orientales* [1829] et les *Feuilles d'automne*, leur caractère, 640; *Marion Delorme* et *Hernani* [1829]; leur analyse, 647; ses autres drames, 653, 656 (note).
HUGUES DE ROTELANDE, trouvère du XIIe siècle, 110 (note); son roman de *Protesilaus*, 114 (note).
HURAULT (Michel), sieur du Fay, pamphlétaire au XVIe siècle, son *Anti-Espagnol*, 312.

I

IBÈRES, peuple de la Gaule, 10; leur langue et leur poésie, 11.
IDIOMES MODERNES, leur formation, 53.
ILIADE (l'), est connue aux trouvères, 111.
IMITATION DE JÉSUS-CHRIST (*Internelle consolation*) (fin du XIVe siècle), son caractère, son auteur, 181, 184.
IMPRIMERIE, son invention, son influence sur la renaissance au XIVe siècle, 255; Imprimerie royale créée par François Ier, 264.
INSTITUTES de Justinien, traduites en vers français au XIIIe siècle, 119.
INSTITUTION DE LA RELIGION CHRÉTIENNE [1535], œuvre de Calvin, 292.
ITALIE, son influence sur la littérature française au XVIe siècle, 260.
INVASION ROMAINE, substitue le latin aux idiomes celtiques, 3.
IVAIN, poëme de la Table-Ronde, 94, 104.
IVRY (la défaite d') [1590], comment le moine Christin l'annonce en chaire aux Parisiens, 303.

J

JACOBI [1743-1819], philosophe allemand, 621.
JAMYN (Amadis) [1538-1585], poëte de la Pléiade, 337.
JANSÉNIUS [1583-1638], doctrine du jansénisme, 389, 394.
JEAN D'ANTVILLE ou de Hanvil [XIIe siècle], poëte latin, portrait de l'écolier de l'Université de Paris, 165.
JEAN DE MEUNG [1260-1320], un des auteurs du *Roman de la Rose*, 122.
JEAN DE SALISBURY [1110-1180], sa critique de la Scolastique, 170.
JEAN SCOT, l'Érigène [...-886], philosophe, 46.
JEANNE D'ARC [1410-1431], n'a pas été chantée par Charles d'Orléans, 15; poëme par Chapelain, 365.
JEANNIN (le président) [1540-1622], négociateur, 320.
JEHAN DE FLAGY, voy. Flagy.
JÉSUITES, compagnie de Jésus, 391; voy. Loyola [1534].
JEU (le) *de saint Nicolas*, par Jean Bodel d'Arras, origine et analyse de ce mystère, 221.
JEUANN VAOUR, barde gallois du XIIe siècle (La Villemarqué), 97.
JODELLE [1532-1573], poëte de la Pléiade, 337; ses pièces dramatiques, 338.
JOINVILLE [1223-1317], ses *Mémoires*, 196, 201.
JONGLEURS [XIe et XIIe siècle], poëtes attachés à la personne des princes, 68.
JOSCELIN, professeur à Paris au XIIe siècle, 163.
JOUFFROY [1795-1842], écrit dans le journal *le Globe*, 617.
JOUY [1769-1847], auteur dramatique, 546, 637.

JULIE d'Angennes [1...-1671], fille de Catherine de Vivonne (hôtel de Rambouillet), 354.
JUSTINIEN, voy. Institutes.

K

KANT (Émm.) [1724-1804], philosophe allemand, 621.
KLOPSTOCK [1724-1803], sa *Messiade*, 55-575.
KRUDNER (Mme de) [1766-1825], son roman de *Valerie*, 544.
KYMRIS, population de l'ouest de la Gaule, 3.

L

LABITTE (Ch.) [1816-1845], cité sur Jean Boucher, 305, 309.
LA BOÉTIE [1530-1563], son caractère, ses études, ses ouvrages, 271.
LA BOURDONNAIE [1767-1839], orateur de la restauration, 615.
LA BRUYÈRE [1639-1696], ses *Caractères*, 461.
LA CALPRENÈDE [....-1663], romancier, 102.
LA CHAUSSÉE [1692-1654], auteur dramatique, 499.
LA FARE [1644-1712], poëte, 463.
LA FAYETTE (Mme de) [1655-1693], ses romans, 548.
LAFFITTE (Jacq.) [1767-1844], orateur parlementaire, 615.
LA FONTAINE [1621-1695], 401; son caractère, 424; ses *Contes* [1665], 427; ses *Fables* [1668, 1678, 1679, 1694], 428; sa *Psyché*, son *Adonis*, 430.
LAFOSSE [1653-1708], poëte dramatique, son *Manlius*, 432.
LAGRANGE-CHANCEL [1676-1758], poëte et auteur dramatique, 546.
LA HARPE [1739-1803], critique et auteur dramatique, 546.
LAINÉ [1767-1835], orateur parlementaire, 615.
LAINEZ [1650-1710], poëte, 463.
LAIS de Marie de France [1260], 102.
LAKISTS, poëtes anglais du XIXe siècle (Wordsworth, Coleridge [1770-1834], Southey [1774-1843] (Wilson), 584.
LALLY-TOLLENDAL [1751-1830], publiciste, 539.
LAMARTINE [1790-—], ses *Méditations* [1820], 597; ses *Harmonies* [1830], 599; ses débuts, 598 (note); *Jocelyn* [1836]; *la Chute d'un Ange* [1838], 599; *Histoire des Girondins* [1849], 656; *Souvenirs, impressions.... pendant un voyage en Orient* [1835], 656 (note).
LAMBERT LE COURT [1184], trouvère, 115.
LAMBIN [1516-1572], professeur célèbre, mot que son nom ajoute à la langue française, 264.
LAMENNAIS [1782-1854], son *Essai sur l'Indifférence* [1817], 609; analyse de *l'Essai*, 609; ses autres œuvres, 612 (note).
LAMOTHE [1572-1731], prend parti contre les anciens, 400.
LAMOTTE [1672-1731], poëte, auteur dramatique, 498.
LANCELOT [1615-1695], écrivain de Port-Royal, 389.
LANCELOT DU LAC [XIIe siècle], poëme de la Table-Ronde, 103, 104.
LANCIVAL (Luce de) [1766-1810], poëte de l'école descriptive, 544.
LANFRANC [1005-1089], théologien, abbé en Normandie, 151.
LANGUE D'OC, LANGUE D'OIL, dialectes du midi et du nord de la France [XIe siècle], 56, 57; voy. Provençal (idiome).
LANOUE (François de) [1531-1591], auteur de mémoires, 319.
LANOUE [1701-1761], auteur dramatique, 498.
LA PÉRUSE (Jean de) [1530-1556], poëte et auteur dramatique, 338.
LARIVEY (P. de) [1550-1612], poëte dramatique, 340.
LA ROCHEFOUCAULD [1613-1680], moraliste et historien, 401, 460.
LARUE (l'abbé de) [1751-1835], *Essai sur les Bardes*, 3 (note).
LA SABLIÈRE (Mme de), dame célèbre du XVIIe siècle, 402.
LA TAILLE (Jean de) [1540-1573], poëte dramatique, 340.
LATIN, son expulsion au VIe siècle, 49.
LA VILLEMARQUÉ (Théodore de), a publié les chants populaires de la Bretagne [1842], 4 (note).
LEBEAU [1701-1778], son *Histoire du Bas-Empire*, 491.
LEBRUN (Éc.) [1729-1807], poëte lyrique, 551.
LEBRUN (Pierre) [1785-—], poëte dramatique, sa *Marie Stuart*, 648.
LEFRANC DE POMPIGNAN [1709-1784], ses poésies, 497.
LÉGENDES du christianisme, leur caractère et leur sujet [Ve siècle], 28.
LÉGISLATION gauloise, ses traces dans le droit coutumier, 6.
LEKAIN [1728-1778], acteur tragique, refuse les rôles de Ducis, 548.
LEMERCIER [1771-1840], poëte, auteur dramatique; 551, 636, 637.
LEMIERRE [1723-1793], poëte et auteur dramatique, 499.
LEMOYNE [1602-1672], jésuite, auteur d'un poëme sur *Saint Louis*, 365.

LENCLOS (Ninon de) [1616-1706], 402.
LEROUX (Pierre) [1798 —], écrit dans le journal *le Globe*, 616.
LEROY (Pierre), prit part à la *Satire Ménippée*, 313.
LESAGE [1668-1747], ses œuvres, 494, 495.
LESSING [1729-1781], sa Dramaturgie, son *Laocoon*, 576.
L'ÉTOILE (Claude de) [1597-1652], poëte dramatique, 373.
L'ÉTOILE (Pierre de) [1540-1611], journaliste et pamphlétaire, 311, 320.
L'HOPITAL [1503-1573], son caractère, son éloquence, 297; son administration, 298; sa mort, 300.
LIGUE (la) ou l'Union [1576-1587], réaction catholique contre la réforme, 300.
LILLY (John) [1602-1681], son style, (*l'Euphuisme*), 351.
LINNÉE [1707-1778], naturaliste spiritualiste, 288.
LIPSE (Juste) [1547-1606], érudit, 268.
LITTÉRATURE française, son double but au XIXe siècle, 571; analogie entre les tendances littéraires du XVIe et du XIXe siècle, 573.
LOCKE [1632-1704], philosophe, 288.
LOHERAINS (Roman des) [XIIe siècle], analyse, 81-90; ses deux héros Garin et Fromont, 85.
LOPE DE VEGA [1562-1635], imité par le poëte Hardy, 367; par Rotrou, 370.
LORMIAN (Baour-) [1772- —], poëte et auteur dramatique, 546, 636.
LOUIS XI [1423-1483], ouvrage qui lui est attribué, 327.
LOUIS XIV [1638-1715], son siècle, 400; tableau de sa cour, 400; imitation de son siècle en Allemagne, 574.
LOUIS D'ORLÉNAS [1542-1629], avocat, ligueur, 310.
LOYOLA (Ignace de) [1491-1556], se fait ermite, étudie à l'Université de Paris, 294; fonde sa société à Paris [1534], 295.
LUTHER [1483-1546], sa réforme, 290.

M

MABLY [1709-1785], historien et philosophe, 513, 625.
MACHIAVEL [1469-1527], publiciste et historien, 274.
MAGISTRATS français au XVIe siècle, 269.
MAGNIN (Charles) [1793- —], écrit dans le journal *le Globe*, 617.
MAILLART (Olivier) [1440-1502], prédicateur de Louis XI, 247.
MAINE DE BIRAN [1766-1824], philosophe, 621.
MAINTENON (Mme de) [1635-1719], écrit des *Lettres*, 402.
MAIRET [1604-1686], poëte dramatique 370.
MAISTRE (Jos. de) [1754-1821], son caractère, ses ouvrages, 561.
MAISTRE (Xavier de) [1764- —], ses ouvrages, 562 (note).
MALEBRANCHE [1631-1715], ses œuvres. 433, 434 (note).
MALHERBE [1556-1628], sa réforme en poésie, 345.
MANUEL [1755-1827], orateur parlementaire, 615.
MANUSCRITS copiés avec soin et multipliés sous Charlemagne, 42; copiés par Émon, abbé de Cîteaux (XIIIe siècle, 168.
MARAT [1746-1793], journaliste et orateur, 539.
MARCHANGY [1782-1826], sa *Gaule poétique* et son *Tristan le Voyageur*, 589.
MARGUERITE DE FRANCE, reine de Navarre [1552-1615], ses *Mémoires*, 339.
MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre [1492-1549], son *Heptaméron*, 328.
MARIE, voy. Vierge (la) Marie.
MARIE DE FRANCE [vers 1260], ses *Lais*, poëmes et fables, 102.
MARINO [1569-1625], vient à Paris, son influence, 352.
MARIVAUX [1688-1763], auteur dramatique, 498.
MAROT (Clément) [1495-1544], fut l'un des Enfants sans souci, 245; ses œuvres, 324.
MARTIGNAC [1776-1832], orateur, 615.
MARTIN (saint) [316-397], fonde un monastère près de Tours, 324.
MARTIN (Henri), *Hist. de France*, 656 (note).
MARTIN (Aimé), *Lettres à Sophie*, 545.
MARTYRS chrétiens, poésie de leur histoire, 26.
MASCARON [1634-1703], orateur, 439.
MASSILLON [1663-1742], prédicateur, 456; son *Petit Carême* [1718], 457.
MAURY [1746-1817], orateur, 539.
MAYENNE [1554-1611], chef de la Ligue, 301.
MAYNARD [1582-1646], poëte, 365.
MÉDÉE, roman du trouvère Raoul Lefèvre, 114.
MÉLANCHTON [1497-1560], élève de Reuchlin à Paris, 263.
MÉMOIRES (les), seule production historique du XVIe siècle, 317, 318.
MÉNIPPÉE (*Satyre*) [1594] (J. Gillot, P. Leroi, P. Pithou, N. Rapin, F. Chrestien, Passerat, G. Durand), 312; analyse, 314.
MÉNIPPOS [314 av. J. C.], philosophe cynique grec (*Satire Ménippée*), 313.

NOT (Michel) [1450-1518], prédicateur, 240.
ON [1748-1829], éditeur du *Roman du Renard*, 129-130.
RCURE DE FRANCE, ses rédacteurs au commencement du XIXe siècle, 565.
RIMÉE (Paul), *Colomba*, 657 (note).
RLIN, poëme de la Table-Ronde, 104.
CHAUD [1767-1839], poëte de l'école descriptive, 553.
CHELET [1798-—], son système historique, ses ouvrages, 634, 656 (note).
IGNET [1796-—], son *Histoire de la Révolution*, 628; *Notices et mémoires* [1844]; *Antonio Perez* [1845]; *Marie Stuart, Charles-Quint, son abdication*, etc. [1845], 656 (note).
ILLEVOYE [1781-1816], poëte élégiaque, 533.
ILTON [1608-1674], avait lu les romans de chevalerie, 106.
INNESINGER (les), troubadours allemands du XIIIe siècle, 575.
IRABEAU [1749-1791], orateur, 539.
OLÉ (Ed.) [1558-1614] — (Mathieu) [1584-1656], magistrats, 298.
MOLIÈRE [1622-1673], ses œuvres, 410; *l'Etourdi* [1653]; *le Dépit amoureux* [1654], *les Précieuses ridicules* [1659], 412; *Tartufe* [1667], *l'Avare* [1668], *le Misanthrope* [1666], 418; *le Malade imaginaire*, 419.
MONASTÈRES chrétiens, leur influence, 34.
MONSTRELET [1390-1453], historien, 628.
MONTAIGNE [1533-1592], ses *Essais*, 278.
MONTAUSIER [1610-1690], voy. Guirlande de Julie.
MONTESPAN (Mme de) [1641-1707], 402.
MONTESQUIEU [1689-1755], 514; ses *Lettres persanes*, 515; *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, 516; *Esprit des lois*, 517-522.
MONTJOIE [1756-1816], romancier, 544.
MONTLUC (Blaise de) [1502-1577], ses *Commentaires*, 318.
MONTOLIEU (Mme de) [1751-1832], ses romans, 544.
MONTPENSIER (Mlle de) [1627-1693], héroïne de la Fronde, ses *Mémoires*, 401.
MONTPENSIER (Mme de) 1552-1596], héroïne de la Ligue, 301.
MORALITÉS, pièces allégoriques [XIVe siècle], 237; analyse d'une de ces pièces, 239.
MOTS français empruntés aux idiomes germaniques, 20.
MOTTEVILLE (Mme de) [1621-1689], a écrit des *Mémoires*, 401.
MOYEN AGE, voy. Age.
MURET (Antoine) [1526-1585], érudit et poëte, 329.
MUSÆUS [1535-1788], ses *Légendes*, 582.
MUSE (la) française [1827], réunion de littérateurs et recueil périodique, 589. 592, 635.
MUSSET (Alfred de) [1800-....], poëte, lyrique, 645.
MYSTÈRES, leur origine [1402-1548], 214; principaux auteurs des Mystères, 224.

N

NECKER [1732-1804], financier et publiciste, 532.
NEVERS (le duc de) [1540-1595], son *Traité de la prise d'armes*, 312.
NEWTON (Isaac) [1643-1727], Voltaire le fait connaître en France, 467.
NICOLE [1625-1695], écrivain de Port-Royal, 386.
NIEBUHR [1776-1831], historien allemand, 583
NISARD, *Étude sur les poëtes latins de la décadence* [1834]; *Histoire de la littérature française* [1845], 656 (note).
NODIER [1783-1844], ses œuvres et son style, 605 et 606 (note).
NOMINAUX et Réalistes [XIIe siècle], 172.
NORMANDIE (la), foyer de la science latine au XIe siècle, 160.
NOTRE-DAME de Paris, son parvis est un lieu d'enseignement au moyen âge, 162.
NOUVELLES NOUVELLES (*les Cent*) [1846], attribuées à Louis XI et au duc de Bourgogne, 327.
NOVELLIERI français au XVIe siècle, 326.

O

OFFICE (l') divin au moyen âge contient les germes du drame, 212.
OPPOSITION (l') libérale sous la Restauration [1814-1830], 88.
ORDRES (les) religieux auxiliaires des universités au XIIIe siècle, 169.
OSSIAN, barde écossais du IIIe siècle [Macpherson, 1762], 396.
OWEN, voy. Ivain.

P

PAGANISME, souvenirs du théâtre païen au XVe siècle, 215.
PALAPRAT [1650-1721], poëte dramatique, son *Avocat Patelin*, 433.
PALISSOT [1730-1814], critique et auteur dramatique, 498.
PALMA CAYET [1525-1610], chroniqueur, 308.
PAMPHLET (le), son origine et son caractère [XVIe siècle], 306. — Pamphlets calvinistes, 306, 310. — Pamphlets politiques, 310.

PANARD [1694-1765], chansonnier, 603.
PARIS, ses écoles au XIIe siècle, 162.
PARIS (Paulin), *le Romancero français* [Langue d'Oïl], 146 (note).
PARSEVAL DE GRANDMAISON [1759-1834], son poème de *Philippe Auguste*, 544.
PASCAL [1628-1662], son enfance, 387; se retire à Port-Royal [1654], 391; *les Provinciales* [1656], 392-394.
PASQUIER (ÉT.) [1529-1615], historien 270.
PASSERAT (J.) [1534-1602], poëte, prit part à la *Satyre Ménippée*, 313.
PASSION (Mystère de la) [XVe siècle], analyse, 228-237.
PATELIN (*l'Avocat*) [1490], analyse de cette *Farce*, 240-244; imité par Brueys et Palaprat, 433.
PATIN [1793-....], écrit dans le journal *le Globe* [1824], 617.
PATIN (Guy) [1601-1671], ses *Lettres* et ses anecdotes, 401.
PELISSON [1624-1693], orateur et historien, 421.
PERCEVAL, roman de Chrestien de Troyes, 104; reproduit en allemand par Wolfram d'Eschenbach, 575.
PEREZ (ANTONIO), enseigne l'espagnol à Henri IV [1591], 349.
PÉRIER (Casimir) [1777-1832], orateur, 615.
PERRAULT (Claude) [1613-1688], architecte (le Louvre), 396. — (Charles) [1628-1703], prend parti pour les modernes, 400.
PÉTRARQUE [1304-1374], son influence sur les chants des troubadours, 256.
PHILIPPE DE THAN, écrivain du XIIe siècle, son *Bestiarius*, 119.
PICARD [1769-1828], auteur dramatique, 550.
PIERRE D'ABERNON [XIIIe siècle], sa traduction en vers des *Secreta Secretorum* attribués à Aristote, 119.
PIGAULT LEBRUN [1753-1835], romancier et auteur dramatique, 544.
PIRON [1689-1778], sa *Métromanie*, 498.
PITHOU (P.) [1539-1536] — (Franç.) [1543-1621], jurisconsultes, 298, 313.
PLATON [421-347], peu connu au XIIe siècle, 172,
PLAUTE [224-184], imité par Molière dans *l'Avare et l'Amphitryon*, 413.
PLÉIADE, au XVIe siècle (du Bellay, Ant. de Baïf, Jamyn, Belleau, Jodelle, Ponthus de Thiard, 337.
POÉSIE, sa renaissance au XIe siècle, 58; poésie des trouvères, son caractère, 144; poésie au XIVe siècle, causes de son infériorité, 158; poésie au XVIe siècle, réforme littéraire, 324; réforme de Malherbe, 345; poésie descriptive au XVIIIe siècle, 499; renaissance la poésie au XIXe siècle, 588.
POÉSIES populaires recueillies par Charlemagne, 40.
POINSINET DE SIVRY [1733-1804], auteur dramatique, 546.
POLITIQUES (les) au temps de la Ligue, 31
PONSARD, *Lucrèce, Agnès de Méran, Charlotte Corday, Horace et Lydie, Ulysse, l'Honneur et l'Argent*, 55 (note).
PONTHUS DE THIARD [1521-1605], poë de la Pléiade, 337.
PORT-ROYAL, abbaye des filles de l'ordre de Cîteaux [1204], dirigé au XVIIe siècle par la famille Arnaud, 388; asile du jansénisme, 389.
POSIDONIOS, visite la Gaule un siècle avant J. C., 7.
POTHIER [1699-1772], jurisconsulte, 270
POTHIN, premier évêque de la Gaule au IIe siècle, 27.
PRÉCIEUSES, nom donné aux dames qui se proposèrent, au XVIIe siècle, d'épurer la langue, 355; critiquées par Molière, 414-415.
PRÉDICATEURS de la Ligue, leur violence, 300.
PRÉDICATIONS de l'Église latine, leur influence, 31.
PRÉVOST (l'abbé) [1697-1763], son roman de *Manon Lescaut*, 496, 533.
PRONONCIATION française, rapports de la langue française et du breton, 5.
PROTESILAUS, poëme de Hugues de Rotelande, 114 (note).
PROTESTANTISME (le) en France, son caractère, 296.
PROVENÇAL (idiome), langue d'oïl, sa formation, 4; circonstances qui favorisèrent le développement de la poésie provençale, 132; causes de sa décadence, 143; son imitation par les trouvères, 148.
PULCI [1432-1487], puise dans les poëmes de la Table Ronde, 106.

Q

QUADRIVIUM (Arithmétique, Musique, Géométrie, Astronomie), second degré de l'enseignement au moyen âge, 168.
QUESNES DE BÉTHUNE (le comte) [11..-1224], trouvère, 72, 147.
QUINAULT [1637-1688], ses tragédies et ses opéras, 433.
QUINET (Edg.), sur les épopées chevaleresques du XIIe siècle, 63, 79.

R

RABELAIS [1483-1553], sa vie et son livre, 285-288.

N [1589-1670], poëte pastoral, 366.
IE (Jean) [1639-1699], son théâtre, ; *Andromaque* [1667], *Iphigénie* 74], *Phèdre* [1677], *Britannicus* 69], *Bérénice* [1670], 409; *Mithri-e* [1673], *Esther* [1689], *Athalie* 90], 410.
IE (Louis) [1692-1763], ses poésies, 7.
OND DU BOUSQUET, Histoire d'Ulysse s des noms déguisés [XIe siècle], 3.
OUILLET (l'hôtel de), lieu de réu-n littéraire au XVIIe siècle, 352.
S (PIERRE LA RAMÉE) [1510-1572], losophe, attaque Aristote, 279.
L LEFEBVRE [XIIe siècle], trouvère, poëme de *Médée*, 114.
(Nic.) [....-1608], poëte, prit part *Satire Ménippée*, 313.
IN (Jean), prédicateur du XVe siècle, 7.
AL [1711-1796], son *Histoire des ux Indes*, 489.
OUARD [1761-1836], poëte drama-ie, ses *Templiers*, 546.
ISTES et Nominaux [XIIe siècle], 175.
RMATION (la) religieuse en France 20], 292; ses adhérents, son carac-e, ses obstacles, 296.
RME littéraire au XVIe siècle, 329, ; réforme modérée dans la littéra-ure au XVIIIe siècle, 514.
ARD [1655-1709], ses comédies, 433.
IER [1573-1613], formes de sa poé-, 342.
IER DE LA PLANCHE [XVIe siècle], son *ré des Marchands*, 312; son *État la France*, 320.
IER-DESMARAIS [1632-1713], gram-irien, 373.
ISAT (Ch. de) [1798-....], écrit dans journal *le Globe*, 617; *Abélard* 45]; *De la philosophie allemande*, pport [1845], 656 (note).
ISSANCE (première), renaissance lovingienne, 36; renaissance au Ie siècle, ses difficultés, 256.
RD (Roman du) [1236], analyse de poëme, 129.
AURATION (la) en France [1814-1830], n esprit littéraire, 588; éloquence, 5.
(Paul de Gondy, cardinal de) [1614-79], historien de la Fronde, 462.
HLIN [1455-1522], élève pour le grec Grégoire, à Paris [1470], et maître Mélanchton, 263.
OLUTION française de 1789; éloquence la tribune, 538-540.
RD (Dom.) [1741-1803], son poëme *la Sphère*, 543.
ELIEU [1585-1642], fonde l'Académie française [1635], 360; se fait auteur dramatique, 373.
ROBERT DE MELUN, professeur à Paris au XIIe siècle, 163.
ROBERT GROSSE-TÊTE, son poëme allégorique du *Chastel d'amour* [XIIIe siècle], 121.
ROBESPIERRE (Max.) [1759-1794], orateur, 539.
ROLAND (*Chanson de*) [XIe siècle], 64; analyse de ce poëme, 64-70, 75.
ROLLIN [1661-1741], son caractère, 491; ses continuateurs, 491.
ROMAN COMIQUE, imité de Rojas Villandrando, 366; voy. Scarron.
ROMANCES, poëmes chevaleresques des trouvères (Paulin Pâris), 146.
ROMANE (langue), substituée à la tudesque, 49; premiers monuments en cette langue, serments de Louis le Germanique et de Charles le Chauve, 54.
ROMANS français en prose au XIVe siècle, 102; romans héroïques au XVIe siècle, 352; romanciers au XIXe siècle (Pigault-Lebrun, Fiévée, Vindé, Montjoie, Mmes de Genlis, de La Fayette, Cottin, de Flahaut-Souza, Montolieu, de Krüdner), 544.
ROMANTIQUE (école) dans la littérature française au XIXe siècle, 569, 634. — Romantisme, son origine [1820], 590, 615.
ROME, son influence sur la Gaule, 14; invasion romaine, voy. Invasion.
RONSARD [1524-1585], ses études, 330; son néologisme, 332; ses vers à Charles IX, 336.
RORICON, annaliste du Xe siècle, 187.
ROSCELIN, de Compiègne, philosophe nominaliste du XIe siècle, 172.
ROSE (*Roman de la*) [1250], son analyse et ses auteurs, 122.
ROSSI, *Cours d'économie politique* [1840, 1847], 656 (note).
ROTROU [1609-1650], ses tragédies, 373.
ROU (*Roman du*), poëme de Wace [1155], 95, 118.
ROUSSEAU (Jean-Baptiste) [1670-1741], ses œuvres, 497.
ROUSSEAU (Jean-Jacques) [1612-1778], sa naissance, son éducation, 500; ses premières œuvres, 502; *le Contrat social*, 504; sa morale, 506; l'*Émile*, 506; sa poésie, 510; les *Confessions*, 512.
ROYER-COLLARD [1763-1846], philosophe et orateur, 615.
RUELLES, nom donné aux réunions des Précieuses au XVIIe siècle.
RUTEBEUF, trouvère du XIIIe siècle, 127.

S

SAINT-AMANT [1594-1660], auteur du poëme de *Moïse*, 365.

SAINT-BARTHÉLEMY (la) [1572], 299, 308, 310.
SAINT-CYRAN (l'abbé de) [1581-1642], directeur à Port-Royal, 393.
SAINT-ÉVREMONT [1613-1703], philosophe, 463.
SAINT-GELAIS (MELLIN de) [1491-1558], ses œuvres, 326.
SAINT-GRAAL (le), voy. Graal.
SAINT-LAMBERT [1717-1803], poëte de l'école descriptive, 499.
SAINT-MARC GIRARDIN, *Cours de littérature dramatique*, 656 (note).
SAINT-MAUR (les bénédictins de) [1627-1792], leurs travaux, 492.
SAINT-PAVIN [1600-1670], poëte, 463.
SAINT-PIERRE (Bernardin de) [1737-1814], ses *Harmonies*, ses *Études de la Nature*, 530; *Paul et Virginie*, 533.
SAINT-RÉAL [1639-1692], historien, 463.
SAINT-SIMON [1675-1755], ses *Mémoires*, 492.
SAINTE-BEUVE [1804—] écrit dans le journal *le Globe*, son *Tableau* de la *Poésie française au XVIe siècle*, 617; caractère de sa poésie, 646; *Histoire de Port-Royal* [1840]; *Causeries du lundi* [1837], 656 (note).
SAND (George), ses ouvrages, 657 (note).
SANDEAU (Jules), ses ouvrages, 657 (note).
SARRASIN (1603-1654), historien, érudit et poëte, 366.
SAURIN [1706-1781], poëte dramatique, 498.
SAVANTS appelés par Charlemagne, 38.
SCALIGER (J. C.) [1484-1558] — (J. J.) [1540-1609], érudits, 268.
SCARRON [1610-1660], son *Énéide travestie*, 366; son *Roman comique*, 366.
SCHILLER [1759-1805], ses œuvres; il agrandit l'art dramatique en Allemagne, 577; son influence sur la littérature française, 581.
SCHLEGEL (Aug.-Guill.) [1767-1845]. — (Fréd.) [1772-1797], luttent contre l'influence de la littérature française, 582.
SCOLASTIQUE (la) [du IXe au XVIe siècle], son origine et son caractère, 168.
SCOTT (WALTER) [1771-1832], s'inspire des poëmes de la Table-Ronde, 106; crée le roman historique, 585.
SCRIBE (Eugène), 656 (note).
SCUDÉRY (G. de) [1601-1667], auteur du poëme d'*Alaric*, 365; sa tragédie de *l'Amour tyrannique*, 367.
SCUDÉRY (Mlle de) [1607-1701], ses romans, 356.
SEDAINE [1719-1797], auteur dramatique, 498, 549.
SEGRAIS [1624-1701], poëte, 365.
SÉGUIER (Ant.) [1552-1626], magistrat.
SEIZE (les) au temps de la Ligue, 296, 301.
SÉVIGNÉ (Mme de) [1627-1696], sa correspondance, 402.
SHAKSPERE [1564-1616], ses emprunts aux poëmes de la Table-Ronde, 106, 585, 650; son *Othello* traduit par Alfred de Vigny, 651.
SIEYÈS [1748-1836], publiciste et orateur, 539.
SIMON DU FRESNES [XIIIe siècle], trouvère, son poëme de *l'Inconstance de la fortune*, 119.
SIMON (Jules), *le Devoir* [1854], 651 (note).
SIRVENTES, chants lyriques des troubadours, 131.
SISMONDI (de) [1773-1842], historien, ses ouvrages, 631, 656 (note).
SORBONNE (la), ses professeurs célèbres [1827 1828], 619.
SORDEL [XIIIe siècle], poëte provençal, 139.
SOTIES, pièces dramatiques satiriques du XIVe siècle, 244.
SOULIÉ (Fr.), *les Deux cadavres*, etc., 656 (note).
SOUMET [1796-1845], poëte dramatique, sa *Jeanne d'Arc*, 648.
SOUZA (Mme de FLAHAUT-) [1760-1836], ses romans, 544.
SPENSER [1553-1598], imite les romans de la Table-Ronde, 106.
STAEL (Mme de) [1766-1817], ses débuts, ses ouvrages, 563-568; influence de Chateaubriand et de Mme de Staël sur la littérature, 569.
SUE (Eug.), ses ouvrages, 657 (note).
SUGER [1087-1152], écrivit l'histoire de Louis le Gros, 188.
SYLVA (Christoval de Monroy de), auteur dramatique espagnol du XVIIe siècle, imité par Mairet (*le duc d'Ossone*), 370.

T

TABLE RONDE (la), chevalerie établie par le roi Arthur [1155]; origine de ce mot, 95.
TALON (Omer) [1595-1652], magistrat, 270.
TASSE (le) [1544-1595], ses emprunts aux poëmes de la Table-Ronde, 106.
TASTU (Mme) [1798- —], poëte lyrique, 590.
TENDRE (le Pays de), sa carte (*Clélie*), 357.
TENSONS ou *Jeux-partis*, dialogues et disputes d'amour entre deux troubadours, 139.
TÉRENCE [193-159], imité par Molière

lans *les Adelphes*, 413; son *Andrienne* raduite par Baron, 433.
ÉATRE du moyen âge, 212; souvenirs lu théâtre païen, 215; théâtre séculier, 225; sa renaissance au XVIe siècle (Jodelle), 338, 367; quatre-vingt-seize poëtes dramatiques au début du XVIIe siècle, 268; chefs-d'œuvre des théâtres étrangers [1825], 617.
ÈBES (guerre de) chantée par les trouvères, 111.
HEOLOGIE (la) est la véritable littérature de l'époque carlovingienne, 41.— Théologiens à Bible, au XIIIe siècle, 169.
HÉOPHILE VIAUD [1590-1626], poëte dramatique et satirique, 368.
HIBAUT IV, comte de Champagne [1201-1523], ses poésies, 150-152.
HIERRY (Am.) [1797-—], division de la race gauloise en deux familles, 3.
HIERRY (Augustin) [1795-—], sa critique historique, 624; ses *Lettres sur l'histoire de France*, son *Histoire de la conquête d'Angleterre*, 630-631; *Dix ans d'études historiques*, *Récits des temps mérovingiens*, *Essai sur l'histoire du tiers état*, 656 (note).
HIERS [1797-—], son *Histoire de la Révolution française*, 633; *Histoire du Consulat et de l'Empire* [1845], 656 (note).
THOMAS [1732-1785], poëte et orateur, 547.
THOMAS D'AQUIN (saint) [1227-1274], l'ange de l'école, son ouvrage *Summa totius theologiæ*, 179.
THOMAS DE KENT, poëte du XIVe siècle, 116.
THOU (J. Aug. de) [1553-1617], son *Histoire*, 321.
TIECK (Louis) [1773-—], poëte et critique allemand, 582.
TOCQUEVILLE de), *De la démocratie en Amérique*, 656 (note).
TOUSSAIN [....-1547], helléniste, 264.
TRACY (de) [1754-1832], philosophe, 365.
TRADUCTIONS FRANÇAISES au XVIe siècle des littératures dramatiques grecque et latine, 338.
TRAGÉDIE FRANÇAISE au XVIIIe et XIXe siècle (Poinsinet, La Harpe, Jouy, Baour-Lormian, Brifaut), 546-549.
TRÉSOR DE SAPIENCE, ouvrage composé en français par Brunetto Latini, 164.
TRESSAN (de) [1705-1783], ses imitations des romans de chevalerie, 106.
TRISTAN, poëme de la Table-Ronde [XIIe siècle], 104.
TRISTAN [1601-1655], poëte dramatique 370.
TRIVIUM (Grammaire, Rhétorique, Dialectique), premier degré de l'enseignement au moyen âge, 168.
TROIE (guerre de) chantée par les trouvères, 110; par Benoît de Sainte-More, 112.
TROUBADOURS [du XIe au XIIIe siècle], caractère de leur poésie, 133.
TROUVÈRES, poëtes du nord de la France du XIe au XVe siècle, 60; leurs chants lyriques, caractère de ces chants, 144.
TURGOT [1727-1781], publiciste et économiste, 532.
TURNEBE [1512-1565], érudit, 264.
TUROLD ou THÉROULDE [XIe siècle], trouvère normand, sa *Chanson de Roland*, 76.
TURPIN [VIIIe siècle], chronique latine qui lui est attribuée, 75, 189.

U

ULYSSE, son histoire déguisée dans un poëme du moyen âge, 108.
UNITÉS (les trois) au théâtre au XVIIe siècle, 373; réduites à une seule par Gœthe, 577.
UNIVERSAUX (les), forme du raisonnement au XIe siècle, 173.
UNIVERSITÉ DE PARIS (l'), est constituée au XIIIe siècle, 172; ses élèves célèbres, 162-166.

V

VALDO (P.) [XIIe siècle], chef des hérétiques vaudois, 290.
VANDERBOURG [1767-1827], critique, 636.
VANINI [1585-1619], philosophe, brûlé à Toulouse, 384.
VATABLE (Wastabled) [....-1547], érudit, 264.
VAULABELLE, *Histoire des deux Restaurations* [1847-1854], 656 (note).
VAUVENARGUES (Luc de Clapiers), marquis de) [1715-1747], moraliste, 493.
VELLY [1709-1759], historien, 623.
VERGNIAUD [1759-1793], orateur, 539.
VERSAILLES, agrandi par Louis XIV (Mansart [1645-1708], Lebrun [1619-1690], Le Nôtre [1613-1700], 390
VERTOT [1655-1735], historien, 623.
VIEILLEVILLE (le maréchal de) [1509-1571], historien, 319.
VIERGE MARIE (la), son culte au moyen âge, 120.
VIERGES (les) FOLLES, mystère du XIe siècle, analyse, 219.
VIGNY (Alfred de), [1799-—], poëte lyrique, 590; son style, 644.
VILLEHARDOUIN (Geoffroy de) [1150-1213],

son *Histoire de la Conquête de Constantinople*, 191-196.
VILLÈLE [1773- —], orateur, 615.
VILLEMAIN [1791- —], professeur d'éloquence à la Sorbonne, 619; jugé par Gœthe, 620; *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature* [1814], 656 (note).
VILLON (François) [1431-1500], sa vie, son caractère, ses œuvres, 248-255.
VINDÉ (Morel de) [1759-1842], romancier, 544.
VITET [1802- —], écrit dans le journal *le Globe*, 617.
VOITURE [1598-1648], ses *Lettres*, 363; son *Sonnet à Uranie*, 565.
VOLTAIRE [1694-1778], son éducation, 469; son théâtre, 472; son épopée, *la Henriade*, 474; ses poésies diverses, 475; ses travaux historiques, 475; *Histoire de Charles XII*, *Essai sur les mœurs*, 477; *Siècle de Louis XIV*, 479; sa philosophie, 479.

W

WACE [1112-1182], trouvère, ses oeuvres, 95.
WALLON ou WELSCH (idiome), sa formation, 56.
WERNER [1768-1823], poëte tragique allemand, 582.
WHILM, *Histoire de la philosophie allemande* [1846], 656 (note).
WIELAND [1733-1813], lutte contre l'influence de la littérature française, 57[illegible]
WINCKELMANN [1717-1768], initie l'Allemagne au sentiment de la sculpture, 576.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

TABLE GÉNÉRALE.

ÉFACE..... Page v

PREMIÈRE PÉRIODE.

Les origines.

IAPITRE Ier. Les Celtes et les Ibères..... 1
IAP. II. La Gaule grecque et romaine..... 13
IAP. III. L'invasion germanique en Gaule..... 18
HAP. IV. La Gaule chrétienne..... 25
HAP. V. Charlemagne..... 37
HAP. VI. Langue française..... 47

DEUXIÈME PÉRIODE.

Le moyen âge.

HAP. VII. Société féodale. — Renaissance de la poésie ; Jongleurs et Trouvères. Formation des chants épiques..... 58
HAP. VIII. Premier cycle épique..... 70
HAP. IX. Second cycle épique..... 90
HAP. X. Troisième cycle épique..... 107
HAP. XI. Décadence de l'esprit féodal et des chants épiques... 118
HAP. XII. Poésie lyrique du midi ; les troubadours..... 131
HAP. XIII. Chants lyriques des trouvères..... 144
HAP. XIV. Société cléricale au moyen âge..... 158
HAP. XV. Travaux de la société cléricale..... 168
HAP. XVI. L'histoire dans les cloîtres..... 184
HAP. XVII. L'histoire hors des cloîtres..... 191
HAP. XVIII. Théâtre du moyen âge. — Le drame dans l'église. 212
HAP. XIX. Le théâtre hors de l'église ; les confréries..... 225
HAP. XX. La basoche : les Enfants sans souci..... 237
HAP. XXI. Quinzième siècle : âge de transition..... 246

TROISIÈME PÉRIODE.

La renaissance.

HAP. XXII. La renaissance au XVIe siècle..... 256
HAP. XXIII. Le droit romain et la philosophie morale..... 269
HAP. XXIV. L'éloquence au XVIe siècle..... 289
HAP. XXV. Pamphlets et mémoires au XVIe siècle..... 306
HAP. XXVI. La poésie au XVIe siècle..... 324

CHAP. XXVII. Tentative de réforme littéraire.....Page
CHAP. XXVIII. Accomplissement de la réforme littéraire.....

QUATRIÈME PÉRIODE.

Le XVIIe siècle.

CHAP. XXIX. Influence de l'Espagne.....
CHAP. XXX. Le théâtre sous Richelieu.....
CHAP. XXXI. Philosophie et éloquence sous Richelieu.....
CHAP. XXXII. Louis XIV et sa cour.....
CHAP. XXXIII. Le théâtre sous Louis XIV.....
CHAP. XXXIV. Suite de la poésie sous Louis XIV.....
CHAP. XXXV. Philosophie et éloquence sous Louis XIV.....
CHAP. XXXVI. Les prédicateurs et les moralistes.....

CINQUIÈME PÉRIODE.

Le XVIIIe siècle.

CHAP. XXXVII. Voltaire.....
CHAP. XXXVIII. Lutte de doctrines.....
CHAP. XXXIX. Jean-Jacques Rousseau.....
CHAP. XL. La réforme modérée.....
CHAP. XLI. Fin du XVIIIe siècle.....

SIXIÈME PÉRIODE.

Le XIXe siècle.

CHAP. XLII. La littérature de l'Empire.....
CHAP. XLIII. Renaissance du sentiment poétique et religieux...
CHAP. XLIV. La Restauration; l'Allemagne et l'Angleterre.....
CHAP. XLV. Renaissance de la poésie.....
CHAP. XLVI. L'éloquence sous la Restauration.....
CHAP. XLVII. La critique et l'histoire.....
CHAP. XLVIII. L'école romantique.....
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.....

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

RY

:d on
:v.

Stanford University Libraries
3 6105 010 248 735

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

DOC MAY 0 1 1996
JAN 15 1999
DOC SEP 22 1997
JAN 15 1999
DOC SEP 28 1997
JAN 13 2000
MAR 28 1999

RY

:d on
w.

Stanford University Libraries
3 6105 010 248 735

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

DOC MAY 0 1 1996
JAN 15 1999
DOC SEP 22 1997
JAN 15 1999
DOC SEP 28 1997
JAN 13 2000
MAR 28 1999